
Géographie
Onésime Reclus

GÉOGRAPHIE

LA TERRE

A VOL D'OISEAU

A LA MÊME LIBRAIRIE

Géographie de la France, de l'Algérie et des colonies, par ONÉSIME RECLUS. 1 vol. in-18, broché. 3 fr. 50

Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

GÉOGRAPHIE

LA TERRE

A VOL D'OISEAU

PAR

ONÉSIME RECLUS

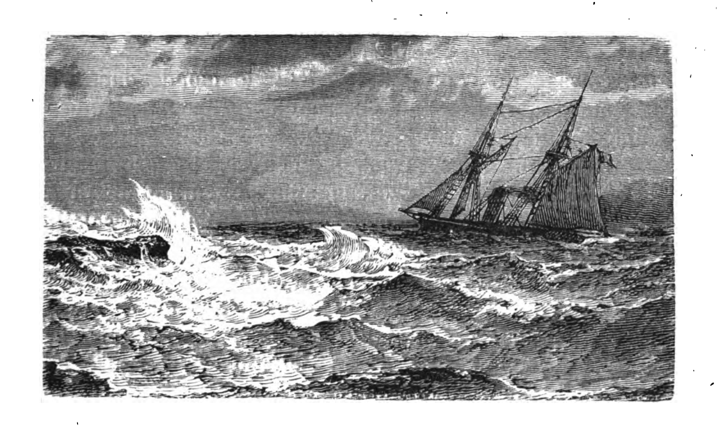
TROISIÈME EDITION

ILLUSTRÉE DE 176 GRAVURES SUR BOIS

TOME PREMIER

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1877



GÉOGRAPHIE

LA TERRE A VOL D'OISEAU

Petitesse de la Terre. — Pour les Barbares dont nous sommes les fils, la Terre emplissait l'univers; le soleil était une « lumière à nos pieds, » la lune une « lampe à nos sentiers, » et les étoiles des clous étincelants dans la voûte des cieux.

Et l'homme qui faisait la Terre si grande n'en connaissait pas alors la moitié; il parlait vaguement d'une Atlantide engloutie dans la mer, mais il ignorait les deux Amériques, l'Australie, les îles océaniennes et la moitié de l'Afrique.

Moins on connaît, plus on s'estime. Encore aujourd'hui tel insulaire borne la Terre à deux ou trois archipels, et

tel sauvage du continent fait tenir le monde dans les dix ou vingt vallées où chassent et pêchent quelques confédérations de tribus misérables.

Aujourd'hui, nous savons que la Terre est incommensurablement petite. Douze cent cinquante mille fois plus grande, elle ne serait encore que de la taille du soleil, qui lui-même, comparé à d'autres corps célestes, vaut à peine un grain de sable. Entraînant la lune, elle tourne en ellipse autour du soleil; le soleil, menant avec lui ses planètes, court avec rapidité sur le chemin sans fin de l'éther vers une étoile de la constellation du Centaure, et cette étoile fuit vers une autre étoile.

Douze cent cinquante mille fois plus petite que l'astre dont elle tient la lumière et la vie, la Terre enferme environ cinquante et un milliards d'hectares: c'est neuf cent trente-neuf fois l'aire de la France[1].

L'homme, régent de ce domaine, ne le connaît pas tout entier, et sans doute qu'il est des cantons de son empire qu'il ne visitera jamais. Si nous arrivons à surprendre les secrets de toutes les forêts, à parcourir tous les marais, à dévisager tous les déserts, pourrons-nous un jour atteindre les deux Pôles? Et combien de glaciers cuirassent des monts trop élevés pour que la poitrine humaine y trouve assez d'air!

Hors ce froid néant du Pôle et des pics hauts de deux lieues, nous serons dans quelques lustres en état de dresser le plan détaillé de notre héritage; et avant une semaine de siècles nous aurons certainement fendu en sillons tout ce qui peut remplir un grenier. Peut-être même que l'an deux mille, à peine séparé de nous par trois ou quatre générations, poindra sur des hommes épouvantés du peu de terres nouvelles qu'ils laisseront aux entreprises de leurs prochains descendants. Et déjà ce jour-là notre Terre aura

[1] Malgré l'axiome : « La force prime le droit, » la France garde d'un bout à l'autre de ce livre l'étendue que lui fait le vœu catégorique des 1 600 000 Français violemment cloués à la « grande Allemagne. »



Terres polaires.

beaucoup vieilli, car la main de l'homme est souvent criminelle : nous faisons « fleurir le désert comme la rose, » mais la cognée des bûcherons n'abat pas seulement la forêt, elle ruine et renverse aussi la montagne, et chaque arbre qui tombe enlève une goutte aux fontaines.

Quand nous aurons tout planté ou déplanté, tout irrigué



La mer.

ou drainé, nous n'aurons pas dompté beaucoup plus du quart de notre planète, dont plus des deux tiers et près des trois quarts sont occupés par les eaux[1]. Quelque humble fontaine dont on suive le filet d'argent, de ruisseau à ri-

[1] Le rapport exact des terres aux mers est de 576 à 1390.

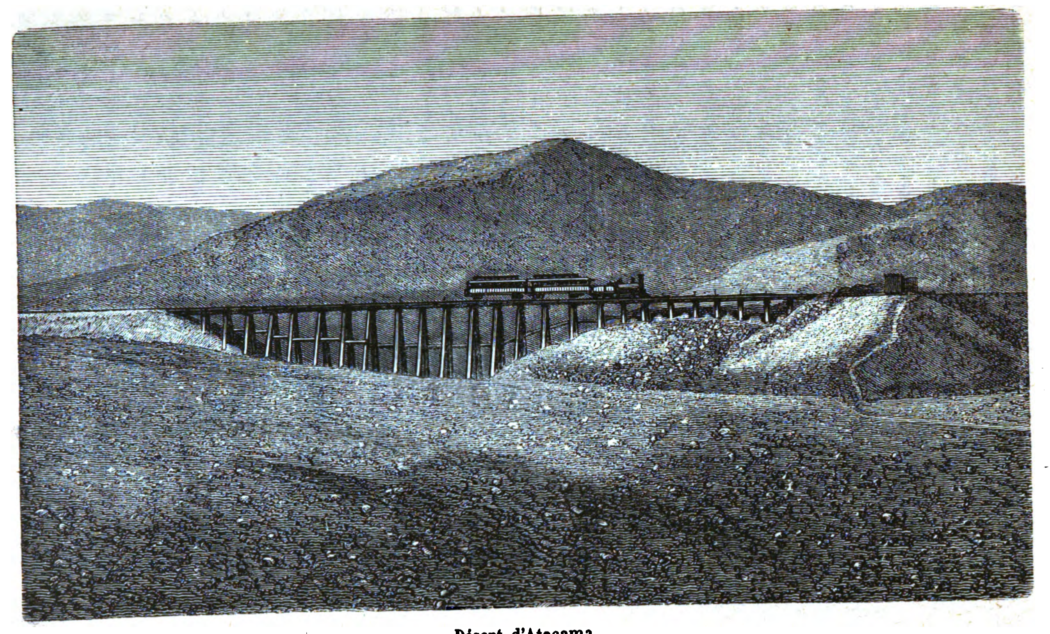
vière, de rivière à fleuve, on arrive toujours à la grande mer, qui, dit le poëte norvégien, « voyage éternellement au-devant d'elle-même, » sape la roche, dépose le galet, le sable, l'alluvion, et, jamais lasse de gronder, d'attaquer, d'engloutir, démolit toujours pour toujours reconstruire.

Le sol ferme, toutes eaux dormantes ou courantes comprises, s'étend sur treize milliards quatre cent quatre-vingt-quatre millions d'hectares, dont un vingt-quatrième pour les îles. C'est environ deux cent cinquante fois la surface de la France, cent soixante-sept à cent soixante-huit fois celle de la France augmentée de l'Algérie sans le Sahara. Cela ne veut point dire que la Terre puisse faire vivre cent soixante-huit fois autant d'hommes que la France d'Europe et la France d'Afrique réunies, ou qu'elle puisse en entretenir deux cent cinquante fois autant que notre belle patrie sans sa compagne ultraméditerranéenne : par son sol et par son climat, le noble pays qui va de Brest à Menton, de Belfort à Bayonne, est bien supérieur à la moyenne du Globe, où d'immenses régions semblent destinées à rester toujours vides, soit par leurs terres marâtres, soit par leur froid excessif, soit par leur indigence en pluies. Sans pluies il n'y pas de végétaux, pas d'animaux, pas d'hommes. Sans mer il n'y a pas de pluies : la Terre ne vaut que par la mer.

La mer et les pluies ; le soleil et les climats. — Du Pacifique, de l'Atlantique, de la mer des Indes, de l'Océan austral, des mers plus petites, s'élèvent des vapeurs qui se font nuages poussés par le vent vers les côtes. Le nuage est la pluie qui marche. Tout pays où les cieux déchirent fréquemment leurs nues, s'épanche en arbres touffus, en grains nourriciers, en herbes savoureuses, quand le pouvoir d'évocation de la pluie n'y est point combattu par la rébellion du sol ou par l'extrême froid

provenant de l'altitude, de la latitude ou de la domination des vents polaires. Mais malheur aux contrées où les vents de la mer ne soufflent pas, parce qu'ils ne s'y dirigent point ou que des monts les arrêtent! A des degrés divers, la Castille, la Manche et l'Estrémadure, les steppes de l'Atlas, le Sahara, l'Afrique australe, l'Arabie, l'Iran, l'Asie centrale, les plateaux des Rocheuses, le désert d'Atacama, la pampa du Tamarugal, l'Australie intérieure, d'autres pays encore, reprochent à l'absence des vents marins la fauve aridité qui les enlaidit. Quand tant de régions sont constamment fouettées par les averses, il en est d'autres qui, faute de pluies, n'ont, au lieu de champs, de forêts et de pelouses, que des rochers, des sables et des déserts ternes ou jaunes. Dans les pays fermés à l'haleine de l'Océan, il y a des vallées maudites où la terre est dure et presque métallique; les bois y sont des buissons, les gazons des herbes rôties, les torrents des coulées de pierres, et les montagnes de longs squelettes. Dans les régions pluvieuses, les monts portent des névés éclatants et des glaciers vitreux, ils donnent naissance à des « gaves » qui deviennent les fécondantes rivières du plat pays; dans les régions sans pluies, ils n'ont pas toujours assez d'eau pour étancher la soif du voyageur. La mer est donc la grande créatrice, puisque de la mer montent les pluies; et avec la mer le soleil, qui nous envoie la lumière et la chaleur.

Partout où il ne pleut pas, le soleil fait de la Terre un stérile airain où l'on ne sème ni ne moissonne, mais dès qu'il pleut quelque part, et plus il y pleut, le flambeau du jour donne l'être aux arbres et aux herbes. De la force de ses rayons, de la durée de son illumination dépendent les formes immensément diverses des plantes. Il règle les zones de culture : dans l'extrême nord, ses rayons obliques ne peuvent fondre les glaces accumulées par les vents du Pôle; malgré la longueur des jours, ils n'ont point la force d'y tiédir assez le sol, l'air et les eaux; aussi n'y a-t-il que des mousses, des lichens, des arbres



Désert d'Atacama.

nains dans la zone glaciale, appelée zone arctique ou boréale au nord de l'Équateur, zone antarctique au sud.

Mais, à mesure qu'on s'avance vers le midi, les rayons se rapprochent de la verticale ; les jours, bien que plus courts, y raniment mieux la nature parce que les nuits sont moins longues ; la puissance de création de la chaleur n'y est pas anéantie chaque année comme dans la zone polaire par des mois entiers passés sans que l'astre vienne à l'horizon. Des arbres superbes, connus en France sous le nom de bois du Nord, les sapins, les pins, les mélèzes, les épicéas, les bouleaux, font l'honneur de cette zone, qui se nomme la zone froide : en Scandinavie, en Allemagne, en Russie, en Sibérie, au Canada, dans le nord des États-Unis, ils forment des forêts solennelles. Si dans ces forêts les lianes ne courent point de branche en branche comme dans les bois des Tropiques, si la vie y est moins pressée, les formes moins diverses et moins éclatantes, l'arbre n'y est point étouffé par les plantes parasites ; il y garde mieux sa noblesse, son port, son profil, son indépendance, et dans les forêts qu'il compose, le regard trouve devant lui des avenues, du jour et des horizons, tandis que dans les « selvas » sud-américaines, il s'arrête continuellement devant le tissu des végétations folles et des guirlandes de fleurs.

Avec leurs troncs semblables à des colonnes, leur voûte touffue, leur jour sombre, leur vaste silence, les hautes futaies du ciel froid ou tempéré ont quelque chose de l'architecture et du recueillement des temples. Elles sont, pour ainsi dire, plus monumentales que les bois tropicaux où toute ordonnance disparaît sous les draperies et les tentures. Et selon qu'elles perdent leurs feuilles ou gardent leurs aiguilles, l'automne ou l'hiver leur donne une beauté magnifique inconnue aux forêts des cieux plus tièdes : à la saison des feuilles mourantes et des feuilles mortes, les bois que blesse l'automne prennent la noble majesté des ruines ; à la saison des plus grands frimas, dans les résineuses forêts qui ré-

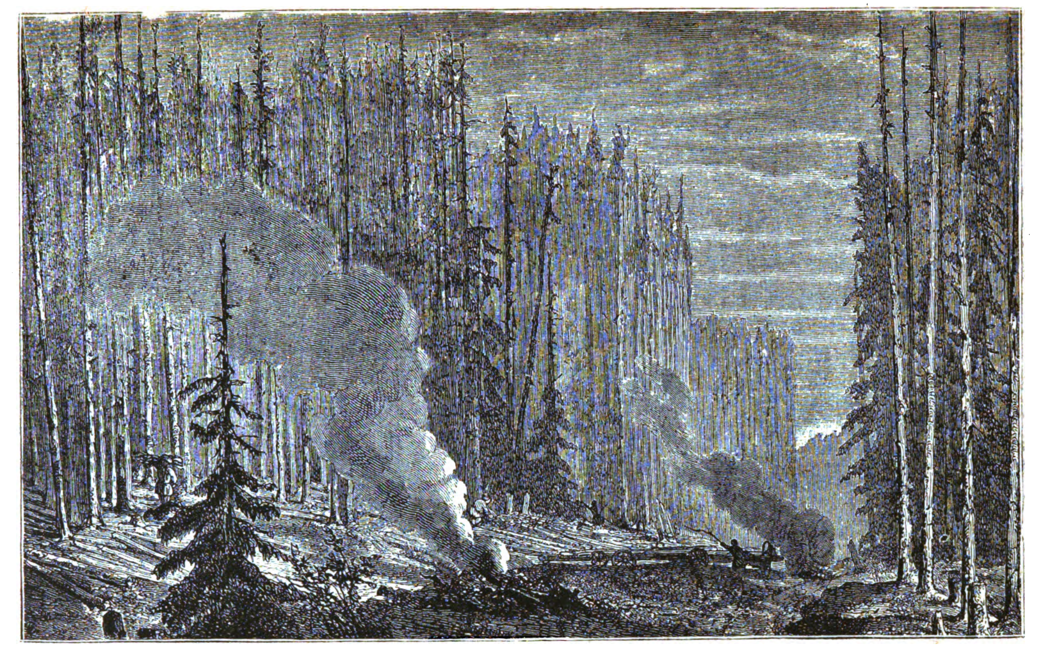


Forêt tropicale.

sistent à l'hiver, chaque branche, sombre ou noire, ploie sous la blancheur de la neige.

Ainsi, presque au sortir de la zone des frimas sans fin et des arbres noués par la nuit et la glace, on entre dans une région où déjà le soleil luit sur des troncs puissants et des forêts glorieuses. Le blé et presque toutes nos herbes françaises croissent déjà dans la zone froide. A plus forte raison dans la zone tempérée, comme à Londres, à Paris, à Bordeaux : seulement Londres est incapable de mûrir un raisin ; Paris a le cep, mais de ses grappes sortent des vins aigres, et Bordeaux a surtout grandi dans l'estime des hommes par l'excellence de ses crûs. On doit donc distinguer une zone tempérée froide, sans vignes, et une zone tempérée chaude, riche surtout par ses vignobles. Le chêne, le tilleul, le frêne, le hêtre, l'ormeau, le châtaignier, le peuplier, sont les arbres les plus communs de ces deux zones, qui portent cinq ou six espèces d'essences résineuses et une douzaine d'essences feuillues.

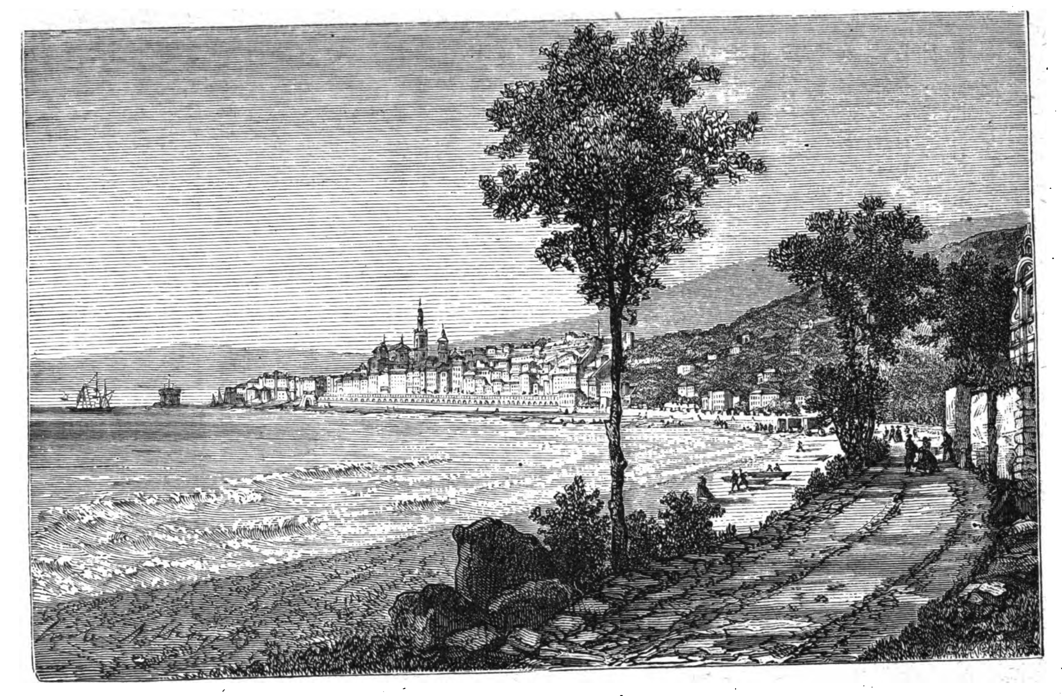
Avec les oliviers, que suivent les orangers, puis les palmiers, on passe dans la zone chaude, qui est celle de Cannes ou de Menton en France, de Naples en Italie, de Cadix en Espagne, d'Alger en Afrique, zone heureuse et charmante, nature harmonieuse, terre prodigue où l'homme dit un joyeux adieu aux froids du Nord comme aux brouillards du pays tempéré. La science, les lettres, les arts ont longtemps habité ce jardin de plaisance de la Terre, sur le bord de la Méditerranée ; ils ne l'ont point encore tout à fait quitté, bien que vivant aujourd'hui de préférence chez les peuples de la zone tempérée et de la zone froide. Rien au monde n'égale en beauté sobre ce bassin méditerranéen, auquel prennent part l'Europe méridionale, l'Afrique du Nord et l'Asie Mineure. Antiques souvenirs mis à part, bien des hommes se sentent aussi émus sur le bord de son admirable mer que devant l'opulence des forêts les plus dévergondées du Tropique. Le parfait s'y compose pourtant de peu d'élé-



Forêt du Nord.

ments, de quelques grandes lignes droites et d'une profusion de lumière : une crique d'eau caressante et bleue, une arête vive, une montagne cassée, une source transparente, une ruine ; sur la roche un pin parasol, dans la ravine un palmier ; au premier plan des couleurs heurtées, au loin des tons violets, rien de plus. Le beau c'est le simple.

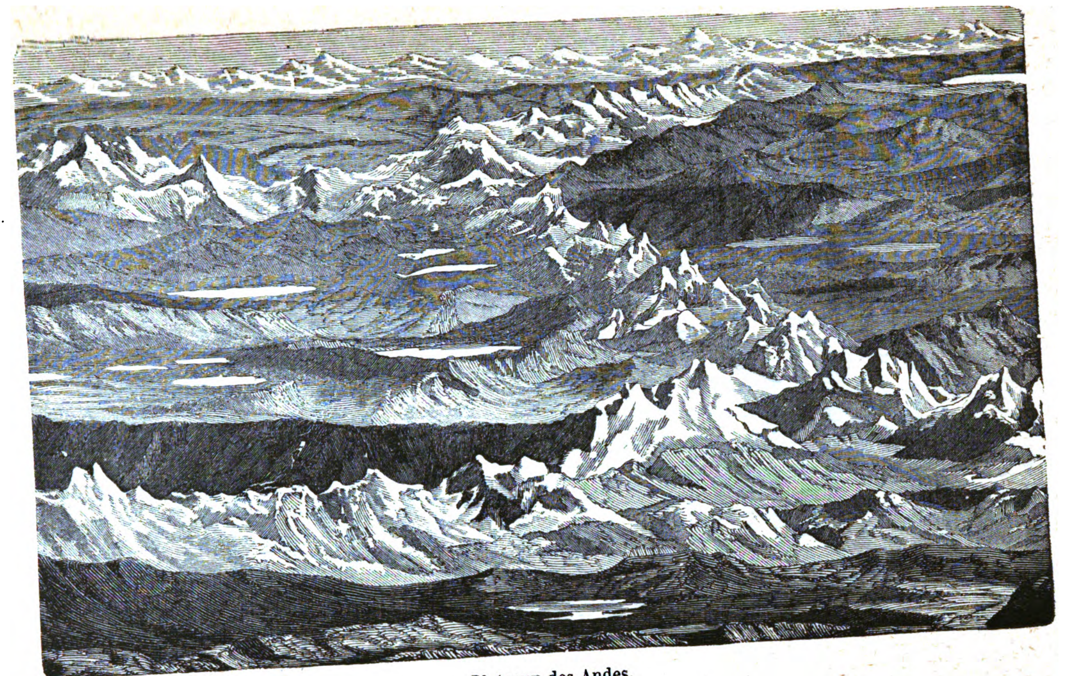
La zone tropicale s'appelle ainsi de ce qu'elle se déploie entre le Tropique du Cancer au nord et le Tropique du Capricorne au sud. Mieux vaut la nommer équatoriale, parce qu'elle accompagne l'Équateur sur la rondeur de la Terre. Elle tire sa puissance de la profusion de pluie amenée par des vents réguliers ou variables, et de la chaleur du soleil, dont les rayons sont de moins en moins obliques à mesure qu'on s'approche de l'Equateur, où ils tombent d'aplomb sur le sol. Ce mariage de la chaleur et de l'humidité fait naître un merveilleux excès de vie qui se manifeste avec éclat au Brésil, en Afrique, dans l'Inde, l'Indo-Chine, le grand archipel Malais. Là, dans des forêts prodigieuses, chaque arbre a ses lianes étouffantes, ses parasites, ses oiseaux bariolés, ses singes ricaneurs; là rôdent les animaux les plus élégants ou les plus forts de la Terre ; là rampent les serpents les plus chargés de poisons ; là volent ou sautent les insectes innombrables qui sont les ennemis les plus puissants de l'homme. C'est notre race qui porte la peine des splendeurs de ce puissant climat dont les chaleurs humides ont fait de nos cousins rouges ou noirs, hommes généralement aussi souples de corps que laids de visage, une tourbe de bimanes sans intelligence, sans idéal et sans énergie. Quant à l'homme blanc, il s'y épuise en quelques années, et sa postérité y descend rapidement au-dessous de ce qu'elle serait restée en Europe, à moins que le fondateur de la famille n'ait pris pour séjour un site élevé au-dessus des mers.



Bords de la Méditerranée.

Puissance de l'altitude. — C'est que si la latitude fait les climats généraux, le glacial, le froid, le tempéré, le chaud et l'équatorial, dans l'enceinte même de ces grandes zones, l'élévation du sol crée des climats locaux. En même temps qu'on s'élève au-dessus de l'Océan, la température s'abaisse en moyenne, et, prenant beaucoup de brusquerie, varie de plus en plus de saison à saison, de jour à jour, de jour à nuit. Selon l'exposition, la nature des terres et les autres circonstances du lieu, 160 ou 200 ou 240 mètres d'élévation amènent un abaissement d'un degré dans la moyenne annuelle d'un endroit. Monter de 100 mètres, c'est faire environ 125 kilomètres dans la direction du Pôle : à la ferme péruvienne d'Antisana, la moyenne de l'année égale presque exactement celle de Saint-Pétersbourg; or, la ville des froids palais regarde le ciel du 60e degré boréal et Antisana se trouve sous la coupole du ciel équatorial; mais Saint-Pétersbourg est au niveau de la mer et la ferme péruvienne à plus de 4000 mètres d'altitude, sur un plateau des Andes. Des milliers de monts ont leurs épaules dans la neige éternelle, tandis que dans des vallées si proches de leurs pics que l'aigle, le vautour, le condor, y descendent en quelques coups d'aile, de tièdes haleines et de chauds soleils font de l'année un gaî printemps de douze mois.

Dans les contrées du haut Nord, glacées même au bord de la mer, l'influence de l'altitude est peu visible, mais dès qu'on s'approche de la zone tempérée, elle surprend l'homme le moins attentif. En France, on monte en quelques heures des oliviers du Bas-Languedoc aux plateaux cévenols où le seigle a peine à croître; en moins d'un jour on s'élève de la vallée de Prades, étuve méridionale, au sommet presque immuablement hivernal du Canigou. Sous l'Équateur, dix mètres d'ascension, la hauteur d'une maison de deux étages, balancent douze kilomètres de marche vers le nord. A la base des géants équatoriaux, ou seulement tropicaux, le soleil brille sur des forêts miraculeuses, sur des champs d'une fécondité



Plateaux des Andes.

inouïe quand ils sont arrosés, sur des villes où l'homme épuisé soupire après la fraîcheur. Cette fraîcheur, il la trouve déjà à cinq cents, à mille mètres de hauteur, dans des vallées où le monde des plantes n'est plus le même que dans le bas pays : des espèces ont disparu, d'autres apparaissent; quelques-unes montent plus haut que ne semblerait le souffrir leur nature, d'autres descendent plus bas ; dans l'ensemble les végétations s'échelonnent, dans le détail elles se pénètrent. A deux mille mètres, plus de danger d'épuisement avant l'âge, même pour le Blanc le plus sensible au despotisme du Tropique, et déjà les arbres de l'Europe se mêlent fraternellement à ceux du Cancer, de la Ligne et du Capricorne. A trois mille mètres, on se croirait sous le climat de la Méditerranée et l'on se sent vivre avec bonheur dans des vallées délicieusement tempérées comme celle de Quito. A quatre mille mètres, le froid est vif; à cinq mille mètres, la montagne est inhabitable; à six, à sept, à huit mille mètres, on se trouve au Pôle, que six, sept, huit kilomètres en hauteur ont attiré au sein de la zone torride, quand il faudrait pour le trouver chez lui faire le quart du tour du Globe, dix mille kilomètres, en tirant vers le nord ou vers le sud.

Par ce pouvoir qu'a l'altitude de créer des climats étagés, des saisons et des végétations superposées, le Globe gagne étonnamment en variété ; chaque pays fièrement accidenté devient à lui seul une petite Terre, et cela d'autant plus qu'il s'approche de l'Équateur et qu'il peut joindre ainsi le plus de soleil possible à tous les degrés de flore et de climat que comporte l'escalier des monts. Mais sans aller jusqu'aux Andes, jusqu'aux îles de la Sonde ou jusqu'à l'Himalaya, la France n'abrite-t-elle pas le palmier des calanques provençales au pied de ces Alpes qui mêlent, à quelques lieues au nord, les sapins aux prairies et les lacs gelés aux roches éternellement désagrégées par l'hiver?

Provinces géographiques. — Au régime des vents et des pluies, au voisinage ou à l'éloignement de l'Océan, à la distance du Pôle ou de l'Équateur, à l'empilement des monts, s'ajoute la nature du sol pour former ce qu'on nomme la province géographique. Suivant la qualité des terrains de surface et la nature des sous-roches, les divers pays sont féconds, médiocres ou stériles, favorables à telle ou telle graine, à tel ou tel arbre.

Tantôt ils absorbent volontiers la chaleur du soleil, tantôt ils la repoussent ; tantôt ils sont perméables et secs, hormis dans les bas fonds où rejaillissent les eaux disparues ; tantôt ils sont imperméables, et dans ce cas, humides, prodigues de petites sources, d'étangs, de ruisseaux, de bois trempés au pied par des prairies mouillées et malsaines. Un canton granitique n'a jamais l'aspect d'un canton calcaire, crayeux ou schisteux; ses prédilections ne portent pas sur les mêmes plantes et, avec le déroulement des siècles, la race qui y séjourne prend un visage, un corps, une manière d'être, un genre d'esprit, une tournure de langage, une prononciation à part. Le fils de la « terre de granit recouverte de chênes, » lavée par des pluies fines et peu à peu rongée par des vagues vertes sous des cieux gris, l'homme de Roscoff ou de Douarnenez ne ressemble pas au gai propriétaire des alluvions gasconnes, au pêcheur de la Corniche, au Saharien séché par le soleil, au Portugais installé sur le rivage du Brésil, à l'Indien dont la hutte touche aux forêts vierges du fleuve des Amazones. Entre ces divers habitants du monde, le sol ou le ciel, ou tous les deux, la province géographique en un mot, a mis à la longue des différences que le *temps* seul est capable de diminuer, puis d'effacer (toute fusion des sangs mise à part), lorsque l'immigration, le commerce, la conquête, mettent face à face, dans n'importe quel coin de l'univers, des familles, des nations venues de plus d'une patrie. Le « milieu » ne transforme qu'avec le secours des âges, et nous ne savons point, tant notre expérience est courte, si cette alliance même est

capable de faire d'un Français un Chinois ou d'un Nègre un Islandais.

En tout pays vivent côte à côte des familles, des tribus, des peuples mêmes distincts par la taille, le crâne, les yeux, les cheveux, la barbe, les lèvres, les dents, et aussi par la manière de comprendre et d'exprimer les choses. Et nous, aussitôt, de crier à l'immuable : mais si ces hommes différents ne se sont point fondus sous nos yeux, malgré la perpétuelle insistance d'un milieu commun, si même nous n'avons pas encore vu poindre chez eux les plus légers changements, c'est peut-être parce que le temps n'a pas fait son œuvre. Suffirait-il d'un jour, d'une année, de dix vies, pour détruire ce qu'il fallut on ne sait combien de générations pour créer ? Nous comptons nos ans par dizaines, les années de nos familles par centaines, celles de nos peuples par milliers au plus, et les siècles de siècles ne sont qu'un instant pour notre planète, si périssable qu'elle soit, elle, son satellite, ses compagnes et son soleil.

Tout ceci dit, la description du monde s'abrége étrangement. La Terre et la Mer donnent la vie à quatre ou cinq cent mille espèces de plantes, à deux cent cinquante ou trois cent mille espèces d'animaux. Faut-il, se répétant toujours, traîner après soi tous les quadrupèdes, tous les oiseaux, tous les insectes, tous les arbres et toutes les fleurs d'une contrée ? Les mêmes plantes peuvent-elles croître sous les nues irlandaises et sous les soleils du Grand-Désert, dans « l'immensité jaune que piquent de points blancs Tougourt et Biskara ? » Au bord du Gange, dans les sables de Palmyre, à Thèbes aux cent portes, au Brésil, à Cuba, qui donc a jamais trouvé les bouleaux enfouis dans la neige, la mousse laponne et les troncs nains rampant sur le sol ? On sait où le palmier se balance, et nul ne cherche les « nobles fruits » du Midi dans le linceul des vallons polaires.

Les contrées où règne le climat du Septentrion ont la végétation du Septentrion, les zones tempérées celle de la

zone tempérée, et dans leurs montagnes, si elles sont montagneuses, la végétation du Nord ; enfin les contrées tropicales portent les plantes du Tropique, et là où elles sont sillonnées de très-hautes chaînes, les plantes de la zone tempérée, de la zone froide et de la zone polaire, car, entre les Tropiques, chaque mont résume toute la création. Maintenant, d'ailleurs, que chaque région habitue chez elle toutes les végétations que favorisent ses climats ou qu'ils souffrent seulement, la prédiction de Virgile est à la veille de s'accomplir dans les bornes du possible : « *Omnis feret omnia tellus* [1]. » Depuis Christophe Colomb, nous avons envoyé cent cinquante ou deux cents plantes à l'Amérique, et de l'Amériqne nous en avons reçu plus de soixante. Presque toutes nos céréales et nos arbres fruitiers viennent d'Asie.

Nombre des hommes. Guerre et colonisation. Injustice des forts. Acclimatement. — On évalue à 1400 millions le nombre des habitants du Globe, trente-sept fois seulement la population de la France, qui cependant couvre à peine la 250e partie de la Sphère : au taux de la France, notre habitation sublunaire tiendrait plus de 9 milliards d'hommes. Mais la Terre sera-t-elle meilleure et plus belle quand nous l'aurons toute remplie de villes ? Que d'injustices elle a déjà souffertes ! Toute race cultive un sol dérobé ; il n'est pas de sillon qui n'ait bu le sang innocent, pas de rivière qui n'ait été rougie dans une heure d'égarement furieux, pas de cité qui n'ait sous ses monuments des os d'hommes égorgés par des hommes plus forts. Que de journées dont il faut crier, comme le chancelier de

[1] Partout la terre produira tout.

l'Hôpital, au lendemain de la Saint-Barthélemy : « *Excidat illa dies ævo !* » et pour finir avec le poëte :

> Nec postera credant
> Sœcula ! Nos etiam taceamus et oblita multa
> Nocte tegi nostræ patiamur crimina gentis ! [1]

A l'époque la plus reculée où nous ayons des traces de l'homme, nos ancêtres vivaient dans les cabanes des villages lacustres, ou sur terre dans l'obscurité des antres. Alors l'ennemi était partout, dans la montagne, dans la forêt, dans la vaste mer des herbes; et, quand de la bouche de leur caverne, ouverte autant que possible à mi-rocher au-dessus du bond des fauves, les troglodytes dont nous descendons regardaient dans la vallée, ils voyaient rôder des bêtes formidables qui cherchaient la chair de l'homme comme l'homme cherchait leur chair. Contre ces rivaux aux dents cruelles, aux griffes puissantes, ils luttaient avec le bâton, la massue, la hache de silex, et dans des combats qui n'étaient pas sans gloire, ils tenaient tête à l'éléphant, au mammouth à toison, au rhinocéros, à l'hippopotame, au tigre, au grand ours des cavernes, à des bœufs féroces, à des cerfs gigantesques. Eh bien! quand nos aïeux vivaient ainsi dans des trous de rocher aussi inférieurs aux palais de nos jours que la sarbacane du sauvage l'est à mille canons en batterie ; quand ils avaient pour tout métal le bois, les os, la ramure du cerf, la corne et le silex, pour toute couche des herbes, pour tout vêtement des peaux d'animal, pour tout flambeau des branches de pin, quand dans les cris sortis du repaire des bêtes il y avait souvent des hurlements d'hommes déchirés, même alors notre race n'avait pas de plus grand ennemi qu'elle-même. Nous mangions déjà nos frères après les avoir assommés.

[1] Que ce jour sorte de l'histoire! Que l'avenir n'y croie pas ! Taisons-nous, et puisse une profonde nuit couvrir les crimes de notre race !



Village lacustre.

Déjà c'était la guerre, et c'est la guerre encore. L'homme tuait alors à longueur de bras; plus tard il fut maître de la vie de son frère à la portée du javelot, de la flèche ou du jet de la fronde. De nos jours, il détruit à huit kilomètres. Et pourtant sa race couvre de plus en plus le monde.

La « civilisation » s'est étendue au loin, en Amérique, en Afrique, en Asie, en Océanie, sur des mers de sang injustement versé, et aujourd'hui encore elle ne s'avance qu'en poussant les peuples inférieurs à la boucherie ou à l'hôpital. Bien des villes dont l'avenir s'enorgueillira, sont encore des savanes et des forêts où les sauvages, se sentant près de la fin de leurs tribus les plus fières, attendent en silence l'arrivée des spoliateurs blancs. Et quand même tous les conquérants, tous les colons, tous les « civilisateurs » seraient des hommes justes, des frères généreux, des voisins débonnaires, il semble que les races faibles n'en périraient pas moins. La nature paraît les avoir condamnées, car elle leur a donné tantôt l'esprit de résignation, tantôt la haine d'une demeure fixe et l'incapacité de se plier à la vie d'ambition et de rongement d'esprit telle que la comprennent les Européens et les Américains leurs fils, tantôt enfin une déplorable stérilité, lorsqu'il leur faudrait une fécondité prodigieuse pour résister à la fois à l'œuvre de la mort et à la pression toujours plus grande des peuples envahissants, qui sont les Blancs, les Chinois et les Juifs.

Toutefois, ce n'est pas sans revanche que l'Européen trépigne sur le droit des faibles. Les nations qu'il proscrit en masse ne peuvent lui répondre que par des coups de main, des incendies, des assassinats isolés; la grande vengeance vient d'ailleurs : de la patrie même des races par lui vouées à la mort. Le sol qui porte les indigènes, l'air qu'ils respirent, l'eau qu'ils boivent, la forêt qui les ombrage, la montagne où sont leurs cavernes, s'insurgent contre l'étranger. De partout montent des poisons invisibles, et des milliers de familles meurent dans la bataille des défricheurs blancs contre une nature nouvelle. L'ac-

climatement, presque toujours, coûte beaucoup plus de vies aux conquérants que toutes leurs victoires, parce qu'en ouvrant le sol on en fait sortir des fièvres.

Si le climat du pays où se portent les envahisseurs ressemble à celui de la contrée qu'ils viennent de quitter, l'accoutumance à la patrie nouvelle fait bien quelques vides parmi les intrus, mais ceux-ci ne tardent pas à s'enraciner dans le sol. Si le ciel de la métropole est beaucoup plus froid ou beaucoup plus chaud, beaucoup plus sec ou beaucoup plus humide, beaucoup plus calme ou beaucoup plus agité, si en un mot la dissemblance est grande entre les deux climats, la colonie souffre, les cimetières y sont pleins avant leur ville, et de mort en mort elle périt ou s'absorbe.

Ainsi, dans la basse Cochinchine, au Sénégal, en Guinée, au Gabon, en Guyane, après une surexcitation de quelques jours, le Français se sent menacé : rapidement ou lentement, il vieillit et meurt avant l'âge, ou il revient en France, cassé, la figure jaune et les cheveux grisonnants. De même l'Anglais résiste mal à l'Inde ou à la Jamaïque, le Hollandais succombe dans sa lutte contre l'air de Batavia. Par contraste, le Cochinchinois, le Yoloff, le Nègre de la Guyane ou des Antilles, l'Indou, le Malais, se plient difficilement aux climats du Nord : quand ils viennent vivre dans notre Europe, mille fois moins nombreux d'ailleurs que nous chez eux, ils tombent presque tous dans la phthisie ou le rhumatisme, qui sont deux des grands chemins du tombeau. Il n'en est pas autrement de la bête : le plus gai des animaux, le singe équatorial lui-même, cesse de gambader dans les hauts cordages quand le vaisseau qui l'emporte vers l'Europe a passé le Tropique; puis il devient inquiet, maussade, rhumatisant ou phthisique, et aux cruautés de la maladie mortelle s'ajoute sûrement la nostalgie des brillantes forêts.

Pour s'en tenir à une contrée dont l'avenir nous importe singulièrement, à l'Algérie, le Français du nord et de l'est, le Lorrain, le Comtois, le Normand, s'y courbent

sous le poids de saisons qui ne sont pas celles de leur enfance; leurs familles n'y succombent point, car la différence entre le climat de la France septentrionale et celui du Tell algérien n'est pas l'écart absolu dont l'homme blanc ne saurait triompher, mais ils perdent beaucoup d'enfants, à moins qu'ils ne se soient alliés à une femme née dans l'Europe méridionale ou dans le pays même. Le Gascon, le Béarnais, y souffrent peu; l'homme de Narbonne, d'Aigues-Mortes, d'Avignon ou d'Antibes s'y trouve tout à fait chez lui : à plus forte raison le Corse, le Sarde, le Sicilien, le Maltais, le Catalan et l'Andalou, qui toutefois laissent généralement quelques-uns des leurs dans les défrichements, parce que tout sol remué après un long repos dégage des effluves dangereux. Quand ce beau pays sera plein de villes françaises, ainsi qu'il le fut de villes romaines, son histoire tiendra dans quelques lignes comme celle de toutes les colonies : ces campagnes, pourra-t-on dire, virent passer des races qui se dévorèrent; la dernière venue força celles qu'elle rencontra sur ce sol; elle les vainquit par le nombre, la richesse et les armes; mais quand elle eut acquis la surface en quelques batailles, elle ne dompta la terre elle-même qu'obscurément, à la longue, en couchant sous la racine des herbes des générations de colons morts avant d'avoir porté tous les fruits de la vie.

Et là, comme ailleurs, la nation qui se forme ne sera point absolument la fille de celle qui passera pour sa mère. Il y a bien peu de races qui meurent entièrement, bien peu de tribus, même parmi les plus chétives : les noms de leurs hommes sont remplacés par des noms étrangers, leurs autels sont renversés, leurs lois s'oublient, leur langue s'en va, mais l'âme de la tribu survit avec le sang de ses familles les plus vigoureuses. Pour peu que le soldat, l'aventurier, le chasseur, l'homme de loi, la misère, aient laissé debout quelques vaincus, ceux-ci pénètrent à leur tour dans la race ennemie, quelquefois par des alliances légales, le plus souvent par des

unions de hasard. Ainsi naissent des métis, qui, tenant au sol natal par le père ou la mère, ont toute certitude de se développer au moins avec la même puissance que les fils les mieux venus du peuple conquérant, et à la longue il se trouve que la nation qu'on pensait extirper a repris à la terre maternelle par d'innombrables racines. Chez les « Anglo-Saxons » eux-mêmes, ceux de tous les exterminateurs qui s'allient le moins aux sauvages qu'ils foulent, on ne trouve pas une seule peuplade qui ait absolument péri. Les Indiens revivent dans beaucoup de familles blanches des États-Unis, et le jour où l'on dira : « Le dernier des Peaux-Rouges est mort, » la vie des Six Nations et de cent autres tribus mortes en apparence sera plus florissante que jamais dans des milliers de maisons très-fières de leur origine anglaise. Il n'est pas jusqu'aux Tasmaniens, systématiquement égorgés, qui n'aient laissé derrière eux un tout petit peuple de métis aujourd'hui dispersés dans toute l'Australie. Et dans notre France même, habitée, nous dit-on, par les seuls « Aryens, » combien de nos pères sont des Huns, des Tatares, des Berbères, sans parler des barbares inconnus à nos plus vieux livres !

Aussi, de temps en temps, du sein de familles qui se croient de race pure, en Amérique, en Afrique, en Asie, en Océanie et jusqu'en Europe, il surgit tout à coup un enfant à visage étranger. Ce nouveau venu est le fils de quelque nation domptée et qu'on pensait disparue, mais elle n'était que cachée. Rien qu'en naissant, il proteste contre des siècles d'injustice : la nation « supérieure » avait oublié l'hospitalité violée, les serments méprisés, les traités rompus, les terres de chasse enlevées au chasseur, le lac et le fleuve pris au pêcheur, les forêts brûlées, les hommes percés, les femmes éventrées, les petits enfants écrasés contre la muraille, et l'histoire, la sévère histoire, avait effacé de son livre toutes ces vieilles infamies. « Mais, dit l'Écriture, si ceux-ci se taisent, les pierres mêmes crieront ! »

Quelques nations possèdent un grand pouvoir de résistance aux climats, pouvoir qu'elles doivent sans doute à une origine mêlée, aussi bien qu'à une longue habitation de leurs ancêtres sous un ciel intermédiaire entre le torride et le tempéré. Ces nations cosmopolites au degré supérieur sont les Juifs, les Espagnols, les Portugais, les Arabes, et plus encore les Chinois, qui se ploient à tous les sols, à tous les airs, et qui peu à peu envahissent l'Asie, l'archipel Malais, les îles de la mer du Sud et les deux Amériques.

Races et religions. — La science n'a pas manqué de partager les hommes en groupes, de nombres divers selon les savants. En général on reconnaît une race blanche avec deux courants distincts, un courant brun et un courant blond très-mêlés. Aux Blancs, qu'on nomme également Aryas, on rattache la race arabe ou sémitique, quand on n'en fait pas une « humanité » à part; puis viennent les Jaunes ou Mongols, qui grâce aux Chinois, prennent les deux cinquièmes des hommes, puis les Malais, les Polynésiens, les Papouas, les Nègres et les Négroïdes, enfin les Indiens ou Peaux-Rouges.

Cette division, comme les autres partages qu'on fait de la gent humaine, se heurte à des obstacles insurmontables : la question des races, de leurs origines, de leurs liens de parenté, est un labyrinthe où notre ignorance se perd et dont probablement elle ne sortira jamais. Quelle voix l'appellerait du côté de la lumière quand toute histoire se tait et qu'il ne nous reste que l'obscur langage de quelques lambeaux de légendes et de quelques os moisis ou tombant en poussière? Et quel fil saisir? Les hommes se sont tellement mêlés qu'aujourd'hui nous ne sau-

rions débrouiller l'écheveau des parentés humaines. Nous voyons des visages, nous entendons des langues, mais à quel degré ces visages représentent-ils une famille pure? Et ces langues sont-elles parlées par la descendance directe d'un peuple ou par sa descendance bâtarde, ou même par des vaincus, des assimilés d'une tout autre race?

En regardant un Français pris au hasard entre dix



Un Grec.

mille, qui saura lui dire : « Je sais de quels peuples vous êtes issu, et de combien de sangs se compose le sang de vos veines. » Et, d'autre part, que penserions-nous de celui qui rattacherait à la famille française les Noirs d'Haïti et les Peaux-Rouges de la Jeune-Lorette? Ces hommes parlent pourtant notre langue, et ne parlent qu'elle, les uns dans les vallées tropicales de la plus

belle des Antilles, les autres dans le froid Canada, près des cascades d'une rivière qui court au majestueux Saint-Laurent.

Aussi ne devons-nous rien attacher d'absolu au mot de race, qu'il désigne une des grandes tribus de l'humanité, comme dans l'expression de « race blanche », ou une petite famille, comme dans l'expression de « race fran-



Un Jaune.

çaise. » En donnant à ces termes leur valeur entière, on distribuerait les êtres parlants en clans tout à fait imaginaires. La « race blanche, » par exemple, contient aujourd'hui, même chez les plus purs de ses peuples, des éléments reçus des Jaunes, des Rouges et des Noirs, tandis que la « race française, » venue du concours de toutes sortes de peuplades hétérogènes, continue à se transfor-

mer sous nos yeux par d'innombrables apports étrangers.

La race dite blanche ou aryenne, parlant des langages d'origine commune, couvre à peu près l'Europe et domine dans le reste du monde, qui reconnaît sa supériorité; elle est en voie de peupler l'Asie du Nord, l'Afrique septentrionale, l'Afrique méridionale, l'Australie, l'Océanie et les deux Amériques. Les Arabes gagnent en remontant



Un Nègre.

le Nil et dans toute l'Afrique centrale par le prosélytisme mahométan, par le commerce et par le massacre des Noirs; mais partout ailleurs ils reculent devant les Blancs, surtout dans l'Afrique du Nord devant les Français.

Les Juifs, leurs proches parents, sont restés le clan le moins mêlé qu'il y ait sur terre, et cela malgré la beauté de leurs femmes, parce qu'ils se marient toujours soi-

gneusement entre eux : cette branche de la famille dite sémitique ne recule devant personne; partout elle augmente en nombre, en influence, en audace; et partout aussi elle dispose de richesses auprès desquelles les trésors de Crésus étaient la pauvreté même.

La race jaune, inférieure en étendue d'esprit à la race



Un Peau-Rouge.

blanche, a beaucoup d'intelligence, de sagesse pratique et de longue patience; aussi menace-t-elle de lutter pour l'empire avec les Européens eux-mêmes dans toutes les contrées chaudes ou torrides : déjà ses hommes sont nombreux en Indo-Chine, aux Philippines, dans les îles de la Sonde, en Australie, en Californie, à Cuba, au Pérou.

Et cependant les Jaunes qui se dispersent dans le monde viennent seulement de deux provinces de la Chine. Que sera-ce quand la Chine entière s'ébranlera? Elle a 500 millions de Chinois, plus du tiers des hommes.

Les Noirs et les Négroïdes habitent principalement l'Afrique, puis l'Amérique où on les transportait par millions comme esclaves : pour l'intelligence ils ne valent ni le Blanc ni le Jaune, mais ils ont beaucoup de force, de vitalité, de fécondité, de gaieté. Leur alliance avec les Blancs a donné naissance aux mulâtres. Le plus bel empire qu'il y ait sur la terre des vivants, le Brésil, appartient de nom à la famille portugaise, qui est de race blanche, mais en réalité il a surtout pour habitants des mulâtres et des Noirs.

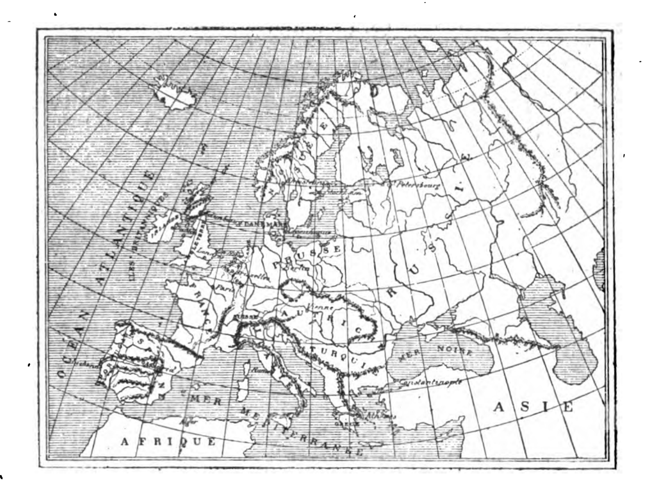
Les Indiens ou Peaux-Rouges d'Amérique s'effacent devant les Blancs; leur sang se versa et se verse encore à flots dans les veines des nations espagnoles de l'Amérique, comme le sang noir dans les veines des Brésiliens. Les Malais sont soumis aux Européens et envahis par les Chinois; les Papouas diminuent tous les jours, ils sont menacés de disparaître; les Polynésiens des îles de l'Océanie fuient devant les Blancs dans leurs archipels et jusque sur leurs écueils de corail.

De célèbres géographes allemands, dont les livres font autorité, ont calculé par à peu près que la Terre contient trente pour cent de Blancs, quarante pour cent de Mongols, trente pour cent de Noirs et Négroïdes, de Peaux-Rouges, de Malais, de Polynésiens et de Papouas. En admettant que le monde renferme 1400 millions d'habitants, il y aurait donc 560 millions de Mongols, 420 millions de Blancs et aussi 420 millions de Noirs, de Rouges, de Malais, etc. Ce dernier nombre, d'ailleurs, contient à millions des personnes qui ont aussi quelque sang blanc dans les veines.

Une autre division est celle de l'humanité en chrétiens, (catholiques, protestants et grecs), en juifs, en musulmans, en brahmanistes, en bouddhistes et en idolâtres. A ce

point de vue, les 1400 millions d'hommes comprennent approximativement : 364 de chrétiens (dont 185 millions de catholiques, 97 millions de protestants, 82 millions de grecs), 6 millions de juifs, 172 millions de musulmans, 644 millions de brahmanistes et de bouddhistes, 214 millions d'idolâtres.

On divise la Terre en cinq parties : l'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique et l'Océanie.



EUROPE[1]

Étendue de l'Europe. Sa supériorité dans le monde. — L'Europe est presque cinq fois moins grande que l'Asie, quatre fois moins que l'Amérique, presque exactement trois fois moins que l'Afrique, mais elle l'emporte sur l'Australie de 100 millions d'hectares.

La plus longue ligne qu'on puisse tracer sur son territoire, du cap lusitanien de Saint-Vincent à l'extrémité septentrionale de l'Oural, ne dépasse guère 5500 kilomètres. Cette partie du monde enferme à peine 990 millions d'hectares dont les deux tiers environ sont en plaines, l'autre tiers en montagnes et en plateaux.

L'Europe n'a donc que le treizième ou le quatorzième des terres, mais elle nourrit plus du cinquième des habitants du Globe, le tiers occidental de son territoire fournit les

[1] Moins la France, qui avec ses colonies forme un livre à part.

grands inventeurs, les grands poëtes, les grands artistes, et d'elle partent tous les ans des centaines de milliers d'hommes qui vont porter au loin les langues littéraires. Bientôt l'Amérique sera plus riche que l'Europe, mais le sceptre du génie, des lettres, des arts et de la science ne tombera pas facilement des mains qui le tiennent depuis vingt-cinq siècles.

Comparée à la France, l'Europe est environ dix-huit fois plus vaste, mais ne renferme que huit fois notre nombre d'hommes. L'ouest et le centre, anciennement colonisés, ont presque tous leurs districts bien habités, souvent même trop pleins; ils font le tiers de l'Europe. Les deux autres tiers renferment la Scandinavie, dont la race féconde ne trouve pas à s'épandre sur un domaine restreint par le froid du Nord et le froid des monts, la Turquie et la Grèce déchues, enfin l'immense Russie, encore un peu barbare, qui comprend à elle seule autant de terrain que le reste de l'Europe, sans avoir plus d'un quart des Européens.

Comment l'Europe est séparée de l'Asie. — L'Europe tient à l'Asie par la Russie, et elle en forme aujourd'hui une presqu'île; mais dans le lointain des vieux âges, l'Europe occidentale et centrale (la véritable Europe, celle qui jusqu'à ce jour réfléchit, écrit et invente), était séparée du vieux continent par une mer allant de l'océan Glacial à la mer Noire et à la mer Caspienne: les lacs, les marais, les rivières molles de la Petite Russie et certaines dépressions au nord du Caucase indiquent le fond de ce détroit disparu.

L'Oural, chaîne peu élevée, indentée par des cols faciles, n'est pas considéré par les Russes comme la limite orientale de leur territoire européen. Les Moscovites regardent tout leur prodigieux empire comme un seul et même pays; ils ne distinguent pas la Russie d'Europe de la Russie d'Asie, et le gouvernement de Perm, dont la

plus grande masse est en Europe, empiète par près de 16 millions d'hectares sur le bassin de l'Obi, qui est un fleuve sibérien. Mais puisqu'il faut donner à l'Europe une borne à l'orient, l'Oural est l'unique frontière naturelle entre les plates étendues de la Sibérie et de la Russie. Nos ancêtres, moins généreux, faisaient commencer l'Asie au fleuve Don : « L'Europe, dit le Camoëns, touche à l'Asie du côté ou naît le soleil ; elle en est séparée par la froide et tortueuse rivière qui des monts Riphées court au lac Méotide. »

Au sud de l'Oural, et jusqu'au Caucase, dans les steppes des Kirghises, aux bouches de l'Oural et de la Volga, sur la mer Caspienne, aucun obstacle ne marque distinctement le divorce de ces deux parties du monde. Dans les parages orientaux attribués par l'usage à l'Asie, la nature du sol, l'aspect des lieux, le climat, les plantes, les hommes sont identiques à ce que montre à l'occident la terre dite européenne. Par cette large porte naturelle, grande ouverte entre les dernières collines ouraliennes et les premiers avant-monts du Caucase, passèrent de tout temps des hordes d'invasion. Jusqu'aux Mongols, les marées humaines de l'Asie débordèrent sur l'Europe par cette échancrure. C'était le flux, maintenant c'est le reflux ; et les Européens, à leur tour, se versent par là sur l'Asie centrale en qualité de soldats, de marchands, de mineurs, de laboureurs : tout cela russe, il est vrai, c'est-à-dire appartenant à l'une des nations européennes les plus mélangées d'éléments asiatiques.

De l'Oural au Caucase, on prend habituellement pour frontière la rivière Oural, affluent de la mer Caspienne ; puis, à partir de l'embouchure de l'Oural, le lac Caspien jusqu'à la presqu'île d'Apchéron, fameuse par ses sources de naphte et ses langues de flamme, qu'adorent les Guèbres, sectateurs du Feu.

De la presqu'île d'Apchéron aux lames d'eau par où la mer d'Azof se mêle à la mer Noire, le Caucase, de plus en plus envahi par les paysans russes, perce de ses pointes argentées tantôt l'éther lucide, tantôt des nuées ram-

pantes appartenant au nord à l'Europe, au sud à l'Asie : son pic majeur, l'Elbrous, a 5660 mètres, 850 de plus que le Mont-Blanc, roi des Alpes.

Après le Caucase, l'Europe n'a plus devant elle que des flots amers : la mer Noire, le Bosphore, la mer de Marmara, les Dardanelles, l'Archipel, grands lacs ou chenaux étroits, de l'autre côté desquels se découpent dans le ciel du Levant les montagnes de l'Asie Mineure. Le dernier de ces bassins ou de ces goulots d'eaux salées, l'Archipel, s'ouvre sur la Méditerranée : celle-ci, qui est une fille de l'océan Atlantique, sépare l'Europe méridionale de l'Afrique du nord.

Les deux Europes : la continentale et la péninsulaire. Courant du Golfe. — Si, du lieu où le Bosphore prend les eaux de la mer Noire, on tire une ligne sur Kœnigsberg, grande ville de la Prusse orientale, puis une autre de Kœnigsberg à la bourgade scandinave d'Hammerfest, assez avancée vers le nord pour qu'elle ait des jours et des nuits de deux mois, on divise l'Europe en deux portions qui ont peu de traits communs : à l'orient, la région continentale ; à l'occident, la région péninsulaire.

La région continentale, Russie et ancienne Pologne, ressemble à l'Asie du Nord par les proportions massives, l'immensité et le peu de pente des plaines, la longueur des rivières, la violence du climat. Les profondes forêts du Nord ne peuvent abriter la Russie des vents malfaisants du Pôle, qu'arrêteraient à peine des montagnes ; le voisinage de l'océan Glacial, celui de la Sibérie, dont l'Oural n'est pas assez haut pour arrêter les souffles meurtriers, l'éloignement de ces mers tièdes qui adoucissent les températures, livrent cette grande plaine, même dans le sud, à des froids extraordinaires que suivent, jusque dans le haut nord, des chaleurs quasi-tropicales. N'ayant la plaine marine qu'à une distance excessive du centre, faute de montagnes créant des climats locaux et des régions

naturelles, cette contrée, où s'élabore la nation la plus puissante de l'avenir, a pour premier caractère la monotonie. C'est grâce à l'immensité de ce pays bas que l'Europe n'a que 297 mètres d'altitude moyenne, malgré le nombre et la hauteur de ses montagnes, malgré sa Scandinavie, ses Carpathes, ses Balkans, ses Alpes, ses Apennins, son Auvergne, son grand plateau d'Espagne, sa Corse, sa Sardaigne, sa Sicile et son île de Crète.

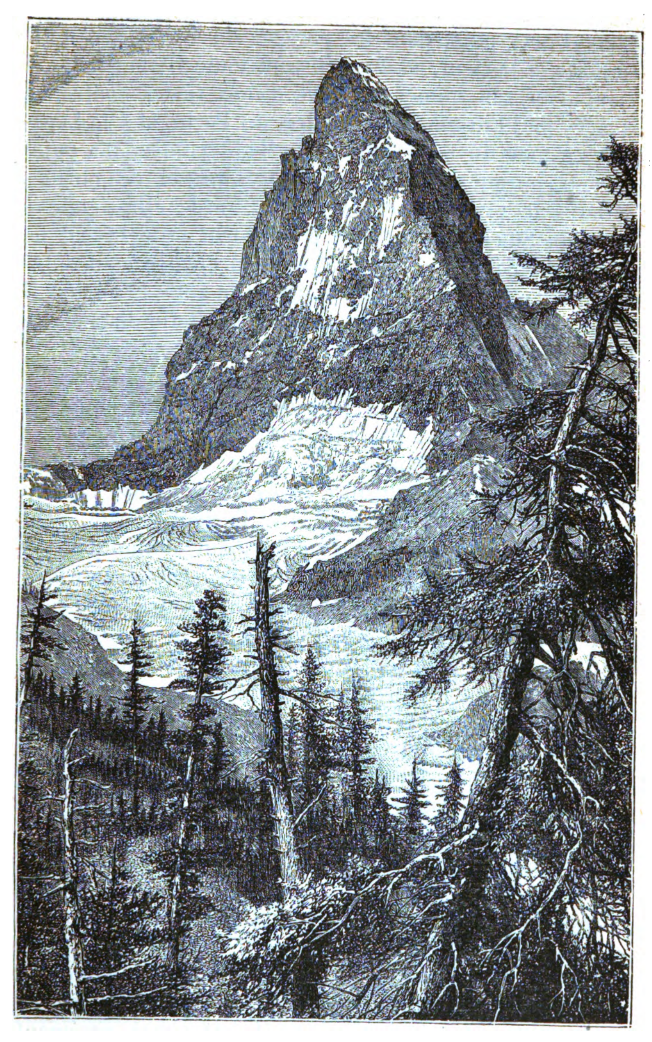
De l'est à l'ouest et du nord au sud, avec amélioration dans ces deux sens, la plaine russe couvre la moitié de notre partie du monde. L'homme n'y varie guère plus que la nature, et à part des tribus appartenant à la race turque et à la race dite finnoise ou tchoude, les habitants en sont tous les mêmes : des Slaves d'autant plus purs qu'ils s'éloignent plus de l'Asie, c'est-à-dire de la patrie de peuples non aryens, qui remplacèrent souvent par des sangs étrangers le sang slave que répandaient leurs invasions. La prépondérance en terre slave appartint d'abord aux Polonais, auxquels obéirent longtemps les Petits-Russes, nation nombreuse que la Lithuanie apporta pour ainsi dire en dot à la Pologne quand elle maria ses destinées à celles du peuple de la Vistule au commencement du quatorzième siècle. Mais peu à peu croissait dans l'est, au centre de la plaine, une féconde nation, qui, trouvant devant elle de grands horizons de terres vierges, devint la plus nombreuse et la plus forte parmi ses sœurs. Dès qu'elle fut la maîtresse de son sort, elle se mit à conquérir tant sur les Slaves que sur les Asiatiques, et aujourd'hui les Russes sont loin de la France comme Paris l'est de Barcelone. De la Suède à la Chine, de la mer Glaciale aux monts d'Arménie, de la rivière qui porta le radeau de Tilsit aux deux fleuves qui coulent du Toit du Monde, ils commandent à plus du septième, et presque au sixième des terres du Globe.

Une province de la Russie, la Finlande, large isthme aux lacs sans nombre, sert de pont entre la grande plaine continentale et la Scandinavie, qui est une presqu'île aux

côtes découpées, au climat plus tempéré dans les vallées que ne le voudrait la latitude. Par ce double caractère, par la valeur considérable en toutes choses de ses six millions d'habitants, par la place qu'elle eut dans l'histoire, par les éléments vigoureux qu'elle envoie à l'Amérique du Nord, la Scandinavie fait bien partie de cette Europe occidentale qu'on est en droit d'appeler l'Europe péninsulaire. Ce qui distingue en effet tout particulièrement l'Europe occidentale du reste de la Terre, c'est la merveilleuse indentation de ses rivages; aucun lambeau du Globe n'est en communication aussi intime avec l'eau marine, grande route du commerce, foyer des températures molles, mère des climats sans contraste barbare entre le froid et la chaleur. Il n'y a pas un seul point de l'Europe péninsulaire qui soit plus loin de la mer que Paris de Marseille.

Aussi l'Europe occidentale prime-t-elle toute autre région du monde par la douceur comparative de ses climats. Qui croirait que les mêmes latitudes passent sur l'humide rivage de la Norvége et sur la côte groëlandaise, assaillie par les glaçons flottants ou emprisonnée dans les glaces fixes; sur l'Irlande où la différence entre le mois le plus chaud et le mois le plus froid n'est que de 15 degrés, et sur la Sibérie d'Irkoutsk où ce même écart est de 57 à 58 degrés? Quel contraste entre l'Angleterre méridionale et l'abominable Labrador, entre Paris et Québec, où le mercure peut geler, entre Cannes et le rivage de la Mantchourie, entre Naples et New-York, entre la rive andalouse et le littoral de Washington ou de la Chine du nord!

Des deux mers serrant dans leurs bras l'Europe occidentale, celle de l'ouest et du nord, qui est l'Atlantique, prête son lit à un courant d'une température de plusieurs degrés supérieure à la chaleur des couches d'eau qu'il fend. Ce courant, qu'on peut appeler courant du Golfe, mais il est plus connu sous le nom anglais de *Gulf-Stream*, vient du golfe du Mexique, l'une des étuves de notre planète; il longe d'abord, à quelque distance, le rivage des

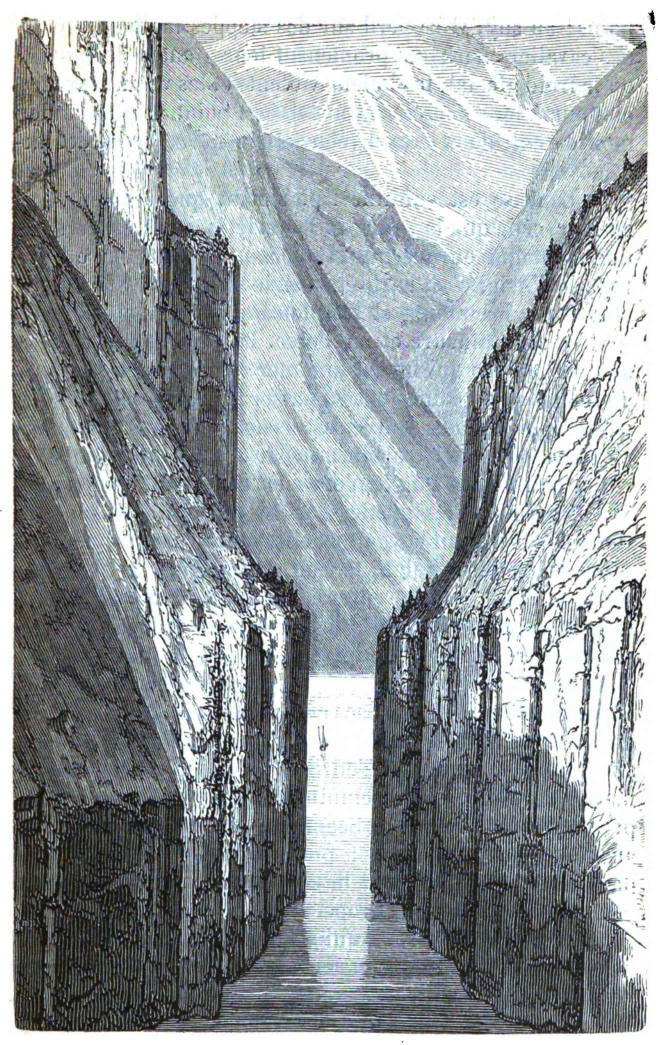


Mont Cervin.

États-Unis; puis, dans les parages de Terre-Neuve, il se porte à l'orient, et franchissant toute l'Atlantique, il vient jeter son immense fleuve d'eaux tièdes contre les rivages de l'Europe péninsulaire, du Portugal à la Laponie. La mer du midi, qui est la Méditerranée, n'a point part au courant du Golfe, mais les Alpes et des chaînes côtières la protégent des vents du Nord; elle s'étale à ceux du Sud, éclos sous le ciel ardent, sur le sol de braise du Sahara, et elle est si bien abritée contre les froidures, que sauf, la mer Rouge et le golfe Persique, il n'y a pas d'eau salée aussi chaude à une telle distance de l'Équateur.

La chaleur de ces deux mers attiédit encore un climat déjà très-bénin grâce à la pénétration réciproque des terres et des eaux. Par un autre privilége, le sol est harmonieusement mouvementé dans l'Europe occidentale; tout s'y fait équilibre : les plaines, les vallées, les plateaux et les montagnes. Par le gouffre salé, nous avons ce qu'il nous faut d'air fortifiant, d'humidité, de pluie, de chaleur égale, sans parler des centaines de milliers de matelots qui rapprochent les tronçons épars de la race mortelle. Par la disposition du sol, nous avons tous les terrains; la montagne, qui en moyenne reçoit ici deux fois plus d'eau du ciel que le plat pays, 1300 millimètres par an au lieu de 575, nous donne ses neiges éternelles, réservoirs des rivières, ses hommes robustes qui réparent les générations usées de la plaine, ses alluvions qui rajeunissent les terres épuisées.

Montagnes de l'Europe. Les Alpes et leurs frimas éternels. — Les montagnes les plus chères à l'Europe sont les Alpes, parce qu'elles sont les plus belles et qu'elles lui envoient le plus d'eaux vivifiantes. L'Oural ne darde aucun pic hardi dans les cieux : au nord, il s'affaisse obscurément sur des plaines polaires où vont et viennent des hommes



Fiord norvégien.

nains; au sud, il se perd sur des steppes malheureux où des cavaliers barbares promènent leurs tentes de feutre, où le froid glacial, la chaleur violente et les vents sauvages ont tour à tour l'empire et ne laissent point de place à des mois sereins dans le cycle éternellement renouvelé des années.

Le Caucase est sublime : plus haut que les Alpes, il ne leur cède que la grâce et la variété; mais est-ce bien une montagne européenne? Il a beau se cabrer entre l'Europe et l'Asie, c'est surtout à l'Asie qu'il tient : il s'y enchaîne par les monts et les plateaux qui d'Arménie passent en Asie Mineure et en Perse. De l'Europe il ne voit que des plaines qui furent une mer entre les deux parties du monde; ces plaines ont vu passer les Barbares qui sont devenus les grands peuples modernes, mais elles n'ont été entraînées dans notre orbite que par une récente conquête.

Les collines de Russie n'ont rien de la vraie montagne, ni l'altitude, ni les glaciers, ni les rocs fiers, ni les torrents convulsifs, ni les gorges effrayantes. De grands fleuves y naissent, la Volga, le Don, le Dniéper, la Dvina, la Néva, la Duna, fleuves côtoyés encore par des solitudes; mais la cognée fait reculer incessamment la forêt, et des sillons la remplacent où le vent du nord le permet.

Aux monts Scandinaves les grandes cascades, les neiges dépassant l'horizon, les lacs cristallins avec des sapins et des roches. Sur les fiords norvégiens il y a peut-être des sites plus grandioses qu'en Suisse, en Tyrol, en Savoie, mais il faudrait presque empiler l'un sur l'autre les deux premiers sommets de la Scandinavie pour faire un rival au monarque des Alpes; puis, ces montagnes, jetées dans une presqu'île, sont la vie de cette presqu'île seule et non pas celle de l'Europe.

Les peuples nombreux qui s'appuient aux bastions des Carpathes ont laissé jusqu'à ce jour bien des forêts à la nature vierge dans cette grande chaîne en demi-cercle; les Polonais, les Allemands, les Tchèques, les Slovaques, les Hongrois, les Szeklers, les Roumains transylvains,

moldaves et valaques, les Ruthènes, y boivent les sources de mille torrents, pères du Dniester, de la Vistule, de l'Oder, des rivières magyares et roumaines. Mais, malgré leurs 24 millions d'hectares, malgré leur partage entre dix nations appartenant à quatre races, malgré leurs bois profonds, malgré leurs rivières, malgré l'escarpement de leurs flancs et la hauteur de leur fronton au-dessus des plaines de l'est et du sud, les Carpathes ne peuvent lutter avec les Alpes; il leur manque les glaciers et l'altitude: comme en Scandinavie, on n'y pourrait dresser un pic égal au Mont-Blanc qu'en superposant deux des géants de la chaîne.

Les monts allemands, les Vosges, le Jura, les monts français, les gibbosités de l'Écosse, du pays de Galles et de l'Irlande n'ont qu'une vertu locale : ils font le relief de quelques provinces, ils abreuvent des rivières moyennes, ils servent d'asile à de vieilles peuplades qui gardent l'antique rusticité pleine de sève, les idées et parfois les langues de jadis, mais aucun de leurs massifs ne luit de neiges assez hautes pour braver l'été, nul pic n'y monte à deux mille mètres.

Les Français de six départements, les Basques, les Espagnols de la Catalogne, de l'Aragon, des Asturies, de la Vieille-Castille, du royaume de Léon et de la Galice, sont fiers de la grandeur de leurs Pyrénées. Mais c'est en vain que ce magnifique mur de montagnes hérisse l'horizon de pyramides bleues et de cimes blanches; il porte en vain des glaciers, en vain ses cols s'échancrent à des altitudes tout à fait supérieures, en vain ses cirques défient ce que les Alpes ont de plus solennel, les Pyrénées n'ont qu'une importance moyenne : elles font à l'Espagne et à la France une immuable frontière, autrement vraie que celle du Rhin ; elles séparent deux natures et deux climats ; elles jettent de verts torrents à deux peuples, et trois fleuves, l'Adour, la Garonne et l'Èbre, mais ces fleuves et ces torrents réunis ne feraient qu'un ruisseau à côté de la rivière qui boirait toutes les eaux des Alpes.

. Les *sierras* d'Espagne et de Portugal, emprisonnées dans leur péninsule, n'ont que faire dans la vie générale de l'Europe, même la sierra Nevada, plus élevée que les Pyrénées. On a détruit leurs forêts, elles n'ont plus assez de sources pour remplir le Duero, le Tage, le Guadiana, le Guadalquivir, et elles stérilisent les plateaux de l'Espagne centrale en les sevrant des vents de la mer. Les Apennins d'Italie sont très-beaux, ils flottent dans un air diaphane, mais ils naissent et meurent dans une étroite presqu'île, et leurs têtes les plus orgueilleuses ne vont qu'à la poitrine des grands monts de la Savoie, de la Suisse et du Tirol. L'Etna, l'une des plus superbes montagnes, n'ombrage qu'un lambeau de rivage dans une île; enfin les chaînes de la Turquie et de la Grèce ne sortent point de leur péninsule, il n'y a point de glaciers dans leurs régions élevées, et si les Hellènes placèrent le palais des Dieux sur l'Olympe thessalien, c'est qu'ils ne connaissaient pas l'Occident.

Les Alpes, elles, s'épanouissent sur 25 millions d'hectares, et leurs mille et mille glaciers, répartis sur la Suisse, l'Autriche, la France et l'Italie, couvrent des centaines de milliers d'hectares. Du pied de ces glaciers s'échappent violemment des flots d'eau trouble qui portent leur bourbe à des lacs dont ils ressortent bleus ou verts : ainsi se forment les plus fameux fleuves de l'Europe, le Rhin des Suisses, des Allemands et des Hollandais, le Rhône des Français, le Pô et ses magnifiques affluents, et l'Isar, l'Inn, la Drave, la Save, branches considérables du Danube. Voilà comment les Alpes étendent leurs bienfaits aux extrémités de l'Europe, jusqu'à la mer du Nord, jusqu'à la Méditerranée, jusqu'à la mer Noire. C'est dans leurs vallées que les Occidentaux vont se retremper à l'air le plus pur; c'est au rivage de leurs lacs qu'ils cherchent les plus glorieux spectacles, c'est dans leurs déserts suprêmes qu'ils vont fouler les neiges les plus immaculées.

Le quart environ des eaux vives de l'Europe descend de ces montagnes centrales, dont la plus hardie est le Cer-

vin, la plus haute le Mont-Blanc qui atteint 4810 mètres. A lui seul, le massif du Mont-Blanc porte près de 30000 hectares de glaces éternelles; sans quitter la Savoie, où il se dresse, les chaînes de la Tarentaise et de la Maurienne sont diadémées de glaciers destinés à l'Isère; dans le Dauphiné, le Pelvoux partage d'immenses glaces entre l'Isère et la Durance. En Suisse, le Mont-Rose, rival du Mont-Blanc, incline ses névés et ses glaciers entre la vallée du Rhône et la plaine du Pô, l'Oberland bernois entre le Rhône et le Rhin, le Saint-Gothard entre le Rhin, le Rhône et le Pô; le Bernina fournit l'Inn. En Autriche, l'Œtzthal et le Stubaier, l'Ortler, les Hauts-Tauern ont aussi leurs grandes « mers de glace. »

« Voyez, dit un Allemand, à propos d'une des merveilleuses montagnes de l'Oberland, la Vierge ou Jungfrau, voyez cette reine dans l'air clair et sublime, sur un trône impérissable; à son front brille une couronne de diamants magiques; le soleil y lance les flèches de la lumière, mais ces flèches la dorent et ne la réchauffent pas ! » Des pics alpins sans nombre ont droit à ce chant du poëte, car la limite inférieure des neiges persévérantes se tient dans les Alpes entre 2500 et 3000 mètres seulement, tandis qu'une infinité de cimes dépassent grandement cette altitude : nombre de sommets s'élancent même au-dessus de 4000 mètres, c'est-à-dire à 600 mètres au-dessus de la Maladetta, qui commande aux Pyrénées. Il y a une différence de 1400 mètres entre la tête de la Maladetta et la tête du Mont-Blanc, c'est-à-dire presque toute la hauteur du Puy-de-Dôme, volcan français qui passe chez les Auvergnats pour le sommet principal du monde : « Si Dôme était sur Dôme, disent-ils, on verrait les portes de Rome. » Huit millions d'hommes vivent dans les Alpes : les Allemands y sont en majorité, puis les Français, que suivent les Italiens ; en dernier lieu viennent les Slaves.

Les Européens : Latins, Saxons et Slaves. Les cinq grandes langues. — Ainsi faite, comment s'étonner que l'Europe péninsulaire, le trentième à peine du Globe, fournisse les hommes les plus distingués? Après la Grèce au langage sonore, aux républiques essaimantes, Rome mit à la place des nations détruites le droit, la langue et quelque peu le sang du Latium : elle créa des peuples encore debout en Europe et grandissant en Afrique et en Amérique sous le nom de Néo-Latins. Pendant la nuit du moyen âge, deux de ces peuples, les Italiens et les Français, ceux-ci moins que ceux-là, représentèrent dans le monde la science, l'art, la poésie : ils étaient l'espoir de l'avenir, tandis que les sophistes du Bas-Empire versaient le ridicule à flot sur l'illustre nom grec.

A l'aurore de l'ère moderne, deux peuples de l'Europe nommée latine, les Portugais, puis les Espagnols, accomplirent, comme explorateurs des mers, des forêts, des savanes, des montagnes inconnues, une immensité de travaux héroïques tels que nulle famille de l'humanité n'a fourni en si peu d'années autant de découvreurs de pays, de traceurs de sentiers, d'hommes de coups de main, de conquérants (et aussi de bourreaux) : de ces prodigieux labeurs tout n'a pas disparu avec ces aventuriers; leur trace est peu visible en Afrique et en Asie, mais la plus belle région de la Terre, l'Amérique du Sud, s'est façonnée aux deux langues de l'Ibérie. Enfants du chaud pays où se balancent les palmiers d'Elche, ces Méridionaux prirent sans peine racine sur des rivages où les hommes du Nord auraient peut-être vu leurs familles languir, se flétrir et sécher. Tandis que les « Péninsulaires » parcouraient le monde nouveau, l'Italie et la France renouvelaient l'esprit humain par les grands hommes de la Renaissance.

Un peu plus tard les Français firent dans l'Amérique du Nord ce que les « Péninsulaires » avaient fait dans l'Amérique du Sud. Leurs pionniers, leurs chasseurs, leurs missionnaires parcoururent en tous sens le pays des

Grands-Lacs, le bassin du Mississipi, le Grand-Ouest, le Nord-Ouest et les Rocheuses. L'ingrate histoire ne se rappelle pas assez que les Français-Canadiens avaient nommé les rivières, les lacs, les montagnes, les tribus de presque toute l'Amérique septentrionale quand les « Anglo-Saxons, » pourtant vingt fois plus nombreux, avaient à peine franchi les cols des Alleghanies. Moins heureuse que l'Ibérie, la France a perdu ce qu'elle avait fondé : de tous ses efforts, il ne reste plus que de faibles colonies lentement absorbées par les gens de la langue anglaise, et, sur le bas Saint-Laurent, le peuple franco-canadien, qu'assiége une race hostile, mais il est énergique, patient, très-fécond et très-envahissant.

Dans l'ère moderne, la supériorité dans la pensée, dans les arts et dans l'élégance des mœurs n'a jamais, fût-ce un instant, quitté l'Europe péninsulaire. Depuis des centaines d'années c'est elle qui invente, chante, écrit, peint, sculpte et bâtit pour le reste du monde; c'est elle aussi qui remplit d'hommes âpres au travail tous les pays de l'univers que ne lui interdisent pas l'excès de chaleur et les poisons paludéens. Dans l'Asie du Nord, dans l'Atlas, dans l'Afrique australe, en Amérique, en Australie, elle a fondé des empires qui deviendront aussi des Europes, si les nouveaux milieux sont capables de nourrir libéralement ces germes européens.

Dans cette œuvre, l'Europe dite latine, jadis à la tête de la race humaine, prend une part moindre que l'Europe nommée anglo-saxonne. Les Italiens n'ont point perdu leurs dons artistiques et leur intelligence aiguë, mais l'ignorance règne dans leurs plus belles provinces. L'Espagnol a toujours sa sobriété, son endurance, sa grandeur d'âme, sa « caballerosidad » et son patriotisme, mais l'Espagne n'a pas conservé le merveilleux empire sur lequel le soleil ne se couchait jamais. Le Portugal a, pour ainsi dire, cessé de vivre après son énorme effort. La France invente, essaie, perfectionne, écrit des chefs-d'œuvre, mais il lui manque les vastes colonies qui don-

neraient à sa langue, à sa littérature, à ses idées, l'autorité que l'Angleterre tire des innombrables rejetons dont sa souche hérisse l'univers. Par nos départements de l'Est, du Rhône, de la Méditerranée, de la Garonne et des Pyrénées, nous contribuons largement à la colonisation de l'Amérique latine et nous fondons un empire néo-français dans l'Afrique du Nord; les Portugais soutiennent la race blanche dans ce Brésil qui aura un jour son demi-milliard d'hommes; les Espagnols et les Italiens partagent leurs émigrants entre l'Amérique espagnole et l'Afrique française.

L'Angleterre déborde sur le monde tempéré et sur tout le monde austral, moins l'Amérique du Sud. Premiers hommes du monde, en ce siècle-ci, par le génie de l'invention (non par celui du perfectionnement), les Anglais le sont aussi par la multitude de pays qu'ils arrachent au désert. Comme ils ont pris pied sur beaucoup des meilleures terres du Globe, il sont aidés par tous dans leur œuvre, mais leurs principaux servants viennent de l'Allemagne et de la Scandinavie. Les émigrants qui contribuent le plus à développer les nouvelles Angleterres descendent précisément des Angles, des Saxons, des Normands, des Frisons, des Danois, qui fournirent à la vieille Albion l'un des deux éléments du sang anglais. L'autre élément fut le celtique, qui se trouve aussi à la base du peuple français: les prétendus Anglo-Saxons ne sont que des Celtes en partie germanisés, parlant une langue dont les mots vitaux sont des racines teutoniques.

Les Allemands n'aident pas seulement les Anglais dans le grand œuvre du défrichement de la Terre. Ce peuple est très-important par l'instinct qui porte ses familles à planter partout leur tente. S'ils affluent en masse chez les Néo-Anglais, les Germains se versent aussi dans tous les autres coins du monde où la forêt, les prairies, les savanes, les llanos et les pampas attendent la venue des Blancs. Agriculteurs, ouvriers, mineurs, fondateurs de maisons de commerce, chefs d'industrie, professeurs,

maîtres d'école, musiciens, brasseurs, on retrouve partout leurs yeux le plus souvent bleus, leur chevelure le plus souvent blonde, et leur figure pleine de santé, mais béate et rarement belle, sur un corps de taille haute et de forte encolure plus vigoureux qu'élégant et léger. Ils sont laborieux, économes, amis des familles nombreuses; sans trop d'épreuves s'ils se sont fixés dans les régions tempérées, après la lutte contre l'acclimatement s'ils ont émigré vers le Sud, ils réussissent, et plus d'une fois c'est par leurs villages qu'a commencé la vie dans les pays déserts.

Cependant, il n'y a pas encore lieu de décerner aux « Saxons » la royauté de l'univers. Si les peuples ultramarins issus des Européens du Nord sont presque tous arrivés à l'âge viril, si leur vigueur nous étonne, les nations semées au delà des mers par les Méridionaux qu'on pense flétrir en les traitant de Latins, atteignent aujourd'hui leur adolescence, l'Algérie elle-même, la dernière venue. Ces nations ne sont pas plus latines que les colonies de l'Angleterre ne sont saxonnes, mais elles parlent des langues latines. Les pays qu'elles se préparent à remplir, les premiers du monde par l'opulence de leur nature, pourront donner demeure à plus d'un milliard d'hommes. Déjà les gens du Midi, les Italiens en tête, s'y portent à raison de cent mille par an, et cette invasion que chaque mois augmente présage à l'empire des Latins une destinée égale au destin de l'empire des Saxons.

Puis il est un troisième empire appartenant à cette race qui s'est donné le nom de slave, *la glorieuse*, ou peut-être *la parlante*, par opposition aux *muets*, c'est-à-dire aux incompris, aux étrangers. Il couvre déjà la moitié de l'Europe, il couvrira bientôt la moitié de l'Asie, d'un seul tenant; et dans cet empire où sonnent peut-être cent langues, la nation des Grands-Russes a une telle prépondérance que tous les verbes de la terre des tsars s'éteindront devant son langage riche et sonore, plus digne d'être parlé que celui des « Saxons »

ou que ceux des « Latins, » parce qu'il n'est pas un bâtard de sang-mêlé comme l'anglais ou le français, mais un fils de sang pur qui porte sur ses traits la marque de son origine. Dans nos langues de l'Occident on ne retrouve la parole de nos pères qu'à force de la chercher; nous avons tout corrompu, sons et formes, et c'est comme dans un fumier que brillent çà et là les mots plus nobles où l'on reconnaît « l'aryen » des ancêtres, tandis que le russe a gardé beaucoup de racines premières et beaucoup de formes pleines.

Ainsi le monde n'est plus menacé de devenir la proie d'une seule civilisation et d'une seule langue. La plupart des hommes à larges idées appellent de tous leurs vœux le règne d'un idiome universel. Peut-être ont-ils tort. Le commerce gagnerait à la disparition de toutes les langues fors une, mais l'esprit humain y perdrait singulièrement en étendue, en énergie et en diversité. L'homme qui souhaite une langue universelle ressemble à celui qui demanderait l'abaissement des montagnes au niveau de la plaine et la suppression de tous les fleuves. Que les routes seraient faciles à tracer sur une Terre qui n'aurait plus ni hautes aspérités, ni glaciers, ni torrents, ni abîmes, mais seulement çà et là quelque tertre pour y jucher un belvédère, et des canaux d'arrosage ou de navigation d'une largeur et d'une profondeur mathématiques, sagement réglés pour toutes les saisons! Mais aussi, combien cette Terre parfaitement aplanie serait-elle banale et indigne d'être aimée! Qui en connaîtrait un arpent la saurait tout entière, et la noble soif de courir au delà de l'horizon, de gravir, de contempler, de comparer et d'apprendre aurait cessé d'altérer les hommes.

Cinq langues européennes, le russe, l'anglais, l'espagnol, le français, le portugais, ont devant elles un plus large avenir que les autres parce qu'elles s'emploient aussi hors de l'Europe, dans des contrées plus ou moins vastes qui sont ou qui furent des colonies de la Russie, de l'Angleterre, de l'Espagne, de la France et du Portugal:

colonies dans le sens antique du mot, c'est-à-dire pays qui ne sont pas seulement dominés par la force comme l'Inde, la Cochinchine ou Java, et trop souvent foulés et pillés, mais qui reçoivent aussi des familles métropolitaines d'où sort une race capable de croître : telles sont, par exemple, l'Australie, l'Algérie, le Chili, la Sibérie, le Brésil.

Le russe est la langue maternelle ou officielle de plus de quatre-vingt millions d'hommes, et l'on peut élever à près de huit cent mille personnes, et peut-être à un million, l'accroissement annuel de l'ensemble des personnes qui le parlent dès le berceau ou qui l'apprennent plus tard.

L'anglais, dont usent environ soixante-quinze millions d'hommes, gagne au moins un million deux cent mille personnes tous les ans.

L'espagnol est le verbe maternel ou l'idiome officiel et la « langue générale » de près de cinquante-cinq millions d'hommes (les Philippines comprises); il gagne environ six cent mille « espagnolisants » par an.

Le français, parlé par près de quarante-trois millions de personnes, et de plus langue officielle de l'Algérie, acquiert annuellement deux cent vingt mille hommes, ainsi répartis: France, en temps normal, cent cinquante mille; Belgique wallonne, vingt-cinq mille ; Suisse romande, sept mille; Algérie, dix mille (nombre destiné à devenir beaucoup plus considérable); Canadiens et Acadiens, vingt à vingt-cinq mille; Nouvelle-Calédonie, Antilles, Bourbon et Maurice, etc., quelques milliers.

Le portugais, employé par seize millions d'hommes, augmente annuellement de cent cinquante à deux cent mille « lusitanisants. »

Tous ces accroissements annuels, même celui du français, qui a beaucoup moins de terres vierges devant lui que les quatre autres langages, grandissent d'un mouvement accéléré; toutefois c'est la langue anglaise qui fait les progrès les plus rapides, grâce à l'immigra-

tion formidable qui se jette sur les terres où règne cet idiome sourd.

Puisque l'Angleterre répand le plus l'Europe hors de l'Europe, commençons par l'Angleterre la description de la patrie des Visages-Pâles.

ROYAUME-UNI

La Manche. Petitesse de l'État, puissance du peuple. — Le Royaume-Uni, partout assiégé des flots, est l'archipel le plus grand de l'Europe. La Manche le sépare de la France, la mer du Nord l'éloigne des Pays-Bas, de l'Allemagne, de la Norvége. A l'ouest battent les lames de l'Atlantique, tandis que dans la direction du Pôle s'étend une mer d'abord semée d'archipels, puis dénuée d'îles jusqu'à l'Islande et à la solitaire Jean Mayen.

La Manche, mère des naufrages, n'a pas toujours soulevé ses vagues entre la France et l'Angleterre ; elle n'a pas toujours existé, et il fut un temps où l'île bretonne tenait au continent dont elle s'éloigne maintenant de plus en plus, car aujourd'hui, et depuis de longs siècles, cette mer impatiente arrache des lambeaux de falaise, tant sur le littoral anglais que sur la côte où plongent les départements français du Pas-de-Calais, de la Somme et de la Seine-Inférieure. Une partie de ces débris traînés et triturés par les flots va s'ajouter aux plages de la Hollande et de l'Angleterre orientale. Ainsi s'agrandissent deux plaines : en Hollande les *polders*, en Angleterre les *fens* du Wash et de l'Humber. La Manche est peu profonde, et si elle baissait de 60 mètres, l'Angleterre aurait un pont vers la France ; si, de son côté, la mer du Nord perdait 200 mètres, l'archipel Britannique tiendrait à

l'Allemagne, mais non à la Norvége qui est bordée par une fosse de 800 mètres de profondeur. Les deux rives de ce bras de mer ne tarderont pas à être unies, de France en Angleterre, soit au-dessous de son lit par un tunnel qui sera le plus long chemin de l'homme dans le royaume de l'ombre, soit au-dessus de ses flots par un pont prodigieux, le plus audacieux qu'aura conçu notre génie depuis le jour où quelque ancêtre extraordinairement reculé, le premier des « pontifes » dans l'antique acception du mot, eut l'idée de jeter un tronc d'arbre au travers d'un torrent.

L'étendue des îles Britanniques, sensiblement égale à celle de la Norvége, n'est guère que de 31 millions et demi d'hectares, dont un peu moins de 15 millions occupés par la montagne. Mais sur cet espace grand comme les trois cinquièmes de notre pays à nous, habitent près de 33 millions d'hommes, 18 à 19 fois autant qu'il y a de Norvégiens, et presque autant que de Français en France. C'est qu'il n'y a pas au monde un pays mieux cultivé, bien que les champs n'y puissent nourrir les villes, tant ces villes sont grandes et nombreuses.: le Royaume-Uni vit en partie des grains que lui vend l'étranger. Il n'est guère de contrées si riches en mines; il n'en existe point qui extraie autant de houille, forge autant de fer, tisse autant de laine et de coton.

Le Royaume-Uni comprend deux grandes îles, la Bretagne ou Grande-Bretagne et l'Irlande.

ANGLETERRE

Le pays, sa côte, sa plaine, ses monts, son doux climat. — La Grande-Bretagne est de beaucoup l'île la plus étendue d'Europe : avec son cortége de petites îles, cette grande terre a 23 millions d'hectares habités par 27 millions d'hommes. Allongée, plus large au sud qu'au nord, et au nord qu'au centre, elle donne sur une mer

qui a magistralement sculpté le rivage ; aussi la ligne extrêmement brisée de ses côtes dépasse-t-elle 4500 kilomètres, et même au sud, dans la partie la plus ample, il n'est pas d'endroit situé à 90 kilomètres du rivage marin ou des eaux salées qui remontent les fleuves.

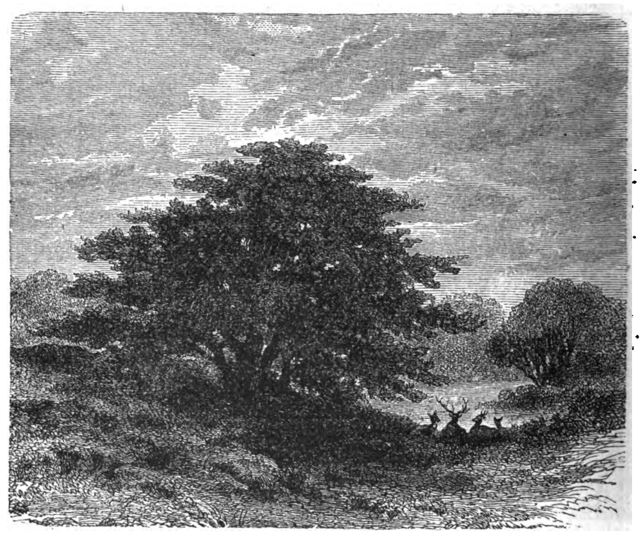
L'ouest, le centre, le nord de l'île, c'est-à-dire la presqu'île de Cornouaille, le pays de Galles, le Derby, le Cumberland, le Westmoreland et l'Écosse sont des pays montagneux. Une plaine très-féconde, de sol calcaire, et un pays vallonné, d'une admirable verdure, remplissent l'est et surtout le sud, l'Angleterre proprement dite, où les prairies forment les trois cinquièmes du domaine cultivé. Quoique peu de montagnes s'élèvent à mille mètres, et qu'aucune n'arrive à quinze cents, la nature de leurs roches, la haute latitude, le voisinage d'une mer humide, donnent aux chaînes bretonnes bien plus de grandeur, d'austérité, de neiges, qu'on ne l'attendrait de leur faible hauteur. Toutefois, aucune d'elles n'a de glaciers : ce sont de hautes collines dans un air vaporeux, et non des blocs d'argent teints de pourpre le soir par les derniers rayons du soleil. Mais si les monts britanniques ne sont point sublimes, ils sont riches : l'abondance de leurs mines de houille, de fer, de plomb, d'étain, est pour beaucoup dans la puissance de l'empire breton, et de fortes cités industrielles prospèrent dans des vallons qui semblaient devoir toujours rester bruyère, herbe courte ou forêt.

Sous d'incessantes nuées toujours prêtes à se fondre en pluies, les monts du Cumberland et du Westmoreland, hauts de 984 mètres au Skawfell, tête la plus fière, cachent de jolis lacs dans les plis de leurs vallons, et de leurs cimes on voit à l'occident la mer d'Irlande et l'île de Man, tandis qu'à l'orient, des ruisseaux trop petits pour que leurs cascades aient le droit d'être célèbres, forment des rivières inclinées sur la mer du Nord. Les monts Peak ou monts du Derby, qui n'ont que 600 mètres, se lèvent dans le voisinage de Manchester. Les monts



Rivage de la Cornouaille.

Cambriens, qui dépassent mille mètres, hérissent le pays de Galles au-dessus de la mer d'Irlande. Les monts Dévoniens (600 mètres) et les monts Corniques, faits de agrnits, dressent entre ce même estuaire et la Manche une petite Bretagne où l'on ne parle plus breton, une presqu'île de roches et de bruyères armée de falaises, un petit monde assiégé par une mer violente qui taille



Un parc anglais.

de scaps dans l'ardoise, creuse des grottes, lime des écueils, enfle des baies qu'animent, sous un climat très-doux, des bourgs de pêcheurs et des villes de bains. La pointe aigüe du massif dévonien, la Cornouaille, est un pays de mineurs, de pêcheurs et de marins. Elle n'a plus de forêts, sa richesse est dans le cuivre, l'étain, le plomb et la terre à porcelaine. Sa poissonneuse côte, dont le justaucorps de rochers s'use au clapotement des vagues,

se termine par la serpentine du cap Lizard et les granits du cap Land's End ou de Fin des Terres.

La mer, ici, n'a pas de pitié. Plus sauvages encore, ses riverains, devenus aujourd'hui d'intrépides sauveteurs, attiraient autrefois les vaisseaux à leur perte par des lumières trompeuses ; ils déshabillaient les morts, achevaient les mourants, et si l'Océan n'avait pas déjà dispersé le navire en épaves, de ses membrures ils fai-



Un manoir anglais.

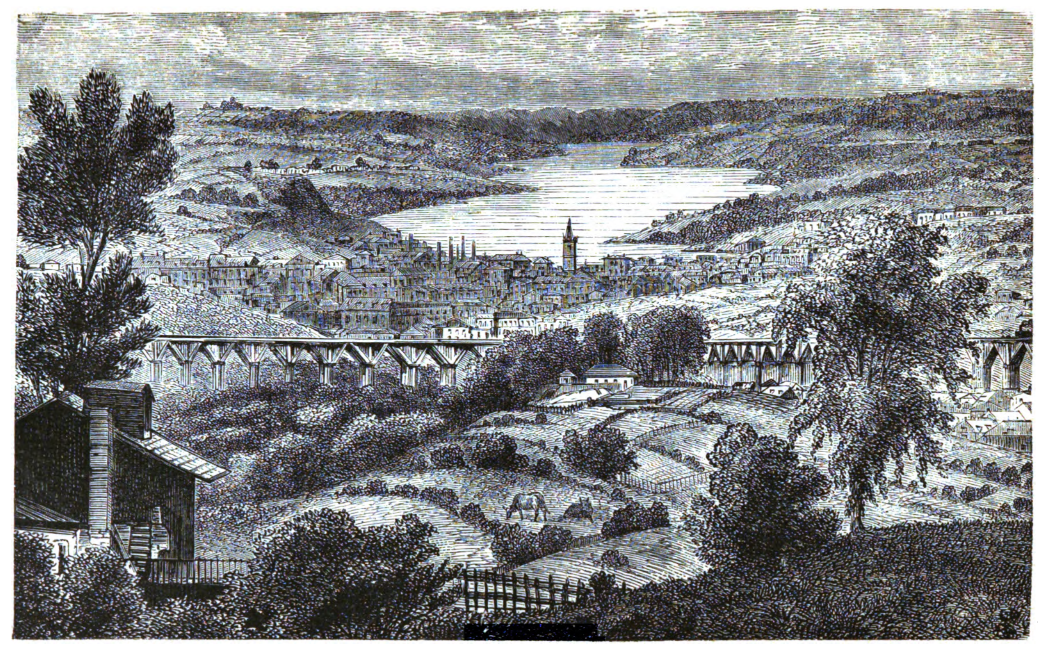
saient des poutres pour leurs chaumières, des planches pour leurs barques et de la flamme dans leurs foyers. Ils ont oublié depuis longtemps cette noire industrie, mais la mer a gardé sa voracité : dans de tels parages, à l'entrée de la Manche, grand'route des voiliers comme des vapeurs, sur les chemins de Londres, de Liverpool et de Glascow, elle prend sa grande part des deux mille naufrages qui éclaircissent tous les ans la flotte de quatre à

cinq cent mille vaisseaux partant des havres britanniques ou y rentrant avec les dépouilles du Globe. Elle engloutit aussi des bateaux de pêche, la Cornouaille prêtant ses anses à beaucoup des 175 000 pêcheurs de l'archipel Breton.

Des lacs, des marais, des brandes mouillées de la Grande-Bretagne, sortent des rivières qui n'ont que peu de chemin à faire pour atteindre la plaine marine, mais qui, grâce aux pluies d'un ciel humide, roulent même en été beaucoup d'eau. Telles sont la Tamise, les rivières qui vont aux estuaires du Wash et de l'Humber, la Severn et les torrents de l'Écosse.

La plus célèbre et la plus importante de ces rivières, la Tamise, en anglais Thames, dont les marins de toutes les nations connaissent le nom, et souvent les flots vaseux et presque méphitiques, a de 350 à 450 mètres de largeur devant Londres. Elle s'agrandit encore au-dessous de cette impériale cité, et ceux qui de la mer arrivent à la métropole commerciale du monde par le golfe de son embouchure croiraient qu'ils remontent au moins un Mississipi. Mais dès que ce golfe se termine à l'amont, la Tamise devient un fleuve ordinaire, et plus haut, lorsque la marée cesse d'enfler son onde, ce n'est plus qu'une rivière étroite dans une gracieuse vallée. Née, sous le nom d'Isis, dans des collines très-rapprochées des lieux où la Severn commence à s'épancher en estuaire, elle baigne *Oxford*, l'une des deux grandes universités anglaises (l'autre est *Cambridge*). Sa longueur atteint à peine 400 kilomètres, une demi-Seine, et son bassin n'a pas 1 300 000 hectares, plus que notre Charente, mais moins que notre Adour. Sa portée moyenne est de 135 mètres cubes d'eau par seconde.

Autant qu'à ses ports dont on ne compte pas le nombre, autant qu'aux divers métaux enfouis sous terre, autant même qu'au « soleil portatif, » c'est-à-dire à la houille, la Grande-Bretagne doit sa force à son « insularité, » aux vents de mer, au courant du Golfe. Grâce aux effluves océaniques, il y pleut beaucoup, il y neige peu ;



Paysage anglais.

il y tombe annuellement une quantité de pluie variant selon les lieux entre 50 centimètres et plus de 5 mètres sur le littoral du Cumberland : la moyenne est de 89 centimètres, 12 de plus qu'en France. La latitude de ce pays en ferait une Scandinavie, ou même un Labrador aux marais gelés, aux forêts froides, aux hivers sans terme ; au lieu de cela, c'est une terre brumeuse, aux rivières remplies jusqu'au bord, aux prés verts, aux moissons opulentes, aux arbres pleins de sève, aux campagnes trop peuplées, aux villes qui sont des fourmilières humaines.

Les frimas n'y règnent que sur la montagne ; dans les vallées abritées, dans la plaine basse, sur le rivage, principalement au sud-ouest, l'Anglais, le Gallois et l'Écossais se consolent du désagrément de leurs brumes épaisses par les avantages d'une température extraordinairement égale : comme dans le nord-ouest de la France, le myrte et le laurier-rose y bravent les mois d'hiver, et la gloire du Midi, l'oranger, en espalier il est vrai, porte des fruits dans les vallons les mieux abrités de la péninsule cornique ; plus encore, l'aloès y grandit en allées, et son compagnon d'Afrique, le dattier lui-même, y nargue l'hiver, sans se réfugier dans les serres chaudes.

Le peuple anglais. La langue anglaise et son grand avenir. — L'Angleterre est le centre agricole, minier, industriel, commercial, politique et social du Royaume-Uni, le cœur de l'immense empire Britannique.

Au commencement du siècle dont la fin s'avance, l'Angleterre et la principauté de Galles réunies n'avaient que 9 millions d'âmes ; mais aujourd'hui l'Angleterre seule a 21 500 000 habitants sur 13 200 000 hectares ; ce qui fait 163 personnes par kilomètre carré, contre 68 en France : peuplée au même degré, la France renfermerait 90 millions de Français. Et cependant, l'homme qui des quais de Liverpool voit tous les jours partir pour les pays ultramarins des vaisseaux chargés d'Anglais disant à leur patrie un éternel adieu, croirait l'*Old England* (la

Vieille Angleterre) à la veille de tomber en friche; mais cette nation féconde répond à cent morts par cent cinquante-six naissances, tandis que le peuple français n'oppose que cent quinze nouveau-nés à cent morts. Dans les dix dernières années l'Angleterre a gagné plus de 2 500 000 âmes, et maintenant la population y augmente en moyenne de près de 1200 personnes par jour, sauf la perte par l'émigration.

Mais de cette ruche trop vantée on ne doit célébrer que l'ordonnance, la discipline et le labeur. En ceci Albion est perfide, qu'elle éblouit par la bonne tenue, le travail, la richesse, la fécondité, la foule des émigrants et la multitude des navires; mais derrière l'étalage de l'opulence, un formidable déploiement de misère auparavant inconnu dans le monde menace d'une catastrophe l'oligarchie des « grandes existences anglaises. » Et c'est l'expatriation des Anglais malheureux par milliers et millions, et elle seule, qui jusqu'à ce jour a sauvé la nation des guerres civiles, en même temps qu'elle lui a valu l'honneur de se renouveler au loin par de nouvelles Angleterres. Ses lords ou seigneurs, ses grands usiniers, ses commerçants, évidemment les premiers de la Terre, ont élevé des fortunes colossales sur l'écrasement de la foule des terrassiers, des ouvriers, des mineurs, des matelots. On sait quelle destinée accable l'ouvrier des villes anglaises et le mineur étouffant dans les profondeurs de la houille; le travailleur des champs ne souffre pas moins, car il n'est pas le maître du sol qu'il remue : en Angleterre, le paysan n'existe pas, mais seulement le laboureur et le berger à gages; au-dessus de ces pauvres gens règne le fermier, au-dessus du fermier le landlord ou grand propriétaire. Une douzaine de landlords possèdent la moitié de l'Écosse, et cent cinquante la moitié de l'Angleterre.

Les Anglais, qui d'Angleterre se sont répandus sur l'Écosse, l'Irlande et le reste des terres, viennent du mélange des anciens clans celtiques avec les Germains et les Scandinaves; avec les Normands et les Français de langue d'oil

(et même d'oc) entrés avec et depuis Guillaume le Conquérant; avec les Flamands qui s'établirent en Angleterre au quatorzième, au quinzième, au seizième siècle; avec les Wallons arrivés à partir du règne d'Édouard VI, et les 120 000 huguenots qui cherchèrent un asile dans l'île bretonne après la révocation de l'édit de Nantes. En échange d'un lieu où reposer leur tête, ils apportèrent aux Anglais diverses industries; les Flamands l'avaient fait avant eux. Presque tout ce qui donne aujourd'hui la primauté à l'Angleterre lui vint du continent, mais elle a beaucoup perfectionnné, tout agrandi.

Appeler les Anglais *Anglo-Saxons*, comme on le fait maintenant, c'est violer l'histoire. Ce nom ne tient compte que de l'élément germanique entré dans la composition de la nation; il oublie la tige bretonne, sur laquelle se sont greffées toutes les autres branches; il oublie surtout l'élément français, qui fut le vrai levain de la grandeur anglaise. Quand Guillaume le Conquérant débarqua dans l'Angleterre, alors peuplée, croit-on, de deux millions d'hommes, Celtes barbares dans la montagne, Saxons mous, lourds et grossiers dans la plaine, il avait à peine avec lui cent mille Normands, c'est-à-dire cent mille Gaulois légèrement teintés de sang scandinave; mais du grand jour de son triomphe dans les champs d'Hastings, jusqu'à l'heure où les rois de Paris l'emportèrent en France sur les rois de Londres, pendant quatre siècles, plusieurs centaines de milliers de Français, un demi-million peut-être, ou plus encore, émigrèrent en Angleterre, attirés dans ce pays par la présence d'une dynastie et d'une aristocratie d'origine et de langue françaises: c'étaient des Normands, des Parisiens, des Champenois, des Manceaux, des Angevins, des Tourangeaux, des Poitevins, tous Français de langue d'oil, sans compter probablement un grand nombre d'Aquitains de langue d'oc. Plus sage que beaucoup de savants, le proverbe anglais avoue qu'« un Breton, un Saxon, un Danois et un Français font un Anglais. »

La race anglaise, qui aujourd'hui se mélange en Angle-

terre même de nombreux éléments irlandais, allemands, scandinaves, français, est une race fort bien trempée. Pour la force du corps, la solidité de l'intelligence, la rectitude du jugement, elle n'a rien à envier aux meilleures familles humaines. Les Anglais possèdent au plus haut degré l'esprit d'invention, l'ardeur des aventures, l'instinct du commerce, la passion de s'enrichir, la ténacité, le courage réfléchi ; mais ils sont très-personnels et descendent vite à l'égoïsme ; froidement violents, et tournent souvent à l'injustice, à la grossièreté, à la brutalité, à la cruauté; inquiets, et leur inquiétude devient aigreur, habitudes fantasques, dégoût de la vie et suicide.

Il arrive parfois qu'un enfant meurt d'un mal inconnu jusqu'à lui dans la famille dont il est né, et que, chacun dans sa lignée, ni le père ni la mère ne retrouvent chez les ascendants dont ils savent toute la vie. Puis, dix ans, vingt ans après, ce père ou cette mère, tout à coup saisis des mêmes souffrances, comprennent que le mal de leur enfant avait prophétisé leurs propres douleurs et que sa mort disait à l'un d'eux : « Regarde ici comment tu mourras! » Ainsi peut-être les nations ont-elles sous les yeux l'arrêt de leurs destins écrit dans le tempérament des peuples issus d'elles. A ce compte-là, c'est dans la jeunesse des Yankees que les Anglais liraient déjà leur vieillesse; c'est dans les vices de ces enfants ultramarins, dans leur adoration de l'or, leur mépris de l' « idéal, » leur hâte de jouir, qu'ils reconnaîtraient quelles impuretés cachées menacent la santé de l'âme anglaise ; mais jusqu'à ce jour, les fils de la blanche Prytain ont gardé les fortes vertus que les Américains, nous dit-on, se hâtent fiévreusement de perdre.

La langue anglaise, germaine à l'origine, puis très-fortement mêlée de français et de mots défigurés empruntés à tous les idiomes, est simple, trop simple même, riche, brève, poétique, mais sourde, fatigante à entendre et singulièrement laide dès qu'elle n'est pas parlée avec distinction ; elle a été l'organe de plusieurs des principaux gé-

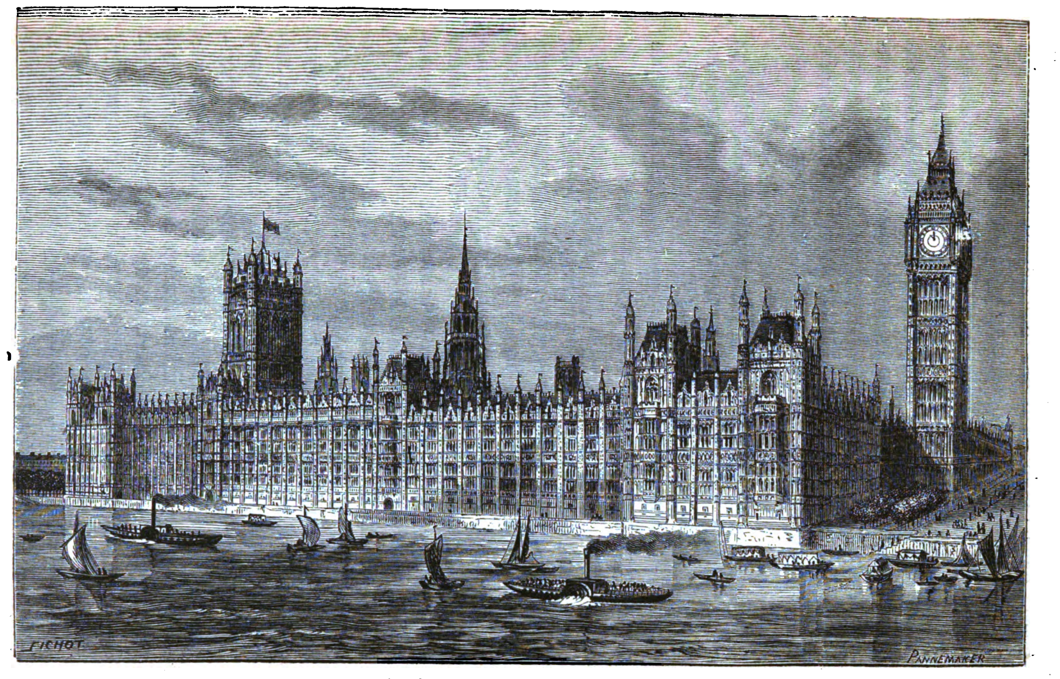
nies du monde. Par les colonies que l'Angleterre sème sur le Globe, par la prépondérance commerciale des Anglais, elle s'élève de jour en jour au rôle de langue générale, comme le fut le latin, comme l'est encore le français. L'Amérique du Nord, l'Australie, l'Afrique du Sud, sont ou seront son domaine; et d'ores et déjà on la parle dans les contrées suivantes :

En Amérique : dans tous les Etats-Unis, sauf dans un assez grand nombre de colonies de toutes langues, surtout de colonies allemandes et françaises ou franco-canadiennes, vouées sans doute à une prochaine disparition ; — dans les nombreux pays qui composent la Dominion ou Puissance, hormis chez les Bas-Canadiens et les Acadiens, gens de langue française formant un peuple trop solide pour être facilement absorbé : ce qui laisse encore à la langue anglaise, dans cette vaste confédération, l'île de Terre-Neuve, presque toute la Nouvelle-Écosse avec l'île du Cap-Breton, presque toute l'île du Prince-Édouard, presque tout le Nouveau-Brunswick, le Haut-Canada ou province d'Ontario, le Manitoba (encore à demi-français et qui le restera peut-être en partie), la province de Saskatchewan, le territoire du Nord-Ouest, la Colombie anglaise et Vancouver ; — dans la Jamaïque et dans la plupart des Petites Antilles; dans la Guyane anglaise.

En Océanie : dans les colonies de la Nouvelle-Galles du Sud, de Queensland, de Victoria, de l'Australie méridionale, de l'Australie occidentale, c'est-à-dire dans tout le continent australien ; dans la Tasmanie; dans la Nouvelle-Zélande ; dans les îles Fidji. De plus, c'est un langage fort employé par les ex-sauvages des îles Sandwich.

En Afrique, il est parlé concurremment avec le hollandais, sur lequel il gagne journellement, dans la colonie du Cap, dans la Cafrerie, dans le Natal, et jusque dans les républiques néerlandaises d'Orange et du Transvaal.

En Asie, il n'est la langue nationale d'aucun peuple; toutefois, là même il a une fort grande importance parce que plus de 200 millions d'hommes y obéissent à l'Angle-



Londres : abbaye de Westminster.

terre, dans l'Inde et dans l'Indo-Chine; et parce que les Chinois et les Japonais en usent dans leurs rapports de commerce avec les Européens : non pas du véritable anglais, mais d'une espèce de *sabir* fort imparfait appelé *pidgin english*. — Ce mot *pidjin* est la corruption de l'anglais *business* (affaire), qui lui-même vient de notre français *besogne*.

Les Anglais sont en très-grande majorité protestants, mais le catholicisme fait des progrès chez eux.

Villes. — L'Angleterre a quinze villes contenant plus de cent mille habitants et une multitude de cités dépassant dix mille âmes. Dans ce pays extraordinairement industriel et commerçant, c'est la moindre partie du peuple qui respire l'air de la campagne.

Londres, anglais London, capitale de l'Angleterre, du Royaume-Uni, de tout l'empire Britannique, s'allonge sur les deux rives de la Tamise, qui donne accès aux plus grands vaisseaux. Elle abrite environ *quatre millions* d'habitants dans plus de trois cent mille demeures. Cette ville, qui n'avait que 35 000 âmes il y a cinq cents ans, renferme donc maintenant le soixante-quinzième de la population de l'Europe, et le trois cent quarante-huitième de celle du Globe. A elle seule, elle a plus de citoyens que la Hollande qui a tenu le sceptre des mers, plus que le Portugal qui a failli dominer tout l'Orient, autant que la Suède qui a balancé la Russie. La Suisse avec toutes ses montagnes, avec toutes ses merveilleuses vallées inclinées vers quatre mers, ses quatre langues et ses vingt-deux cantons, n'atteint le nombre des « Londoniens » qu'en ajoutant à ses résidents ceux de la Grèce, du Danemark ou de la Norvége. Comme on l'a fait remarquer, Londres enferme plus d'Écossais qu'Édimbourg, plus d'Irlandais que Dublin, plus de Juifs que la Terre-Sainte, plus de catholiques que Rome. Et non-seulement elle l'emporte en population sur toute autre ville, mais son

commerce, son mouvement d'affaires et sa richesse défient toute rivalité. Malheureusement ses quatre millions d'hommes ne sont point quatre millions d'heureux. Nulle part il n'y a autant de misérables sans feu ni lieu, de grelottants et d'affamés; on peuplerait une métropole de premier rang rien qu'avec ses pauvres honteux, ses filles perdues, ses vide-gousset et ses piliers de taverne.

Sans murs autour d'elle, sans obstacles naturels devant elle, Londres absorbe des hameaux, des bourgs, des cités, à mesure que sa mer de maisons s'avance. De là son accroissement formidable, et l'on a dit d'elle que ce n'est plus une ville, mais une province couverte de rues. Elle a cinq fois l'étendue de Paris et deux fois seulement sa population parce que les maisons n'y sont pas hautes, et qu'elle renferme de grands parcs, de vastes étendues sans demeures, des quartiers aristocratiques dont chaque palais prend de larges espaces pour ses cours, ses écuries et ses jardins. L'humidité du climat, les brouillards de la Tamise, les nuages, les pluies fines, la fumée de la houille, créent une atmosphère lourde, obscure et désagréable à cette énorme cité; cependant, malgré son triste climat, son fleuve impur et nauséabond, en dépit du ventre creux et de la demi-nudité de son million d'indigents, c'est un des grands casernements d'hommes les moins visités par la mort. Le commerce de Londres, supérieur à celui de n'importe quel pays des deux mondes, hors la France et les Etats-Unis, forme les deux cinquièmes de tout le commerce du royaume Breton.

Liverpool (500 000 hab.), sur la Mersey, près de la mer d'Irlande, a grandi très-vite : elle ne comptait pas 80 000 âmes au commencement de ce siècle. Elle fait le cinquième du commerce britannique; nul port d'Europe ne reçoit d'Amérique autant de coton, nul n'envoie en Amérique autant d'émigrants d'Europe.

Manchester (350 000 hab.) à moins de 50 kilomètres de Liverpool, est à la tête des villes du Globe pour l'importance des établissements qui travaillent la laine et

le coton. Une petite rivière la sépare de son faubourg, *Salford* (125 000 hab.). Pour la croissance rapide, Manchester lutte presque avec Liverpool : elle n'avait pas plus de 94 000 habitants en 1800.

Birmingham (350 000 hab.) dépasse toutes ses rivales dans l'industrie du fer ; elle produit tout objet métallique en quantités incroyables, des plus grosses machines aux plumes d'acier, des armes aux aiguilles les plus fines ; il y a tant de marteaux bruyants, de nuages de fumée, de feux de forge, de visages noirs dans le pays où règne Birmingham, que les Anglais ont surnommé ce district le royaume des Cyclopes ou la terre de l'Enfer.

Leeds (260 000 hab.) tisse plus d'étoffes de laine qu'aucune autre ville du Royaume-Uni.

Sheffield (240 000 hab.) est comme Birmingham un colossal atelier d'ouvriers en métaux : on y fabrique surtout de la coutellerie.

Bristol (183 000 hab.), troisième port de l'Angleterre, s'étend le long de l'Avon, faible fleuve que la marée rend navigable. Dans l'estuaire de la Severn, où se jette l'Avon, le flux monte quelquefois à l'énorme hauteur de 18 mètres.

Bradford (150 000 hab.), non loin de Leeds, a fondé sa prospérité sur la laine, la houille et le fer.

Stoke (130 000 hab.) livre surtout des poteries. Elle a pour nom complet Stoke-sur-Trent : le Trent, ici peu éloigné de ses sources, est le plus long des cours d'eau qui gagnent l'estuaire de l'Humber.

Newcastle (130 000 hab.; 170 000 avec les faubourgs), sur la Tyne, près de la mer du Nord, tient le premier rang parmi les villes du monde pour l'exportation du « pain de l'industrie, » autrement dit de la houille.

Avec sa banlieue, *Huddersfield* a 130 000 âmes, 70 000 seulement sans elle. Cette ville, située entre Manchester et Leeds, tisse la laine en grand.

Hull (120 000 hab.), sur l'Humber, près de la mer du Nord, ne le cède comme port de commerce qu'à Londres, à Liverpool et à Bristol.

Plymouth, port de guerre de la côte méridionale, renferme près de 120 000 habitants, si on lui ajoute *Devonport*, ville contiguë.

Portsmouth, port de guerre qui fait presque vis-à-vis à notre Cherbourg, et qui n'est pas moins puissant, a bien près de 115 000 âmes : le canal de Spit Head le sépare de la verdoyante île de Wight.

Sunderland (100 000 hab.), à l'embouchure de la Wear dans la mer du Nord, près de Newcastle, construit un très-grand nombre de navires.

Leicester a 95 000 âmes; *Brighton*, port de la Manche, 90 000, etc. Plusieurs autres cités anglaises dépassent 100 000 habitants, quand on leur donne leur étendue véritable, c'est-à-dire quand on leur rapporte la population des bourgs, des villages, des hameaux, des grandes usines qui sont leurs dépendances naturelles. En réalité, certains districts de l'Angleterre sont devenus d'immenses villes çà et là pénétrées par la campagne, et tel canton presque désert il y a deux cents ans compte aujourd'hui par milliers ses cheminées gigantesques. C'est principalement autour de Londres et dans le Lancashire, pays de Liverpool et de Manchester, que les rues des commerçants, des fabricants et des rentiers empiètent le plus vite sur le domaine de l'homme des champs.

Pays de Galles. — Le Pays de Galles, en langue anglaise *Wales*, n'a guère que 1 900 000 hectares avec 1 200 000 habitants. Les vallées y sont profondes, les torrents rapides, la nature sauvage. Des monts sévères, faits surtout de calcaires et de grès, y attirent de toutes parts la foule processionnelle des nuées; rarement un ciel éclatant sourit à leurs bruyères, et c'est trop souvent le froid brouillard, la pluie fine, les vents mouillés qui frappent le manteau du voyageur appelé chez les Gallois par la

beauté triste du pays, par ses monuments barbares, dolmens, menhirs, cromlechs, et par les ruines énormes de ses forteresses féodales. Le mont le plus élevé de la contrée, et en même temps de l'Angleterre entière, le *Snowdon* (1 094 mètres), s'appelle ainsi en anglais et sur toutes les cartes, mais il a pour véritable nom Moël-y-Wyddfa, car c'est de la sorte que le désignent encore dans leur langue nationale les pasteurs des vallons qui le contemplent : il se dresse près de l'angle nord-ouest du Wales, non loin de l'étroit chenal de Menai, séparant l'île d'Anglesey de la grande terre.

Le Pays de Galles envoie une portion notable de ses eaux à un courant dont il possède les sources, à la Severn, rivière de même longueur à peu près que la Tamise, dans un bassin de 900 000 hectares. D'allure tranquille, et pour ainsi dire peu disposée aux aventures des torrents du Midi, qui, secs le matin, roulent au soir des niagaras disparus au lever du soleil, elle a un étiage considérable proportionnellement à des crues qui n'atteignent même pas 350 mètres cubes par seconde. Formée dans le massif du Plymlimon, elle coule en arc de cercle, d'abord au nord-est dans la direction de Manchester, puis vers l'est dans la direction de l'estuaire du Wash, puis au sud-est comme pour gagner Londres, puis droit au sud, enfin au sud-ouest et à l'ouest sous forme d'estuaire.

La houille et le fer remplissent les coteaux gallois, et l'industrie métallurgique y a pris un prodigieux développement ; la fumée des usines géantes y monte lourdement dans un air brumeux, opaque et mouillé ; des vallons jadis aimables ou d'un calme austère y retentissent du bruit des marteaux, et les rivières, autrefois transparentes, mènent aujourd'hui des flots contaminés à la Severn, au canal de Bristol, à la mer d'Irlande. Dans les prairies que l'humidité du ciel garde en fraîcheur perpétuelle paissent de petits moutons et des bœufs noirs.

Le peuple gallois, appelé welche par les Anglais, a longtemps combattu contre les Saxons de la plaine avec

un long courage digne du peuple qui avait pris pour devise : « La vérité contre tout le monde ! » Après les défaites de la fin du treizième siècle, les Gallois se retranchèrent dans leurs forteresses naturelles, au-dessus du plat pays saxon et normand. Ils y ont conservé presque partout leur originalité, leurs mœurs, leur cymraeg, qui est un vieil idiome celtique; mais déjà beaucoup de Gallois parlent aussi ou comprennent au moins l'anglais : il leur arrivera comme à leurs frères de la Cornouaille, qui ont définitivement perdu l'idiome antique de leur presqu'île, il n'y a pas encore cent ans. Plus bruns, plus petits, plus trapus que les Anglais, les Gallois s'occupent moins de l'agriculture que de la pêche, des troupeaux, des mines, du travail des métaux. Ainsi que tous les peuples bergers, ils sont généralement tristes, contemplatifs et superstitieux ; leurs chants populaires, fort beaux, dit-on, se ressentent de cette mélancolie.

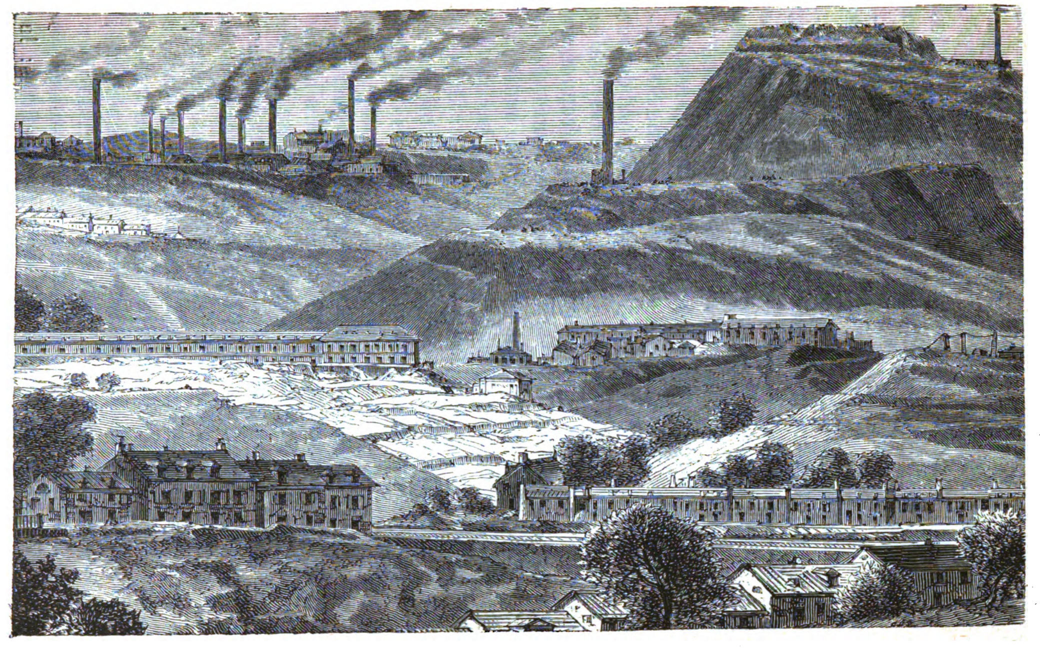
Aucune ville du Wales n'enferme cent mille âmes : à peine si la plus populeuse, *Merthyr-Tydvill*, en a cinquante-deux mille, mais cette ville, groupe d'énormes usines éparses près de la Taff, tributaire de l'estuaire de la Severn, doit une grande importance à ses forges : on l'a surnommée la « capitale du fer ». — *Swansea*, port du canal de Bristol et vaste usine de cuivre, ne le cède à Merthyr-Tydvill que de quelques centaines d'habitants.

ÉCOSSE

Firths, monts, torrents et lacs. — La beauté de l'Écosse est proverbiale comme la beauté de la Suisse, de l'Italie ou de l'Andalousie. Veut-on rappeler la rudesse

et la nudité des monts, la solitude des bruyères, la tristesse des horizons brumeux, on nomme aussitôt les *Highlands* ou montagnes de l'Écosse, contrée fière de la calme beauté de ses *lochs* (lacs), de l'austérité de ses *glens* (vallons), de la mélancolie de ses *clachans* (hameaux), de la sévérité de ses ruines féodales, car tout site âpre de cet âpre séjour, que Rome ne soumit pas, avait son donjon, tout site gracieux ou retiré et propre à la méditation, son monastère. Malgré les guerres de seigneur à seigneur, malgré la longue lutte nationale soutenue par les Celtes écossais contre les Anglais, malgré le climat dont les longues pluies descellent insensiblement les murailles, il reste beaucoup de ces manoirs, depuis le château cerné de pins de Glamis, où Macbeth égorgea Malcolm, jusqu'aux demeures où passa la belle Marie Stuart, qui fut reine de France. Il y eut pendant plusieurs siècles une grande amitié entre la France et l'Écosse : ces deux pays se protégeaient mutuellement contre l'absorbante Angleterre, et longtemps nous n'eûmes pas d'alliés plus fidèles que les Écossais. Mais plus tard, quand ce peuple guerrier eut appris à marcher sous la bannière anglaise, il contribua grandement par sa vaillance aux plus belles victoires que nos ennemis nous arrachèrent sur terre et sur mer. Nos autres « alliés, » les Irlandais, ont aussi beaucoup fait pour la ruine de la France.

Une des grandes splendeurs de l'Écosse, c'est une mer d'une sombre majesté, coupée en *firths* ou golfes très-avancés dans les terres, hérissée de caps, bardée de falaises, encombrée d'îles et d'écueils, et rapide en ses détroits jusqu'à des vitesses de quinze à vingt kilomètres à l'heure. L'Angleterre elle-même n'a pas un littoral aussi brisé que l'Écosse, et le flot de l'Océan ne s'y rapproche pas autant des montagnes de l'intérieur. Le pays doit beaucoup à la mer : bien des milliers d'hommes s'y soutiennent par la pêche et la navigation, qui ne trouveraient pas à vivre sur les rugosités ingrates qui enlèvent à l'Écosse des millions d'hectares ; les vallées vraiment fertiles y



Merthyr-Tydvill.

sont rares, de peu d'étendue; la population, très-serrée pour le peu de fécondité du sol, s'entretient surtout par les troupeaux, l'industrie, le commerce et la marine.

L'Écosse renferme trois chaînes de montagnes : les Cheviots, sur la frontière anglaise, les Grampians au centre du pays; les Monts du Nord en face des Hébrides, des Orcades et de la mer qui va jusqu'à l'Islande. A l'inverse de l'Angleterre, qui est surtout plaines et coteaux, l'Écosse est presque toute en montagnes, et c'est surtout par elle que le Royaume-Uni a son altitude moyenne de près de 218 mètres. Dans ses chaînes généralement nues, le pin sylvestre domine, et après lui d'autres résineux formant des forêts quelque peu accrues par le reboisement. Le plus élevé des Cheviots dépasse à peine 800 mètres; dans les Grampians trône le sommet principal de tout l'archipel Britannique, le Ben-Nevis (1331 mètres) qui se lève près de la rive d'un firth au fond duquel commence le fameux canal Calédonien. Ce canal va d'une mer à l'autre, des eaux qui touchent presque l'Irlande au littoral d'où l'on verrait, si la distance était moindre, la citadelle des monts norvégiens s'escarper sur les flots : il a profité de plusieurs lacs et de quelques rivières, en un mot de la dépression générale qui sépare les Grampians des massifs du Nord.

Sous une voûte que les nuages n'abandonnent guère, les sources, les gouttes qui filtrent dans la trame des bruyères s'unissent en rivières limpides, aimant à se reposer au sein des lacs, après s'être fatiguées et brisées dans l'effort des rapides, le travail perdu des remous et le sauve-qui-peut des cascades. Parmi ces rivières viennent au premier rang la Tweed, torrent qui sert un moment de limite avec l'Angleterre; la Clyde, renommée pour les souvenirs de l'histoire, les paysages de sa vallée supérieure, les cascades de Lanark, l'immense industrie, le commerce, les chantiers de construction de son estuaire; le Forth et le Tay, qui finissent par deux grands firths; la Dee, qui débouche à Aberdeen; le Spey, plus rapide

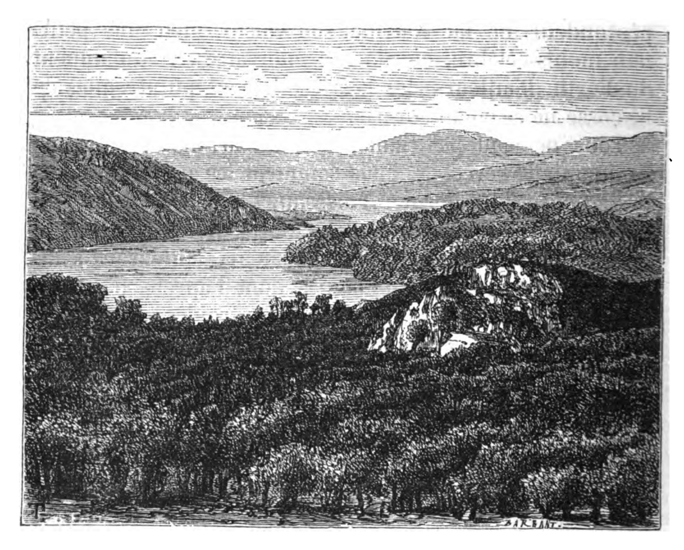
que les autres; la Ness, qu'utilise le canal Calédonien. La plus abondante d'entre elles, le Tay, dont le bassin n'est pourtant que de 600 000 hectares, l'emporte en volume non-seulement sur les torrents écossais, mais aussi sur les premiers fleuves de l'Angleterre et de l'Irlande, sauf peut-être sur le Shannon : il roule en étiage trois fois plus d'eau que la Tamise elle-même.

Parmi les lacs, le Lomond (11 000 à 12 000 hectares), passe pour le plus beau; voisin de l'estuaire de la Clyde, où il se verse par la rivière Leven, il est dominé par le Ben Lomond (975 mètres), et il a 240 mètres de profondeur. Le lac Katrine, son voisin, bien plus petit, non moins célèbre, envoie son émissaire vers un affluent du Forth. D'ailleurs, les lacs réellement pittoresques de l'Écosse ne se comptent pas.

Tous ne sont pas riants, loin de là; il y en a même beaucoup de revêches, mais comment les autres seraient-ils vulgaires? Du dernier ruisseau, fils des bruyères, qui leur arrive à l'extrémité d'amont, jusqu'à la rivière qui les vide toujours sans les épuiser jamais, leurs eaux sommeillent au pied de montagnes dont l'âpreté n'est pas sans grandeur. Au bord de ces ondes froides versées par des naïades éternellement cachées dans le brouillard au lieu de luire entre les buissons verdoyants de la source, puis de fuir, entrevues, derrière la ramée; devant cette beauté faite souvent de pauvreté, de rudesse et d'abandon, les Anciens eussent peut-être reculé comme devant une lugubre laideur, et le chant se fût glacé sur leurs lèvres toujours prêtes à se répandre en rhythmes éclatants. A leur âme née dans la lumière, les lacs écossais eussent à peine semblé dignes des Pictes et des Calédoniens, tristes barbares obscurément assis à la dernière limite du monde. Toutefois, pour n'être ni chauds, ni lumineux, ni fêtés par de joyeux coteaux, les lochs de l'Écosse n'en sont pas moins de nobles lacs. Une forte race de poëtes en a célébré les beautés dans ses hymnes de guerre, ses sombres légendes, ses mâles épopées; mais le « mo-

nument éternel comme l'airain » que les chanteurs gaëliques pensaient avoir élevé à la gloire du pays des lacs et des bruyères, n'aura duré qu'un petit nombre de siècles, car la langue de ces bardes ne tardera pas à disparaître.

Le peuple écossais : Lowlanders et Highlanders. — Les huit millions d'hectares de l'Écosse renferment 3 360 000 habitants.



Lac écossais.

La majorité revient aux Lowlanders ou gens du pays bas, Germains mêlés de Celtes en proportions mal connues. Les Lowlanders parlent anglais; on les dit supérieurs aux Anglais d'Angleterre par la taille, la force, l'amour de l'étude; mais l'égoïsme, la sécheresse, la bigo-

goterie, l'intolérance et l'étroitesse d'esprit gâtent quelquefois ces solides caractères d'hommes.

Les Highlanders ou gens de la montagne sont restés en partie Celtes par les traditions et la langue. On les nomme Gaëls. 200 000, 250 000 peut-être d'entre eux ont gardé leur antique idiome. La ligne séparant les gens de langue anglaise des gens de langue gaëlique part du golfe de la Clyde pour aboutir à celui de Moray après avoir décrit une espèce de demi-cercle dont la convexité regarde l'orient et qui embrasse les hautes vallées du Forth, du Tay, de la Dee, du Don et du Spey. Elle divise ainsi l'Écosse en deux parties presque égales, laissant au verbe anglais la région basse, tempérée, féconde et peuplée du pays; tandis que le gaëlique règne sur des vallons déserts, des lacs cernés de roches, des pierres, des croupes nues et des gazons sauvages. Reculant toujours depuis la fin des guerres de l'Indépendance, et surtout depuis la Réforme, il résonne encore dans une portion des comtés de Bute, de Stirling, de Dumbarton, de Perth, d'Aberdeen, de Banff, d'Elgin, de Nairn, de Caithness, et surtout dans les îles Hébrides et dans les comtés d'Argyle, d'Inverness, de Ross et de Sutherland : ce dernier, bien que situé tout à fait au septentrion du pays, s'appelle d'un nom signifiant Terre du Sud, parce que les Scandinaves qui le désignèrent ainsi venaient du nord quand ils débarquèrent sur ses rives. Les Gaëls émigrent en grand nombre vers l'Amérique anglaise, aussi y a-t-il dans la Nouvelle-Écosse, dans l'île du Cap-Breton, dans le Haut-Canada, des cantons, et même des comtés, où le gaëlique est encore parlé plus que l'idiome officiel, qui dans ces trois contrées est la langue anglaise.

Les Écossais sont protestants; ils partagent avec l'Angleterre le sceptre de l'industrie, du commerce, de la colonisation; les meilleurs émigrants parmi ceux que le Royaume-Uni essaime dans le monde sont précisément des enfants de l'Écosse.

Villes. — Trois villes écossaises ont plus de cent mille âmes :

Glascow n'a pas rang de capitale, mais elle renferme trois fois plus d'habitants que la métropole du pays. Cité dont la grandeur date de ce siècle, elle prend place aujourd'hui parmi les premières villes d'Europe, tant par ses 550 000 âmes que par son immense industrie et son commerce avec toutes les contrées de la Terre. Comme le Liverpool et le Manchester anglais, ce Liverpool et ce Manchester de l'Écosse n'avait pas cent mille habitants en 1800; il occupe les deux rives de la Clyde, à quelque distance au-dessus de l'endroit où cet affluent de la mer d'Irlande commence à se transformer en estuaire.

Édimbourg (200 000 âmes), la vieille ville historique de l'Écosse, en même temps que sa capitale, son centre social et littéraire, est admirablement située près de la baie du Forth, tributaire de la mer du Nord. Elle étend ses vieilles rues et ses beaux quartiers neufs au pied d'un demi-cercle de hautes roches de basalte isolément plantées dans le sol.

Dundee (120 000 hab.), sur l'estuaire du Tay, non loin de la mer du Nord, file, trafique et navigue. La ville écossaise la plus peuplée après les trois cités supérieures à cent mille âmes, *Aberdeen*, à l'embouchure de la Dee dans la mer du Nord, approche de 90 000 habitants.

IRLANDE

Climat très-doux, verdure admirable. Bogs. — L'Irlande l'emporte quelque peu sur l'Écosse en étendue, et beaucoup en population : elle a 8 425 000 hectares et 5 millions et demi d'habitants.

En beaucoup de points elle ressemble à l'île dont elle a suivi les destinées malgré elle.

Comme la Grande-Bretagne, *Érin* ou la Terre de l'Ouest, ainsi que l'appelaient ses habitants celtes, les Erses, a des côtes extrêmement découpées, surtout au couchant. Comme elle et plus qu'elle encore, elle doit à sa mer tiède un climat d'une douceur surprenante pour une contrée située sous les mêmes latitudes que la Russie centrale : Dublin, sur la côte orientale, a la même température annuelle que New-York, qui se trouve à 13 degrés plus au sud, et le rivage méridional, supérieur encore au littoral dublinois, est en moyenne aussi chaud, sous le 52e degré, que les plages américaines qui sinuent sous le 38e.

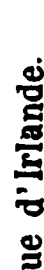
Érin, « la plus belle fleur de la Terre, la plus belle perle de la Mer, » reçoit par tous les vents tant de pluies fines, dans une moyenne de 227 jours par an, que ses fontaines, ses rivières, ses lacs, ses marais restent presque invariablement fidèles à leur niveau, et que les gazons, les arbres, les mousses, tout ce qui est verdure ou frondaison, y garde en été la merveilleuse fraîcheur qui a valu à l'Irlande ses trois surnoms d'*Ile Verte*, de *Verte Érin*, d'*Ile de l'Émeraude*. On eût pu l'appeler aussi la Terre du Lierre, car le manteau des ruines y croit avec une vigueur sans pareille. Le laurier y grandit en plein air jusqu'à 10 mètres de hauteur dans le comté de Tipperary, et à Dublin l'un de ces arbres frileux monte à 15 mètres.

L'Irlande, plaine peu élevée et très-pauvre en forêts et en grands arbres, est surtout faite de prairies, de *bogs* ou fonds mouillés, de lacs souvent à demi voilés par la mousseline des brouillards ; c'est un pays de marais, de champs de tourbe, ceux-ci d'une étendue immense, le septième, dit-on, de tout le territoire d'Érin. Pas de montagnes au centre, où rarement l'altitude dépasse 100 mètres, mais le long des côtes s'élancent des chaînes isolées, tourmentées, nues. Au sud-ouest, dans les monts

du Kerry, le Carrantuohill (1040 mètres) est le géant de l'île; au pied de la chaîne où il est souverain, brillent des golfes marins allongés en firths et les lacs charmants du pays de Killarney ou « Suisse irlandaise. » Le lac Neagh, moins beau que les trois lacs de Killarney, mais beaucoup plus grand (38 000 hectares), s'écoule par le Bann vers le littoral du nord.

Le Shannon, fleuve central de l'Irlande, a quelque ressemblance avec les torrents d'une grande contrée située de l'autre côté du puissant Atlantique et précisément colonisée en partie par des paysans d'origine irlandaise. Comme les torrents canadiens, le Shannon est lac autant que rivière; comme eux il réserve presque toute sa pente à des bouillons et à des rapides. Sorti d'un lac et traversant deux beaux lacs allongés pour s'achever par un long golfe, il n'a que 53 mètres de chute pour un peu plus de 400 kilomètres de trajet; mais comme son cours supérieur et son cours moyen consistent en bassins immobiles réunis par de placides courants, il se trouve à 30 mètres au-dessus de la mer lorsqu'il en est déjà fort près, à quelques lieues en amont de Limerick. Il se précipite alors par les rapides de Doonass, comparables en petit à ceux du Saint-Laurent; un manoir effondré veille encore sur un rocher voisin de ce tumulte de flots blanchissants : c'est celui de Connell, qu'habitèrent des monarques de l'antique royaume irlandais de Munster. (L'Irlande fut longtemps partagée en quatre pays : *Ulster* au nord, *Leinster* au sud-est, *Munster* au sud-ouest et *Connaught* au nord-ouest.)

Le peuple irlandais, sa fécondité, sa misère, son exode, sa vieille langue. — Sur cinq millions et demi d'Irlandais, que nous nous figurons être tous des blonds, les sept dixièmes environ sont des bruns. Or, les conquérants à nous connus de l'île, des premiers en date jusqu'aux « Anglo-Saxons » de ces derniers,



Vue d'Irlande.

siècles, appartenaient à des peuples généralement blonds. Il s'en suit que l'antique nation irlandaise, celle qui précéda sous ce ciel humide les envahisseurs dont nous entretient l'histoire, était un rameau de l'humanité brune, une gent qui avant de prendre racine dans le sol d'Érin avait grandi nous ne savons où, peut-être dans la contrée qui fait face au sud à l'Irlande par-dessus plusieurs centaines de lieues de mer, dans ce qui se nomme aujourd'hui l'Espagne. Vers le milieu du douzième siècle arrivèrent les premiers de ces Anglo-Normands destinés, sinon à faire de ce peuple brun un peuple blond aux yeux bleus, du moins à y mêler les sangs, à y piller longtemps le pays et à y remplacer peu à peu la vieille langue celtique par le triomphant patois qu'on parle maintenant dans une partie du monde.

Quand les Anglais mirent le pied dans l'île, dont la bulle d'un pape venait de leur faire présent, l'Irlande était divisée en *septs*, clans qui se bataillaient sans repos, et le plus souvent sans raison, comme il arrive à tout pays que n'a point encore pétri le despotisme d'une maison guerrière, ou qui, à défaut de maîtres implacables, n'a pas été cimenté en un seul et puissant bloc par la communauté des lois, des intérêts, des croyances. Il faut franchir plus de quatre siècles pour trouver Érin complétement soumise aux exacteurs anglais, à la suite des guerres de religion que termina le protectorat de Cromwell.

Il y a cent ans, l'Irlande ne renfermait pas 2 millions d'habitants, pas même 1 900 000. Après l'introduction de la pomme de terre, nourrissant plus de monde à champs égaux que l'avoine, les Irlandais s'accrurent à vue d'œil : déjà très-pauvres, et non moins insouciants, ils devinrent de plus en plus misérables, et de plus en plus indifférents à leurs maux, sur les terres fertiles que possédaient quelques milliers de *landlords* anglais. Il vint tant d'enfants dans les pauvres cabanes en torchis couvertes de chaume, ces enfants résis-

tèrent si bien à l'indigence, aux intempéries, à la saleté, côte à côte avec le cochon de la chaumière, qu'en 1822, il y avait 6 800 000 hommes dans Érin, et 8 millions douze ans plus tard : autant que 50 millions dans notre France qui cependant n'est pas, comme l'Irlande, couverte de terres perdues en lacs, en bogs, en marais, en lits de tourbe.

Ces 8 millions d'Irlandais ne cultivaient point une terre qui leur appartînt. A l'instar de l'Angleterre et de l'Écosse, l'île était aux mains d'un petit nombre de propriétaires anglais; de nos jours encore, elle se partage entre environ neuf mille riches, dont neuf cents tiennent à eux seuls presque tout Érin; et d'immenses *estates* ou domaines, le plus grand nombre admirablement soignés, sont comme de toutes petites provinces où des prairies savoureuses, tondues par de veritables nations de moutons et de bœufs, alternent avec des champs de pommes de terre, des linières et des tréflières.

L'Irlande a donc maintenant deux millions et demi d'Irlandais de moins qu'il y a trente années. Opprimés par les Anglais, dont les sépare une haine d'origine et de religion, mourant de faim sur un sol confisqué par l'ennemi, les fils d'Érin ont émigré, et émigrent toujours en foule vers l'Angleterre, l'Écosse, le Canada, les États-Unis, l'Australie. Ils modifient ainsi de plus en plus, jusque dans la mère-patrie, par l'apport d'éléments anté-celtiques et celtiques, la race dite anglo-saxonne qui formait autrefois le fonds principal de l'Angleterre et des colonies anglaises.

Sur une portion de la côte occidentale, dans quelques districts en face de la Grande-Bretagne, et dans plusieurs comtés du nord répondant à l'ancienne province d'Ulster, la domination n'est point au sang irlandais, mais à l'anglais et à l'écossais, les gens de cette moindre portion d'Érin descendant principalement de « presbytériens » venus de la Grande-Bretagne pendant les guerres de religion. Partout ailleurs, dans le centre, le sud-ouest,

l'ouest, le nord-ouest, l'Erse ou Irlandais règne (mot cruel quand il s'applique aux va-nu-pieds de l'île de l'Émeraude). Mais si le caractère national n'a point varié dans la plus grande partie de l'Ile Verte, si l'Irlandais véritable est resté ardent, tracassier — tel nous le dépeignent du moins ses contempteurs anglais, — s'il est toujours sans souci, mobile, peu maître de lui, porté aux extrêmes, s'il a gardé sa ferveur pour la religion catholique, il oublie de plus en plus son vieil erse. Avant le grand mouvement d'émigration provoqué par l'excès de monde, la misère, la grande famine qui suivit la fameuse maladie des pommes de terre, en un mot avant l'*exode*, les gens parlant erse faisaient une grande partie de la nation, mais c'est chez eux que sévit surtout l'émigration, et, en 1851, quinze cent mille Irlandais au plus connaissaient encore le verbe national et pouvaient se rendre compte du cri du « Érin go bragh ! » ou vive l'Irlande ! En 1861, il n'y en avait plus que 1 000 000, plus que 818 000 en 1871. Des quatre grands pays irlandais, deux, le Leinster et l'Ulster, sont presque entièrement anglifiés : dans le premier, il n'y a guère qu'un homme sur cent, et dans le second moins de cinq sur cent qui n'aient point perdu l'usage de l'irlandais. Dans le Munster, près de vingt-huit pour cent, dans le Connaught près de quarante pour cent ou les deux cinquièmes se servent soit du seul erse, soit des deux langues. Donegal, Mayo, Galway, Clare, Kerry, c'est-à-dire le nord-ouest et l'ouest de l'île, en d'autres termes ce qui s'éloigne le plus de l'Angleterre, tels sont les comtés les moins anglais. Quant au nombre des gens ne connaissant absolument que l'erse, il ne dépasse pas cent cinquante mille.

Les quatre cinquièmes des Irlandais se rattachent à Rome. Les protestants habitent principalement au nord-est, vers Belfast et Londonderry, dans un pays colonisé par les Anglais, la province d'Ulster, que terminent çà et là sur la mer des falaises de basalte.

L'Irlande, agricole et surtout pastorale, a peu d'indus-

trie. On n'y trouve point comme dans la Grande-Bretagne des districts manufacturiers où les villes touchent aux villes, et où, sous le nuage de fumée qu'elles crachent, les cheminées d'usines se dressent aussi pressées que les mâts dans un port.

Villes. — Deux villes irlandaises ont plus de cent mille âmes.

Dublin (300 000 hab.), sur le Liffey, près de la mer d'Irlande, s'appelle chez les Celtes irlandais *Balla-na-Cleigh;* c'est la capitale de l'île, une ville peu industrieuse, mais d'un vaste commerce. Le quartier anglais n'a guère de rivaux en richesse, le quartier irlandais n'en a guère en pauvreté.

Belfast (175 000 hab.), ville industrielle et port commerçant à l'embouchure du Lagan dans un estuaire de la mer d'Irlande, est la cité du Royaume-Uni dont la population a le plus grandi pendant ces dernières années. — Quant à la ville de *Cork*, port excellent de la côte du sud, sur le Lee, elle avait plus de cent mille âmes, mais elle a diminué avec toute l'Irlande hors Dublin et Belfast, et il ne lui reste pas tout à fait quatre-vingt mille habitants.

Iles. — Trois îles relèvent de l'Angleterre : Wight, Anglesey, Man, sans compter les îles Normandes ou îles du Canal, qui sont voisines de la France et n'ont pas répudié la langue française.

Wight, île de la Manche, regarde Portsmouth, grand port de guerre, et Southampton, grand port de commerce. Sa ceinture de flots lui vaut un climat humide et doux, beaucoup de villas, et en été le séjour d'un grand nombre de riches, d'oisifs, de baigneurs. Elle a cinquante mille

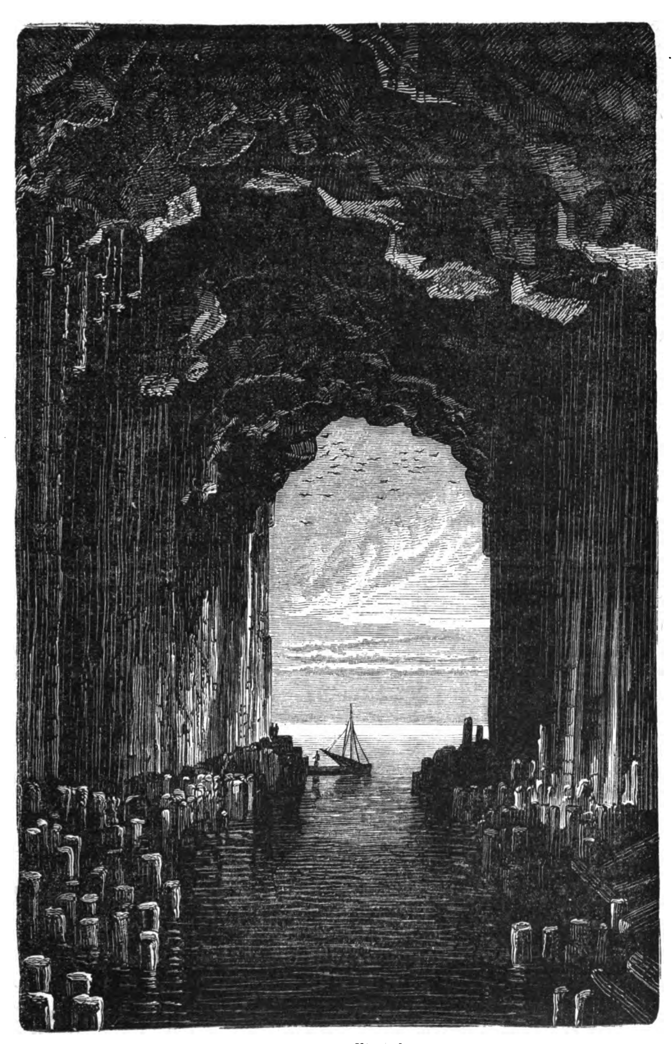
hectares, et chaque hectare y nourrit presque exactement un homme.

Anglesey s'élève dans la mer d'Irlande, tout près de la côte galloise à laquelle l'unissent deux ponts fameux. Elle n'a pas d'arbres, mais des champs, des prés, de la houille, des mines. Il y a deux mille ans, c'était la métropole religieuse des Celtes qui, de l'archipel Breton, de la Gaule transalpine et de la cisalpine, venaient s'instruire des mystères sacrés auprès des druides de cette île. Anglesey comprend 48 000 hectares, peuplés de 45 000 habitants.

Man sort de la mer irlandaise presque exactement à égale distance de l'Angleterre, de l'Écosse et de l'Irlande, qu'on aperçoit, en temps clair, du haut du Snowfell (600 mètres). Gardeurs de brebis, pêcheurs de harengs, les 54 000 *Manks* que porte cette île de 59 000 hectares ont pour la plus grande part abandonné leur vieux dialecte celtique, d'ailleurs fort corrompu maintenant dans la bouche des dix-huit à vingt mille personnes qui lui sont restées fidèles. Les deux tiers des Manks ne parlent plus que l'anglais et il n'y a pas dans toute l'île deux cents personnes ignorant absolument la langue de Londres.

Les **îles Normandes** sont séparées d'une presqu'île française, le Cotentin (dont elles auraient même fait partie jusqu'au quatorzième siècle), par le raz Blanchard, le passage de la Déroute, l'entrée de la Déroute, détroits où il faut lutter contre des vents furieux, des courants de seize kilomètres à l'heure, des remous, des bancs et des roches.

Ces îles, au nombre de quatre, sont: *Jersey*, la plus grande et la plus peuplée, en même temps que la plus rapprochée de la France ; *Guernesey*, beaucoup plus petite que Jersey ; *Serk* et *Aurigny*, qui ne sont que des îlots, comparées à Jersey et à Guernesey. Réunies, elles n'ont pas 20 000 hectares, mais, grâce à la pêche, au commerce, au cabo-



Grotte de Fingal.

tage, aux nombreuses villas recherchées des étrangers, elles font vivre 90 000 personnes, dont 57 000 à Jersey. Sous un ciel égal et pluvieux, entre des côtes granitiques, élevées, déchirées, leurs gracieux paysages sont de petits mondes terminés de tous côtés par des haies verdoyantes quand ils n'ont point pour horizon les bruyères d'une lande ou la ceinture de la mer, sur laquelle le plateau de la terre ferme tombe par des falaises. La langue anglaise fait des progrès à *Saint-Hélier* (30 000 hab.), la capitale des îles Normandes, et en général dans les villes; elle domine même dans Aurigny, mais le français et le patois normand restent, l'un l'idiome civilisé, l'autre le langage courant de cette petite Normandie, rameau arraché du tronc, mais encore imprégné des sucs originaires.

Les **Sorlingues** ou îles *Scilly*, fort nombreuses, ne sont guère que des récifs redoutables. Sur cent cinquante, il y en a une dizaine d'habitées. Elles blanchissent à une quarantaine de kilomètres au large du cap Land's End, dont les sépare un détroit où passe en été l'armée des harengs qui nagent par milliards vers les côtes de la Cornouaille. Il y a des mines d'étain dans ces îles, qu'on croit être les Cassitérides des Anciens.

Les Hébrides, les Orcades, les Shetland sont des archipels écossais.

Sur le rivage occidental de l'Écosse, les montagneuses **Hébrides** ont deux grandes îles d'égale étendue (200 000 hectares) et d'égale population (20 000 à 25 000 âmes), *Skye* et *Lewis*. Plus célèbre que ces deux grandes terres (grandes comparativement), la petite *Staffa*, roche de basalte, ouvre à l'orageuse mer de l'Écosse, par un portail de 35 mètres de haut sur 16 mètres de large, une caverne

sublime, basilique au seuil de vagues mouvantes où jouent l'ombre et la lumière, où le vent gémit, où le flot murmure : c'est la grotte de Fingal. Les trois cents îles ou îlots de cet archipel, vides, ou temporairement ou toujours habités, donnent asile à 115 000 Gaëls, vivant de la chasse aux oiseaux de mer, de la recherche du duvet d'eider et de l'élève des moutons.

Sur la côte septentrionale, les Ork ou **Orcades**, moins élevées que les Hébrides, ne portent que de petits arbres, car malgré l'entour de la mer, l'influence du Nord y est déjà considérable. Non que l'archipel soit incommodé par la glace : le climat, très-variable, y est plutôt gâté par les nuages, les vents, les pluies persistantes de l'hiver, et la moyenne annuelle y est presque de 9 degrés. 116 jours seulement ont de vraies nuits; les autres journées sont moins suivies d'obscurité nocturne que de longs crépuscules continués par de longues aurores.

Les prairies et les sillons de ce petit archipel ne sauraient faire vivre les trente et quelques mille Orcadiens qui recourent, ainsi que les Hébridiens, à la pêche du hareng et de la morue, et à la capture des oiseaux marins. La plus vaste des Orcades, *Pomona*, s'étend sur 55 000 hectares.

Au nord-est des Orcades, les **Shetland** ont vingt-cinq îles habitées; le reste n'est que *holms* et *skerries* (îlots et écueils). Elles étonnent par leurs rochers sans verdure, leurs grottes où la mer s'engouffre en tonnant; elles attristent par un éternel passage de nuées, par des bruyères, des marais, des champs de tourbe et par l'indigence d'un sol que le Septentrion glacerait si ses vents ne se tempéraient sur les flots. Comme dans les Orcades la neige y est rare, la glace de même, le soleil aussi ; la pluie et le vent font rage. La température de l'année y est encore en moyenne de 7 degrés 1/2. Des chevaux à longs poils, grands comme de petits ânes, des moutons et des vaches

le plus souvent sans cornes tirent parti d'une herbe drue dans les vallons, ailleurs rare et courte. Les 31 000 Shetlandais sont marins, pêcheurs, chasseurs d'oiseaux de mer, bergers, gardeurs de chevaux.

Réunies sous la même administration, les Orcades et les Shetland ont ensemble 242 000 hectares et 63 000 habitants d'origine scandinave. L'anglais en a complétement chassé le norvégien, mais il y a cent ans à peine un certain nombre de familles orcadiennes parlaient encore cette langue.

SCANDINAVIE

La Baltique. Le Saint-Laurent d'Europe. — La Scandinavie est un royaume habité par deux peuples étroitement fédérés, et de même origine, mais non de même langue et non fondus l'un dans l'autre.

Trois mers la font presqu'île : à l'ouest l'Atlantique ; au sud la mer Danoise, ensemble de détroits ; à l'est la mer Baltique, séparée du rivage par les *Skœren* : ce nom suédois désigne des archipels de rochers ; les Skœren, granit et gneiss, sont de mornes îlots déserts, nus, sombres et toujours les mêmes.

Au delà des semis d'écueils des Skœren, la mer Orientale, ainsi la nomment les Allemands, la Baltique s'étend, pauvre en îles, à l'est jusqu'à la Finlande, à l'Esthonie, à la Livonie, à la Courlande, provinces russes, au sud jusqu'à un littoral aujourd'hui prussien, jadis polonais et en partie suédois. Ce n'est point une cuve profonde que cette Baltique. Dans son gouffre le plus creux, entre l'île de Gotland et Windau, rive de Courlande, elle n'a même pas 250 mètres, moins que le lac de Genève : si mer et lac séchaient en même temps avec une égale rapidité, il y

aurait encore 60 à 80 mètres d'eau dans la conque du Léman quand la Baltique ne renfermerait plus que le fleuve immense fait de tous les courants qui se versent maintenant dans ce vaste golfe. Elle se réduira un jour à ce fleuve, appelé d'avance le Saint-Laurent d'Europe, si durant le cours des siècles rien n'y contrarie le travail des alluvions. Ce travail, il est vrai, est grandement empêché par les lacs nombreux où s'épurent les rivières suédoises, laponnes, finlandaises, russes et prussiennes; aussi chaque vasque de granit qui se comble dans le cirque dont la Baltique engloutit les eaux, avance-t-elle pour la part de dépôts qui lui revenait l'âge lointain où cette mer sera fleuve.

Climat. Monts et neiges. — La Scandinavie a 76 millions d'hectares, deux cinquièmes de plus que la France, mais son nombre d'hommes, qui dépasse peu 6 millions, n'est pas le sixième du nôtre.

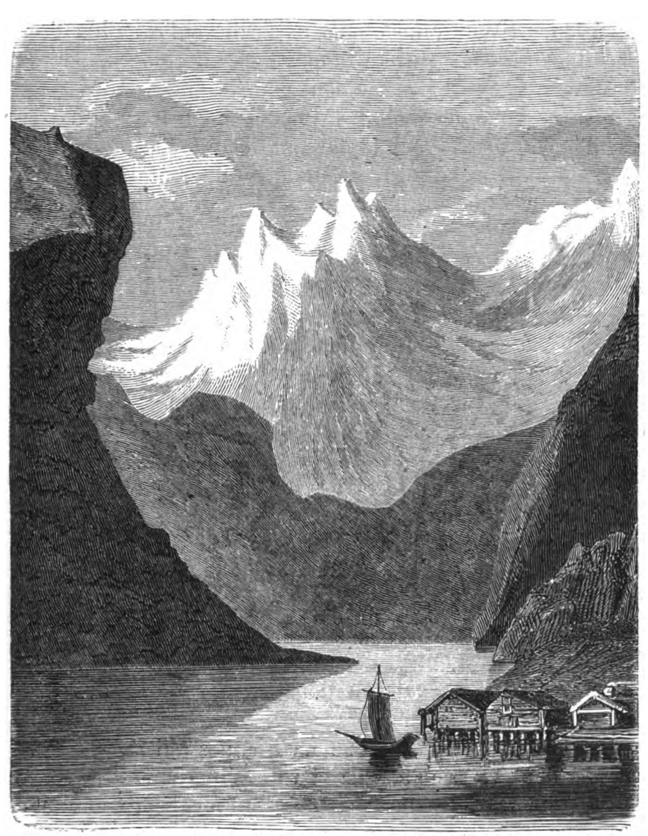
C'est qu'elle est, sauf vers le sud, victime d'un climat très-froid, tandis qu'il lui faudrait au contraire de brûlants rayons pour réchauffer ses vallées humides, ses plateaux rocheux, ses monts étreints par des glaces vieilles comme les âges. Sans doute, elle est tellement longue que de son cap le plus voisin du Pôle à son promontoire le moins éloigné de l'Équateur il y a plus de distance que de Londres à Tanger par-dessus toute la France et pardessus toute l'Espagne, plus que de Paris à Laghouat à travers la France, la Méditerranée et toute la largeur de l'Atlas algérien; mais, située tout au nord de l'Europe, elle a une partie de ses terres, le Norrland et le Finmark, dans l'intérieur du cercle polaire. Au sud de ce cercle jusqu'à la Baltique et à la mer du Nord, le climat, sans doute, perd de plus en plus la rigueur boréale, si bien que tout à fait au midi, dans le Gotland ou Suède du sud et dans la Norvége méridionale, il prend enfin quelques droits au nom de tempéré; mais pour l'appeler ainsi, il est bon d'oublier qu'il y a sous ce même nom en

Europe, sur la Méditerranée, un rivage clair, aromatique, fleuri, véritablement tiède, et qui, certes, est doré par un autre ciel que celui qui fait descendre tant de neige sur les froides forêts de la Scandinavie.

Si l'on excepte ce pays de Gotland et la Norvége la plus méridionale, les terres qui nourrissent la nation ne se trouvent guère qu'au bord de la mer, dans les plaines des fleuves ou sur le tour des lacs. En dépit de son climat, la Scandinavie souffrirait beaucoup plus de Scandinaves si elle n'avait pas tant de lacs, près de 4 millions d'hectares de fonds marécageux, et surtout si de grands plateaux marâtres, qui donnent à la péninsule une altitude moyenne de 428 mètres, n'y couvraient point 50 millions d'hectares, presque la grandeur de la France. Ces plateaux ne portent que des forêts de pins, de sapins, de bouleaux, généralement négligées et ruinées, des déserts où l'on gèle, des espaces nus, des champs de neige presque sans fin, des glaciers dont quelques-uns descendent jusque dans la mer de Norvége. Il y a dans le double royaume 1 825 000 hectares de neiges éternelles, soixante-cinq fois l'étendue des glaciers du Mont-Blanc. De 'est à l'ouest, à partir de la Baltique, le pays s'élève pour s'abaisser ensuite presque tout d'un coup sur l'Océan, si bien qu'on a comparé la Scandinavie à une vague colossale qui se serait durcie au moment de briser sa volute : le dos de la vague c'est la Suède, sa crête et sa retombée la Norvége. Des *tinde* ou dents et des *fielde*, cimes arrondies, accidentent ces plateaux polaires d'une altitude moyenne de mille mètres, qui s'appellent tantôt *heide* ou landes, *widder* ou étendues, et *kiœlen* ou *kœlen* : l'un de ces *tinde*, l'Ymesfield, a 2604 mètres.

Fiords, rivières, lacs et cascades. — Des rivières bien plus grandes qu'on ne l'attendrait de la brièveté de leur cours et de l'étroitesse de leur bassin, des *elf* à l'eau souvent noircie par la tourbe des marais où teintée de rouge par le passage sur des terrains ferrugineux, empor-

tent vers la mer le tribut des glaciers, des névés, des lacs et des marécages. Fleuves calmes et mous ou torrents im-



Un fiord.

périeux coulent à l'est jusqu'à la mer Baltique, à l'ouest jusqu'aux *fiords*, golfes sciés dans la montagne.

Les fiords sont le triomphe de la sauvage nature du

Nord. A leur entrée, ils ont la mer vivante avec son flux, son reflux, son calme, ses brusqueries, ses tempêtes ; à leur extrémité, quand ils se terminent par un seul canal, ou à leurs diverses fins quand ils s'achèvent par plus d'un sous-fiord, ils ont souvent la mer figée des glaces, car les fissures extraordinaires où sont emprisonnées leurs eaux s'ouvrent entre des monts qui ont jusqu'à 1000, 1200 et même 1600 mètres de hauteur (au fiord de Hardanger), et ces monts ne s'élèvent pas toujours tellement droit qu'ils n'offrent çà et là un lit aux glaciers ou des aspérités pour arrêter les neiges.

De ces neiges supérieures, de ces glaciers, des cascades de plusieurs centaines de pieds, parfois de plusieurs centaines de mètres, s'écroulent sur les flots lugubres, qui souvent ont plus de profondeur que la cataracte n'a de chute, puisque dans tel fiord il y a 500 mètres du niveau de l'eau au dernier fond de l'abîme. Les fiords norvégiens sont tellement nombreux, quelques-uns pénètrent si loin et en tant de branches dans l'intérieur des terres, que le développement du littoral norvégien atteint 13 000 kilomètres : sans toutes ces échancrures, il ne dépasserait pas 1900. Parmi ces anfractuosités dont le soleil n'éclaire pas tous les coudes, le fiord de Lysel doit être nommé le premier : nul n'est aussi terrible que ce long zigzag d'étranglements obscurs, larges parfois d'un seul jet de fronde ; les deux falaises ont mille mètres de hauteur et la profondeur des eaux égale ou dépasse la largeur des défilés.

Les rivières suédoises et norvégiennes qui descendent vers les deux mers où baigne la presqu'île, aiment à se reposer dans des lacs dont beaucoup sont fort beaux et quelques-uns très-grands. Le Wener (520 000 hectares) vaut presque dix Lémans, pour l'étendue seulement, car il n'arrive pas à cent mètres de profondeur, et il n'a point sur ses rives des collines comme celles de Lausanne ou des Alpes comme celles de Montreux ; son Rhône est la Gota, fleuve d'un bassin de 4 millions d'hectares roulant en



Le Riukantos

moyenne 523 mètres cubes à la seconde. Le Wetter, grand de 187 000 hectares, profond de 125 mètres, remplit d'eau toujours pure la rivière des usines de *Norrkœping*, la belle Motala. Le Mœlar (122 000 hectares), moins creux que le Wener et le Wetter, est le lac de Stockholm.

Mais ces rivières qui meurent si volontiers dans l'immobilité des lacs sont, de lac à lac ou de lac à mer, des torrents bruyants, colériques, avec des cascades terribles. En Suède, le saut de Niaumelsakas, sur le Luleå (prononcez Luleo), a 400 pieds de hauteur, celui d'Elfcarleby, sur le Dal, 411. Le fameux Trollhæta tombe dans un précipice moins profond, mais le fleuve qui s'y déchire est la puissante Gota. Les cascades norvégiennes l'emportent sur les suédoises : ici, au Bœringfos[1], c'est une écharpe de 2000 pieds, et le torrent, fils des neiges, paraît tomber du ciel. Là, une rivière sombre dans un gouffre tel qu'on n'y descend qu'au péril de sa vie pour sentir d'en bas son néant, au pied du sauvage tumulte qui semble un écroulement de la nature : c'est ce qui arrive au Maan, quand il s'abat de 670 pieds, par le Riukanfos, dans sa course entre le lac de Mjos et le lac encaissé de Tyn. Ailleurs enfin, l'eau ne s'abandonne au vide que pour quelques mètres, et retrouve aussitôt sa prison de rochers; mais alors c'est parfois un petit Rhin qui tombe, car tel courant norvégien, bref de cours, humble de bassin, pauvre de villes, roule des flots très-abondants grâce aux plateaux neigeux, et en toute saison grâce aux lacs. Parmi ces dernières cascades (ce ne sont pas les moins belles), celle de Sarpsfos casse le grand fleuve Glommen : elle a 25 à 30 mètres de hauteur. Tout pays de cascades est aussi pays de rapides. Parmi les plus beaux escaliers d'eaux et d'écumes qu'il y ait en Scandinavie, il faut nommer le Lappia-

[1] *Fos*, en danois, veut dire cascade. Un mot danois peut d'autant plus désigner une chose norvégienne, que la Norvége a le danois pour langue littéraire.

fos ou rapide de Muônioniska, terrible convulsion d'une rivière, d'un fleuve plutôt, car le Muônio semble être la véritable branche mère du Torneå (pr. Torneo) : le violent torrent, large de cinq cents mètres, qui sépare ici la Laponie suédoise de la Laponie russe, se rétrécit subitement et descend de trente mètres. Des canotiers, pauvres pêcheurs qui sont des héros, livrent leur barque aux soubresauts du Lappiafos, et en quelques secondes ils tombent, sans avoir fait naufrage, dans les eaux unies qui succèdent aux eaux brisées et penchées.

En mettant de côté, d'abord le Gotland, puis les prés et les guérets de plus en plus rares à mesure qu'on s'avance vers le nord, tout ce qui, dans les deux pays, n'est pas mont, plateau, neige, glace, fiord, lac, marais ou rivière, appartient à la forêt ou du moins à ce qui fut sylvestre et qui souvent ne l'est plus : Suédois et Norvégiens, cruels pour leur patrie, lui ravissent impitoyablement sa plus grande beauté, sa plus grande richesse, sans nul souci de l'avenir ; car il faut cent ans au soleil froid des Scandinaves pour tirer d'un sol dur des forêts qui vaillent celles qu'on abat en peu de mois. Cette fortune qu'ils ne ménagent point deviendra pauvreté.

SUÈDE

La Suède a près de 44 millions et demi d'hectares et renferme 4 300 000 habitants, un peu moins de 10 hommes par 100 hectares : le dixième du sol y appartient aux prairies, aux champs et aux jardins, un autre dixième aux lacs, vingt-huit centièmes aux forêts, le reste à la nudité.

Les Suédois, peuple blond de haute taille, parlent une langue parente de l'allemand, le suédois, qui réunit la

force, la richesse, la plasticité, la puissance poétique. Hors de Suède, ce beau langage se parle aussi sur la côte et dans les villes de la Finlande. C'est que ce pays, russe aujourd'hui, fut suédois jusqu'en 1809. Rattachée à son ancienne colonie par les souvenirs de l'histoire et par la résistance de l'idiome suédois sur le littoral finlandais, la Suède lui est réunie en hiver par un lien matériel : tous les ans la mer peu profonde et peu salée qui sépare les deux pays, la Baltique gèle, d'un bord à l'autre, et la glace est si forte qu'elle porte pendant des mois les traîneaux, les convois, de la Suède aux archipels russes d'Aland (pr. Oland) et d'Åbo (pr. Obo), et de là jusqu'à la côte qui relève du tsar.

A une certaine époque de puissance et de gloire, ce peuple ne possédait pas seulement la Finlande, presque aussi grande que la Suède; il tenait aussi dans ses mains la Carélie, l'Ingrie, l'Esthonie, la Livonie, une portion de la Poméranie. Il avait donc le sud du golfe de Finlande et un segment du littoral méridional de la Baltique, et régnait sur les bouches de la Néva, de la Duna, de l'Oder. Le marais de Saint-Pétersbourg, où grandit depuis un siècle et demi, en dépit de la nature, la capitale de l'empire qui a précisément brisé le pouvoir de la Suède, était sur son domaine, ainsi que Riga, Stettin et Stralsund. Et c'est bien loin de Stockholm, dans les campagnes de l'Oukraine, à Poltava, trois fois plus près de la mer Noire que de la mer Baltique, qu'après de splendides victoires sur les champs de bataille de l'Allemagne, de la Pologne et de la Russie, il fut enfin arrêté par Pierre le Grand sur son chemin de triomphes et de conquêtes.

Les Suédois appartiennent au luthérianisme.

Une seule ville suédoise a plus de cent mille habitants, c'est *Stockholm*, la capitale (145 000 hab.). Comme Venise, Stockholm est une ville des eaux. Il lui manque le soleil du Sud, les monuments curieux, le renom poétique, mais elle ne repose pas comme la reine de l'Adriatique sur de

plates lagunes, en vue d'une côte basse ; elle borde le rivage et remplit quelques-unes des douze à treize cents îles du lac Mœlar.

Gœteborg ou *Gothembourg* (60 000 hab.), second port de la Suède, regarde la pointe du Jutland par delà le détroit du Cattégat.

La célèbre *Upsala*, la première université du royaume, est une toute petite ville de 12 000 âmes.

NORVÉGE

La Norvége a bien près de 31 700 000 hectares, sur lesquels 600 000 à 700 000 seulement sont cultivés, à peine l'étendue d'un département français. Elle n'est guère que fiords et plateaux inhabitables; glaciers dont le plus grand est celui de Swartisen ou Neige-Noire; lacs et fonds marécageux ; forêts de frênes, de sapins, de pins et d'épicéas; gorges aux foudroyantes cascades; vallées dont l'ours, roi du Nord, connaît les bois sévères. Les villes, les bourgs mêmes y sont rares, et l'on fait souvent de longues lieues avant de rencontrer les maisons de bois qui, suivant leur nombre, composent les villages, les bourgs et les cités où réside le peuple norvégien.

A altitudes égales sous les mêmes latitudes, la Norvége est plus douce de climat que la Suède, ce qu'elle doit au courant du Golfe qui lui porte la tiédeur sous forme de nuées épaisses : il tombe annuellement à Bergen deux mètres et demi de pluie (460 centimètres à Christiania et 353 seulement à Stockholm), et peut-être que certains fiords reçoivent sur l'échine de leurs monts autant d'ondées que ce Cumberland, qui de par ses cinq mètres de pluies par an est le pays le plus mouillé de l'Europe.

Malgré cette plus grande aménité du ciel, comme la

terre norvégienne est en moyenne beaucoup plus rugueuse, plus élevée, plus inhabitable que la Suède, la Norvége a deux fois moins d'hommes à surface égale que le royaume de Stockholm, qui lui-même en a six à sept fois moins que la France; et les Norvégiens ne sont pas plus de 1 763 000, moins que le peuple de Paris. Cette nation, soumise au Danemark avant d'être unie en 1815 à la Suède, se compose de familles vigoureuses, d'hommes généralement blonds, les plus grands des Européens. Les Norvégiens sont des coutumiers de la mer, nés pour les lointains voyages, les aventures, le commerce, et avec cela des gens pratiques, qui, jadis, sous le nom de Normands ou hommes du Nord, couraient le monde pour « guaigner, » comme ils disaient dans le français d'alors, devenu la langue de leur bande la plus heureuse, celle qui « guaigna » la Normandie, l'Angleterre et la Sicile. Une autre bande trouva et peupla l'Islande, puis découvrit l'Amérique avant Colomb; et c'est par hasard sans doute que, chassée du Vinland, elle n'y créa point alors une Norvége qui aurait grandi à l'infini devant elle, comme le font aujourd'hui les États-Unis, nés sur ce même Vinland. Maintenant la terre des Normands, repliée sur elle-même, n'envoie plus ses fils à la conquête du monde; elle se borne à couvrir la mer de matelots hardis et à remplir, pour sa part de colons, les régions froides du Grand-Ouest américain, principalement le Michigan, le Wisconsin et le Minnesota.

Les Norvégiens sont luthériens. Leur langue écrite, officielle, celle qu'emploient les livres, les journaux, la politique, celle qu'on parle dans les assemblées, dans les salons, est le danois, le moins beau des idiomes scandinaves : ce qui tient à la longue domination du Danemark sur la Norvége ; mais dans les campagnes vit encore un langage sur lequel le danois a eu peu de prise, et qui, dit-on, se rapproche de la vieille langue scandinave autant que l'islandais lui-même (?).

La Norvége n'a pas une seule ville de cent mille âmes. *Christiania* (67 000 hab.), la capitale, occupe l'extrémité d'un fiord allongé, dans la meilleure partie de la Norvége, dans le sud, à portée du plus grand fleuve du pays, le Glommen, et du lac le plus célèbre, le Mjœssen.

La seconde ville de la Norvége, la pluvieuse *Bergen*, a 30 000 âmes. C'est un port de la côte occidentale situé à travers mer en face des Shetland.

Throndhjem, que nous avons le tort d'appeler *Drontheim*, forme allemande et non pas norvégienne, borde le rivage d'un fiord, à l'embouchure du Nid, belle rivière qui forme à quelques kilomètres en amont les deux cascades de Leer. Cette ancienne capitale du royaume a 20 000 habitants. Plus septentrionale encore que Bergen, elle est moins loin du Pôle que les îles Fœrœer elles-mêmes, cet archipel aussi voisin de l'Islande que de l'Écosse.

Laponie. — Au nord de la Suède, de la Norvége, et aussi de la Finlande, la Laponie renferme des Scandinaves de plus en plus nombreux et des Lapons, hommes d'origine finnoise.

Les Lapons, nation olivâtre, malpropre, à cheveux noirs, ont passé longtemps pour la race la plus petite du Globe ; cependant si l'on trouve chez eux des hommes de quatre pieds, les hommes de cinq ou de six pieds n'y sont pas beaucoup plus rares qu'ailleurs. Quelques-unes de leurs familles pêchent dans la mer, les lacs, les rivières ; les autres vivent avec leurs rennes dans des forêts presque toujours ensevelies jusqu'à mi-tronc dans la neige. Le bouleau, le genévrier, l'aulne, le saule, composent ces tristes bois qui bordent des lacs, des lichens jaunes ou rougeâtres et des tourbières.

Rude et triste vie que celle de ces enfants du Nord !

Encore s'ils n'avaient à combattre que le désert, les longues distances, les tourmentes de neige et le linceul de l'hiver ! Mais ils luttent contre un ennemi plus terrible, les moustiques. La Laponie possède aussi son printemps et son été. Quand la saison tiède a descellé les lacs et les torrents, rendu les cascades à leur frénésie et brisé la carapace glacée des marais, les moustiques s'élèvent dans l'air par millions de millions, au-dessus des tourbières desséchées. Ils saignent le Lapon, ils affolent ses rennes. Pour échapper à leurs dards, l'homme abandonne alors avec son troupeau la mer poissonneuse, les gazons, les belles mousses, le rayon de soleil dans les vallons abrités ; il fuit au loin vers les plateaux élevés, sachant bien qu'il y retrouvera quelque chose de l'hiver, mais du moins n'y sera-t-il pas tourmenté par les aiguillons ailés. Et ce n'est point pour lui une petite affaire que de se transporter au loin. S'il a peu d'objets de luxe à traîner après lui, il lui faut mener toute une armée de rennes : la plus petite famille laponne, un père, une mère, un fils, une fille, ne vit pas à moins de quatre cents rennes, et tel homme riche en a quatre mille.

Ce pauvre peuple n'erre pas seulement en Scandinavie, mêlé à des Scandinaves ; on le rencontre aussi dans la Russie du Nord, à l'ouest de la mer Blanche, mêlé à des Finlandais, à des Scandinaves et à des Slaves. Partout il passe plus ou moins de l'état nomade à l'état sédentaire, et partout aussi il recule également par degrés devant les races plus nombreuses, plus belles, plus fortes, plus intelligentes, qui viennent lui disputer ses poissons, ses mousses, ses lambeaux de prairie jusque dans les longues ténèbres de la nuit polaire. Mais s'ils reculent ou s'absorbent, les Lapons ne disparaissent pas pour cela : il y en a aujourd'hui plus qu'autrefois, au moins dans la Laponie norvégienne, où ils sont 18 000, sur les 26 000 de la nation entière.

Les Lapons donnent à leur patrie le nom de Samé-Ednam, celui de Samegierl à leur langue, et eux-mêmes



Traîneau attelé de rennes.

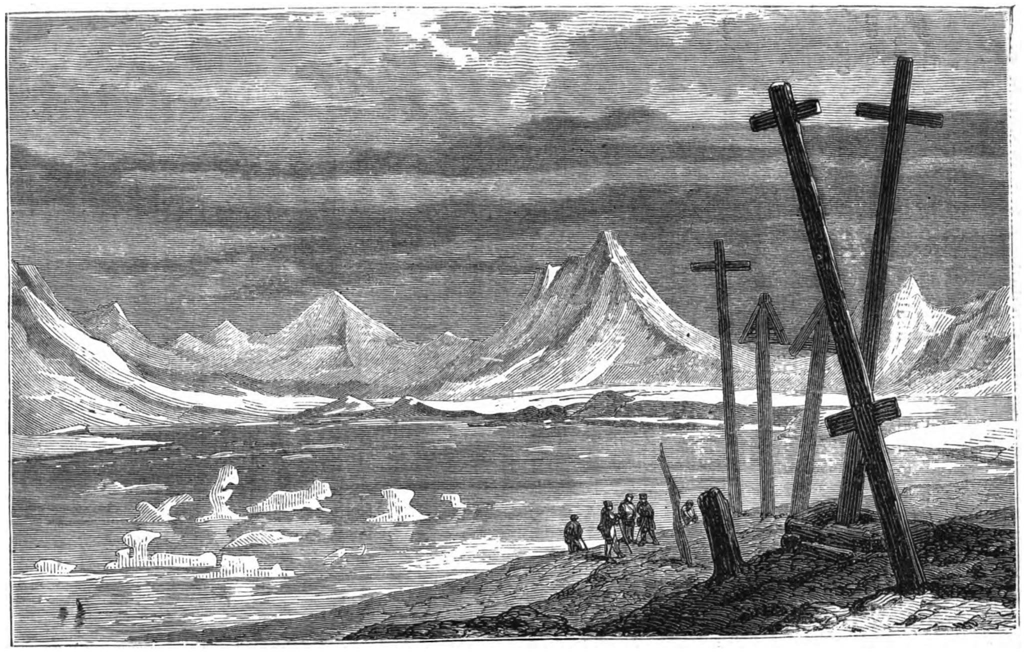
s'appellent Sameladz (au singulier Samé). Jadis les Lapons, maintenant si peu nombreux dans les pays qu'ils occupent encore, s'étendaient sur toute la péninsule scandinave, sur la Finlande, le Danemark, et jusque sur le nord de l'Allemagne.

Iles. — De la Suède relèvent l'île d'Œland et l'île de Gotland, dans la mer Baltique ; de la Norvége, les îles Lofoden, dans la mer du Nord, et l'île de Kvalœ ou d'Hammerfest, près du cap Nord.

Œland, en face de la ville de Calmar, donne à 35 000 Suédois les pauvres ressources de 155 000 hectares de forêts, de calcaires rouges couverts de mauvaises herbes, de terres basses qu'on peut labourer. Comme dans toutes les îles du haut Nord, et en général de la Terre entière, la mer y aide singulièrement les habitants à vivre.

Gotland, plus éloignée en mer, tient 50 000 hommes sur 230 000 hectares de collines calcaires et de petits plateaux bas interrompus de marais et de lacs. Son chef-lieu, *Wisby*, touche rarement à ses maisons vieilles de plusieurs siècles ; jusqu'à ce jour, cette ville reste un modèle achevé des cités du moyen-âge.

Les îles **Lofoden** (582 000 hectares, 30 000 hab.) accompagnent la côte septentrionale de la Norvége. Élevées (jusqu'à plus de 1 300 mètres), escarpées ou à pic, déchirées, séparées les unes des autres ou isolées du continent par des courants violents, elles ont à un haut degré le caractère de grandeur propre au littoral du pays des fiords. Ainsi que le rivage de Norvége, elles ont un climat infiniment supérieur à ce que feraient craindre des latitudes peu éloignées du cercle polaire.



Paysage du Spitzberg.

Malgré l'étroitesse des chenaux faute desquels elles deviendraient terre ferme, elles ne sont entrées qu'au commencement de ce siècle dans le « concert européen. » Au temps des grandes tueries de la République et de l'Empire, leurs habitants usaient encore de l'arc, eux, les voisins de tant de nations instruites depuis trois ou quatre cents ans dans l'art d'abattre des armées à coups de canon. Ces insulaires s'entretiennent par la pêche de la morue et des autres poissons, et par la chasse des oiseaux de mer, plus que par les moissons de leurs patries rocheuses. La plus vaste de leurs îles est *Hindœ* (224 000 hectares).

Les Lofoden ont longtemps eu le renom de posséder le plus avide entonnoir de la mer, le *Malstrœm*. Ce Charybde et Scylla septentrional ne cachait point dans ses rochers un monstre à six têtes aboyantes, guettant jour et nuit les navigateurs au passage, mais ses tourbillons, ses courants, ses canaux ne laissaient jamais échapper le vaisseau qu'ils avaient étreint, et les matelots descendaient avec leur fétu de bois dans la profondeur. Aujourd'hui nous savons que cet entonnoir sans pitié n'est qu'un courant rapide entre les îles de Vagœ et de Moska. Non-seulement il n'engloutit pas les vaisseaux de haut bord en temps calme, mais il ne dévore même point les barques des pêcheurs pendant la tempête.

Kvalœ, au nord du 70e degré de latitude, porte la ville la plus septentrionale de l'Europe, *Hammerfest*, lieu de pêche et de négoce. De ce port, des autres fiords lapons, on arrive, en gouvernant vers le Pôle, à un archipel sans arbres, sans verdure, sans rivières, sans fontaines, sans habitants, sans maîtres. Cet archipel a nom Spitzberg.

Spitzberg. — Le Spitzberg (*Mont-Pointu*) doit ce nom hollandais aux pics aigus qui dentellent ses montagnes,

et dont les plus hauts ne semblent pas dépasser 1400 mètres. Des glaciers énormes, pendus à leurs roches, descendent jusqu'à l'Océan ; ils couvrent de leur froide immensité des vallées dont l'homme ne foule du pied le sol en aucune saison, parce que le soleil perd tous ses feux sur cette cuirasse polaire : pendant quatre mois d'un jour que nulle obscurité n'interrompt, il brise en vain ses rayons sur ces « mers de glace. » Il les éclaire, il les chauffe, il les mouille, il les anime d'un bruit de gouttelettes et de cascatelles, mais c'est à grands torrents que tout cet hiver devrait fondre pour délivrer enfin les vallées de leur écrasante armure.

Un jour de quatre mois, et une nuit d'égale longueur, une saison où des jours sans chaleur alternent avec des nuits pâles, des cieux sans sérénité, des brumes, des vents durs, de sublimes aurores boréales, ainsi se poursuit la morne année du Spitzberg. La moyenne annuelle du climat y est de — 8° 6, et l'on n'y a jamais observé plus de 16 degrés au-dessus de la glace fondante.

Le Spitzberg fut découvert par des Hollandais. Aujourd'hui ce sont surtout des Norvégiens et des Russes qui vont pêcher dans ses fiords le phoque, régal de l'ours blanc, le morse, la baleine, fort diminuée par des poursuites cruelles.

Sur les roches littorales, des millions d'oiseaux marins pondent et couvent. Chaque espèce occupe en troupe serrée son gradin. On dirait un amphithéâtre dont les spectateurs croassent ; de tous côtés volent en criant les mâles qui plongent pour pêcher le dîner des couveuses. Sur la terre ferme, le renne vit comme il peut sur la neige, la glace et le rocher : il retrouve ici les lichens de Laponie.

DANEMARK

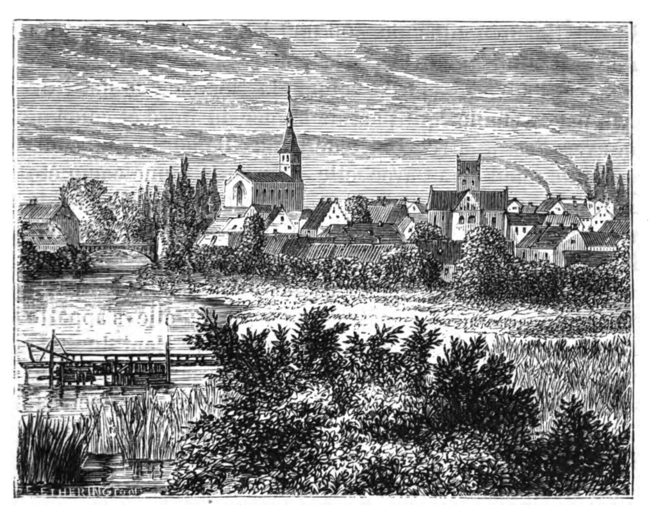
Iles. Jutland. Slesvig-Holstein. — Au sud de la Suède et de la Norvége, le Danemark, pays scandinave aussi, compte un peu plus de 1 850 000 habitants, à peu près la population de Paris, sur une surface de 3 800 000 hectares, quatorze fois moindre que la France. Il se compose d'îles riches et peuplées, et d'une péninsule moins féconde couvrant les deux tiers du royaume.

Avec ses dépendances, la **Seeland**, île fertile, dépasse 700 000 hectares avec 600 000 habitants, dont 200 000 pour la capitale du pays. Le Sund, bras de mer qui n'a pas 4 kilomètres de largeur au point le plus étroit, la sépare de la côte méridionale de Suède, et si l'eau salée baissait de 20 mètres Seeland deviendrait terre suédoise. Les autres îles danoises sont : au sud de Seeland, **Laaland**, terre basse, et **Falster**, terre plate ; au loin, dans la mer Baltique entre la pointe de la Suède et la Poméranie, **Bornholm**, jadis plus grande, mais une partie de sa terre est descendue dans la Baltique avec les forêts qu'elle portait, et dont quelques restes se voient encore à plusieurs mètres de profondeur sous l'onde amère. A l'ouest, de l'autre côté du détroit du Grand Belt, encombré de bancs de sable, s'élève la **Fionie**, en langue danoise *Funen* (340 000 hectares; 220 000 habitants).

Cet archipel ne porte point de montagnes sublimes; il n'a que des collines peu élevées, mais ces collines ont des formes gracieuses, leurs gazons sont admirablement verts, et sur leurs côteaux montent et descendent jusqu'à de jolis lacs, de belles forêts de résineux, tels que le sapin, et d'arbres à feuilles caduques, tels que le

hêtre. Les îles danoises semblent faites pour inspirer des idylles.

Le Petit Belt, voie marine large de 1750 mètres seulement à l'endroit le plus resserré, sépare la Fionie du Jutland qui entretient un peu plus de 700 000 habitants sur 2 500 000 hectares. Le Jutland est la pointe septentrionale de la presqu'île germano-danoise. La partie méridionale de cette péninsule jutlandaise, que les Anciens ap-



Vue d'Odensée, en Fionie.

pelaient Chersonèse Cimbrique, le Slesvig-Holstein, pays récemment encore danois, dépend aujourd'hui de la Prusse, depuis une annexion qui a ramené à l'Allemagne, en même temps que des « frères parlant allemand, » près de cent cinquante mille hommes ne parlant que le danois. En mettant la main sur ce « pays enlacé par la mer, » sur ce « haut boulevard des mœurs allemandes » — ainsi parle un chant fameux, — la Prusse a comme supprimé la presqu'île qui séparait son littoral baltique de ses côtes de la

mer du Nord; car le Slesvig-Holstein, terre basse profondément indentée des deux côtés par la mer, offre un passage facile à des canaux de grande navigation : canaux qui toutefois ne pourront s'ouvrir sur la mer du Nord qu'à portée d'Helgoland, île anglaise formidablement armée. Avant d'être soudainement diminué par la violence des hommes, le Danemark l'était insensiblement par la furie de la mer: en six cents et quelques années, de l'an 1240 à nos jours, la vague aurait ravi au Danemark et au Slesvig-Holstein plus de 300 000 hectares de terres, la moitié de l'un de nos départements.

Le Jutland a des fiords comme la Norvége, le fiord de Lym par exemple, qui part de la mer du Nord et court si loin vers l'est à la rencontre de la mer Danoise, qu'il communique maintenant avec elle, à la suite d'une conquête faite par les flots sur le rivage oriental. Mais ces fiords ne sont pas étranglés dans les montagnes, avec des cascades prodigieuses et de sublimes glaciers; il n'y a que des collines dans le Jutland : la plus haute, dans les environs d'Aarhus, a 173 mètres seulement; elle s'appelle pourtant d'un nom danois qui veut dire le Mont du Ciel; et c'est le Mont-Blanc du Danemark, pays si peu élevé que son altitude moyenne dépasse à peine trente-cinq mètres, l'Islande non comprise. Dans l'est de la presqu'île jutlandaise, le long du Belt et du Cattégat, se déroulent de bonnes terres, de belles moissons et des bois. Au centre et à l'ouest jusqu'à la mer du Nord, se suivent à perte de vue les landes, les sables, les dunes sans leurs vieilles forêts.

C'est de la presqu'île jutlandaise, et spécialement des terres basses du Slesvig méridional, que partirent les Angles dont le nom est devenu celui de l'Angleterre et des Anglais, bien que l'immense majorité des gens d'Albion descende certainement d'autres pères et d'autres mères que ceux que put fournir une poignée d'aventuriers. Ainsi nous nous appelons Français sans provenir des quelques milliers de routiers francs qui saccagèrent la Gaule romaine.

Aujourd'hui, tandis que l'île nommée d'après les Angles répand au loin ses colonies dans le monde, le pays d'où sortirent en partie les hordes barbares qui subjuguèrent le sud-est de l'Angleterre est une obscure province appartenant à l'Allemagne, mais grandement mêlée d'éléments danois; un district situé au nord-est de la ville de Slesvig, sur la baie de Kiel, s'appelle encore *Angeln*. Quant aux Saxons, qui contribuèrent aussi à la formation de la nation anglaise, ils étaient proches voisins des Angles et habitaient sur l'Elbe inférieure. S'ils n'ont pas laissé leur nom au pays qu'ils conquirent avec les Angles, ce nom sert maintenant à désigner l'ensemble de tous les peuples qui doivent leur existence à la furie de commerce des insulaires de la Grande-Bretagne, car on appelle très-faussement race anglo-saxonne, ou simplement race saxonne, les innombrables hommes de langue anglaise qui ont pris possession d'une partie de l'univers.

Les Danois ressemblent aux autres Scandinaves par un grand fond d'énergie tranquille, par l'amour de la famille, par beaucoup de goût pour l'étude et un grand penchant aux idées mystiques. Descendus de tribus aventurières, de souche gothique, qui se fixèrent au cinquième siècle dans les îles du Belt, et plus tard dans la péninsule jutlandaise, ils trouvèrent devant eux des Celtes et des Finnois avec lesquels ils se mêlèrent sans doute, comme dans la suite avec des immigrants saxons, frisons, hollandais. Les Danois professent le luthérianisme. Leur langue, sœur du suédois, bien moins belle et sonore, de formes plus modernes, est aussi l'idiome littéraire des 1 763 000 Norvégiens, le parler national de 135 000 Slesvigois septentrionaux arrachés par la Prusse à la patrie malgré tous leurs vœux, enfin le langage d'une dizaine de milliers de Blancs et de métis d'Esquimaux sur les côtes du Groënland. Il y a donc dans le monde environ 3 750 000 hommes ayant le danois pour langue courante ou pour langue littéraire et « distinguée »; avec les 4 450 000 Suédois de la Suède et de la Finlande, les 71 000 Islandais,

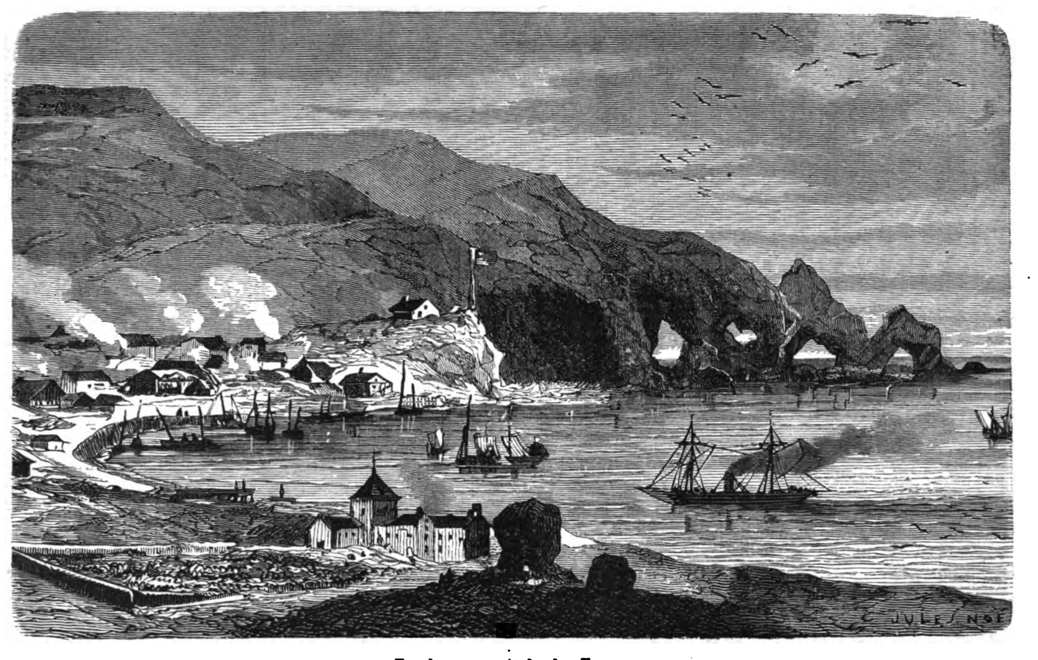
et les 10 500 insulaires de Fœrœer, cela fait près de de 8 300 000 Scandinaves.

Le Danemark ne renferme qu'une seule ville supérieure à cent mille âmes.

Kiœbenhavn, nommée par nous *Copenhague*, a **180 000** habitants; 200 000 avec Frédérisborg. Capitale du pays et port de l'île de Seeland, elle longe de ses quais un bras du Sund. Elle a perdu son importance maritime, mais elle est restée le cœur du Danemark: à elle seule, elle renferme le dizième de la nation. C'est le Paris des Danois.

Islande. — A quinze cents ou deux mille kilomètres de Copenhague, une quatrième nation scandinave, qui dépend du Danemark, vit isolée, sous un climat rebelle, dans une île voisine du cercle polaire, entre l'Europe et l'Amérique, au sein d'une mer froide où se rencontrent le flot de l'Atlantique et celui de l'océan Glacial.

L'Islande est deux à trois fois plus rapprochée des côtes gelées du Groënland (Amérique), que des fiords brumeux de l'Écosse. En s'y rendant de Copenhague, les navires touchent aux **Iles Fœrœer**, pauvre archipel de 25 petites terres dont les 10 500 habitants de souche norvégienne parlent l'ancien norvégien et le danois; ils obéissent au roi de Kiœbenhavn et ont pour capitale la triste *Torshavn.* Peu abordables, montagneuses, presque toutes basaltiques, elles ne voient l'orge, leur seule céréale, mûrir qu'une fois sur trois; toutefois les lacs n'y gèlent point: la mer, influencée par le courant du Golfe, adoucit tellement leur climat que la moyenne de l'hiver y est à peine plus rude qu'à Constantinople, bien que la ville du sultan sublime soit moins aunord du 40e degré que les Fœrœer au nord du 60e. Ce qui manque à cet archipel, ce



Torshavn, capitale des Fœrœr.

sont les chaleurs brillantes d'un ciel sans nuages sur des vallées sans brouillards.

L'Islande a dix millions d'hectares. Son nom veut dire le Pays des Glaces, et il est mérité, les seuls glaciers, sans rien dire des névés et des neiges, y couvrant près de douze cent mille hectares. Un des premiers navigateurs scandinaves qui la reconnurent l'avait non moins sagement appellée Snæland ou Pays des Neiges, et cependant le nom qui lui conviendrait le mieux serait encore celui de Hraunland ou Pays des Laves, parce qu'une très-grande partie de l'ancien sol y a disparu sous les crachats des volcans.

Six volcans au moins y brûlent encore, juste épouvante et fléau du pays par leurs terribles vomissements qui comblent des vallées, emplissent des lacs et cachent à jamais des rivières. De leur gueule s'élancent aussi des fleuves bouillants, comme en 1766, à une éruption de l'Hékla; et quelquefois ces torrents, grossis des neiges qu'ils fondent, sortent au loin de leur lit en inondations qui seraient tragiques si l'Islande avait des villes à l'intérieur, mais il n'y a d'habitants que sur la côte, principalement à l'ouest.

Le plus fameux de ces volcans, l'Hékla, haut de seize à dix-sept cents mètres, a fait moins de mal à l'Islande que plusieurs de ses voisins; on lui connaît cependant vingt-cinq crises. Le Skaptar est beaucoup plus malfaisant; à la suite d'une de ses éruptions, l'air empoisonné de soufre, les pluies de cendre, la famine, l'épidémie qui la suivit, enlevèrent, dit-on, dix-neuf mille hommes à ce pays qui n'a pas plus d'habitants que quatre ou cinq cantons de la France. Le Krafla et le Leirhnukur ont fait longtemps bouillir le lac des Moucherons ou Myvatn autour des laves ardentes par lesquelles ils l'ont en partie comblé; le Vatna ou Klofa se lève dans un morne désert de glaces, de neiges, de laves, de près d'un million d'hectares; l'Œrœfa, auquel on ne connaît pas de colère fatale ou même de grondement menaçant, s'é-



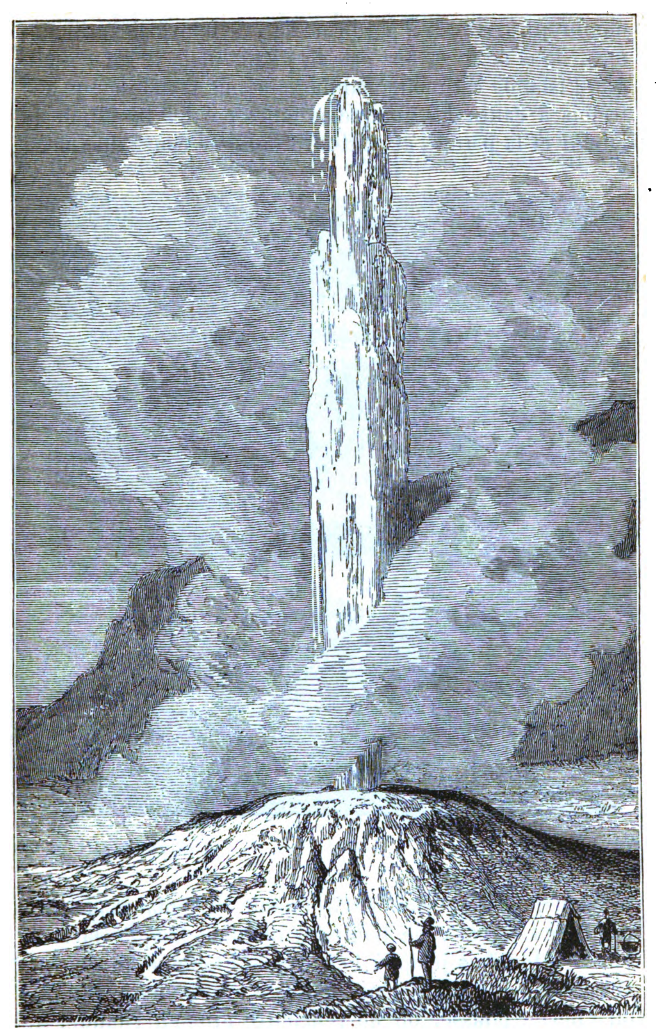
Site islandais.

lance du bord de la mer, sur la côte du sud-est, à la hauteur d'un peu plus de 1950 mètres : c'est le point culminant de l'île.

Les *aa* ou *elf* qui descendent de ces *jœkull* ou montagnes, roulent leurs eaux, blanches le plus souvent, dans des lits de lave dont aucun pont ne relie les deux rives, et il faut les traverser à gué, non sans danger, ces torrents étant larges, violents, souvent penchés en rapides, souvent rompus en cascades. Ils mènent des flots très-froids quoiqu'ils reçoivent beaucoup de ruisseaux d'eau presque bouillante, car l'Islande est par excellence le pays des *laugar* (sources chaudes), des *hverar* (fontaines bouillantes), des *reykijar* (jets de vapeur) et des *geyser*, gerbes intermittentes qui tout à coup montent en sifflant dans l'air à cinquante mètres de hauteur, puis retombent sur la fontaine d'eaux brûlantes qui les a violemment vomies.

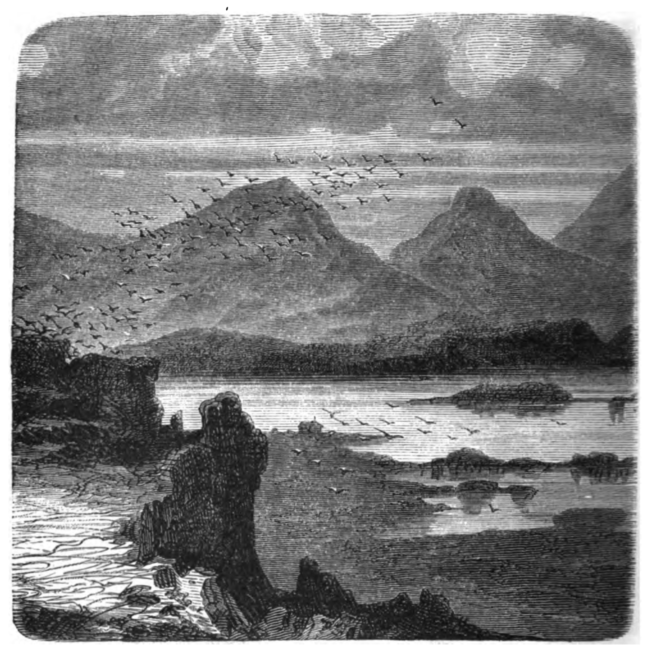
Les ruisseaux bouillants ou tièdes que font ces jaillissements, quelque nombreux qu'ils soient, perdent leur chaleur dans les eaux glacées, et les torrents islandais (lorsqu'ils ne sont point trop rayés de cendres volcaniques) abondent en truites et en saumons, c'est-à-dire en poissons qui se plaisent dans les ondes fraîches; des *vatn* ou lacs de leurs bassins, également peuplés de saumons et de truites, plus d'un doit son existence aux volcans, à leurs fleuves de feu devenus digues de pierre en travers des vallées; tel autre est peu à peu rétréci et rempli par la lave d'un cratère, le Myvatn par exemple, qui repose dans une coupe de lave sans profondeur, au sein d'une solitude noire, sous un air presque fait de moustiques, entre des rives où s'élèvent en colonnes les vapeurs des sources chaudes.

Si encore, dans l'ère historique et de nos jours aussi, ces volcans n'avaient fait que créer ou combler des lacs; mais ils se sont également épanchés sur des versants pastoraux, sur des vallées arables. Dans les premiers siècles de son existence le peuple islandais fut plus riche et plus



Le grand Geyser.

nombreux ; ce qu'il a perdu de sol, de bourgades, d'hommes, nous ne le savons pas au juste, mais il est certain que l'Islande est moins habitable et moins habitée qu'autrefois à cause des conquêtes faites par les laves sur le labour et la pâture, et peut-être aussi à cause du refroi-



Lac islandais.

dissement de la mer environnante. Et maintenant, à part des « forêts » de bouleaux montant jusqu'à la hanche, quelquefois jusqu'à l'épaule de l'homme qui les traverse, à part des lambeaux de plage, des bouts de vallons où l'herbe pousse, on ne rencontre plus en Islande, de l'est à l'ouest et du nord au sud, que champs de mousse

courte, plaines et mamelons de fin sable noir, *myrar* ou marais, coulées volcaniques, plateaux sinistres de cinq cent à mille mètres d'altitude, tout cela sans ombrages; les Islandais n'ont pour se chauffer que le bois flotté par la mer, quelques buissons, un peu de tourbe, de la fiente séchée, des os et des plumes d'oiseaux de mer.

Aussi l'Islande est-elle le patrimoine de 71 000 hommes seulement : habitée au même degré que la France, elle aurait sept millions d'habitants, ou cent fois plus qu'aujourd'hui. Et encore ses 71 000 Islandais lui pèsent-ils. Incapable d'être pour eux une mère généreuse, elle commence à les envoyer à l'Amérique du Nord, dans la Nouvelle-Écosse, dans le Haut-Canada, sur le bord du lac Winnipeg en Manitoba, dans la froide Alaska, et dans ces Etats-Unis dont les sources bouillantes et les grands jets d'eau font pâlir l'antique renommée des laugar, des hverar et des geyser d'Islande.

Les Islandais ont pour ancêtres des Scandinaves arrivés au neuvième et au dixième siècle, à partir de 874, et qui ne trouvèrent dans l'île que quelques moines celtes venus quatre-vingts ans auparavant de l'Ecosse. Ces fondateurs d'un peuple étaient surtout des Norvégiens païens fuyant à la fois la religion chrétienne, nouvelle en Scandinavie, et le despotisme du roi Harald aux beaux ou aux blonds cheveux. Les Islandais forment maintenant la moins mêlée des nations scandinaves, celle qui a le mieux gardé les mœurs, les qualités, les traditions, la vieille langue de la race gothique. Ils sont de la confession luthérienne.

L'Islande n'a qu'une seule cité de plus de mille âmes, *Reykjavik*, sa capitale, bourg de douze cents habitants, aux maisons en bois couvertes de toile goudronnée. Elle tire son nom (*Bourg Fumant*) des vapeurs qui flottent sur les sources chaudes du voisinage.

RUSSIE

Oural. Plaine russe. Steppes. Terreau Noir. — L'Europe, faisant front de tout autre côté sur des mers froides ou tièdes, tient à l'Asie par la Russie. Séparée de l'Asie par la chaîne peu élevée de l'Oural, par de vagues steppes, par la mer Caspienne et par la barrière immensément haute du Caucase, la Russie tient à elle seule plus de place que le reste de l'Europe, son étendue approchant de 540 millions d'hectares, dix fois la France. Avec ses dépendances d'Asie : Caucase, Sibérie, pays de l'Amour, littoral du Pacifique, Turkestan, l'empire Russe dépasse deux milliards cent millions d'hectares : c'est près de 40 fois la France, plus du septième et presque le sixième des terres, le quart de tout l'ancien continent.

La Russie possède les premiers lacs de l'Europe, le Ladoga (1 830 000 hectares) et l'Onéga (880 000 hectares), qui sont de petites mers; ses fleuves l'emportent sur presque tous ceux de l'Europe par la longueur du cours, l'aire du bassin et la masse d'eau qu'ils entraînent. L'un d'eux, la Volga, dont le nom signifie justement la *Grande*, coule pendant près de 4000 kilomètres, trois à quatre fois la Loire, avec un bassin près de trois fois grand comme la France. Deux de ses affluents, la Kama et l'Oka, sont eux-mêmes des cours d'eau auxquels nous ne pouvons opposer que notre Rhône, beaucoup moins long mais plus abondant.

Ce qui manque à la Russie, c'est la montagne ; aussi son altitude moyenne, 167 mètres, est-elle fort inférieure à celle de l'ensemble de l'Europe (297 mètres). Elle n'a de vrais monts qu'à ses frontières : au sud, dans le Cau-

case, entre l'Europe et l'Asie, le mont Elbrous atteint 5660 mètres; à l'est, également entre l'Asie et l'Europe, le plus haut sommet des monts Oural, le Tœll Poss, n'arrive pas tout à fait à 1700 mètres.

En Europe, on considère le granitique Oural, qui couvre 33 millions d'hectares, comme la barrière entre la Russie d'Europe et la Russie d'Asie, mais les Russes n'acceptent pas cette distinction. Pour eux, deçà, delà, s'étend également la patrie moscovite, l'empire un et indivisible du tsar, et les limites administratives franchissent sans respect, d'Europe en Asie, d'Asie en Europe, cette rangée nommée en russe *Kamennoï Poïas*, la Ceinture de pierre, et aussi *Zemnoï Poïas*, la Ceinture de terre, deux termes traduisant les mots turcs Oural-Taou, la Chaîne de ceinture. Nos ancêtres furent un peu du même avis, jusqu'à Pierre le Grand et plus tard, eux qui mettaient les Moscovites en Asie et terminaient l'Europe avec le royaume de Pologne.

D'ailleurs, d'un versant à l'autre de l'Oural, par-dessus cette croupe de 2450 kilomètres de longueur, tantôt simple, tantôt faite de deux ou de trois chaînes parallèles, rien dans le sol, rien dans le ciel, rien chez les hommes, ni la physionomie, ni la langue, ne rappellent qu'on change de partie du monde. Si la frontière n'était signalée sur les routes transversales par des poteaux indicateurs, si elle n'était marquée par une suite d'éclaircies dans la forêt, on ne verrait point qu'on passe d'Europe en Asie. Seulement, le côté de l'Asie, celui qu'on serait tenté de croire le plus barbare, est plus riche, avec des villes plus industrieuses, plus luxueuses, plus largement bâties, plus rapidement croissantes. L'Oural, très-veiné de métaux, riche de son or, de ses fers, de son cuivre, de son platine, de ses diamants, de ses malachites, de son sel, l'est aussi de ses bois, que malheureusement on rase au pied avec une prodigalité folle, tant pour le bois de chauffage que pour l'appétit dévorant des fourneaux de l'industrie.

Si l'on ne tient pas compte des chaînes limitantes, la Russie est très-plate et ses collines les plus élevées ne dépassent guère trois cents mètres. Cette égalité du sol est un grand lien de l'empire : elle rend aisée la navigation des rivières, elle facilite le creusement des canaux, l'établissement des chaussées et des voies de fer. La Russie, d'ailleurs, appartient au plus grand des constructeurs de routes, à l'hiver : pendant un quart, un tiers, une moitié de l'année, suivant les latitudes, ce puissant niveleur couvre le pays entier, de la mer Blanche à la mer Noire, d'une neige durcie où les traîneaux glissent comme sur des rails. Le *moujik*[1] de la Moscovie se meut alors en tout sens dans l'immense plaine blanche, au milieu de forêts blanches aussi quand elles sont de bouleaux, noires sauf les frimas des rameaux quand elles sont de pins et de sapins. Il traverse les plus larges rivières sans les apercevoir, car elles ne laissent d'elles, en cette saison, qu'une dépression souvent même effacée par les remblais de la neige. Unie comme elle est, la Russie serait laide sans ses beaux fleuves, ses lacs aux rives charmantes, ses forêts de pins sylvestres, d'épicéas, de sapins, de mélèzes, de bouleaux superbes, de chênes, de hêtres, de tilleuls, reculant tous les jours devant la hache, le défrichement et l'incendie. Déjà certaines régions autrefois très-ombragées dépérissent faute de bois, les rives de la Volga par exemple, et un appauvrissement visible des eaux du fleuve accompagne cette coupable déforestation. Il en est de même du fleuve Oural, qui diminue sensiblement : son delta avait dix-neuf branches, il n'en a plus que cinq.

Ces forêts occupent encore le tiers du pays ; le reste se partage entre le bon sol, y compris les steppes, et tout ce qui est condamné à ne jamais produire : eaux, lacs, étangs, marais, *toundras* ou basses plaines septentrionales, rocs, terres sans sucs sous des cieux trop froids. Les steppes de la Russie méridionale, grands de 55 mil-

[1] Homme.



Forêt de bouleaux.

lions d'hectares, se composent de plaines sans fin, peu ou point ondulées, n'ayant parfois jusqu'à l'horizon le plus effacé d'autres collines que les tertres bas nommés kourganes ou tombeaux des Huns, et qui sont peut-être en effet des mottes funéraires. Ces légères éminences ont rarement quinze mètres de haut; ailleurs elles porteraient des ruines féodales, mais ici elles ne sont couronnées d'aucun vieux château, et ce n'est point sur des pierres ayant bu du sang que le berger surveille de leur sommet son troupeau dispersé dans la lande. Parfois salés, les steppes sont nus, sauf au bord de leurs rivières; on y voit de vastes champs de roseaux, et leurs herbes sont mêlées de plantes épineuses : absinthe, armoise, chardons, molènes, achillées. Rebelles à la culture sur une grande partie de leur étendue, ils se prêtent au pâturage et ils multiplient ces grands troupeaux de bœufs, de moutons, de chevaux fameux, qui sont la meilleure chevance de la Russie avec les céréales et les bois. Comme toutes les plaines d'une monotonie grandiose, le steppe a sa beauté. Ses fils l'adorent. Jadis, quand à la suite d'un Jagellon ou de quelque autre ferrailleur, un guerrier de la Petite-Russie tombait sur le sol étranger, dans les Carpates, en Bohême, en Allemagne, en Lithuanie, chez les Grands Russes, avant de mourir il embrassait pieusement (si sa blessure lui en laissait la force), la poignée de terre maternelle qu'il portait avec lui sur tous les champs de bataille.

Le reste du pays consiste en prairies admirables, en terrains fertiles, parmi lesquels se distingue le célèbre Tchornosiom, mot à mot le *Terreau Noir*, contrée de trente-trois millions d'hectares qu'on dit sans rivale en Europe pour la fécondité d'un sol arable ayant au moins cinq mètres d'épaisseur, souvent dix, quelquefois vingt. C'est déjà, et dans l'avenir ce sera plus encore un des greniers du monde. Après cette Beauce grande comme cinquante-quatre de nos départements (elle s'étend en tout ou en partie, à droite comme à gauche du Dniéper, sur six

gouvernements : Poltava, Kharkof, Tchernigof, la Volhynie, la Podolie, Kief), la région la mieux faite pour un avenir opulent rayonne autour de la « sainte » Moscou, qui est le cœur de l'empire.

Volga.— La Volga tient le premier rang parmi les fleuves de l'Europe par son cours de 3800 kilomètres et par l'étendue de son bassin qui approche de 150 millions d'hectares; mais, faute de grandes montagnes et faute de pluies abondantes dans son bassin, elle ne vient qu'en second lieu pour le volume d'eau : son module est de 4365 mètres cubes par seconde, pas même la moitié de celui du Danube, qui pourtant déverse une région près de deux fois plus petite.

Elle découle de collines sylvestres appelées ici montagnes bien qu'elles n'aient guère que 360 mètres de plus grande altitude, mais dans la vraie Russie la taupinière passe pour un coteau, et les coteaux pour des Alpes. L'ensemble de ces collines se nomme Plateau de Valdaï, d'après une ville sise à quelque distance à l'ouest du chemin de fer de Saint-Pétersbourg à Moscou, à 335 kilomètres au sud-est de la première de ces métropoles, à près de 400 au nord-ouest de la seconde. Elle a sa source sur ce relèvement fait d'alluvions avec quelques granits, par moins de 275 mètres au-dessus du niveau général des mers : elle n'a donc devant elle pour les innombrables anneaux et les longues lignes droites de son cours de mille lieues qu'une pente de 300 mètres environ, puisque le bassin où elle s'engloutit, la Caspienne, est à 26 mètres plus bas que l'Océan au repos.

La Volga coule à l'orée de grands bois et passe de lac en lac. Au-dessous de *Tver*, elle baigne, déjà considérable, la commerçante *Rybinsk*, et plus bas, *Jaroslavl*, chef-lieu d'un gouvernement dont les habitants se répandent sur toute la Russie pour revenir plus tard avec quelque aisance au village. La vallée de Jaroslavl a parmi les Russes

le même renom que chez nous la Touraine, ils l'appellent le *jardin de la Russie;* mais si la Volga supérieure vaut la Loire moyenne, le climat de Jaroslavl n'est point celui de la molle Touraine.

En aval de Jaroslavl, c'est une autre capitale de gouvernement; *Kostroma*, qu'entourent de froides forêts où court le loup, où se dandine l'ours, tantôt l'effroi du chasseur, tantôt l'ami de la maison. Débonnaire quand on ne l'attaque pas, il s'irrite lorsqu'on s'approche de ses arbres à miel. On connaît des chasseurs russes qui ont tué dans leur vie plus de cent ours. Là aussi cet animal recule devant les hommes. L'herbivore émérite qui dans la bonne saison vit de plantes, de bourgeons, de fruits, de miel, et qui dans l'hiver se nourrit de sa propre substance, la moins cruelle des bêtes non domptées, le lent et lourd solitaire s'en ira donc de la Russie comme il s'en est allé déjà de l'Europe occidentale, ne laissant derrière lui que quelques familles de sa race dans les gorges retirées des hautes montagnes.

Le fleuve rencontre la rivière centrale de la Moscovie, la tortueuse et limpide Oka, devant les bazars, les boutiques, les maisons de *Nijni-Novogorod*, cette héritière de Kazan, puis de Makarief, qui attire à sa foire fameuse les marchands d'une partie de l'Europe et d'une partie de l'Asie. L'Oka coule devant trois capitales de gouvernement, *Orel* (pr. Ariol), *Kalouga*, *Riasan;* elle saisit en passant la Moskva, qui baigne Moscou, et la Kliazma, qui touche *Vladimir :* cette dernière, ville déchue, fut en son temps la tête de la Russie, après Kief, avant Moscou.

Au-dessous de Nijni-Novogorod, le pays, cessant d'être purement russe, nourrit, à côté des villages slaves, de plus en plus nombreux, des peuplades turques, jadis maîtresses de la basse Volga, comme les Finnois le furent du haut du fleuve, il y a bien des siècles. A une certaine époque le bassin de la Volga ne contenait guère que des tribus finnoises. Jusque vers le dixième siècle, les Slaves habitèrent sur le Dniéper, la haute Duna, le Volkhof.

La Volga et l'Oka à Nijni-Novogorod.

Ils avaient alors deux métropoles : au sud, Kief sur le Dniéper, et au nord Novgorod, ville trempant ses pieds dans le Volkhof, qui mène au Ladoga le tribut du lac Ilmen ou lac des Tchoudes. Cette dernière cité était une ville redoutée dont les Slaves disaient : « Qui prévaudrait contre Dieu ou contre la grande Novogorod? » Elle pencha cependant, puis tomba : détruite au seizième siècle par un de ces tyrans dont l'histoire de tout peuple abonde, elle a maintenant vingt fois moins d'habitants qu'aux jours de sa grandeur. Pendant qu'elle brillait, et Kief avec elle, des Slaves issus de l'une et de l'autre des deux Russies où dominaient ces deux villes, établissaient leur seigneurie sur diverses peuplades tchoudes ou finnoises du bassin de la Volga : ces tribus, faites d'un petit nombre de familles dispersées sur une terre féconde où il y avait place pour mille fois plus de peuple, cédèrent rapidement à l'ascendant d'une race supérieure; elles perdirent leur langue, mais leur sang passa dans celui de leurs maîtres. Toutefois, comme ceux-ci recevaient continuellement des colons slaves tandis qu'il n'arrivait aucun renfort aux Finnois, ce sang aryen amoindrit peu à peu la proportion de sang tchoude dans les veines du peuple russe. La cité régnante de ces Slaves impurs, Moscou, bâtie au milieu du douzième siècle, prit le pas sur les deux métropoles des Slaves peu mélangés. Elle batailla longtemps contre les Tatares et les Mongols, hordes cruelles animées à la lutte par le fanatisme musulman, par l'amour du pillage, et servies dans les combats par les armes à feu qu'elles tenaient des Chinois (armes certainement bien imparfaites encore et faisant plus de bruit que de mal, mais de beaucoup supérieures aux flèches des Slaves, et très-capables de percer leurs cuirasses). Elle finit par se délivrer de ces ennemis, comme des Lithuaniens qui vinrent deux fois jusqu'à son Kremlin (forteresse), puis elle entreprit les conquêtes sans fin qui lui ont soumis les Petits-Russes, les Polonais, les Lithuaniens et les Lettes, les

Finlandais, les Allemands de la Baltique, les Roumains bessarabiens, les Caucasiens, les Arméniens et les tribus du tiers de l'Asie.

Non loin de *Kazan* (80,000 hab.), ville encore à demi tatare, le fleuve rencontre la Kama qu'enflent mille torrents de l'Oural, la Biélaïa ou Rivière Blanche, et la Viatka; moins large que la Volga, mais plus abondante, plus profonde, moins gênée de bancs de sable, elle est précieuse aux Russes comme l'une des meilleures routes de l'Asie.

La Volga, désormais grand fleuve, longe ensuite, par sa rive droite, d'abruptes collines aussi élevées que celles d'où viennent ses premières sources, et qui, mieux que les Valdaï, peuvent réclamer le nom de montagnes; elles en ont l'apparence, sinon la réalité; de leurs sommets, on contemple, sur la rive gauche, des plaines immenses, un océan d'herbes avec des îlots d'arbres. Au delà des collines de *Simbirsk*, et de *Saratof* (93 000 habitants), à l'isthme de Tsaritsin, la Volga se rapproche du Don, autre artère moscovite fort longue de cours, fort large de lit : on dirait que les deux fleuves, séparés par 60 kilomètres seulement, ne vont pas tarder à s'unir, ou plutôt que le Don, porté par une vallée beaucoup plus élevée, va se laisser tomber jusqu'à la Volga; mais tout à coup le Don tourne au sud-ouest, la Volga au sud-est : celle-ci, encore loin de la mer qui va la dévorer, coule déjà dans une plaine inférieure au miroir des Océans; c'est que la Caspienne vers laquelle il court dort à 26 mètres au-dessous du niveau général des mers.

En aval d'Astrakhan, ville fiévreuse dont le commerce diminue, à 80 kilomètres de la mer, la très-poissonneuse Volga s'éparpille en chenaux enfermant un delta fait de joncs et de roseaux, d'îles sans nombre, de bras courants et de bras morts où voguent des flottilles de canards, de vase où fouillent le cormoran, le pélican goîtreux et le héron haut sur jambes; dans ces îles s'élèvent des bouquets de chênes; sur les rives pres-

que désertes on voit çà et là quelque demeure de pêcheur, pauvre cabane en bois ou en roseaux montée sur pilotis à cause des inondations annuelles du fleuve qui s'enfle considérablement à la fonte des neiges et prend alors, en certains endroits, une largeur de plus de 20 kilomètres. Des 90 embouchures de la Volga, la plus navigable a nom Bachtemir.

L'argileuse Volga s'achève dans une mer peu profonde, et il lui est facile de continuer son delta par des vases molles qui sont l'embryon d'une terre future. Ce fleuve ne travaille pas seul à remplir la mer Caspienne : l'Oural, rivière plus longue qu'abondante, qui serpente dans les déserts où le Kirghise déplace au loin sa tente, l'Emba, la Kouma, la Koura, y contribuent aussi, et plus encore le Térek, celui-ci plus abondant que long; le delta de ce grand torrent fait des neiges du plus haut Caucase, a gagné 100 kilomètres sur les eaux salées. Si, au lieu de se combler peu à peu d'alluvions par le charriage des fleuves, la Caspienne remontait à la hauteur générale des mers, son grand tributaire s'achèverait près de Saratof, à 800 kilomètres de ses embouchures actuelles, et les eaux gagneraient sur la plaine russe un espace immense. Autrefois, la mer Caspienne recouvrait tout ce bas pays : elle communiquait alors avec la mer Noire par les terres plates couchées au nord du Caucase. Le dernier reste du détroit qui lia ces grandes eaux amères est la curieuse dépression du Manytch. D'un chapelet de marais dont les sauterelles broutent quelquefois les roseaux, sort languissamment le Manytch, affluent du Don ; dans la direction contraire, une autre traînée de lagunes rattachées par un long cours d'eau conduit à la mer Caspienne : un torrent issu du Caucase, le Kalaous, verse à la fois ses eaux de neige aux deux rivières dans la saison où les frimas fondent. Il n'y a pas deux cents ans, on allait encore en bateau d'une mer à l'autre; avec des barrages et le secours de la Kouma, fleuve caucasien, on pourrait rétablir cette voie navigable.



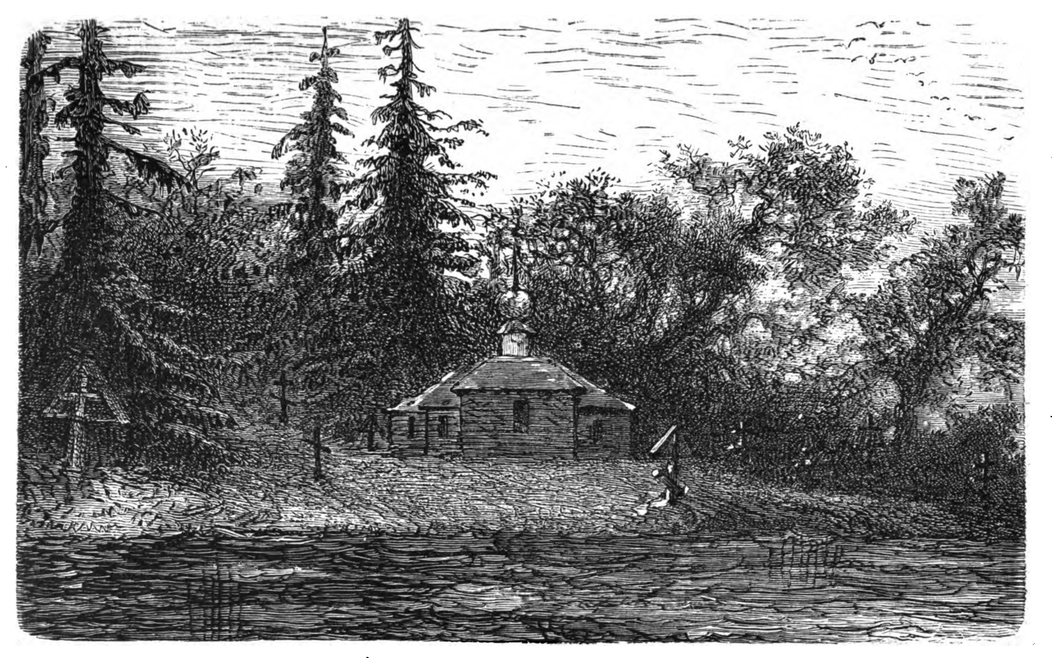
Village russe sur les bords de la Volga.

Dans son bassin septentrional, la mer Caspienne n'a que 15 à 16 mètres de profondeur, et même beaucoup moins sur les bancs de sable, mais dans le bassin méridional elle descend à 900 mètres. Presque en face de la péninsule bitumineuse d'Apchéron et des langues de flamme de Bakou, un étranglement de 150 mètres seulement de largeur donne entrée dans un golfe dont le nom turc, Karaboghaz, signifie Gouffre Noir. Au sud de ce Karaboghaz, et sur la même rive orientale, un autre golfe recevait autrefois soit un bras important de l'Oxus ou Amou, soit l'Oxus tout entier. On ignore comment, de mer en liaison avec les autres mers, la Caspienne devint un lac privé d'un de ses plus grands affluents. Les pluies ont-elles si fort diminué qu'elles aient cessé de porter assez d'eau pour combattre l'évaporation? Serait-ce que le Bosphore, subitement ouvert, donna à la mer Noire une issue qui n'existait pas auparavant vers l'ouest? Y eut-il un soulèvement du sol au nord du Caucase?

Néva. Don. Dniéper. Les Cosaques. — La Russie n'eût-elle pas la Volga et son bassin plus vaste que la France, l'Ibérie et l'Italie réunies, il lui resterait encore, sous des cieux habitables, assez de sols excellents ou médiocres pour l'établissement de deux puissants empires : l'un au nord sur la Néva, la Duna, le Niemen et la Vistule, l'autre au sud sur le Don et le Dniéper, dans ce Tchornosiom qui pourrait entretenir tant de millions d'hommes.

Le grand fleuve de la Russie du Nord, la Néva, est le Saint-Laurent de l'Europe, mais un Saint-Laurent beaucoup moins long, moins abondant, traversant moins de lacs et de moins grands lacs que celui d'Amérique, et n'ayant aucun Niagara entre son Onéga et son Ladoga comme le Saint-Laurent entre son Érié et son Ontario.

Dans le « glorieux » Onéga, aux rives de marbre, entrent des rivières qui ont traversé des lacs. Le Svir mène le trop-plein de l'Onéga à l'orageux Ladoga, trente fois plus grand que le Léman. Du Ladoga, que contribuent à



Bords de la Néva

remplir le Vuoxa, venu de Finlande, et surtout le Volkhof, arrivé de Novgorod et qui a plus d'eau que le Svir lui-même, sort la splendide Néva, large de deux à quatre cents mètres, profonde et bleue. Ce fleuve accessible aux grands navires passe à Saint-Pétersbourg et meurt en estuaire dans le golfe de Finlande auquel il verse en moyenne, 3300 (?) mètres cubes d'eau par seconde, tribut d'un bassin de vingt à vingt-cinq millions d'hectares. Comme ce volume est presque également réparti sur toutes les saisons, que la Néva n'a pas de grandes crues, qu'elle ne baisse sensiblement que quand les grands froids ferment les sources et durcissent les lacs, son étiage est extrêmement considérable. Suivant les années, le fleuve est pris de glaces pendant quatre, cinq ou six mois.

Quant aux deux grands fleuves de la Russie du Sud, le Don et le Dniéper, ils l'emportent en longueur sur toutes les eutres rivières européennes sauf le Danube. Le Don fut connu des Anciens sous le nom de Tanaïs. Il naît au centre de la Russie, près de l'industrielle *Toula* (60 000 hab.), du petit lac Ivanof, d'où son surnom d'Ivanovitch, fils d'Ivanof ou fils d'Ivan, dans les chants héroïques des Cosaques du Don. Il fait mine d'aller porter à la Volga le concours de ses eaux puissantes, quand soudainement, dédaignant de percer l'isthme étroit de Tsaritsin, il va chercher le golfe de Taganrog, autrement dit la mer d'Azof, nappe d'eau en diminution constante, qui communique avec la mer Noire par le détroit de Kertch. Le bassin qui lui confie ses eaux a 44 millions d'hectares, deux fois celui de la Néva.

Le Dniéper, appelé par les Anciens Borysthène, boit les eaux d'un bassin exactement grand comme la France. C'est un fleuve considérable quoiqu'il ne roule certainement pas trois ou quatre mille mètres cubes d'eau par seconde, comme on l'a prétendu. Il se forme dans le massif de collines sylvestres où commencent aussi la Volga et la Duna. A *Smolensk*, dont le nom comme celui de Moscou nous rappelle tant de sang français et russe inutilement versé,



Couvent à Kief.

à *Moghilef* même, il n'a encore que la largeur d'une rivière moyenne, mais plus bas il recueille par le Pripet les eaux des marais de Rokitno, grands de 11 millions d'hectares, puis il absorbe la Desna, et, large de 500 à 1000 mètres, passe dans toute sa gloire devant la fameuse *Kief* (70 000 hab.), cité sainte visitée chaque année par d'innombrables pèlerins. La situation de cette ville aurait pu et pourrait encore en faire la capitale des Slaves, si la Slavie n'avançait point à pas de géant vers l'est, reléguant ainsi de plus en plus la « mère des cités russes » à l'occident des terres slavonnes. Kief se trouve, en effet, sur un grand fleuve, chez les Petits Russes, non loin des Polonais, entre l'immense nation des Grands Russes et les petits peuples slaves de l'Autriche et de la Turquie, peuples qui réunis composent aussi une nation nombreuse et pleine d'avenir. Le Dniéper suit fidèlement dans ses grands détours les grands détours du Don ; il forme aux environs et un peu en aval d'Iékatérinoslaf une série de *porogs* (pr. parogs) ou rapides qui le font descendre de près de 43 mètres, en 13 sauts dont le plus haut et le plus terrible est l'« Insatiable ; » réduit de 1000 à moins de 400 mètres entre rives, il se déchire sur du granit et du calcaire ; puis, redevenu calme, il louvoie longtemps entre des îles admirablement boisées et entre enfin dans son *liman*, c'est-à-dire dans son estuaire, au-dessous de Kherson. La *Bérésina*, qui engloutit en 1812 une vaillante armée française, est un de ses tributaires supérieurs.

Le double bassin du Don et du Dniéper a mis au monde une race qui n'est pas la première venue, les Cosaques, injustement flétris en France depuis 1814, où ils nous pillèrent comme nous avions pillé les Russes. La nation cosaque, de son vrai nom Casaque, fut d'abord, à partir du treizième siècle, un camp fait des plus vaillants hommes de la Russie du Sud, de tous ceux qui, le fer au poing, osaient défendre leur foi grecque, leur famille, leurs troupeaux contre les Tatares musulmans de la Crimée.

Ce camp était double : sur le Borysthène, au-dessous des porogs, les Cosaques du Dniéper ou Zaporogues (littéralement les gens au-delà des porogues) avaient pour principale forteresse une île de granit dans le fleuve. Ils combattaient à pied plus souvent qu'à cheval. Instruits à la rame par les flots courroucés des rapides, instruits à la voile par les mêmes eaux lorsque, désormais tranquilles, elles se dirigent par un réseau de larges bras vers leur liman demi-fleuve demi-mer, ils étaient devenus des canotiers sans pairs qui descendaient en bateau les rapides, l'Insatiable lui-même, et sur de mauvaises barques allaient batailler jusqu'à Constantinople et jusqu'à Trébizonde. Ils parlaient le petit russe. Les Cosaques du Don, perdus dans l'immensité du steppe, étaient devenus des cavaliers, presque des Centaures. Ils parlaient le grand russe.

Sur les deux fleuves on pratiquait également la religion grecque, mais ni sur l'un ni sur l'autre on n'était de sang slave sincère. Loin de là. Les Cosaques avaient ouvert leurs rangs à tout homme ayant du bras, du jarret, du souffle, d'où qu'il vînt, quel qu'il fût, au routier comme au colon, au pillard et à l'assassin comme à la victime, pourvu que le nouveau frère d'armes professât ou embrassât la foi grecque. Et de la sorte, des Lithuaniens, des Polonais, des Roumains, des Bulgares, des Turcs et Tatares, des Mongols même s'étaient mêlés en grand nombre à la trame de la nation.

Peu à peu grandirent leurs camps, commandés par un ataman ou général élu tous les ans à libres suffrages. A force de combats, les Cosaques eurent enfin raison des Tatares, puis ils guerroyèrent contre tous les peuples de leur Orient. De tant de rouges batailles, de tant de sang tantôt généreusement donné, tantôt cruellement répandu, il reste une grande épopée lyrique, les *duma*, chants en langue slave aussi beaux que le romancero des Espagnols.

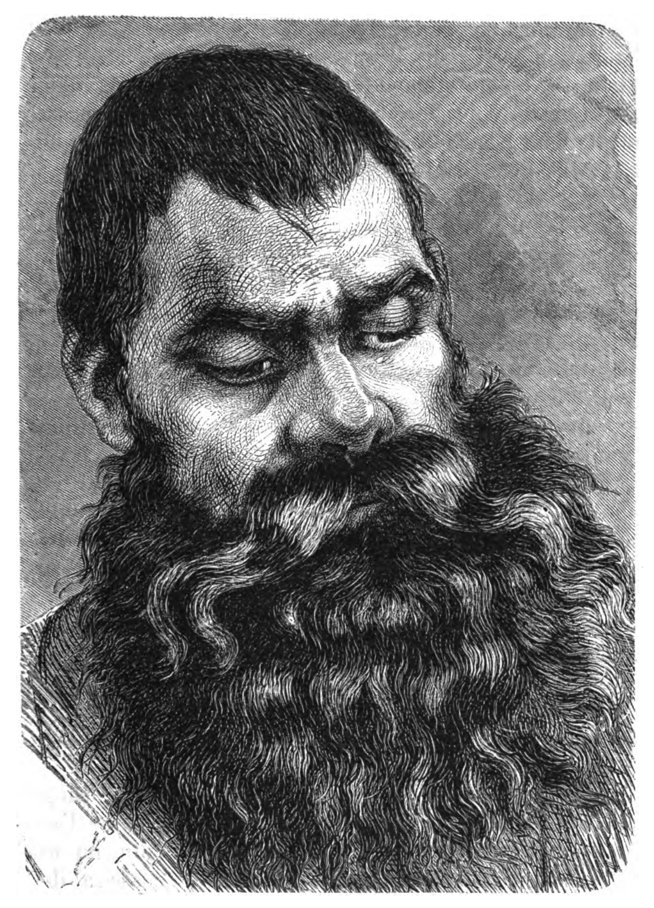
Ils oscillèrent longtemps entre la Pologne et la Russie; celle-ci l'emporta, non sans de rudes mêlées, et depuis, les Cosaques sont l'avant-garde de la Russie dans le

monde : à la fin du dix-septième siècle, ils la précédaient déjà sur l'Amour ; aujourd'hui tout pays saisi par l'aigle moscovite, Caucase, Turkestan, Mantchourie, littoral du Pacifique, a pour premiers tenanciers les Cosaques des *stanitsa*, villages de soldats-laboureurs qui pendant longtemps sont moins laboureurs que soldats. C'est ainsi que Rome colonisait avec ses vétérans.

Il y a bien maintenant deux millions et demi de Cosaques, tout compris, les guerriers et les pacifiques. Presque tous, issus pour la plupart des Cosaques du Don, parlent la grande langue nationale, au Caucase, dans les steppes, en Asie Centrale, en Sibérie, sur l'Amour et jusqu'à la côte de la mer Japonaise.

Climat. — Bien peu d'hommes ignorent comment la « Grande Armée, » jusqu'alors invincible, laissa des milliers de cadavres dans la vallée de la Bérésina. La lance du Cosaque et les balles sorties de fusils que tenaient à peine des mains glacées n'enlevèrent pas seules, ce jour-là, des bataillons guerriers à la France ; c'est surtout l'hiver qui arracha l'âme aux survivants de cent batailles, et tel avait vaincu le simoun qui mourut sous les flocons de neige ou parmi les glaçons entrechoqués. Aussi le nom de ce fatal courant éveille-t-il invinciblement dans notre esprit l'idée de froids terribles, de tourmentes de neige, de fleuves traînant des glaçons ou déjà scellés pour une moitié de l'année. Il nous peint, à nous Français, d'un seul mot, et non sans quelque exagération, le climat excessif de la Russie, climat très-chaud en été, même dans le haut nord, sur les coupoles d'Arkhangel, très-froid en hiver même dans l'extrême sud, où parfois la mer d'Azof durcit. Si, il y a bientôt soixante ans, l'armée française mourut dans les neiges après l'incendie de Moscou, les Français et les Anglais faillirent périr de froid, il y a vingt ans, devant les murs de Sébastopol. Du sud au nord, à mesure qu'on se rapproche de la mer Glaciale, de l'ouest à l'est, à mesure qu'on avance vers la Sibérie, le climat devient

plus rigoureux. La moyenne annuelle de Saint-Pétersbourg



Un Cosaque.

n'atteint pas 4 degrés, malgré la chaleur étouffante des mois où le soleil reste longtemps sur l'horizon. Quant aux

pluies elles ont peu d'abondance, et plus les vents les poussent vers l'est, surtout vers le sud-est, moins elles tombent dru sur le sol. Varsovie en reçoit annuellement 54 centimètres, Saint-Pétersbourg 45, Moscou 41, Astrakhan 16 à 17 seulement, à peine autant que la sèche Alexandrie. Sans cette aridité du ciel, les fleuves russes porteraient beaucoup plus d'eaux à la mer; la Volga notamment l'emporterait singulièrement sur le Danube.

Grands Russes. Petits Russes. Races diverses. — Avec les nouvelles conquêtes dans l'Asie Centrale, la population de l'empire Russe dépasse aujourd'hui 83 millions d'âmes, dont plus de 71 millions pour la Russie européenne, près de 5 millions pour le Caucase et 7 millions pour la Sibérie et l'Asie Centrale.

Sur ces 83 millions d'hommes, plus de 60 millions sont des Slaves, et parmi ces derniers il y a au moins 55 millions de Russes, tant Grands Russes ou Moscovites que Petits Russes ou Ruthènes, différant par le visage, les défauts et les qualités, les traditions, le dialecte.

Les Grands Russes, qui vivent surtout dans les gouvernements groupés autour de Moscou, sont moins slaves que les Petits Russes, bien que l'hégémonie leur appartienne aujourd'hui et que leur dialecte soit langue officielle dans tout l'empire, et règne comme telle de la Prusse à l'océan Pacifique, de la Perse à la mer Glaciale.

On reprochait un jour à un célèbre Russe les sangs non aryens entrés dans la nation qui est devenue l'orgueil des Slaves : « Tant mieux, répondit-il, plus on est mêlé, plus on a de frères. » La famille russe a des liens nombreux de fraternité avec les Finnois et les Turcs ; elle s'est fondée chez les premiers, et elle a longtemps eu les seconds pour voisins, puis pour sujets. Qui sait ce qu'elle prit d'éléments aux Mères, aux Mouromes,

aux Mechtchériaks, aux Mordouans, aux Tchouvaches, aux Tchérémisses, aux Caréliens, aux Tatares de la Volga et de la Soura, et même aux Mongols, qui étaient moins des Mongols qu'un immense camp de bandits appartenant à toutes les races de l'Asie Centrale? Mais quelle est donc aujourd'hui la grande nation européenne qui ne soit pas extraordinairement mélangée? Les « Latins » sont-ils des Latins, les « Germains » des Germains, les « Anglo-Saxons » des Saxons? On a d'ailleurs singulièrement exagéré le non-slavisme des Russes : les Tchoudes au milieu desquels se fixèrent leurs ancêtres étaient de faibles tribus probablement déjà slavisées en partie.

Tels qu'ils sont aujourd'hui, et sans s'inquiéter plus longtemps de leur degré de slavisme, les Russes passent pour un peuple courageux et tenace, pour une nation très-patriotique. Fort intelligents, mais plus imitateurs, il semble, que créateurs, ils sont très-heureusement doués. On leur reconnaît une grande mémoire, beaucoup de facilité, la flexibilité d'esprit, le goût des sciences, l'art de bien dire et surtout le don des langues. Tel Russe parle avec une égale aisance toutes les langues civilisées de l'Europe. S'ils ont jusqu'à ce jour montré peu de talent pour l'industrie, ils aiment les travaux des champs. Ils naissent commerçants. Le principal aïeul de leur gloire et de leur puissance, le plus fameux de leurs princes, Pierre le Grand ne l'ignorait pas; dans le fameux voyage qu'il fit hors de Russie pour s'instruire des arts de l'Europe, ce tsar reçut un jour des Juifs hollandais qui lui demandaient, moyennant payement, le droit de s'établir en Moscovie : « Gardez votre argent, mes amis, leur dit-il, et sachez qu'un Russe fait la barbe à quatre Israélites. » Cela n'empêche pas l'empire de contenir aujourd'hui près de deux millions et demi de Juifs qui ne font que du commerce et qui ne meurent point de faim. C'est plus du tiers de la race de Jacob.

On a dit que si les Russes apprennent en se jouant les langues, c'est que leur langue à eux les a d'avance habi-

tués aux consonnes pénibles, aux orthographes capricieuses, aux formes compliquées. Il y a, en effet, dans cet idiome beaucoup d'articulations difficiles, et surtout une richesse de formes qu'on ne retient toutes qu'à force de mémoire. Mais il vaut mieux rebuter par trop d'opulence que par trop de maigreur, et la langue qui ne tardera pas à vibrer sur la plus grande moitié de l'Europe et la plus grande moitié de l'Asie mérite certainement sa haute fortune; elle en est bien plus digne que l'anglais par exemple. Toutefois il lui reste encore à produire les grands chefs-d'œuvre qui sont l'honneur des autres langues de l'avenir, de l'anglais, langue maussade, du français, langue pauvre, de l'espagnol, langue emphatique, du portugais, langue nasale.

Les Petits Russes, plus droits de race que les Grands Russes, l'emportent sur eux par la taille, par la régularité, la beauté, l'expression des traits, par la gaîté du caractère, par une langue plus musicale et, dit-on, plus rapprochée des origines, qui a donné le jour à d'admirables chants populaires. Par contre, ils le céderaient en intelligence pratique, en activité d'esprit et de corps, en courage. Leur vraie patrie, c'est le « pays de la frontière, » la féconde Oukraine, plus riche en moissons que n'importe quelle province du Terreau Noir; mais ils habitent plusieurs autres gouvernements sur le Dniéper, le Donets, affluent du Don, le Dniester et la haute Duna. En tout ou en partie, ils occupent Kharkof, Tchernigof, la Volhynie, la Podolie; au nord ils s'étendent sporadiquement jusque dans le pays de Vilna; enfin, hors de l'empire, ils remplissent la Galicie méridionale, et même par delà les Carpates, trois comitats de la Hongrie septentrionale. Tout cela fait bien 14 à 15 millions d'hommes.

Ainsi les Petits Russes ou Ruthènes possèdent tout ce qui cimente une grande nation : le nombre, un vaste territoire, une langue ayant de beaux chants qui vivent dans la mémoire des livres conservés par l'imprimerie, une histoire qui eut ses beaux jours, surtout ses jours som-

bres. Malheureusement, établis sur la route entre l'Orient et l'Occident, entre la mer Baltique et la mer Noire, c'est-à-dire entre le Nord et le Sud, divisés par les événements en grecs et en catholiques, ils ont été foulés aux pieds par beaucoup de maîtres. Soumis à la Lithuanie, qui, débordée par eux, prit le petit russe pour langue officielle, ils allaient peut-être dénationaliser leurs vainqueurs, quand ceux-ci s'unirent à la Pologne.

Les Polonais qui occupent la Pologne en foule compacte et ceux qui vivent en nombre bien moindre dans la Lithuanie et la Petite Russie, ferment le ban des Slaves de l'empire, derrière lesquels on compte encore : 5 à 6 millions de Turcs ou Tatares, plus de 4 millions et demi de Finnois, 2 millions et demi de Lithuaniens, 2 millions à 2 millions et demi de Juifs, 850 000 Allemands. Le reste se compose, par ordre décroissant, de Géorgiens, de Circassiens, de Roumains, d'Arméniens, de Mongols, de Suédois, de Grecs, de Bulgares et de Serbes. A un autre point de vue, il y a dans l'empire 60 millions de grecs, près de 8 millions de catholiques, près de 8 millions de mahométans, plus de 4 millions de protestants, 2 300 000 juifs, 535 000 arméniens, 480 000 païens.

Sur l'uniformité de la Russie, sur ses plaines froides, toujours les mêmes, habitées par les mêmes Russes parlant la même langue slave et reconnaissant la même religion grecque, cinq pays tranchent par des caractères originaux : la Pologne, les provinces Baltiques, la Lithuanie, la Finlande et la Crimée.

Pologne. — Le nom de Pologne est le mot slave *Pole*, plaine, défiguré par nous, suivant notre maussade habitude. La Pologne, en effet, ne s'enfle en collines qu'au sud, en tirant sur Cracovie : tout le reste du pays, champs, prés, bois et marais, est plat.

Ce pays envoie presque toutes ses eaux à un fleuve central, la Visla, en français la Vistule, qui descend des Beskides, massif des Carpates élevé de 1500 mètres, et s'accroît singulièrement au-dessous de Varsovie par la rencontre de la rivière où se sont mêlés plus haut le Boug, venu de la Galicie, et la Naref, issue de forêts et de marécages. Une faible partie de la contrée appartient à une rivière du bassin de l'Oder, à la Wartha, dont les flots naissants passent près du sanctuaire de Tsenstochova, où Notre Dame de la Claire-Montagne a vu s'agenouiller devant elle des millions de pèlerins polonais et tchèques.

Il y a deux cents ans, les Polonais dominaient sur d'immenses territoires : sur la Pologne actuelle, la Posnanie, une partie de la Silésie, la Poméranie, la Prusse orientale, la Galicie, la Lithuanie, les provinces Baltiques, la Volhynie, la Podolie et l'Oukraine. Leur aristocratie bruyante, remuante, brave jusqu'aux dernières témérités, commandait de l'Oder au Dniéper, de la mer Baltique au voisinage de la mer Noire. Alors la Pologne était le premier des peuples slaves, la société la plus forte du Nord. Les discordes civiles perdirent cette brillante nation : « Là où il y a deux Polonais, il y a trois partis, » dit le proverbe russe. D'ailleurs ce vaste empire n'avait rien d'homogène : l'ouest y était polonais, le nord-est lithuanien, le sud et le sud-est ruthène.

Partagé par trois fois, à la fin du siècle dernier, entre la Prusse, l'Autriche et la Russie, ce peuple est mort comme puissance politique, mais dans ce qui était autrefois l'âme du royaume, dans la vraie Pologne, il survit par ses traditions, ses regrets, ses espérances, sa religion catholique, sa langue virile et dure, le plus développé des idiomes slaves et celui qu'ont illustré le plus de grands écrivains. Le domaine de ce vivant langage ne s'arrête pas à la seule Pologne officielle du jour, il s'étend aussi sur de vastes terres obéissant de force aux trois assassins de la nation. On parle toujours polonais dans une partie de la Prusse orientale, de la Posnanie, de la Si-

lésie prussienne (Prusse); dans une portion de la Silésie autrichienne, de la Hongrie, de la Galicie (Autriche); enfin, mais par familles dispersées, dans les villes et dans certaines campagnes de l'ancienne Lithuanie et du bassin du Dniéper jusqu'à Kief. Cela fait près de 10 millions d'hommes.

La Pologne russe n'a pas beaucoup plus de 14 millions d'hectares, dont 2 350 000 en forêts. Dans ses anciennes limites, elle couvrirait au moins 72 millions d'hectares, avec 16 millions d'hommes; mais aujourd'hui elle ne compte guère plus de 5 millions et demi d'habitants, qui ne sont point tous des Polonais purs, car les dénombrements y ont relevé près de 250 000 Allemands, plus de 275 000 Lithuaniens, 475 000 Russes et 765 000 Juifs, environ le dixième des Israélites répandus sur le Globe.

Ce chiffre de 250 000 Allemands ne révèle point la quantité véritable de sang germain qui vit aujourd'hui dans l'artère du peuple polonais. Il ne représente que le dernier ban de l'immigration teutonique : les paysans appelés par les nobles de Pologne sur leurs vastes domaines entre 1750 et 1800; les gens de toute sorte attirés par l'administration prussienne quand la Prusse possédait cette contrée, de 1793 à 1807; les ouvriers qui ont fondé et développé presque toutes les industries du royaume, spécialement celle de *Lodz*, qui est aujourd'hui la seconde ville en Pologne. Mais avant que l'Allemagne recommençât, pour ainsi dire, à couler vers le pays de la Visla, que de milliers de familles n'y avait-elle pas déjà envoyées dans les siècles précédents : familles qui avaient passé de leurs dialectes germains à la langue polonaise, de leur religion protestante au catholicisme, et s'étaient ainsi englouties sans trace dans un golfe de l'immense océan slave!

Quant aux 765 000 Juifs, ici comme en tout lieu, cette race cosmopolite faite à tous les soleils, à toutes les civilisations, à toutes les langues, s'augmente plus rapidement que le peuple qui la presse. Toujours fidèle à lui-

même, l'Israélite garde partout sa direction d'idées, ses instincts, son visage oriental, la superbe beauté de ses femmes quand elles sont belles, tout hors l'usage régulier de la langue du Psalmiste et des Prophètes. Avec une telle ténacité dans la tradition, avec sa supériorité dans l'art d'amasser l'or sans le disperser ensuite, avec l'excédant extraordinaire de ses naissances sur ses décès, il n'y a pas de raison pour que la nation juive ne couvre un jour le monde, qu'elle domine déjà. Si les proportions actuelles d'accroissement se maintiennent chez les Polonais, quand l'an deux mil brillera sur nos arrière-neveux, la moitié de ce peuple dit slave descendra du pasteur chaldéen béni par Melchisédec.

Provinces Baltiques : Esthonie, Livonie, Courlande. — Les provinces Baltiques, humide contrée, ont à elles trois près de 2 millions d'habitants luthériens, sur plus de 9 millions et demi d'hectares. Leur nom commun vient de leur situation sur la moins salée des mers, la Baltique. Fermée presque hermétiquement à son entrée dans la mer du Nord par la Suède, l'archipel Danois et le Jutland, très-peu chargée de sel, très-peu profonde, la Baltique est moins une mer qu'un grand lac en voie de devenir lagune.

Le maître fleuve des provinces Baltiques, la Duna, porte en langue lette le nom de Dangava; il n'y a point à la fois sa naissance et sa fin, mais seulement son cours inférieur: il prend même sa source fort loin des trois provinces, dans la Russie pure, à peu de distance des têtes de la Volga.

Les provinces Baltiques, pays froid d'une monotonie quelquefois lugubre, voient descendre moins de rayons de soleil que de flocons de neige sur leurs marais, leurs champs de tourbe, leurs lacs, leurs étangs, leurs

prairies, leurs forêts profondes, séjour du loup, de l'ours et de l'élan.

Dans cette contrée toute blanche en hiver, les gens de la ville n'ont point les mêmes ancêtres, les mêmes coutumes, la même langue, les mêmes vœux que le menu peuple des champs; ils sont Allemands, tandis que les paysans sont Lettes, Lithuaniens, Esthes ou Lives. Ces Allemands forment une solide aristocratie ayant pour elle trois puissances : l'argent grâce aux métiers et grâce au commerce, l'instruction, les terres, car c'est surtout à des Allemands que ce sol russe appartient. Ces provinces pourraient bien devenir avant longtemps, sous nos yeux peut-être, une pomme de discorde entre les Germains, qui aiment à prendre, et les Slaves, trop forts pour céder. Il n'y a cependant que 130 000 Deutsch dans les trois gouvernements, soit le quinzième à peine de la population : mais ce faible nombre suffit pour que les Allemands réunissent les trois pays sous le nom de provinces Allemandes de la Baltique et pour que les porte-voix du Pangermanisme, historiens, légistes, docteurs, « patriotes, » réclament toute la contrée comme leur. Ils voudraient y fêter une nouvelle victoire de la théorie du *Drang nach Osten* (élan, poussée, pénétration dans l'Est). En attendant, le nombre des Russes devient de plus en plus considérable dans les villes, si bien qu'à Riga même, au centre du « germanisme » baltique, il n'y a plus que la moitié des habitants qui soient Allemands, l'autre moitié se composant de Russes et de Lettes.

Pour en revenir aux peuples véritables de cette contrée, les Lettes, d'origine aryenne comme nous, se donnent le nom de *Latno-Ichi* : ayant pour villes principales Mitau et Riga, ils remplissent le nord de la Courlande, le sud de la Livonie, l'ouest du gouvernement de Vitebsk et quelques cantons de la Prusse orientale. Leur langue, instrument d'un million d'hommes sur un territoire de 3 à 4 millions d'hectares, est l'un des idiomes les plus archaïques de la famille des langages aryens : sœur du lithua-

nien, moins belle que lui, de formes plus émoussées, elle résiste mieux que lui à la pression, à l'infiltration du russe et de l'allemand. Les Lithuaniens continuent la Lithuanie propre sur les provinces Baltiques. Les Esthes, gens de souche finnoise, n'ont pas su donner un nom à leur patrie, ils l'appellent simplement *Maa Mees*, « notre pays, » et eux-mêmes se traitent de *Maarhaves* ou « hommes du pays. » Au nombre de 650 000, ils occupent l'Esthonie et le nord de la Livonie. Leur langue se rapproche du finlandais, mais ne le vaut pas et n'a point encore produit d'œuvre durable. Quant aux Lives, peuplade également finnoise, très-peu nombreuse et à la veille de disparaître, ils vivent sur la côte du golfe de Riga.

En face du rivage d'Esthonie et de l'entrée du golfe de Riga, deux îles, Œsel et Dago, relèvent de la Russie. **Œsel**, peuplée d'Esthoniens, a pour vrai nom *Koure-Saar*. 50 000 habitants seulement y demeurent sur plus de 500 000 hectares d'un sol bas, marécageux même, coupé de bois et de lacs. **Dago**, beaucoup plus petite, et encore nantie de quelques forêts, surveille la bouche du golfe de Finlande. Malgré le voisinage de l'Esthonie, ses 10 000 insulaires sont des Suédois.

Lithuanie. — Au sud de la Courlande, l'ancienne Lithuanie confondit son histoire avec celle de la Pologne, à partir de l'union que les deux pays scellèrent en 1411, puis en 1569. Le lithuanien y est l'idiome du peuple, le polonais celui de beaucoup de citadins, de nobles et de propriétaires. C'est de la Lithuanie que la Pologne a reçu son plus noble défenseur, Kosciusko, et son plus grand poëte, Miskiévits. La langue lithuanienne perd journellement du terrain devant la grande langue slave, devant le polonais et devant le germain; elle a disparu de Mémel, on ne la parle guère plus à Tilsit. mais 1 500 000

hommes, dont moins de 200 000 en Prusse, s'en servent encore le long de la Duna, sur le Niémen et sur la rivière de *Vilna* (80 000 hab.), la Vilia, tributaire du Niémen. Le territoire qui lui appartient encore en propre, et dont la maîtresse ville est Kovno, est circonscrit par une ligne qui partirait de Labiau (Prusse), au nord-est de Kœnigsberg, passerait près de Grodno, à Dunabourg, et aboutirait sur la Baltique à Libau. On ne connaît pas d'idiome aussi rapproché du sanscrit par ses belles formes que l'idiome des campagnards de Lithuanie. Quand tant de « civilisés » fiers de leur langue, que cette langue ne soit qu'une corruption comme le français, l'anglais, l'espagnol ou l'italien, sont maintenant si loin de la noblesse, de la régularité, de l'ampleur, de la puissance plastique du verbe antique des Aryas, il se trouve que des ruraux sans lettres ont gardé presque intact ce merveilleux héritage de nos pères.

Les Lithuaniens ont aussi conservé plus longtemps qu'aucun autre peuple aryen l'antique paganisme de la race : avant qu'un de leurs rois, Jaghiaïlo (Jagellon), petit-fils d'un héros qui mena deux fois ses guerriers devant Moscou, eût embrassé le christianisme en 1381, ils vénéraient encore les vieux dieux, Perkunos, Potrimpos, Poklus et Znits, dont des vierges entretenaient éternellement le feu sacré. Vêtus de peaux de bêtes, l'arc en main, pasteurs et nomades, ces adorateurs du ciel, du tonnerre, du feu, des vents, des ouragans, des eaux, luttaient souvent contre les Slaves, tant contre les Petits Russes, qu'ils soumirent, que contre les Grands Russes, dont ils faillirent briser le destin naissant. Mais leurs pires ennemis étaient les Chevaliers Teutoniques, ordre rapace qui par le surnom de *Sarrasins du Nord* les rendait odieux à l'Europe encore fanatique. Suivis de leurs esclaves, car ils en avaient encore, ils chassaient le zubr ou aurochs, espèce de taureau puissant qui n'a pas encore absolument disparu des vastes forêts lithuaniennes, au moins des 220 000 hectares de la forêt de Bialovitsa, où domine le pin; mais

partout ailleurs en Europe il a depuis longtemps cessé d'exister.

Finlande. — *Suomemnaa* (Terre des Marais?), c'est ainsi que les *Suomenlaïseth* ou Finlandais nomment leur patrie, que nous appelons, nous, Finlande, d'après les Suédois qui régnèrent sur ce pays jusqu'au commencement du siècle. Cette contrée donne sur la mer Baltique, à laquelle elle oppose un brise-lame de *skæren*, comme la Suède le fait vis-à-vis. C'est une région de marécages, de plateaux de mousse, de collines dont les plus élevées peuvent atteindre 400 mètres, de rochers, de blocs erratiques, tantôt isolés, tantôt prodigieusement accumulés, de belles rivières, de puissantes cascades, de forêts, de lacs dans des vasques de granit. Ces forêts couvrent 16 millions d'hectares, tout compris, bois profonds et pousses chétives dispersées sur un sol de pierre ; ces lacs prennent au moins le neuvième du pays, et en certains parages l'emportent en étendue sur les terres. Du plus grand d'entre eux, du Saïma (pr. Zaïma), bassin de 400 000 hectares extraordinairement irrégulier et tout semé de blocs granitiques, sort, par le retentissant Imatra[1], une grande rivière courant vers le Ladoga : l'Imatra, cascade et rapide du Vuoxa, a 20 mètres de haut sur 300 à 400 mètres de long, entre des murs de roche qui laissent peu de place à l'énorme torrent, dans un lit encombré de pierres erratiques, sur un fond de granit raboteux. D'une seule trombe d'eau, ces blocs font mille cascades.

Sur près de 37 millions d'hectares, la Finlande, en moyenne treize à quatorze fois moins peuplée que la France, n'a guère que 1 830 000 habitants, presque tous luthériens, et tous Finlandais, sauf les 125 000 à 150 000 Suédois du littoral. Il y a cent cinquante ans,

[1] Ce mot veut dire chute.



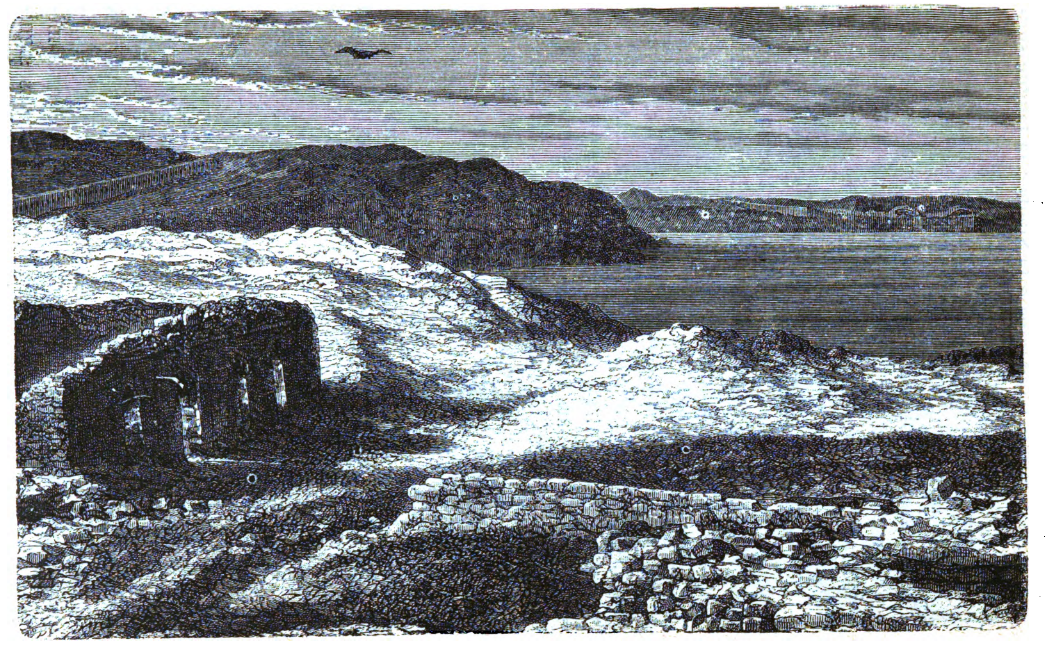
Arkhangel.

cette population dépassait à peine 150 000 âmes ; elle a donc duodécuplé dans l'espace de quatre générations, mais aujourd'hui la voici stationnaire, lorsqu'elle ne recule pas à la suite de famines terribles et d'émigrations qui portent des familles finlandaises jusque dans les domaines moscovites voisins de l'empire du Japon.

Les Finlandais, hommes de cette race tchoude ou finnoise qui a perdu tant de terrain devant les Russes et les Scandinaves, sont parents de plusieurs misérables peuplades nomades de la Russie et de la Sibérie, parents aussi des Hongrois. Ils parlent une langue musicale, très-riche en termes, très-riche en formes, de la classe de celles qu'on nomme agglomérantes ou agglutinantes : idiome tellement harmonieux sans être trop lâche, tellement poétique sans être enfantin, qu'on se prend à regretter que le peuple aimable, honnête, sérieux, un peu triste qui le parle, ait tellement reculé devant une race plus forte.

La poésie finlandaise, où vit encore un cycle de légendes du temps païen, ne repose pas seulement sur la mesure comme en grec ou en latin, ou sur le nombre de syllabes et la rime comme en français, mais aussi sur l'allitération comme en hébreu. L'allitération ou parallélisme consiste dans la redondance d'une idée ou d'un membre d'idée qu'on répète deux ou plusieurs fois sous des formes différentes. Ainsi, dans des exemples tirés des hymnes des Hébreux : « Voici, O que c'est une chose bonne, — que c'est une chose agréable, — que les frères s'entretiennent, — qu'ils s'entretiennent, dis-je, entre eux ! — C'est comme cette huile précieuse répandue sur la barbe d'Aaron, — et qui découla sur le bord de ses vêtements, — ou comme la rosée de Hermon, — et celle qui descend sur les montagnes de Sion. » Cette forme de poésie, qui passe pour très-belle dans les langues qui l'emploient, nous semble, à la traduction, vide, monotone et tirant à la rhétorique.

Quand la Russie annexa la Finlande en 1809, ce pays



Ruines de Sébastopol.

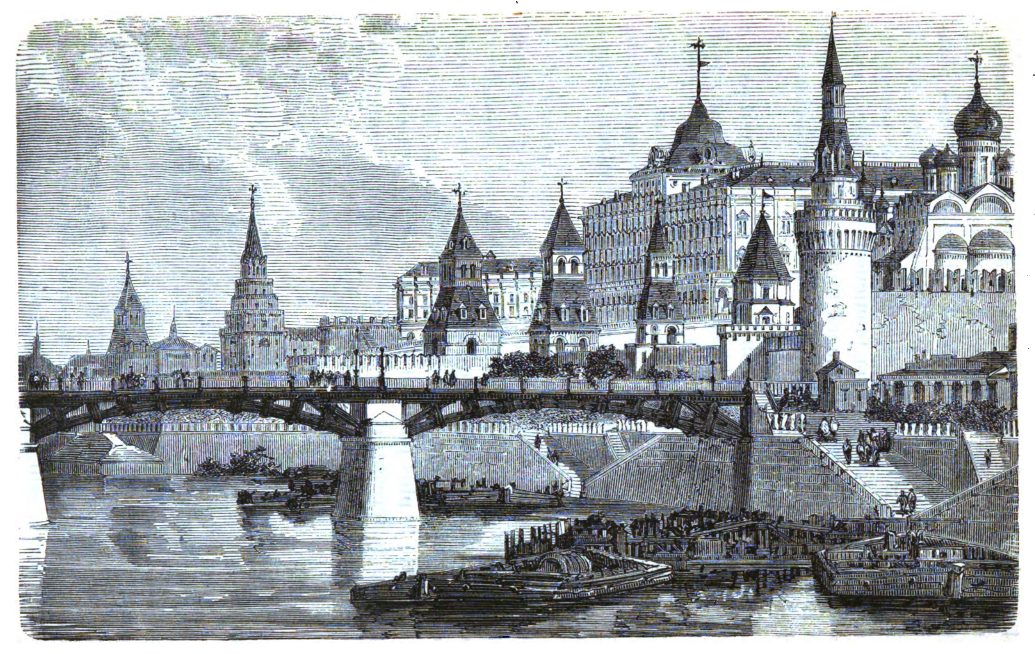
appartenait depuis longtemps à la Suède : la langue suédoise, porte-voix d'un peuple supérieur aux Finlandais, d'une littérature plus puissante que la leur, gagnait de jour en jour sur l'idiome des Suomenlaïseth. Depuis lors elle a cessé d'empiéter, mais elle ne recule pas. 150 000 hommes la parlent sur le littoral du grand-duché, et son importance est très-grande encore dans la politique, la presse, les livres, la vie sociale.

La capitale de ce grand-duché, qui a gardé quelque autonomie, n'est plus *Åbo* (pr. Obo), port de la Baltique; c'est *Helsingfors* (26 000 hab.), ville de langue suédoise, sur le golfe de Finlande.

Au nord des cantons réellement cultivables, en marchant du fond du golfe de Bothnie vers l'océan Glacial, la **Laponie Russe** entretient quelques familles de chasseurs et de pêcheurs, au bord de fiords poissonneux et de lacs désolés. Des Lapons, des Finlandais, des Russes, des Suédois, des Norvégiens, des métis de Finlandais et de Lapons, sont les quelques milliers d'hommes de cette inclémente région.

Entre la Finlande et la Suède, dans la mer Baltique, les 280 îles et écueils de granit des **Åland** (pr. Oland) donnent asile à 16 000 Suédois, marins, laboureurs et bergers.

Crimée. — La Crimée, surnommée avec quelque bienveillance l'Italie russe, partage 2 millions d'hectares, faiblement animés par 250 000 hommes, entre des plaines fort plates et des monts calcaires ayant pour pic culminant une montagne isolée de plus de quinze cents mètres de hauteur, le Tchatyr-Dagh (ces mots turcs signifient le Mont de la Tente). Elle donne sur la mer Noire



Moscou.

et sur la mer d'Azof, également à demi dessalées par les eaux douces que leur versent à grands flots, sans jamais se lasser, les torrents du Caucase, le Don, le Dniéper, le Dniester et le Danube. La vigne et certaines plantes du Midi croissent dans ses vallons abrités, sur le littoral du sud, rivage soleilleux au pied de parois jurassiques hardiment et harmonieusement taillées : aussi a-t-on pu comparer ses plages tièdes, ses roches, ses ravins réellement très-beaux à l'admirable « Corniche » de France et d'Italie.

Jadis la Crimée, terre tout à fait turque, n'avait pas un seul Slave chez elle, et récemment encore on en aurait vite compté tous les Russes ; mais les Tatares de Crimée ayant jugé bon de fuir les infidèles, des colons russes remplissent peu à peu les vides laissés par les musulmans émigrés en Turquie, et là aussi la Slavie dévore autour d'elle.

C'est dans la partie méridionale et montagneuse de la Crimée, dans une charmante contrée indentée d'excellents ports que se trouve la glorieuse *Sébastopol*, assiégée et défendue avec un égal héroïsme. Vaincue par les Français dans cette lutte mémorable, la Russie, vingt ans après, est le peuple le plus puissant du Globe, et les ruines de sa grande forteresse ne lui rappellent que l'honneur de l'ennemi et sa propre vaillance.

Villes. — Six villes de la Russie ont plus de cent mille âmes.

Saint-Pétersboury (670 000 hab.) fut fondée en 1703 par Pierre le Grand, près du golfe de Finlande, au bord de la Néva. Bâtie sur un marais glacial, dans un pays maussade, moins pour son beau fleuve que pour menacer la Suède dans la Finlande, cette métropole, de plus en plus extérieure à mesure que les Russes conquièrent l'Asie, est un véritable défi jeté à la nature. Il a fallu des efforts immenses pour enraciner ses palais dans le marécage, et



Le Kremlin.

quand les vents poussent vers l'est les flots du golfe de Finlande, la Néva, rejetée vers l'amont, grandit, sort de son lit et menace la ville dans son existence même. Saint-Pétersbourg a, plus que n'importe quelle autre grande habitation des hommes, les beautés et les monotonies d'une citée régulière : des rues larges comme des boulevards, des places qui sont en hiver de véritables Sibéries, des maisons de granit massives comme des palais. A quelque distance, sur un rocher du golfe, *Cronstadt* est le Toulon des Russes.

La « sainte » *Moscou* (612 000 hab.), en russe *Moskva*, la « seconde mère des cités russes[1], » la « ville aux quarante fois quarante clochers, » couvre un très-grand espace; les quartiers populeux s'y mêlent aux jardins, aux parcs, aux prairies, aux bouquets de bois, aux champs cultivés, aux étendues vagues. Peintes ou dorées, les coupoles de 400 églises s'élancent de tous côtés dans les airs. Près de la Moskva, sous-affluent de la Volga par l'Oka, le Kreml ou Kremlin, ensemble prodigieux de forts, de palais, d'églises, est le monument national de la Russie. Moscou est le séjour d'hiver chéri de la noblesse ; elle renferme plus de richesses que Saint-Pétersbourg; elle a aussi plus d'importance réelle, en qualité de grande cité commerciale et de premier centre industriel de l'empire.

Varsovie, en polonais *Warszawa* (pr. Varchava), en amphithéâtre sur la Visla, fut la capitale de la Pologne; elle en reste la première ville pour l'industrie, le commerce et le nombre d'habitants (250 000, dont un tiers de Juifs).

Odessa (160 000 hab.), sur la mer Noire, n'a pas plus de quatre-vingts ans d'existence. Elle exporte d'immenses quantités de grains.

Kichenef (103 000 hab.) est une ville de la Bessarabie, province à demi roumaine : elle s'élève à une petite distance du fleuve Dniester.

[1] Après Kief ou Novgorod.

Riga (102 000 hab.), sur la Duna, près du golfe de Riga, trafique pour les provinces Baltiques.

ALLEMAGNE[1]

Monts du sud. Plaine du nord. — L'Allemagne (en allemand, *Deutschland*), centre de l'Europe, donne au nord sur une mer presque fermée, la Baltique, et sur une mer ouverte appelée en langue germanique la mer Teutonne (c'est notre mer du Nord); au sud elle touche à l'Adriatique, qui mène à la Méditerrannée, à l'Afrique, à l'Asie. Elle est reliée à l'orient hongrois, slave et roumain, et presque à l'Asiè, par le cours de son plus beau fleuve, le Danube, et rattache l'Europe latine à l'Europe slave.

Y compris les provinces autrichiennes qui faisaient partie de la Confédération avant la bataille de Sadowa, et qui sont peuplées d'Allemands seulement ou d'Allemands mélangés, ici de Slaves, là d'Italiens, la surface de l'Allemagne allait à 72 millions d'hectares; la France n'était donc, en terrain, que les trois quarts de l'ancienne Confédération. Aujourd'hui, l'Allemagne propre ou Confédération du Nord, avec ses annexes du Sud, Hesse, Bade, Wurtemberg, Bavière, a (sans l'Alsace-Lorraine, bien entendu) 52 millions et demi d'hectares et 39 millions et demi d'habitants, ce qui la fait un peu plus petite que la France, mais plus peuplée : nous avons 68 habitants par 100 hectares, elle en a plus de 75, quoique bien moins fertile et sous un climat beaucoup plus dur.

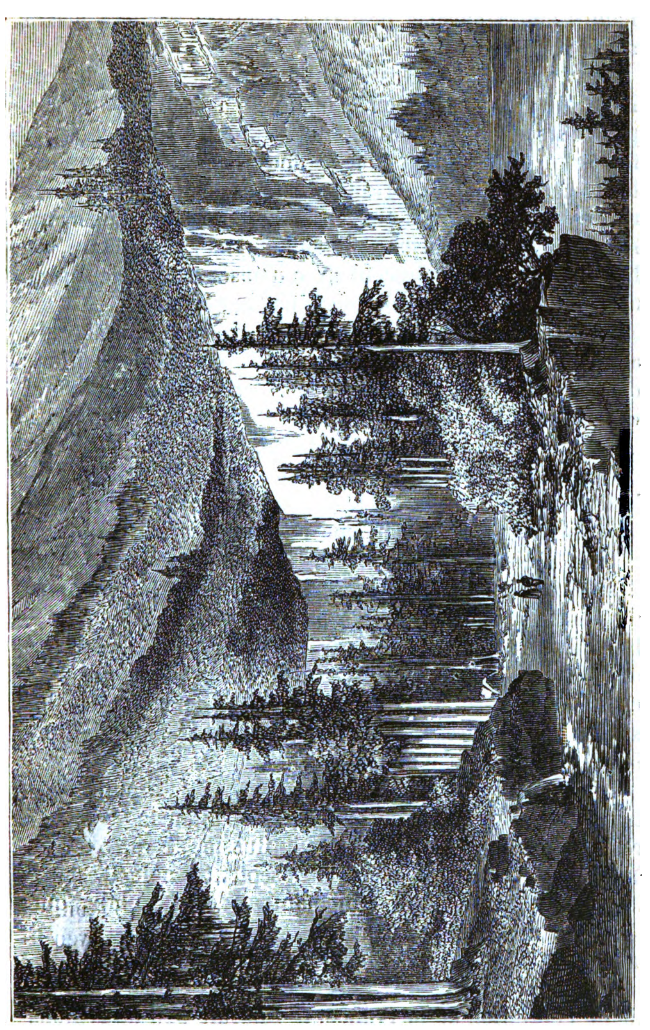
[1] Sans « l'Alsace-Lorraine, » qui pour nous reste française jusqu'au jour où Strasbourg, Colmar, Metz et Thionville renieraient la France.

Si d'une part l'Allemagne nouvelle et l'Allemagne autrichienne renferment plusieurs millions d'hommes n'appartenant pas à la race germanique, en revanche, hors de l'une et de l'autre, en Suisse, en France, dans le Luxembourg et le Limbourg, dans les provinces russes de la Baltique, vivent d'autres millions d'hommes qui ont conservé la langue tudesque.

Vue de haut, l'Allemagne se relève au sud vers les Alpes, tandis qu'au nord elle s'abaisse vers la mer, par une plaine immense que l'Océan recouvrirait s'il montait de 150 mètres. Entre la plaine et les Alpes s'élèvent des montagnes moyennes. « La haute montagne, la montagne moyenne et la plaine se suivent en Allemagne, du sud au nord, comme l'ode, l'idylle et la prose. »

Le Pelvoux, le Mont-Blanc, le Mont-Rose, les Oberlands bernois et valaisan, le Bernina, les géants des Alpes appartiennent à la France, à la Suisse et à l'Italie. Moins élevés, les bastions qui dressent au sud de l'Allemagne une énorme barrière entre les Germains et les Italiens ont aussi leurs créneaux dans la froidure éternelle : les massifs de l'Ortler, de l'Œtzthal, du Stubaier, le groupe des Hauts-Tauern que domine l'obélisque du Gross-Glockner, tous ces monts de gneiss, de schiste, de micaschiste et de granit dépassant 3000 mètres, allant presque à 4000, ont dans leurs replis des fleuves de glace bordés de champs de neige permanente. Mais ils ne relèvent plus de l'Allemagne, ils font partie de provinces autrichiennes qui ont quitté la Confédération germanique après la boucherie de Sadowa. Les Alpes bavaroises, beaucoup moins hautes, possèdent les pics culminants de l'Allemagne dans ses limites actuelles.

Les chaînes de l'Allemagne centrale ont deux fois moins d'élévation que les Alpes bavaroises ; la plupart n'arrivent pas même à mille mètres, et une seule, le Riesengebirge (Chaîne des Géants), d'où descend l'Elbe, dépasse quinze cents. Presque toutes sont faites de monts gracieux, appartenant aux roches les plus diverses, et bien différentes des



Site de la Forêt-Noire.

hautes cimes stériles des Alpes d'où les rochers brisés s'écroulent en avalanches.

Semblables à nos Vosges, elles attirent par le charme indicible d'une nature que l'homme n'a pas encore violée, par leurs sentiers furtifs, leurs calmes solitudes, leurs forêts profondes, leurs lacs tranquilles, leurs torrents, leurs cascades, leurs grandes ruines féodales. De leurs roches gazonnées, des clairières de leurs forêts supérieures, le regard se perd en été sur une mer de verdure, en hiver sur un blanc linceul avec d'obscurs îlots de sapins aux aiguilles frangées de blanc par la neige.

Tels sont le Schwarzwald ou Forêt-Noire (1495 mètres), aux sommets arrondis, noirs de sapins comme les ballons des Vosges, le Thüringerwald ou Forêt de Thuringe, « Arcadie allemande, » et le Fichtelgebirge (Monts des Pins), où les champs alternent avec les forêts.

Quelques massifs ont des formes plus sévères, comme le basaltique Rhœne « qui étonne ceux mêmes qui connaissent l'extrême Nord par une stérilité égale à celle des hautes régions scandinaves. » Vers les sources d'une des deux branches de la Weser, le Vogelberg, autre amas de montagnes désolées, est une des plus grandes masses basaltiques connues ; sur la rive gauche du Rhin, les monts de l'Eifel, volcans éteints, montrent d'anciens cratères changés en lacs ; du côté opposé de l'Allemagne, le Riesengebirge couvre la Suisse saxonne de ses superbes falaises et de ses monts cubiques.

Des montagnes moyennes à la mer s'étend, à des centaines de kilomètres, la basse plaine allemande, qui se relie du côté de l'est à celle de la Russie, et vers l'ouest à celle des Pays-Bas et de la France septentrionale. C'est par la grande étendue et la faible hauteur de cette plaine que l'Allemagne, bien que couverte en partie de montagnes et possédant d'importants plateaux, n'a que 213 à 214 mètres de moyenne altitude, ce qui ne dépasse guère la moitié de l'élévation de la France. Il y aurait peu de régions aussi monotones que la plaine germanique si l'on n'y

Lac de la Forêt-Noire.

rencontrait des lacs aux rives boisées, de grandes forêts, des dunes sombres de pins, des collines que grandit leur isolement dans la plaine uniforme. Soigneusement cultivée par des paysans qui arrachent au sol tout ce qu'il peut produire, mais que tout leur travail fait vivre juste et n'enrichit point, elle nourrit autant d'hommes que si elle était fertile; ses possesseurs exercent plus que jamais, par leur ville de Berlin, une influence décisive sur les destinées allemandes; et cependant, de toutes les tribus de la « terre si merveilleusement belle sous sa verte couronne de chênes, » de tous les peuples de l'Allemagne, ceux qui vivent dans ces vastes sables (où ne manquent point les grasses vallées, les bonnes prairies, les alluvions sorties des eaux) sont évidemment ceux qui ont reçu le plus de sang étranger dans leurs veines. En certains cantons de la rive gauche de l'Elbe, le polabe, langue slave, a retenti jusqu'à l'aurore de ce siècle.

La contrée qui borde le littoral déploie au loin des landes élevées en moyenne d'une quinzaine de mètres au-dessus de la mer, et des prairies occupant la zone aqueuse couverte naguère de marécages; quelques-unes de ces prairies occupent mille, cinq mille, dix mille hectares et au delà. A l'est de l'Elbe, dans le Mecklembourg, la Poméranie, la Prusse orientale et la Posnanie, les lacs couvrent en certains districts la moitié du territoire.

Rivages. Rivières. Climat. — Les côtes allemandes, mal taillées, ne sont point riches en îles : le long de la mer du Nord il n'y a d'autre terre notable que Helgoland, d'ailleurs assez loin du rivage et appartenant à l'Angleterre. Dans la Baltique, en face de *Stralsund*, port de quelque animation, s'élève **Rugen**, fortement tourmentée par la mer qui peu à peu la démolit. Rugen s'en va visiblement, tant par le travail des flots que par un affaissement lent du sol : jadis plus grande et plus pleine, elle est aujourd'hui déchiquetée en presqu'îles, en îlots, en écueils.

Sur la mer du Nord, profonde ici de 20 à 30 mètres, le rivage est bas ; les lames de l'Océan y ont dévoré au moyen âge, et jusqu'à nos jours, de vastes campagnes dont il ne reste que des îles ou des bancs de sable; l'ancien littoral est indiqué par une série d'îlots rongés en partie. Cependant, sur la plus grande longueur des côtes, les agriculteurs ont accepté le combat avec le flot, ils lui arrachent des lambeaux de terre, rattachent les îles au continent par des chaussées insubmersibles et dessèchent les marais qu'avait envahis la mer.

Sur le rivage de la Baltique, au contraire, le domaine des eaux s'est rétréci par la formation de flèches sablonneuses ou *nehrungen*, qui ont séparé de la mer des estuaires ou *haff* graduellement transformés en terre ferme grâce aux alluvions des fleuves : le Niémen, la Prégel, l'Oder, débouchent dans des haff fermés par des nehrungen.

Le Niémen ou Mémel est surtout un fleuve russe. La Prégel entraîne à la Baltique les déversoirs de beaucoup de lacs de la Prusse orientale. L'Oder descend des forêts d'une montagne de la Moravie ; il voyage d'abord au milieu de populations slaves. Son principal affluent, la Wartha, rivière de plaine, se tient presque constamment en territoire de langue polonaise et l'un de ses affluents de droite coule devant la plus ancienne de toutes les villes fondées par les Polonais, *Gnezna*, en allemand Gnesen. L'Oder baigne Breslau et forme le port de *Stettin* (76 000 habitants), Nantes dont le Saint-Nazaire est Swinemünde, à l'une des deux embouchures du haff. La longueur de ce fleuve dépasse 900 kilomètres, l'étendue de son bassin approche de 11 millions d'hectares, dont une grande partie en Autriche et en Pologne.

Plus à l'ouest, l'Elbe, artère centrale de l'Allemagne, se mêle à la mer du Nord par le long et large estuaire que sillonnent les navires de Hambourg. Elle arrive toute faite de la Bohême par de superbes défilés dans des montagnes de grès, passe à Dresde et serpente dans la grande plaine de l'Allemagne du Nord. Sa masse d'eau l'em-

porte sur celle de l'Oder; sa longueur, quelque peu supérieure à celle de notre Loire, n'atteint pas tout à fait 1100 kilomètres dans un bassin d'un peu plus de 15 millions d'hectares. Au loin dans la mer, en face de son estuaire, **Helgoland** surveille la côte allemande. Il y a 800 ans, Helgoland s'étendait sur 80 000 à 100 000 hectares; elle avait des champs, des prés, des troupeaux et des villes. Les Anglais règnent sur cette île devenue un îlot de grès bigarré vaste de 1400 hectares à peine, mal défendu par une croulante falaise de 60 mètres de haut; et les Allemands voudraient qu'Albion leur rendît ce rocher. « Campagne verte, falaise rouge, rivage blanc, c'est Helgoland. »

Vis-à-vis d'Helgoland entre également dans la mer du Nord un fleuve issu de l'Allemagne centrale. Ce fleuve, la Weser, a pour branche mère la Werra qui se forme dans la forêt de Thuringe; renforcé notablement par la Fulda, il passe des montagnes à l'uniformité de la plaine. Son grand port, situé assez avant dans les terres, *Brême* (83 000 habitants), est avec Hambourg le principal quai d'embarquement des émigrants germains; à milliers quelquefois par semaine, ils partent pour les États-Unis, le Canada, le Brésil méridional, l'Australie. Quelques-uns n'arrivent pas, car le vieil Océan, sourd et aveugle, ne sait jamais ce qu'on livre à ses flots; galions pleins d'or, entreponts pleins d'hommes, cales pleines du blé qui nous fait vivre, trésors inestimables ou matières viles, il dévore tout également quand s'ouvre son abîme, et on l'a vu se fermer sur cinq cents émigrants à la fois. De ceux qui, partis, l'espoir au cœur, entendent quelques jours après le cri bienheureux : Terre! terre! beaucoup réussissent au delà des mers; plusieurs auraient mieux fait de garder leurs os pour le cimetière du village. La Weser, beaucoup moins considérable que l'Oder et que l'Elbe, a 500 kilomètres de longueur, avec un bassin de moins de 5 millions d'hectares.

Le Rhin est cher aux Allemands par les souvenirs de



Forêt de Thuringe.

leur histoire, par les sites grandioses de sa vallée et surtout par la prétention qu'avaient beaucoup de Français d'en posséder toute la rive gauche. Ce fleuve superbe ne prend pas sa source « au pied du mont Adule, entre mille roseaux, » comme le disait un poëte qui mérita surtout le nom de sage prosateur; il sort des glaciers de la Suisse, traverse le lac de Constance, perce le Jura par la fameuse cascade de Schaffouse, puis, augmenté de plus de moitié par l'Aar, s'engage à Bâle dans la magnifique plaine rhénane dont les 881 000 hectares sont compris entre les Vosges et la Forêt-Noire. Au-dessous de Mayence, le Rhin se fraye une issue à travers les monts schisteux de l'Odenwald; il baigne la base des anciens volcans du Siebengebirge, puis coule en aval de Cologne à travers des plaines presque horizontales, continuées par la plate Hollande, où son delta se mêle à ceux de la Meuse et de l'Escaut. Le cours du Rhin est de 1320 kilomètres, son bassin de 25 millions d'hectares, sa portée moyenne de 1728 mètres cubes d'eau par seconde, chiffre considérable sans doute, mais fort au-dessous de l'idée de primauté parmi nos fleuves qui se réveille presque invinciblement chez nous au seul nom du Rhin. Le *Vater Rhein*, le « Nil de l'Occident, » n'est pas plus le roi des courants que les ballons de la Forêt-Noire ne sont les géants des montagnes. Sans aller bien loin, sans même sortir de l'Europe occidentale, la rivière de Genève, de Lyon et d'Avignon, le Rhône, hôte à la fois du Nord et du Midi, porte en moyenne à sa mer bleue, 2603 mètres cubes d'eau par seconde, 878 de plus que le fleuve allemand. Deux Rhônes rempliraient l'Océan aussi vite que trois Rhins. Le Rhône est probablement la quatrième rivière de l'Europe, venant pour l'abondance après le Danube, la Volga, la Néva (?); le Rhin n'est que la cinquième ou la sixième, car il le cède aussi au Dniéper et peut-être au vieil Eridan, au « roi des fleuves » de Virgile.

Le Danube, en tudesque la Donau, fleuve autrement con-

sidérable que le Rhin, n'appartient à l'Allemagne que par son cours supérieur. Grossi des verts torrents de la Bavière,



Bords du Rhin.

puis de l'Inn, rivière suisse et tirolienne qui lui porte plus d'eau qu'il n'en a lui-même, il passe à Vienne, tra-

verse la Hongrie et va se perdre dans la mer Noire.

En Allemagne règne une certaine uniformité de climat. Comme le sol s'y relève au midi, en même temps que les lits des rivières, qui, sauf le Danube et le Mein, courent du sud au nord, le Deutschland méridional est froid par ses altitudes, le septentrional par ses latitudes : Augsbourg et Munich en Bavière ont même un climat plus dur en moyenne que Breslau et Stralsund en Prusse, ou Copenhague en Danemark. Hambourg, voisine de la mer du Nord, a presque la température annuelle d'Innsbrück, voisine de l'Italie. Ce n'est pas du sud au nord, mais de l'ouest à l'est que le froid grandit; plus on s'éloigne du Rhin, dont le climat d'ailleurs a quelque rudesse en hiver, plus le climat, de « français » devient « russe. » La chute annuelle des pluies va de 53 centimètres dans le nord, à 68 ou 69 dans le sud. En France nous en recevons 77 centimètres.

En résumé, le climat de l'Allemagne est celui de la zone tempérée froide; la moyenne annuelle de la chaleur y oscille entre 6° 50 et 11° selon les lieux. La végétation varie suivant la latitude, plus encore suivant l'altitude, l'exposition et la distance de la mer. Quelques contrées favorisées, les vallées de la Moselle, du Rhin, du Neckar, célèbrent ce qu'elles nomment leur « noble vin de feu. » L'Allemagne a plus le droit de vanter ses onze millions d'hectares de forêts, les plus sagement aménagées du monde.

Allemands. Langue allemande. — Dans l'ancienne confédération Germanique, qui laissait hors de son sein beaucoup moins d'Allemands que l'Allemagne du jour, vivaient 52 millions d'hommes, sur lesquels 8 à 9 millions de Slaves, 150 000 Danois, 150 000 Lithuaniens, 500 000 Italiens, 10 000 à 12 000 Wallons. Aujourd'hui l'empire Allemand renferme environ 40 millions d'hommes, dont l'immense majorité est faite de Germains fortement mélangés de Slaves, de Lettes et de Lithuaniens,

de Français, de Juifs. Cette population grandit rapidement, malgré l'émigration en tout pays.

Habitant un pays sans frontières naturelles si ce n'est au sud, les Allemands n'ont cessé de déborder autour d'eux : d'abord comme pillards, puis comme laboureurs, hommes de métiers, trafiquants. Dans plusieurs pays slaves ou hongrois, et jusqu'en Russie, ils furent appelés à plusieurs reprises par des potentats qui avaient besoin, soit de paysans, soit d'ouvriers, soit de bourgeois pour leurs divers royaumes; mais ces migrations officielles ne furent pas les seules, et les fils du Deutschland, coulant devant eux comme par une pente naturelle, agrandissent depuis longtemps le lit du grand fleuve allemand. Peu à peu, ajoutant les sillons aux sillons, jetant des familles d'artisans dans les villes, fondant des hameaux de bûcherons dans les bois, des bourgs miniers dans la montagne, ils ont gagné de grands territoires sur les Slaves du sud, sur les Slaves du centre, sur les Slaves de l'est, sur les Lithuaniens. Ils ont conquis de la sorte les bassins jadis slavons de l'Elbe et de l'Oder, entamé fortement ceux des petits fleuves de la Prusse orientale et poussé jusqu'au fleuve des Polonais, à la Visla, sans parler des provinces Baltiques dont ils forment encore la bourgeoisie. Et cependant, ils ont perdu des milliers de colonies, qui, trop éloignées de la patrie, se sont perdues chez les étrangers, en Hongrie, en Pologne, en Russie. Cette marche en avant dure toujours, et les Juifs parlant allemand en sont l'avant-garde; mais elle a fini d'annexer insensiblement l'Orient à la « grande Allemagne. » L'Orient s'est réveillé, il est devenu terrible; l'avenir des Allemands appartient aux Slaves, non l'avenir des Slaves aux Allemands.

Nous, issus de Rome, nous leur devons moins qu'ils nous doivent. Quand ils heurtèrent le monde latin, c'était une nation de sauvages à laquelle il fallut de longs siècles pour sortir de sa barbarie. Ils oublient aujourd'hui que le monde n'a pas commencé par eux.

Abstenons-nous de trop les juger, de peur de tomber

dans l'excès de reproche, et même dans l'injure, comme ils le font toujours quand ils parlent de nous. Vaincus par leur nombre, leur méthode, leur plan lentement médité pendant les années d'une paix hypocrite, puis rançonnés le pied sur la gorge, nous oublierions qu'ils sont moins coupables que leurs maîtres, et surtout que leurs « docteurs. » — Les Allemands, à côté d'instincts grossiers, avaient de nobles qualités, des vertus tranquilles, un esprit curieux, une sympathie naïve pour les choses de l'étranger; mais depuis soixante ans leurs poëtes, leurs écrivains et leurs professeurs ne leur soufflent que l'envie, la haine, l'injustice, l'arrogance et la vanité. Et maintenant leur orgueil mêlé de délire rend insupportables leurs plus beaux livres et leurs revues les plus savantes. On s'y lasse de l'éternelle divinisation de l'esprit allemand, du cœur allemand, de la profondeur allemande, du sérieux allemand, du courage allemand, de la bonté allemande, de la force allemande, de la beauté allemande, de la pureté allemande, du vin allemand, de la bière allemande, du passé allemand, de l'avenir allemand. Avenir probablement sans grandeur, car, faute de colonies, cette nation considérable épuise comme nous sa force d'expansion au profit de peuples étrangers. Ainsi que la France, elle piétine en Europe, tandis que les Anglais, les Espagnols, les Portugais et les Slaves grandissent librement hors de l'étroite presqu'île où nous nous perdons de guerre en guerre et d'Iénas en Waterloos. Et encore la France a-t-elle, après tout, sur l'Allemagne la supériorité d'avoir posé dans la montagne de l'Afrique du Nord les fondements d'un peuple qui pèsera quelque jour dans la balance des destinées. Nous avons aussi dans l'Amérique du Nord une autre Nouvelle-France, celle-ci de peu d'avenir, écrasée comme elle est sous le poids d'un demi-continent anglais. Cela fait deux Frances nouvelles. Où sont les nouvelles Allemagnes?

Si les Allemands possédaient toute la ténacité dont ils se flattent, à force de fécondité ils auraient fait de l'Europe

entière une Allemagne; mais leur malléabilité, leur servilité naturelle, leur facilité à apprendre plus qu'à prononcer toutes les langues, les ont noyés au milieu de peuples qu'ils ont longtemps inondés de leurs familles. La patience dans l'agriculture, dans l'industrie, dans le commerce, la supériorité numérique même, ne les ont pas empêchés de se fondre dans un grand nombre de pays occupés par eux, et telle contrée où l'on ne connaît pas la langue teutonne n'est peuplée que d'Allemands ayant gardé leurs noms tudesques ou les ayant travestis en slave, en hongrois, en italien. Quelques-uns des chefs principaux du mouvement national slave en Bohême, en Moravie, dans l'Autriche du Sud, mouvement passionnément antigermanique, portent des noms purement allemands.

Sans colonies, les Allemands colonisent partout : avec les Anglais dans les contrées où l'on parle anglais ; avec les Russes partout où règne le plus puissant des potentats, le tsar; ils ont fourni aux États-Unis des millions de citoyens, aux jeunes nations de l'Amérique du Sud des laboureurs, des professeurs et des commerçants; ils s'établissent en Algérie, en Australie, dans la Nouvelle-Zélande, dans les îles de la mer du Sud. Les Allemands, réduits par leurs savants à l'état de zélateurs irascibles du *Deutschthum*[1], sont de leur nature le peuple cosmopolite par excellence. Le Saxon, le Hessois, le Souabois, et à un moindre degré le Prussien et le Bavarois, ont pour patrie la terre entière.

Le monde est grandement redevable à l'Allemagne. Elle ne lui fournit pas seulement des colons; elle lui a donné des génies dans la science (ne nommons que Kepler et Leibnitz), quelques grands poëtes, des musiciens qui n'ont de rivaux, s'ils en ont, qu'en Italie. Avec la vieille Grèce, Rome, l'Italie, la France et l'Angleterre, ce sont les Allemands qui ont le plus apporté au trésor de l'intelligence et de l'art. Aujourd'hui c'est avant tout

[1] L'ensemble de tout ce qui est allemand, le « Germanisme. »

le peuple chercheur ; malheureusement ses « docteurs » s'embrouillent plus que de raison, quelquefois dans leurs idées, et fort souvent dans leurs phrases, car ils s'expriment en général très-péniblement.

Cette lourdeur des livres allemands a sa cause principale dans la langue : très-riche, viril (non sans dureté), admirablement poétique, l'allemand est mal armé pour la prose, très-pédant, enchevêtré, encombré de particules séparables souvent fort éloignées du verbe qu'elles modifient, enfin surchargé de mots composés qui ne répondent pas toujours à une idée tout à fait précise. En Allemagne même, il se divise en deux dialectes aussi différents l'un de l'autre que la langue d'*oil* et la langue d'*oc* en France. Le *hoch deutsch* ou haut allemand est l'allemand littéraire. Le *platt deutsch* ou bas allemand se parle dans le nord, principalement dans le Mecklembourg où les classes élevées ne le dédaignent pas. Il sert à près de 10 millions d'hommes : par transitions, il devient au bord de la mer le hollandais et le flamand, qui seraient deux patois informes si de grands écrivains ne les avaient façonnés. Les dialectes germains ont toujours de la vigueur, de la richesse, de la substance, mais ils tombent facilement dans une très-grande grossièreté de son et d'accent.

Quant à la religion, le protestantisme et le catholicisme se partagent inégalement l'Allemagne : le catholicisme a moins d'adhérents que la confession rivale ; il règne surtout dans le sud. Sa part est de treize à quatorze millions d'hommes, contre vingt-quatre ou vingt-cinq millions.

Les divisions politiques de l'Allemagne, fort compliquées avant la guerre qui se termina si brusquement par le coup de tonnerre de Sadowa, sont encore très-bizarres. La Prusse, qui se composait avant 1866 de deux grands tronçons, celui des plaines du nord-est et celui des contrées rhénanes, s'est annexé le Hanovre, le Slesvig-

Holstein, la Hesse-Cassel, Nassau, et s'est en outre subordonné divers États, la Saxe, Oldembourg, le Brunswick, une moitié de la Hesse-Darmstadt. Elle a dû abandonner le Luxembourg, mais, au sud du Mein, qui est censé séparer de l'Allemagne prussienne les pays restés indépendants en apparence, le grand-duché de Bade, le Wurtemberg et la Bavière lui obéissent, et l'Allemagne autrichienne, rejetée en dehors de l'alliance, forme avec la Hongrie et les provinces slaves, l'empire d'Autriche, avec une ville allemande, Vienne, pour capitale.

L'Allemagne prussienne comprend la Prusse avec ses annexions récentes, le royaume de Saxe et une vingtaine d'États insignifiants, engloutis en réalité et déjà presque entièrement digérés par la Prusse.

Prusse. — La Prusse nouvelle, un peu plus peuplée proportionnellement que la France (71 personnes par 100 hectares, au lieu de 68), compte environ 25 millions d'habitants, dont un tiers dans les villes, sur un peu moins de 35 millions d'hectares. Près de 3 millions d'hommes n'y ont rien d'allemand : 2 500 000 Polonais et près de 150 000 Danois conservent l'espoir de revenir au tronc dont ils ont été coupés ; les Polonais habitent la Prusse orientale, le duché de Posen et la Silésie ; les Danois, le Slesvig séptentrional. 150 000 à 200 000 Lithuaniens, nationalité mourante, au moins en Prusse, vivent sur les confins de la Lithuanie ; 50 000 Slaves tchèques dans la Silésie ; 83 000 Wendes, Slaves aussi, sur la frontière de Saxe, à côté des 50 000 autres qui se trouvent encore dans ce royaume : cette petite nation de 133 000 âmes occupe les montagnes de la Lusace, bassin nourricier de la triste Sprée, qui passe à Berlin ; autrefois maîtresse d'un plus vaste terrain, elle recule devant la langue allemande, elle se resserre et finira par disparaître sous le verbe étranger. Les 10 000 à 12 000 Wallons de l'Allemagne habitent sur les confins de la Belgique, au sud d'Aix-la-Chapelle.

Saxe. — La Saxe, traversée par l'Elbe, s'étend sur un peu moins de 1 500 000 hectares, mais sa population dépasse 2 550 000 âmes, soit 171 personnes par 100 hectares, presque autant que la Belgique (173), et pour le moment du moins le nombre des habitants y croît beaucoup plus rapidement que dans le petit pays bilingue de Meuse et d'Escaut. Aussi la Saxe tiendra-t-elle sans doute dans peu d'années le premier rang entre tous les États du monde pour la densité de la population, et cela grâce à la fièvre d'une industrie dévorante. Triste primauté, force couvrant la faiblesse, opulence faite de misère!

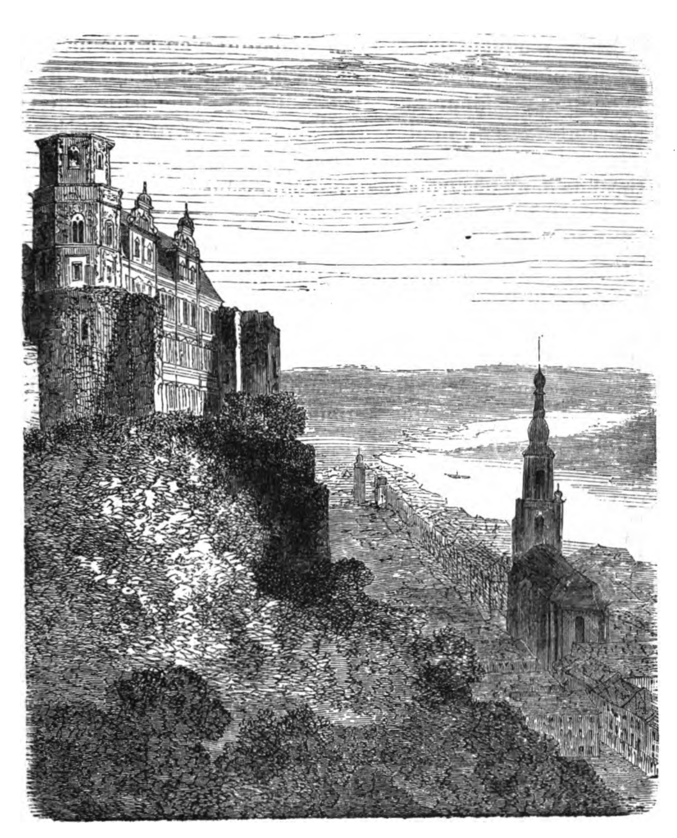
Malgré sa mince étendue, ce pays enferme deux des villes de l'Allemagne qui ont plus de cent mille âmes, Dresde, la capitale, et Leipzig.

Grand-duché de Bade. — Le grand-duché de Bade (1 500 000 hectares) contient 1 460 000 habitants, dont deux tiers de catholiques; il ressemble à l'Alsace qui lui fait vis-à-vis de l'autre côté du Rhin : ainsi que l'Alsace, le grand-duché se compose d'une plaine fertile, de vallées délicieuses et de gorges dont les charmants ruisseaux descendent, rapides, clairs, tapageurs, du haut de mamelons couronnés de sapins. Seulement, à Bade ces mamelons s'appellent Forêt-Noire, et Vosges en Alsace.

Malgré sa petitesse, le grand-duché de Bade est donc un pays très-varié. Il possède la cime culminante de la Forêt-Noire (Felberg, 1495 mètres); à lui reviennent également les gorges les plus vantées, et sans doute aussi les plus belles, de cette chaîne sylvestre; enfin, s'il incline la plus grande partie de son territoire vers le fleuve du Rhin, il renferme sur le versant oriental de sa forêt une espèce de petite province de Traz-os-Montes, où naît le fleuve Donau (Danube).

Carlsruhe (37 000 hab.), la capitale, ne vaut pas *Man-*

heim (40 000 hab.), place de commerce bâtie au confluent du Rhin et du Neckar. L'une et l'autre sont moins connues et moins visitées que *Bade*, lieu de bains et de



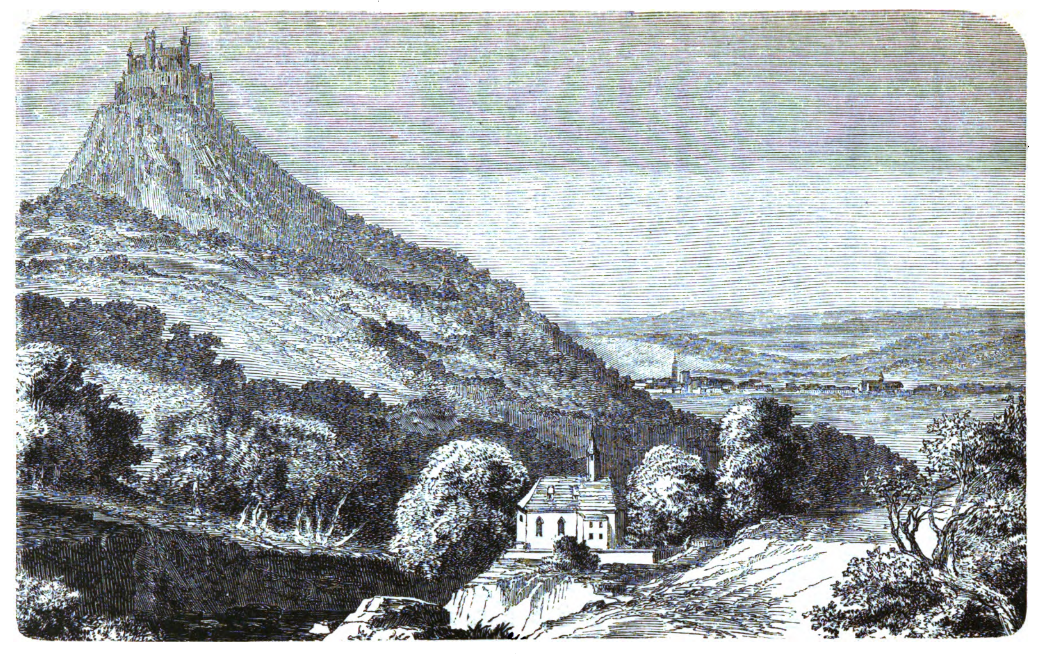
Heidelberg.

plaisirs (récemment encore de jeux de hasard), et qu'une riveraine du Neckar, *Heidelberg* (20 000 hab.), ville charmante, site harmonieux, université fameuse.

Wurtemberg. — Le Wurtemberg (1 950 000 hectares, 1 820 000 habitants, dont plus des deux tiers protestants) occupe en partie l'ancienne *Souabe*, pays gracieux où vit un peuple dont se gaussent les dictons, dont se moquent les contes, mais qui n'en a pas moins donné plus qu'aucun autre des hommes de génie à l'Allemagne. Il a pour chef-lieu Stuttgart, ville bâtie entre des collines à vignobles, à 4 kilomètres environ du Neckar, qui est la rivière centrale du royaume et le lien naturel de deux des trois régions composant le Wurtemberg, — le *mont*, le *coteau*, le *plateau*.

Le Neckar et son charmant affluent, l'Enz, naissent en effet dans les sapinières de montagnes qui se trouvent être ici la Forêt-Noire; puis ils vont se rencontrer en aval de Stuttgart, au milieu du pays de coteaux, qui est une contrée de climat modéré, de bonnes cultures, de vignobles passables, de villes suffisamment riches, comme la Forêt-Noire est une région de bois, de prairies, de villages pauvres, de champs peu généreux endormis pendant cinq ou six mois sous des neiges profondes.

Le plateau est moins lié aux deux autres régions naturelles du royaume que celles-ci entre elles. Ni de par la nature, ni de par l'histoire, la Haute-Souabe — tel est son nom — ne fait vraiment un corps organique avec la Basse-Souabe : celle-ci appartient au Neckar, en d'autres termes au Rhin, celle-là au Danube. De la Basse-Souabe on monte à la Haute par de rudes escarpements : qu'on parte de Stuttgart, la tête du Wurtemberg, de *Tubingue*, sa célèbre université, ou de toute autre ville du moyen Neckar, on arrive au plateau par des entailles profondément fouillées dans les roches tendres de la Rude-Montagne (Rauhe Alp), qui est un prolongement de notre Jura par delà le Rhin et par delà le Danube. Dans ces entailles parfois superbes, des *burgs* de quelque renom, perchés sur des rochers presque inaccessibles, regardent fuir de pétulantes rivières faites de ces admirables fontaines propres aux *cluses* jurassiques. De l'extrémité supérieure des



Hohenzollern.

gorges, on débouche sur une immense plaine mamelonnée qui va se rattacher au loin à celle de la Bavière et s'incline vers Ulm et vers le Danube. Celui-ci, devant Ulm, forteresse formidable dont nos dernières capitulations n'ont point effacé la honte, n'est encore qu'une rivière moyenne, un rival du Neckar.

Le Wurtemberg enserre en partie la principauté de *Hohenzollern*, qui dépend de la Prusse et que baigne le Danube naissant, ainsi que le Neckar au-dessus de Tubingue. D'un manoir de ce petit pays sortirent les hobereaux que l'avenir devait faire monarques de Prusse et empereurs d'Allemagne, après des siècles de patience, de ruse et d'économie çà et là traversés par d'éclatantes victoires. — Le royaume Souabe a produit lui aussi une maison impériale, celle des *Hohenstaufen*, issus d'un château dont le mamelon chauve est voisin du chemin de fer de Stuttgart à Ulm, dans la partie de son trajet où cette voie remonte la vallée d'un affluent du Neckar pour se rapprocher du haut plateau. — Quant à la troisième grande famille allemande, celle des *Habsbourg*, qui règne sur le vaste empire d'Autriche, elle sort d'un donjon de la Suisse teutonne peu éloigné de la torrentueuse Aar.

Bavière. — La Bavière, sur plus de 7 millions et demi d'hectares, ne nourrit pas tout à fait 5 millions d'habitants, dont plus des sept dixièmes catholiques. Elle comprend d'une part quelques admirables versants des Alpes et la haute plaine du Danube, d'autre part la Franconie ou région du Mein, et, sur la rive gauche du Rhin, le Palatinat qui touche à la France. La haute plaine du Danube, la vraie Bavière, est de toutes les vastes plaines allemandes celle qui a la plus grande hauteur au-dessus des mers, et même son altitude moyenne de 500 à 600 mètres lui donne le second rang en élévation dans l'Europe entière, après le plateau Castillan. A côté de fonds

d'une bonne nature, un peu engourdis par le froid que subissent les hauts sols, on y trouve encore de nombreux *ried* et de nombreux *moos*, terres spongieuses, plus ou moins desséchées, plus ou moins salubres.

Ainsi, comme le pays de Bade, la Bavière a le Rhin et le Danube, mais si le Rhin badois vaut le Rhin bavarois, la Donau bavaroise n'est plus l'étroite Donau badoise, un simple torrent dans des prairies remontant vers les sapinières. Quand, du pays Souabe, la Bavière admet le Danube, elle ne reçoit en lui qu'une rivière médiocre ; quand elle le transmet à l'Autriche, elle en a fait un courant majestueux déjà digne du nom de grand fleuve ; elle lui a porté le Lech, l'Isar et l'Inn : ce dernier supérieur à la Donau elle-même quand il la rencontre à Passau, en vue des monts de la Bohême, juste à l'extrémité des terres bavaroises dans la direction de l'Orient. La seule ville de quelque importance frôlée par le Danube en Bavière, *Regensburg* (30 000 hab.), s'appelle en français *Ratisbonne*. Il est difficile de mieux estropier un nom.

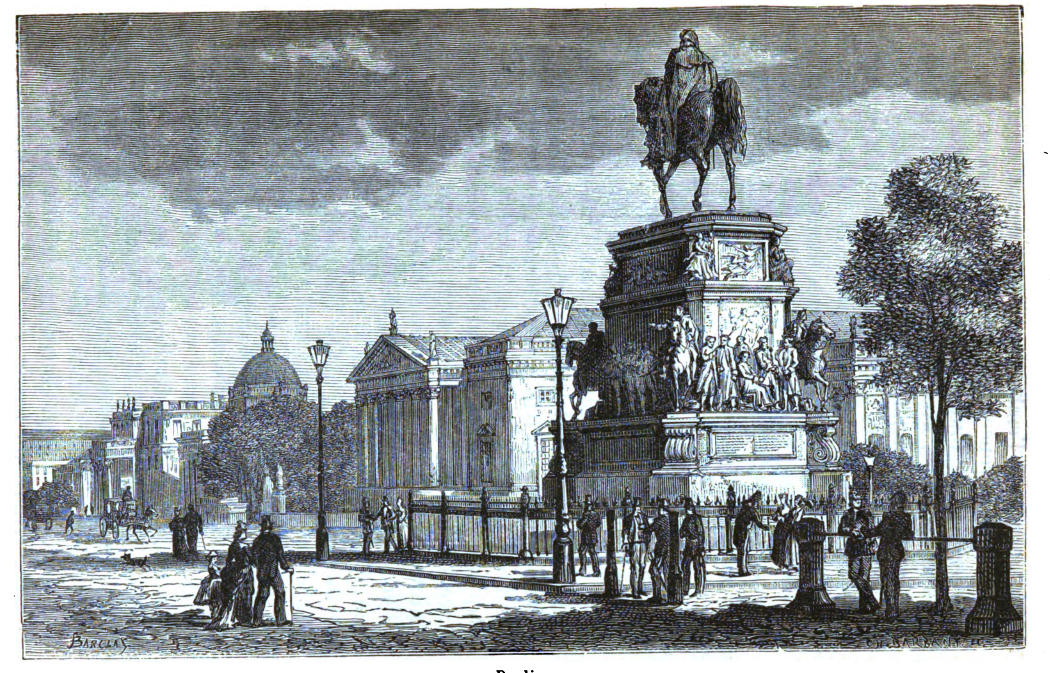
Quant au Mein, qui serpente en Franconie, dans la Bavière septentrionale, cette rivière des plus sinueuses n'a pas moins de 600 kilomètres de cours pour une longueur de 250 seulement en ligne droite de la source à l'embouchure. Elle coule devant la ville allemande qui jouit peut-être du climat le plus doux, devant *Wurzbourg* (40 000 hab.); elle passe par une belle trouée entre le Spessart et l'Odenwald, baigne Francfort qui a fourni à l'Europe ses Juifs les plus dorés, et s'achève à *Mainz* (54 000 hab.), que nous appelons *Mayence*.

Le royaume de Bavière a pour capitale Munich, l'une des villes de l'Allemagne qui ont plus de cent mille âmes.

Villes. — L'Allemagne renferme onze villes supérieures à cent mille âmes.

Berlin (825 000 hab.) grandit avec rapidité, malgré sa situation dans une plaine inféconde, au milieu des sables et des pins, sur une traînante rivière, la Sprée, qui porte ses impuretés à la Havel, long chapelet de lacs se dégorgeant dans l'Elbe : « La Sprée, dit un rimeur allemand, entre à Berlin comme un cygne, elle en sort comme une truie. » La « ville de la Victoire, » régulière et monotone, naquit comme Paris sur une île, et comme Paris elle a sa Cité, sa rive droite et sa rive gauche. Là s'arrête sa ressemblance avec la glorieuse Lutèce dont la splendeur, les arts, l'hospitalité, la bonne humeur, l'esprit, troublent le sommeil des Berlinois. Aujourd'hui que leur ville approche d'un million d'âmes, depuis qu'elle est devenue le quartier général d'une armée de quinze cent mille hommes où l'on ignore que la défaite est le lendemain de la victoire, à présent qu'elle est le siége du parlement de l'empire, ils donnent prématurément à cette cité le surnom de *Weltstadt* ou ville universelle : ce qu'elle ne sera jamais par sa position dans les terres au milieu d'une plaine ingrate, ce qu'elle n'est encore ni par son industrie, ni par son commerce, ni par sa beauté, ni par le triomphe de ses arts, ni par la puissance, toute continentale et peut-être peu solide, de l'Allemagne, ni par l'influence de la langue allemande dans le monde. Eux qui reprochent aux Français de s'appeler (très-sottement) la Grande Nation, ils surnomment Berlin la Capitale de l'Intelligence. La métropole de la Prusse n'avait que 6000 habitants au commencement du règne de Louis XIV ; elle se développa sur un territoire originairement peuplé de Slaves et reçut dans son sein beaucoup de Juifs et surtout de calvinistes français fuyant les Dragonnades : il y eut un temps où Berlin, d'ailleurs encore tout petit, avait un Français sur trois habitants.

Hambourg (240 000 hab.), sur un bras de l'Elbe, à



Berlin.

100 kilomètres de l'embouchure de ce fleuve, premier port du continent européen après Marseille, promène le pavillon allemand sur toutes les mers. Hambourg fut une des villes anséatiques, avec *Lubeck* (40 000 hab.), qui resta longtemps plus commerçante qu'elle, et avec Brême. *Altona*, ville de grand trafic, toute voisine de Hambourg, sur la même rive du fleuve, n'a pas moins de 74 000 âmes. En réalité, Hambourg, dont Altona est une simple annexe, dépasse 300 000 hommes : en cela aussi c'est la rivale de Marseille.

Breslau (208 000 hab.), ville industrielle assise au bord de l'Oder, commande à la Silésie, l'une des provinces jadis slaves qui se sont en partie germanisées.

A *Dresde* (177 000 hab.), en allemand *Dresden*, il y a tant de tableaux, d'objets d'art, que cette capitale de la Saxe a reçu le surnom de *Florence allemande*. Elle est dans une position ravissante, sur l'Elbe qui vient de quitter sa prison de Bohême par un défilé pittoresque.

Munich (170 000 hab.), en allemand *München*, est aujourd'hui la tête de la Bavière. Cette ville héberge beaucoup de peintres, de sculpteurs et de musiciens ; la présence de ces artistes, ses vastes monuments modernes copiés sur le grec, la richesse de ses galeries et de ses collections d'art, lui ont valu chez les Allemands le surnom d'*Athènes allemande*, titre glorieux dont elle ne mérite que la dernière moitié : Munich est bien en Allemagne, mais ce n'est pas une Athènes. Elle porte sur un sol élevé de 588 mètres, dans une plaine de gravier froide, nue et laide, en vue des Alpes bavaroises, le long du rapide Isar aux eaux vertes. La prospérité toute moderne de cette résidence du roi de Bavière n'a point ses racines dans les entrailles de la terre ou dans l'avantage de la situation : elle est administrative, d'ordre factice et point durable. Munich a succédé à des villes dont elle n'a point effacé l'antique renom, à Nuremberg et à Augsbourg. *Nuremberg* (83 000 hab.), sur la Pegnitz, rivière du bassin du Mein, a mieux conservé ses rues du moyen âge qu'aucune autre grande ville de

l'Europe centrale, sauf Danzig, Bruges et quelques cités



Rue de Nuremberg.

plus petites ; dans plusieurs quartiers on dirait qu'on n'a

pas remué une pierre depuis le seizième siècle. Bien que toujours industrieuse, Nuremberg a moins d'or et moins d'hommes qu'autrefois, lorsque « le moindre des siens vivait plus à son aise que le roi d'Ecosse. » — *Augsbourg* (51 000 hab.), sur le Lech, large affluent du Danube, n'est plus, comme à l'entrée de la Réformation, la cité la plus opulente de l'Allemagne du Sud, et ni d'elle ni de quatre autres villes, on ne peut plus dire avec le vieux proverbe : les canons de Strasbourg, l'esprit de Nuremberg, la force de Venise, la magnificence d'Augsbourg, l'or d'Ulm, dominent le monde.

Cologne, en allemand Köln, borde le Rhin, au-dessous de la pittoresque *Coblence* (30 000 hab.), au-dessus de *Dusseldorf* (70 000 hab.). Elle a 130 000 âmes. Au moyen âge, ce fut la première ville allemande; on disait alors : Londres en Angleterre, Paris en France, Rome en Italie, Cologne en Allemagne. Cologne a choisi pour achever son église, qui doit être la plus belle du monde, un siècle où les cathédrales ne sont plus le principal honneur des cités.

Magdebourg n'a que 85 000 résidents, mais en lui ajoutant ses faubourgs de Neustadt et de Buckau, elle arrive à 115 000. Cette ville borde l'Elbe, qui vient de recevoir la Saale, charmante rivière venue d'une idyllique vallée de l'Allemagne centrale par deux villes d'université, *Iéna* et *Halle* (53 000 hab.).

Kœnigsberg (112 000 hab.), non loin de la mer Baltique, sur la Prégel, est un port animé, mais les gros navires s'arrêtent à *Pillau*.

Leipzig (107 000 hab.), l'une des villes du monde où il s'imprime le plus de livres, s'élève dans la grande plaine de Saxe, sur l'Elster, affluent de la Saale.

Hanovre, en allemand *Hanover*, était la capitale d'un royaume englouti par la Prusse. Forte de 105 000 hommes avec son faubourg de Linden, elle borde la Leine, rivière du bassin de la Weser, en vue de petites montagnes, mais dans une vaste plaine qui se prolonge au nord par les tristes landes de Lunebourg.

Les autres cités allemandes voisines de cent mille âmes sont la capitale du Wurtemberg, *Stuttgart* (92 000 hab.); *Francfort-sur-le-Mein* (91 000 hab.), ville de finance; *Danzig* (90 000 hab.), sur la Visla, tout près de la mer Baltique: Danzig, le second port de la Prusse, est une cité archaïque, semblable à Nuremberg par l'allure moyen âge de ses rues et de ses demeures.

En réunissant ensemble *Elberfeld* et *Barmen*, deux villes industrielles très-proches l'une de l'autre, ayant chacune à peu près la même population que la fameuse *Aachen*, c'est-à-dire un peu moins de soixante-quinze mille âmes, on fait une cité de près de cent cinquante mille personnes, traversée par un affluent de droite du Rhin, la Wupper, torrent favorable à la trempe des armes. Quant à Aachen, qui reconnaîtrait sous ce nom la ville que nous nommons obstinément *Aix-la-Chapelle?*

AUTRICHE

62 millions et demi d'hectares avec une altitude moyenne d'environ 518 mètres, contre 54 millions d'hectares d'une moyenne élévation de 394 mètres; sur ce territoire, 36 millions d'habitants; 58 personnes par kilomètre carré, 68 chez nous, voilà l'Autriche comparée à la France.

Danube. — Le Danube est le grand lien de l'empire d'Autriche.

Dans le grand-duché de Bade, à 700 mètres environ d'altitude, près de Donaueschingen, dans une plaine marécageuse qui fut un lac, se rencontrent la Brege et la Brigach, deux torrents nés dans les sapinières de la Forêt-

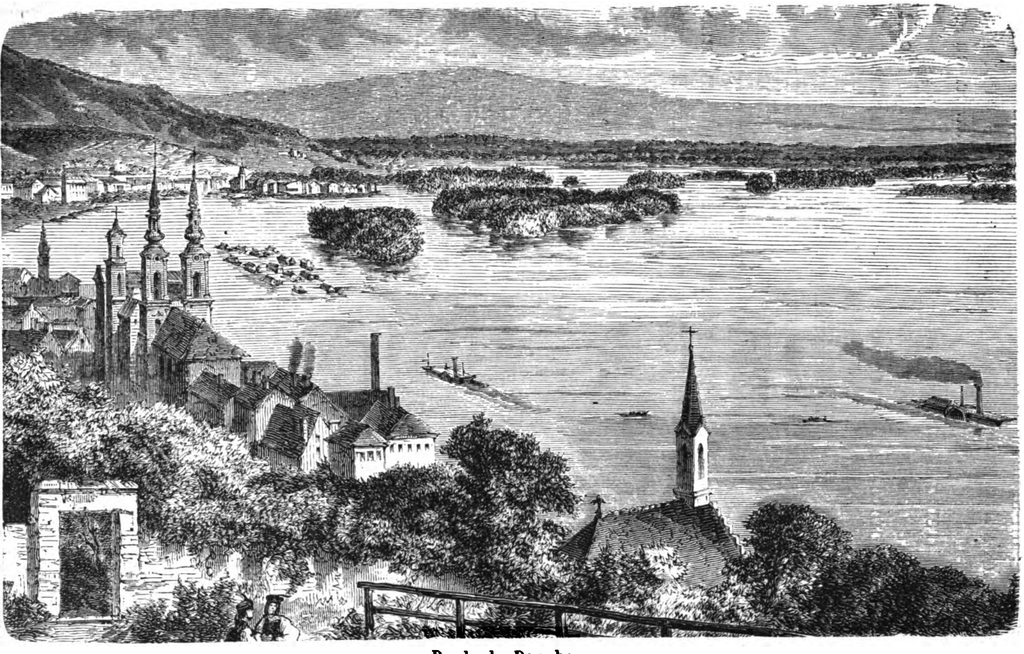
Noire. Ils forment une rivière qui prend le nom de Danube au confluent d'un tout petit ruisseau sorti du parc du château de Donaueschingen. Bientôt après, bu par des fissures au-dessus de Tuttlingen, le fleuve naissant perd une grande partie de ses eaux, lesquelles, croit-on, vont rejaillir au loin par les abondantes fontaines de l'Ach, tributaire du lac de Constance.

Le Danube, le premier fleuve de l'Europe, a 2800 kilomètres. Plus court que la Volga de mille kilomètres et ayant un bassin presque deux fois plus petit (80 millions seulement d'hectares contre près de 150 millions), le Danube l'emporte de beaucoup sur le fleuve russe par le volume de ses eaux, comme aussi par la beauté des rives, la grandeur des souvenirs, la diversité des peuples qui vivent sur ses bords et enfin la direction de sa vallée : il mène de l'Orient aux montagnes de l'Europe civilisée, tandis que la Volga conduit des déserts de l'Asie centrale aux froides forêts de la Russie du Nord. Avec la Méditerranée, le Danube est le grand chemin de l'Europe à l'Asie.

La Donau se grossit des eaux vertes qui lui viennent des Alpes de la Bavière, de la Suisse et du Tirol, plus que des petites rivières moins pures que lui envoient les plateaux de la Souabe. Elle-même serait d'un beau vert clair sans l'argile que lui porte le ravinement des pluies d'orages; en général, le Danube est quelque peu louche : *turbidus et torquens flaventes Ister arenas*[1]. A Passau, lui arrive l'Inn, l'un des grands torrents des Alpes, plus considérable au confluent que le Danube lui-même : c'est que les glaciers qui s'y versent, d'abord en Suisse, puis en Tirol, ont beaucoup plus d'étendue que les champs de froidure inclinés vers la Donau supérieure.

Au-dessous de Linz, vers Grein, la vallée du Danube se serre; on dirait que les contre-forts des Alpes et des monts de Bohême vont s'unir étroitement pour barrer la route au

[1] Le Danube trouble, roulant des sables jaunes.



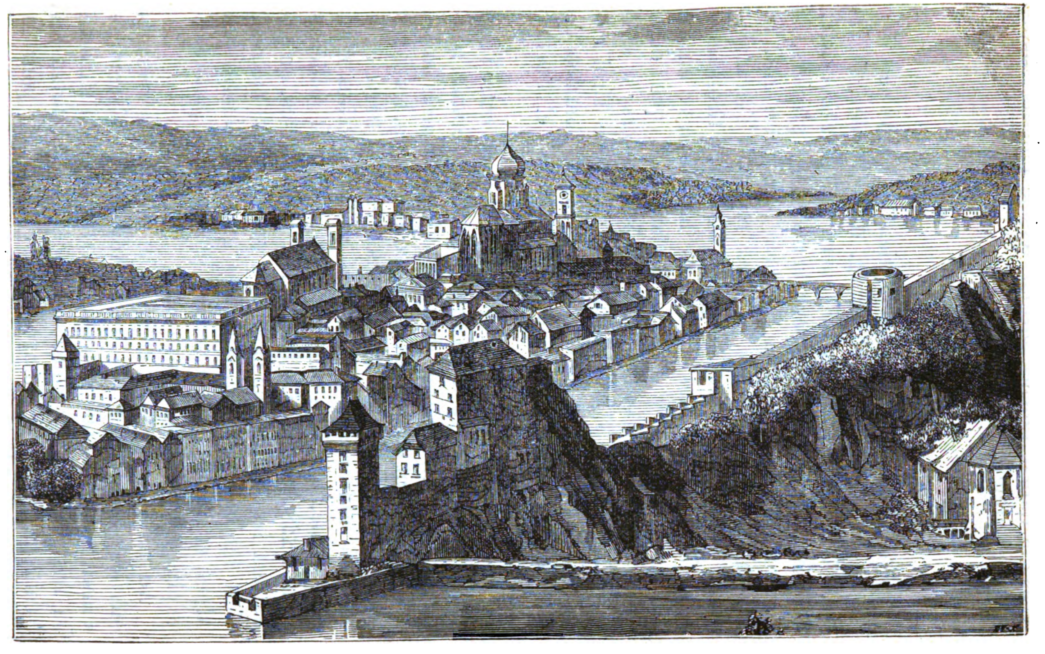
Bords du Danube.

fleuve : un moment il n'y a même plus cent mètres d'une rive à l'autre, et des rochers tourmentent les eaux qui s'effarent : ce passage célèbre se nomme le *Wirbel* ou le *Strudel* (remous, tourbillon).

Délivré des gorges, le Danube passe à Vienne. Il reçoit par la Morava ou March les eaux de la Moravie, entre dans la plaine hongroise en aval de Presbourg, absorbe la Drave et la Save, arrivées des Alpes calcaires, puis il engloutit la rivière centrale de la Hongrie, la sinueuse Tisza (Theiss) récemment diminuée de cent kilomètres grâce à des sections d'isthmes, mais qui n'en reste pas moins, dans la plus grande partie de son cours, une espèce de marais allongé plus ou moins large et plus ou moins profond suivant ce qu'il est tombé de pluies : après quoi il pénètre en Turquie et tombe dans la mer Noire.

C'est par une pénible percée dans la montagne que le Danube quitte l'Autriche, beaucoup moins large en certains endroits qu'il ne l'est en amont du territoire de l'empire, avant d'avoir reçu tant d'amples rivières, de l'Inn à la Morava serbe. A Plocza, à Dubovo, à Kazan, au-dessus des Portes-de-Fer, ce maître des fleuves de l'Europe se réduit à cent trente ou cent quarante mètres de largeur, mais il a creusé son lit à trente mètres, quelquefois à près de cinquante. Toutefois, malgré ces profondeurs, le trop peu de largeur ne permet pas aux grands débordements d'y passer avec toutes leurs eaux sauvages; malgré le courant terrible qui s'efforce d'entraîner par ce défilé toutes les vagues tendant vers l'aval, le Danube reflue au loin dans la plaine hongroise, refoulant très-haut la Morava serbe, la Save, la Drave, le Témès, la Béga, la Tisza. La Hongrie plane redevient alors en partie ce qu'elle était en entier avant que son fleuve eût tranché les monts des Portes-de-Fer : un vaste lac, et ce lac en s'écoulant fait place à des marais.

Hormis le littoral de l'Adriatique, la Bohême, qui dépend de l'Elbe, la Silésie autrichienne inclinée vers la



Le Danube à Passau.

Visla, la Galicie tournée surtout vers le Dniester, toute l'Autriche relève du Danube.

Pays d'Alpes. — L'Autriche tient sa bonne part des Alpes. En **Tirol** et en Salzbourg, dans l'Ortler, l'Œtzthal, le Stubaier, les Haute-Tauern ou Gross-Glockner, elle rivalise avec la Suisse pour la masse des glaciers, la hauteur des cascades, la fraîcheur des pâturages, le charme des lacs retenus par des roches à l'étranglement des vallées. Par un point les Alpes tiroliennes triomphent même des Oberlands helvétiques : en ce que la végétation y a plus d'éclat. Rien que dans l'Œtzhal et le Stubaier on a reconnu 309 glaciers : le seul Œtzthal renferme 57 500 hectares de glaces, le Tirol entier en a 126 500 : là montent les premiers sommets de l'empire, le Gross-Glockner (3795 mètres) et l'Ortler (3907 mètres).

Dans les monts de la Basse-Autriche, compris entre l'Ens et le célèbre passage du Semmering, aucun sommet n'atteint deux mille mètres. Dans les Alpes calcaires où les Allemands font graduellement place aux Slaves, les cimes très-élevées sont rares : le Karavanka, entre la Drave et la Save, se redresse en magnifiques arêtes calcaires d'un rouge pâle, mais son plus haut piton se tient modestement à 2280 mètres. Le Triglav aux trois pointes, qu'entourent les sources de la Save, a plus de 2850 mètres : c'est lui qui porte les dernières glaces orientales des Alpes, et l'on dit que son sommet plonge sur le panorama le plus grandiose de l'Autriche.

Au midi de la Save, et jusqu'au rebord des versants stériles qui longent de près l'Adriatique, s'étend le **Carst**, plateau de 500 mètres d'élévation dont on attribue la triste nudité aux coupes immodérées qu'y firent les Vénitiens, soit pour l'usage de leur ville, soit pour la construction et l'entretien des navires qu'ils promenaient

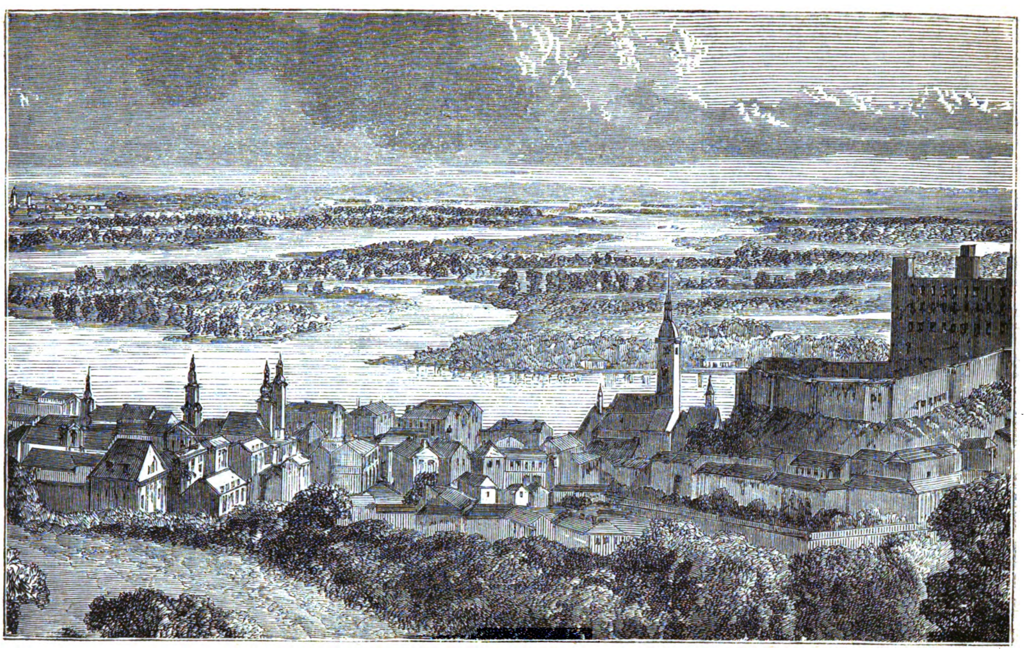
victorieusement sur la mer. Le Carst, pays calcaire, tire son originalité de l'âpreté de ses roches vives, de la cassure de ses arêtes, de la profondeur de ses cavernes, où fuient dans l'ombre, en flots plombés, en sourdes cascades, des torrents que des sources magnifiques revomissent près de la mer. Le Timave, rivière de cinquante mètres de largeur qui se jette dans l'Adriatique après un seul kilomètre de cours, près de Duino et non loin de Trieste, reçoit des lacs enfermés sous le Carst le cristal de ses deux fontaines. Les eaux de cette Vaucluse sont celles de la Recca, torrent qui s'engouffre avec bruit dans une galerie du Carst. Nous savons qu'autrefois le Timave montait au jour avec une bien plus merveilleuse abondance : il avait sept, neuf ou même douze jets; c'était la « fontaine, » la « mère » de l'Adriatique. « Il sort de la montagne, dit Virgile, par neuf bouches, avec fracas, comme une mer déchaînée, et couvre la plaine de ses vagues sonnantes. » Si de fleuve, il s'est fait, on ne sait quand, petite rivière, c'est parce qu'il n'achève aujourd'hui que la Recca, tandis qu'alors il continuait probablement aussi un bien plus grand cours d'eau que la Recca, le Sontius, que nous appelons l'Isonzo. L'antique Sontius court maintenant à l'Adriatique après avoir taillé en gorges les monts de Gradisca; mais on pense que jadis il s'arrêtait dans un lac fermé, et que, par des fentes du Carst, ce lac gagnait les réservoirs cachés du Timave. Une autre rivière transparente sort du sol de l'autre côté des monts : c'est la Poïk. Elle se perd sous terre et parcourt les corridors de la caverne d'Adelsberg, où vit un reptile aveugle; évadée de la grotte sous le nom d'Unz, elle rentre dans les ténèbres du Carst, çà et là vaguement éclairées de lueurs spectrales tombées du jour extérieur par d'étroits bâillements de la roche; puis elle reparaît aux fontaines de la Laibach, affluent navigable de la Save.

Le Carst se relie vers le sud-est aux montagnes tourmentées et nues de la **Dalmatie**. Dans leur chaos ruiné les chaînons dalmates cachent aussi de très-belles fontaines

amenant la fraîcheur et la verdure aux gorges accablées par la réverbération du soleil sur les roches. Telle jaillit l'Ombla : cette rivière n'a que deux kilomètres de longueur, mais elle porte bateau dès sa source ; on suppose qu'il faut en chercher l'origine dans la Trébenstitsa, torrent qui disparaît sur les plateaux turcs de l'Herzégovine. C'est près de *Raguse* que l'Ombla naît et meurt. Donné par les Italiens, accepté par les Occidentaux, ce nom de Raguse est extrêmement trompeur. Sous ce terme tout à fait latin, qui reconnaîtrait une des villes les plus illustres de la Slavie, Dubrovnik, qui fut pendant longtemps la gloire, le flambeau des Slaves du sud, à partir de cette journée de Kossovo qui brisa pour des siècles la force et la jeunesse des Serbes? Tout ce que cette ville, encore aujourd'hui jougo-slave [1], avait d'italien lorsqu'elle brillait au loin par le négoce et les lettres, c'était d'appartenir aux Vénitiens, d'enfermer dans ses murs des commerçants, des soldats et des marins parlant la langue de Venise en même temps que celle des Slaves méridionaux, enfin de produire quelques livres italiens, arbustes artificiels perdus dans une puissante forêt slave pleine de fleurs et de fruits.

Du haut des monts de la Dalmatie, fatigués des vents, le regard plonge souvent jusqu'à l'Adriatique dont les fiords lumineux ressemblent à une Norvége où mûrirait quelquefois le dattier. Norvége où manquent les glaciers, mais qui, chaudement éclairée, a la beauté simple qui est la gloire du monde méditerranéen et l'un des charmes de la Planète. Jadis, on le prétend du moins, la Dalmatie renfermait dix fois plus d'habitants qu'aujourd'hui ; son indigence viendrait des Vénitiens : ceux-ci auraient abattu ses forêts pour la construction des pilotis qui portent leur ville et pour l'entretien de leur marine ; et c'est chez les Dalmates qu'ils recrutaient les équipages de leurs flottes, comme le fait aujourd'hui l'Autriche.

[1] Slave du sud.



Le Danube en Hongrie.

Près de la côte, des îles élevées portent, du nord au sud, les noms italiens de Veglia, Cherso, Lunga, Incoronati, Brazza, Lesina, Lissa, Curzola, Lagosta, Meleda. Deux vents, l'un froid, l'autre chaud, y rendent souvent insupportables les jours les plus brillants : la *bora* vient du nord-est ; elle ressemble à notre mistral par sa longue rage, sa froidure, ses bouffées sifflantes ; le *sirocco* vient du sud-ouest, et tous deux soufflent aussi sur le rivage voisin de ces îles. A l'extrémité méridionale de la Dalmatie, un canal étroit conduit les flots de l'Adriatique dans le golfe de Cattaro, l'un des mieux abrités du monde ; les montagnes qui se reflètent dans ses eaux appartiennent au Monténégro, pays turc, non par ses habitants mais par ses maîtres.

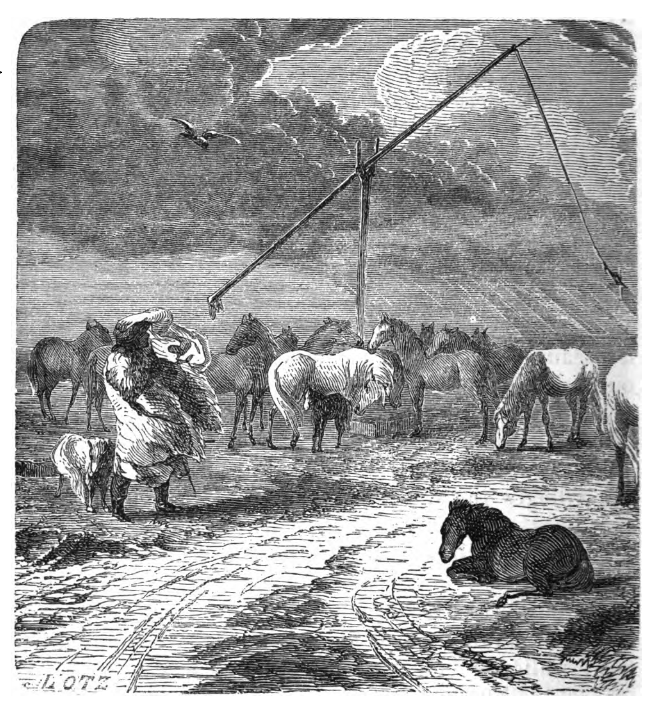
Hongrie et Transylvanie : Puszta et Mezœseg. — Du sommet des Alpes calcaires les plus avancés vers l'est, le regard se perd sur une plaine immense où la Duna et la Tisza coulent entre des rives mouillées. Duna est le nom hongrois du Danube, Tisza celui de la Theiss. Cette plaine est la plaine de la basse Hongrie, séparée de la Hongrie supérieure par les pittoresques défilés de Gran, que le Danube, venu de Vienne par Presbourg, a creusés entre des monts de porphyre et de trachyte, et de charmantes collines agrestes. La plaine de la haute Hongrie, le « Jardin de l'Occident, » n'a pas 1 200 000 hectares ; celle de la basse Hongrie s'étend sur près de 10 millions.

La basse Hongrie va du Danube aux premiers renflements des Carpates et des monts Transylvains, parfois si plate que, lorsque la Tisza déborde, ce cours d'eau dont les poissons, dit-on, forment le tiers, y recouvre un million d'hectares. La Tisza dépasse 800 kilomètres quand on lui donne le Szamos pour branche mère, ce qui est de toute justice puisque le Szamos, qui arrose le Mezœseg ou pla-

teau transylvain, a un cours beaucoup plus long et un volume d'eau plus considérable que la Tisza supérieure. La Tisza, malheureusement, ne reste pas longtemps dans les Carpates : quittant bientôt le pays à pente et l'horizon serré pour la plaine sans pente et souvent sans bornes visibles, elle devient une des rivières les plus lourdes qu'il y ait. Elle se transforme en une espèce de marais élastique qui s'élève ou s'abaisse, s'épanche en avant ou se replie en arrière suivant les saisons. Les ingénieurs ont essayé de lutter contre elle, ils lui ont donné plus de pente par de nombreuses coupures, ils ont tenté de lui arracher des marais, mais la Tisza se rit de leurs efforts : elle noie à nouveau les bas-fonds qu'on lui enlève, ou crée d'autres marécages à leur place. Dans la basse Hongrie, près des rivières, surtout de la Tisza, on ne rencontre que flaques d'eaux, bras morts ou dormants, roseaux où bourdonnent les moustiques, marais peuplés d'oiseaux aquatiques et de sangsues, lits de tourbe, *sarretz* ou prairies boueuses. Quand on s'éloigne des rives malsaines, lorsqu'on arrive sur les hauteurs de sol que ni la Tisza, ni le Szamos, ni le Kœrœs, ni le Maros, n'atteignent dans leurs plus fortes crues, l'aspect change ; la plaine, aux villages rares, mais grands comme des villes, porte de riches moissons ; et dans les prairies à perte de vue paissent de grands troupeaux de bœufs à cornes gigantesques.

Entre la Tisza louvoyante et le large Danube, dont le cours est parallèle pendant trois à quatre cents kilomètres, s'allonge la Mésopotamie hongroise, appelée en magyare la Puszta. Large de 80 à 90 kilomètres, avec un contour de plus de 500, la Puszta est un désert plat qui a ses mirages comme l'Égypte, ses sables volants comme les Landes, des chaleurs de Sahara, des froids polaires, des vents affreux, tantôt brûlants et tantôt glacés. Pour arbres, elle a des arbustes, des buissons ; elle manque de sources, de ruisseaux, de rivières, et ses anciens lacs ne sont plus que des couches de sel.

Pourtant la Puszta, d'ailleurs fertile, est belle : d'abord de la libre expansion du regard qui maîtrise toute la plaine jusqu'à l'hémicycle bleu des Carpates ; puis de la grâce de ses grandes prairies naturelles. Des csardas, maisons de pisé, toutes fort basses, y servent de demeure



La Puszta.

à des bergers barbares, aux czikos, gardeurs de chevaux, aux gulyas, gardeurs de bœufs, aux juhacz, gardeurs de moutons, et aux kanacz, gardeurs de porcs. Les czikos sont les Gauchos de l'Europe ; le sauvage gulyas habite une chaumière pointue faite de roseaux ; le juhacz, armé de la

hache, préserve du loup ses immenses troupeaux à l'aide de chiens féroces ; le kanacz promène ses bêtes grognantes dans les forêts de chênes. La portion de la Puszta spécialement resserrée entre Danube et Tisza s'appelle *Alfœld* : ses habitants professent presque tous le calvinisme.

Sur la rive droite du Danube, dans la direction des Alpes, la plaine de Hongrie se relève plus vite que sur la rive gauche, dans la direction des Carpates. Au pied de la Forêt de Bakony, monts bas vêtus de hêtres et de chênes, le lac Balaton couvre 132 000 hectares, mais il a très-peu de profondeur. Entre la forêt de Bakony et Vienne, le lac Fertœ ou Nieusedel, quatre fois plus petit que le Balaton, n'est autre chose qu'un marais changeant d'étendue et de profondeur suivant la pluie qui tombe des cieux dans son bassin d'alimentation : .à la suite de sécheresses prolongées, comme à la fin du dix-septième siècle, en 1738, en 1866, il s'efface complétement ; après des pluies continues, il se reforme. Aujourd'hui, il existe de nouveau, depuis 1870, mais il est moins vaste qu'avant son derni[illegible] assèchement.

Au nord et à l'est de la plaine hongroise s'étagent les Carpates et les monts Transylvains. Les Carpates, importantes par leur longueur et leur hauteur, ont pour tête culminante le Tatra (2648 mètres) qui monte presque aux neiges éternelles, et qui, fait de granit et de gneiss, darde en l'air des pics pointus terminant au-dessus des nuages des versants presque à pic ; à mi-hauteur il porte de petits lacs verts appelés les Yeux de la Mer ; de ses flancs descendent la Dunajec, tributaire de la Visla, et la Waag, rivière qui court au Danube.

Les Carpates méridionales portent le plateau transylvain, les Carpates septentrionales se lèvent entre la Hongrie et la Galicie.

Si le plateau transylvain, vaste de 6 à 7 millions d'hectares, et haut en moyenne de 650 mètres, ne comprenait pas tant de plaines nues, monotones, triviales, si le Mezœseg ou pays du Milieu n'était pas une sorte de « Cham-

pagne pouilleuse, » la Transylvanie, que les Hongrois appellent *Erdely* ou pays des Bois, pourrait presque s'appeler la Suisse orientale. Ainsi que la Suisse, elle partage ses plateaux, ses vallées, ses forêts pleines de lynx, de loups et d'ours, entre trois peuples, les Roumains, les Hongrois, les Allemands, tous trois rançonnés jusqu'à la ruine par le Juif, qui est l'aubergiste, l'épicier, le prêteur, l'usurier universel, et qui peu à peu s'empare du sol après avoir mis le paysan sur la paille. Elle domine au midi la plaine valaque et le lointain Danube, comme l'acropole helvétique regarde de haut la plaine lombarde et le Pô lointain. Ses pics les plus élevés, le Negoï, le Buceo, l'Orlalui, n'arrivent pas tout à fait à l'altitude du Tatra. Parmi les provinces d'un empire qui est riche de 18 millions d'hectares de forêts, la Transylvanie tient le premier rang pour la beauté de ses bois.

Galicie et Bukovine. — Tous les pays d'Alpes, sauf l'Istrie et la Dalmatie, toute la Hongrie et la Transylvanie relèvent du Danube, qui les traverse ou en reçoit les eaux. En dehors du bassin de ce fleuve, l'empire Autrichien englobe encore deux contrées tournées vers d'autres horizons, la Galicie et la Bohême. De ces deux contrées, la plus excentrique est la Galicie : parti de Vienne ou de Pesth, qu'on peut considérer comme le vrai centre de l'empire, on n'arrive à la Galicie que par une route longue et assez difficile à cause de la traversée des Carpates. La Bohême, au contraire, forme tissu, pour ainsi dire, avec la partie de l'Autriche qui gravite autour de Vienne plutôt qu'autour de Pesth ; le Danube, à partir de son arrivée sur le sol autrichien, coule pendant longtemps au pied de contreforts de la Forêt de Bohême, chaîne basse aisée à franchir, si bien qu'un chemin de quelques lieues mène du fleuve central de l'Autriche à la Vltava, rivière centrale de la Bohême.

La Galicie, grande de près de 7 800 000 hectares, avec près de 5 500 000 âmes, c'est-à-dire ayant environ le septième de l'étendue de la France avec une population proportionnelle égale, est séparée de la Hongrie septentrionale par les Carpates : cette chaîne, ici, montre surtout des roches de grès, elle déploie des forêts profondes, et des gorges sauvages partent de son arête élevée de 1500 à plus de 2000 mètres. Dans cette province, au nord, grandit la Visla et naît le Boug, long affluent de la Visla, tandis qu'au sud commence le Dniester, tributaire de la mer Noire et l'un des grands chemins de l'Orient. Sa quatrième grande rivière, le Prouth rapide, a beau naître sur le versant oriental des Carpates, il n'en appartient pas moins au bassin du Danube : sorti de la Galicie pour séparer longtemps la Bessarabie, province russe, de la Moldavie, terre roumaine, il tourne au sud et va gagner le grand fleuve à quelque distance au-dessus de la patte d'oie de son delta. — Le Prouth tient le premier rang parmi les nombreux cours d'eau de la Bukovine, petite province qui tire son nom slave de l'étendue de ses bois de hêtres : la Bukovine, qui n'a guère que 500 000 habitants sur un peu plus d'un million d'hectares, continue au sud la Galicie; seulement elle appartient en entier au bassin du Danube, et, des deux nations qui l'habitent, il n'en est qu'une, celle du nord, qui soit en communauté d'origine avec les Slaves galiciens.

Bohême et Moravie. — La Bohême, centre de l'Europe, est plus peuplée proportionnellement que la France, puisque ses 5 200 000 hectares entretiennent près de 5 150 000 personnes, soit 99 habitants pour 100 hectares contre 68 seulement chez nous. Elle touche presque au Danube autrichien par sa pointe méridionale, tandis que du côté sud-est, ce pays slave avec plus d'un tiers d'Allemands, se rattache à une terre également slave avec

moins d'un tiers d'Allemands, la Moravie, par des plateaux doucement ondulés dont la pente méridionale conduit au Danube hongrois. De toute autre part, des montagnes la serrent : à l'est la Forêt de Bohême ou Bœmerwald, limite avec la Bavière; au nord-ouest la chaîne des Métaux ou Erzebirge, limite avec le royaume de Saxe; au nord-est, les monts des Géants ou Riesengebirge, limite avec la Prusse. Le bassin bohémien ne s'ouvre quelque peu qu'à l'extrémité septentrionale: là, entre les Sudètes et l'Erzgebirge, passe la Labe, l'Elbe des Allemands, dont la haute vallée sinue au pied des montagnes de la Suisse saxonne. Ce défilé, menant de Dresde à Prague, est la principale porte par laquelle les populations allemandes qui assiégent la Bohême pénètrent dans le pays pour s'y mêler de plus en plus aux Slaves indigènes.

L'Elbe, en cela semblable à mille autres rivières, fait ses premiers pas vers un horizon qu'elle ne tarde pas à dédaigner. La gorge de la chaîne des Géants qui retient dans un lit étroit le torrent qui deviendra le fleuve de Hambourg, c'est-à-dire un golfe s'élevant, s'abaissant, respirant avec la marée, s'ouvre très-franchement au sud: à la suivre, si elle se prolongeait longtemps ainsi, on atteindrait la rive gauche du Danube en amont de Vienne, mais bientôt une longue série de courbes porte ses eaux vers l'ouest, puis vers le nord. La Vltava, artère plus longue, plus abondante que l'Elbe elle-même, ne se comporte pas autrement; elle commence à courir vers le Danube avant de prendre la route du septentrion. Il n'y a guère au monde, en fait de confluents, une injustice plus grande que celle qui laisse à l'Elbe l'honneur du nom quand cette rivière rencontre la Vltava; celle-ci, que les Allemands appellent Moldau, l'emporte en tout point sur la Labe : elle arrive en face de sa rivale après un cours de 325 kilomètres au lieu de 250; son bassin est de plus de 3 millions d'hectares contre moins de 1 500 000; elle a plus de largeur, plus de profondeur,

plus d'eau cubique ; elle garde la direction ; enfin elle traverse le centre du pays et baigne sa capitale, Prague, qui est en même temps une des villes vraiment curieuses de l'Europe.

Nations diverses. — Les 36 millions d'hommes réunis sous le guidon de l'empereur d'Autriche ne sont point une nation compacte, unie par la langue, la religion, les mêmes souffrances dans le passé, les mêmes intérêts dans le présent, les mêmes vœux pour l'avenir. Bien loin de là, l'empire est un ramassis de peuples ennemis, sous une administration qui a pour chef un empereur d'origine allemande. Les sympathies de ces nations sont différentes : l'une se sent attirée vers l'Allemagne, d'autres vers la Russie, une autre vers la Roumanie. La prétention légitime qu'ont la Hongrie, la Galicie, la Bohême, les peuplades jougo-slaves, de se guider elles-mêmes, trouble perpétuellement la paix de l'Autriche. Ce qu'on doit souhaiter aux nombreux peuples que le hasard des migrations a réunis sur le Danube et sur les versants des Carpates, tant dans l'Autriche que dans la Turquie, c'est une confédération avec droits égaux pour tous. Malheureusement plusieurs de ces peuples ont des traditions de primauté, des instincts de commandement, des haines héréditaires qui les poussent à dominer autour d'eux sur les nations plus faibles, à les fouler aux pieds comme eux-mêmes ont été foulés par les Allemands et les Turcs.

On compte en Autriche, en nombres ronds, plus de 9 millions d'Allemands, 16 à 17 millions de Slaves, 5 à 6 millions de Hongrois, près de 3 millions de Roumains, près de 600 000 Italiens, 20 000 Ladins et Roumanches.

Allemands. — Les Allemands, du sein desquels partit le mouvement de centralisation qui a édifié l'empire, ressemblent aux autres Deutsch, mais ont moins brillé

dans les sciences, les lettres et les arts. Allemands de langue, ils ne le sont point absolument d'origine, et si le sang germain prédomine incontestablement chez eux, ils n'en comptent pas moins de très-nombreux Slaves parmi leurs ancêtres, même dans les provinces les plus « loyales, » dans le Tirol et l'archiduché d'Autriche : cela sans rien dire du nombre probablement considérable de pères et surtout de mères appartenant au peuple de souche inconnue dont les 20 000 Ladins du Tirol sont aujourd'hui le seul et misérable reste apparent.

Entre l'an 600 et l'an 800, on ne saurait préciser, des Slaves de la branche slovène ou branche du sud se répandirent, moins comme conquérants que comme agriculteurs, dans de très-vastes territoires sur le Danube, la Drave, la Save et l'Inn, et encore au delà jusque dans les vallées tournées vers l'Italie. L'occupation de cette nouvelle patrie leur coûta peu de peine, car les Bavarois, qui depuis regagnèrent ces pays pour la race allemande, étaient encore mal assurés au nord des Alpes. Vers l'an mil, les Slovènes, appelés Wendes par les riverains germains de cette partie de la mer slave, couvraient au loin les terres devenues l'Autriche allemande et la Bavière, mais la seconde moitié du moyen âge les vit diminuer aussi vite que la première moitié les avait vus grandir : ils s'absorbèrent dans la « Teutonie » ou reculèrent devant elle; et aujourd'hui les Slovènes, au nombre de 1 200 000, n'ont le pas que dans le petit pays de Krain, en français la Carniole, sur la Save supérieure.

Quant aux Allemands de certaines provinces, principalement en Hongrie, les groupes qu'ils forment sont évidemment très-mêlés d'éléments de toutes sortes, de même que d'innombrables familles dites slovaques, polonaises, ruthènes, hongroises, roumaines, appartiennent surtout par la langue à la nation dont elles se réclament, et sont en réalité d'origine germanique, du fait d'un ou de plusieurs de leurs grands parents.

Les Allemands d'Autriche ont beau dépasser neuf mil-

lions, d'après les recensements officiels qui, dit-on, leur sont sciemment favorables, le groupe compacte immédiatement contigu à la « Grande Allemagne, » le seul qui pourrait s'unir à la Germanie sans que son départ lésât les autres nations de l'empire, ce groupe ne fait guère plus de la moitié et certainement pas les deux tiers du nombre total attribué par les dénombrements. Sans doute, les théoriciens du pangermanisme réclament toute province renfermant des Teutons, que ces Teutons dominent en nombre ou qu'ils soient noyés dans une foule ennemie. Mais sur l'Elbe, le Danube, la Drave et la Save, les Allemands auraient tort de se choquer à des peuples appuyés sur le colosse russe. Un ouragan prêt à éclater sur les vainqueurs de Sadowa couve dans les régions slaves de l'Autriche, en particulier dans la Bohême, le *Keil im Deutschlands Fleische*, le coin dans la chair allemande.

Les Allemands peuplent à eux seuls la Haute et la Basse Autriche, le Tirol septentrional et le pays de Salzbourg; ils ont la majorité dans la Styrie et la Carinthie et sont au nombre de 2 400 000 dans la Bohême, la Moravie et la Silésie autrichienne, trois provinces qu'on réunit souvent sous le nom de pays de la couronne de Wenceslas. Dans le Hongrie, ils ne forment nulle part un corps de nation. En Transylvanie, ils sont 235 000 hommes peu féconds, très-menacés par la fécondité des Roumains : on les y nomme Saxons, mais leurs ancêtres vinrent surtout de la Flandre et de la contrée d'entre Meuse et Moselle.

Slaves. — Les Tchèques, c'est-à-dire les Bohémiens, les Moraves, et les Slovaques de Hongrie (6 800 000), les Polonais (2 500 000) de la Galicie, de la Silésie et de la Hongrie, enfin les Ruthènes (3 200 000), en tout 12 millions et demi de personnes, c'est là le ban des Slaves du nord. Chaque groupe a sa langue; le tchèque se rapproche surtout du polonais et le ruthène du russe. Les Ruthènes ou Petits Russes habitent la Galicie orientale et

trois comitats ou départements de Hongrie, Marmaros et Beregh-Ugocza, sur la haute Tisza, et Unghvar : celui-ci sur le Bodrog, qui se perd dans la Tisza au pied des Hégyallja, monts trachytiques livrant leurs versants inférieurs aux vignobles fameux de Tokay. Ils sont très-envahissants et gagnent sur tous leurs voisins hétéroglottes : sur les Polonais au delà du San, jadis leur frontière, sur les Hongrois, sur les Roumains de la Bukovine.

Les Jougo-Slaves ou Slaves du sud, Serbes, Croates et Slovènes, environ 4 500 000 hommes, peuplent des districts de la Styrie et de la Carinthie, la Carniole, l'Istrie et la Dalmatie, quelques parties de la plaine hongroise, la Croatie, l'Esclavonie et les Confins Militaires. Ils parlent des dialectes du serbe, idiome voisin du russe. La ville qu'ils regardent comme leur métropole et d'où part leur mouvement national, *Zagreb*, voisine de la Save, s'appelle Agram hors de l'Europe slave; c'est la capitale du *Royaume Triunitaire*, en slave Trojedina Kralieva. Le Royaume Triunitaire s'appartient théoriquement; il a sa diète ou assemblée nationale, sa vie propre ; mais, dans la réalité du moment, il dépend de la Hongrie et les Magyares ne se font pas faute de l'opprimer, sauf à entretenir des haines qui éclateront peut-être avec fureur, comme en 1848 où les « Croates » furent les plus terribles ennemis des Hongrois. Les Slaves du sud ont une très-grande foi dans leur avenir : Le Grec et le Latin, s'écriait un grand poëte jougo-slave, Vodnik, appellent notre terre l'Illyrie, mais tous ses fils l'appellent Slovénie; le citoyen de Raguse, l'habitant du Littoral, de Cattaro, de Goritsa, de Pokupa, tous, de leur nom, s'appellent Slaves. A la tête de la Grèce, dit-il encore avec fierté, est la ville de Corinthe, au centre de l'Europe est l'Illyrie. On appelait Corinthe l'Œil de la Grèce, l'Illyrie sera le Joyau du monde.

Soit dans le nord, soit dans le sud, les Slaves autrichiens sont une race robuste. Ce qu'ils ont de civilisation leur est venu principalement des Allemands, qui de tout

temps ont émigré chez eux et s'y sont plus souvent fondus dans la masse slave qu'ils ne l'ont germanisée : de là tant de villages où des noms allemands sont portés par des familles parlant slave.

Hongrois. — Les 5 500 000 Hongrois ou Magyares ha-



Costumes hongrois.

bitent la Hongrie, bien plus dans la plaine que dans les montagnes, et, sous le nom de Szeklers, on en rencontre

près de 600000 en Transylvanie. Ils ne s'accroissent guère et l'on dit leur race peu féconde. Ce sont pour la plupart des hommes à peau brune, à cheveux longs et noirs, à grandes moustaches, à l'œil brillant et fier. Parents des Finlandais et des Turcs, les Hongrois franchirent, il y a mille ans, les Carpates et tombèrent dans la plaine du Danube, où erraient alors des peuples barbares. Attila, le roi des Huns, avait eu son palais de bois sur la Tisza; les Hongrois se fixèrent aussi de préférence le long de cette rivière. Ils furent d'abord le fléau de l'Europe; leurs cavaliers poussèrent des razzias jusqu'à Embrun, dans le Dauphiné, sur un grand torrent qui dans son cours inférieur s'approche beaucoup de la Méditerranée.

Lorsqu'ils se furent convertis au christianisme, ils adoucirent à la longue, par des croisements avec les Slaves et les Allemands, la laideur primitive de leur race, mais malgré ces mélanges ils gardèrent avec ténacité leur langue, leur caractère, leur fierté de Magyares, leur mépris de l'étranger, leur passion pour leur patrie qu'ils appellent volontiers le Paradis entre quatre fleuves et trois montagnes.

Cette fierté a fait leur force. Pressés et comme étranglés au milieu des Slaves, dont ils disent : *Tot ember nem ember*, « L'homme slave n'est pas un homme », attaqués par les Turcs, dominés par les Allemands, ils ont tenu bon contre tous, et aujourd'hui ils sont politiquement prépondérants dans la partie orientale de l'empire. Les Hongrois ont conservé de leurs instincts nomades tout ce que la civilisation en peut souffrir. Hommes de cheval, ils préfèrent la plaine à la montagne, la campagne à la ville, le pastorat au labour, les cultures faciles à celles qui rapportent beaucoup avec beaucoup de travail. Aristocrates, amis de l'éclat, obsédés par le point d'honneur, patriotes jusqu'au ridicule, enthousiastes et pourtant d'esprit pratique, ils semblent nés pour commander. Leur langue est riche ; elle serait sonore sans un certain nombre de sons peu francs : cet espagnol de l'Orient, comme on l'appelle avec trop de

bienveillance, n'a aucun rapport avec l'allemand et les dialectes slaves ou le roumain qui l'entourent, étant parmi les langues qu'on nomme agglutinantes; en Europe, il a pour parents éloignés le finlandais, l'esthe et le turc.

Roumains, *Italiens*, *Ladins*, *Roumanches*. — Les trois millions de Roumains habitent la Transylvanie, divers comitats hongrois, le sud de la Bukovine, les Confins Militaires, le Banat de Témesvar. Cette race pauvre, rustique, envahissante, ne se distingue en rien des Roumains moldo-valaques et bessarabiens, avec lesquels elle forme une nation compacte de sept à huit millions d'hommes. Sa langue descend du latin comme la nôtre, mais elle a accepté un grand nombre de racines slaves, que d'ailleurs elle rejette peu à peu pour les remplacer par des racines latines. Par une tendance naturelle, elle revient de plus en plus à sa principale origine, comme le fit par exemple l'espagnol, qui, après la défaite des Maures, se débarrassa d'un grand nombre de mots arabes.

Les 600 000 Italiens peuplent le sud du Tirol, dont ils chassent la langue allemande qui recule insensiblement vers le nord, en remontant l'Adige, et qui finira par être repoussée jusqu'au faîte entre Pô et Danube. Ils vivent aussi dans la vallée de l'Isonzo, fleuve qui va du Triglav au golfe de Trieste, sur le littoral de l'Istrie, et sur la côte de la Dalmatie. Dans cette dernière province, que l'Italie réclame comme sienne, il n'y a que 20 000 Italiens sur 400 000 habitants.

Les 20 000 Ladins et Roumanches, reste d'un peuple qui remplit jadis une grande partie du Tirol et de la Suisse orientale, n'occupent plus que certaines vallées retirées, rapidement envahies maintenant par la langue germanique. Leur idiome est une espèce de dialecte néo-latin fort rapproché de nos patois du midi. Il disparaîtra bientôt sans laisser derrière lui de chef-d'œuvre, il mourra tout entier, mais le peuple qui le parlait n'aura cessé de vivre qu'en apparence; il n'aura point été détruit, seulement de proche en proche il aura préféré la langue

des villes civilisées de son voisinage à celle de son propre foyer.

Par un phénomène étrange, notable surtout en Hongrie, dans la Transylvanie, dans le Banat et les Confins Militaires, les langues et les nations se pénètrent très-peu en Autriche. Ce n'est pas là qu'on voit un peuple sortir par fermentation d'un mélange d'ennemis, avec un même langage, une même âme, un même esprit sous des traits divers : il y a, notamment dans l'orient du pays, telle contrée où des Hongrois, des Slaves, des Roumains vivent côte à côte depuis des siècles sans avoir rien abandonné de leurs dialectes, de leurs usages, de leurs amitiés et de leurs haines. Souvent deux, trois, quatre communes limitrophes sont aussi étrangères l'une à l'autre que si la mer, de hautes montagnes ou des centaines de lieues les séparaient.

Les Slovaques, les Jougo-Slaves et les Allemands y passent plus souvent à une nationalité étrangère que les Roumains, les Ruthènes et les Magyares. Au commencement du siècle, la capitale de la Transylvanie, *Kolosvar*, (la Klausenburg des Allemands), était essentiellement germaine; aujourd'hui c'est la capitale des Hongrois transylvains; les noms allemands y dominent encore, mais ceux qui les portent parlent hongrois et se considèrent comme Magyares. On en pourrait dire autant d'autres villes et d'une quantité de villages devenus hongrois, roumains ou slovaques. Dans le banat de Témesvar et dans les Confins Militaires, les Serbes plient rapidement devant les Roumains.

On a recensé en Autriche 27 millions de catholiques, 3 à 4 millions de protestants, presque autant de grecs, et 1 100 000 à 1 200 000 Israélites.

Cisleithanie et Transleithanie. — Avant la guerre de 1866, l'empire se divisait en pays faisant partie de

la confédération Germanique et en pays non allemands. Maintenant il comprend les pays cisleithans et les pays transleithans, c'est-à-dire ceux qui sont situés en amont ou en aval de la Leitha, petit affluent du Danube qui coule au-dessous de Vienne. Ces noms ayant été donnés par les gens de la capitale, la contrée en deçà de la Leitha est naturellement celle d'amont. Les pays cisleithans s'appellent plus simplement Autriche, les pays transleithans, Hongrie : d'où, pour l'ensemble de l'empire, le nom officiel actuel d'Autriche-Hongrie ou Austro-Hongrie. Ni dans l'une ni dans l'autre de ces deux parties du Royaume de l'Est — c'est là ce que signifie le mot allemand dont nous avons fait Autriche — il n'y a d'union sincère entre les nations. Au-dessus comme au-dessous de la Leitha, les peuples sont plus désireux de se séparer que de se resserrer, et de se soumettre, en amont à la prépondérance allemande, en aval à la prépondérance magyare.

La **Cisleithanie** ou Autriche comprend quatorze pays :

L'Autriche au-dessous de l'Enns ou Basse-Autriche, sur le Danube, province toute allemande ;

L'Autriche au-dessus de l'Enns, ou Haute-Autriche, sur le Danube, province toute allemande ;

La Styrie, que les Allemands appellent Steiermark, sur la Drave et son affluent la Mur, province plus allemande que jougo-slave ;

La Carniole ou Krain, en partie terre de Carst, sur la Save supérieure, pays slovène, c'est-à-dire jougo-slave ;

L'Istrie, presqu'île embrassée par deux golfes de l'Adriatique, terre de Carst, sauf un étroit littoral, pays jougo-slave avec éléments italiens sur la côte ;

La Dalmatie, baignée par l'Adriatique, province jougo-slave, avec éléments italiens sur le littoral et dans les îles ;

La Carinthie, sur la Drave supérieure, province plus allemande que jougo-slave ;

Le pays de Salzbourg, dans le bassin de l'Inn, province exclusivement allemande ;

Le Tirol et le Vorarlberg, sur l'Inn et le Rhin au nord, sur l'Adige au sud, province allemande au septentrion, italienne au midi, ladine dans quelques vallées de l'intérieur ;

La Bohême, sur l'Elbe, province slave pour les deux tiers, allemande pour l'autre tiers ;

La Moravie, sur la Morava, tributaire du Danube, pays slave pour plus des deux tiers, allemand pour le reste ;

La Silésie autrichienne, sur la Visla et sur l'Oder naissants, pays polonais, avec éléments allemands ;

La Galicie, sur la Vistule, le Dniester et le Prouth, pays slave avec nombreux éléments juifs ;

La Bukovine, sur le Prouth, le Séreth et la Moldava (bassin du Danube), province slave au nord, roumaine au midi, sept fois plus peuplée que lors de son annexion à l'Autriche, il y a cent un ans (1775) : annexion à peu près aussi honorable que le partage de la Pologne.

Ces quatorze pays ont ensemble 30 millions d'hectares, avec 20 400 000 âmes.

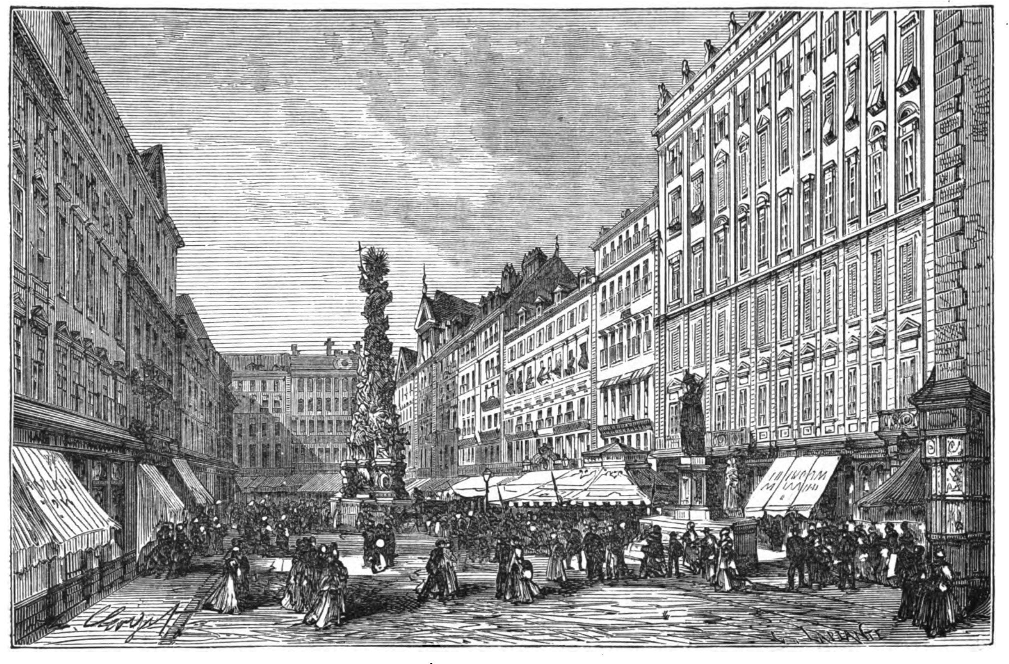
La **Transleithanie** ou Hongrie comprend cinq pays :

La Hongrie propre, sur le Danube, la Waag, la Tisza et ses affluents, habitée par presque toutes les races de l'empire, Magyares, Slovaques, Ruthènes, Polonais, Roumains, Slaves du Sud, Allemands, Juifs, etc.;

La Transylvanie, dans les Carpates, sur le Szamos, le Maros et l'Olt, pays avant tout roumain, puis magyare et szekler, en dernier lieu allemand ;

La Croatie et l'Esclavonie, sur la Drave et la Save, pays essentiellement jougo-slave ;

Les Confins Militaires, district presque entièrement de langue jougo-slave, très-étroit comme très-allongé, sur la rive gauche de la Save, en face de la Bosnie et de la Servie, provinces turques. Tout récemment encore, les habitants des Confins Militaires, soldats laboureurs, étaient divisés en neuf régiments institués jadis pour défendre



Le Graben, à Vienne.

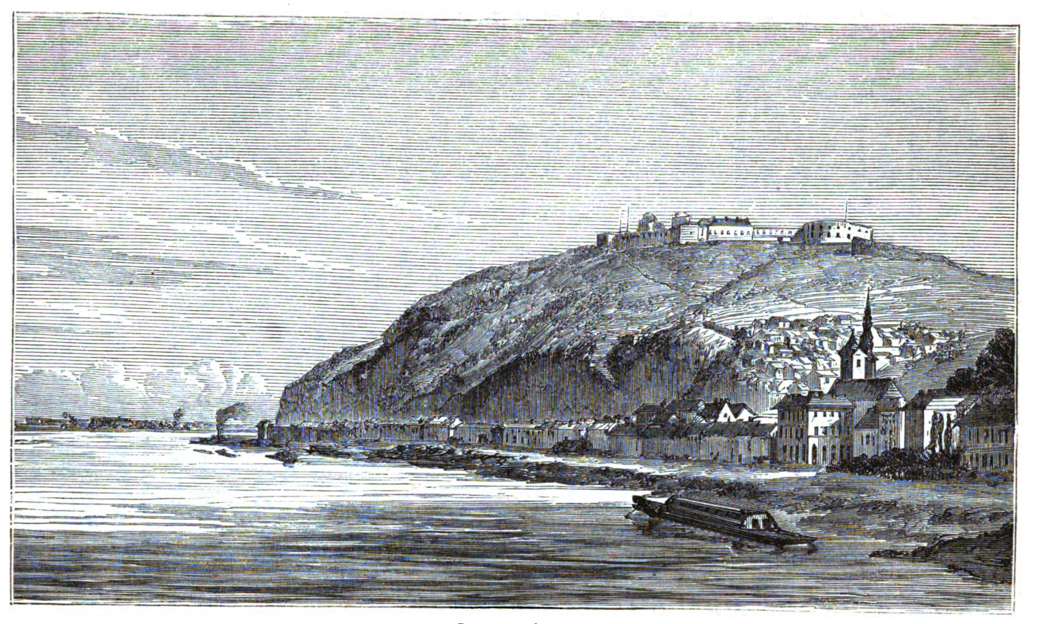
la frontière chrétienne contre les Turcs mécréants, alors la terreur de l'Europe. Aujourd'hui que le grand sultan a perdu sa force, les neuf régiments des Confins et les trois régiments du Banat de Témesvar — ceux-ci dépendant de la Hongrie propre — peuvent quitter sans danger le sabre pour la charrue. C'est ce qu'ils font, et cet immense camp dont les soldats vivaient en famille prend les allures paisibles des autres contrées de l'empire.

Ces cinq pays ont ensemble près de 32 millions et demi d'hectares avec 15 500 000 habitants.

Villes. — L'empire d'Autriche n'a pas plus de trois villes supérieures à cent mille âmes.

Vienne, en allemand *Wien*, la capitale de l'empire, a 834 000 habitants, dont un quart au moins sont des Slaves ou des Hongrois. Elle est située au pied des derniers renflements des Alpes, en vue des Carpates, à 146 mètres d'altitude, près de la limite entre les Allemands et les populations slaves et hongroises. Il y a peu d'années, le Danube courait en bras capricieux dans sa plaine, mais on a régularisé ce grand fleuve et versé toutes ses branches dans un lit de 900 mètres de largeur calculé pour être et demeurer navigable. Reste à savoir si le Danube obéira longtemps aux ingénieurs : il baisse insensiblement par suite de la déforestation, il a des crues plus soudaines, et il sera difficile de le tenir dans une règle durable. Vienne se compose d'une vieille ville et de trente et quelques faubourgs faisant cercle autour d'un glacis de 300 à 400 mètres de largeur. Les édifices historiques, les églises, les palais où s'administre l'empire se pressent dans l'ancien quartier, siége de la cour et de la noblesse, centre d'un prodigieux mouvement de voitures.

La grandeur de *Pesth* (200 000 hab.) date de ce siècle. Capitale de la Hongrie et sa ville la plus importante, Pesth se relie, au-dessus du Danube, par un pont sus-



Bude ou Ofen.

pendu de près de 500 mètres, à *Ofen* ou *Bude* (55 000 hab.), qui fut la principale cité et la forteresse des Magyares. — *Debreczin*, la ville nationale des Hongrois, en même temps que le séjour favori des Bohémiens, n'a pas 50 000 âmes ; sur le steppe aride, les maisons de ce village immense forment un labyrinthe de rues où la poussière de l'été succède aux boues de l'hiver et du printemps. — Sans compter Pesth et Ofen, il y a deux villes hongroises plus peuplées que Debreczin : *Szegedin* (70 000 hab.), près du confluent de la Tisza et du Maros, et *Szabadka* ou *Maria-Theresiopel* (56 000 hab.), dans le steppe entre Tisza et Danube.

Prague (186 000 hab.), la *Praha* des Tchèques, admirablement située et riche en nobles monuments, fut un moment la ville savante de l'Europe. Au commencement du quinzième siècle, deux cents docteurs y enseignaient dans une université suivie par plus de trente mille étudiants. Alors, dit-on, le clocher de sa cathédrale avait 169 mètres de haut. Prague, bâtie à 300 mètres au-dessus des mers, trempe ses pieds dans la Vltava, large rivière brunâtre que franchit un pont de près de 600 mètres. C'est la capitale de la Bohême, cette région si importante par la lutte acharnée que l'élément allemand y livre à l'élément autochthone, aux Tchèques, la famille la plus civilisée de toutes celles qui poussent de la souche slave, les Polonais mêmes et les Russes compris.

Parmi les grandes villes autrichiennes qui ne renferment pas 100 000 âmes, deux n'ont qu'une importance secondaire, Gratz et Brünn ; la troisième, Lvov, commande à la Galicie ; la quatrième, Cracovie, régna sur la Pologne ; la cinquième, Trieste, est le grand port maritime de l'Autriche.

Gratz (81 000 hab.), borde la Mur, tributaire de la Drave, en Styrie.

Brünn (75 000 hab.), en Moravie, occupe la vallée d'un sous-affluent de la Morava.

Lvov, appelée aussi *Léopol* ou *Lemberg*, a 87 000 habi-

tants, dont un tiers de Juifs. Elle s'élève en terre ruthène, près de la frontière de la langue polonaise, non loin de la ligne de partage entre la Visla et le Dniester ; elle domine sur deux petites nations, mais ces deux nations sont slaves et l'antipathie de jour en jour plus prononcée entre les Polonais de la Visla et les Ruthènes du Dniester n'est au fond qu'une brouille de famille.

Cracovie, sur la haute Visla, appartient comme Lvov à la Galicie ; mais si Lvov est surtout ruthène, Cracovie n'est que polonaise. Elle eut jusqu'à cent mille âmes quand elle gouvernait la Pologne.

Trieste (70 000 hab., 4000 seulement au commencement du dix-huitième siècle) est bâtie sur l'Adriatique, au pied du Carst. Elle a hérité de Venise : la langue italienne, les mœurs de l'Italie y règnent, et cette ville n'a rien de slave ni d'allemand.

BELGIQUE

L'Escaut, la Meuse. — La Belgique entretient plus de 5 millions d'hommes sur un peu moins de 3 millions d'hectares ; on y compte 173 habitants par kilomètre carré, contre 68 seulement en France.

La Belgique n'est pas l'héritage d'une seule et même nation : deux peuples différents de langue y vivent sous la même loi dans deux pays différents de nature. Les Flamands y habitent sur l'Escaut, les Wallons ou Français sur la Meuse.

L'Escaut, appelé en langue flamande *Schelde*, vient de la France, mais quand il quitte ce pays pour les campagnes belges ce n'est encore qu'une rivière de 20 mètres de largeur, quoiqu'elle ait déjà parcouru plus de 100 kilomètres. En Belgique, il devient énorme, mais seulement

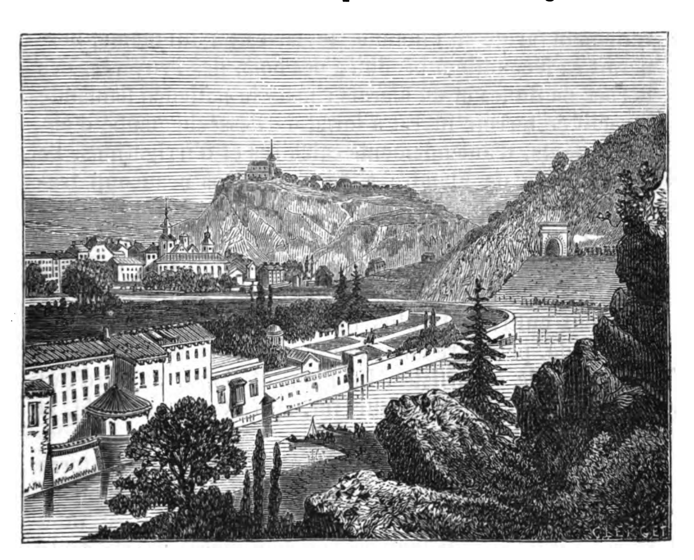
en apparence, car sa largeur, qui lui donne l'aspect d'un des grands fleuves du monde, ne lui vient point de la valeur de ses affluents ; toute son ampleur tient au travail de la mer, dont le flux et le reflux ont facilement labouré les terres molles de la Flandre et fait un lit immense à l'Escaut. Large de 40 mètres à Gand, de 100 à Termonde, l'Escaut a de 350 à 700 mètres devant Anvers, 1200 lorsqu'il passe en Hollande pour se partager presque aussitôt en deux bras : l'Escaut occidental ou Hont, qui disparaît dans la mer du Nord à Flessingue, et l'Escaut oriental, qui communique avec la Meuse. Sur 400 kilomètres de cours, l'Escaut en a 233 en Belgique. Son bassin couvre environ 3 250 000 hectares tant en France qu'en Belgique, et son module ou débit moyen est de 92 mètres cubes par seconde.

Bien moins large que le limoneux Escaut entre ses digues, mais en réalité beaucoup plus abondante, la Meuse, en wallon *Mouse*, ne serpente point dans des plaines aussi banales. Quand elle passe de France en Belgique, elle a quatre fois la largeur du fleuve d'Anvers à son entrée dans le royaume, environ 80 mètres : ce qui est peu de chose pour une rivière qui a déjà fait un chemin de 460 kilomètres. De la France à la Hollande, par Namur et Liége, la Meuse double à peu près d'ampleur et triple presque de volume. Toutefois, malgré sa longueur totale de 1000 kilomètres, c'est un cours d'eau sans grande abondance, qui prend injustement au Rhin le nom que les divers bras de ce fleuve puissant devraient garder jusqu'à la mer du Nord. D'ailleurs, la Meuse diminue d'année en année : le déboisement graduel de son bassin lui donne des allures de plus en plus irrégulières; ses eaux claires baissent plus qu'autrefois dans la saison sèche, et ses inondations sont plus soudaines, plus terribles, plus fréquentes. Aux eaux basses (non à l'étiage extrême), elle roule environ 85 mètres cubes par seconde à Liége.

Belgique flamande. — Si du champ fatal de Waterloo

on tire deux lignes, l'une à l'est vers le lieu où la Meuse sort de Belgique entre Liége et Maëstricht, l'autre à l'ouest vers l'endroit où la Lys, notable affluent de l'Escaut, pénètre dans le territoire belge, on divise le royaume en deux régions : au nord, cinq provinces peuplées de Flamands, au sud, quatre provinces peuplées de Wallons.

Dans une étendue à peu près égale à celle du pays wallon, le pays flamand a plus d'habitants et aussi plus de richesses ; sur les cinq millions de Belges, il en



Bords de la Meuse.

réclame près de trois, répartis sur la Flandre occidentale, la Flandre orientale, la plus grande part du Brabant, le Limbourg et la province d'Anvers. Il va des plages de sable de la mer du Nord, du delta de l'Escaut, des bruyères de la Campine aux collines wallonnes et au département du Nord, pays français où les Flamands ont un peu plus

de 150 000 « frères quant à l'idiome » dans les arrondissements de Dunkerque et d'Hazebrouck. — De ce côté-là le parler flamand recule rapidement devant le français ; à chaque génération il perd un certain nombre de villes et de villages avec les champs qui les entourent ; au moyen âge il allait jusqu'à Boulogne et jusqu'à Arras.

La terre flamande se ressemble partout : cette campagne plate, merveilleusement travaillée, fut autrefois (avec la Zélande, pays hollandais) l'immense « forêt sans pitié » des Romains ; mais il n'y a plus guère de forêts en Flandre et en Zélande. Le sol, sablonneux le plus souvent, naturellement aride si l'homme le laissait à lui-même, bornerait sa fécondité à produire des bois, des bruyères, des herbes de dunes et de marais ; mais la patience flamande a refait ce terroir ingrat à force de desséchements, d'endiguements, d'amendements calcaires et d'irrigations. Le petit peuple de Flandre a de tout temps beaucoup travaillé, beaucoup osé, beaucoup inventé ; la vie communale, l'agriculture prudente, l'industrie, la richesse privée et publique y ont prospéré de bonne heure. Dans les derniers siècles du moyen âge, la Flandre était la contrée la mieux cultivée, la plus industrieuse, la plus opulente du monde, peut-être aussi la plus libre, et avec l'Italie la plus féconde en artistes. Un moment Gand, aujourd'hui cité de troisième grandeur, fut, après Constantinople, la première ville en Europe.

Maintenant encore cette contrée tient tête à l'Angleterre elle-même par ses sages cultures, le nombre, l'importance et l'activité de ses usines ; et si elle lui est inférieure par le moindre développement des choses de la mer, elle a su tirer un tel parti de son sol et de l'esprit ingénieux de ses habitants, qu'elle supporte une population plus dense : habitée comme la Flandre orientale, l'Angleterre propre aurait plus de 40 millions d'âmes, et la France 155 millions. Dans cette province, dans le Brabant, dans la Flandre occidentale, les villes touchent par leurs faubourgs à d'énormes villages qui se poursuivent

le long d'une route jusqu'aux premières demeures d'une autre cité populeuse.

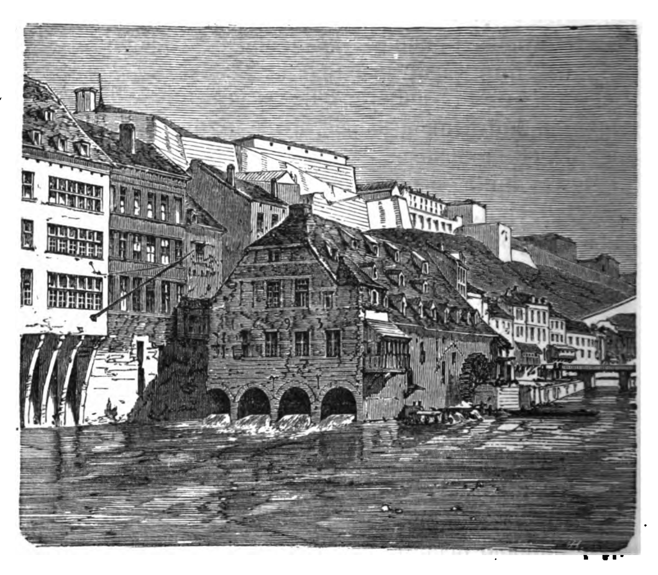
Des champs cultivés comme des jardins, et où pas un lambeau de sol n'est perdu; de vieilles villes fières de leurs monuments, de leurs tableaux de maîtres, de leurs colossales manufactures; de longs villages en briques; des cheminées fumantes; beaucoup de canaux navigables; des dunes sur le rivage de la mer du Nord, des landes près de la frontière, telle est la Belgique flamande, campagne lourdement banale, usine infinie, faubourg qui toujours recommence.

Elle est laide, mais la nature y est prodigue de tout, hors de soleil, la vie sociale très-développée, et il y fait bon vivre pour le riche. Comme en tout pays grandement manufacturier sur lequel pèse un froid humide et maussade, la vie y est dure au pauvre : elle y est faite de beaucoup de soucis, de trop de travail, de mauvais air, de peu de soleil, de peu de sommeil et de peu d'aliments; elle y est traversée d'ivresses, de chômages ôtant le pain de la bouche, et de grèves aussi depuis quelques années. La mort y fait une belle moisson, surtout dans les régions maremmatiques, et les provinces flamandes ont 90 morts pour 100 naissances, les wallonnes 70 seulement.

De même que le hollandais, dont il diffère à peine, le parler flamand manque de douceur, d'harmonie franche et pleine, de finesse d'accent; en revanche il est riche, expressif, propre aux vers. Tous les Flamands sont catholiques.

Belgique wallonne. — Le pays wallon, bien plus ondulé que le flamand, montre de vraies campagnes, des bois, des *hautes fagnes* ou plateaux boueux, des collines, des montagnes qui se relient aux Ardennes françaises et dont l'ensemble porte à 163 mètres l'altitude moyenne de la Belgique, qui sans cela serait des moins considérables. L'aridité des Ardennes belges, leurs landes, leurs marais, leurs bois sombres et froids contrastent, à quelques lieues

de distance, avec la platitude insupportable des Flandres. La hauteur de ces massifs sauvages est médiocre ; leur point culminant, voisin de *Spa*, autrefois ville de jeux plus encore que de bains, la Baraque Michel, s'élève à 680 mètres seulement ; mais presque toutes leurs vallées sont

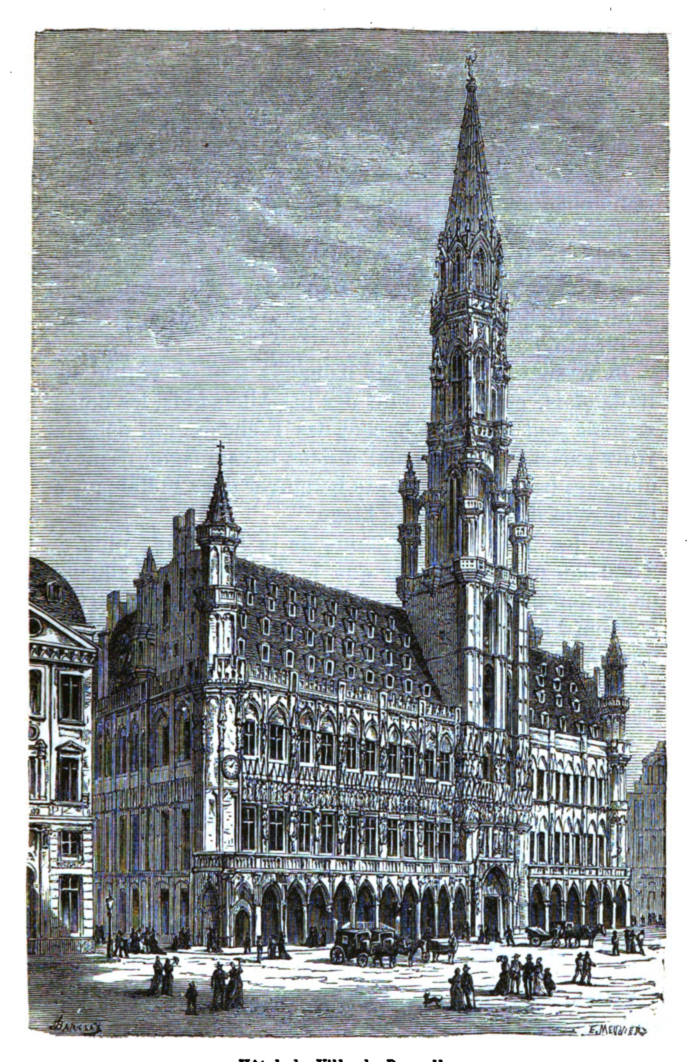


Namur.

charmantes, et quelques-unes ont de la grandeur : ainsi les vallées de la Meuse et de la Semoy, celles de l'Ourthe, de l'Amblève, de la Vesdre, et celle de la Lesse, dont la rivière s'égare dans l'obscurité de la caverne de Han.

Quatre provinces forment la Belgique wallonne : le Hainaut, Namur, Liége et le Luxembourg, auxquels il faut ajouter le tiers méridional du Brabant.

Dans la plupart de leurs districts, l'élément industriel, qui a tant de prépondérance dans les Flandres, cède le pas



Hôtel de Ville de Bruxelles.

à l'élément agricole. En Wallonie, les villes sont moins nombreuses, les manufactures plus rares, et le peuple moins serré d'un tiers, puisqu'à surface égale la terre wallonne n'a que deux millions d'habitants, et la terre flamande trois. Le sol n'y a pas la même fécondité, ni le climat la même douceur, mais les coteaux de cette région couvrent de puissants amas de houille, du fer, des métaux, et les Belges du sud en ont aussi largement profité que les Belges du nord de l'excellence de leurs alluvions : si la Flandre est le Manchester du continent, la contrée de Mons et Charleroi en est le Newcastle, et Liége le Birmingham.

De même que les Belges flamands sont en réalité des Hollandais, ou si l'on veut des Bas-Allemands, les Belges wallons sont tout simplement des Français, qui dans les villes parlent notre langue, et dans la campagne usent de dialectes français tels que le hennuyer dans le Hainaut et le liégeois dans le pays de Liége.

Sur les 5 100 000 habitants de la Belgique, plus de 2 500 000 ne connaissent que le flamand, et 2 200 000 ne parlent que le wallon ou le français. Plus de 300 000 (surtout à Bruxelles et dans les grandes villes des Flandres) usent à la fois des deux langues. 35 000 hommes parlent allemand, principalement dans le Luxembourg, 20 000 français et allemand.

Les deux nationalités ne s'aiment point. La jeune littérature flamande, qui aspire à détacher les Flandres de tout ce qui rappelle le wallon, et qui penche vers l'Allemagne à force de vouloir s'éloigner de la France, a, pour ainsi dire, pris comme devise : *Wat walsch, dat is falsch, sla dod!* « Ce qui est wallon est faux, tue-le ! » Flamands et Wallons ont pourtant un lien commun, celui d'une même religion, qui est le catholicisme.

Villes. — La Belgique a quatre villes au-dessus de cent mille âmes.

Par son nombre d'hommes, son importance dispropor-

tionnée, sa situation au nord du pays, et jusque par le nom de sa petite rivière, la Senne, qui s'appelle, à l'orthographe près, comme le fleuve de Lutèce, *Bruxelles* est le Paris de la Belgique. Ainsi que le pays qu'elle administre, elle héberge deux nationalités : la ville haute, quartier officiel et policé, parle français, la ville basse préfère le flamand. Bruxelles a 196 000 habitants sans ses faubourgs, 314 000 faubourgs compris.

Anvers, en flamand *Antwerpen*, compta jusqu'à 200 000 hommes dans ses murs : c'était alors, vers 1500, la première ville manufacturière de l'Europe. De nos jours, elle a 127 000 habitants. Située sur l'Escaut, assez profond pour recevoir les grands navires, vers l'endroit où le fleuve devient estuaire, Anvers est le grand port de commerce, la place d'armes de la Belgique et le dernier refuge de son armée en cas d'invasion.

Gand, en flamand *Gent* (121 000 hab.), au confluent de l'Escaut et de la Lys, occupe 25 îles unies par 300 ponts. Elle reçoit, grâce à un canal, les vaisseaux d'un tirant de 6 mètres. Comme Anvers, elle fut plus grande.

Liége (100 000 hab.) est bâtie au confluent de la Meuse et de l'Ourthe, charmante rivière luxembourgeoise. Ses ouvriers forgent le fer et travaillent les métaux sous toutes les formes.

Non loin de Bruxelles, *Louvain* (en flamand *Leuven*), ville savante, et *Malines* (en flamand *Mechelen*), ville épiscopale, sont deux cités déchues. Louvain eut 200 000 habitants (aujourd'hui 32 000) et 6 000 étudiants dans son université (600 aujourd'hui). Une autre ville que le temps a diminuée, *Bruges*, en flamand *Brugge*, borde un canal praticable aux grands navires, à 13 kilomètres de la mer du Nord. Elle contient 50 000 habitants, quatre fois moins qu'au quinzième siècle, époque de sa plus prospère industrie.

HOLLANDE

Le Zuiderzée. — Sur un peu moins de 3 300 000 hectares, la Hollande renfermé plus de 3 600 000 habitants, 112 par kilomètre carré : à ce taux, la France dépasserait 60 millions d'hommes. *Hollande* n'est pas le vrai nom de la contrée, mais celui de sa province la plus importante, nom qui à la longue a envahi tout le royaume. *Néerlande*, terme hollandais qui a la même signification que le mot français de Pays-Bas, devrait, à l'exclusion de tout autre, désigner la plus plate contrée de l'Europe; mais l'usage ne l'a pas voulu.

Près de la mer du Nord, derrière un rivage de dunes flanqué d'îles sablonneuses, il y avait jadis un lac aux rives basses, lorsque, en l'an 1225, l'Océan s'enfla : il balaya la dune, envahit le lac, l'agrandit; et quand il se retira le lac était un bras de mer, le Zuiderzée, mot à mot le lac ou la mer du Sud. Cinq ans après, nouvelle et terrible colère des flots, qui engloutirent 100 000 hommes en Frise. En 1287, la mer leva un nouveau tribut, de 80 000 hommes cette fois, tout autour de ce golfe du Zuiderzée, vieux alors de soixante-deux années.

Hollande alluviale. — C'est à l'est, au midi, à l'ouest de ce Zuiderzée, grand d'environ 300 000 hectares, que s'étendent les terres amphibies, les alluvions, les sables de la Hollande, traversés à l'orient par des rivières médiocres, au sud par le Rijn ou Rhin et la Maas ou Meuse.

A peine arrivé en Hollande, le Rhin, large et paisible entre des bords plats, se dédouble : le bras de gauche, le Waal, entraîne près des sept dixièmes de l'eau du fleuve; il se joint à la Meuse et mêle les nombreux chenaux de son

delta à ceux du delta de l'Escaut. Le bras de droite, le Leck, se bifurque plusieurs fois : c'est lui qui fournit la branche à laquelle l'usage a conservé le nom de Rhin. Appelée d'abord Kromme Rijn ou Rhin tortueux, puis Oude Rijn ou Vieux-Rhin, cette rivière, si médiocre quand on la compare au noble fleuve qu'elle est censée finir, passe devant *Utrecht* et devant *Leyde* et s'engloutit dans la mer du Nord au septentrion de la Haye, au sud de Harlem. Et, sans le secours de l'homme, elle n'aurait même pas la force d'atteindre l'Océan : au commencement du siècle, elle s'arrêtait devant les sables littoraux; en 1806, on lui fit présent d'un canal qui lui permet d'arriver jusqu'aux vagues marines. Quant à la Meuse, ce cours d'eau dix fois inférieur au Rhin bien que presque tous les flots du Rhin se mêlent à la mer sous le nom de bouches de la Meuse, elle commence à toucher le sol néerlandais en aval de Liége, ville wallonne, en amont de Maëstricht, forteresse hollandaise.

Les deltas du Rhin, de la Meuse et de l'Escaut, les îles de la Zélande, à la fois dunes et marais, le pourtour du Zuiderzée, la côte frisonne jusqu'à la frontière d'Allemagne, seraient presque partout submergés à mer haute si les Hollandais n'avaient opposé à l'Océan des digues qui sont les chefs-d'œuvre de la volonté. Une fois délivrées, par des *gracht* ou canaux, des eaux qui les noient, les terres basses ou *polders* se couvrent de moissons. La Hollande inférieure serait un marais coupé de golfes et de lagunes; mais les Hollandais, qui gagnent trois hectares par jour sur l'Océan, ont voulu qu'elle fût un jardin : jardin d'ailleurs toujours à la veille d'être englouti; la mer y fait en moyenne une grande irruption tous les sept ans.

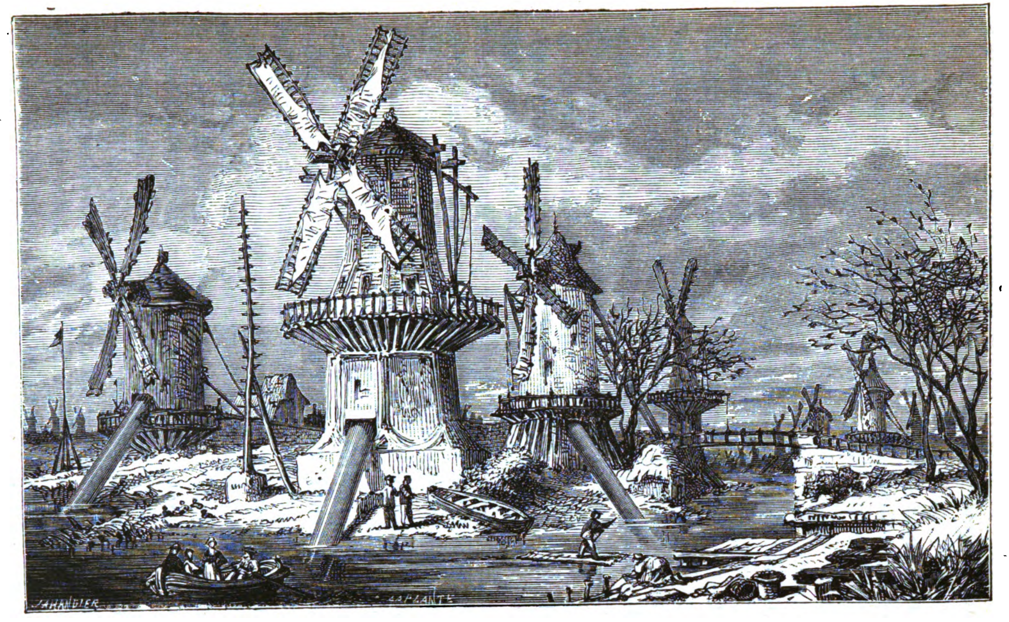
Sans doute la Néerlande est monotone, mais d'une monotonie gaie. Aussi loin que va le regard, jusqu'aux dernières teintes de l'horizon, on n'y voit que prairies et cultures défendues par des digues, chenaux de dessèchement, canaux de grande et de petite navigation.

Ces canaux, artères d'un commerce immense, sont cou-

verts de vaisseaux, de grandes barques dont les mâts étonnent quand de loin on les voit se promener au milieu des champs de tabac, de lin, de chanvre et de houblon. Certaines parties du pays ressemblent à un damier, tant il y a de ces canaux, depuis le fossé qu'enjambe un enfant jusqu'aux larges voies où voguent les navires. Mais le sage Néerlandais n'a pas seulement réparti les eaux ; il distribue aussi les vents, et de tous côtés tournent les ailes de moulins à vent en bois : les uns font de la farine, les autres versent dans les *gracht* l'eau des champs et des prairies du damier.

Les routes, les plus charmantes du monde, sont faites de *klinkers*, c'est-à-dire de briques où retentit la roue des chars ; elles sont bordées de gazons, ombragées de chênes, d'ormeaux, de hêtres, de tilleuls, de saules ; et à leur extrémité pointent les clochers de villes que leurs troupeaux de vaches laitières, leur commerce, leur industrie, la navigation, la grande pêche, ont faites riches depuis des siècles ; elles passent devant des villages gais, des fermes luisantes de propreté, entourées de jardins avec un grand luxe de fleurs. Le flegmatique Hollandais est connu pour soigner les tulipes, la jacinthe, la jonquille avec une espèce de frénésie ; depuis que la Hollande a quelque loisir, depuis qu'elle a moins à craindre de l'Océan et qu'elle ne se bat plus sur terre et sur mer, soit pour la liberté, soit pour une prépondérance vaine, c'est à la culture des fleurs que les fils des vainqueurs de l'Espagne et de l'Angleterre ont voué une partie de leur passion, comme d'autres peuples au jeu, aux exercices athlétiques ou aux combats de taureaux.

Ces campagnes audacieusement enlevées à l'Océan, vaillamment gardées contre lui, sagement aménagées, minutieusement soignées, montrent leur opulence dans la Zélande, la Hollande méridionale, la Hollande septentrionale et la Frise. Dans cette dernière et dans les deux Hollandes, le sol humide a pour parure, sous des soleils tamisés, les plus vertes de ces prairies sans fin qui occupent près



Paysage hollandais.

de 1 400 000 hectares dans la Néerlande, au delà des deux cinquièmes de tout le territoire.

Hollande sablonneuse et tourbeuse. — Dans les terrains méridionaux qui continuent la Campine belge et dans les provinces limitrophes de l'Allemagne, c'est-à-dire sur de larges cantons du Brabant hollandais, du Limbourg hollandais, de la Gueldre, du Haut-Yssel, de la Drenthe, de la Frise et de la Groningue, les habitants ne fourmillent point comme dans la région du Rhin, de la Meuse et du Zuiderzée. Sur 1 700 000 hectares (plus de la moitié du royaume) le sol s'y partage entre les *hooge veenen* ou tourbières et les terrains sablonneux.

Les *hooge veenen*, sans autres êtres vivants que le vanneau et la poule d'eau, s'étendent surtout le long de la frontière allemande; et le Hanovre, contrée germaine, a sa bonne part de la plus grande d'entre elles, qui est le marais de Bourtange. Par des travaux qui demandent autant d'exactitude persévérante que l'établissement des digues marines, de ces tourbes on fait des *ftehn*, enclos bordés de canaux, cultivés ou plantés d'arbres. Il y a des fehn peuplés de 10 000 habitants. De beaucoup on retire seulement la tourbe, dans beaucoup on la brûle pour obtenir des cendres fertiles où l'on sème du sarrasin. Quand le marais brûle, a dit un poëte, toute l'Allemagne le sent. Dans cette partie de la Hollande et dans le Hanovre, en certaines saisons, les paysans mettent à la fois le feu à des milliers de champs de tourbe ; l'incendie, ou plutôt la lente combustion sous la cendre dure des semaines, des mois; un immense nuage de fumée s'élève et le vent du nord-ouest le pousse par-dessus toute la Germanie jusqu'aux plaines de la Hongrie et de la Pologne.

Aux *hooge veenen* se lient des champs stériles, des brandes plates où la patience hollandaise fait venir des moissons et où le domaine du désert se restreint de semaille en semaille. Les sillons s'y allongent avec les *essch*, champs de culture qu'élèvent insensiblement, d'année en

année, des mottes de bruyères qui ont passé par l'étable et qui servent d'engrais. Des villages, des forêts, des pins sylvestres, des menhirs et des dolmens de granit rouge sauvent de trop de monotonie, mais non de trop de mélancolie, cette région des brandes néerlandaises.

Les Hollandais, leur langue. — Les Hollandais passent justement pour lourds, mais leur lutte de toutes les minutes contre le flot qui gronde à leurs portes et le marais qui tremble sous leurs pas leur a incrusté la persévérance, un courage calme, de grandes facultés d'observation. Au dix-septième siècle, toute petite qu'elle est, la Hollande, grâce à ces qualités, domina l'Océan, fonda New-York et faillit devenir la souche de la nation puissante qui peuple aujourd'hui l'Amérique du Nord. Elle tint aussi dans ses mains victorieuses la rive éblouissante qui est aujourd'hui la Beiramar du Brésil. Quand la prépondérance navale leur fut arrachée par les Anglais, ces « rouliers de la mer » se replièrent sur leurs deltas : là, le peuple aquatique diminue peu à peu ses marais, pompe ses lacs pour en faire des polders, assainit et fertilise ses landes.

La langue hollandaise, expressive, riche, poétique, mais sourde et dure, se parle hors de Hollande chez les 36 000 Européens et chez quelques indigènes de Java et des autres îles de la Sonde qui relèvent de la Hollande ; chez les Nègres et chez les Blancs de diverses Antilles, de la Guyanne hollandaise et d'une partie de la Guyanne anglaise ; enfin dans l'Afrique australe, chez les 150 000 Boers ou paysans du cap de Bonne-Espérance, du Natal, des deux républiques d'Orange et du Transvaal ; et à côté de ces Boers, un nombre au moins égal d'hommes de race « africaine, » des Cafres, des Hottentots, des métis *Bastards*, jargonnent le néerlandais austral, qui, du moins dans la bouche de ces cuivrés, n'est pas le hollandais littéraire. Sans la prise du Cap par les Anglais au com-

mencement de notre siècle, le parler des Nederduitschs, ayant devant lui la moitié d'un continent, serait devenu l'une des grandes langues de notre Planète. Le flamand, idiome presque identique au hollandais, est la langue de près de 3 millions d'hommes dans le nord de la Belgique, et en France dans les deux arrondissements de Dunkerque et d'Hazebrouck.

Dans la Frise, en tirant sur la Basse Allemagne, dont la Hollande, au fond, n'est qu'une province émancipée, les Frisons parlent un dialecte bas-allemand fort rapproché de l'anglais : on va jusqu'à dire que leur patois offre peu de difficultés au Northumberlandais qui débarque sur leur côte, et qu'au bout de quelques jours cet Anglais du nord comprend la langue du Frison, et celui-ci le langage de l'Anglais du nord. Le français a longtemps été parlé dans les grandes villes par les églises qu'y formèrent, après la révocation de l'édit de Nantes, des milliers nombreux de calvinistes échappés aux persécutions de Louis XIV.

Les deux tiers des Hollandais sont protestants ; l'autre tiers catholique, à l'exception de soixante et quelques mille juifs.

Villes. — La Hollande n'a que deux villes au-dessus de cent mille âmes, et ni l'une ni l'autre des deux n'est sa capitale.

La Haye (93 000 hab.) s'appelle en hollandais *'S Gravenhaage,* ou plus simplement *Haage*. De faibles collines séparent de la mer cette ville aimable, mais silencieuse et morte, sans autre importance que son rang de capitale d'un royaume où se discutent les intérêts des îles les plus belles de la Terre.

Amsterdam a 278 000 habitants. Il est des villes noblement assises : de leur coteau, de leur rocher, de leur montagne, de cent pieds, de mille pieds, de mille mètres de hauteur, elles regardent une plaine, une vallée, une rivière, un Océan fuir à l'horizon. Amsterdam n'est point



Vue d'Amsterdam.

une de ces fières cités. Sans les digues, les étançons, les canaux, elle aurait ses rez-de-chaussée dans la mer; à certains jours, quand souffle le vent d'ouest, la crête des vagues salées domine de cinq mètres et demi le niveau de ses rues. Ce fut le premier port du monde, quand la Hollande faisait cinq fois plus de commerce que l'Angleterre, vers 1650, et jusqu'au moment où le trafic des deux nations se balança, c'est-à-dire cent ans plus tard; aujourd'hui encore elle va de pair avec les ports les plus actifs du continent. Une centaine de canaux vaseux divisent la ville en une centaine d'îles réunies par 300 ponts, et ses 25 000 maisons reposent sur des pieux qui vont chercher la couche de sable à travers 15 à 18 mètres de tourbe. Amsterdam ne craint plus la mer de Harlem, lac devenu polder malgré ses 21 kilomètres de longueur, ses 10 kilomètres de largeur et ses 724 millions de mètres cubes. Présage du sort qui attend le Zuiderzée lui-même : cet ancien lac est à la veille d'être en partie pompé derrière une digue énorme qui séparera de la mer cinq milliards de mètres cubes d'eau.

Rotterdam (122 000 hab.) place très-commerçante sur un bras du Rhin-Meuse, embarque des émigrants pour l'Amérique.

Luxembourg. — Il y a dix ans, le Luxembourg (250 000 hectares, 200 000 hab.) faisait partie de la confédération Germanique, tout en appartenant à la Hollande. C'est ainsi que le Slesvig-Holstein relevait à la fois de la diète allemande et du monarque de Copenhague et que de vastes territoires étaient Allemagne tout en étant Autriche : organisation lourde, détruite aujourd'hui, malheureusement pour nous. Maintenant le Luxembourg dépend du seul roi de Hollande, mais s'administre à son gré. Compris entre la Prusse, le Luxembourg wallon et la France, il parle un patois allemand et professe le catholicisme. Sa capi-

tale, *Luxembourg*, qui contient 15 000 hommes, domine, du haut d'un rocher, l'Alzette, rivière du bassin de la Moselle.

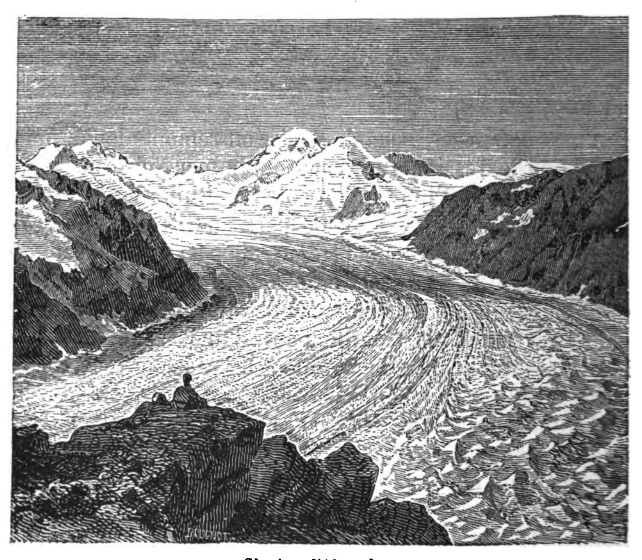
SUISSE

Alpes suisses. — Que de Venise on remonte le Pô, puis l'Adda ou le Tessin; que venant de la mer Noire on longe le Danube, puis l'Inn; qu'on suive le Rhin à partir de la terne Hollande, ou le Rhône à partir de la brillante Provence, on arrive également dans un pays de très-hautes montagnes, de bassins verdoyants, de lacs profonds, d'âpres gorges où blanchissent des torrents nés dans la neige ou sortis en bouillonnant d'une arche de glace bleue. Ces montagnes se nomment les Alpes, ce pays s'appelle la Suisse, ancienne Helvétie; c'est le centre de la véritable Europe, entre la France, l'Italie et l'Allemagne, à la source d'une rivière qui va se perdre au loin dans l'Orient slave et roumain.

Le Mont-Rose (4638 mètres) et le Cervin ou Matterhorn (4482 mètres), la plus noble peut-être des montagnes d'Europe, l'emportent en hauteur sur les autres cimes de la Suisse, à laquelle leur chaîne sert de frontière du côté de l'Italie. Dans l'intérieur du pays, dans l'Oberland ou haut-pays bernois et valaisan, et dans les Grisons, plusieurs pics dépassent 4000 mètres : le Finsteraarhorn, l'Aletschorn, la Jungfrau, le Mœnch, le Bernina, etc.

La Suisse ne renferme donc pas la tête culminante des Alpes, car le Mont-Blanc (4810 mètres) s'élève en Savoie. Elle n'a pas non plus, comme on le croit, les premiers glaciers du Globe. Sans doute elle en renferme au moins onze cents couvrant ensemble 210 000 hectares,

c'est-à-dire le vingtième du sol helvétique, et parmi ces glaciers il en est de superbement beaux, depuis leur berceau de névé jusqu'au cintre bleuâtre d'où part le sauvage ruisseau qu'ont enfanté les gouttelettes sans nombre des fissures de la glace, le torrent froid, trouble, violent, qui bondit aussitôt en cascades sur l'escalier de



Glacier d'Aletsch.

pierres des anciennes moraines. Retenues sur le penchant de la montagne par des digues et des éperons de rochers ou par les courbes de la montagne elle-même, ces mers de glace sont tantôt semées de blocs, tantôt lisses et nues ou saupoudrées seulement de neige. Ici, elles offrent un appui solide au pied du montagnard, là elles sont au contraire dressées en ressauts, cassées en tous sens, hérissées d'aiguilles, criblées d'abîmes au fond desquels passe l'eau qui court vers l'arche terminale. Le plus

souvent de hautes roches les bordent, mais quelquefois c'est une forêt, une prairie, ou même un tapis de fleurs qui s'avance jusqu'à la rive de ces fleuves pesants aux flots vitreux et compactes.

Mais si belles que soient ces rivières cristallisées, celles surtout que longent des gazons et des arbres, aucune d'elles n'a l'étendue de certains glaciers de l'Himalaya, du Groënland et des autres régions polaires, même le glacier d'Aletsch, le plus vaste de la Suisse : du pied de la Jungfrau à la source de la Massa, tributaire du Rhône, la mer de glace d'Aletsch a pourtant 23 kilomètres de longueur, 1800 à 2000 mètres de largeur et un peu plus de 14000 hectares.

Les Alpes couvrant 25 millions d'hectares, la Suisse, avec ses 4120000 hectares, ne possède donc qu'une faible partie de « l'Acropole de l'Occident. » Et encore tout l'ouest de son territoire, de Schaffouse à Genève, appartient-il à une autre chaîne, au Jura, fait de murs calcaires dominant de près ou de loin le cours de l'Aar, les lacs de Bienne, de Neuchâtel et de Genève. Le Mont Tendre (1683 mètres), entre le Léman et la source du Doubs, rivière française un instant suisse, est le sommet le plus élevé du Jura helvétique. Bien que deux à trois fois moins élevé que les Alpes, comme le Jura porte de vastes plateaux d'une hauteur souvent considérable, il ne déprime pas trop l'altitude moyenne de la Suisse, qui est de 1300 mètres, presque le double du pays de l'Europe auquel revient le second rang pour la surrection au-dessus des mers, l'Ibérie (700 mètres).

Inn, Rhin, Rhône, Tessin. — Entre le canton des Grisons, route de l'Autriche, le canton d'Uri, route de l'Allemagne, le canton du Valais, chemin de la France, et le canton du Tessin, chemin de l'Italie, le massif du Saint-Gothard est en Europe le principal toit de partage des eaux : de son arête, qui s'abaisse un moment pour former un col international, le Rhin fuit vers le nord,

le Rhône vers le sud-ouest, le Tessin vers le midi. Quant à l'Inn, dont le flot ne s'arrête que vis-à-vis de l'Asie, il commence à quelques lieues à l'est, dans le canton des Grisons, tout près de la frontière italienne : peu considérable encore quand il quitte le territoire de la Con-



Via Mala.

fédération, il ne roule en moyenne, malgré les neiges du Bernina, que 37 mètres cubes d'eau à la seconde au moment où il passe en Autriche par les gorges de Finstermünz.

Le Rhin reçoit les eaux de plus des deux tiers de la Suisse. Il se forme dans la vallée majeure du canton des Grisons par l'alliance du Rhin Antérieur, du Rhin Médian et du Rhin Postérieur : ce dernier, le plus considérable

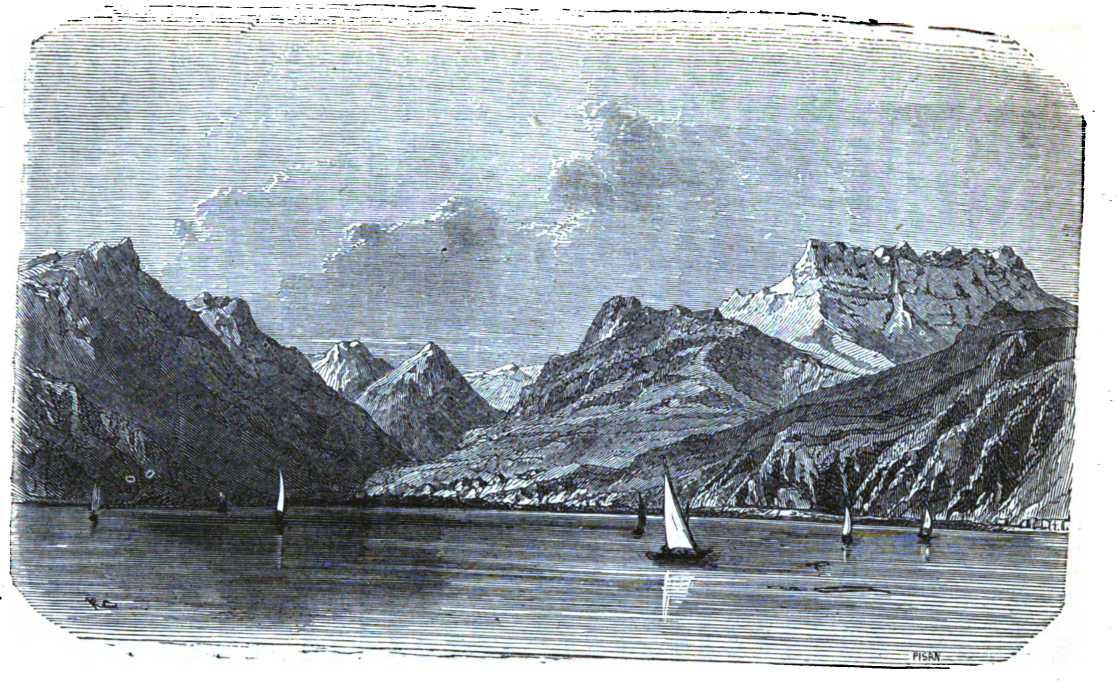
des trois, arrive de la haute montagne par le formidable étranglement de la Via Mala, tellement étroit que les grandes fontes de neige y font monter le torrent de plus de deux cents pieds. Au sortir des Grisons, le Rhin laisse à gauche la trouée de Sargans, dépression très-basse : là, il suffirait au courant fluvial de s'élever de quelques mètres sans être combattu par l'homme pour reprendre son ancien cours, et pour aller traverser à l'ouest les lacs de Wallenstadt et de Zurich, au lieu de se hâter vers le nord dans la direction du Bodensee.

Le Bodensee, que nous nommons en français lac de Constance, est partagé entre la Suisse, l'Allemagne et l'Autriche. Il a 54 000 hectares, près de 320 mètres de profondeur extrême, et s'il était vide, il faudrait au Rhin, tout puissant qu'est ce fleuve, vingt-cinq mois pour le remplir. Débarrassé de ses souillures par son séjour dans le Bodensee, dont il sort avec un volume moyen de 330 mètres cubes par seconde et avec un étiage ordinaire de 124 mètres, le Rhin, fait maintenant d'eaux vertes, perce au-dessous de Schaffouse les calcaires du Jura, et tombe à Laufen par une cascade de plus de 20 mètres de hauteur, la première de l'Europe occidentale par le volume des eaux.

Entre cette cataracte et Bâle, ville ou le Rhin quitte la Suisse, débouche l'Aar qui fait plus que doubler le fleuve effrayant sautant des rochers de Laufen, car l'Aar est un immense torrent roulant à la fois les eaux des monts de Berne, d'Uri, de Glaris, de Schwytz, d'Unterwalden et les claires fontaines du Jura. L'Aar commence, ainsi que le Rhin, par des torrents de glacier ; elle tombe de 70 mètres à la cascade fameuse d'An der Handeck, se calme dans les merveilleux lacs de Brienz (3000 hectares) et de Thoun (4800 hectares), puis se rapproche du Jura jusqu'à toucher le pied de ses escarpements. Elle reçoit la Thièle, émissaire des lacs de Neuchâtel (24 000 hectares) et de Bienne (4200 hectares), la belle Reuss, effluent du lac de Lucerne ou des Quatre-Cantons (11 335 hectares) et la

Limmat, déversoir du sombre lac de Wallenstadt et du riant lac de Zurich (8778 hectares). Elle amène au Rhin, en eaux moyennes, 508 mètres cubes par seconde, et en temps d'étiage 208 mètres, dont 28 fournis par la Thièle, 38 par la Limmat, 46 par la Reuss. Or, au moment de passer de Suisse en Alsace, le fleuve, qui depuis l'Aar a cependant reçu nombre de vives rivières suisses ou badoises, ne roule que 3000 mètres par seconde en grande crue, 1000 en eaux moyennes, 399 en étiage, ce qui n'est pas le double du volume de l'Aar : il en résulte qu'au confluent, la grande rivière versée par le lac de Constance devrait céder son nom à la rivière plus grande encore qu'épanchent les mers de glace du canton de Berne.

Le Rhône, l'égal, le vainqueur du Rhin quand il atteint la mer, a moins de part aux Alpes suisses, infériorité qu'il rachète par sa parenté avec les Alpes de la Savoie et du Dauphiné. Il descend d'un versant du Saint-Gothard, et ses eaux les plus reculées sont voisines, fors l'obstacle de monts presque infranchissables, des sources de l'Aar, de la Reuss, du Rhin et du Tessin. Il sort violemment de la voûte d'un glacier fameux, le glacier du Rhône, avec une abondance variable suivant les saisons : en hiver, quand la glace travaille moins, qu'elle passe par moins de températures diverses, qu'elle se resserre au lieu de s'étendre, de se fissurer et de se fondre, le torrent n'a point la même force qu'au mois de juillet où il fuit du glacier avec 18 mètres cubes d'eau par seconde, la moitié de la Seine devant Paris dans les sécheresses exceptionnelles. Grand donc dès son premier pas, ou plutôt dès son premier bond, le Rhône descend furieusement la pente du Valais, qui vu de haut, n'est qu'une longue et profonde fêlure entre des montagnes colossales couronnées par une froidure éternelle; mais le fond de la vallée, gardé des vents et concentrant tous les rayons du soleil, est une terre comparativement chaude, réellement torride en été, assez douce dans la saison rigoureuse pour



Le lac Léman.

posséder de véritables villes d'hiver comme Aigle et Bex. Le fleuve y reçoit la Massa, épanchement du glacier d'Aletsch, la Viège ou Visp, qui rassemble les vastes frimas du Mont-Rose (aussi est-elle plus considérable peut-être que le Rhône), la Navisanche, la Borgne et la Dranse valaisane, gros torrents venus de la chaîne étincelante de glaciers qui sépare le Valais du Piémont. Grossi de toutes ces eaux louches, il passe, par le défilé de Saint-Maurice, entre la dent de Morcles et la sublime dent du Midi, et après avoir coulé sur des alluvions qu'il porta jadis dans le Léman et par lesquelles il a déjà singulièrement diminué le lac, il arrive fougueusement dans ce merveilleux bassin d'un bleu indigo; puis aussitôt il s'amortit, et tout à coup ses flots terreux deviennent le cristal magique dont les plus charmantes résidences d'hiver de la Suisse, Montreux, Clarens, Vevey, admirent l'éternelle grâce et l'éternelle beauté.

Le Léman, qui s'appelle aussi le lac de Genève, est le plus vaste de la Suisse, en même temps que le plus agréablement beau : supérieur au Bodensee lui-même, il a près de 58 000 hectares. Le Rhône, quand il s'en échappe, n'a point autant de flots que le Rhin au seuil du lac de Constance, puisqu'il ne roule en moyenne que 270 mètres cubes d'eau par seconde, et 82 en temps d'étiage. On l'a même vu descendre à 65 mètres, mais c'est là un minimum tout à fait exceptionnel.

Le Tessin arrose une vallée très-inclinée, qui d'alpestre et froide, devient bientôt chaude et lumineuse. Au-dessous de Bellinzona, dont le nom dit assez quelle langue on parle sur les bords de ce grand torrent, il tombe dans le lac Majeur (21 427 hectares), qui commence en Suisse, pour se continuer et s'achever en Italie, après avoir englouti l'épanchement du beau lac de Lugano (5 046 hectares), partagé comme le lac Majeur entre la terre helvétique et la terre italienne. Sorti de l'urne du Lago Maggiore à raison de 401 mètres cubes par seconde aux eaux moyennes, de 126 à l'étiage, le Tessin, désormais italien,

sépare la Lombardie du Piémont et double presque le Pô en aval de Pavie.

Climat. Quatre pays et quatre peuples. — Au recensement de 1870, la Suisse avait 2 670 000 habitants, 64 par 100 hectares, moins que la France, qui en a 68, et cependant on peut la dire proportionnellement très-peuplée, car les terres arables y occupent le septième seulement du sol; elles ne forment de grands tenants que dans le Jura et dans ce qu'on nomme la Plaine, le Plateau ou la Vallée, c'est-à-dire dans la Suisse de l'Aar ou Suisse médiane, qui va du lac de Genève au lac de Constance parallèlement au Jura, et dans le sens opposé du pied du Jura au pied des Alpes. Partout ailleurs, elles sont dispersées dans les évasements des vallées, à la marge des lacs, sur le bord des torrents et sur les pentes inférieures de la montagne, quand ces pentes ne se perdent pas en escarpements impossibles à dompter.

Sur les versants moyens, sur les plateaux que l'altitude ne glace pas, verdoient les pâturages semés de chalets qui ont fait de la Suisse un pays de bestiaux, de lait, de beurre et de fromage. Plus haut, se suivent les forêts d'arbres du Nord; plus haut encore, c'est le désert : à peine si quelques mousses et de petites fleurs y bravent la Sibérie des névés, à quelques lieues de ces lacs italiens où déjà croît l'olivier. Mais si la Suisse a dans le froid éternel une partie de son héritage, la France du sud-est, la Haute Italie, l'Allemagne rhénane, la Hollande, l'Autriche, la Hongrie, la Turquie, s'en réjouissent : de ces froids descendent les fleuves qui leur portent la gaîté, la beauté, la vie.

La Suisse est une confédération de vingt-deux cantons, et de trois sous-cantons, chacun maître chez lui, sous la constitution qui lui plaît (avec une tendance marquée vers la centralisation, autrement dit vers la perte des libertés locales). Ces cantons, naturellement, sont de peu

d'étendue : « Quand je secoue ma perruque, je poudre toute la République, » disait, en parlant de l'État de Genève, le sarcastique Arouet de Voltaire, qui de sa colline de Ferney voyait à ses pieds une partie de la Suisse et de la Savoie. Le plus grand des cantons, celui des Grisons, couvre près de 720 000 hectares; Rhodes Intérieures, sous-canton d'Appenzell, n'a pas 16 000 hectares. Ce sont les deux extrêmes. L'aire de Berne est de 689 000 hectares, celle du Valais de 525 000. Quatre nations vivent côte à côte en Suisse.

La vraie Suisse, le nœud des Alpes, la **Suisse allemande**, occupe tout l'est, tout le nord, tout le centre du pays, avec près de sept dixièmes de la population confédérée. Chez elle naquit l'indépendance helvétique : trois Suisses allemands, dit l'histoire, peut-être la légende, jurèrent le serment du Grutli; les batailles de Morgarten, de Sempach, de Nœfels, furent gagnées par des volontaires de cette race, et la Suisse se forma peu à peu, par adhésions successives, autour des montagnes qu'avaient délivrées les héros de ces trois victoires. Les Suisses allemands sont au nombre de près de 1 850 000. Ils passent pour amis de la liberté, ennemis des façons, intéressés, tenaces, positifs. Ils parlent, en plusieurs patois, un allemand de gosier, l'un des dialectes les plus durs de la dure famille des langues germaniques : chose très-naturelle, s'il est vrai, comme on l'affirme aujourd'hui, que les idiomes formés dans la montagne se distinguent des idiomes nés dans la plaine par l'abondance des explosions gutturales.

La **Suisse française** occupe en entier les trois cantons de Vaud, de Neuchâtel et de Genève; de plus, le sixième des habitants du canton de Berne (le Jura bernois), près des trois quarts de celui de Fribourg et les deux tiers de celui du Valais appartiennent à la langue française : en tout plus de six cent quarante mille hommes,

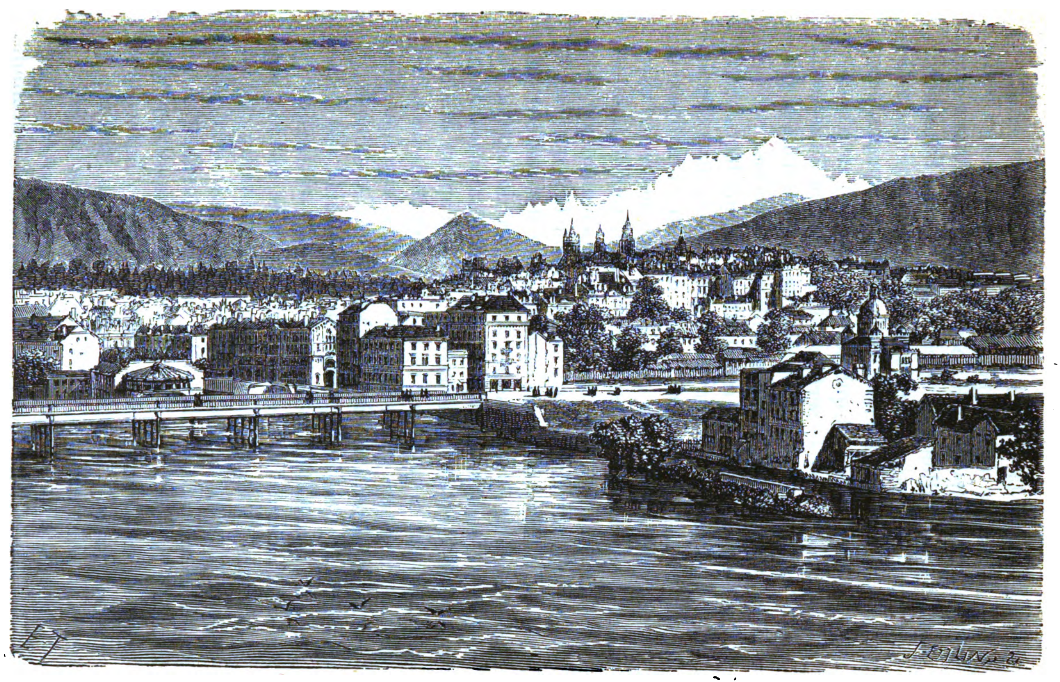


Berne.

un peu moins du quart de la nation. En 1860, ils faisaient les vingt-trois centièmes du peuple suisse, en 1870 les vingt-quatre centièmes : pendant le même laps de temps, les Suisses de langue allemande sont descendus de soixante-dix à soixante-neuf centièmes. On attribue aux Suisses français une intelligence sûre plus que prompte et brillante, parfois de la finesse sous un air apathique, un esprit net, positif et des goûts sérieux. Ils contribuent pour une part relativement très-grande à l'éclat de la littérature française. Par leurs hommes et leurs écrits, Genève et Lausanne ont longtemps été, et sont encore à un degré moindre, les villes les plus considérables du calvinisme.

La **Suisse italienne** comprend les versants tournés vers l'Italie : tout le canton du Tessin et quelques vallées du canton des Grisons. Elle ne renferme pas même cent cinquante mille personnes. Elle a dans le monde infiniment plus d'importance qu'on ne le croirait à la voir si petite, parce qu'il en sort un nombre vraiment prodigieux d'émigrants qui se dispersent en tout pays. Quand l'univers aura les dix milliards d'habitants qu'on lui prédit, beaucoup de millions auront pour ancêtres des *Ticinesi* partis du canton aux trois capitales. Si la Russie n'a qu'une tête, le canton du Tessin en a trois : Bellinzona, Lugano, Locarno.

La **Suisse roumanche** contient à peine un peu plus de quarante mille personnes. Le pays de grandes montagnes où commencent l'Inn et les branches originaires du Rhin était jadis exclusivement peuplé par les Roumanches et les Ladins, gens parlant deux dialectes néolatins qui, à première vue, ressemblent autant à l'auvergnat qu'à l'italien. Il y a quelques siècles, on ne parlait que ces patois à Coire, dans tous les Grisons et dans une partie du Tirol ; mais, dans l'ère moderne, Roumanches et Ladins, resserrés entre deux contrées cent fois plus



Genève et le Mont-Blanc.

puissantes que la leur, l'Allemagne et l'Italie, n'ayant point de langue écrite, peu à peu mélangés d'ailleurs d'éléments germains, ont commencé à abandonner leur idiome pour l'allemand. C'est ainsi que de l'avant-dernier au dernier recensement décennal, le nombre des familles parlant roumanche a diminué de cent quarante-six, soit par an quatorze à quinze sur moins de neuf mille. Aujourd'hui on ne se sert de ce langage, en Suisse, que dans l'Engadine, ou haute vallée de l'Inn, et dans la plupart des gorges rhénanes du canton des Grisons.

Les Roumanches émigrent tout autant que leurs autres frères en altitude, les Savoisiens, les Auvergnats, les Galiciens ou les Kabyles. On trouve des pâtissiers, des confiseurs, des cafetiers de cette race dans toutes les villes d'Europe. Plus d'un, ayant fait fortune, revient finir ses jours au village qui l'a vu naître. On s'étonne que dans l'âge mûr ou déjà vieux, les Roumanches quittent la France, l'Italie, la plaine douce, pour des vallées glaciales où leur souci constant semble être de se protéger contre le climat paternel par de massives demeures calfeutrées contre la bise et la neige. C'est que l'amour du montagnard pour sa montagne résiste à la séduction des soleils chauds, des pays gais et des cités molles, et jusque dans le rayonnant midi de Nice, de Naples ou d'Andalousie, le Roumanche rêve à l'Engadine, aux lacs froids, aux neiges vierges, aux forêts de mélèzes et aux fiers airolles ou pins cembro qui croissent en forêts jusque sur le rivage même des glaciers. L'Engadine, la grande vallée de l'Europe la plus élevée, est comprise entre mille et dix-huit cents mètres d'altitude; elle reste engourdie pendant plus de la moitié de l'année sous les frimas; pendant trois autres mois, le froid, mêlé de pluie, y lutte contre les premières flèches de la chaleur, et même en été, les nuits ne s'adoucissent jamais jusqu'à devenir tièdes.

Environ trois cinquièmes des Suisses professent le protestantisme, les deux autres cinquièmes le catholicisme.

Villes. — La Suisse n'a pas une seule ville de cent mille âmes.

La capitale fédérale, *Berne*, cité de la Suisse allemande qui baigne son pied dans l'Aar, ne renferme que 36 000 habitants : en quoi elle le cède de beaucoup à « l'Athènes helvétique, » à *Zurich*, ville de sciences et de lettres assise sur la Limmat, à l'endroit où cette rivière épanche les eaux vertes du lac de Zurich. L'Athènes helvétique sans ses faubourgs n'enferme que 21 000 habitants, mais avec ses faubourgs elle en contient 57 000. Une autre ville de la Suisse allemande supérieure à Berne en population, *Basel*, en français *Bâle*, l'emporte aussi pour le commerce et la richesse : cette riveraine du Rhin, au point où le fleuve fait son grand coude vers le nord, n'a que 38 000 âmes, et pourtant c'est l'une des cités les plus opulentes de l'univers. Quant à *Lucerne* (12 000 hab.), elle se mire dans la belle Reuss, au déversoir du lac des Quatre-Cantons, nappe de flots verts profonds de 205 mètres, emprisonnée entre les monts d'Uri, de Schwytz et d'Unterwalden d'où descendit l'indépendance de la Suisse. Le nom complet de ce lac célèbre est : lac des Quatre-Cantons-Forestiers.

Dans la Suisse française, le premier rang revient à *Genève*, que ses 48 000 habitants faubourgs non compris, ses 68 000 habitants y compris la banlieue, placent à la tête des villes de la confédération. Genève est bâtie au seuil du Léman. C'est là que le Rhône échappe à son lac azuré, profond de 334 mètres : il en sort par un large et merveilleux torrent bleu, si transparent qu'en le sondant du regard on en voit passer à la fois tous les flots, des courants de surface aux courants du fond, à travers des eaux de plus en plus sombres mais toujours idéalement diaphanes ; tel est le Rhône génevois, pour quelques instants le plus beau des fleuves, du Léman jusqu'à l'Arve impure. *Lausanne* (20 000 hab.) regarde ce même Léman du haut d'une ravissante colline.

ESPAGNE

Détroit de Gibraltar. L'Europe africaine. — L'Espagne couvre 50 millions d'hectares. Avec le Portugal, son complément naturel, elle forme la péninsule Ibérique, vaste de près de 60 millions d'hectares et élevée en moyenne de 700 à 701 mètres au-dessus des mers : sous ce rapport, l'Ibérie est le second pays de l'Europe ; elle ne le cède qu'à la Suisse, mais de beaucoup, la Suisse ayant 1300 mètres de moyenne altitude.

Large de 13 kilomètres seulement au point le plus resserré, entre Punta de Canales et Punta Cirès, le détroit de Gibraltar fait communiquer l'Atlantique et la Méditerranée et sépare en même temps l'Espagne du Maroc, l'Europe de l'Afrique. Il livre passage à un courant sans lequel la Méditerranée, séchant en partie, se réduirait à une traînée de grands lacs. Le Bosphore (qui entraîne le Don, le Dniéper, le Dniester et le Danube), le Nil, le Pô, le Rhône, l'Ebre, le Júcar, les affluents et les affluenticules envoyés par le Caucase, l'Asie Mineure, la Turquie, la Grèce, l'Italie, la France, l'Espagne et le nord de l'Afrique, versent en vain nuit et jour un immense flot d'eau douce dans l'urne de la Méditerranée, l'évaporation enlève trois fois autant d'onde à la mer qui s'épand de la roche où souffrit Prométhée jusqu'aux monts que fendit Hercule. Mais par le détroit de Gibraltar, qui n'a pas moins de 920 mètres de profondeur, le vrai Père des Eaux, l'Océan rétablit l'équilibre, et la Méditerranée n'abandonne pas le seuil de ses merveilleux rivages.

Ainsi, au sud, le détroit de Gibraltar divise l'Espagne de l'Afrique. Au nord, le pays est rattaché à la France par l'isthme de Languedoc et Gascogne, au-dessus duquel,

de l'Océan à la Méditerranée, se lèvent, ici noirs de forêts, là blancs de neige, les pics aigus des Pyrénées. Partout ailleurs, la mer est aux portes, Océan ou Méditerranée, excepté sur la frontière toute factice du Portugal; aussi l'Espagne posséde-t-elle 2125 kilomètres de côtes, dont 1149 le long de la Méditerranée.

On l'a dit de tout temps avec une certaine raison, ce n'est pas le détroit de Gibraltar, mais la muraille des Pyrénées qui sépare l'Europe de l'Afrique. L'Espagne ressemble plus au Tell de l'Atlas qu'à la France : elle a le même sol d'airain loin du passage des eaux courantes, les mêmes arbres dans la vallée, le steppe et la montagne, le même soleil qui fane et qui brûle (mais quand il luit sur une terre arrosée, ce ciel enflammé sourit à des jardins d'Armide). Sur les *sierras* ou chaînes autres que les Pyrénées et les monts Cantabres, on se croirait dans les Kabylies de l'Atlas.

L'Espagne est moins une nation compacte qu'une réunion de peuples d'origine commune, séparés quelquefois par des déserts, et généralement par de hautes sierras dont les *puertos* ou cols élevés sont encombrés de neige pendant une grande partie de l'année.

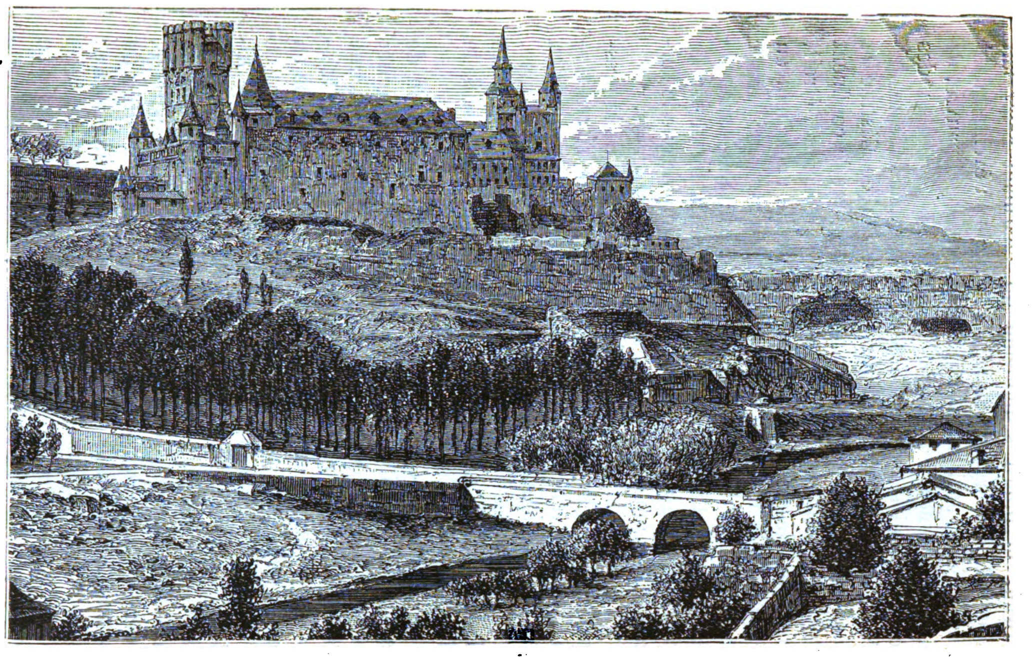
Plateau central : Castilles, Manche, Estrémadure. — Le centre, et presque la moitié de la Péninsule, appartient au plateau de Léon et Castille : plateau double, la sierra granitique de Guadarrama (2400 mètres) le divisant en plateau de Vieille-Castille et de Léon et plateau de Nouvelle-Castille, de Manche et d'Estrémadure.

Le plateau de la Vieille-Castille, au nord-ouest, est compris entre 570 et 1400 mètres d'altitude. Il s'étend au nord comme au sud du Duero, le fleuve ibérique dont le bassin est le plus vaste, et il renferme trois villes des plus célèbres, sinon des plus grandes en Espagne. *Burgos*, fière de sa cathédrale, ne l'est pas moins des souvenirs du grand pourfendeur des Maures, du conquérant de Valence, le Cid Campeador, qui battit cent fois les musul-

mans et les fit reculer vers le sud. Bien des guerriers brillèrent dans cette mêlée de sept à huit cents ans qui commença par des batailles voisines du golfe de Gascogne et finit par la prise de Grenade, près de la Méditerranée et vis-à-vis de l'Afrique; mais de tous les hidalgos qui chassèrent les Maures vers la plage d'où ils étaient venus, aucun ne fut aussi fameux que le Cid, héros des romances populaires. Des deux autres villes notables de cette partie du Plateau, *Valladolid* fut capitale de l'Espagne, *Salamanca* est l'université nationale.

Le Duero descend de l'âpre sierra neigeuse de Urbion (2246 mètres), près de Soria, dans le pays où s'élevait Numance, la ville qui aima mieux périr que de se rendre. — Sobres, tenaces, courageux, passionnés, fanatiques, les Espagnols sont les premiers hommes du monde pour défendre une ville, maison à maison, jusqu'au dernier souffle du dernier combattant. — Ce fleuve, en Espagne, ne touche qu'à de grandes bourgades: arrivé dans la plaine de Valladolid, à 12 ou 15 kilomètres au sud-ouest de cette ville dont le nom est encore arabe (*Blad Oualid* : la ville d'Oualid), il reçoit presque en même temps le Pisuerga et l'Adaja, et double ainsi son volume, d'ailleurs assez faible, les plateaux sur lesquels il serpente étant peu visités par les pluies. Le Pisuerga vient du nord, des Pyrénées cantabriques: c'est la rivière de Valladolid; l'Adaja vient du sud, de monts qui s'entremêlent aux sierras de Grédos et de Guadarrama : c'est la rivière d'*Avila*, cité oubliée par le moyen âge dans un vallon qu'effleure le chemin de fer d'Irun à Madrid, avant d'atteindre, de ravins en ravins, de *páramos*[1] en *páramos*, les longs tunnels de la sierra de Guadarrama; son affluent, l'Eresma, passe devant la pittoresque et monumentale *Ségovie*, qui est, ainsi qu'Avila, l'un des séjours les plus frais de l'Espagne. Au-dessous de *Zamora*, dont le nom arabe se retrouve dans une ville naissante de notre province

[1] Hautes plaines froides.



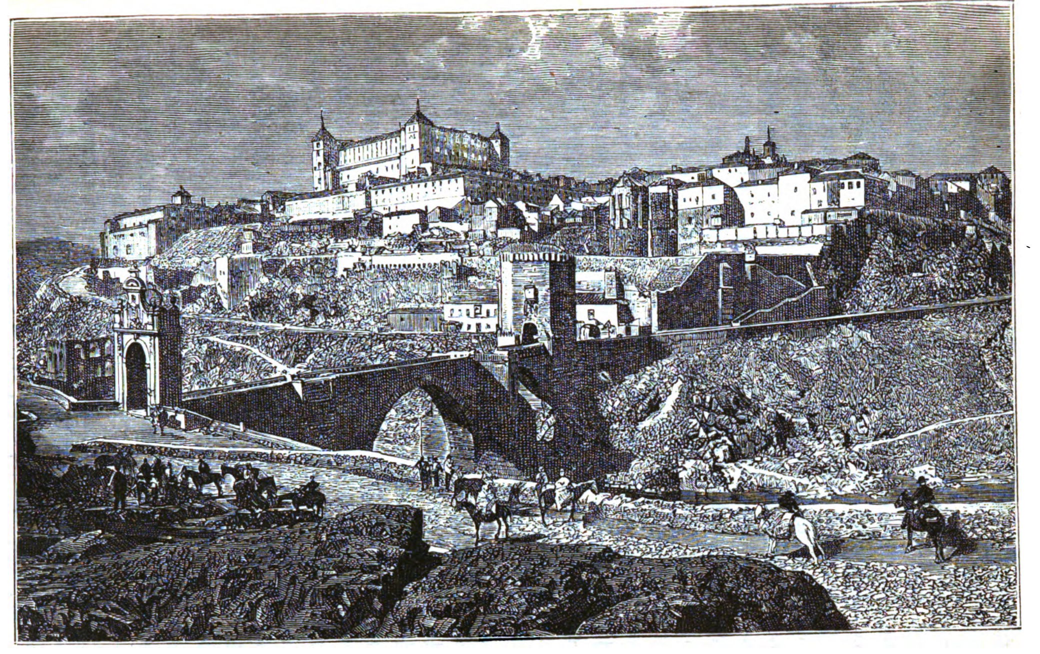
Ségovie.

d'Oran, le Duero s'augmente du charmant Esla, fait comme le Pisuerga de plusieurs torrents en éventail dont l'un baigne l'antique *Léon*. Cette ville triste et pauvre, de dix mille âmes à peine, a donné son nom à l'un des royaumes qui se sont fondus dans la monarchie madrilène, et encore aujourd'hui l'expression de Castille et Léon est un synonyme du mot Espagne. Vers le confluent de l'Esla, le fleuve entre dans un couloir profond, étroit, tortueux, désert, dont la muraille droite appartient au Portugal; la muraille gauche s'entr'ouvre pour laisser passer, d'abord le pur Tormès, venu par Salamanca de la sierra de Grédos, puis le torrent de la forteresse de Ciudad Rodrigo, l'Agueda, non moins limpide que le Tormès et non moins célébré par les poëtes espagnols.

Le plateau de la Nouvelle-Castille, au centre de la presqu'île, entre la sierra de Guadarrama et la sierra Morena, porte, vers son milieu, des sierras qui le coupent en deux, les monts de Tolède et la sierra de Guadalupe. Au nord de ces chaînes est le plateau du Tage ou plateau Madrilène, au sud le plateau du Guadiana, composé de la Manche et de l'Estrémadure.

Un peu moins élevé que le précédent, le plateau de la Nouvelle-Castille renferme Madrid, tête du royaume; et l'un de ses deux fleuves, le Tage, baigne l'ancienne capitale, *Tolède*, qui eut 100 000 âmes, et qui est une très-curieuse ville d'un aspect à la fois espagnol et arabe en même temps que monastique et guerrier.

Les deux plateaux sont tristes, pauvres, presque hideux. Ils sont faits de plaines grises fertiles en grains, chiches en arbres, de ravins sans eau, de steppes où broute le mérinos. De loin en loin quelque village dresse, entre les chaumes de la plaine ou dans les pierrailles du coteau, des maisons croulantes et qui semblent désertes; à l'horizon montent des sierras pelées, couturées par les torrents; en hiver c'est la neige, la glace et la fange, en été la poussière sous un soleil de plomb, et des vents violents soufflent toute l'année.



Tolède.

L'Espagne centrale ne fut pas toujours aussi morne; sa dégradation, sa laideur, sont choses modernes. Nous ne savons quel aspect avait ce pays sous les Romains, mais sous les Maures il était certainement mieux ombragé, mieux arrosé, plus peuplé dans diverses régions, notamment dans l'Estrémadure; et telle plaine où passent et repassent les mérinos, malfaiteurs qui détruisent le sol en arrachant les herbes, telle vallée hantée par les seuls troupeaux de porcs, avaient alors des habitants autrement laborieux que les paysans indolents et les bergers barbares de nos jours. Le massacre ou l'expulsion des mahométans à la suite des victoires chrétiennes; le vide qui se fit plus tard après la découverte de l'Amérique et la conquête du Mexique et du Pérou par deux Estrémaduriens dont la haute fortune attira des milliers d'hommes au delà des mers; les ravages des mérinos transhumants qui, sous le patronage de la *Mesta*, grande compagnie à monopole, tondaient deux fois par an le pays dans leur route des plaines du sud aux montagnes de Léon, puis au retour, de ces froides montagnes à ces chaudes plaines; tout cela a dépeuplé de vastes cantons de l'Espagne médiane. Les canaux d'irrigation, abandonnés à eux-mêmes, se sont disloqués, fendus ou comblés, les *norias* ou puits à roue ont cessé de tourner, les champs sont devenus pâtures, et peu à peu ces pâtures, constamment détruites par les moutons et les chèvres, sont devenues les tristes *despoblados* de tant de hautes plaines et de tant de sierras. Une autre et grande cause de la « hideur, » si l'on ose ainsi dire, et de la pauvreté de l'Espagne centrale, c'est la haine féroce du paysan pour les arbres : l'Espagnol abhorre les forêts, les bouquets de bois, les arbres de clôture même, en un mot tout ce qui a des branches et des feuilles, parce que les oiseaux y suspendent leurs nids, et de là pillent joyeusement en famille les grains de la moisson future. « *Arbol, pájaro :* » un arbre, des oiseaux, dit-il sentencieusement, et il détruit tout ce qui tend à dépasser la taille de l'arbuste

ou du buisson. Puis, une grande partie de ce pays appartient à de puissants propriétaires non résidents qui soignent peu leurs immenses *estados* : ils en touchent les revenus, bien faibles d'ailleurs pour l'étendue des terrains. Que leur importe le reste?

Au sud-est du plateau castillan, la Manche, où Miguel Cervantès fait naître Don Quichotte, est une affreuse plaine aux ruisseaux salés. Devant l'aridité de ces campagnes espagnoles, sous l'accablement tombant du ciel en rayons et montant du sol en réverbérance, on comprend la passion pour l'eau courante qui parle dans tous les poëmes de l'Orient, de la romance castillane aux psaumes hébreux et au Cantique des Cantiques.

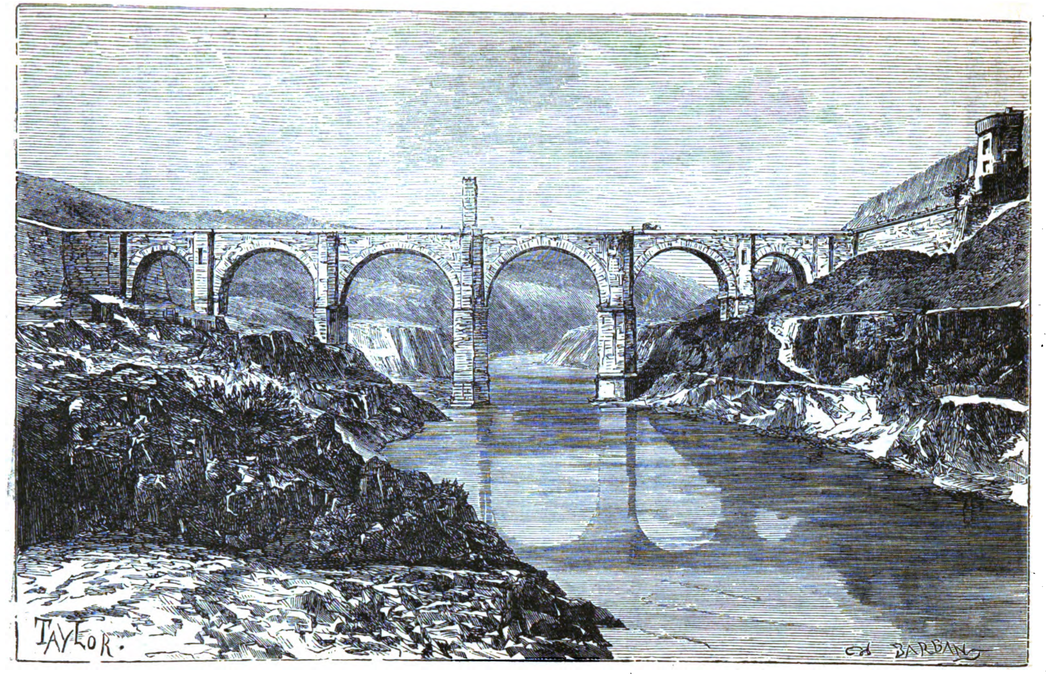
Les deux grands fleuves du plateau de la Nouvelle-Castille sont le Tage (en espagnol, Tajo) et le Guadiana. Le Tage ne coule guère entre les « bords fleuris » des vieilles romances, mais au fond de ravins tortueux, au milieu de champs arides, saupoudrés en été d'une poussière rouge; ce ne sont que roches à pic, mornes sans arbres, herbes grillées, arbustes flétris au bord des eaux fangeuses. En aval du Pont de l'Archevêque (Puente del Arzobispo), la vallée du Tage devient tout à fait ce que les Espagnols nomment un *cañon*, c'est-à-dire un profond étranglement. Plus on s'approche de la frontière portugaise, plus le défilé se creuse et se resserre, plus les rocs se redressent, et l'on pourrait presque franchir d'un bond ce fleuve qui s'élargit en lac à quelques lieues en aval pour donner à Lisbonne un des plus amples ports de l'univers : c'est au Saut du Bohémien (Salto del Gitano) qu'il y a le moins d'espace entre les deux rives. Le Tage roule des paillettes d'or, et les Anciens le citaient à côté du Pactole, de l'Hermus jauni par l'or, et du somptueux Gange, trésor de l'Inde.

Sur le territoire espagnol, le Tage reçoit le Jarama, l'Alberche, le Tietar et l'Alagon. Le Jarama s'unit au Tage à la lisière du parc d'*Aranjuez*, résidence royale; il rassemble dans son lit, d'abord le Lozoya qui fournit à Madrid un

canal sans lequel cette ville n'aurait pas d'eau pure en été, puis le Hénarès qui passe à *Alcalá*, la patrie du prince des écrivains castillans[1], enfin le Manzanarès dont la reine des Espagnes regarde le stérile vallon. L'Alberche contourne la sierra de Grédos; le Tietar longe au sud cette haute chaîne de montagnes; le clair Alagon recueille les eaux des Batuecas et des Hurdes, cirques extraordinairement déchirés où vivent, dans de misérables hameaux, des familles de sauvages comme il y en a peu en Europe. Petits, laids, hâves, maigres, vêtus de peaux ou de loques indécentes, ils habitent des tanières creusées dans le sol, en compagnie d'un âne et de quelques chèvres, au milieu d'immondices qu'ils ne prennent pas la peine d'enlever; ils dorment sur des lits de bruyères; ils vivent en promiscuité, sans prêtres, sans médecins, sans juges, sans lois, sans mœurs, n'ayant guère avec le reste des Espagnols qu'une seule chose commune, le paiement de l'impôt. Ces pauvres gens sont passés en proverbe, et quand on veut parler d'un grossier personnage, on dit qu'il a été « *criado en las Batuecas*, » élevé dans les Batuecas.

C'est au-dessous du confluent de l'Alagon que le fleuve passe sous les six arches d'un pont n'ayant guère de rivaux dans le monde. Le pont d'Alcantara sort des mains victorieuses d'un empereur d'origine espagnole : bâti sous Trajan, il a maintenant plus de 1750 ans d'âge. Dans la saison des eaux basses, la tour qui s'élève au centre commande le Tage de 64 mètres, la hauteur de Notre-Dame; mais dans les grandes crues elle ne le domine même plus de 25 mètres. Les orages, les délaiements de neige de la plus grande partie de la Nouvelle-Castille et d'une fraction de l'Estrémadure n'ont pour s'échapper vers la mer que cette gorge comprimée dans la roche, et le fleuve, pareil ici au Rhin dans la Via Mala, s'élève de plus de 40 mètres et porte alors à 55 mètres sa profondeur de 11 à 12 mètres en étiage. Nul homme, il y a quelques années, ne

[1] Cervantès.



Pont d'Alcantara.

passait sur ce vieux colosse composé d'énormes granits. La guerre étrangère et la guerre civile avaient fait leur œuvre habituelle, elles avaient porté le marteau sacrilége sur ce prodigieux monument de la « paix romaine. » Les Espagnols, capables de construire aussi pour l'éternité, viennent de restaurer les arches rompues ; le pont d'Alcantara porte maintenant ses visiteurs d'une rive à l'autre, et ce n'est plus en bateau que de rares passagers franchissent les eaux jaunes de ce défilé désert.

Le Guadiana, aux bords fiévreux, ressemble au Tage en ce que ses plateaux lui fournissent peu de fontaines, sous un ciel parcimonieux en pluies. Des treize lagunes de Ruidera, étagées entre 750 et 843 mètres d'altitude, naît une rivière qui disparaît plus bas dans des plaines marécageuses ; mais à 608 mètres au-dessus de la mer, près de Villarrubia, elle ressort par les fameux Ojos del Guadiana (yeux, sources du Guadiana), à raison de trois mètres cubes d'eau par seconde, puis elle serpente dans la Manche et dans le triste Campo de Calatrava. Elle entre ensuite dans l'Estrémadure et contourne la colline de *Medellin*, où naquit Cortez, le conquérant du Mexique. Au dessous de *Merida*, ville orgueilleuse des ruines de son aqueduc romain et de son pont de 81 arches construit sous Trajan, le Guadiana baigne *Badajoz*, forteresse espagnole, qui du bas de sa plaine regarde *Elvas*, place de guerre portugaise juchée sur une haute colline du prochain horizon. C'est en Portugal que le Guadiana, de Serpa à Mértola, pénètre dans un chenal de pierre vive à peine assez large pour un ruisseau : un fleuve s'y tord pourtant, faible pendant neuf mois de l'année, mais quelquefois enflé par les orages et courant alors avec tumulte entre les rochers du Saut du Loup (Salto del Lobo).

Sur ces plateaux du centre habite le Castillan, « le Castillan grand et rare, dit le Camoëns : son destin le fit le restaurateur et le maître de l'Espagne. » Il a donné au pays sa langue littéraire, et quelques traits de son caractère au peuple espagnol. L'homme de la Manche s'appelle

Manchego, celui de l'Estrémadure Estremeño. Autour de ce plateau central rayonnent quatre autres régions, sans parler d'une cinquième, qui forme le Portugal. Ces quatre régions sont : au nord la région cantabrique et la région de l'Ebre, à l'est le pays de Valence et de Murcie, au sud l'Andalousie.

Région cantabrique : pays Basque, Asturies, Galice. — Entre la Vieille-Castille et Léon au sud, et la mer de Biscaye au nord, les Monts Cantabres continuent les Pyrénées vers l'ouest, et parfois s'élancent presque aussi haut qu'elles. De leur crête jusqu'aux flots blanchissants, coulent, par de tortueuses vallées, des torrents qui ne sont plus les troubles, traînantes et tristes rivières du Plateau Central, mais des courants clairs, froids, animés, bruyants, qui arrivent à leurs cascades avec des flots pris à la roche, parfois aux neiges, et non pas avec les eaux lourdes dont un orage a trempé quelques versants d'argile. Cette étroite région est de ciel humide, de climat tempéré, encore çà et là boisée, fraîche, cultivée, peuplée. On la pourrait surnommer l'Espagne européenne. Elle comprend, de l'est à l'ouest, les provinces Basques, les Asturies et la Galice.

Le pays Basque a conservé en partie ses *fueros* (lois et droits du temps jadis) : là, dans le Guipúzcoa, la Biscaye, une partie de l'Alava et de la Navarre, vivent les anciens Ibères, les Basques, qui se nomment eux-mêmes *Escualdunacs*, gens beaux de visage, de corps, d'attitude, lestes, forts, gais, d'âme indépendante. Presque tous, un demi-million, six cent mille peut-être, parlent encore leur vieille langue, l'une des plus difficiles qu'on connaisse. L'*euscuara* — c'est son nom — recule, mais assez lentement, devant l'espagnol, qui peu à peu s'empare des villes et remonte les vallées du pays Basque en partant du sud. Au temps de sa franche liberté, « ce petit peuple qui danse au haut des Pyrénées » n'avait point daigné bâtir de maisons de pierre aux parlements de ses

provinces. Les anciens de la Biscaye se réunissaient sous un chêne, ceux de l'Alava, ceux du Guipúzcoa s'assemblaient également sous un arbre, et, à son ombrage, ils juraient de défendre toujours l'indépendance des Escualdunacs. Le plus célèbre de ces dômes de feuillage, celui des Bisçayens, le chêne de Guernica, est mort de vieillesse en 1811 : rejeton poussé sur place, il avait remplacé un autre arbre national, car c'est de temps immémorial que les mandataires des Basques biscayens venaient « jurer » sous le chêne de Guernica.

Du ce chêne cassé par l'âge est sorti un rejeton nouveau, qui, devenu grand ombrage à son tour, vivra plus longtemps que le peuple dont il est un des arbres sacrés. Que peut faire, sinon disparaître, une si petite nation coupée en deux tronçons, traversée par une grande voie de fer, pressée au midi par seize millions d'Espagnols, au nord par quarante millions de Français, enfin affaiblie depuis longtemps (et aujourd'hui plus que jamais) par l'émigration vers l'Amérique du Sud ? Les noms basques sont extrêmement communs au Vénézuéla, à Cuba, à la Plata, dans toute l'Amérique espagnole, et le sang des Escualdunacs coule dans de nombreuses familles hispano-américaines. Le *libertador* de l'Amérique du Sud, le Vénézuelien Bolívar était un homme de lignée basque.

A l'ouest des provinces Basques, vit sur une belle côte, dans un labyrinthe de gorges, au pied d'un superbe entassement de sierras, le noble peuple des Asturies, fier d'habiter les seules montagnes espagnoles que les soldats de la *djehad* (la guerre sainte) ne soumirent jamais à la loi de Mahomet : non que les Maures ne les aient pas attaquées, mais ils en furent chassés par les chrétiens après une bataille très-merveilleuse où trois cents fidèles anéantirent trois cent mille mécréants. Cette rencontre que la légende a singulièrement embellie ne put être qu'un combat acharné entre quelques centaines, ou si l'on veut quelques milliers d'hommes, car les défilés de Covadonga, « le berceau de la triomphante Espagne, » n'ont pas assez

d'espace pour un choc d'armées. La victoire de Covadonga fut remportée en 718 par le roi Pélage : il y avait donc sept ans seulement que le Berbère Tarik, à la tête de 13 000 Berbères et de 300 Arabes, avait anéanti l'armée chrétienne des Goths, à l'autre extrémité de la Péninsule, sur les bords du fleuve Guadalete, et déjà les infidèles approchaient des rivages de la mer cantabrique.

Au milieu des monts Asturiens dominent les picos de Europa : l'un deux monte à 2678 mètres : il vient donc au troisième rang en Espagne, après la Sierra Nevada et les Pyrénées, avant la sierra de Guadarrama. — Le quatrième rang appartient au massif de 2650 mètres qui se relève entre les gorges du Tage et la plaine de Medina del Campo, à la sierra de Grédos, où la neige persiste presque toute l'année sur les hauteurs qui portent les noms retentissants de los Hermanillos de Grédos et de la Plaza del Moro Almanzor. Les noms extraordinairement pompeux, d'allure épique ou théâtrale, se retrouvent partout en Espagne : une chaîne voisine de Soria s'appelle la Sierra de los Siete Infantes de Lara ; une montagne près de Grenade, el Ultimo Suspiro del Moro[1]. Telle bourgade est Peñaranda de Bracamonte, tel ruisseau qui disparaît sous un caillou est le Rio Grande de las Aguas Claras, le fossé de Madrid a nom Manzanarès.

A l'ouest des Asturies, la Galice, pluvieuse, frangée de baies, riche en ports admirables, est la Bretagne espagnole, mais une Bretagne autrement accidentée que la nôtre, car au lieu de collines elle dresse des montagnes. Elle a pour fleuve le Miño, qui dans son cours inférieur sépare l'Espagne du Portugal, au sein d'une vallée féconde ; la vraie branche mère du Miño est le Sil, rivière encaissée qui traverse le Monte Furado, montagne percée par une galerie qu'on croit de main d'homme,

[1] L'Ultime Soupir de regret du Maure : des larmes que versa, dit-on, le roi Boabdil, quand il jetait un dernier regard sur Grenade, à jamais enlevée à l'Islam par la Nation très-catholique.



et faite peut-être pour des travaux de mines. Les Galiciens ou Gallegos sont les Auvergnats de la Péninsule : ils émigrent dans toutes les villes de l'Ibérie, comme hommes de peine, porteurs d'eau, moissonneurs; on les trouve surtout par milliers à Madrid, à Porto, à Lisbonne. Ils ne craignent pas non plus de franchir les flots, et l'Amérique du Sud renferme un très-grand nombre de familles d'origine galicienne; c'est notamment à des Gallegos qu'on attribue, sans en avoir toute certitude, la fondation de la vaillante petite nation des Costaricenses, dans l'Amérique isthmique. Le peuple galicien est un de ceux qui font le plus d'honneur à l'Espagne.

Région de l'Èbre : Aragon et Catalogne. — Entre le Plateau Central et les Pyrénées, dont l'Espagne tient le plus haut pic, la Maladetta ou Néthou (3404 mètres), se développe le bassin de l'Èbre. L'Èbre, tributaire de la Méditerranée, doit peu aux montagnes de rebord du Plateau, et presque toutes ses eaux d'été lui descendent des Pyrénées : « L'Ega, l'Arga et l'Aragon font de l'Èbre un personnage, » dit un proverbe; il faut y ajouter le Gallego et le Sègre doublé du Cinca, qui recueillent tous les torrents nés dans les sierras aux têtes argentées dont l'autre versant enfante les Gaves, les Nestes, la Garonne, le Salat et l'Ariége. Un puissant canal d'irrigation et de navigation, le Canal Impérial, qui prend habituellement 14 mètres cubes d'eau par seconde, a été tiré de l'Èbre à Tudela. On peut demander encore plus à ce fleuve et rendre ainsi à la vie des plaines grillées. L'Èbre commence par les abondantes sources de Fontibre, nom qui signifie manifestement la Fontaine de l'Èbre. La conque des Pyrénées cantabriques où ces premiers jaillissements viennent au jour, par 900 mètres environ d'altitude, au-dessus de Reinosa, se trouve à moins de 50 kilomètres de l'Atlantique en ligne droite, et aucun obstacle insurmontable ne la sépare de l'Océan : loin de là, puisqu'un canal qui n'aurait que 2000 mètres de long, au sein d'une coupée

de moins de 20 mètres de profondeur, jetterait l'Èbre naissant dans le val d'un *rio* côtier. Cependant le fleuve préfère descendre à l'Atlantique par un chemin de 800 kilomètres. La seule ville de grand renom assise à sa rive est Zaragoza, en français *Saragosse* (56 000 hab.), la Sagonte et la Numance de l'Espagne moderne, la capitale de l'ancien royaume d'Aragon. Au-dessus de Tortose, il perce les montagnes qui supportèrent jadis le poids du lac sous lequel gisait la plaine aragonaise; au-dessous il entre dans un delta qui grandit tous les jours, mais qui s'accroîtrait bien plus vite si la majeure partie des eaux du bassin n'était confisquée par les arrosements. Par l'effet de ces mêmes irrigations, l'Èbre ne porte à la Méditerranée que la moitié des eaux qu'il lui pourrait amener : 100 mètres cubes en moyenne par seconde (50 à l'étiage, 5000 en crue). C'est peu pour un bassin de 8 350 000 hectares, peu pour un lit auquel accourent les torrents des Pyrénées méridionales, de la sierra de la Demanda (2303 mètres), des Picos de Urbion, du Moncayo (2346 mètres) et de tant d'autres monts attirant les nuées, qu'elles soient pluie, neige ou tempête. Toutefois l'Èbre est évidemment la plus abondante rivière espagnole; si nous en croyons la tradition, elle résista seule, avec le Guadalquivir, à une sécheresse prodigieuse qui pendant vingt-six années brûla l'Espagne, après l'an mil. Alors les trois fleuves du centre, le Duero, le Tage, le Guadiana, cessèrent de couler tandis qu'il y avait encore quelques gouttes d'eau dans le rio pyrénéen et dans celui qui s'abreuve à la sierra Nevada. Parmi les conquérants musulmans beaucoup retrouvèrent alors le Sahara natal en Ibérie.

Sur l'Èbre moyen fait front l'Aragon, terre brûlante, négligée, en trop d'endroits stérile, laide et vide par la faute de l'homme. Les Aragonais, race très-énergique et très-sobre, préfèrent la guerre, la chasse, la contrebande et les aventures aux paisibles travaux des champs. Avec les torrents que leur jettent les Pyrénées, ils pourraient

faire un beau jardin de toute la plaine aragonaise, la plus vaste qu'il y ait en Espagne, en dehors du Plateau Central; et cependant leur pays est précisément sur presque toute son étendue un steppe aride où tel *campo* a la laideur de la Manche, même dans cette plaine de près de trois millions et demi d'hectares sise au niveau des irrigations faciles. Il ont abandonné la langue catalane, qui fut jadis la leur, et ne parlent plus que l'espagnol.

La Catalogne s'appuie sur l'Èbre inférieur et sur la Méditerranée jusqu'au cap Creus, frontière de la France. Dans ce pays de travailleurs, les plaines, les vallons, l'ourlet de la mer, le bas des monts, tout ce qu'on pouvait labourer, bêcher, arroser, a été réduit en jardins; le reste de la contrée n'est que monts ruinés, gorges de torrents, et chênes-liéges rouges de sang quand ils sont écorcés. Les Catalans, au moyen âge, rivalisaient avec les Italiens eux-mêmes en activité commerciale sur les divers littoraux de la Méditerranée occidentale; ce sont les plus actifs, les plus industrieux, les plus commerçants des Espagnols, et probablement les plus laborieux des Méridionaux. Le proverbe le reconnaît, qui dit que: *los Catalanes de las piedras sacan panes*, — les Catalans tirent du pain des pierres. — Partout où ils émigrent, et ils émigrent partout, ils arrivent à l'aisance, ou font fortune. Ils usent d'un idiome à part aussi voisin des patois du midi de la France que de l'espagnol; ils ont des traditions à part, et ne se considèrent point comme Espagnols, mais comme Catalans.

Baléares. — A des Catalans appartient aussi l'archipel des Baléares, îles méditerranéennes qui ont subi les mêmes fortunes que l'Espagne. Leurs premiers maîtres à nous connus furent des barbares de race ignorée, des Celtes, des Ibères ou des Celtibériens, on ne sait, sauvages plus terribles la fronde à la main que d'autres peuples avec l'arc et les flèches. C'est à l'infaillibilité de ces lan-



Un paysage des Baléares.

ceurs de cailloux que les deux grandes îles du nord durent leur nom de Baléares, venu du grec βαλέιν, jeter, lancer. Les deux îles du sud-ouest s'appelaient les Pityuses, d'un autre mot grec, πιτυς, pin, et l'une d'elles, Iviza, donne encore à des bois de pins beaucoup de ses rocheuses collines.

Phéniciens, Carthaginois, Romains, Vandales, Goths, Arabes, s'y succédèrent : le peuple-roi y tint garnison pendant 500 années, pas une de plus, pas une de moins. Les Arabes, ou pour mieux dire les Berbères islamisés, y régnèrent pendant 450 années. Qu'y-a-il de romain, qu'y-a-il de berbère dans la nation qui peuple ces îles? Nous l'ignorons, mais l'un et l'autre élément doivent l'avoir profondément pénétrée.

Les Aragonais, alors de langage catalan, arrachèrent l'archipel aux musulmans, enfin l'Espagne en devint la maîtresse. Celle-ci, jusqu'à ce jour, n'a point plié les Baléares aux mœurs espagnoles. Majorquins, Minorquins, Iviziens restent surtout fidèles à leur catalan idiomatique, moins détourné de sa source que le catalan de terre ferme : on l'enseigne encore dans les écoles à côté du castillan, et il tombe de la chaire de vérité plus souvent que l'espagnol.

Cet archipel renferme 490 000 hectares, avec près de 300 000 habitants. Coupé par le 39e et le 40e degrés de latitude, baigné dans un air chaud, dans une mer tiède, à trois cents kilomètres d'Alger, il n'a qu'un ennemi : le vent du nord, implacable à Minorque, moins terrible dans Majorque, qu'un grand ressaut de montagnes défend contre le nord et le nord-est. A Minorque, dans les vallons gardés des souffles froids et violents, l'oranger donne ses pommes d'or, le palmier même y balance des palmes (il n'offre point de fruits mûrs à l'habitant des *barrancos* ou ravins). Mais dans les plaines découvertes, sur les plateaux sans abri, les rafales déchaînées par le septentrion tordent les pins d'Alep, arrêtent l'arbre à la taille de l'arbuste et courbent vers le sud ou le sud-ouest le tronc,

les rameaux et les tiges qu'elles ont laissés croître. Elles blessent les plantes du Nord, comment ne tueraient-elles pas les plantes frileuses du Midi ? Il y a même des vallées profondes où l'oranger ne grandit qu'à l'abri d'épais rideaux de lauriers : ce sont celles que leur direction du nord au sud ou du sud au nord livre aux brutalités de la *tramontana*.

Majorque, à elle seule, couvre 339 000 hectares ; elle justifie par là son nom, qui veut dire *la plus grande*, comme Minorque signifie *la plus petite*. Contemplée de son maître sommet, le puig (pr. poutj) de Torellas (1445 mètres), on la voit composée de deux natures de pays, d'une échine de montagnes et d'une grande plaine mamelonnée. La montagne, fort belle, s'empile au-dessus de la rive qui regarde obliquement le coucher du soleil ; elle pèse toute du même côté, comme de petites Andes sur une très-petite Amérique. Ses vieilles forêts lui manquent, il lui reste des bois d'oliviers sauvages, de chênes verts et de pins d'Alep. La plaine est fertile, très-bien cultivée, de climat charmant, prodigue de fruits, bien peuplée. Une seule chose y fait défaut, les rios, et les ruisseaux qui s'y taillent un lit en mouillent rarement toutes les pierres.

Minorque, moins féconde que Majorque, a 78 000 hectares, et un petit mont de 350 mètres. **Iviza**, vaste de 57 000 hectares, fournit aux autres îles de l'archipel le bois qu'elle coupe dans ses sierras élevées de 400 mètres à peine. **Formentera** (l'île au Froment), n'enferme pas 10 000 hectares.

La capitale des Baléares, *Palma*, ville d'agréable séjour, compte plus de 50 000 âmes. *Mahon*, dans Minorque, n'en contient pas 20 000, mais elle possède le fameux *ria* de Mahon, espèce de fiord méridional extrêmement pittoresque, bien qu'il ne soit pas étouffé entre des montagnes, mais cerné seulement de rapides collines, vêtues de broussailles, d'arbustes, avec quelques palmiers au bord de l'eau. Elle forme un port unique en Méditer-

ranée, l'un des meilleurs qui se puissent voir, absolument sûr, suffisamment profond, sur lequel s'ouvrent des rias secondaires également accessibles aux grands navires. Les plus fières escadres s'y peuvent abriter à leur aise. L'amiral André Doria disait : « Juin, juillet et août et Port-Mahon, ce sont les meilleurs ports de la Méditerranée. » La ria est aujourd'hui presque déserte, mais l'avenir lui appartient, comme au meilleur port qu'il y ait au centre du monde latin dans l'ancien continent, entre les Espagnols, les Catalans, les Français, les Italiens et les Algériens. Mahon et son île fournissent tant de colons à l'Afrique française que le temps n'est pas éloigné où il y aura en Algérie plus de sang minorquin que dans Minorque.

Valence et Murcie. — Au sud de la Catalogne, à l'est du plateau, sur le rivage de l'éblouissante Méditerranée, le pays de Valence, où l'on parle catalan, et le pays de Murcie, où le castillan règne, sont, avec l'Andalousie, une véritable Afrique espagnole. Le ciel n'y verse de pluies qu'en automne et au printemps, le climat n'y subit point de brusques variations, le palmier y croît en forêt près d'Alicante, à *Elche*, ville d'environ 20 000 âmes qui a perdu peu de son ancienne physionomie mauresque. Là se lèvent cent mille dattiers dont les Espagnols sont très-fiers : « Il n'y a pas, disent-ils, deux Elche en Espagne. » Et ils pourraient ajouter : ni en Europe, car si les dattes d'Elche sont imparfaites, les arbres, baignés par les déversoirs d'un *pantano* (étang) que forme une digue élevée en travers du Vinalopó, petit fleuve côtier, sont pour la plupart admirablement beaux. Aidés dans leur croissance et dans leur force par la salinité des eaux qui les arrosent, ils s'élèvent à vingt mètres de hauteur et fournissent aux catholiques d'Europe des palmes pour leurs processions et leurs cérémonies. Tous les palmiers d'Elche, tous ceux même d'Espagne descendent, dit-on, d'un palmier de Damas planté par Abd-er-Rahman dans une cour



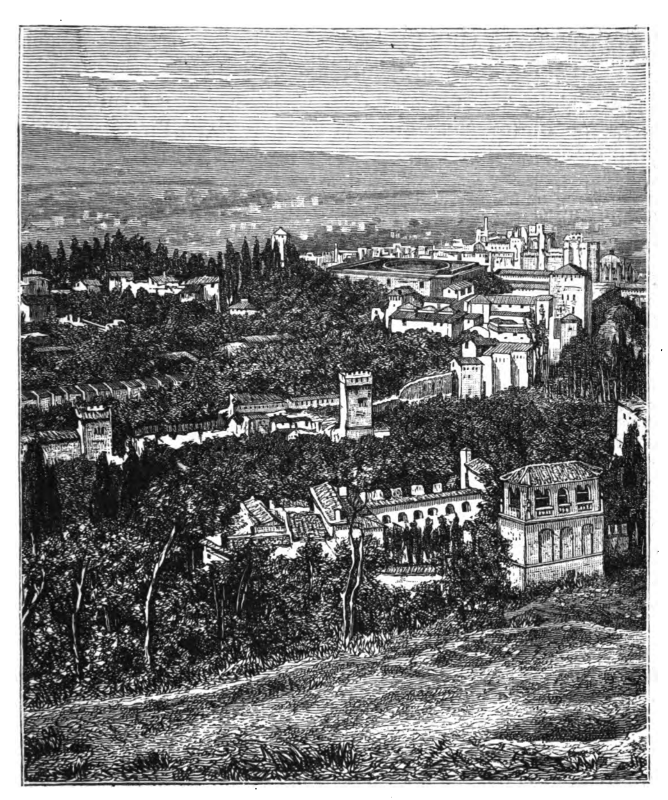
Palmiers d'Elche.

de son palais favori, près de Cordoue, en souvenir de la ville d'Orient qui avait vu écouler son enfance, et qu'il regrettait même en Andalousie.

Dans toute cette région, l'irrigation fait des merveilles; à côté des *campos secanos*, champs brûlés, arides, jaunâtres et comme morts, éclatent la fécondité, la fraîcheur et la vie dans les *huertas*, champs arrosés, jardins maraîchers, jardins fruitiers, riz, céréales, vignes, mûriers, olivettes. De la plaine où fut Sagonte, aujourd'hui Murviedro, jusqu'aux limites de la province d'Alicante, le Turia ou Guadalaviar (dix mètres cubes par seconde à l'étiage) et le Júcar (vingt-quatre à trente-deux mètres) font la fameuse huerta de Valence. Des dérivations du rio Segura (dix mètres cubes) procède la huerta de Murcie et d'Orihuela, moins fameuse quoique non moins opulente. *Murcie* (50 000 hab.), entourée d'admirables jardins ombragés, borde le lit du rio Segura, fleuve augmenté du Mundo, torrent superbe par la grandeur du cirque où il naît et par l'éventrement de rochers qui le transmet à la vallée du Segura. On y adore Dieu le Père, Jésus et la Vierge et l'on y vénère les Saints au lieu d'y invoquer le Prophète; les gutturales arabes y ont disparu devant les sonorités pompeuses de l'espagnol; enfin le chemin de fer siffle à ses portes dans son voyage entre les plaines de la Manche et l'héritière du grand nom de Carthage, la dormante *Carthagène*, port vide au bord d'une magnifique échancrure du littoral. Sauf ces trois changements, l'indolente Murcie a peu varié depuis les Maures, comme d'ailleurs la plupart des bourgs de huerta : « Si Adam revenait sur terre, il ne reconnaîtrait qu'un ville, et cette ville est Murcie. »

Où les rivières abondantes comme le Turia, le Júcar et le Segura manquent, des barrages d'une force colossale ayant jusqu'à cinquante mètres de hauteur, arrêtent la course des eaux d'orage; les pantanos ainsi formés sont dérivés sur les champs. Les contempteurs de l'Espagne font remonter aux seuls Maures l'honneur de ces travaux

grandioses. Ils ont tort. Ce qu'il a de gigantesque, de complet, d'admirablement entendu dans les irrigations de ces huertas, vient du peuple espagnol lui-même et date



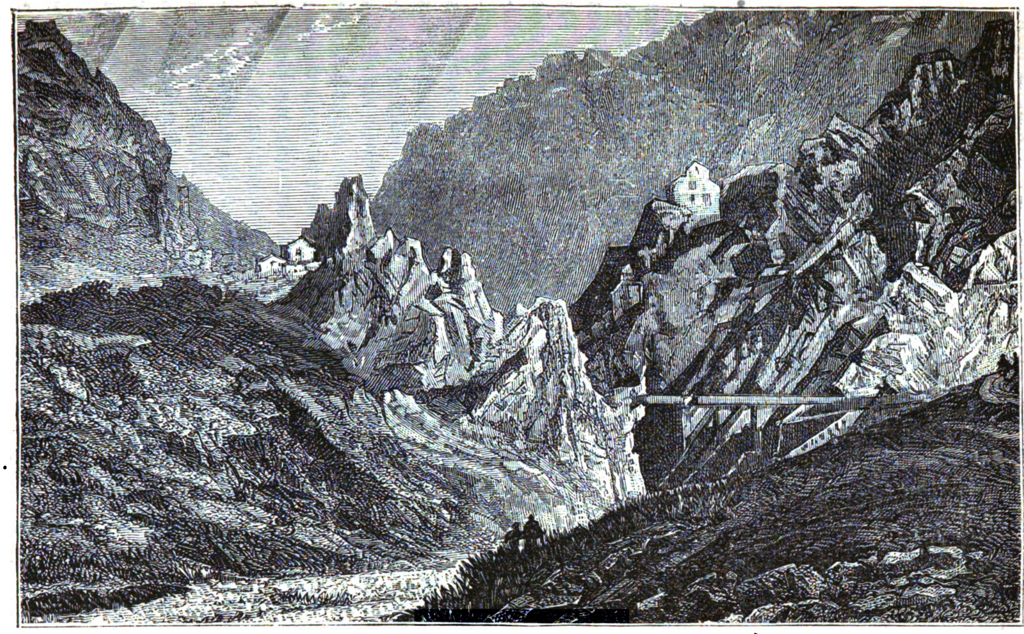
Grenade.

de notre siècle, ou des siècles qui suivirent la destruction de l'empire hispano-arabe.

Andalousie. — La sierra Nevada monte un peu plus

haut que les Pyrénées elles-mêmes; elle a pour maîtres sommets l'Alcazaba (3314 mètres), le Veleta (3470 mètres) et le Cerro de Mulahacen (3554 mètres). Ses neiges enflent le Génil qui arrose l'admirable *vega* de Grenade : *Grenade* (62 000 hab.), ville tombée, sans rivale en Espagne par sa situation, par son admirable vue sur la sierra Nevada qui monte à l'horizon dans les hauteurs sidérales, par ses poétiques souvenirs, enfin par son Alhambra, monument le plus fameux de l'art mauresque.

La sierra Nevada contemple de près la côte méditerranéenne, qui est ici la zone la plus chaude de l'Europe, la moyenne de l'année y atteignant en certains endroits 20 degrés, presque le double de la moyenne de Paris. Sur le versant du nord les eaux courent au Guadalquivir, fleuve d'un bassin de 3 200 000 hectares dans le nom duquel il n'est pas difficile de reconnaître les mots arabes *Oued-el-Kébir* (la Grande-Rivière), pas plus qu'il n'est malaisé de découvrir dans le mot de Mulahacen un nom de la langue des khalifes. Le Guadalquivir s'augmente, sur sa rive droite, de torrents singuliers qui naissent dans les plaines que limite au sud la sierra Morena; mais au lieu de se diriger naturellement au nord vers le Guadiana, qui est voisin et dont peu d'obstacles les séparent, ils aiment mieux pourfendre la sierra Morena par des travaux gigantesques et courir au midi vers le Guadalquivir. Ces caprices des torrents ne sont pas rares en Espagne. L'Èbre, non loin de ses sources, et surtout le Júcar, en offrent de mémorables exemples : formé dans les monts de la Nouvelle-Castille, tout près des sources du Tage, le Júcar, après avoir contourné le fier rocher de *Cuenca*, semblable à celui de Tolède, entre dans l'immense plaine de l'Espagne centrale. Là rien ne l'empêcherait de continuer à courir au sud à travers les champs absolument plats de la Manche : il gagnerait ainsi le Guadiana, et il en ferait un fleuve plus abondant. Mais il méprise un chemin si facile, et, tournant brusquement à l'est, marche à la Méditerranée à



Défilé de Despeñaperros.

force d'étranglements, de contorsions, de rapides et de précipices.

Le Guadalquivir roule aux basses eaux une quarantaine de mètres cubes par seconde, au milieu de la plaine andalouse, qui est la deuxième de l'Espagne en étendue : elle a 1 650 000 hectares, presque exactement la moitié de la plaine aragonaise. Il arrose *Cordoue*, qui sous les rois maures eut un million d'habitants, il touche Séville, et tombe dans la mer près des vignobles de *Jerèz* (40 000 hab.) et de la ravissante *Cadix* (62 000 hab.), grand port océanique de l'Espagne.

Le bassin du Guadalquivir et le versant de la sierra Nevada qui fait face au Rif marocain, composent l'Andalousie, pays illustre par ses montagnes blanches de neige sous un soleil africain, par ce que les Maures y ont laissé de souvenirs, de poésie, d'édifices, par la grâce de ses femmes, la gaieté de son peuple et l'excellence de ses chevaux. A l'étranger, son nom seul éveille un monde d'idées charmantes, et véritablement c'est une contrée magnifique. Sans doute elle a aussi ses laideurs, des collines ruinées et nues, des vallons altérés, des plaines poudreuses, des lagunes, des marais et des fièvres, des villages branlants et fétidement sales, et dans sa meilleure vallée les eaux jaunes du Guadalquivir entre des berges terreuses. Mais que de grandeur superbe, que de grâce, que de teintes joyeuses sur son littoral, dans sa sierra Nevada, ses Alpujarras et sa serrania de Ronda! Elle éblouit surtout lorsque, subitement, on la voit se dérouler sous un ciel éclatant, du haut du défilé de Despeñaperros, voisin de cette vallée de las Navas de Tolosa qui fut le théâtre d'une revanche terrible des Espagnols sur les vainqueurs du Guadalete. On vient de cheminer depuis Madrid dans de maussades campagnes, et l'on s'est engagé dans la sierra Morena, sans que cette chaîne ait tenu les promesses de son nom de Montagne Noire, car sur le versant du nord elle domine peu le plateau de la Manche, puis tout à coup, à peine délivré des champs

vulgaires et des ravins médiocres, on arrive au seuil d'un merveilleux pays.

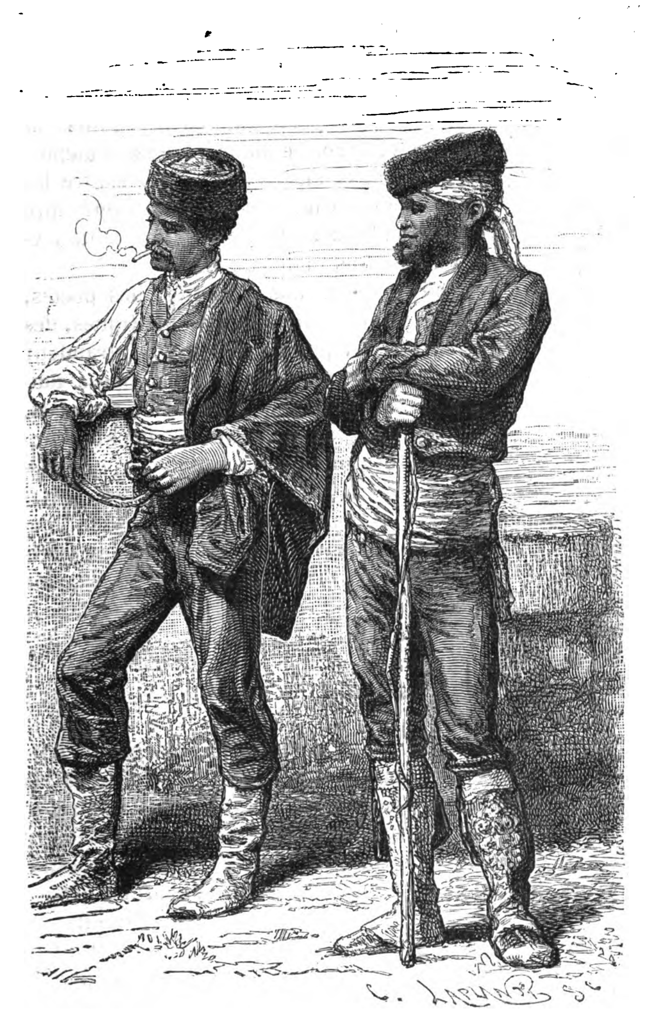
Pour le climat, les plantes, l'aspect général, cette province, que nulle autre ne dépasse en fertilité, ressemble singulièrement à l'Afrique. Sans la différence de civilisation, de religion, de langue, de costume, d'architecture, on ne distinguerait guère l'Andalousie du Maroc; si dans les deux pays l'homme n'est pas le même (bien qu'à peu près fait des mêmes éléments), la nature change très-peu de l'un à l'autre. C'est seulement dans le courant du siècle dernier qu'on a tout à fait cessé de jargonner le mosarabe, dialecte arabe laissé par les Maures dans les gorges reculées de ses sierras pierreuses. Les Andalous, Gascons de l'Espagne, ont pris une grande part, d'abord à la conquête, puis à la colonisation de l'Amérique dite latine.

Caractère. Langue. Diffusion de l'espagnol hors d'Europe. — Les Espagnols sont des Ibères auxquels se mêlèrent d'abord des Celtes; puis des Phéniciens et des Carthaginois; puis des Romains; puis des Goths; puis des Juifs, des Berbères et des Arabes, surtout en Andalousie, à Murcie et à Valence; enfin des Nègres en assez grand nombre : ceux-ci venus soit par le Maroc avec les armées musulmanes, soit par mer, dans la période comprise entre les premières découvertes sur la côte occidentale d'Afrique et le moment où l'Espagne commença à remplacer en Amérique les Indiens par des Noirs. C'est à une dose notable de sang nègre qu'on attribue la facilité qu'ont les Espagnols (et plus encore les Portugais) à s'acclimater dans des pays généralement hostiles aux Européens. Ce cosmopolitisme est aussi dû en grande partie au sang mauresque. Nous disons à dessein mauresque, et non pas arabe, car, on ne saurait trop le dire, de la victoire du Guadalete à la perte de Grenade, les Arabes

envoyèrent peu des leurs en Espagne. Ceux qui domptèrent la Péninsule en quelques années, ceux qui la policèrent, ceux qui plus tard défendirent en mille batailles mémorables le Croissant contre la Croix, ces guerriers, ces bâtisseurs d'aqueducs, ces architectes, les hommes de Cordoue et de Grenade, étaient presque tous des Berbères des divers Maghrebs ou du Sahara. Voisins de l'Espagne, ils y étaient poussés, les uns par le fanatisme, d'autres par l'exemple, un plus grand nombre par l'espoir du pillage; ils n'avaient d'arabe que leur foi nouvelle au Coran (auquel, d'ailleurs, la plupart croyaient alors peu ou point); plus tard, grâce à ce même Coran, beaucoup d'entre eux parlèrent la langue du « Livre. » Jusque vers 1050, il n'y avait d'Arabes dans le Maghreb que la faible colonie de Kaïrouan, et l'Orient, saigné à blanc par les guerres de religion, était incapable d'envoyer le moindre bataillon d'Ismaëlites au secours des Berbères dans la guerre sainte contre les Espagnols. Lorsque l'invasion hilalienne eut jeté un véritable peuple arabe dans l'Afrique du Nord, alors, et alors seulement, de nombreux compatriotes du Prophète allèrent combattre en Espagne à côté des Maugrabins; et ceux-ci, faisant peu à peu de leur langue religieuse leur idiome de tous les jours, finirent par passer en apparence à la nationalité arabe. Ce n'est guère qu'à partir de 1195, à la grande victoire remportée sur les Espagnols par un prince berbère, qu'on voit d'importants contingents arabes dans les armées de l'Islam.

Tout balancé, vertus et vices, le peuple espagnol est très-grand, très-viril, et d'une originalité saisissante. Il a le sérieux, la fierté, la dignité, la volonté escarpée, le courage, la ténacité, l'amour de la patrie comme l'entend le Camoëns, *não movido de premio vil, mas alto e quasi eterno*[1]. Souvent ce sérieux dégénère en sauvagerie, cette fierté en forfanterie, cette dignité en vanité, cette volonté

[1] Non pour un prix vil, mais élevé et presque éternel.



Espagnols.

en aveuglement, et ce courage s'accompagne de fanatisme, de férocité, de soif de vengeance : nulle part les guerres civiles ne sont aussi promptes à éclater qu'en Espagne. Rien que dans ce siècle-ci, les Espagnols ont versé dans les batailles des rues et dans les escarmouches, coups de main, combats et siéges des partis contre les partis, plus de sang qu'il ne leur en eût fallu pour faire de très-grandes choses : la conquête merveilleuse de l'Amérique leur coûta cent fois moins de vies.

L'Espagne a produit de grands écrivains, des poëtes, des peintres de tempérament, de sombres politiques, des capitaines au cœur de fer, peu de savants. Sa grandeur dans l'histoire c'est le long héroïsme qu'elle opposa toujours aux envahisseurs, Romains, Arabes ou Français, c'est la part qu'elle prit aux découvertes du Nouveau-Monde, c'est l'ardente bravoure avec laquelle ses *conquistadores* traversèrent et soumirent des empires, suivis seulement de quelques centaines de Castillans, d'Estrémaduriens et d'Andalous. S'ils n'avaient versé le sang innocent pour la rage de l'or, on dirait de ces héros, rien qu'à considérer leur vertu, qu'ils n'ont point fait mentir la fière devise gravée sur le pommeau de l'épée castillane : « *No me saques sin razon, ni me envaines sin honor!* — Ne me tire pas sans raison, ne me rengaîne pas sans honneur ! »

La langue espagnole, dérivée du latin, comme le portugais, l'italien, le français, le valaque, prééminе par la fierté, l'ampleur, la sonorité magnifique ; mais, dès qu'on la parle trop vite, sans soin et sans finesse, elle devient vulgaire, monotone, criarde et penche à la ritournelle. Nul langage, sauf l'anglais et sauf le russe, n'a devant lui un pareil avenir, car si l'Espagne a perdu l'empire du monde, les pays d'outre-mer qu'elle dompta apprirent et n'oublièrent pas le castillan, qui est resté l'idiome de l'Amérique centrale et de la plus belle moitié de l'Amérique du Sud. Les contrées où l'espagnol est langue nationale enfermeront plus tard des centaines de millions d'hom-



Espagnoles.

mes ; et déjà il y a hors d'Europe deux fois plus d'espagnolisants qu'en Espagne.

D'ores et déjà l'espagnol se parle dans les pays suivants :

Dans les îles Canaries, voisines des côtes du Maroc ; — dans certains districts des États-Unis qui firent jadis partie du Mexique (Californie, Nouveau-Mexique, Texas) ; — dans le Mexique ; — dans l'Amérique Centrale, qui comprend cinq États : le Guatémala, le Honduras, le San-Salvador, le Nicaragua et la Costa-Rica ; — dans les États-Unis de Colombie ou Nouvelle-Grenade ; — dans le Vénézuéla ; — dans l'Équateur ; — dans le Pérou ; — dans la Bolivie ; — dans le Chili ; — dans la république Argentine ; — dans l'Uruguay ou Bande-Orientale ; — en Paraguay. Dans plusieurs de ces contrées, il n'est point tout à fait langue nationale : au Mexique, dans une partie de l'Amérique Centrale, dans l'Équateur, en Pérou, en Bolivie, en Paraguay et dans divers districts de l'Argentine, il n'a guère pour lui que les villes, mais comme il y est la langue écrite, l'idiome civilisé, le parler des écoles, il y gagne de plus en plus sur les langages indiens qui lui ont tenu tête jusqu'à ce jour, et qui ne lui résisteront plus bien longtemps. Le bel archipel des Philippines, dans la mer d'Asie, a aussi l'espagnol pour langue officielle.

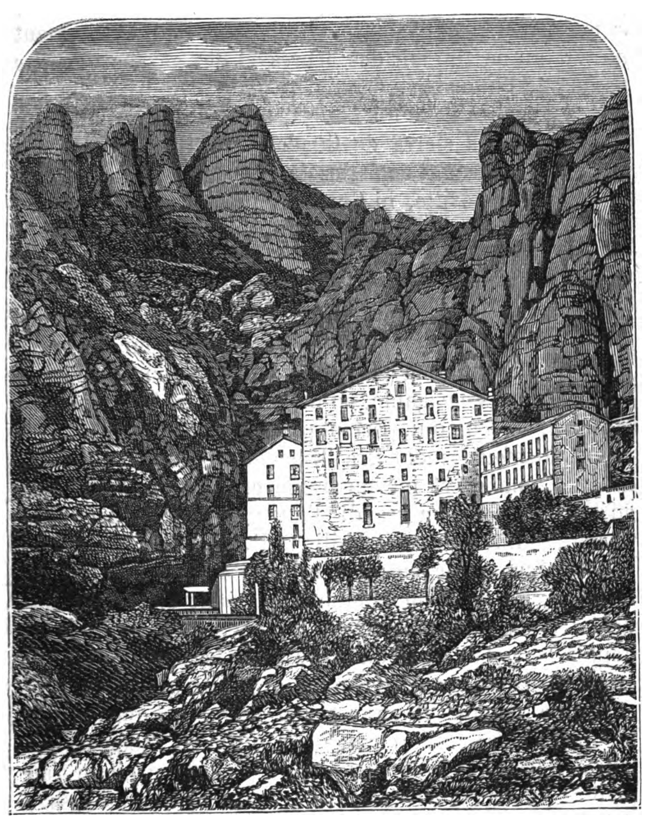
Le catalan de la Catalogne, des îles Baléares et du royaume de Valence est un idiome dur, laid, qui s'éloigne beaucoup de l'espagnol pour se rapprocher du provençal, du languedocien et du limousin : il sert à environ 3 500 000 hommes ; s'il avait conservé l'Aragon, il servirait à 4 500 000 personnes. Le galicien, parlé par bien près de 2 millions de Gallegos, ressemble extrêmement au portugais. Le basque réclame 500 000 ou 600 000 Escualdunacs.

Tous les Espagnols reconnaissent le pape.

Villes. — On a dit sans preuves que l'Espagne eut quarante millions d'habitants sous les Romains et sous les

Maures; il ne lui en reste que seize, avec cinq villes atteignant ou dépassant cent mille âmes.

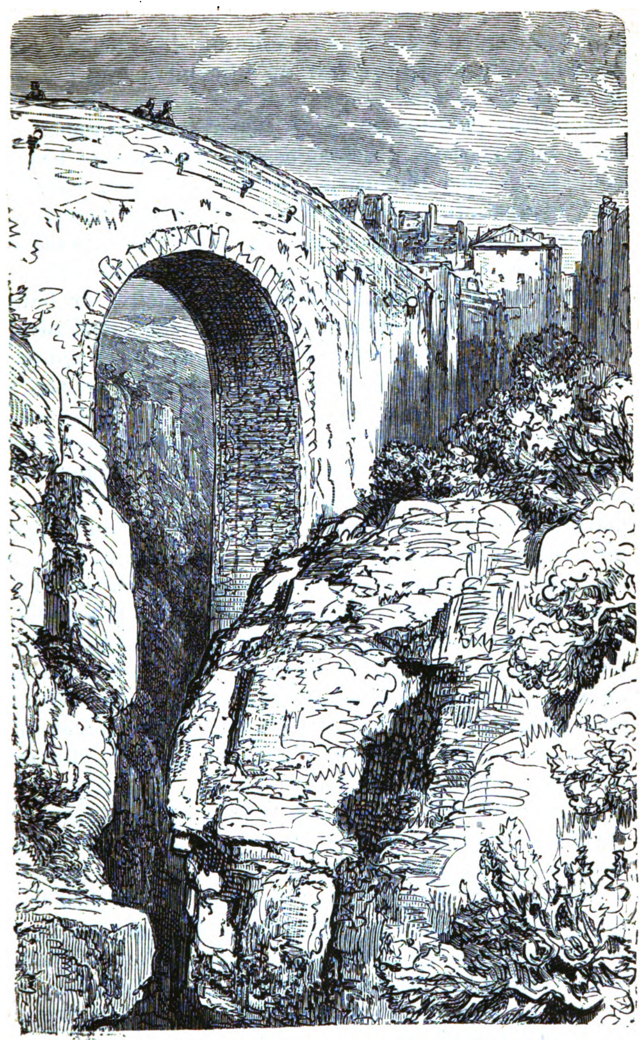
Madrid (332 000 hab.), la capitale du royaume, n'a



Le Montserrat.

pour elle que sa situation au cœur de la Péninsule ibérique, avantage possédé d'ailleurs par Tolède, qui fut en son temps la reine de l'Espagne. Il y a des Madrilènes qui

disent : « De Madrid au ciel, » ou même : « Le monde voit Madrid et se tait, » et cependant Madrid est l'une des grandes villes les plus mal placées qu'on connaisse. On l'a campée dans un pays sablonneux, rocheux, maussade, sans ligne et sans couleurs, absolument laid, absolument nu, et qui ne produit des arbres et des gazons que par l'effort de l'industrie, depuis qu'on a détourné sur ces plateaux arides l'eau du Lozoya, torrent qui s'allaite aux fontaines de la sierra de Guadarrama. Elle ne vaut aucune des anciennes capitales de l'Espagne, ni Valladolid, ni Tolède, ni Séville, ni Grenade. Valladolid a sa plaine monotone, mais capable d'épis, son rio Pisuerga et le voisinage du Duero. Remplie des monuments légués par les deux grandes origines de l'Espagne, les Ibères mêlés de Romains et les Berbères mêlés d'Arabes, l'austère Tolède baigne son aride rocher dans un détour du Tage, le fleuve central de la presqu'île. Séville a son Guadalquivir, à peu près navigable, au moins pour les bateaux de la grandeur de ceux qui, partant précisément de Séville, bravaient autrefois la mer entre l'Espagne et le Nouveau-Monde. Enfin, Grenade est incomparable en Espagne, peut-être en Europe. Madrid a grandi d'une grandeur factice, sous Charles-Quint, puis sous Philippe II. Charles-Quint trouvait quelque soulagement à sa goutte dans l'air vif de la bourgade de 3000 habitants qui était alors tout Madrid : il en fit sa résidence favorite. Puis Philippe II doubla les palais de la cité royale par la construction du monstrueux Escorial, demeure à la fois immense, vide et froide comme il en est peu parmi les œuvres des hommes. L'Escorial, changé par nous en Escurial, est bâti à 50 kilomètres au nord-ouest de la capitale, au pied de la sierra de Guadarrama, à 920 mètres au-dessus des mers. Quant à Madrid, elle se trouve à 650 mètres d'altitude, sous un climat tantôt trop froid, tantôt trop chaud, toujours très-brusque, sur le Manzanarès, ruisseau de rien : on dit de lui qu'on en a vendu l'eau pour en payer les ponts, et que c'est la première rivière du Globe



Ronda.

pour y naviguer à cheval et en voiture. « L'air de Madrid, prétend le dicton, est si subtil, qu'il tue un homme et n'éteint pas une bougie. »

Barcelone (180 000 hab.; 250 000 avec les faubourgs) est le chef-lieu de la Catalogne. Elle distance de beaucoup Madrid par l'industrie, par le commerce, par son port, le plus actif de l'Espagne et l'un des premiers de la Méditerranée. A quelques lieues de cette ville, non loin du Llobrégat, petit fleuve arrivant des Pyrénées, le Montserrat jaillit, isolé dans la plaine, à 1237 mètres de hauteur. Il n'y a guère de montagnes aussi indépendantes, de rochers aussi gigantesques ; on y monte encore en pèlerinage, mais le monastère a perdu son opulence et ses treize ermitages sont vides.

Séville (120 000 hab.; d'autres disent 80 000), le « four de l'Espagne, » sur le Guadalquivir, se distingue par son climat brillant, ses courses de taureaux, ses mœurs gaies et originales, son inscription à l'honneur du Génois qui trouva l'Amérique : *A Castilla y á Leon otra mundo dió Colon.* — Colomb a donné un nouveau monde à l'Espagne. — « Qui n'a pas vu Séville, disent les Espagnols, n'a pas vu de merveilles. » On trouve ailleurs pareille emphase, à Naples, à Quito, et dans des villes moins belles, qui ne voient fumer ni le Vésuve, ni le Cotopaxi, et qui n'ont pour elles ni les vagues bleues d'un golfe enchanteur, ni l'éclat des neiges éternelles d'une cordillère de plus de vingt mille pieds de haut.

Valence (110 000 hab.; d'autres disent 87 000), sur le Turia, à 6 kilomètres de la mer, est une ville de fabriques et l'entrepôt d'une vaste *huerta.*

Málaga (100 000 habitants; d'autres disent 93 000), sur la Méditerranée, à petite portée de l'Afrique, au pied de monts sauvages appartenant à la sierra Nevada, vend le vin célèbre qui croit sur ses coteaux schisteux. A peu près à 80 kilomètres à l'ouest de Málaga, dans la serrania de Ronda, massif de montagnes moyennes, se trouve une de ces villes au site extraordinaire qui valent le voyage,

de quelque pays distant qu'on parte pour les contempler. *Ronda*, peuplée de 20 000 âmes, est campée à 747 mètres d'altitude ; elle se compose de deux villes juchées sur les sommets d'une roche fendue en deux par un précipice de 160 mètres de profondeur sur 25 à 70 de largeur. Cette autre Constantine, où en réalité le sang berbère ne manque pas plus que dans la métropole numide, a ses deux tronçons réunis par deux ponts élevés : le plus haut, fait d'arches superposées, domine de cent mètres le lit de pierre où court le rio ; des jardins charmants, des eaux brillantes, d'harmonieuses cascades, la pluie de quatorze moulins accrochés à l'un des pans de la fissure, une source magnifique, le pont, ce que d'en bas on voit du nid d'aigle où perchent les Rondeños, donnent une beauté rare à la faille, ou, comme on dit en Espagne, au *tajo* de Ronda.

Tout le sol de l'Espagne n'appartient pas aux Espagnols. L'imprenable *Gibraltar* (30 000 habitants), qui a donné son nom au détroit menant de la Méditerranée à l'Océan, est une dépendance de l'Angleterre. Ainsi les Anglais ont longtemps gardé dans leurs mains tenaces une ville du littoral français, Calais, qu'ils n'ont rendue qu'à la force.

Gibraltar, enlevée par surprise à l'Espagne au commencement du siècle dernier, est une ville de guerre, de commerce et de contrebande située vis-à-vis de l'africaine Ceuta, au pied d'un roc isolé de 429 mètres de hauteur, lié au continent par une langue de sable. Sur un des penchants de ce rocher gambadent les seuls singes en liberté de l'Europe. Cette acropole britannique enlève à peine six cents hectares à l'Espagne, mais elle commande l'entrée de la Méditerranée.

PORTUGAL

Serras. Portugal du nord. Portugal du sud. — Le Portugal est compris entre l'Espagne et l'océan Atlantique, sur lequel il développe 793 kilomètres de côtes tantôt rocheuses, tantôt sablonneuses. C'est l'ancienne Lusitanie. Il a près de neuf millions d'hectares, environ le sixième de la France.

Ce lambeau détaché de l'Espagne prolonge les sierras espagnoles et ses quatres grands fleuves, le Minho, le Douro, le Tejo ou Tage, le Guadiana, ont leurs sources et presque tout leur cours en Espagne.

Le Portugal déroule quelques plaines vastes et fécondes, telles que celle du Tage au-dessus de Lisbonne, et surtout celle de l'Alemtejo, mais le pays se compose avant tout de *serras* (chaînes) plus souvent calcinées par le soleil que rafraîchies par les eaux ou verdies par la forêt.

La chaîne la plus importante, la serra da Estrella, — en français la chaîne de l'Étoile, comme un chaînon calcaire des Bouches-du-Rhône, — a pour *cantaro* culminant une cime de 1995 mètres : les montagnards portugais donnent ce nom, qui veut dire *cruche*, aux croupes, aux dômes, aux pics élevés d'où descendent les eaux vives ; ainsi les Anciens représentaient la source d'un fleuve par une urne penchée. Le sommet le plus haut de la serra da Estrella se dresse à moitié route entre Coïmbre « la savante » et la frontière d'Espagne ; il est donc voisin de la ville d'Ignez de Castro, car si la terre portugaise a 550 kilomètres de longueur, du nord au sud, elle n'a que 110 à 220 kilomètres de largeur, de l'est à l'ouest. Il domine deux rivières d'un destin différent : toutes deux marchent d'abord de concert, au fond des gorges, vers

le nord-ouest, c'est-à-dire vers l'Espagne, vers la Vieille-Castille, vers le fleuve Duero ; mais bientôt, tournant brusquement dans une direction absolument opposée à la première, celle du sud-ouest, elles s'éloignent l'une de l'autre. Le Mondego gagne directement la mer par Coïmbre, le Zezere entre dans le Tage au-dessous de la « fraîche » Abrantès, qui a donné un titre de duc à l'un de nos soldats de fortune pendant les guerres de l'Empire.

La neige persiste pendant quelques mois de l'année sur les principales cimes de la serra da Estrella et sur plusieurs montagnes entre le Douro et le Minho; mais, au sud du Tage, il n'y a que des serras peu élevées. Aux principales montagnes du nord et du centre s'épaulent des plateaux tantôt stériles, tantôt féconds; sur leurs flancs, à leur pied, croissent, du palmier aux arbres des zones tempérées, toutes les plantes propres au climat portugais, qui dans les plaines et près de la mer est chaud sans être torride, et dans les serras froid sans être glacial.

Le Portugal s'étendant surtout en latitude, les provinces du nord ne ressemblent pas tout à fait à celles du centre, ni celles-ci à celles du sud. Dans le nord, le Traz-os-Montes, l'Entre-Minho-e-Douro, la Beira septentrionale ou Haute Beira, ressemblent assez à la Galicie, pays espagnol que ses relations, ses coutumes, son idiome rattachent d'ailleurs au Portugal plutôt qu'à l'Espagne. Les Gallegos (Galiciens) ont de tout temps fortement agi sur les belles régions du Minho et du Douro : ils y envoient des hommes de peine, des domestiques, des porteurs d'eau, des vignerons, des vendangeurs, des moissonneurs, une foule de petites gens en quête de travail ; et même le prince des poëtes portugais, le Camoëns, descendait d'une famille galicienne dont le manoir touchait au cap Finisterre. La population de cette région, au loin connue par son vin du Douro, ne se maintient que par une très-forte natalité et par l'immigration des Gallegos, car elle s'appauvrit constamment par une émigration tout à fait disproportionnée vers le Brésil. Les Galiciens ne bornent pas leur invasion

pacifique au Portugal septentrional ; on les trouve aussi en grand nombre dans les villes du centre et même du sud : à Lisbonne, rien qu'en *aguadeiros* ou porteurs d'eau, il y a 3 000 hommes de cette nation. Ainsi le Gallego travaille et peuple pour les Portugais, surtout pour les Portugais du nord : ceux-ci n'en méprisent pas moins ce rustre opiniâtre : « Il faut, disent-ils, deux cents Gallegos pour faire un homme. »

Le centre du Portugal, sur le Mondego et le Tage, comprend l'Estrémadure, la Beira méridionale ou Basse Beira et une partie de l'Alemtejo. Les cultures y sont les mêmes que dans la région du nord, et non loin de Coïmbre, le second vignoble portugais, celui de la Bairrada, inférieur seulement au vignoble du Douro, fait l'aisance de plusieurs petites villes. A Lisbonne, il y a des palmiers. Dans l'Alemtejo, dont les *charnecas* ou landes mouillées exhalent de mauvaises fièvres, le sol se partage en vastes domaines presque abandonnés à eux-mêmes : c'est pour cela que, malgré sa grande fertilité, cette province nourrit relativement sept fois moins d'hommes que les terres morcelées de la vallée du Minho. Sur les 2 441 000 hectares qui composent les trois districts de Portalegre, de Beja et d'Evora, l'Alemtejo n'entretient que 339 000 habitants, c'est-à-dire que, formant plus du quart du royaume, il ne renferme pas les neuf centièmes de la nation, tandis que dans le nord du pays, les districts littoraux de Vianna do Castello, de Braga, de Porto et d'Aveiro ont près de 1 200 000 habitants, sur un peu plus d'un million d'hectares : densité considérable que la présence de Porto ne crée pas à elle seule, car Porto n'a pas 100 000 âmes. Le nom d'Alemtejo signifie *au delà du Tage;* il a été donné à la province par les Portugais du centre. Les gens de Coïmbre et de Lisbonne, qui furent non pas les premiers, mais les principaux fondateurs du Portugal, appelèrent naturellement Alemtejo le pays situé, pour eux, sur la rive opposée de leur plus grand fleuve, comme ils nommèrent Traz-os-Montes,

au delà des Monts, la contrée qui, pour eux, s'étendait de l'autre côté des serras centrales, et qui était précisément le berceau de la patrie. Le Portugal, en effet, eut ses commencements à Guimarães, entre le Minho et le Douro, et si le royaume avait d'abord englobé la Galice au lieu de s'étendre aussitôt vers le sud, il y aurait peut-être un Alemdouro comme il y a un Alemtejo. Cette ville de Guimarães, quand le Portugal y naquit, faisait partie de la Galice, qui s'étendait alors jusqu'au Douro : dès lors on comprend pourquoi les Gallegos et les Portugais sont frères par les mœurs, les qualités, le langage.

A mesure qu'on s'avance vers le midi de l'Alemtejo, la chaleur augmente et le pays prend les teintes de l'Afrique. Au delà des champs d'Ourique, illustrés par la victoire qui assura l'indépendance du Portugal, quand on a franchi la serra de Monchique, haute de 903 mètres, on descend dans l'Algarve, étroite province abritée du nord, tout ouverte au sud, et où la moyenne annuelle est de 18 degrés sur la côte, contre 15 au nord du Portugal, dans le pays du Douro et du Minho. L'Algarve est l'Andalousie portugaise, et, comme en Andalousie, le sang des Mauritaniens y a grandement contribué à la naissance de la nation; le nom d'Algarve n'est même que la corruption du mot arabe *El-Gharb*, l'Occident.

Le Portugal n'entretient pas plus de quarante-quatre personnes par kilomètre carré, trois fois moins que ce pays chaud et fertile en somme en supporterait aisément. Mais, en dehors des étendues nues, mornes, vides et fiévreuses de l'Alemtejo et des ravines sèches et sans habitants de l'Algarve, que de sol abandonné dans les montagnes du centre, et même dans le nord, sous le climat le plus frais du pays! Dans le Traz-os-Montes, par exemple, on chemine pendant de longues heures sur des collines désertes çà et là tondues par le mouton, le long de sentiers à peine tracés, à chaque instant embrouillés en carrefours que signale de loin un poteau : arrivé devant cette planche où l'on espérait lire une indication de

route, on se trouve en face d'une sauvage peinture, barbouillage de flammes rouges et d'ailes volantes. Ce sont les âmes du Purgatoire qui disent au passant : « *Não ha dor igual a mi dor. O irmãos, lembrai vos de nos passando!* — Il n'est pas de douleur égale à ma douleur. O frères, souvenez-vous de nous en passant ! » Et, sous ces lignes, un tronc reçoit l'obole du voyageur.

Race lusitanienne. Cosmopolitisme des Portugais. Langue portugaise et sa diffusion hors d'Europe. — Les Portugais sont formés d'éléments ibères, celtiques, romains, germains, avec grand mélange de sang berbère, de sang arabe et de sang nègre au sud du Tage. Ils sont quatre millions, sans compter les 375 000 insulaires de Madère et des Açores. Jadis ils firent de grandes choses : ils reconnurent les côtes d'Afrique, doublèrent le cap de Bonne-Espérance, changèrent les voies du commerce, dominèrent l'Inde et l'Océan. Alors le Camoëns s'écriait en parlant de ses compagnons d'armes : « Voyez comme ils vont joyeux, par mille routes, pareils aux lions bondissants et aux taureaux sauvages, livrant leur vie à la faim, aux veilles, au fer, au feu, aux flèches, aux boulets, aux régions brûlantes, aux plages froides, aux coups des idolâtres et des Maures, à des périls inconnus des hommes, aux naufrages, aux poissons, à la mer profonde. » Maintenant leur puissance n'est qu'un vieux souvenir, leur ardeur d'aventures a disparu, et l'énergie de la nation s'est transportée de l'autre côté de l'Atlantique, au Brésil : là le Portugal a fondé un nouveau peuple portugais qui compte déjà trois fois plus d'hommes que la mère-patrie, sur un territoire *quatre-vingt-treize* fois plus vaste, et le plus fécond de la Terre.

Et ce n'est pas d'aujourd'hui que le Portugal vit surtout hors de l'Europe ; il y a bien quatre ou cinq cents ans qu'il a ses ambitions au delà des mers. Resserrés entre l'Océan et l'Espagne, les Portugais ont mieux aimé

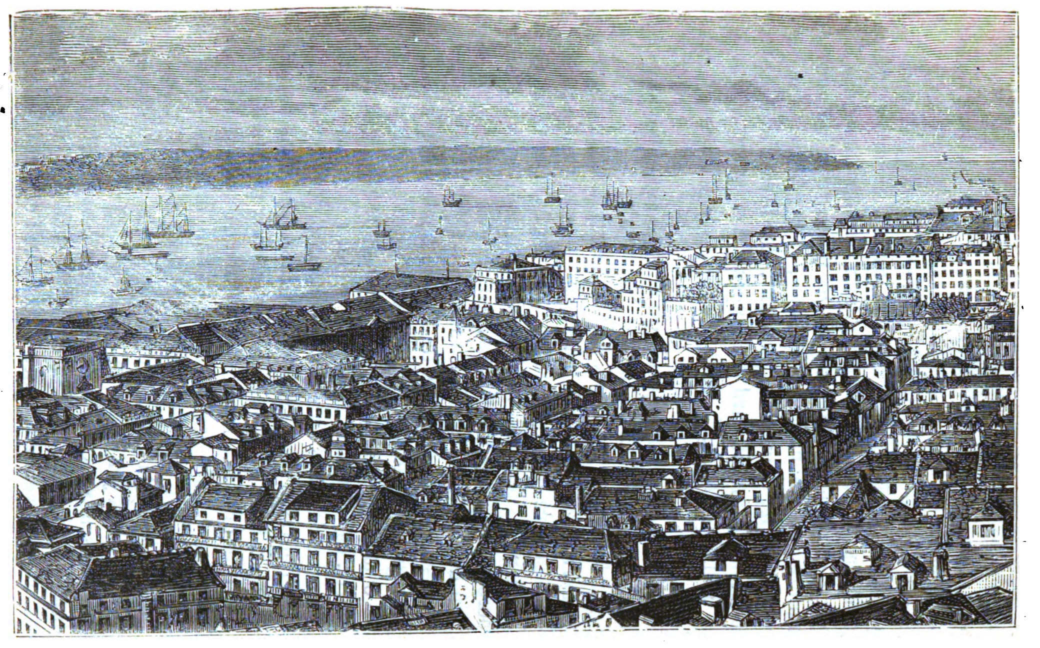
tenter les flots que d'essayer de dompter les Espagnols ou que de se fondre avec eux, et ils ont constamment tendu vers trois plages étrangères : d'abord vers l'Afrique, la patrie des ennemis héréditaires, des infidèles ou « Mouros, » des vaincus d'Ourique et des vainqueurs d'Alcaçar-Kébir; et là, s'il ont dû renoncer à s'étendre sur les belles vallées marocaines (comme l'Espagne l'a dû faire aussi jusqu'à ce jour), ils ont longtemps dominé et dominent encore sur de longues plages du pays des Noirs foulées par eux avant toute autre nation de l'Europe, ce qui est un éternel honneur pour ce petit peuple. Il fallait alors un courage immense pour s'aventurer le long de l'Afrique, les marins craignant de devenir tout à coup des Nègres s'ils dépassaient une ligne que la superstition reculait toujours. On raconte que, de peur de cette transformation soudaine en hommes de noir visage, les compagnons de Bartholomeu Diaz n'auraient jamais doublé certain cap si le vaillant capitaine lusitanien n'avait saisi lui-même le gouvernail et tourné son glorieux vaisseau vers la mer inconnue. Après l'Afrique, les Portugais parcoururent, soumirent, possédèrent, perdirent une partie du monde oriental, de vastes territoires dans l'Inde et d'innombrables îles. Mais peu à peu le Brésil, d'abord méprisé, s'emplissait d'aventuriers lusitaniens qui ne s'y noyaient pas dans les éléments étrangers comme dans l'Inde ou chez les Nègres; ils s'y maintenaient, soit parce que le Brésil était presque vide, soit parce qu'ils en détruisaient férocement les Indiens ou s'unissaient avec les femmes sauvages dans des unions qui se montraient fécondes. A mesure que les années s'écoulaient, ce noyau d'aventuriers, de marchands, de juifs, de bâtards des femmes indigènes, devenait insensiblement une nation, et aujourd'hui le Brésil est un des plus grands empires de la Terre, comme le Portugal un de ses plus minces royaumes.

Ce n'est pas seulement dans les contrées tempérées de cet immense empire, sur les plateaux du sud et dans la

grande province élevée de Minas Geraes que les émigrants lusitaniens prospèrent; ils fondent aussi des familles sur le littoral étouffant, et jusque sous l'Équateur, dans la vallée des Amazones.

Le Portugais est, en effet, l'homme d'Europe qui se plie le mieux aux Tropiques. On fait remonter sa puissance de cosmopolitisme aux éléments berbères, arabes et noirs entrés dans la composition de la nation. D'une part, le pays fut conquis montagne à montagne sur les musulmans qui ne s'enfuirent pas tous, qui ne furent pas tous égorgés; et ces adhérents du Prophète avaient certainement du sang noir dans les veines. D'autre part, on sait qu'au quatorzième et au quinzième siècles, au grand temps de l'expansion portugaise, Lisbonne était remplie d'esclaves noirs, introduits dans le pays à raison de dix à douze mille par an. Pendant une longue suite d'années, cette métropole, et sans doute à son exemple d'autres villes portugaises, ressemblèrent aux cités américaines où les métiers serviles sont dans les mains des Nègres. Avec une proportion d'esclaves évidemment moindre, Lisbonne était alors ce que Rio de Janeiro fut plus tard. Plus on monte vers le nord, plus la race est pure de mélanges africains, et quand on a franchi le Douro, de ce fleuve au Minho on trouve un peuple tout à fait européen : là vivent, dans un ravissant pays, les Portugais de *velha cunha* (de vieille souche).

La langue portugaise vient du latin; même elle en est très-voisine, et le serait beaucoup plus encore, si un fort grand nombre de ses mots n'avaient perdu une syllabe ou laissé tomber des consonnes, surtout *l* et *n*. Elle prendrait place parmi les idiomes les plus poétiques, si elle avait la sonorité comme la richesse; mais un accent vulgaire et une fâcheuse abondance de nasales lui font le plus grand tort. Dans le cri d'appel des âmes du Purgatoire, *não* et *irmãos* possèdent précisément la nasale explosive commune en portugais; *dor* y est la contraction de *dolor* par suite de la chute de la lettre *l*; *lem-*



Lisbonne.

brai vient de *rememorare*, par mutation de *r* en *l*. De toutes les langues néo-latines, la lusitanienne est celle qui a le moins respecté les consonnes de nos racines antiques.

En dehors du Portugal, on parle portugais dans les colonies lusitaniennes, dans le Brésil, et sur des plages d'où la domination de Lisbonne a depuis longtemps disparu, comme à Malacca. Seize millions d'hommes au moins l'ont pour idiome national, et ce chiffre, croissant rapidement, deviendra énorme, le Brésil ayant place pour un demi-milliard d'hommes.

Tous les Portugais sont catholiques.

Villes. — Le Portugal n'a qu'une ville au-dessus de cent mille âmes : c'est Lisbonne.

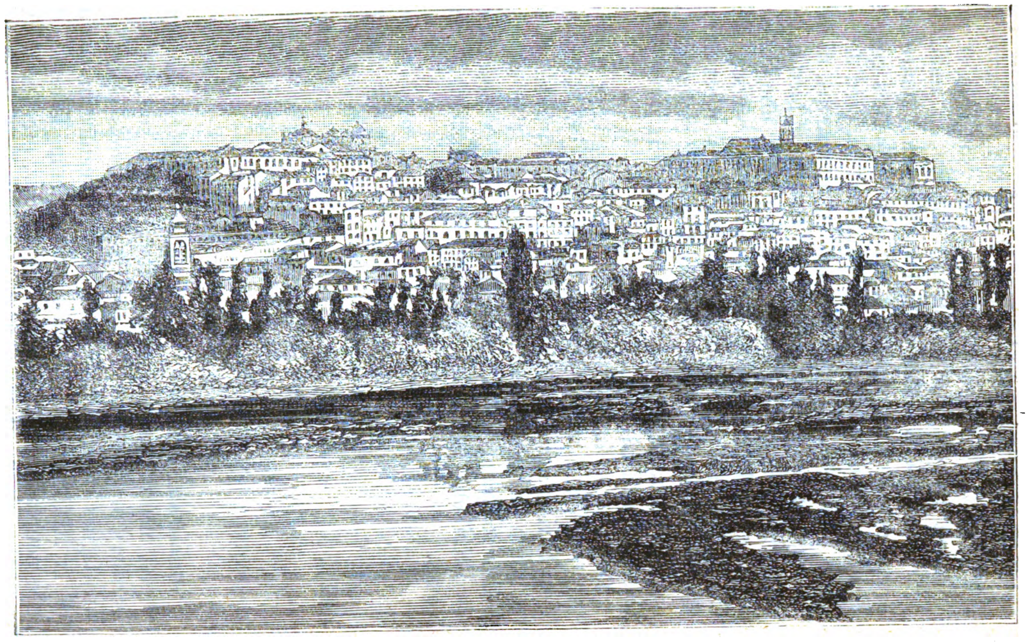
Lisbonne, en portugais *Lisbóa*, la capitale du royaume, renferme 225 000 habitants; elle fut pendant un siècle la première place de commerce de l'univers. Le tremblement de terre de 1755 y écrasa quinze ou vingt mille personnes sous des ruines, en même temps que bien loin du Tage, par delà les monts ou par delà la mer, il renversait des quartiers de Porto et jetait sur le sol les plus grandes cités du Maroc. L'histoire ne connaît guère de catastrophe plus terrible : Lisbonne allait pleurer ses morts, car c'était le matin du premier novembre, jour de Tous-les-Saints; l'air était calme, limpide et brillant. Vers neuf heures, la terre gronda, le soleil pâlit dans un ciel livide, le Tage s'impatienta sourdement; puis tout à coup la ville craqua. Alors l'astre blafard et qui semblait mourant perdit ses rayons sur une immense nuée de poussière et n'envoya plus qu'un jour obscur à une scène infernale : Lisbonne renversée, des cris, des hurlements, des flammes jaillissant du sol, le Tage insurgé brisant ses vaisseaux. Avant neuf heures et demie tout était fini. D'un seul soulèvement, en quelques secondes, des plaines, des vallons s'étaient enflés en collines; et tandis que leurs maisons, leurs palais, leurs couvents, leurs églises chan-



Porto.

celaient, puis roulaient sur les pentes, des collines avaient obliquement glissé dans les bas-fonds, ou droit sous elles et d'un seul saut, étaient tombées dans le bâillement subit d'un gouffre. Lisbonne s'élève sur la rive droite du Tage, au point où ce fleuve, qui vient de former un grand lac bleu, se rétrécit à 1 850 mètres pour aller se faire dévorer à quinze kilomètres plus bas par la mer. Derrière les collines que gravit l'amphithéâtre des maisons, se découpent dans le ciel les sommets de la serra déchirée de Cintra, haute de cinq cents mètres. Le fleuve, ou plutôt le golfe, les navires trop clairsemés du port et de la rade, la ville, les collines avec leurs innombrables *quintas* (villas), la plaine du Tage et au midi les montagnes, d'ailleurs trop basses, fuyant au loin vers l'horizon font un spectacle grandiose. Complétant le célèbre dicton d'Espagne, les Portugais disent fièrement : « Qui n'a pas vu Séville n'a pas vu de merveilles, mais qui n'a pas vu Lisbóa n'a rien vu ! » Il y a beaucoup de Nègres et de mulâtres à Lisbonne, grâce aux relations de tous les jours avec le Brésil.

Porto ou *O Porto*, c'est-à-dire *le Port*, a 90 000 âmes. A quatre ou cinq kilomètres de la mer, cette ville occupe le penchant d'une rude colline, sur le Douro, bleu et salé, large d'un peu plus de deux cents mètres et qui, malheureusement, s'unit à la mer par une embouchure dangereuse, sur une côte de rocs et de sables. Entrepôt des provinces du nord, c'est-à-dire du pays le plus actif, le plus riche, le plus industrieux, le plus peuplé du royaume, Porto commerce surtout avec l'Angleterre et le Brésil; là s'embarquent la plupart des émigrants qui vont renforcer l'élément national dans l'empire Lusitano-Américain. A l'exception des Portugais des îles africaines, du peu de gens qui abandonnent l'Algarve et de ceux qui partent de Lisbonne, c'est de Porto que s'en vont les dix mille hommes qui se hasardent tous les ans sur l'Océan vers ce Brésil dont on raconte tant de merveilles dans les chaumières des serras lusitaniennes



Coïmbre.

(et cependant il ne sera pour beaucoup d'entre eux que le lieu d'une mort prématurée). Porto fait le commerce des vins excellents auxquels il a donné son nom et qui viennent des collines schisteuses bordant en amont le cours encaissé du fleuve. Si l'on remonte le Douro au-dessus des derniers vignobles, on entre dans des gorges d'une grandeur austère où le fleuve dort au pied de rochers immenses. Là, rien du monde, ni champs, ni demeures, ni hommes, si ce n'est par hasard, et bien haut, un berger indolemment assis sur la pierre, une chèvre broutant quelque arbuste à cinq cents pieds au-dessus des eaux ternes, un contrebandier qui, par des sentiers terribles, va de Portugal en Espagne ou d'Espagne en Portugal, car le Douro, calme, obscur, étroit, honteux de sa petitesse, divise ici les deux royaumes.

Coïmbre, en amphithéâtre sur le Mondego, en vue de la serra da Estrella, n'a que treize mille âmes, mais c'est la ville savante et littéraire du Portugal, le siége de sa seule université, son ancienne capitale et le site de beaux souvenirs de sa vieille histoire. Il y a beaucoup de Brésiliens parmi les étudiants qui fréquentent ses cours.

ITALIE

Situation. Étendue. — Au nord, l'Italie touche aux Alpes, centre de la véritable Europe; au sud, de ses derniers promontoires, on voit par les temps clairs les montagnes africaines de Tunis. Placée au centre du bassin de la Méditerranée, elle en resta longtemps la reine, et elle pourrait l'être encore, si la France, presque deux fois plus vaste, plus peuplée, plus riche, plus active,

n'avait sur cette même mer l'embouchure de son plus grand fleuve, son premier port de commerce, son premier arsenal maritime, huit départements, et, vis-à-vis, les onze cents kilomètres de côtes de l'Algérie, où s'élabore un nouveau peuple français.

L'Italie n'a pas même 30 millions d'hectares, sur lesquels vivent près de 27 millions d'habitants, soit environ 90 personnes par 100 hectares, contre 68 seulement en France. Dans cette proportion, la France aurait plus de 48 millions d'âmes au lieu de 38 millions.

L'Italie se divise naturellement en trois parties : l'Italie continentale ou Haute Italie, l'Italie propre, apennine ou péninsulaire, les îles.

Haute Italie : Piémont, Lombardie, Vénétie. — La Haute Italie, grande de 10 millions d'hectares, renferme l'élément le plus vivant de la nation : là se trouvent l'agriculture perfectionnée, l'industrie, la fourmilière active et pressée, la source de l'argent et des hommes.

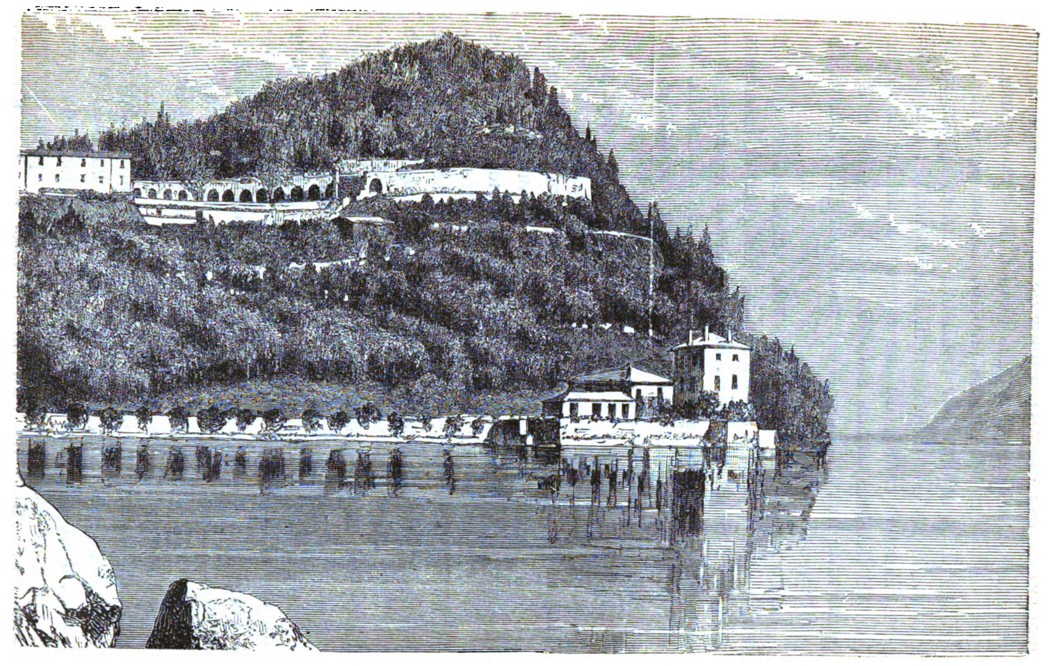
C'est l'Europe de l'Italie, comme la Calabre, la Sicile et la Sardaigne en sont l'Afrique. Les Romains ne la comprenaient pas dans l'Italie, ils l'appelaient Gaule cisalpine, et, de fait, la population, d'un fonds gaulois, se modifia seulement et ne se perdit pas quand elle admit de force les envahisseurs latins, puis les germains.

La Haute Italie, enfermée entre les Alpes de France, de Suisse, d'Autriche, la mer Adriatique et les Apennins, est un pays complet. Sa plaine lombarde, vaste de près de 4 millions d'hectares, possède peut-être les meilleures alluvions de l'Europe; ses rivières puisent à des froidures que l'été ne fond qu'à demi et que chaque hiver ramène à leur étendue primitive; des lacs merveilleux — il n'en est pas de plus beaux — reçoivent les torrents de la montagne, les épurent et les régularisent; nulle part les rivières ne se prêtent mieux à d'immenses irrigations; le climat y est doux sans amol-

lir; il y pleut, surtout vers l'est, mais sans y trop pleuvoir; dans la plaine tout est fécond, dans la montagne moyenne tout est charmant, dans les Alpes tout est sublime. Ainsi qu'on l'a dit de l'Allemagne, mais dans le sens opposé, du sud au nord et non du nord au sud, la plaine, la colline, la montagne, s'y suivent comme la prose, l'idylle et la poésie. Les deux plus hauts pics de l'Europe centrale, le Mont-Blanc (4 810 mètres) et le Mont-Rose (4 638 mètres), appartiennent à la Haute Italie par un de leurs versants.

Toutes les eaux méridionales du grand demi-cirque tracé par les Alpes entre le golfe de Gênes et l'Adriatique s'écoulent dans le Pô et dans l'Adige. Le Pô, long de 675 kilomètres, descend du mont Viso, pyramide superbe entre l'Italie et la France. Son trajet en montagne est fort court. Arrivé dans la grande plaine italienne, il baigne Torino ou Turin; à droite, il recueille les torrents des Apennins, indigents en été, à gauche les rivières considérables en toute saison envoyées par les Alpes. Le lac Majeur purifie pour lui le Ticino ou Tessin, magnifique rivière tellement abondante, grâce aux neiges étalées du Mont-Rose au Splugen sur la corniche des Alpes méridionales, qu'on peut la considérer comme l'une des deux branches du fleuve. Pour lui, le lac de Côme clarifie l'Adda, le lac de Garde épure le Mincio.

Le lac Majeur, profond de 375 mètres, a sa tête en Suisse, dans le canton de Tessin : il est tortueux, fort allongé (84 kilomètres), étroit entre des montagnes escarpées. Son aire dépasse 21 000 hectares. Le Tessin, son déversoir, s'en échappe avec un volume de 126 mètres cubes par seconde à l'étiage ordinaire, de 401 mètres aux eaux moyennes, de 5 000 mètres en très-grande crue. Le lac de Côme (16 000 hectares), plus petit que le lac Majeur, un peu plus profond (406 mètres), et presque deux fois moins long, est encore plus beau. Des Alpes élevées le resserrent au septentrion, et de ses plages tièdes on voit des glaciers étinceler au loin dans l'entre-

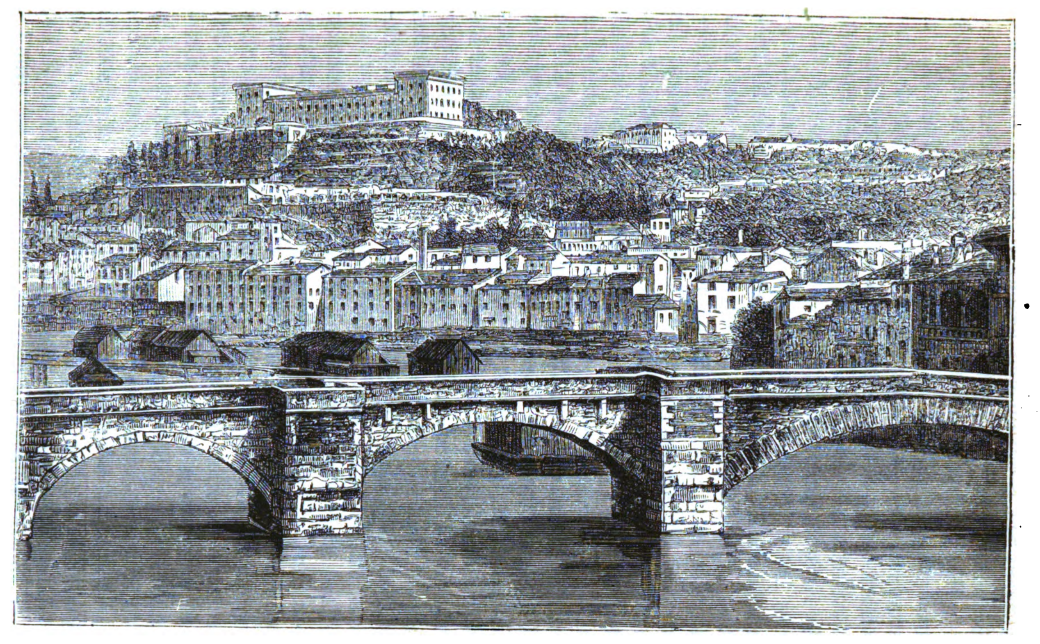


Lac de Côme

bâillement des gorges; autour de ce lac presque idéal de belles villas baignent dans l'eau d'un vert sombre les murs de leurs charmants jardins. Le lac de Garde, le Benacus tant célébré par l'aimable Catulle, appartient à l'Autriche par son enfoncement septentrional : il a presque l'étendue réunie du lac Majeur et du lac de Côme (35 000 hectares), mais ses eaux bleu de saphir et d'une pellucidité merveilleuse n'ont nulle part 200 mètres de profondeur.

Le Pô passe près de *Pavie*, ville universitaire qui vit une de nos grandes défaites dans les guerres insensées que nous fîmes en Italie. On dompterait le monde avec ce que nous avons perdu d'hommes, de capitaines, de chevaux et d'armes sous le beau ciel ultramontain. De cent batailles en trois ou quatre siècles, la France n'a retiré que le stérile honneur de quelques lauriers déjà presque tous flétris par le temps sur l'immense tombeau qui couvre les ossements de nos hommes de guerre. Et nous ne sommes point le seul peuple dont la terre d'Ausonie ait dévoré les armées : depuis qu'il est une histoire, les Septentrionaux descendent par troupes les gradins de l'amphithéâtre des Alpes; mais si les gens du Nord, endurcis par leur climat, l'emportent souvent en bataille rangée sur les gens du Midi, le soleil méridional triomphe toujours des hommes de froide patrie. L'Italie, longtemps remplie de Barbares venus par-dessus monts des vastes contrées du Nord, n'a point cessé pour cela de demeurer intimement italienne. Les grossiers « Tedeschi » qu'elle a vingt fois attirés par le renom de son ciel, de ses villes, de ses arts, de ses femmes, elle les a tous fascinés, et sans regrets ils ont disparu dans la nation qu'ils foulaient d'abord avec orgueil.

Le fleuve arrose ensuite *Piacenza* (Plaisance), puis *Crémone*, et laisse à gauche, sur le Mincio, *Mantova* (Mantoue), dont la grande gloire est d'être la mère du doux Virgile, et non pas d'être close de murs qu'on dit imprenables. Plus bas, un de ses bras passe à *Ferrare*



Vérone.

(72 000 hab.), qui fut une grande ville et le séjour du Tasse et de l'Arioste, deux poëtes qui y avaient trouvé un Mécène. Traînant, en dépit des lacs qui lavent ses trois grands affluents, une masse fort considérable de troubles, le vieux Éridan apporte sans se lasser de nouvelles terres à sa plaine comme à son delta; son lit s'exhausse par les alluvions; sa plaine humide, où croît le riz qui aime l'excès d'eau, a dû être protégée par des levées comme celle de la Loire, et son delta, marais malsain, s'avance annuellement de plus de 80 mètres dans l'Adriatique. La ville qui a donné son nom à cette mer, *Adria*, jadis riveraine, se trouve maintenant à 35 kilomètres dans l'intérieur des terres. De même, la fameuse *Ravenne* (59 000 hab.) touchait les flots marins; mais là aussi les dépôts du fleuve ont fait reculer l'Adriatique de plusieurs kilomètres, et cette ville autrefois puissante serait encore plus éloignée qu'elle ne l'est du rivage, si le Pô n'avait soudainement changé de cours, laissant entre son lit ancien et le principal de ses lits modernes les vastes terres basses où s'épandent les marais de Comacchio. Le fleuve tombe dans la mer par sept branches. Son débit moyen est de 1 718 mètres cubes, son étiage de 186. Quant à l'étendue de son bassin, elle approche de 7 millions d'hectares.

Ses crues sont redoutables. Au-dessous de la jonction du Tessin, le Pô peut entraîner jusqu'à 15 000 mètres cubes à la seconde, masse terrible qui, d'ailleurs, diminue progressivement en aval jusqu'à 5 000 mètres cubes seulement, grâce à l'espace que le sage écartement des digues laisse à l'expansion latérale du fleuve. Mais si habilement installés que soient les digues maîtresses du Pô et les talus secondaires qui protégent les *golene*, ces levées sont souvent trouées par le flot; or elles sont là pour sauvegarder 1 200 000 hectares, les meilleurs de l'Italie, et peut-être de l'Europe. — Dans la Haute Italie, on appelle *golene* les champs situés entre les grandes levées, dans l'aire accordée par elles aux gonflements du

fleuve : ces champs, généralement fertiles, sont plus ou moins garantis contre les crues par des relèvements de terre moins hauts que les maîtresses digues.

L'Adige, l'Etsch des Allemands, vient des monts du Tirol. Sa vallée supérieure est peuplée de Germains, mais la langue allemande y recule rapidement devant l'italien, et avec la langue les mœurs. Il baigne *Trente* et *Vérone* (67 000 hab.), ville très-forte. Son cours inférieur s'enlace avec les bras du delta du Pô. Long d'un peu plus de 300 kilomètres, l'Adige roule en crue 2 400 mètres par seconde.

Le Piémont entretient 100 habitants par kilomètre carré; la Lombardie 147; la Vénétie 112. Profitant largement des 1 718 mètres cubes d'eau par seconde qui font du Pô l'un des notables fleuves de l'Europe, les gens de la Haute Italie ont amené leur patrie à un admirable degré de bonne ordonnance. Des irrigations parfaites, réseau presque complet de veines et d'artères, portent éternellement une fécondité nouvelle aux alluvions de la vieille Cisalpine, qui depuis deux mille cinq cents ans ne se sont pas reposées un seul jour. Dans ce cimetière immense (puisque les peuples du Nord et du Midi se sont souvent entrechoqués dans l'Italie de l'Éridan), le paysan âpre à la besogne ne s'est jamais lassé de rebâtir sa ferme défoncée, de redresser son canal, de refaire son champ foulé par des mêlées furieuses, de ramener peu à peu ses buttes pleines de morts à l'ancienne égalité du sol.

Cette plaine admirable, d'où l'on tire trois récoltes par an, manque de forêts, mais non d'arbres : de hauts peupliers marquent ses grands villages, qui passeraient ailleurs pour des villes riches et peuplées; de superbes rideaux d'arbres à la fois nourris de beaucoup d'eau et de beaucoup de soleil, accompagnent les rives des innombrables canaux irrigants en même temps que navigables; le voisin s'y sépare du voisin, qui n'est pas toujours son

ami, par un « mur mitoyen » fait, non pas de terre, de pierre ou de brique, mais de vigne enlacée au tronc de l'orme ou de l'érable ; et les sucs généreux qui font grimper les pampres jusqu'aux rameaux supérieurs, donnent des olives sans nombre aux oliviers, un feuillage épais aux mûriers dont les vers à soie filent des cocons renommés. Toutefois, un grand fléau plane sur ces guérets qui ne trompent jamais le laboureur parce que l'eau des canaux n'a pas les caprices de l'eau du ciel, et qu'elle vient à toute heure, avec une abondance réglée sur la soif légitime de la terre : c'est la fièvre, plaie des pays très-arrosés, et spécialement des rizières.

Italie péninsulaire : Toscane, pays Romain, pays Napolitain. — L'Italie péninsulaire, d'une étendue de 15 millions d'hectares, est un hérissement de montagnes ; il n'y a chez elle que 716 000 hectares de plaines, un peu plus que le département français moyen : tout le reste est pics, dômes, monts à table, plateaux, boursouflures, roches calcaires, parois nues, cirques, forêts de résineux, de chênes, d'ormes et de bouleaux. C'est aux Apennins, dont les rugosités couvrent la péninsule, bien plus qu'au demi-cirque gigantesque des Alpes, que l'Italie doit son altitude moyenne de 517 mètres, dépassée en Europe par quatre pays seulement : la Suisse, l'Ibérie, la péninsule des Balkans et l'Autriche. Plus on va vers le midi, plus la péninsule s'amincit, plus les Apennins se déchirent. Au nord de l'ancien royaume de Naples, les Abruzzes cachent sous leur nom moderne l'héroïque Samnium, cette citadelle naturelle qui arrêta longtemps la fortune de Rome ; au sud de ce même royaume, la Calabre surpasse encore les Abruzzes par ses failles profondes, ses chaînes dévastées, ses forêts abandonnées à elles-mêmes. Le point culminant des Apennins, le Gran Sasso ou Grand Roc d'Italie, entre Rome et la côte de l'Adriatique, près d'Aquila, n'atteint pas tout à fait 3 000 mètres.

D'une mer à l'autre, la presqu'île italienne n'a jamais 200 kilomètres de large. Ses deux versants ne se valent pas. Le versant de l'Adriatique, plus étroit que l'autre, a des côtes découpées, des torrents courts, violents, capricieux; ses peuples n'ont pas marqué dans l'histoire. Sur le versant occidental, le rivage est troué de baies importantes; la distance plus grande entre mer et mont y laisse place à des bassins de fleuves, et sur deux de ces fleuves grandirent des pouvoirs dont l'un façonna le monde. Là coulent l'Arno, le Tibre, le Garigliano, et le Volturne.

Le charmant Arno, le fils des Apennins qui séparent Florence de Bologne, court d'abord au sud, dans la direction du Tibre, mais bientôt il se reploie vers le nord, puis vers l'ouest, et, par Florence, va chercher la plage où régna Pise.

Le Tibre, remarquable par la constance de son volume d'eau, roule en moyenne 291 mètres cubes par seconde, 160 (?) à l'étiage, un peu plus de 1 700 en grande crue. Ce Tevere des Italiens n'est pas un fleuve des Amazones. Il n'a guère que 420 kilomètres de cours dans un bassin de moins de 1 700 000 hectares, à peine grand comme celui de notre Adour; et parvenu à toute son ampleur, au dessous de Rome, avant de se diviser en deux bras, il tient entre des rives rarement éloignées l'une de l'autre de plus de 150 mètres. Mais il prend plus de place dans l'histoire des hommes que toutes les rivières du Nouveau-Monde avec leurs bassins de savanes et de forêts dix fois vastes comme l'Italie entière avec ses trois grandes îles. Il surgit dans les Apennins toscans, se plie et se replie dans une vallée ouverte vers le sud et reçoit des torrents fournis par des montagnes blanches de neige en la saison comme le Soracte d'Horace. A quelques lieues au nord du monticule conique de Caprese, la patrie de Michel-Ange Buonarotti, il sort d'une forêt de vieux hêtres, sur un des contreforts du Fumajolo, dans la portion des Apennins qui se rapproche le plus de l'Adriatique, si bien

que des sommets dominant la naissance du fleuve on voit quelquefois dans les beaux temps l'antique Rimini, voisine de cette mer. Il laisse à droite *Perugia* (Pérouse), passe



Cascatelles de Tivoli.

près du Soracte, montagne calcaire dans une région volcanique, puis, en aval de Rome, il entre dans la Méditerranée par deux branches : l'une, celle d'Ostie, est le grand Tibre, le Tibre naturel ; l'autre, celle du Fiumicino, est le Tibre artificiel, le canal de navigation creusé par Trajan.

Entre les deux s'étend l'Isola Sacra ou l'Ile Sacrée, autrefois jardin de roses consacré à Vénus, aujourd'hui marais dont les taureaux sauvages foulent les joncs, les roseaux et les pâles asphodèles. Les flots du Tibre, traîtres et rapides, sont d'un jaune tirant sur le rouge. Non qu'il ne recueille des sources limpides, telles que les Vene, ces fontaines magiques d'où monte le Clitumne, chanté par Virgile et par Byron; mais il se souille des particules terreuses qu'il arrache à la fertile Ombrie. Ses meilleurs affluents se nomment le Topino, la Chiana, le Nar et l'Anio. C'est dans le Topino que se verse le Clitumne. La Chiana descend d'un plateau jadis maremmatique où ses eaux hésitaient entre le Tibre et l'Arno, avant les travaux qui ont facilité les pentes et assaini le climat. Le Nar ou Nera se renforce du Vélino, qui lui arrive par la magnifique cataracte des Marbres, au-dessus de Terni, la patrie de Tacite. L'Anio ou Teverone, venu des belles montagnes de la Sabine, est le torrent des cascatelles de Tivoli.

Le Garigliano tombe par les deux belles cascades de Sora, l'une de 500, l'autre de 80 pieds de haut; il reçoit le Fibreno, Touvre ou Sorgues de l'Italie : le Fibreno puise, dit-on, son admirable fontaine au lac sans écoulement de Celano, le Fucinus des Latins, dont les eaux portèrent un jour 19 000 condamnés qui s'égorgèrent dans un combat naval, sous les yeux de l'empereur Claude. On fêtait, ce jour-là, l'inauguration du canal creusé pour dessécher ce lac aux fièvres pernicieuses; dans la suite, l'émissaire s'obstrua et le Fucino regagna les terrains perdus, mais on vient de le diminuer une seconde fois : il a encore une quinzaine de milliers d'hectares, à 665 mètres d'altitude.

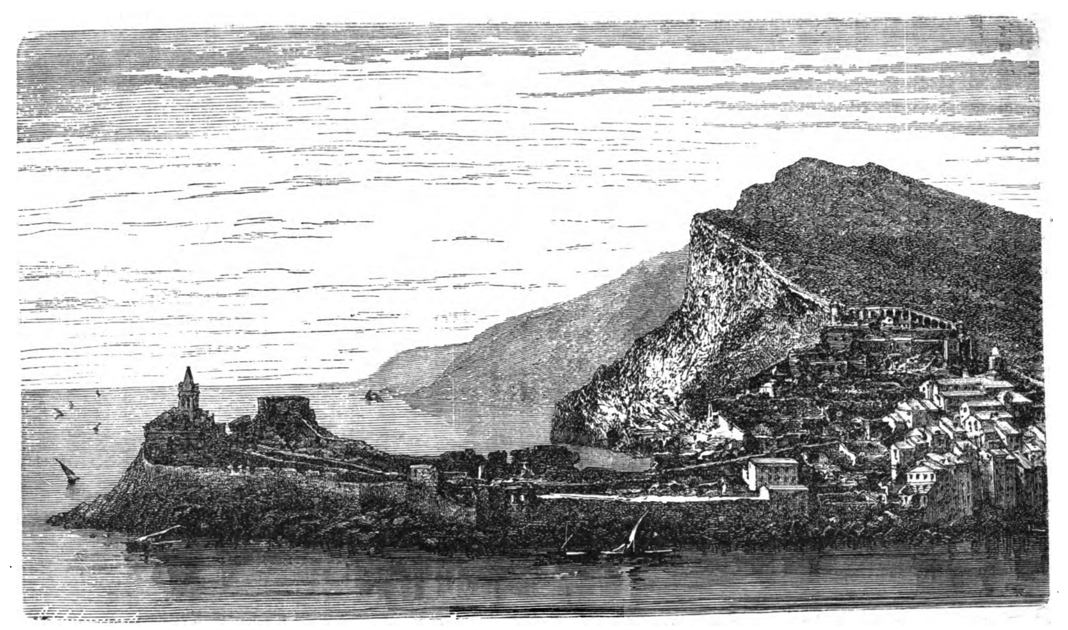
Les autres grands lacs de l'Italie péninsulaire bordent le bassin du Tibre : le lac de Trasimène ou lac de Pérouse (19 000 hectares), sans effluent visible, repose à 558 mètres, entre des monts gris d'oliviers. Le lac de Bolsena (10 000 hectares : 80 à 100 mètres de profondeur), à

300 mètres au-dessus de la mer Tyrrhénienne, communique avec elle par la Marta ; la fièvre règne dans les campagnes qui vont de sa rive au cirque des hauteurs. Sur la route de Bolsena à Rome, le lac de Bracciano (8 500 hectares), à 743 mètres d'altitude, se déverse par l'Arone, petit fleuve côtier. Le lac d'Albano, au sud-est de Rome, tient dans une vasque de 340 mètres de profondeur, qu'on croit un volcan éteint: semblable au Celano comme au Trasimène, il n'y a point d'effluent visible.

C'est sur l'Arno que vivaient les Étrusques, race industrieuse à laquelle Rome naissante emprunta beaucoup de sa religion, de ses lois et de ses coutumes. Le peuple étrusque étendait jusqu'au Tibre sa confédération de cités; il franchissait aussi ce fleuve, puisqu'il avait fondé douze villes dans la riante Campanie. Dans les premiers temps de l'existence de Rome, la future maîtresse du monde, bâtie sur la rive gauche du Tibre, se trouvait à un jet de pierre du domaine étrusque, et d'une nation à l'autre il n'y avait que la longueur d'un pont de bois dont on enlevait les planches en temps de guerre. Rome appartint même pendant plusieurs années aux Étrusques.

Aujourd'hui, la vieille Étrurie est habitée par un mélange d'Étrusques, de Celtes, de Romains, par les Toscans, qu'on dit les mieux doués des Italiens. C'est en Toscane que de grands écrivains fixèrent la langue italienne, et nulle contrée n'a fourni au monde plus de génies de première envergure, tant poëtes qu'écrivains, artistes ou savants.

La Toscane, dans sa petitesse, réunit trois régions : sur la mer Tyrrhénienne, qui agite ses eaux d'un bleu pur devant les ports de la Corse, de la Sardaigne, de la Sicile, les Maremmes occupent le bas-pays, à l'embouchure de fleuves côtiers dont le moins faible est l'Ombrone ; leurs 150 000 hectares fournissent des prairies mêlées de joncs à de grands troupeaux de moutons et de bœufs sauvages ; du sol de ce district mouillé monte la terrible *malaria* (mauvais air) ; aussi est-ce essentiellement un



Côte de la Spezzia.

pays de fièvres paludéennes. Tout n'y est pas marais cependant, et des maquis ou fourrés y alternent avec des bois de pins, de chênes-liéges et de chênes. Dans le val d'Arno et sur les avant-monts, qui forment la seconde région, le soleil toscan mûrit les meilleurs vins d'Italie dans les grappes de vignes enlacées au peuplier; à côté du murier, du maïs, du cep généreux qui grandit en quelques années, le terne olivier croît lentement, mais pour des siècles; une parfaite irrigation double la fécondité d'une terre infiniment divisée, infiniment soignée, très-régulière dans ses compartiments. Dans la troisième région, qui est montueuse, les forêts de chênes hantées par les amis du gland, les chênes-liéges, les châtaigniers, les hêtres, les trembles, s'échelonnent ou se confondent sur les versants moyens, tandis que le mélèze, le pin, le sapin, possèdent les sommets que la neige visite en hiver. Cette contrée de l'Apennin fournit les marbres les plus célèbres, dans les montagnes qui s'élèvent au-dessus du littoral, entre l'embouchure de l'Arno et le port militaire de *la Spezzia*, montagnes qui envoient leurs fontaines à la Magra ou au Serchio, le fleuve de la toute charmante *Lucques*. De là sortent les merveilleux marbres statuaires de *Carrare*, de Massa, de Serravezza et de l'Altissimo.

En face de la Toscane, sur le chemin de la Corse, l'île d'**Elbe** enferme à peine 30 000 hectares entre des rivages hauts et précipités. Le mont Capanne dépasse 1 000 mètres, c'est la tête la plus haute entre les pics de granit et les dômes de serpentine de cette île qu'un vers de Virgile proclame inépuisable en métaux, non sans raison. Ses mines de fer, déjà travaillées par les Étrusques, pourront encore suffire pendant des siècles à une immense extraction. Ses 30 000 insulaires pêchent, naviguent, arrachent le fer à la montagne; son chef-lieu, *Porto-Ferrajo*, borde une rade que peu valent en Méditerranée.

Sur le Tibre a grandi Rome, la ville-empire qui régna

pendant des siècles de l'Écosse à la Perse et du Danube au Sahara, sur 420 millions d'hectares et sur 120 millions d'hommes. Des victoires sans nombre, avec de terribles défaites dont nulle ne lassa la constance romaine, lui avaient d'abord donné le monde connu, moins les bois et les marais hyperboréens, l'ardente Ethiopie, mère du Nil sacré, l'Inde merveilleuse et la Chine cachée par de prodigieuses montagnes. Des routes d'une admirable solidité, allant en droite ligne par monts et par vaux et franchissant les rivières sur des ponts indestructibles ; des colonies militaires plantées dans des lieux d'élection; des villes qui attiraient et subjuguaient les Barbares par des palais, des cirques, des théâtres, des plaisirs, des richesses, firent ensuite oublier aux vaincus leurs langues, leurs traditions, leur première soif de vengeance après les égorgements et les spoliations de la conquête.

Mais en souhaitant de s'étendre jusqu'aux frontières de « l'orbe des terres, » Rome avait souhaité sa perte ; son opulence l'énerva. Le luxe de l'Asie lui tira plus de sang viril que le Carthaginois borgne qui ravagea seize ans l'Italie, plus que le Cantabre inhabile au joug, plus que le Gaulois qui avait égorgé les sénateurs romains dans Rome même. Elle devint la ville vénale qui n'attendait qu'un acheteur; l'enchérisseur ne venant pas, ce fut le conquérant et le pillard. Que de peuples en appelant la richesse n'appellent ainsi que la caducité : *Numinibus vota exaudita malignis*[1]. Dans ses jours de gloire, Rome donna beaucoup de son sang, beaucoup de ses mœurs, tout son droit, toute sa langue aux nations appelées d'après elle romanes, latines ou néo-latines : nations qui, sous les noms d'Italiens, de Français, d'Espagnols, de Portugais, de Roumains, possèdent aujourd'hui les plus beaux pays de l'Europe, l'Afrique du Nord, l'Amérique Centrale et l'Amérique du Sud.

[1] Vœux exaucés par des dieux ennemis.

Les Napolitains habitent sur le Garigliano et le Volturne ; au pied du Vésuve et jusqu'au détroit de Messine ; autour du Gran-Sasso, premier pic des Apennins ; sur la Pescara et l'Ofanto dont la perte en mer regarde au loin le rivage albanais et dalmate ; sur le golfe qui berça la corruption de Tarente. Ils peuplent ainsi, d'abord le Labour et la Campanie, terre étrusque, ensuite grecque plutôt que romaine, jadis le pays des délices de Capoue et des mollesses de Baïa, comme aujourd'hui des plaisirs de Naples ; puis la Calabre hachée, les rudes Abruzzes, et la Pouille, ancienne Apulie. Celle-ci occupe les rives italiennes les plus rapprochées de la presqu'île turque et grecque : séparée des monts Acrocérauniens par le seul canal d'Otrante, resserrement de l'étroite Adriatique, la Pouille possède le fameux port de Brindisi ou *Brindes*. Elle contraste étrangement avec les Abruzzes et la Calabre par la monotonie des ses plaines, la banalité de ses croupes ; toute en pâtures sèches, elle fut le pacage d'automne et d'hiver des pasteurs samnites, et c'est encore aujourd'hui une contrée pastorale. Au moyen âge, elle sortit pour quelques années de son isolement, grâce aux Croisades, et peu s'en fallut qu'elle ne prît enfin une part importante à l'histoire des hommes. Quand les Croisés eurent conquis le Saint-Sépulcre, ces hommes d'armes eurent besoin d'hommes de métiers. Ils manquaient surtout de femmes. Serviteurs, ouvriers, femmes leur vinrent de la Pouille, si bien qu'au-dessous de l'aristocratie des chevaliers, les Pouillans formèrent un peuple de « civils, » de colons ou, si l'on veut, de créoles. Ils eussent peut-être italianisé l'Orient, mais les musulmans en chassèrent les chrétiens.

Tout ce pays était, il y a quelques années encore, le royaume de Naples; ce fut jadis la Grande-Grèce, si fine, si riche, si élégante. Bien que vifs, brillants, spirituels, passionnés, les Napolitains sont les Italiens qui font le moins pour la puissance matérielle de leur patrie, ainsi que pour sa vraie grandeur, celle qui naît des lettres et

des arts, et que rien n'efface, ni les batailles perdues sur terre et sur mer, ni les frontières reculant devant l'ennemi, ni l'arrogance du vainqueur, ni même la bassesse du vaincu.

Italie insulaire. — L'Italie insulaire comprend trois îles : la Corse, qui appartient à la France, la Sicile et la Sardaigne, qui dépassent en étendue les autres îles méditerranéennes.

Sicile. — La Sicile est séparée du littoral calabrais par le Faro ou détroit de Messine, qui n'a pas 4 kilomètres de largeur.

Il fallait le génie du mensonge comme l'avaient les Grecs pour faire de ce détroit sans péril une avenue de flots bouillonnants lancés contre des rochers sinistres : sur une rive, racontaient ces hâbleurs, la caverne de Charybde aspirait la mer; si les trirèmes lui échappaient, elles tombaient, à l'autre rive, sur les six têtes aboyantes de Scylla, qui happaient au passage, pour les dévorer, les nautonniers entraînés en vain par le courant avec une rapidité de cascade. De belles eaux transparentes, de belles roches, un panorama sublime, le Phare de Messine n'a jamais eu d'autres terreurs. Mais que sert de reprocher leur mensonge aux conteurs du Sud, quand les conteurs du Nord ont fait du Maelstrom un gouffre plus terrible que Charybde et Scylla ?

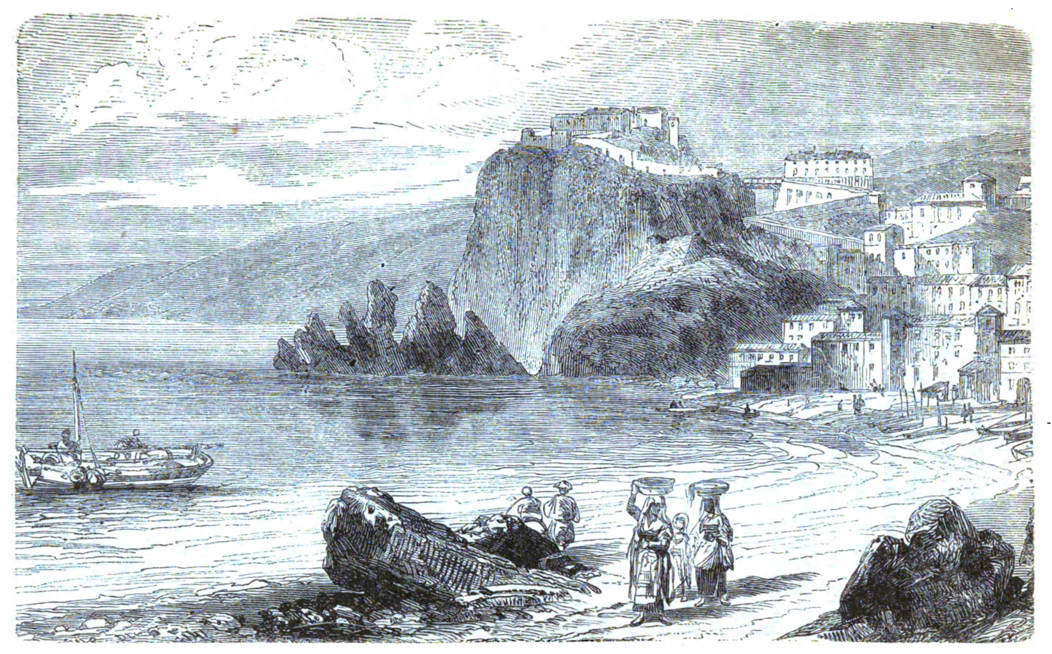
Il n'y a que cent kilomètres entre les caps de Marsala et le cap Bon, promontoire tunisien, quelques heures de navigation pour une barque : des Piliers des Géants, nobles ruines du temple de Sélinonte, non loin de Castelvetrano, on aperçoit même à l'horizon du sud, aux heures les plus sereines des plus belles journées, le vague dessin, perdu dans les airs, des montagnes de la Tunisie septentrionale.

Cette île eut toutes les fortunes, de la splendeur inouïe

à la dernière indigence, du luxe effréné des arts à la barbarie grossière; elle a eu pour habitants ou pour seigneurs : des Sicanes, gens qu'on croit de la famille des Ibères; des Sicules envoyés par l'Italie; des Carthaginois venus des monts africains qu'on voit de Sélinonte; des Grecs qui y bâtirent des villes somptueuses; des Romains qui la pillèrent et vécurent de ses blés; des Ostrogoths et des Byzantins qui ne firent qu'y passer; des Berbères mêlés d'Arabes et de Nègres qui y restèrent longtemps; des Normands qui y fondèrent, puis y soutinrent une dynastie puissante; des Tudesques peu faits pour ce soleil; des Français, massacrés en une seule nuit; enfin des Espagnols.

De hautes rugosités calcaires, prolongement de l'Apennin napolitain, couvrent l'île de chaînons plongeant tantôt sur la mer, tantôt sur d'étroites plaines d'une fécondité rare. Dans ces plaines, sous un soleil qui chauffe autant qu'en Afrique, croissent les arbres africains, mais déjà dans la basse montagne, le dattier, le figuier de Barbarie, l'agave, font place à l'olivier, à la vigne, à l'oranger dont la culture ne cesse de s'étendre. Sur les plateaux de l'intérieur, d'une altitude de 500 mètres, on marche dans l'isolement du steppe sans culture et sans maisons, dans un pays de ravins sans eau, de plaines que le ciel brûle et de mamelons que le vent fouette. Le pic culminant des monts calcaires de la Sicile, le Pizzo de Case, n'a pas tout à fait 2 000 mètres, mais dans l'est, non loin du port de Messine, le plus beau volcan d'Europe s'élève au-dessus de la plaine de Catane, la plus vaste de l'île et la plus fertile par son sol de cendres et de laves décomposées. Ce volcan est l'Etna (3 304 mètres), sommet majeur de l'Italie, les Alpes à part.

Voisin de la Méditerranée, l'Etna, cet « ombilic du monde, » ne perd rien de sa hauteur, et qui le voit du rivage donnerait à sa pyramide aux deux pointes la hauteur des géants des Alpes ou du Caucase. A ses pieds et sur ses premiers versants, jusqu'à 800 mè-



Rocher de Scylla.

tres d'altitude, trois cent mille hommes s'acharnent à replanter leurs vignes et leurs arbres fruitiers dans les laves, sous la perpétuelle menace des crachements enflammés du volcan : ils savent qu'ils travaillent un sol qui partout peut s'ouvrir en bouche de fournaise, mais ils n'en continuent pas moins à bêcher leurs vignobles, à soigner leurs jardins, à étendre leurs vergers malgré la dure mémoire des colères de l'Etna, et quelquefois malgré le présage sinistre de sa toux. Au-dessus des vignes et des jardins à fruits, les chênes, les châtaigners, les pins, les hêtres, les bouleaux, font une verte ceinture au volcan; plus haut encore blanchissent des neiges; puis, au-dessus des neiges, que fond, vers le sommet, la chaleur interne, on entre dans la région du feu avec ses centaines de cratères, ses nuages de cendres, ses colonnes de fumée rougie par la flamme, son spectacle grandiose sur la mer, la Sicile et la Calabre.

La déforestation enlève tous les jours aux versants etnéens une partie de leur beauté; des quinzes villes, des villages qui entourent le géant sur 180 kilomètres, les bûcherons vont porter la cognée dans les bois, les charbonniers brûler les arbres abattus. Quelquefois aussi les laves rasent des pans de forêts, jusqu'à cent mille arbres et au delà par éruption, soit que ces laves fuient du cratère comme le déversoir d'un lac, soit que la roche, lentement dévorée, fléchisse enfin sous le poids de la mer minérale. Peu de ruisseaux pérennes descendent du massif de l'Etna, l'eau des pluies filtre dans le crible de la cendre et des scories.

Au large de la côte septentrionale de Sicile, les cratères de Volcano, Stromboli, volcan actif, Salina, Alicudi, Felicudo, îles volcaniques, s'élèvent sur la route de l'évent etnéen à la bouche de feu vésuvienne, dans le groupe nommé îles Lipari ou îles Éoliennes.

La Sicile a près de trois millions d'hectares et plus de deux millions et demi d'habitants, environ 88 par 100 hectares. Cette île est donc relativement beaucoup

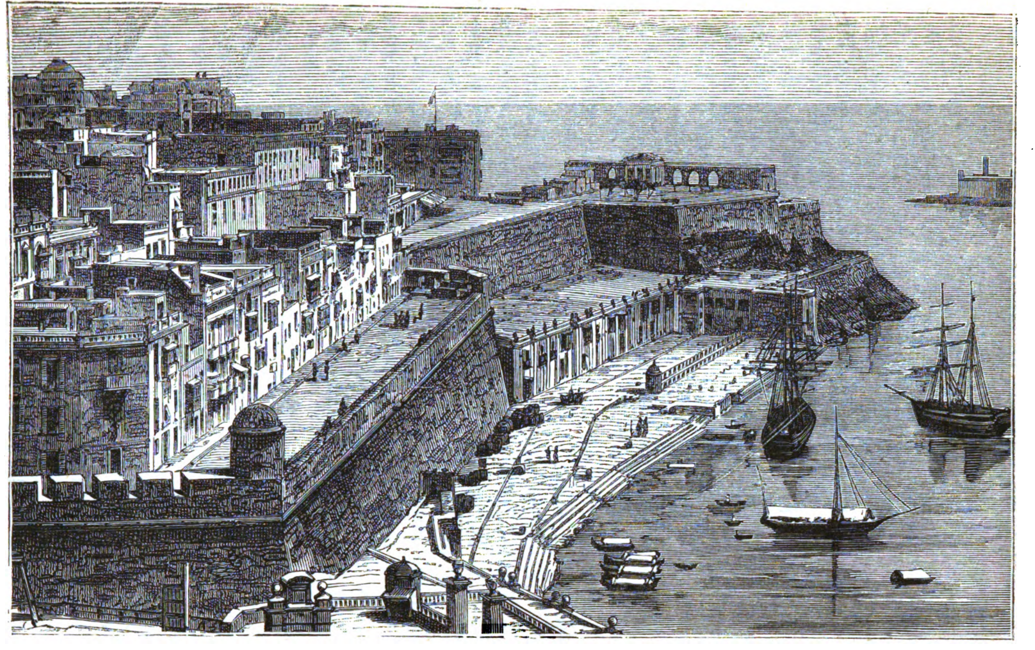


L'Etna.

plus peuplée que la France, et pourtant il paraît que le dixième seulement du sol y subit la culture. On prétend que l'île comptait 12 millions d'âmes au temps d'Egeste, de Sélinonte, de Syracuse, qui a 17 000 hommes, et qui en eut un million, d'Agrigente (aujourd'hui Girgenti), dont les citoyens « bâtissaient comme s'ils ne devaient jamais mourir et soupaient comme s'ils n'avaient plus que quelques jours à vivre. » Dans ce pays sans fermes, sans hameaux, sans villages, une partie de la nation demeure dans les villes de la côte ; l'autre, à l'intérieur, séjourne dans d'énormes bourgades, dont plus d'une, sur sa plaine séchée, n'a ni flot de fontaine pour désaltérer ses jardins, ni forêt pour tempérer son été, ni coteaux bombés en écran pour casser les vents du steppe.

Malte. — Il convient de parler ici d'une île singulière : elle appartient à l'Angleterre, mais elle dépend géographiquement de l'Italie, tandis que, par l'origine et le langage de sa population, elle se rattache surtout à l'Afrique du Nord. A 90 kilomètres environ au sud de la Sicile, à 250 de l'Afrique, Malte, rocher calcaire fut au moyen âge le siége d'un ordre de moines, d'infirmiers, de guerriers qui brava victorieusement la puissance des Turcs et arracha une infinité de prisonniers chrétiens aux pirates musulmans. Mais, en même temps qu'ils faisaient tomber les fers des catholiques odieusement fouettés par les mahométans, ils chargeaient de chaînes les adhérents du Prophète qui leur tombaient dans les mains, et pirates eux-mêmes autant que les corsaires qu'ils combattaient avec furie, ils remplissaient leur ville de *caravanes*, c'est-à-dire de troupes d'esclaves musulmans ; et ceux-ci, peu à peu, affermirent dans l'île le dialecte arabe qu'avaient apporté quelques siècles auparavant des conquérants venus de l'Afrique du Nord.

Malte, sous un climat où le thermomètre ne descend pas à la glace, a des étés secs, des hivers à vents impétueux, et très-peu de pluie. L'eau, sans doute, y tombait



La Valette

du ciel en plus grande abondance, et il y avait plus de sources et des sources plus belles quand l'île possédait encore des bois. Mais aujourd'hui ce petit pays n'est qu'un rocher divisé en compartiments secs par des murs de pierre; il n'a plus d'arbres pressés en forêts, pas de rivières, peu de fontaines, et ces fontaines sont indigentes. La terre même lui manque : voici longtemps qu'on lui en apporte de Sicile par bateau; le roc maltais ne produirait rien sans cet élément de vie qu'il tire de l'étranger; mais les orages entraînent souvent en quelques heures le sol nourricier, qui peut-être dans la grande île voisine avait dressé des épis pour la faim de Rome dont la Sicile fut le grenier. Et il faut tourner de nouveau vers quelque port sicilien la proue de la barque et aller demander à la richesse des vallons de l'île triangulaire le terreau où croîtra le coton qui est la principale plante maltaise.

Très-pressés sur le sol — Malte a 150 000 habitants sur moins de 37 000 hectares, — les Maltais émigrent beaucoup vers la Tunisie et vers l'Algérie, notamment vers la province de Constantine. Ils y sont fort utiles, non pas comme colons, car ils ne se fixent guère que dans les villes, mais comme intermédiaires entre les Français dont ils ont la religion, et les indigènes dont ils parlent à peu près la langue (avec quelque mélange d'italien).

La Valette, capitale de cette île, est une forteresse redoutable, comme toutes celles d'où les Anglais commandent à la mer.

Sardaigne. — Un peu plus éloignée de l'Italie que de l'Afrique (qui n'est pas à 200 kilomètres), la Sardaigne était appelée par les Grecs *Ichnusa*, de ce qu'elle a forme de sandale. Elle ne ferait qu'un avec la Corse sans les 6 kilomètres du détroit de Bonifacio. Sur ses rivages, les plaines sont par endroits si marécageuses que les Romains avaient fait de l'île une Cayenne

pour leurs déportés, et ces déportés, ils les y envoyaient intentionnellement, sachant bien que leur fosse y était creusée d'avance. « Tu trouveras la Sardaigne à Tivoli même, » écrivait le poëte, c'est-à-dire : « Quoi que tu fasses, tu mourras! » On revenait aussi peu de l'exil sarde que du pénitencier guyanais. Les fièvres paludéennes de cette île, surtout celles du pays d'Oristano sur la côte occidentale, ont une telle puissance d'empoisonnement que les indigènes ne leur résistent pas toujours; comment ne seraient-elles pas le plus souvent mortelles pour les étrangers? Comme elles sévissent dans des lieux qui semblent tout à fait à l'abri des miasmes dispersés par les marais dans l'air, on pense qu'elles ont peut-être aussi pour cause les exhalaisons des plombs et des cuivres de cette île très-puissamment veinée de métaux.

A grands traits, la Sardaigne est un pays de montagnes, parmi lesquelles, sous le 40e degré de latitude, domine le Gennargentu, supérieur à 1 900 mètres, tandis que dans le nord de l'île, le Limbara, roi des granits de la Galura, dépasse à peine 1 300. Ces monts, dont les Sardes eux-mêmes ne connaissent pas tous les secrets, portent des oliviers, des broussailles, des forêts qui furent plus grandes; leurs ravins donnent aux plantes de l'Italie du Sud et de l'Afrique du Nord la chaleur des rayons concentrés du soleil; leurs rochers pressent des métaux mal ou point exploités, et sans doute aussi des mines inconnues; leurs eaux vont à des fleuves fiévreux, notamment au Tirso, plus long que tous les autres. La côte ne manque point d'échancrures, mais les navires y sont rares, surtout les navires des Sardes, car ce peuple embrassé par la mer n'a jamais produit beaucoup de marins. Les habitants vivent dans des villes grandes ou petites, très-rarement dans des hameaux ou dans des fermes éparpillées : c'est que dans cette île chrétienne plus d'une fois visitée par les corsaires mahométans, les familles, au lieu de se

disperser, se groupaient au pied de quelque forteresse.

Telle est cette curieuse Sardaigne, l'un des pays de l'Europe qu'a jusqu'à ce jour le plus épargnés le terrible nivellement qui menace de faire de la famille des peuples un seul et vulgaire troupeau.

Sur un peu moins de 2 millions 1/2 d'hectares, la Sardaigne n'a pas beaucoup plus de 600 000 habitants, soit 26 pour 100 hectares, trois à quatre fois moins que la Sicile à surfaces égales. Les 637 000 Sardes ont comme les Siciliens du sang berbère ou arabe dans les veines, mais ils s'en distinguent par moins de sang grec : d'autre part, ils reçurent dans l'antiquité des éléments ibères et une dose inconnue de sang phénicien ou berbère apporté par des colonies carthaginoises ; et au moyen âge ils se mêlèrent de familles catalanes. Ainsi, parmi les peuples italiques, le peuple sarde s'éloigne le plus des origines celtique, étrusque, latine et grecque dont la rencontre a produit les nations de la Péninsule. De même, de tous les dialectes italiens, le dialecte sarde s'écarte le plus de la langue commune : au fond c'est une langue à part.

La capitale de la Sardaigne a nom *Cagliari* : cette ville, de médiocre importance, est un port du littoral méridional de l'île, en face de la rive tunisienne.

Caractère. Langue. Religion. — En réunissant tous les Italiens sous leurs traits communs, on se trouve en face d'une nation qui le cède à peu d'autres. Par ses armes, ses lois, sa langue, Rome fut la maîtresse du monde ancien et l'institutrice de l'Occident ; l'Italie perdit cette royauté, elle ne la regagnera sans doute jamais, mais au moyen âge elle fut encore une fois à la tête des hommes par son industrie, son négoce, les découvertes de ses savants, les œuvres de ses peintres, de ses sculpteurs, de ses architectes et de ses poëtes. Aujourd'hui, elle n'est pas encore lasse de produire de grands esprits,

des intelligences aiguisées, des politiques fins et persévérants, des commerçants déliés, des savants, de bons écrivains et des musiciens de génie.

On leur reproche de graves défauts, des passions corrosives. On dit que leur habileté, leur finesse, touchent à la mauvaise foi, leur enthousiasme à l'idolâtrie, leurs antipathies à la haine ; on les accuse de sentiments trop personnels, comme l'envie, la susceptibilité, la soif de vengeance, une patience infinie pour attendre l'heure de laver l'injure, une promptitude et une sûreté de mains redoutables dans l'accomplissement du crime. Nulle part il n'y a plus de coups de couteau que chez les Italiens du Sud, si ce n'est chez les Espagnols.

Toutefois c'est à tort qu'on les charge tous de paresse. Les Piémontais, les Lombards, tous les Italiens du Nord ont autant d'activité que d'industrie, et les Italiens du Midi, si fantasques, si indisciplinés qu'ils soient, ne ressemblent point tous au lazzarone légendaire. On a le tort d'attribuer à dix ou douze millions d'hommes, parmi lesquels plusieurs millions de montagnards, ce qui est à peine le fait de quelques milliers de citadins amollis par l'heureuse langueur d'un charmant climat, dans une ville assise au bord d'un des golfes les plus ravissants de l'univers. Que de Septentrionaux fiers d'appartenir aux peuples qui passent pour les plus laborieux sur terre, frémiraient de mener la vie du pêcheur de corail, du marin napolitain, du chevrier sicilien, qu'ils taxent insolemment de paresse ! Ramer sans relâche ou gravir et descendre cent fois par jour des roches escarpées sous un astre de feu, vivre d'un peu de pain, d'un oignon, d'une figue ou d'une orange, boire une goutte d'eau, rester joyeux sous la monotonie du métier, alertes sous la longueur de l'effort, vigoureux en dépit des privations, beaux malgré la flamme du soleil et les injures de l'air, plus libres sous le despotisme que d'autres avec toutes leurs libertés, voilà ce que font ces Méridionaux si superbement méprisés par les théoriciens du

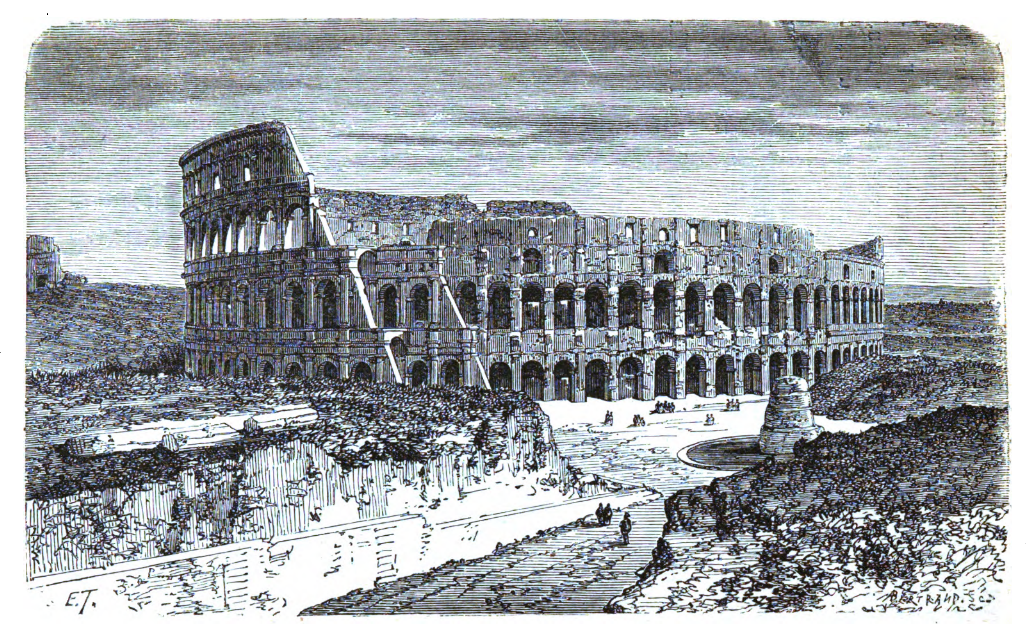
Nord, par les apôtres et les disciples du dogme de l'infériorité des « races latines. »

Partout où les Italiens émigrent, à Marseille, à Paris, dans la province de Constantine, à l'isthme de Suez, à la Plata, au Pérou, ils se font autant remarquer par leur assiduité au travail, leur esprit d'épargne, leur sobriété, leur intelligence, leur habileté, que par leur caractère difficile et leurs éclats de vengeance.

L'Italie entière use de dialectes italiens, à l'exception de quelques vallées alpestres où le français est parlé par 130 000 personnes : les vallées qui du Mont-Blanc et des pics du col d'Iseran s'ouvrent sur la Doire Baltée, rivière d'Aoste; celles qui débouchent au pied du mont Cenis et à la sortie du tunnel de Modane sur la Doire Ripaire, rivière de Suse; celles enfin qui partent des monts voisins du Viso pour descendre vers Pignerol et Luserne. Ces dernières, sur le Pellice, l'Angrogne, le Clusone, sont l'asile des vingt et quelques mille hommes de l'*Israël des Alpes*, du petit peuple vaudois qui a gardé pendant des siècles contre ses persécuteurs sa foi protestante et sa liberté dans la montagne.

Dans l'ancien royaume de Naples et dans la Sicile, un peu peu plus de 20 000 hommes ont conservé le grec, 50 000 à 60 000 l'albanais de leurs pères : ces derniers descendent des Chkipétares qui abandonnèrent l'Albanie après la mort du héros national, Scanderbeg, et la prise de possession de la terre natale par les Turcs : à toute époque d'ailleurs, il y eut des relations entre le sud de l'Italie et le littoral de l'ancienne Épire, dont les chaînes riveraines, les monts Acrocérauniens d'autrefois, peuvent, dans les très-beaux jours, se voir de la côte apulienne par-dessus l'étroite Adriatique.

La langue italienne se divise en nombreux dialectes, généralement assez distants les uns des autres : le piémontais est une espèce de patois aussi provençal qu'italien; le vénitien, le milanais, le romagnol, le napolitain, le sicilien, le sarde, diffèrent assez entre eux pour que



Colysée.

de l'un à l'autre on ne se comprenne pas sans quelque étude. Le dialecte le plus parfait, devenu la langue littéraire, est le dialecte de Florence; il a mérité sa haute fortune pour avoir servi à de très-grands écrivains. La richesse, l'harmonie, l'aptitude à la musique, la flexibilité poétique, distinguent ce beau langage issu du latin, et qui malheureusement, faute de colonies, a devant lui peu d'avenir.

Tous les Italiens naissent catholiques, à l'exception des 22 000 protestants vaudois du Piémont, et des Albanais de l'Italie méridionale, qui ont gardé le rite grec.

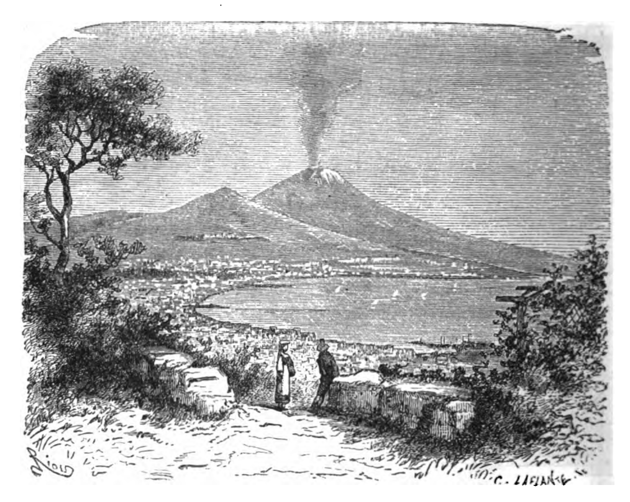
Villes. — L'Italie a dix villes au-dessus de cent mille âmes.

Rome, la capitale du royaume, la résidence du pape, la ville la plus célèbre du monde, a 245 000 habitants. Elle se trouve à 25 kilomètres de la mer, sur le Tibre jaune, accompagné d'échoppes, d'ordures, de haies d'épines et de rives de sable. Peu animée, si ce n'est dans les jours de fête ou de grandes pompes religieuses, Rome se compose de ruelles tordues menant à de larges voies. L'histoire d'une cité qui mit une seule nation à la place de cent peuples domptés par le fer, puis assimilés par la langue latine et le droit romain, y revit dans les débris de la plus solide architecture qui fut jamais, celle des Égyptiens exceptée. Dans le Colysée, amphithéâtre encore debout, 107 000 spectateurs ensemble pouvaient contempler un spectacle mille fois plus divers et mille fois plus cruel que les courses de taureaux dont les Espagnols sont si fiers. En sang versé, en entrailles répandues, en conflits mortels, en cris d'agonie, nulle grande bataille, nul choc d'un million d'hommes, n'a vu dans sa journée ce que ce cirque a contenu dans ses longues années de gloire : les gladiateurs passant au pied de la loge impériale avec ces mots : « César, ceux qui vont mourir te saluent; » les chrétiens, les disgraciés, les captifs luttant contre les lions et les tigres; l'homme



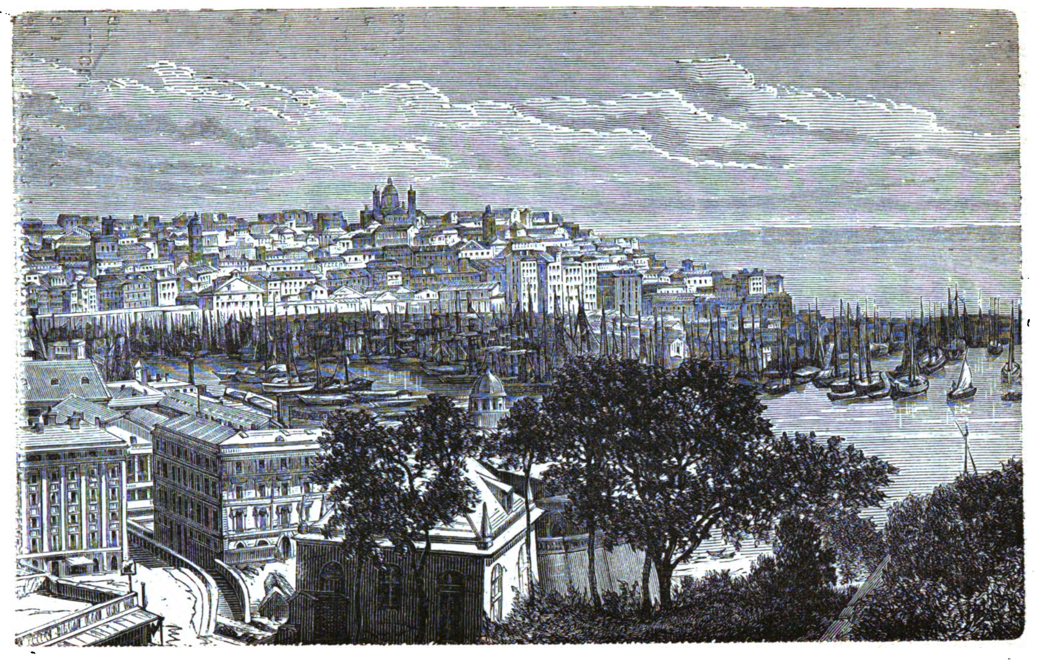
Rome.

blond, l'homme brun, l'homme noir, les animaux massifs, les félins ondoyants, les bêtes rampantes, les lézards cuirassés, tout ce qui palpite dressé contre un ennemi ou lancé sur une victime; le sol rougi par les combats corps à corps quand l'arène était sèche, et l'eau changée en sang quand de l'amphithéâtre on avait fait



Naples et le Vésuve.

un lac pour les naumachies. Ce que ces murs enfermèrent de douleurs, ce que cette terre but de vies innocentes, ce que cet air entendit d'acclamations serviles et d'explosions féroces, donnent une amère nausée d'appartenir à la race des fils de la Terre, fût-ce à la famille des Aryens, qui est la « couronne de l'humanité. » Mais au moins Rome ne brûlait pas, comme Carthage son ennemie, des centaines d'enfants à la fois dans la fournaise du dieu Baal! Des ruines, des jardins d'où s'élancent des cyprès et des pins parasols, font à la Ville Immortelle une vaste banlieue dont les derniers vieux murs, les



Gênes.

derniers aqueducs, les derniers arbres se perdent dans les solitudes marécageuses de l'*Agro Romano* ou Campagne de Rome, plaine d'un peu plus de deux cent mille hectares, fiévreuse et presque déserte.

Par ses 448 000 habitants dans des rues en amphithéâtre, *Naples* (*Napoli*) excelle sur toutes les villes italiennes. A Rome même, il faudrait ajouter la population de Palerme, de Turin ou de Milan pour balancer celle de Naples. La beauté fameuse de cette ancienne capitale des Deux-Siciles ne réside pas comme celle de Rome dans la grandeur des souvenirs, dans la puissance ou l'antiquité des monuments; elle est toute dans le calme et le brillant de l'air, la douceur du climat, la gaieté d'une mer lumineuse, les contours harmonieux d'un golfe d'où surgissent de hautes îles rocheuses: « Voir Naples et mourir, » dit le proverbe italien. Au-dessus des Champs Phlégéens, cratères morts, secs ou remplis par des lacs, s'élance le double sommet du Vésuve, volcan terrible qui n'a pas 1 000 mètres de haut. De sa coupe s'épancha, il y a 1 800 ans, le flot de lave et s'éleva le nuage de cendres qui ensevelirent Herculanum, Stabies et Pompeïe. Surprises, et soudain bloquées dès les premiers crachats du volcan, ces trois villes passèrent en quelques heures de l'ardente illumination du ciel napolitain à l'obscurité sans lueurs du sein de la terre. L'une d'elles, peu à peu déblayée, Pompeïe, a revu le jour. C'est une morte qui n'a point senti la corruption : telle elle descendit dans l'ombre, telle elle remonte à la lumière après dix-huit cents ans de sépulcre, sans aucune des moisissures du tombeau, intacte avec ses rues étroites bordées de maisons basses, ses cours, ses jardins, ses dieux, ses statues, ses peintures. Si la maîtresse du monde, Rome, n'a laissé que des décombres et une poussière historique autour de quelques grands monuments ébréchés, Pompeïe est restée la bonne ville de province du siècle des premiers Césars; cachée sous le sol, elle a échappé aux guerres, aux incendies, aux ren-



Pompeie.

versements, aux « embellissements, » au temps meurtrier lui-même, et ce cadavre, sur lequel soixante générations ont passé, éveille une impression de gaieté, de jeunesse et de vie.

Palerme (220 000 hab.), port de mer et capitale de la Sicile, est assise au pied du mont Pellegrino, dans le bassin fécond de la Conque d'Or.

Turin (213 000 hab.) en italien *Torino*, dans une large plaine, en vue des Alpes, sur le Pô, est une ville froidement régulière. Elle a perdu la moitié de son importance depuis qu'elle n'est plus la capitale de l'Italie.

Milan a 200 000 âmes, plus de 260 000 avec son faubourg de Corpi Santi. Située entre les Alpes et le Pô, dans une plaine féconde, elle fut l'une des cités les plus importantes, les plus riches, les plus illustres du moyen âge; c'est encore une ville très-animée.

Florence (*Firenze*), peuplée de 167 000 âmes, a servi pendant quelques années de capitale à l'Italie. Cette ville aux vieux palais grandioses, la mère ou la nourrice de tant de grands hommes, l'Athènes italienne, occupe les deux rives de l'Arno, qui a son embouchure à quelques kilomètres au-dessous de la ville de *Pise* (50 000 habitants). Cette dernière cité, Pise la Morte, comme disent les Italiens, eut autant d'habitants qu'en renferme aujourd'hui Florence : on y compta 150 000 âmes, comme à *Sienne*, autre cité toscane dans les montagnes du bassin de l'Ombrone. Pise n'est plus le grand port du littoral étrusque; *Livourne* (*ivorno*), qui l'a remplacée, est une ville de commerce à moitié juive, à la veille de contenir cent mille habitants.

Le port de Turin, *Gênes* (*Genova*) renferme 130 000 habitants. Gênes la Superbe a des palais de marbre en amphithéâtre, demeures d'une fière aristocratie dans les jours de gloire où cette ville dominait la mer et commandait aux îles grecques, à la Crimée et aux côtes d'Orient. Elle a donné au monde Christophe Colomb.



Venise.

Le Génois, homme avide, mercantile, tenace, ingénieux, jamais en défaut, émigre partout, brocante partout, fait partout fortune. C'est la Ligurie, autrement dit l'étroit littoral compris entre les Apennins et la mer Génoise, qui envoie le plus d'Italiens au delà des mers, surtout à la Plata. C'est une bien belle patrie qu'ils abandonnent, lorsqu'ils s'embarquent pour l'Amérique avec le rêve doré d'en revenir aussi riches qu'ils sont partis pauvres. La côte ligurienne, au sud-ouest de Gênes, est la ville d'hiver, et quelque peu la ville d'été de l'Europe; elle est devenue sa serre chaude, l'asile de ses convalescents, le recours de ses poitrinaires, le dernier espoir, souvent trompé, de ses hommes faibles ou fourbus et de ses vieillards. Elle méritait bien cette haute fortune : car si nous avons en Europe des sites plus grands que ceux de la *Corniche* italienne ou française, — Albenga, San-Remo, Bordighera, Menton, Monaco, Cannes, — il n'en est pas de plus harmonieux, de plus brillants, de plus gais, de mieux faits pour donner au mourant la volonté de vivre.

Gênes avait ruiné Pise. A son tour elle perdit la prépondérance devant *Venise* (*Venezia*), qui domina sur les mêmes mers, sur l'Istrie, la Dalmatie, la Morée, l'Archipel, Candie et Chypre. Venise n'a plus que 129 000 habitants. Cent quarante grands palais, presque tous délabrés ou déserts, rappellent qu'elle fut longtemps le siége d'une aristocratie formidable. Rattachée maintenant à la terre ferme par un pont colossal de 222 arches, la « Ville des Eaux, » la « Cité des Lagunes, » s'élève dans l'Adriatique, sur des bancs de sable que les alluvions des fleuves auraient déjà noyés dans un marais, si de grands travaux ne les avaient détournées. Des canaux troubles, parfois même fétides, coupent ces îles en tout sens, bordés de maisons qui trempent leur pied dans le flot : « As-tu vu Baïa, dit Gœthe, tu connais la mer et les poissons. Voici Venise, le marais et les grenouilles. » Mais ce « marais » reflète quatre cent cinquante ponts,

des demeures élégantes, des monuments puissants, des pierres glorieuses, et, quelque chemin qu'y prenne la gondole, elle vogue toujours entre de grands souvenirs. Toutefois, bâtie dans un cul-de-sac de la mer, Venise la Belle n'a pas eu le destin qu'auraient pu lui valoir l'intelligence, la ruse, la patiente ambition, l'impitoyable fermeté de ses maîtres : conduite comme Rome, elle n'a même pas égalé la puissance de Carthage. Sise au bord de l'Atlantique, peut-être elle eût colonisé le monde. Le voisinage de Trieste lui interdit l'espoir de redevenir la « Reine de l'Adriatique. »

Bologne (116 000 hab.), ville universitaire aux monuments curieux, est située entre les Apennins, le Pô inférieur et le rivage marécageux de Ravenne.

Messine (112 000 hab,) a donné son nom au détroit qui sépare l'Italie de la Sicile. C'est la seconde ville de l'île triangulaire; la troisième, *Catane*, au pied de l'Etna, n'a pas moins de 85 000 âmes.

TURQUIE D'EUROPE

Les Balkans. Le Danube et les fleuves côtiers. — Peuplée dans l'antiquité, au nord par des tribus sauvages dont les Hellènes ne nous ont guère laissé que les noms, au sud et sur les côtes par des colonies grecques, la Turquie d'Europe fut au moyen âge le nœud de l'empire d'Orient. Lentement démembrée, puis totalement conquise, puis longuement foulée par les Turcs, nation mahométane venue de l'Asie centrale, elle est tombée dans la barbarie.

Sa situation est admirable, à l'extrémité de l'Europe, à deux pas de l'Asie, près de l'Égypte, entre la mer Noire

qui touche au Caucase, et la mer Adriatique qui baigne l'Italie et s'ouvre sur le bassin central de la Méditerranée. Le bonheur de posséder le bas Danube, route entre l'Asie et l'Europe centrale, des côtes magnifiquement coupées, des ports excellents, la variété, la beauté, la fécondité du sol, lui assurent un avenir de prospérité dont les envies et les haines des peuples qui l'habitent retarderont longtemps l'aurore. La Turquie, comme l'Autriche, est pleine de frères ennemis.

Diminuée de la Grèce en 1827, la Turquie n'a plus que 53 à 54 millions d'hectares, l'étendue de la France, mais avec une population bien moindre, évaluée tantôt à 18 500 000 âmes, tantôt à 15 000 000, tantôt à beaucoup moins encore.

La Turquie ne porte point de monts exceptionnellement élevés; ses pics supérieurs ne dépassent pas 3 000 mètres. Pourtant l'Europe n'a pas de pays plus montagneux et l'altitude moyenne de la presqu'île des Balkans (la Turquie sans la Roumanie, mais avec la Grèce) est d'environ 580 mètres, c'est-à-dire qu'elle n'est dépassée dans notre partie du monde que par la hauteur moyenne de la Suisse et par celle de l'Ibérie. Dans toute cette immense péninsule, il n'y a que 550 000 hectares de plaines, moins que l'aire d'un département français.

Des chaînes, ancien Hœmus, dont on rassemble les 33 millions d'hectares sous le nom de Balkans, s'y croisent en tous sens, ne laissant place qu'à des bassins de lacs, à d'étroites vallées, à des gorges de torrents. Sur ces chaînes ondulent des forêts rapidement décroissantes, menacées dans leur existence même par l'étourderie et la rapacité des montagnards.

La grande artère de l'empire, le Danube, engloutit les rivières les plus abondantes du pays, la Save, la Morava serbe, l'Olt, le Prouth. Ce fleuve arrive à la mer Noire avec le tribut de 80 millions d'hectares occupés en partie par des montagnes élevées et même des massifs à glaciers; aussi jette-t-il en moyenne 9 180 mètres cubes d'eau par

seconde, près de quatre Rhônes, à l'espèce de lac orageux et perfide que les Anciens avaient ironiquement appelé la *Mer Hospitalière* — c'est là ce que signifient les mots grecs de Pont-Euxin. — En grande crue, le débit monte à 30 000 mètres, deux Rhônes et demi débordés; en grande sécheresse, il descend à 2 000 mètres, cinq Rhônes à l'étiage. Le delta du Danube appartient aujourd'hui tout entier à la Roumanie, pays tributaire de la Turquie : il commence en aval du port commerçant de Galatz, à une douzaine de lieues au-dessous du confluent du Prouth. La branche du nord, la Kilia, enlève plus de la moitié de la masse d'eau; la branche méridionale se partage en deux bras, le Saint-George et la Soulina, cette dernière plus navigable que les autres branches par la nature et par l'art. Le delta comprend 210 000 hectares de terres émergées, de vases, de joncs, de lacs, de rivières venant du Danube quand le Danube gonfle et retournant au Danube quand le Danube baisse de niveau pendant les chaleurs. Il empiète annuellement sur la mer Noire, le fleuve amenant avec ses eaux environ 6 millions de mètres cubes de troubles par an. Des hommes de toutes nations, des Russes, des Petits Russes, des Bulgares, des Roumains, des Grecs, ont leur demeure fixe ou temporaire dans le delta danubien.

Les autres cours d'eau de la Turquie vont directement à la mer. La Maritsa, le Vardar, la Strouma, ne valent point le Danube : aucun n'atteint même à la grandeur d'un tributaire du puissant fleuve, la Save, rivière merveilleusement pure qui a son embouchure à Belgrade. La Save court longtemps entre la Turquie et l'Autriche, et par conséquent sépare deux empires sans séparer deux peuples, car tous ses riverains sont Slaves, et Slaves de même langue, aussi bien dans les Confins Militaires, dépendance de Vienne, que dans la Bosnie et la Serbie, terres de Constantinople.

La Maritsa, l'ancien Hebros où flottèrent un moment les membres déchirés d'Orphée, passe à Andrinople et va

se perdre dans l'Archipel près du port d'Enos, vis-à-vis de l'île de Samothrace. Le fangeux Vardar, qui se termine dans le golfe de Salonique, est l'ancien Axios, qu'Homère appelle modestement le plus beau des courants de la Terre. La Strouma, le Strymon des Grecs, s'achève également dans l'Archipel, en face de la presqu'île du mont Athos, l'une des trois pointes du trident que projette en mer la péninsule salonicienne : elle porte aussi le nom de *Kara-Sou*, deux mots turcs signifiant en français la Noire-Eau. Ces noms d'Eau-Noire, d'Eau-Blanche (*Ak-Sou*), de Montagne-Noire (*Kara-Dagh*), de Mont-Blanc (*Ak-Dagh*), de Lac Noir (*Kara-Koul*), se reproduisent dans tous les pays qu'occupent les nations de langue turque : on les trouve dans l'Europe ottomane, dans la Turquie d'Asie, en Turkestan, en Sibérie. Cette monotomie de nomenclature n'est pas la seule qu'il faille condamner sur le plan du monde; les Anglais avec leurs noms de flatterie comme Victoria et leurs noms de gloire militaire comme Waterloo ou Wellington; les Yankees avec leurs éternelles répétitions de tous les lieux célèbres de l'Europe et du reste de la Terre; et à une époque plus ancienne les découvreurs, les conquérants, les missionnaires, les pionniers espagnols, portugais et canadiens, avec leurs *santo*, leurs *sâo*, leurs *saint*, leurs *vera cruz*, leurs *exaltacion*, leurs *conceiçâo*, leurs *espiritu santo*, et ainsi de suite sans règle et sans mesure, ont extraordinairement enlaidi la plupart de nos cartes : sans cet excès d'appellations patriotiques ou religieuses, elles seraient couvertes de noms originaux, souvent très-sonores, que les nations dites sauvages avaient donnés aux monts, aux plaines, aux vallées, aux lacs, aux sources, aux rivières, aux lieux, dans diverses langues éminemment pittoresques.

Ces petits fleuves, les torrents de leur bassin et en général les cours d'eau de la Turquie, ont leurs cañons ou fissures profondes. La plus belle de ces étreintes de la roche est peut-être celle du Lim, reconnue depuis quel-

ques années seulement. Une terreur superstitieuse en éloignait les montagnards slaves du pays, mais des explorateurs de l'Europe occidentale, attirés précisément par les menaces de mort dont l'imagination du peuple avait rempli ce passage sévère, ont récemment descendu le Lim sur un radeau, d'un bout à l'autre de l'entaille, et ils l'ont fait sans peur, mais aussi sans péril. Il n'y ont trouvé ni cascades affreuses, ni cavernes aspirantes, ni génies ennemis, mais seulement une eau presque toujours calme, régulière et profonde entre des roches solennelles, et parfois, sur quelque lambeau d'estran, les traces du philosophe à fourrure, l'ours, dont nul téméraire ne trouble ici les patriarcales demeures. Le Lim est un affluent de la Drina, rivière qui va se perdre dans la Save après avoir séparé la Bosnie de la Serbie, et qu'il ne faut pas confondre avec le Drin, rivière albanaise du bassin de l'Adriatique.

Races diverses, nations ennemies. — Les 15 à 18 millions d'hommes qui vivent en Turquie, sous les divers climats créés par des altitudes et des expositions diverses, cultivent au nord, sur le Danube et dans la montagne, les plantes de l'Europe occidentale et centrale, au midi celles de la Provence et de l'Italie. Ils n'appartiennent ni à la même race, ni à la même langue, ni à la même religion. Cette contrée, point de rencontre de l'Ancien Continent, également accessible par la mer, par les plaines du nord, par le val du Danube, a été de tout temps piétinée par les chevaux des conquérants : elle est si belle que les envahisseurs y sont restés.

Turcs. — La race dominante des Turcs ou Osmanlis, numériquement l'une des plus faibles, habite surtout Constantinople, les environs de cette ville, les principales cités de l'empire et la Bulgarie orientale, autour de Choumla, des Balkans au Danube et à la mer Noire. On tient les gens

de cette nation pour indolents de corps, paresseux d'esprit, médiocrement intelligents, mais honnêtes, débonnaires, résignés, courageux, tenaces dans la guerre et très-aptes au commandement. Ils ne sont guère qu'un million d'hommes, au plus douze cent mille, et leur nombre diminue constamment. Leur langue n'a point de rapport avec les nôtres : parlée en divers dialectes sur d'immenses espaces, dans l'Asie Mineure, en Perse, dans l'Asie centrale et septentrionale, et jusqu'en pleine Russie, elle a des liens de parenté avec le hongrois, le finlandais et d'autres idiomes dit agglutinants. Sa richesse de mots est extraordinaire parçe qu'à ses propres termes elle a mêlé un nombre considérable de termes arabes et de termes persans. Lorsque les Osmanlis, de horde sauvage, ignorante, nomade et batailleuse, devinrent un peuple puissant campé au milieu de nations policées, il leur fallut emprunter à l'arabe, langue religieuse, et au persan, langue littéraire de l'Orient, tous les mots d'un nouvel et vaste horizon d'idées, mais la grammaire garda sa pastorale simplicité, et en somme le turc resta le turc. Les Osmanlis professent l'Islam.

Albanais. — Les Albanais, que les Turcs appellent Arnautes, se donnent eux-mêmes le nom de Chkipétares ou gens de la Montagne. Leur origine est obscure : tantôt on les fait descendre d'une peuplade venue du Caucase aux derniers jours de l'empire Romain; tantôt (c'est l'avis du plus grand nombre), on les rattache au tronc des antiques Pélasges, peuple agriculteur qui foula le sol de la presqu'île grecque avant les Grecs eux-mêmes. Ces Pélasges, qui sans doute étaient les parents des Hellènes en même temps que de plusieurs des vieilles nations de l'Italie, ont laissé des monuments d'une grandeur brute qui étonne, et d'une solidité qui défie les siècles : toujours debout lorsque des bâtisses dix fois plus jeunes croulent et vont tomber, ces murailles pélasgiques sont, malgré leur noire antiquité, malgré leur sans-apprêt puissant,



Albanais.

moins anciennes, moins lourdes, moins grossières que les murs cyclopéens visibles encore dans les mêmes pays que les monuments des Pélasges, c'est-à-dire dans

Péloponèse (principalement dans l'Arcadie) et dans la portion méridionale de l'Albanie, jadis l'Épire. Pressés par les Hellènes, plus intelligents ou mieux armés qu'eux, les Pélasges reculèrent devant ce peuple nouveau. Dans le Péloponèse, dans la Hellade, en Italie, ils furent détruits ou diminuèrent et disparurent, ou se fondirent dans des éléments nouveaux, et leur vieille langue, qu'on croit avoir eu plus de fraternité avec le celte qu'avec le grec, aurait servi de base au latin (?) Ils ne se seraient maintenus que sur le territoire haché de l'Albanie de nos jours. Vers le milieu du quinzième siècle, les Turcs devinrent les maîtres du pays après une lutte où brilla l'Albanais Scanderbeg, l'un des héros les plus audacieux que l'histoire connaisse.

Les douze à quinze cent mille Chkipétares parlent une langue très-dure qui gagne continuellement de nouveaux villages par suite de la malléabilité des Slaves. Sur la frontière changeante qui la sépare des idiomes des Slaves du Sud, les Albanais, beaucoup moins ductiles et beaucoup moins polyglottes que les Serbes et les Bulgares, apprennent peu la langue de leurs voisins, mais leurs voisins apprennent beaucoup la leur. Il en résulte que, dans toute l'étendue de la zone frontière, l'albanais sert aux relations des divers peuples contigus ou entremêlés, puis que de proche en proche il devient l'idiome national.

Les Albanais forment un peuple à moitié sauvage, très-énergique, terrible dans les combats, avide de gain, de mouvement, de coups à donner et à recevoir, cruel, sans scrupules et porté au métier de condottière. Comme ils appartiennent à des *phars* ou clans jaloux entre eux et à des religions ennemies, la Turquie lève dans le pays même les soldats qu'il lui faut pour y combattre l'indépendance nationale : au dedans, l'Alba-

nie se déchire de ses propres mains, clan contre clan, musulman contre catholique ou grec; au dehors, elle fournit depuis des siècles les mercenaires qui sont le plus robuste pilier de l'édifice impérial; on ne saurait compter les soldats de fortune, un tiers héros, deux tiers brigands, qui sont devenus généraux, gouverneurs de province, dompteurs de révoltes et quelque peu bourreaux au service du « grand seigneur ».

On dit les Albanais beaux dans la montagne, petits et laids sur la côte. Le petit fleuve Scoumbi les divise en deux grandes familles : au nord les Guègues ou Albanais Rouges dans l'ancienne Illyrie, au sud les Tosques dans l'ancienne Épire. Il y a des différences notables, autant, par exemple, que du français à l'espagnol, entre les dialectes de ces deux tribus.

Grecs. — Les Grecs, la nation la plus vive, la plus intelligente, la plus brillante, la plus active, la moins scrupuleuse, la plus commerçante et la plus riche de la Turquie, occupent, au nombre d'un million à douze cent mille personnes, les îles et les côtes de l'Archipel et les grandes villes au sud des Balkans.

Slaves. — Les peuples de race ou seulement de langue slave font à eux seuls plus du tiers des hommes vivant en Turquie. En Bulgarie avant tout, puis dans la Roumélie et dans la plus grande partie de la Macédoine, vivent les Bulgares, nation de quatre millions d'hommes qui ne sont que très-imparfaitement slaves, ayant pour ancêtres des barbares de lignage turc ou peut-être mongol, qui, venus de l'Asie Centrale, habitèrent quelque temps sur les bords de la Volga, d'où leur nom de Bulgares (Volgares). Race très-laborieuse, très-prolifique, amie de la paix et de la vie des champs, les Bulgares ont longtemps passé pour une tourbe de rustres sans intelligence, tandis qu'ils possèdent au contraire d'admirables dispositions pour l'industrie et un goût vif et pur pour

les arts. Ils gagnent incessamment devant eux, sauf toutefois sur les Albanais; ils ont déjà réuni à leur nation beaucoup de vallées où résonnait il n'y a pas très-longtemps encore la langue grecque et où l'on n'entend guère plus que le bulgare, idiome primitivement non slave, devenu slave par métamorphisme, mais conservant encore des traces de son ancienne originalité. Les Bulgares appartiennent à la religion grecque ou au catholicisme.

En Serbie, les Srb, ou Serbes, usent de la mieux conservée des langues slaves, d'un parler qui a de fort grands rapports avec le langage dans lequel la Bible fut pour la première fois traduite à l'usage des tribus de sang slavon : langage fort, plein, sonore, abondant en désinences, que nous appelons le slavon d'église. Ce premier des idiomes de la famille qu'une œuvre littéraire ait fixé se parlait on ne sait où, en Serbie, en Mœsie, en Carniole ou autre part encore, en tous cas chez des Jougo-Slaves. On le regarde à tort comme le père des idiomes slaves; ce n'en est qu'un frère aîné. Les Serbes sont de la religion grecque. Avec leurs frères, les Bosniaques, les Herzégoviniens, les Monténégrins, ils constituent en Turquie seulement, sans compter les Serbes de la plate Sirmie et tous leurs autres compatriotes d'Autriche, une nation de 2 500 000 hommes qui espère bien réunir un jour tous ses tronçons. Œuvre difficile peut-être; aussi le Serbe dit-il : « *Sama slogo spasiva srbi.* — L'union seule peut sauver les Serbes! »

Roumains. — Sans les Macédo-Valaques, peuple de plusieurs centaines de milliers d'âmes établi principalement en Thessalie, autour de Metzovo, les Roumains (appelés aussi Moldo-Valaques ou simplement Valaques) sont cinq millions en Moldo-Valaquie et sur la rive droite du Danube. Cette nation, qui se ressent encore d'un long esclavage, se forma, dans les derniers siècles de la puissance romaine, par le mélange des vieilles tri-

bus daces avec les colons italiens et gaulois transplantés en Dacie par l'empereur Trajan, après la conquête du pays par des légions habituées à vaincre. Quant aux Macédo-Valaques, ils doivent provenir des colons latins que l'empereur Aurélien fit passer de la Dacie dans la Mœsie, c'est-à-dire de la rive septentrionale à la rive méridionale du Danube, lorsqu'au déclin de l'Empire il dut céder la Roumanie actuelle aux nations guerrières du Nord et prendre pour limite le fleuve qu'avait dépassé le glorieux Trajan. Les Macédo-Valaques sont aussi nommés les *Zinzares*, de leur façon zézayante de prononcer *zinz* le mot roumain *tchintch* (cinq). Les Roumains, qui professent la religion grecque, usent d'une langue absolument distincte des idiomes slaves, du hongrois et de l'allemand qui l'entourent, en même temps qu'extrêmement rapprochée de nos parlers latins, en dépit d'un grand mélange de racines slaves, venues surtout de ce que le slavon d'église fut la langue religieuse et littéraire de la nation jusqu'en 1643. Il y a également dans ce langage un certain nombre de racines grecques introduites à l'époque où le pays était pressuré par les Phanariotes, fonctionnaires grecs au service du sultan. Il a fallu au roumain, tour à tour opprimé par le verbe slave et par le verbe grec, une grande force de résistance, une puissante sève rustique pour triompher des langues puissantes qui le menaçaient.

Nations positives et nations négatives. — Ainsi la Turquie renferme cinq nations que nous appellerons positives, parce que chacune d'elles a jeté dans le sol des racines profondes : les Turcs, le moins enraciné de ces cinq peuples, mais jusqu'à ce jour le maître du pays ; les Albanais, race dure qui depuis longtemps aide les Turcs à tenir les autres nations sous le joug, non-seulement dans la Turquie d'Europe, mais aussi dans les terres d'outre-mer qui relèvent du grand seigneur; les Grecs, colons du littoral deux mille ans au moins avant qu'on connût le nom même des Turcs; les Slaves, les

derniers venus, mais les plus nombreux ; les Roumains, peuple envahissant, que son premier élément, les Daces, rattache immémorialement aux plaines du bas Danube et au vaste bossellement des Carpates. Ces derniers sont les vrais fils du sol, quoiqu'on se plaise à les faire exclusivement « latins » à cause de leur langue, et qu'on donne ainsi plus d'importance à la greffe latine ou même à la greffe slave qu'à la sève du tronc primitif.

A côté de ces nations positives, on compte 500,000 Circassiens ou Tatares récemment immigrés, qui ne semblent pas devoir faire grande souche dans le pays, et trois nations que nous appellerons négatives (malgré l'influence de deux d'entre elles), parce qu'elles ne se fixent point au sol, ou du moins très-peu. L'une des trois, celle des Bohémiens, est faite de vagabonds; les deux autres, celles des Arméniens et des Juifs, se composent de marchands cosmopolites, gens de boutique et non gens de labour, financiers, brocanteurs, brasseurs d'affaires, usuriers et expropriateurs qu'on est tenté de ranger dans la catégorie des classes dangereuses. On estime ces trois nations à plusieurs centaines de milliers d'hommes chacune.

Le tiers environ des habitants de la Turquie s'adonne à l'Islam. Le pays relève d'un sultan, souverain absolu et chef des musulmans de l'empire, en même temps qu'il est considéré par tous les mahométans comme la suprême autorité religieuse sur la Terre.

Politiquement, la Turquie comprend les pays immédiatement soumis, tant sur le continent que dans les îles, et les pays tributaires.

Pays soumis. — Entre les Balkans, le Despoto-Dagh (ancien Rhodope : 2 600 mètres), la mer Noire et la mer de Marmara, la **Roumélie**, jadis Thrace, comprend le bassin de la Maritsa, et deux bandes littorales, l'une sur la mer Noire, l'autre sur le fleuve qui sépare l'Europe de l'Asie et qui se compose de trois parties : le défilé du Bosphore, l'épanouissement de la mer de Marmara et le couloir

des Dardanelles, que les Grecs nommaient l'Hellespont.

L'origine de ce petit Saint-Laurent — petit en longueur, non pas en volume — le Bosphore, est un courant bleu, profond et rapide, qui verse à la mer de Marmara les eaux que la mer Noire a reçues du Don, du Dniéper, du Dniester, du Danube et des fleuves côtiers du Caucase et de l'Asie Mineure. Pour une longueur de 4 kilomètres, il a 1800 mètres de largeur avec une profondeur moyenne de 27 mètres et demi, et son débit à la seconde doit approcher de 30 000 mètres cubes, deux fois tout ce que lui portent les tributaires de la mer Noire. Il faut donc que la Méditerranée coule à la mer Noire par des contre-courants, autrement celle-ci finirait par se vider.

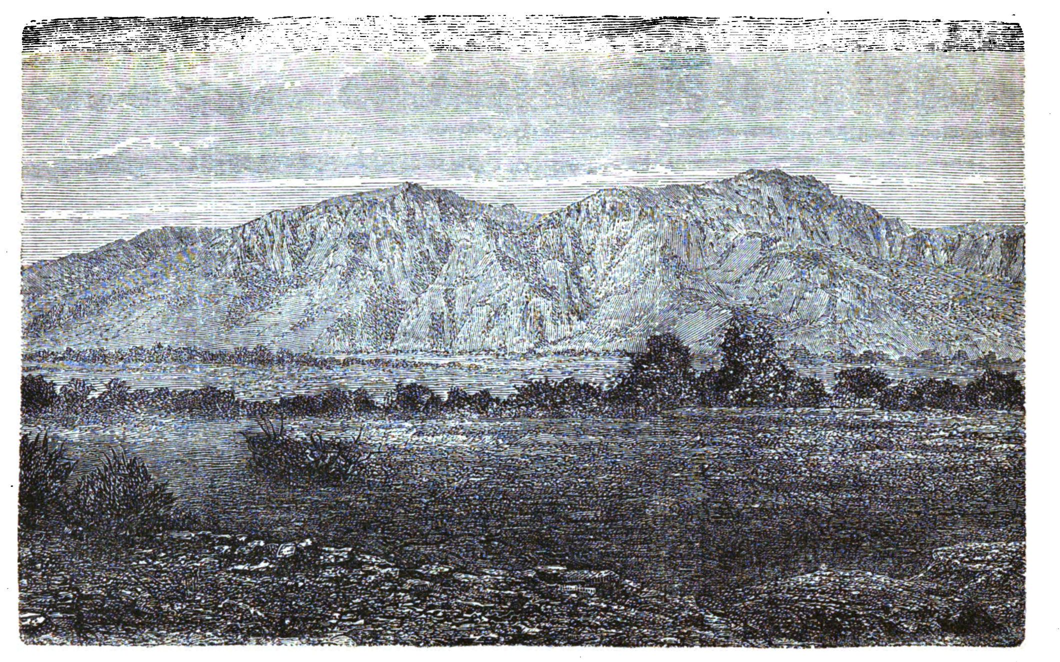
Les flots puissants du Bosphore se reposent dans la mer de Marmara, charmante conque dominée par le fier Olympe de Brousse qui a perdu son éclatant nom grec pour d'obscures syllabes turques. De même le Granique où vainquit Alexandre, le Xanthe, le Scamandre et le Simoïs qui virent flamber Troie, tous les fleuves de ce rivage, tous les monts de cet horizon, toutes les villes de ce littoral, tous les noms de cette vallée dont une rive appartient à la « Mère des peuples, » l'autre à la « Reine de la civilisation, » ont été abâtardis ou traduits du grec au turc, quand il n'ont pas été remplacés par des mots turcs sans rapport avec l'ancienne désignation.

C'est que la nation grecque ne règne plus sur ces détroits : ni en Europe ni en Asie elle n'y a gardé l'empire. Sans doute la Roumélie s'appelle d'un mot qui signifie la terre des Romains, c'est-à-dire des Grecs, — car pour les Barbares qui assiégèrent si longtemps l'empire d'Orient, la majesté de Rome survivait dans Byzance, et les Byzantins avaient hérité du grand nom des Romains, — mais cette province ne mérite plus le nom de « pays grec. » Elle est tout aussi bien turque et bulgare, sans parler des gens de toute origine qui remplissent en partie la ville de Constantinople. En Roumélie, les Bulgares tiennent surtout l'intérieur du pays, les Turcs ont Constan-

tinople et ses environs ; les Grecs, le littoral et les villes. La résidence du grand seigneur, Constantinople, appartient à la Roumélie ; de même Andrinople, seconde ville de la Turquie d'Europe.

La **Macédoine**, d'où partit Alexandre le Grand pour conquérir la moitié du monde ancien, borde l'Archipel et va du Rhodope à l'Olympe, le brillant séjour des dieux grecs. Quinze monts environ reçurent le nom d'Olympe chez les Hellènes de l'Europe, de l'Asie et des îles, mais nul n'était aussi digne de porter la cour des Immortels faits de jeunesse et nourris d'ambroisie. Cette belle montagne se lève à bien près de 3000 mètres, sur le rivage même du golfe de Salonique, tout près de la Macédoine, en terre thessalienne. Quand le peuple enfant qui la couronna de ses dieux vivait à ses pieds avant d'avoir encore envahi la Grèce, il semblait que des hommes si merveilleusement doués avaient pour destin de soumettre et de remplir au loin les contrées, surtout vers le nord, qui est plus ample, et qui, avec plus d'espace, de fleuves, de grandes vallées, offre plus de prise à qui veut le saisir : si bien qu'un jour la montagne sacrée eût été comme perdue dans le midi de la terre grecque. Mais les Hellènes portèrent tous leurs efforts vers le sud, et quand ils furent les maîtres de la Hellade, du Péloponèse et des îles, ils passèrent les plus belles années de leur âge viril à s'étrangler de leurs propres mains, tandis que le doigt du sort leur montrait en vain le chemin de Byzance, leur plus belle colonie et la porte d'un immense avenir. Et maintenant l'Olympe, loin de se dresser au midi des Grecs, marque au contraire leur vraie limite vers le nord, car à partir de la Thessalie ils cèdent réellement le pas aux Albanais et aux Bulgares.

La Macédoine, semblable en cela à la Roumélie, a sa côte peuplée surtout de Grecs, et son intérieur, le long de la Strouma et du Vardar, peuplé surtout de Bulgares; à l'occident du pays, sur frontière albanaise, des Serbes



Le Mont Olympe.

et des Arnautes se mêlent aux Bulgares; quant aux Turcs, ils ne font qu'un petit nombre. Entièrement grecque est la fameuse presqu'île salonicienne, l'ancienne Chalcidique, petit monde à part, et monde sublime, presque séparé du continent par une dépression où il serait facile de creuser de golfe à golfe un canal navigable. Cette péninsule se termine dans l'Archipel par trois espèces de doigts montagneux : celui de l'ouest regarde l'Olympe à travers le golfe de Salonique; celui de l'est, le mont Athos (1 900 mètres), porte 935 églises et chapelles, des monastères, des *skytes* ou villages d'ermites; sur ses hardis promontoires, dans ses charmants ravins, dans des cavernes forées en roc vif à de vertigineuses hauteurs, se laissent vivre sans penser à rien 5 000 moines grecs d'une merveilleuse ignorance.

La **Thessalie** est le pays des plus vieilles légendes grecques à partir de l'entrée des Hellènes en Europe : là, d'après la mythologie, les Titans entassèrent pour monter au ciel le Pélion (aujourd'hui Zagora, 1 600 mètres) sur l'Ossa (aujourd'hui Kissabos, 1 925 mètres); là vivaient les Centaures, mi-homme, mi-cheval; de là partirent les Argonautes pour conquérir la Toison d'or. La Thessalie va du golfe de Salonique au Bora-Dagh (jadis le Pinde). Grecque lorsqu'Achille aux pieds légers régnait à Larisse, grecque lorsque Xercès força les Thermopyles, grecque lorsque Philippe et Alexandre la traversaient pour aller vaincre Athènes ou Thèbes, cette contrée est encore grecque aujourd'hui. Son petit fleuve a nom Salembria : après avoir coulé dans un bassin qui fut évidemment un lac retenu vers l'orient par de hautes montagnes, il se fraie un chemin pittoresque entre les roches rouges de l'Olympe et de l'Ossa, là même où s'ouvrit, sans doute par un tremblement de terre, la brèche qui vida les eaux du lac. Cette coupure de la Salembria, suite de défilés à la fois très-frais, très-gracieux et grandioses, est le fameux vallon du Pénée, chanté par les Anciens comme le



Un monastère de L Athos

plus beau lieu de la Terre. On le nomme aujourd'hui Lykostomo ou la Gueule du Loup.

Entre le Pinde, le Tcha-Dagh (antique Scardus, 2 600 mètres), la mer Ionienne et la mer Adriatique, profonde ici de mille mètres, et large seulement de 72 kilomètres au plus étroit, s'étend l'**Albanie**, autrefois Illyrie et Épire. L'Albanie est un labyrinthe de montagnes crayeuses de quinze à dix-neuf cents mètres d'altitude, de défilés profonds, de jolis lacs, de torrents arrosant les pâturages d'une nation qui a plus de bergers que d'agriculteurs. Un pays aussi tourmenté mérite cent fois les deux noms que lui ont donné ses habitants, Chkiperia ou Malliesi, tous deux signifiant la Montagne. Ses deux villes principales, *Scodra* ou *Scutari* au nord, et *Janina* au sud, cette dernière avec près de 30 000 âmes, la première avec près de 40 000, se tiennent également au bord d'un lac.

Le lac de Scutari se verse dans la mer par la Boïana; il n'est pas éloigné du Drin, grande rivière sortie du lac d'Ochrida, claire nappe d'eau que ses cent kilomètres de tour mettent au premier rang des Lémans turcs. Le lac de Janina est fait de deux bassins isolés en été, réunis après les pluies, le lac de Janina proprement dit et le « lac de boue, » qui est en effet une sorte de marais; chacun de ses deux bassins s'écoule invisiblement par des *katavothra*, fissures de la roche que continue un cours d'eau souterrain. Dans les montagnes voisines de Janina, peut-être à Janina même, quelques bouquets de chênes proviennent sans doute des arbres prophétiques de Dodone, l'oracle le plus ancien de la Grèce, le lieu autour duquel vivaient ces *Graïkoï* dont les Romains ont fait peu à peu passer le nom à toute la grande nation des Hellènes. Dans ce même pays, en tirant sur le golfe d'Arta, coulent une rivière et deux ruisseaux dont la renommée fut terrible, l'avare Achéron, le bourbeux Cocyte, le Phlégéton roulant des flammes. Qui voit aujourd'hui ces trois fleuves du Tartare profond, qui ont perdu leurs noms

terribles pour des noms vulgaires, cherche et ne trouve pas ce qu'ils purent avoir d'assez lugubre pour devenir les rivières du royaume des Ombres. Ce sont tout au plus des eaux lourdes dans une plaine fiévreuse qui fut peut-être un marais mortel. Mais des flots profonds et noirs, de grands arbres versant les terreurs de l'ombre sur des eaux dormantes, des reptiles, des bêtes visqueuses, la fièvre et la mort embusquées dans la vase, en fallait-il plus aux Grecs pour imaginer des Enfers? L'Achéron passe dans le pays des Souliotes, Albanais mêlés de Grecs, fameux par l'héroïsme qu'ils déployèrent il y a cinquante à soixante ans contre les Turcs.

Cette Albanie si tourmentée, possédant encore de belles forêts de hêtres, de chênes et de pins hantées par les ours, appartient presque entièrement aux Albanais, mais tous les Albanais n'y sont pas contenus, pas plus que tous les Bulgares en Bulgarie, tous les Serbes en Serbie, tous les Roumains en Roumanie ou tous les Grecs en Grèce. Il y a des Slaves dans les cantons occidentaux et septentrionaux, des Grecs dans les vallées méridionales, dans la noire Épire d'Homère, qui est la portion la plus nue de toute l'Albanie.

L'**Herzégovine** supporte impatiemment le Turc. Ses habitants, slaves et chrétiens, vivent sur des plateaux arides, sur des monts disloqués, secs, chauves, et dans des gorges dont les torrents coulent à ciel ouvert à la rencontre de la Narenta, tributaire de l'Adriatique, quand ils ne filtrent pas imperceptiblement dans les fissures du calcaire ou ne sautent pas tout d'un coup dans un gouffre. Mais ces eaux perdues gagnent pour la plupart la mer allongée qui sépare la Turquie de l'Italie, car elles vont rejaillir en fontaines splendides sur le littoral de la Dalmatie, à quelques kilomètres seulement de la vague qui doit les engloutir. Cette Dalmatie, province autrichienne, qui, sauf des colonies italiennes, a pour habitants des Slaves de même idiome que les Herzégoviniens,

n'est d'ailleurs qu'une étroite langue de terre, et du sommet des Alpes cassées, stériles et sans bois de l'Herzégovine, on voit comme à ses pieds les flots bleus dont il semble qu'on est moins séparé en longueur qu'en hauteur, tant on règne fièrement sur les gorges nues, éclairées, ardentes, qui vont de l'arête herzégovinienne à la rive dalmate. La principale rivière du pays après la Narenta, le Trebenstitsa, passe pour aller former outre monts la superbe source de l'Ombla, près de Raguse. La plus grande ville de l'Herzégovine est *Mostar*, sur la Narenta.

Dans la **Bosnie**, région de montagnes hachées, on retrouve aussi les pertes et les renaissances de torrents communes aux districts calcaires. Ce pays appartient au bassin de la Save, rivière qui le sépare de l'Autriche où se prolonge au loin la nation slave des Croates et des Bosniaques turcs : seulement les Slaves autrichiens sont tous chrétiens, tandis que sur les domaines du sultan un très-grand nombre professent la religion de Mahomet. La ville majeure du pays bosniaque s'appelle de deux noms : en turc et officiellement *Bosna-Seraï*, en slave et réellement *Sarajevo*. Aux cinq sixièmes musulmane, elle borde un tributaire de la Bosna, rivière du bassin de la Save qui a donné son nom au pays. Les Turcs la nomment la « Damas du Nord, » sans doute à cause de la beauté de ses eaux, de la fraîcheur de ses jardins.

La **Bulgarie** court des Balkans au Danube, de la mer Noire à la Serbie. Province très-fertile, grenier de Constantinople et d'une partie de l'empire, elle se termine sur la mer Noire, où elle possède le port de Varna et l'une des embouchures du Danube. L'espèce de trapèze marécageux compris entre la mer Noire et le Danube, à partir du grand détour vers le nord suivi du revirement à angle aigu qui porte le fleuve vers la fourche du delta, puis vers la mer, se nomme la *Dobroudja*. Il a été

récemment le principal site d'une immigration lamentable, d'une véritable exode : des centaines de milliers de Circassiens fuyant le Caucase et de Tatars quittant la Crimée, ont été jetés par le gouvernement turc en diverses provinces d'Asie et d'Europe, surtout en Bulgarie, et plus particulièrement encore dans la Dobroudja. De 400 000 immigrants, d'autres disent de 600 000, plus de la moitié sont morts de misère, de pauvreté, de fièvres, de nostalgie, dans des colonies mal placées, mal installées, mal conduites, à la fois négligées par les Turcs, abhorrées par les chrétiens, et peu soutenues par les colons eux-mêmes, qui pour la plupart étaient des gens de montagnes, de fiers guerriers, et un peu des pourvoyeurs de harem, plutôt que des cultivateurs tranquilles habitués au labour, au jardinage, au pastorat dans les plaines. Ainsi ce mouvement de peuple n'aura profité à personne, sauf peut-être à la Russie qui y perd des ennemis : la Turquie n'en a point été fortifiée et les tribus immigrantes en ont terriblement souffert. La Bulgarie ne nourrit donc pas seulement les Bulgares dont elle tient son nom, mais renferme aussi des Circassiens, des Tatares, de compactes colonies de Turcs, de petits districts roumains. Elle a pour principales villes *Vidin*, *Routchouk* et *Silistrie*, toutes trois sur le Danube. Au temps de la plus grande puissance des Bulgares, les tsars et les évêques de la nation résidaient dans une cité singulière en même temps qu'admirable par ses roches coupées, ses escarpements, ses gorges, ses fissures, ses plates-formes et ses pentes chargées de maisons, sa Iantra qui lave en courant des parois calcaires : cette ville est *Tirnova;* la Iantra marche au Danube.

Iles. — Une île de la Méditerranée propre, la Crète, et quatre îles de l'Archipel, Thaso, Samothraki, Imbro et Limno, relèvent directement du grand sultan.

La **Crète**, comme grandeur, ne le cède en Méditerranée

qu'à la Sicile, à la Sardaigne et à la Corse. Avec ses 862 000 hectares, cette île, à portée de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, fut une des plus anciennes patries de la politesse grecque. Elle s'appela la Crète aux cent villes. Cent villes ennemies, et l'éternelle guerre des cités contre les cités ne s'y apaisa jamais que pour y éclater de nouveau; les noms de ses républiques, dont les plus puissantes furent Gortyne, Cnosse et Kydonie, ceux de ses montagnes revenaient à chaque instant dans les vieilles poésies grecques; on célébrait ses vallées pour leur ombrage, ses cités pour leurs voluptés, ses habitants pour la promptitude de répartie et pour le peu de scrupule à tenir leur parole qui leur valut une réputation semblable à celle des Gascons de nos jours : Gascons parmi les Gascons, car tous les Grecs faussaient la vérité aussi souvent qu'ils la rendaient aimable, et il y avait chez eux beaucoup d'hommes semblables au guerrier vanté par Homère comme « plus habile que les autres mortels dans l'art de prononcer des discours ambigus. »

Après les Arabes au IXe et au Xe siècle, après les Vénitiens, la Crète tomba dans les mains des Turcs qui la nomment Candie. Elle a gardé son beau climat, mais il y a moins de forêts dans les montagnes qui font l'échine de l'île, de son cap le plus occidental à son promontoire le plus oriental. Dans l'est surgissent les monts Pitia ou Lassiti, l'ancien Dicté, tandis qu'à l'ouest s'élancent les Monts-Blancs (en grec Leuca-Ori) ou Asprovouna, faits de calcaires brillant au soleil, d'où sans doute le premier de leurs noms. On les appelle encore monts Sphakiotes, de ce qu'ils portent les villages des Sphakiotes, indomptables montagnards qui se font gloire d'être les descendants peu mélangés des anciens Hellènes de l'île.

Ces Sphakiotes, très-beaux hommes pour la plupart blonds, résistèrent en effet avec acharnement, et presque toujours avec succès, aux divers envahisseurs de la Crète. Tandis que les gens du bas pays apostasiaient sur l'ordre

des Arabes, puis des Turcs, eux, ils sont restés chrétiens; ils ont aussi sauvé leur langue, qui rappelle le vieux dorien, et, en cela, ils n'ont pas mieux fait que leurs frères de la plaine : ceux-ci, tout en acclamant Mahomet par force, ont continué à parler leur grec maternel; aussi le turc est-il presque inconnu dans l'île, sauf dans quelques familles de fonctionnaires.

Si les Sphakiotes ont abandonné l'arc célèbre de leurs ancêtres, ils ont gardé, comme leurs autres frères crétois, les qualités et les vices des Grecs dont ils descendent : à côté du courage brillant, de l'intelligence, de la finesse, de l'esprit de répartie, de l'éloquence, ils sont restés fidèles à l'art d'accommoder le mensonge; ils sont avides et avares (ce qui distingue partout les hommes de montagne); enfin, comme leurs aïeux, ils ont quelque tendresse pour le métier de condottière sur terre ou sur mer. Beaucoup d'entre eux, fatigués de la pauvreté sur leurs champs de pierre, vont tenter la fortune en plaine.

Le monarque des monts Sphakiotes, l'Élino-Séli, a 2 432 mètres; dans le centre de l'île, le Psiloritis (2 420 mètres) ne livre plus aux vents les forêts, au zéphyr les vergers dont il était paré quand on l'appelait l'Ida, mont cher à Vénus : de même que toute l'île, il a été déboisé; au lieu des grandes forêts de la Crète antique, Candie n'a plus que des bouquets de châtaigniers, de pins, de cyprès, d'yeuses, de chênes-lauriers, de caroubiers, d'oliviers, et des vignes aux vins de feu.

Des 210 000 Crétois, un tiers ou un quart professe l'islamisme. Les Crétois musulmans ne se fixent guère hors des villes et loin de la côte; les chrétiens forment la population des champs. Mêlés d'éléments arabes, vénitiens, arméniens, albanais et turcs, longtemps abrutis sous le joug, plus que décimés dans les guerres de l'indépendance, ils ne sont pas encore assez nombreux, ni sans doute assez actifs, pour rendre à l'île sa ceinture de villes élégantes.

Les deux grandes villes de la Crète bordent la côte septentrionale, dotée de ports excellents. Le siége du gouvernement turc, *Candie* ou *Megalo Kastro* (12 000 hab.), a grandement pâti du tremblement de terre de 1856. *La Canée*, en vue des Monts-Blancs, renferme 18 000 âmes.

Thaso, près de la côte de Roumélie, tient 6000 hommes sur un territoire de 20 000 hectares, bosselé de montagnes de 1 000 mètres que noircissent des forêts de pins.

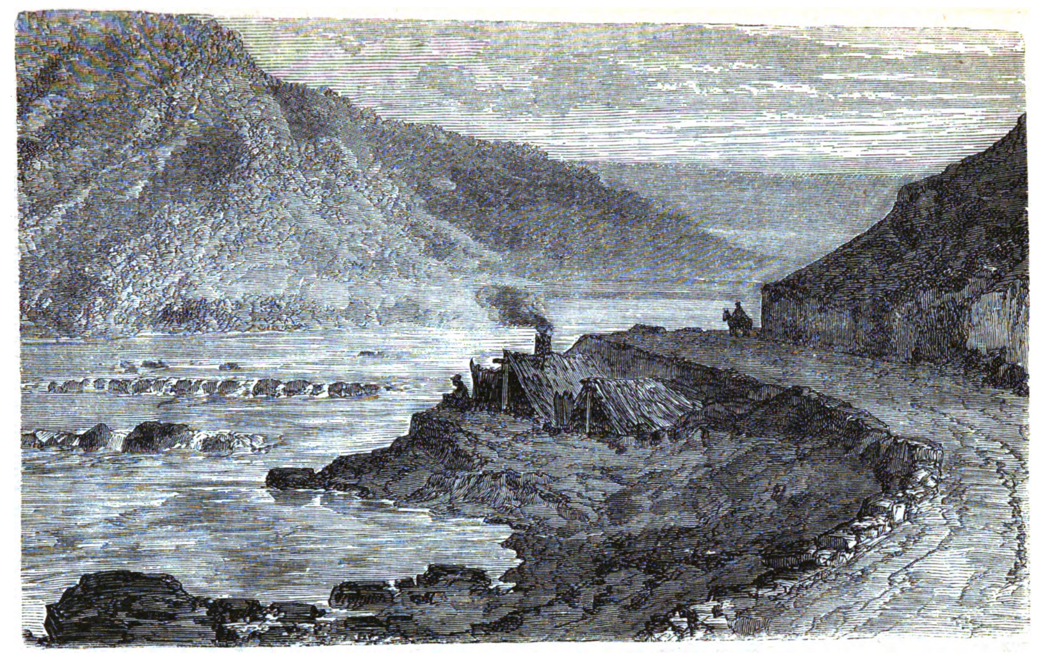
La stérile **Samothraki**, plus éloignée que Thaso du rivage roumélien, vis-à-vis de l'embouchure de la Maritsa, n'a que 2 000 habitants sur 10 000 hectares et manque de ports. Elle porte un mont de 1 600 mètres.

Imbro n'est pas loin de l'Asie, à l'entrée des Dardanelles dans l'Archipel. Comme Thaso, elle étend ses monts (hauts de 500 mètres seulement) sur 20 000 hectares, avec 3 000 habitants.

Limno, ou Stalimène, a fermé ses gueules fumantes; son volcan avait tellement effrayé les Anciens qu'ils avaient fait de Lemnos — c'est le vieux nom de l'île — le séjour de Vulcain, le grand forgeron de dessous terre. 40 000 hectares, 12 000 hommes, pas d'ombrage, beaucoup de fontaines, un excellent sol volcanique, voilà Limno, qui s'éloigne à peu près autant du rivage de Troie (Asie) que de la pointe du mont Athos (Europe).

Ces quatre îles, toutes florissantes au temps des vieux Grecs, et peuplées alors de villes ingénieuses d'où sortaient des poëtes, des artistes, et malheureusement aussi beaucoup de rhéteurs, ont aujourd'hui pour habitants des commerçants, des pêcheurs et des marins parlant le grec moderne. Dans toutes les quatre, la capitale est un petit bourg du nom de *Kastro* (forteresse).

Pays tributaires. — La **Roumanie** ou **Moldo-Valaquie**, vaste de douze millions d'hectares, dont un tiers en forêts, renferme près de cinq millions d'habitants,



Les Portes de Fer.

parmi lesquels 300 000 Bohémiens, et à peu près autant de Juifs, Juifs polonais en Moldavie, Juifs espagnols en Valaquie. Elle comprend deux régions très-ressemblantes par le sol et le climat, tout à fait identiques par l'origine, la langue et la religion de leur peuple : la Moldavie, à l'est des monts Carpates, sur le Sereth et le Prouth ; la Valaquie ou Valachie, au sud de ces mêmes montagnes jusqu'au large Danube.

Cette double province est admirablement située sur le Danube inférieur, qui commence à baigner le pays près d'Orsova, vers le fameux passage des Portes de Fer, nommé en langage turc Demir-Kapi. Le principal affluent qu'y reçoit ce fleuve magnifique, l'Olt, porte exactement le même nom que notre Lot (en latin *Oltis*), appelé encore Olt dans la langue des paysans qui habitent ses rives montagneuses entre la source de la rivière et le confluent de la Truyère à Entraygues. L'Olt s'échappe des hautes plaines de la Transylvanie par les beaux défilés de la Tour Rouge.

La plaine valaque, grande de près de 9 millions d'hectares, et parcourue par des rivières traînantes, est d'une rare fertilité. Quand les sauterelles n'en broutent pas les épis, elle approvisionne l'Occident pour sa part de blé. En en remontant les cours d'eau on arrive dans les Carpates, grâce auxquelles, malgré l'immensité de ses terres basses, la Roumanie doit son altitude moyenne de 282 mètres. Là, sans perdre de vue la plaine opulente qui, moins les irrigations et la population dense, pourrait se dire la Lombardie de l'Orient, on se trouve dans des monts ravissants, les Alpes sans les lacs, sans les glaciers, sans les névés, sur de clairs torrents qui seront les louches rivières du steppe valaque. En Moldavie, le Pion ou Ciacleul monte à 2 720 mètres ; en Valaquie, l'Om ou Caraman s'élève à 2 650. Dans ces montagnes-là, spécialement dans celles de l'Olténie qui se lèvent à l'ouest de l'Olt, se maintint et s'accrut la nation pendant les mauvais jours du moyen âge, tandis que la plaine était in-

juriée, foulée, incendiée par tous les conquérants qui passaient. Quand de meilleurs soleils luirent, qu'il y eut un peu moins de barbares aux prises dans le val du Danube, les gens de l'Olténie essaimèrent au loin dans la plaine.

A la Roumanie ne se borne pas tout le peuple roumain. La capitale d'Étienne le Grand, qui gagna, dit-on, quarante batailles sur les ennemis de sa race, se trouve en dehors de la Roumanie actuelle, à Suciava, dans la Bukovine, province autrichienne. C'est encore en Autriche, dans la Transylvanie, qu'il y a quatre-vingt-douze ans, en 1784, le paysan Hora, « l'empereur de Dacie, » tenta le premier de refaire la patrie complète. Hors de son domaine politique présent, la Roumanie réclame comme siens par la fraternité du sang, l'idiome, les traditions, quatre millions au moins d'autres hommes. Cette moitié extérieure de la nation tient au peuple moldo-valaque, ou n'en est séparée que par des cordons étroits d'étrangers pliant de plus en plus devant la féconde rusticité des Roumains. En Serbie, en Bessarabie, en Transylvanie, dans le Banat de Témesvar et les Confins Militaires, on a remarqué que la race valaque gagne également sur les races voisines. Dans la Bukovine seulement elle recule, devant les Petits Russes. Il y a peu d'années que les Roumains de la Turquie ont rapproché leurs deux tronçons, soumis maintenant à un même hospodar ou prince payant tribut au sultan. La Roumanie a pour métropole Bucharest, l'ancienne capitale de la Valaquie ; pour villes principales Iassy, jadis capitale de la Moldavie, et *Galatz*, port sur le Danube.

La **Servie** ou **Serbie** n'a guère de 1 325 000 habitants sur moins de 4 millions 1/2 d'hectares. Une petite nation dans un petit pays, mais les Serbes ont assuré leur indépendance au commencement de ce siècle par les victoires de deux paysans de la montagne, l'un meunier, l'autre porcher, Karageorg ou George le Noir, et Miloch ; et

leurs frères de Turquie et d'Autriche les considèrent comme le noyau de la future nation des Slaves du sud, que des patriotes rêvent de reconstituer sur le Danube, la Save et la Drave. Il y a d'ores et déjà dix à douze millions d'hommes, Bulgares compris, sur le sol de la « patrie jougo-slave. »

La nation jougo-slave comprendrait la Serbie, peut-être la Bulgarie et les autres districts occupés par les Bulgares, la Bosnie, le Monténégro, l'Herzégovine et sans doute la Dalmatie, une petite partie de la Hongrie, les Confins Militaires, l'Esclavonie, la Croatie, la Carniole et l'Istrie. Elle reproduirait en partie le traditionnel empire de Douchan : sous ce chef, les Serbes commandaient au loin dans les Balkans, sur le fleuve, et les empereurs de Byzance tremblaient devant eux. Beaucoup de vigueur corporelle, de jeunesse d'esprit, de courage, une langue sonore, une poësie héroïque, des chants populaires superbes donnent à ce peuple un rang très-distingué parmi les Slaves.

Des montagnes, qui sur la frontière méridionale du pays s'élèvent à 1 900 mètres environ — c'est l'altitude du Kopavnik; — des forêts profondes, entre lesquelles celles de la Choumadia, d'où sortit l'indépendance de la nation; des arbres à feuilles caduques, et entre ces arbres, le chêne dont les glands engraissent de grands troupeaux de porcs; des torrents bien entretenus d'eau, grâce précisément au couvert des bois, et courant vers la Morava, large affluent du Danube, tels sont les principaux traits physiques de la Serbie. La Morava, la rivière la plus abondante, Danube à part, se forme dans les monts aujourd'hui extraserbiens où la vallée de la Stinitsa vit le désastre de Kossovo et la fin de l'empire de Douchan; soixante-dix-sept mille Serbes, disent les chants nationaux, périrent sous les coups des Turcs dans cette mémorable bataille.

La Serbie nourrit des Serbes, 100 000 Bulgares, et 175 000 Roumains dans le pâté de montagnes qui s'étend

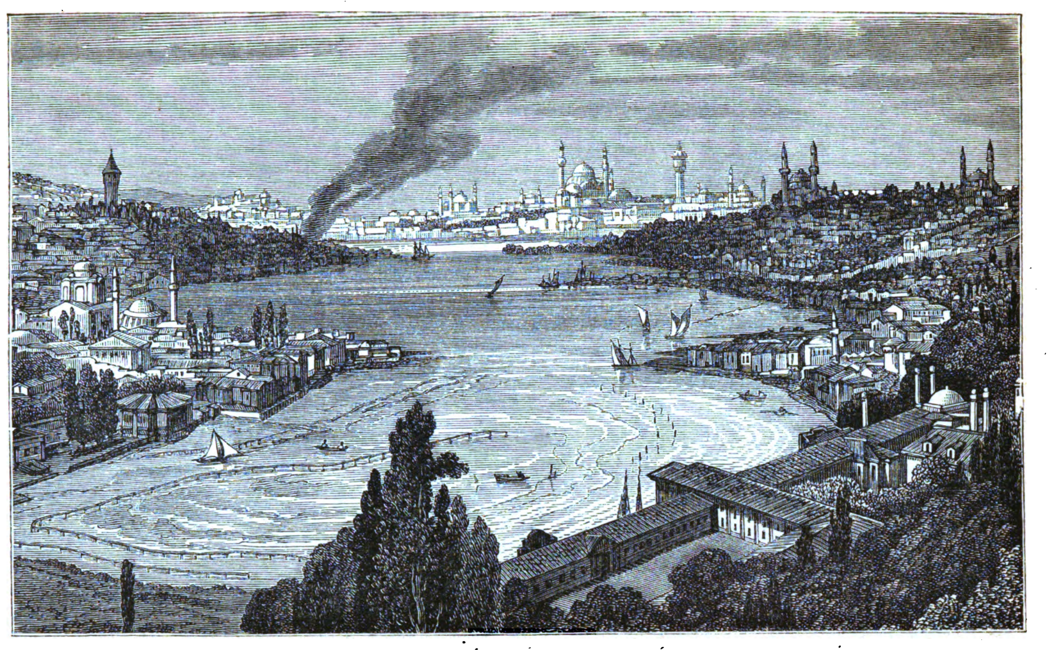


Monténégrins.

de la rive droite de la Morava jusqu'au Danube au-dessus de Vidin. Elle a pour capitale *Belgrade* (27 000 hab.), au confluent du Danube et de la Save, et pour siége de sa skouptchina ou parlement la petite ville de ***Kragoujevats***, sur un affluent de gauche de la Morava.

Le **Monténégro** a été ainsi appelé par les Italiens, et la plus grande partie de l'Europe a adopté ce mot ou plutôt ces deux mots signifiant Montagne-Noire; mais le pays tient de ses habitants slaves le nom de *Tsernagora*, qui veut dire également Mont-Noir, comme l'expression *Kara-Dagh*, employée par les Turcs. A peine si le Monténégro possède 420 000 hectares, les deux tiers ou les trois quarts d'un département français, avec 125 000 habitants au plus. C'est un entassement de monts calcaires déchirés où trône le Lovtchen, un pays de rocs fendus, de croupes chauves, de gorges sans la chanson des sources. Çà et là quelque grande fontaine lance un ruisseau bleu, qui souvent rentre sous la terre, ou plutôt sous la pierre, car le Monténégro n'a guère de sol que puisse trouer la charrue : il est d'une aridité, d'une dureté, d'une nudité si prodigieuses, il est tellement gibbeux et disloqué qu'il ne possède pas plus de *quatre* champs cultivables ayant en moyenne un kilomètre de traverse. Et ses 374 hameaux doivent se contenter de quelques creux de ravins, de quelques pentes où se sont accrochées des touffes d'arbes et où tiennent encore des lambeaux de forêts. Dieu, dit la légende monténégrine, descendit un jour du ciel avec un sac plein de pierres pour toutes les vallées du monde, mais le sac creva sur la Tsernagora.

Les Monténégrins, demi-barbares, toujours prêts à tuer ou à être tués pour leur liberté, n'ont jamais été réellement soumis. Leur capitale, *Tsétinié*, qu'on écrit souvent Cettigne, est un fort petit village en dépit du séjour du prince. Elle se trouve à plus de 1100 mètres d'altitude, à distance presque égale de l'Adriatique, du lac de Scutari



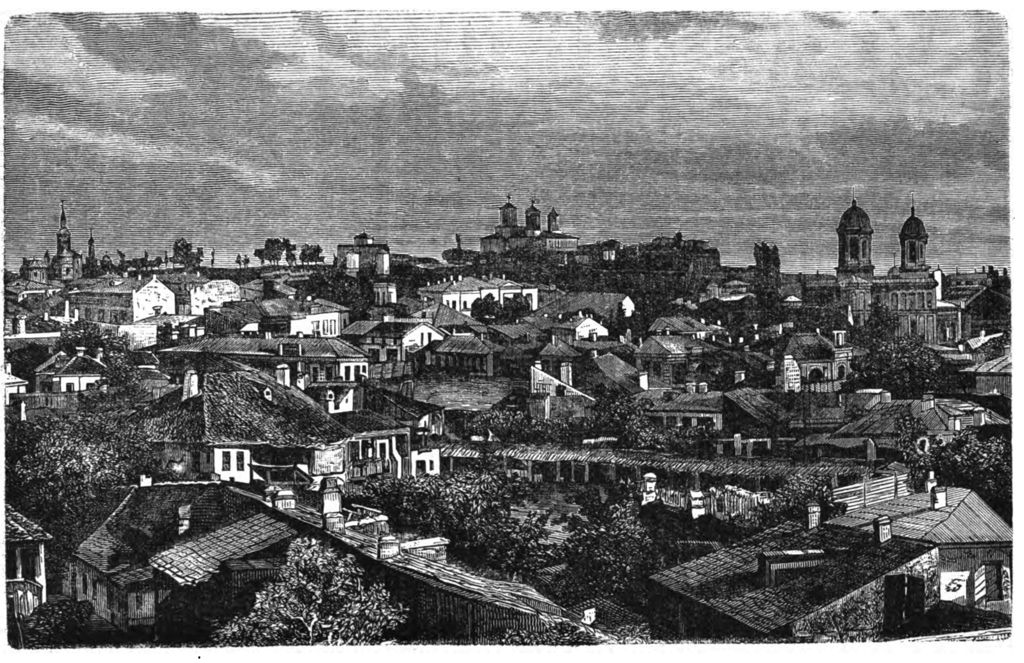
Constantinople.

et du fond du golfe de Cattaro, dans un bassin fermé où la fonte des neiges amasse des torrents qui souvent se précipitent avec fureur sur le Paris des Monténégrins.

Villes. — La Turquie a trois villes supérieures à cent mille âmes.

Constantinople, la capitale de l'empire turc et peut-être la ville la plus favorablement située de l'univers, est la Byzance des Hellènes, la *Stamboul* ou *Istamboul* des Turcs, ce dernier nom venu par corruption des mots grecs Εἰς την πολίν — vers la ville, — c'est-à-dire de la réponse que faisaient naturellement les paysans grecs des environs quand les Turcs, les rencontrant sur le chemin de la cité, leur demandaient où ils allaient. Constantinople s'élève au bout de l'Europe, en face de l'Asie, sur le beau golfe de la Corne-d'Or, port des plus vastes et des mieux abrités, à l'endroit où le Bosphore entr dans la mer de Marmara.

Le Bosphore a été trop vanté : il y a de plus beaux détroits, des chenaux plus grandioses, mais ils ne réfléchissent pas dans leur onde une ville pareille à Constantinople, superbe à la fois par sa position, par sa vue magnifique sur l'Olympe de Brousse, par les palais, les châteaux, les kiosques, les villas, les avenues, les bouquets de cyprès, les jardins de sa banlieue. Elle enferme 80 000 maisons, la plupart laides, des rues étroites, tortueuses, mal pavées, tantôt pétries de boue et tantôt volant en poussière où rôdent par milliers des chiens galeux mangés par les mouches. De ses ruelles souvent dévorées par l'incendie, de ses impasses dont la saleté couve la peste, la fièvre et le choléra, s'élancent les minarets de 5400 mosquées, des dômes d'édifices, des bains, des hôtels ou caravansérails. On appelle Fanal, ou Phanar, un grand quartier peuplé de Grecs, qui de tout temps, sous le nom de Phanariotes, ont pillé l'empire Ottoman beaucoup plus que les Turcs eux-mêmes : ils n'y ont point versé le sang à flots comme les Osmanlis ou les



Bucharest.

Chkipétares, mais dans les fonctions nombreuses qu'ils tenaient du sultan magnifique, ils n'ont cessé de tromper, d'affamer, de diviser, de corrompre.

On donne à Constantinople 1 075 000 habitants, dont 650 000 Mahométans, 150 000 Arméniens, 100 000 Grecs, plus de 50 000 Francs, c'est-à-dire d'Européens autres que les Grecs, et plus de 40 000 Juifs. Des calculs, ou mieux des suppositions plus modestes (et sans doute plus sages) n'accordent que 600 000 âmes à cette métropole, toute banlieue comprise. Parmi les faubourgs, on remarque surtout Galata, Tophana, Péra. Quant à Scutari, la fameuse ville des gais cimetières, qui de loin semble bâtie dans une forêt de cyprès, c'est bien réellement un faubourg de Constantinople, mais un faubourg situé sur la rive gauche du Bosphore, et par conséquent en Asie.

Andrinople, l'*Édirné* des Turcs, ville rouméliennne comme Constantinople, s'étend sur la Maritsa. Elle a 150 000 habitants, dont 50 000 Grecs.

Bucharest (140 000 hab.), la capitale de la Roumanie, se trouve à 90 mètres d'altitude, sur la Dimbovitza, jaunâtre sous-affluent du Danube. Elle mêle quelques maisons élégantes et beaucoup de clochers aux chaumières de ses rues, que la pluie fait fange et le soleil poudre, comme à Constantinople. Il paraît qu'elle grandit très-rapidement depuis quelques années, et des rapports récents lui accordent plus de 220 000 âmes : ce serait alors la seconde cité de l'empire.

Entre cent mille et cinquante mille âmes, il y a deux villes, et peut-être trois : *Iassy* (90 000 hab.), sur le Prouth, en Moldavie; *Salonique* (80 000 hab., dont 2/3 de Juifs), en Macédoine, sur un golfe de l'Archipel; *Serajevo* à laquelle on donne 50 000 à 60 000 âmes.

GRÈCE

Grèce ancienne et Grèce moderne. — Avec les îles Ioniennes, annexées il y a quelques années, la Grèce a cinq millions d'hectares et 1 458 000 habitants, bien moins que la population de la seule ville de Paris. Cela ne fait que 29 personnes par kilomètre carré.

En nous reportant à deux mille ans en arrière, nous la trouvons beaucoup plus peuplée parce qu'elle était beaucoup plus féconde, mais l'homme l'a dégradée ; les forêts que chantaient les poëtes ont été ruinées, et la dent des troupeaux les empêche de renaître; les sources ont cessé de gazouiller joyeusement dans les plis des ravines ; les rivières, devenues de brusques torrents, n'ont plus d'eau que pour décharner la montagne et traîner peu à peu le pays dans la mer.

L'antique Hellénie a perdu la divine poésie, les arts, les sciences, la sagesse et ses temples sereins. De la Grèce d'autrefois, ce que le voyageur y retrouve surtout, c'est l'olivier, vanté par Sophocle, « cet arbuste d'un vert sombre, que jamais général d'armée, jeune ou vieux, n'oserait arracher, car les yeux de la vigilante Minerve le protégent toujours. » Il y retrouve aussi ce que l'homme ne peut ni dominer, ni ruiner, ni flétrir : le soleil chaud, le ciel clair, la mer bleue et les lignes pures. Mais les villes glorieuses d'autrefois ont presque toutes disparu, ne laissant quelquefois de tout ce qui fut elles que leur impérissable mémoire, d'harmonieux marbres, statues mutilées de beaux adolescents, de dieux et de déesses, des murs tombés sur le sol, des édifices qu'on devine à peine à quelque tronçon moins rongé par les âges, et çà et là quelques monuments que les siècles ont mieux respectés, des

temples, des acropoles, des portiques debout sur la roche et dorés comme elle par la lumière de l'Orient.

La Grèce actuelle ne tient qu'une partie du territoire continental et des îles qui, en Europe et en Asie, ont conservé la langue des Hellènes. Deux millions au moins de Grecs parlant le romaïque ou grec moderne vivent aussi sur le littoral, dans les villes, dans les îles de la Turquie et de l'Asie Mineure, faible reste de ce que couvrirent les Hellènes, car ce peuple fut un peuple de colonisateurs. Favorisés par le développement de leurs côtes qui leur montrait partout le grand chemin des nations, la mer, comme aussi par un excès de morcellement qui faisait de chaque vallée une république, de chaque citoyen un homme prêt aux aventures, les Hellènes jetèrent de petites Hellénies sur presque tous les rivages du Vieux Monde; ils peuplèrent en tout ou en partie la Thrace, la Macédoine, les rivages orientaux de l'Adriatique, la Sicile, la Grande-Grèce, la Provence, la Cyrénaïque, la Basse-Égypte, une partie de l'Asie Mineure, la Bactriane même, et toutes les îles de l'Archipel et de la Méditerranée orientale. Ils s'y prirent à trois fois pour essaimer au loin : de l'an 1120 à 1000 avant notre ère, ils se portèrent surtout en Asie Mineure; de 750 à 650 ils se jetèrent sur la Grande-Grèce et l'Italie; après les conquêtes d'Alexandre ils se répandirent, trop sporadiquement, sur l'immense Orient et sur l'Égypte.

Avec elle cette expansion de la race amena l'expansion du langage, de la philosophie et des arts de la Grèce dans le bassin de la grande mer intérieure. Le génie hellénique resplendit à Pergame, à Alexandrie, à Cyrène, à Tarente, à Syracuse, comme à Athènes et à Corinthe. Quand plus tard le monde antique sombra sous les vagues barbares, ce fut une colonie grecque, Byzance, qui en garda le dépôt. En colonisant au loin, la Grèce, qui d'ailleurs fut l'institutrice des Romains, eut en Orient l'influence que Rome exerça dans l'Occident par ses armes, sa centralisation et son droit.

Dans son étendue actuelle, la Grèce comprend un tronçon continental, une presqu'île, la Morée ou Péloponèse, et des îles.

Hellade. — Le tronçon continental ou Hellade enclôt 2 millions d'hectares, avec 330 000 habitants. La mer Égée, la mer Ionienne et le golfe de Corinthe baignent cette petite contrée qui s'attache à la Thessalie et à l'Albanie, provinces turques, et qui comprend trois nomarchies ou départements : l'Acarnanie et l'Étolie, la Phthiotide et la Phocide, le Béotie et l'Attique. Pays sans plaines, sans larges vallées, destiné par la nature à recevoir des peuplades parquées chacune dans son petit cirque, la Grèce continentale forme un dédale confus de montagnes de 1 000 à 2 500 mètres de haut qui ont perdu leurs noms harmonieux. Le Parnasse (2 459 mètres), aujourd'hui Likeri, domine le village albanais de Kastri, qui fut Delphes, premier oracle grec et « nombril de la terre ; » il a pour proche voisin un sommet de 2 512 mètres. La montagne où le vieil Hercule déracina les pins de son propre bûcher, l'Œta (2 152 mètres), dont les forêts de chênes commandent les Thermopyles, a pris le nom de Katavothra ; l'Hélicon s'appelle Zagora, terme slave ; le Cithœron se nomme Tlateas.

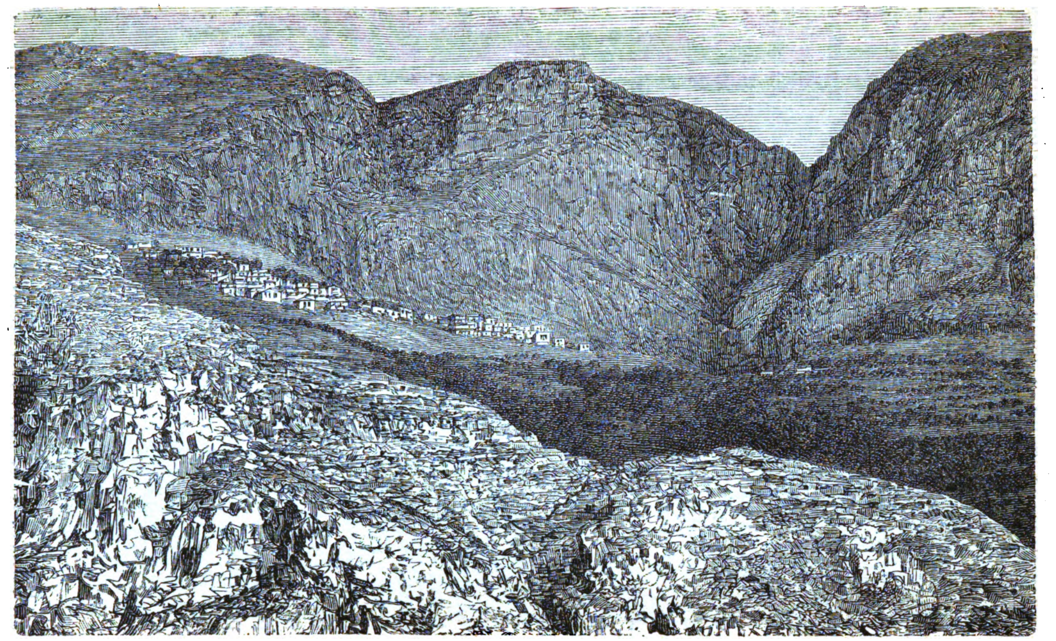
Des trois nomarchies helladiennes, la première, l'Acarnanie et l'Étolie, contraste violemment avec la Grèce attique et béotienne. Terre verte au lieu de roche rôtie, elle tire de ses monts torturés, de ses forêts larges et touffues, de ses lacs, assez d'eau courante pour emplir de vraies rivières. Là court l'Aspro-Potamo, l'ancien Acheloos, fleuve abondant en toute saison : il reçoit par un émissaire marécageux les eaux du plus grand lac de la Grèce, le lac de Vrakhori, autrefois Trichonis, qui a 50 kilomètres de tour. De grands troupeaux animent ses pâturages ; ses habitants, guerriers à demi sauvages et robustes brigands, disputent aux Maïnotes et aux Sphakiotes la gloire d'avoir conservé pur le sang des Hellènes.

La seconde nomarchie comprend la Phocide et la Phthiotide. La Phocide s'appuie à la fois au canal de l'Eubée qui mène à la mer d'Orient, et au golfe de Corinthe qui conduit à la mer d'Occident. Elle possédait le centre religieux du monde grec, Delphes; il lui reste la beauté du Parnasse. La Phthiotide est le frais bassin de la Hellada, rivière rapide qui se nomma Sperchios.

La troisième nomarchie renferme la Béotie et l'Attique. La Béotie donne également sur les deux mers. Elle a Thèbes et sa part du Copaïs, lac-marais de 15 000 à 23 000 hectares suivant la saison, qui porte aussi le nom slave de Topolias ou lac aux peupliers. Il occupe le bas-fond d'une plaine dominée par les monts Ptoüs aux roches verticales, par le Parnasse et l'Hélicon, jadis ruisselants de sources et pleins de torrents sautant dans les bois. Le Céphise, et l'Hercyne, frais ruisseau de cristal né des fontaines de Léthé et de Mnémosyne, remplissent de leurs crues son bassin, et vingt-trois katavothra évidés dans la masse des roches du Ptoüs font une issue souterraine aux eaux : issue d'ailleurs insuffisante par suite de l'obstruction de ces voies obscures. En été, l'aire que le soleil débarrasse pour un temps de ses eaux paludéennes devient prairie et culture ou reste joncs et roseaux.

L'Attique, enfin, le pays d'Athènes, se porte en presqu'île à la rencontre de la Morée.

Morée. — L'isthme de Corinthe, qui soude l'Attique à la Morée ou Péloponèse, a pour destinée prochaine d'être coupé pour que la mer Ionienne s'unisse à la mer Égée. Il n'y aura pas là de grandes montagnes à forer, ou à gravir et à descendre comme dans l'Amérique centrale, ou d'immenses sables à creuser comme à l'isthme de Suez, parce que les chaînes de la Hellade ne s'y lient point à celles de la Morée par une épaisse montagne. Il y a dépression dans l'isthme, et en un lieu 40 mètres seulement d'altitude; puis on ne compte guère que quatre ou cinq



Le Parnasse.

kilomètres de golfe à golfe au point le plus étroit de l'isthme.

Une petite ville sans luxe, sans commerce, presque sans habitants, veille à la racine de l'isthme, à la base des monts moréens : c'est *Corinthe*, qui fut la cité grecque la plus opulente et contint, dit-on, 500 000 âmes, autant que toute l'Attique et trois ou quatre fois plus qu'Athènes sous Périclès. Le golfe auquel elle a donné son nom, et qui s'appelle également golfe de Lépante, s'allonge entre la Hellade au nord et la Morée au sud, pendant 125 kilomètres, avec une largeur très-variable, 1 000 mètres à l'entrée, 35 kilomètres au plus ample. Au septentrion de même qu'au midi, il a pour voisins et pour dominateurs des monts élevés, qui tantôt laissent à leur pied une étroite lisière de terrain, tantôt s'affaissent précipitamment sur le flot. C'est par le golfe de Patras, devant l'immortelle *Missolonghi*, qu'il s'ouvre sur le bassin de la mer Ionienne.

La Morée, l'ancien Péloponèse, n'a que 2 150 000 hectares avec 600 000 habitants, mais quels noms et quels souvenirs ! La brillante Corinthe ; l'antique Argos, dont les Grecs portèrent le nom, car ils s'appelèrent, au moins chez les poëtes, *Argheioï*, comme *Achaioï*, *Danaioï* et *Hellénès ;* Épidaure et le sanctuaire d'Esculape ; la vieille Sycione, mère des peintres ; Trézène ; Tinthyris dont les murs cyclopéens ont quinze mètres d'épaisseur ; Mycènes, toute pleine de crimes ; Mantinée, vallée centrale de la péninsule et lieu de grandes batailles ; Tégée ; Orchomène, puissante aux temps héroïques ; l'invincible Sparte ; la noble Messène, indomptable comme Sagonte et Numance ; Pylos, la ville du sage Nestor ; Pise, Élis, Olympie, le bois de Némée ; le marais de Lerne, le lac de Stymphale ; l'Alphée, l'Eurotas, le Styx ; le Lycée, le Taygète et l'Erymanthe.

Le Péloponèse tient son nom moderne de Morée de la ressemblance de son contour avec celui de la feuille du mûrier (Μορέα en grec). Haut en moyenne de 600 mè-



Le Taygète.

tres, il dresse autant de montagnes que la Hellade ; le Saint-Élie ou Taygète y atteint 2409 mètres; le Cyllène, le Khelmos et l'Olonos, antique Erymanthe, ont une altitude un peu moindre. L'élévation du sol vaut à presque toute cette péninsule un climat frais, particulièrement dans l'Arcadie, région pastorale qui mérita de passer en proverbe chez les Anciens : c'était pour eux l'idéal de la beauté champêtre, et ses bergers passaient pour les plus heureux des hommes. Aujourd'hui l'Arcadie, comme autrefois sans doute, a plus de sauvagerie que de grâce et ses pasteurs sont des paysans grossiers. Il s'y trouve un grand nombre de bassins fermés et de katavothra : Mantinée, Tégée, Stymphale, Orchomène, Phénée, noms si grands dans les livres, villes si petites dans le vallon où naquit leur légende, où s'écoula leur histoire, sont situées dans des bas fonds de ce genre. Des katavothra donnent passage à leurs eaux, mais quand ces issues naturelles s'obstruent, le bassin redevient ce qu'il était jadis avant la fissuration de ses roches : si la dépression renferme encore un reste de lac, ce lac s'agrandit; si elle est sans eau, le lac se reforme; puis dès qu'une ou plusieurs voies souterraines se sont débondées, la nappe d'eau recule et laisse des vases d'où monte le méphitisme.

De ces lacs toujours prêts à s'emplir ou à se vider suivant l'état des veines de la pierre, le plus grand, le lac de Phénée, profond, d'aspect sombre, s'étend sur plusieurs milliers d'hectares, à 750 mètres d'altitude, au pied de sept monts pyramidaux, tous les sept fort élevés et brunis par des forêts de pins. Les eaux qu'il puise aux fontaines de ces sept montagnes couvertes de neige pendant trois des quatre saisons de l'année, se dérobent par un chenal souterrain et vont agrandir le Ladon, l'une des fortes rivières du Péloponèse. Les deux autres grands cours d'eau de la presqu île, l'Alphée qui reçoit le Ladon et court vers la côte occidentale, l'Eurotas qui court vers le midi, s'arrêtent également, dans leur bassin

supérieur, devant des masses rocheuses, et s'échappent aussi par des katavothra. Quant au Stymphale, on suppose que son katavothron abreuve l'admirable source de l'Érasinos, petit fleuve qui sort d'une grotte fort éloignée du lac et va tomber presque aussitôt dans le golfe d'Argos. Un fleuve beaucoup plus petit, le Styx ou Cocyte, coule au nord vers le golfe de Corinthe, sous le nom moderne de Mavro-Nero, l'Eau Noire ou Drako-Nero, l'Eau du Dragon. Sa source dans les neiges, sa cascade de 60 mètres en deux écharpes d'eaux brillantes, sa brusquerie, ses gorges en font un ruisseau bien digne d'une visite; mais il y avait en Grèce des torrents plus sinistres, mieux faits pour devenir, dans les mensonges des poëtes, la rivière lourde, obscure, sans reflet, fangeuse, que traversait la barque de Caron. Aussi est-ce chez les Latins et non chez les Grecs que le Styx passa d'abord pour un fleuve des Enfers avares.

La Morée comprend cinq nomarchies :

L'Achaïe et l'Élide,. au nord-ouest, sur le golfe de Corinthe, sur le golfe de Patras et la mer qui baise les plages de Zante : ce département possède la montagne Erymanthe (2 224 mètres), le fleuve Gastouni, ancien Peneios, et le port commerçant de Patras.

La Messénie, au sud-ouest, région de montagnes hachées, sans vraie rivière, sans ville qui soit plus qu'une simple bourgade.

La Laconie, au sud : c'est le pays des plus hautes montagnes péloponésiennes, car là monte la chaîne du Taygète qui domine le vallon de Sparte, parcouru par le vieil Eurotas. L'Eurotas, aujourd'hui nommé Vasilo, est la seule rivière de quelque abondance dans ce pays à jamais immortalisé par sa petite capitale : il tombe dans le beau golfe de Laconie, formé par l'avancement en mer de deux longues montagnes fort élevées qui ressemblent à deux pinces de crustacé grand ouvertes; de ces pinces, celle d'occident, se termine au cap Matapan, celle d'orient au cap Malée, qui est voisin de la Cythère antique.

L'Argolide et la Corinthie, au nord-est, rattachent la Hellade au Péloponèse, et donnent sur trois golfes : celui de Corinthe, celui d'Égine ou golfe Saronique, renfermant les îles d'Égine et de Salamine, qui furent jadis fameuses comme toute île, toute montagne, toute rivière, toute plage voisine d'Athènes, enfin celui d'Argos ou de Nauplie. Celui-ci tient son premier nom d'une des plus anciennes résidences de la Grèce, de la ville d'Agamemnon, le roi des rois, et son second nom d'un port moderne visité par quelques navires.

L'Arcadie ne borde la mer que sur le golfe d'Argos. Partout ailleurs, elle est terre continentale, si l'on peut appliquer à un pays aussi petit, aussi insulaire que le Péloponèse un terme ayant pour âme le mot continent auquel nous attachons malgré nous l'idée de grandeur, d'étendue, de proportions massives. C'est le « Plateau Central » de la péninsule, et le berceau de son principal fleuve, l'Alphée ou Rouphia, qui roulerait en moyenne 40 mètres cubes d'eau par seconde.

Iles. — Les îles — près d'un million d'hectares et de 450 000 habitants — sortent des flots d'une mer superbement azurée. Ce sont l'Eubée, les Sporades, les Cyclades, enfin les îles Ioniennes, qui ajoutent un cinquième à la population du royaume.

L'**Eubée**, ou Négrepont (408 000 hectares ; 83 000 habitants), terre montagneuse, très-fertile, suffisamment arrosée, s'allonge sur 175 kilomètres, avec seulement 8 à 40 de largeur. Ses monts trop nus dépassent souvent mille mètres, quelques-uns atteignent quinze cents ; le Delphi en a 1 743. L'Eubée est séparée de la Hellade par un canal d'eaux bleues moins large à *Chalcis* que la Seine entre les quais de Paris. Devant cette capitale de l'île, qui se nomme également Négrepont, trois arches suffisent au pont de cinquante mètres qui mène en Béotie, c'est-à-dire sur le continent. S'il n'y avai ue ce jet de

pierre entre la France et la Grande-Bretagne, l'histoire du monde eût été bien différente.

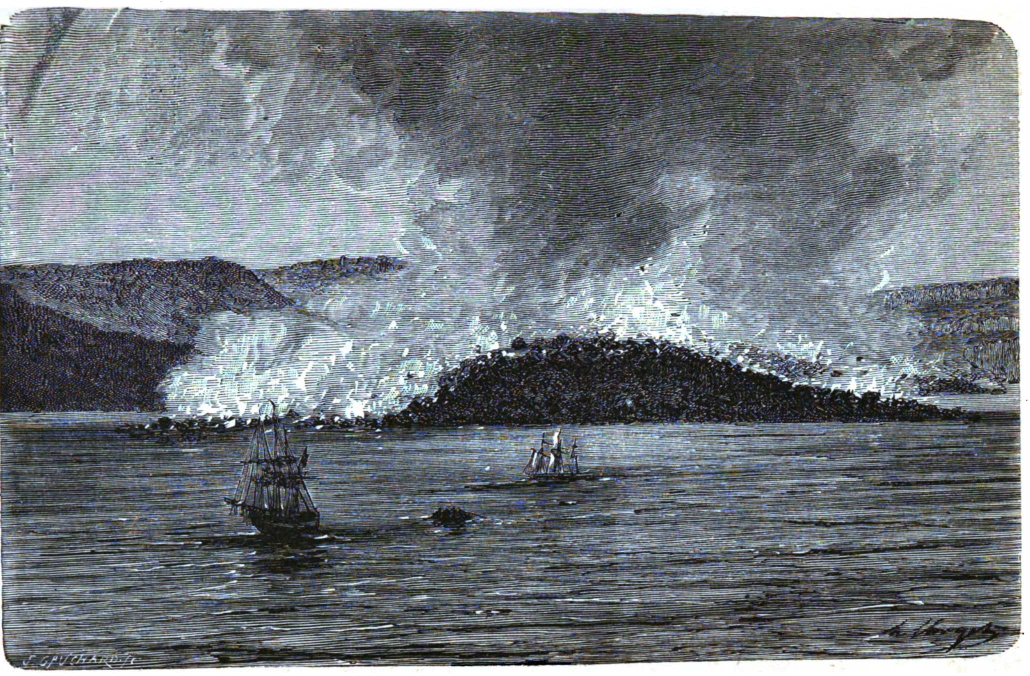
Les **Sporades**, dont l'antique nom grec signifie *les Dispersées*, sont de petites îles.

Les **Cyclades** reçurent ce nom grec de ce qu'elles étaient rangées en cercle autour de Délos. Ces îles calcaires ou volcaniques brûlées, sans eau, ont des habitants plus ou moins mêlés de sang italien ou de sang turc.

Andros (28 000 hab.), longue de 35 kilomètres, continue l'Eubée par de là le détroit de Doro; ses montagnes approchent de mille mètres. — *Tino*, île riante qui a 20,000 âmes, continue Andros. — *Syra* ou Syros n'a pas plus de 10 000 hectares, mais elle tient le premier rang parmi toutes ces îles pour le commerce, la richesse et le nombre d'hommes qui dépasse 30 000. — *Délos*, l'île célèbre d'Apollon, se nomme aujourd'hui Sdili : c'est à peine un îlot, et même l'un des plus petits de toutes les Cyclades. — *Naxos*, la plus grande, la mieux arrosée, la plus féconde et la plus jolie des Cyclades, a 12 000 habitants sur près de 30 000 hectares, et des monts qui portent leur cime à mille mètres. Cette île est encore pleine des monuments et des souvenirs du temps où elle appartenait aux Vénitiens; le sang italien est à l'origine des meilleures familles naxiennes. — *Paros* (6 000 hab.) a toujours ses marbres, *Antiparos* sa grotte à stalactites, plus vantée que de raison. — Dans la fameuse *Santorin* (13 000 hab.), rocher couvert de vignes sans la moindre source vive, le mont Saint-Élie se dresse à 800 mètres; cette île enferme, entre des falaises qui montent jusqu'à la hauteur de 400 mètres, un golfe très-profond bordé en partie, du côté libre, par l'île volcanique escarpée de Thérasia; c'est de ce golfe que s'élèvent Palœo-Kaïmeni, volcan soulevé 196 ans avant notre ère, Mikro-Kaïmeni, émergé vers 1570, et Néo-Kaïmeni, qui monta des flots au commencement du XVIIIe siècle. — *Milo*, volcanique aussi, abrite la baie de Kastron, très-vaste et très-bon mouillage.

Les sept **îles Ioniennes** sèment les côtes de l'Épire, de la Hellade et du Péloponèse. Vastes de 260 000 hectares, avec plus de 250 000 habitants, elles appartenaient à l'Angleterre qui les a cédées à la Grèce. Leurs montagnes calcaires, dépouillées, pauvres en fontaines — ce qui est le propre des îles grecques — donnent beaucoup de vin et d'huile. Tous les Ioniens parlent le grec, mais un grand nombre d'entre eux connaissent l'italien, l'archipel ayant longtemps appartenu à Venise et ayant été fréquenté à toutes les époques par les marins d'Italie. Aussi, dans les Sept Iles, la race hellénique, plus pure de sang slave, albanais et turc que dans la plupart des lieux continentaux de la Grèce, est fortement mêlée de principes italiens, et, pour ne dire qu'une différence entre les Ioniens et les autres Grecs, les gens de la Hellade, de la Morée et des îles de l'Archipel n'ont aucunement le génie de la musique, tandis que les nourrissons des Sept Iles sont musiciens dans l'âme.

L'île septentrionale, la charmante **Corfou**, jadis Corcyre, plus voisine de l'Italie que ses autres sœurs, contemple de près les « monts visités par la foudre, » les Acrocérauniens des anciens Grecs, chaîne albanaise haute de 1500 à 1900 mètres. Elle doit sa prépondérance à son étendue, à ses 70 000 habitants, à sa ville nommée Corfou comme elle. — Un peu au sud, **Paxo** regarde, ainsi que Corfou, la montagne de l'Épire ; c'est la moindre des Sept Iles : elle n'a qu'un demi-millier d'hommes. — Toujours en tirant vers le midi, **Sainte-Maure** tiendrait à l'Acarnanie sans un chenal étroit, nullement profond, qui se traverse à gué en marée basse ; ce fut même autrefois une presqu'île. Quand elle s'appelait Leucade, un de ses promontoires était célèbre dans le monde hellénique par les nombreux amants, vrais ou légendaires, qui de son sommet sautèrent dans l'abîme pour en finir avec l'amour malheureux. — **Céphalonie** dispute le premier rang à Corfou pour l'aire, la population, et pour la bonté de son port, Argostoli ; ce



Le volcan de Santorin.

qui lui manque le plus c'est l'eau, fontaine ou rivière. Sa montagne, le Nero, l'antique Elatos (1 620 mètres), l'emporte en hauteur sur toutes les autres cimes des îles Ioniennes. — L'annexe de Céphalonie, **Théaki**, dont le port est magnifique, porta le nom d'Ithaque : à peine a-t-elle 12 000 habitants, sur un territoire presque cinq fois plus petit que Céphalonie, et cependant elle peut compter sur une célébrité sans fin pour avoir été le patrimoine du « pasteur des peuples, » Odusseus ou Ulysse, le Grec des Grecs. Odusseus ne fut jamais en défaut; il était brave, brillant, beau diseur, mais sa « divine » sagesse touchait de près à la fourberie. De son temps, dans « l'âpre » Ithaque, aussi nommée par lui la « riante, » le mont Nérite, « au feuillage toujours agité par les vents, » et les collines moins hautes que cet Olympe de 800 mètres portaient des forêts connues dans toutes leurs retraites par le troupeau du « divin porcher ; » mais si petites fussent-elles à cause de l'exiguïté même de l'île, ces forêts faisaient aux vallons où le vieil Eumée conduisait ses bêtes un ombrage qui n'existe plus. Depuis l'industrieux héros, Ithaque a perdu ses bois, comme Cythère ses bosquets voluptueux, comme Zacynthe ses agréables vergers. — **Zante** ou Zacynthe, malheureusement sujette aux tremblements de terre, est charmante et fertile, et les Vénitiens l'avaient surnommée la Fleur du Levant. Avec Céphalonie, c'est une des patries du raisin de Corinthe. — **Cérigo**, très-éloignée de toutes ses sœurs, et même plus rapprochée des Cyclades que des autres îles Ioniennes, regarde la péninsule du cap Malée. Elle lutte donc contre les mêmes flots que ceux qui se heurtent aux caps de la Morée méridionale. C'est une terre nue, où rien, sinon le ciel bleu et la mer bleue, ne rappelle les jardins de Cythère, et cependant Cérigo fut l'île de Vénus.

Les Grecs. Sont-ils Grecs ou Slaves? Le Magne. — Les Grecs d'aujourd'hui ne valent pas les hommes qui

policèrent le monde ancien et dont on n'a point dépassé les sculpteurs, les architectes, les écrivains et les poëtes. Il y a eu tant de massacres dans ce petit coin de terre, tant de races y ont passé depuis quinze cents ans, que le vieux sang hellène n'a pas manqué d'y absorber beaucoup d'éléments étrangers; et même, d'après maints savants, les Grecs d'aujourd'hui ne seraient autre chose que des Slaves mêlés de Bulgares, d'Albanais, de Roumains, d'Italiens, de Juifs, de Bohémiens, de Turcs (et sans doute aussi de Grecs).

Les nombreuses migrations, les violences de la guerre, les alliances de la paix, auraient fait de tout le peuple des Hellènes ce qu'Athènes était déjà au commencement de notre ère, lorsque Tacite disait des habitants de cette fameuse ville : « Ce ne sont plus des Athéniens, mais un ramassis de toutes les nations. » Fils ou non des Hellènes, les Grecs ont gardé presque intacte la magnifique langue qui, d'Homère à Lucien, produisit tant de chefs-d'œuvre. Sans parler des Étoliens et des Sphakiotes, les Grecs les moins mêlés, ceux qui continueraient vraiment les Hellènes, sont les montagnards de la sauvage Maïna.

La Maïna ou Magne surveille le bas fond de l'Eurotas, le bout de vallée où Sparte se fit puissante par sa loi sévère, sa gymnastique et son esprit de cité. A son tour, elle est dominée par la plus haute montagne péloponésienne, le Saint-Elie, sommet majeur parmi les cinq têtes du vieux Taygète aux flancs boisés. Il n'y a guère de chaîne plus sauvage au monde, surtout l'arête méridionale qui s'abîme dans la mer au cap Matapan, l'ancien Ténare, promontoire tellement outragé par les tempêtes, que ses voisins, témoins de mille naufrages, l'ont appelé le Tueur d'hommes (les Anciens en avaient fait l'entrée des Enfers). La portion du Magne qui se dirige sur le Ténare est un pêle-mêle de roches de marbre ou de porphyre dont les pointes portent des forteresses, des postes d'embuscade ou de résistance, des tours de défense ou de guet; elle n'a point usurpé ses deux noms de Mauvais

Mont (*Kakovouni*) et de Mauvais Conseil (*Kakovouli*), car ses fils s'y consument depuis vingt siècles en guerres civiles, de village à village, de famille à famille : plus que la Corse même, c'est la terre des vengeances. Les Maïnotes vivent avec peine dans leur pays de pierre; et quand ils ne se guettent pas, le fusil à l'épaule, ou qu'ils ne piratent pas quelque peu dans les eaux de l'Archipel, ils émigrent comme nos Limousins et vont ramasser un pécule dans les villes.

La Maïna elle-même est remplie de noms si visiblement slaves qu'ils frappent le plus ignorant, tant dans les environs de Sparte qu'autour de sa rivale Messène, la mère de Messine, la patrie du héros qui « poursuivait les Lacédémoniens à travers les champs de Sténiclaros et jusque sur le sommet des montagnes. » On y trouve des noms comme Tsernagora, Tsernitsa et même Krakova et Varsova; les monts y sont des *gora*, les lacs des *osero*, tout comme dans l'empire qui va de la Baltique au Japon. Cela semblerait donner raison aux hommes qui croient à la presque disparition du vieil élément grec sur la terre dont il fit l'honneur. Où donc retrouver les Hellènes pur sang, s'ils n'existent même plus dans le Magne, c'est-à-dire dans une forteresse naturelle d'une puissance prodigieuse, dans un petit monde escarpé, sauvage, solitaire et fait de coupe-gorges, à l'extrémité la plus reculée d'une presqu'île extraordinairement bosselée, hachée, fissurée, où l'on n'entre que par un isthme étroit?

Les Grecs sont extrêmement intelligents, très-fins, très-subtils, habiles en paroles, libéraux en promesses, faits pour le trafic. Ils paraissent avoir plus de ressemblance avec leurs prédécesseurs du Bas-Empire qu'avec les hommes qui, d'Eschyle à Philopémen, furent les premiers des mortels. Mais ils ont trop de courage pour être ravalés au rang des Byzantins; leur guerre moderne de l'indépendance ne le cède pas à la guerre de Marathon, Missolonghi dépasse les Thermopyles, et



Le Parthénon.

le premier tiers de notre siècle a vu périr plus d'un Léonidas dans les gorges de la Hellade : seulement ces héros morts pour la liberté de la Grèce n'étaient pas tous des Grecs ; il y avait parmi eux de nombreux Albanais, des aventuriers de tout pays, des hommes de cœur, des enthousiastes, des « philhellènes » de toute nation et de toute langue, des « altérés et affamés » dont le plus grand fut le poëte anglais Byron.

Ce n'est plus comme artistes, comme poëtes, philosophes ou savants que les Grecs l'emportent sur les autres hommes; mais ils sont restés, sinon des colonisateurs, du moins des marins et des commerçants très-actifs. Leur souplesse, leur activité, leur persévérance, les mènent souvent à la fortune, et plus d'une fois par des sentiers obliques.

Comme les Juifs, comme les Arméniens, on les trouve en Orient partout où il y a des fortunes à faire, mais ils sont plus universels que leurs rivaux en négoce : le fils de Jacob et l'Haïkane n'ont que le commerce pour élément, de la haute banque aux brocantages les plus bas. Le Grec, lui, n'est pas seulement trafiquant sur les rivages osmanlis, sur le Danube, à Odessa; il s'occupe de tout, il est médecin, professeur, interprète, ministre de la secte grecque, agent d'administration. Et partout il réussit par son esprit retors, son activité, son instinct de l'épargne. A Constantinople et dans toutes les grandes villes de la Méditerranée, à Marseille par exemple, il y a une aristocratie de Grecs puissamment riches.

Malgré tant d'activité, d'esprit, et en somme de puissance réelle, il ne semble pas que l'avenir promette aux Grecs l'importance à laquelle ils prétendent comme nation. Ils sont trop peu nombreux pour succéder aux Turcs dans le maniement de l'Orient, puisqu'on en compte trois millions et demi au plus contre huit millions de Slaves au moins.

Les Albanais sont un élément fort important dans la

Grèce moderne. On les évalue à 250 000, le cinquième des habitants du royaume. Plus énergiques que les Grecs, mais moins éveillés, ils ne conservent pas toujours leur langue et s'effacent comme nation.

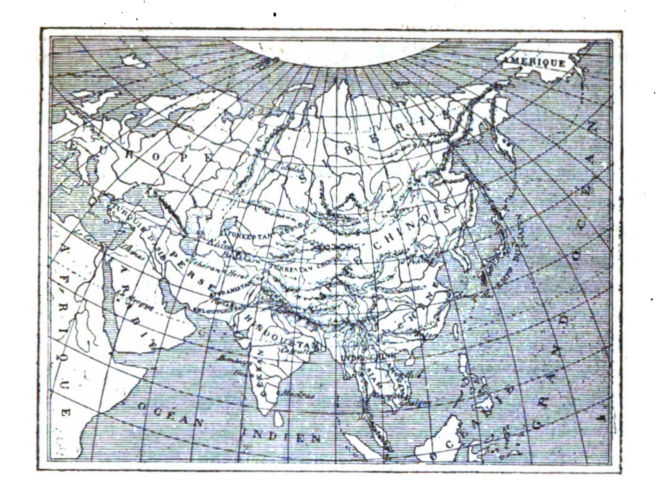
L'immense majorité des Grecs appartient à la foi grecque.

Villes. — Ni sur le continent ni dans les îles la Grèce n'a de ville de cent mille ou même seulement de cinquante mille âmes.

Athènes, avec les 11 000 habitants du Pirée, approche de 60 000 habitants, mais, sans le Pirée, elle n'en a pas plus de 48 000. Pourquoi donc avoir bâti la capitale de la Grèce sur le sol sacré de la ville de Périclès, au dommage de la cité moderne comme des ruines du passé, dans le voisinage de deux ruisseaux qui tarissent pendant les chaleurs, tout grands qu'ils soient dans notre imagination sous les noms de Cephise et d'Ilissus ? On eût dû la construire sur le bord même de la mer, sur le golfe d'Égine, au port du Pirée. Que sert d'étaler au pied du Parthénon le prodigieux néant de nos cités modernes ? Devant des marbres impérissables, pourquoi dresser effrontément nos casernes, nos « palais, » nos baraques, tous ces édifices de plâtre dont la fausse gloire ne brave pas les années. Nos villes sont des caravansérails : ce qu'il leur faut c'est la foule, le brouhaha, les magasins, le commerce, les camions, les usines ; c'est le désert qu'on doit aux vieux portiques, aux tronçons de colonne, aux murs menaçants, aux statues tombées. Rien n'attirait l'Athènes de nos jours près de l'Athènes d'autrefois, ni un fleuve, ni une baie, ni une plaine féconde, ni des montagnes minérales, ni un grand chemin du commerce, ni une citadelle imprenable. En tant qu'Athènes, sa place était au Pirée, et comme capitale de la Grèce, mieux eût valu Corinthe.

Patras (26 000 hab.), ville moréenne et port du golfe par lequel la petite mer de Corinthe s'ouvre sur les

eaux de Céphalonie et de Zante, tient le second rang dans le royaume, en population seulement, car pour le commerce, la seconde place, sinon la première, appartient à l'amphithéâtrale *Hermoupolis* (25 000 hab.), dans l'île de Syra. Viennent ensuite deux lieux de commerce peuplés d'environ 20 000 âmes : *Corfou*, dans l'île de Corfou; *Zante*, dans l'île de Zante.



ASIE

Structure massive. Vaste étendue. — L'Asie, la plus massive des cinq parties du monde, est le tronc solide où s'attachent l'Afrique et l'Europe : l'Afrique, inférieure en taille, et l'Europe, cinq fois plus petite, mais supérieure par ses heureuses proportions, ses relations avec la mer, l'ensemble de ses climats et de ses peuples.

L'Asie est réunie à l'Afrique par l'isthme sablonneux de Suez, et séparée d'elle par la mer sans largeur comme sans profondeur qui va de Suez à Périm. De l'Oural au Caucase, elle n'est pas très-nettement séparée de l'Europe, et celle-ci n'est, en somme, qu'une de ses presqu'îles.

Jadis, on le sait, l'Asie et l'Europe avaient entre elles un océan, mais alors l'une et l'autre étaient moins grandes qu'à l'heure présente, justement de l'étendue du lit que cette mer découvrit en se retirant. L'Europe alors finissait avec la Scandinavie, les Carpates et les Balkans, tan-

dis que de l'autre côté des eaux salées, l'Asie se terminait avec les derniers contreforts occidentaux des montagnes de son immense massif central. Les nappes que nous appelons mer Baltique, mer Blanche, océan Glacial, mer Noire, mer Caspienne et mer d'Aral, faisaient partie, chacune à son bout, de ce grand bassin, et le pays qui semble à la veille de dominer l'univers, la plaine russe, dormait alors sous l'onde amère entre les immenses bastions du « Toit du monde » et les acropoles trois fois moins hautes de l'Europe. Et qui oserait dire que la patrie de nations grandes un jour ne se fait pas grain de sable à grain de sable, avec la patience du temps, tout près de nos frivolités, à quelques centaines de mètres au-dessous du sillage des vaisseaux ?

L'Asie renferme près de 4 milliards 500 millions d'hectares, quatre cinquièmes pour le tronc, le reste aux presqu'îles. C'est environ le tiers de la Terre sans les mers, près de cinq fois l'Europe, plus de cinq fois l'Océanie, et l'Afrique n'a que les deux tiers de cette surface, l'Amérique un peu plus des neuf dixièmes. La plus longue ligne tracée sur l'Asie, du détroit de Behring à Suez, dépasse 10 500 kilomètres : du nord aux pointes du sud, il y en a 7 000.

Ainsi l'Asie est la plus grande des cinq parties du monde ; c'est le continent par excellence, celui qui surgit le plus haut au-dessus des mers, celui qui a le dos le plus colossal. Aussi, malgré l'immensité de ses plaines basses, elle ne perdrait, grâce à ses prodigieux plateaux, que les deux tiers environ de ses terres si l'Océan montait de mille mètres. En cela elle diffère de tout le reste du monde hormis l'Afrique : l'Europe a plus de plaines d'humble altitude qu'elle n'a de hauts plateaux et de montagnes ; à l'intérieur elle ne dresse que deux ou trois grandes citadelles, et ses autres bastions se lèvent dans des presqu'îles secondaires ; l'Amérique n'est qu'une double plaine entre deux mers avec une arête fort puissante en hauteur, mais très-étroite et rejetée tout à fait à

l'ouest du continent; l'Océanie, si l'on peut ainsi dire, est le continent maritime; l'Afrique seule est comme l'Asie une terre de hauts plateaux, mais avec des dimensions moins grandioses.

Que le voyageur arrive par le nord, l'ouest, le sud ou l'est, la haute Asie, l'Asie du Plateau, lui sera toujours cachée par des montagnes énormes. S'il vient par le nord, par les steppes des Kirghises, élevés de 250 à 300 mètres seulement, ou par les steppes de Baraba et de Barnaoul, hauts à peine de 100 à 150 mètres, il voit se dresser devant lui l'Altaï, élevé de trois à quatre mille mètres. Si c'est par l'ouest, après avoir suivi les courtes vallées du littoral de l'Anatolie, il se trouve sur une haute plaine semée de lacs sans écoulement, et en poursuivant sa route à l'est, il descend vers les vallées plus basses arrosées par l'Euphrate et le Tigre; mais, cette dépression franchie, il gravit de nouveaux sommets, traverse les plateaux persans, et de steppe en steppe, il atteint le pied des âpres montagnes de l'Indou-Koh. S'il vient de l'est, les pentes des belles vallées de la Chine le ramènent après mille détours en face des talus du Plateau. Et que dire de son admiration s'il arrive du sud, par l'Indus et le Gange, lorsqu'il voit tout à coup devant lui un mur de vingt-cinq à trente mille pieds, deux Monts-Blancs, trois Maladettas, quatre à cinq Puys de Sancy?

Monts. Plateau central. — L'Oural est une chaîne, ou plutôt une succession de massifs séparés par de profondes dépressions. Long de 1 800 à 2 000 kilomètres, haut en moyenne de 1 000 mètres, de 1 500 à 1 700 sur ses pics les plus élevés, il garantit mal l'Europe des frimas polaires apportés en Sibérie par les vents du nord et du nord-est. Étalé sur la marche de l'Europe et de l'Asie, il divise les eaux qui vont à l'asiatique Obi, de celles

qui courent à quatre lits européens, la Petchora, la Dvina, la Volga et l'Oural; mais cette ligne de divorce est parfois si effacée qu'il suffit d'un coup de pioche, d'une planche de barrage, d'une brouettée de terre, pour diriger au choix les eaux vers l'Europe ou l'Asie. Au nord l'Oural a des arbres chétifs, au centre c'est une des plus riches montagnes minières qu'on connaisse; au sud il se cache sous des forêts profondes.

Le Caucase ressemble aux Pyrénées : il s'élève entre l'Europe et l'Asie, de mer à mer, très-abrupte, haut, déchiré en pics, entre deux climats et deux mondes; il va de la mer Noire à la mer Caspienne, sur une longueur d'au moins mille kilomètres. Isolé au nord et tombant de ce côté par une pente rapide sur les steppes plats de la Russie méridionale, il se lie au sud avec les montagnes qui couvrent l'Asie Mineure et l'Arménie. Son point culminant est l'Elbrous (5 660 mètres).

Les chaînons qui chargent l'Asie Mineure courent en tous sens dans une extrême confusion, entre la tiède Méditerranée, la fraîche mer Noire et l'ardente plaine du Tigre et de l'Euphrate. Ils portent différents noms, dus aux lieux, aux langues des peuples, au désordre de nomenclature commun chez les nations barbares, disloquées par conséquent, qui souvent donnent vingt appellations diverses à la même rivière ou à la même chaîne. Les Anciens nommaient Taurus ce vaste entrecroisement de montagnes.

Au sud du Taurus, le Liban, chaîne étroite, s'allonge entre les sables de la Syrie arabique, à laquelle il envoie des sources bientôt desséchées, et la Méditerranée, dont il est éloigné de quelques lieues parcourues par des torrents capricieux ou des ravins sans eau. Il commence près de l'antique Antioche, court au sud, serre entre deux chaînons parallèles le bassin de l'antique Balbek ou Syrie Creuse, et finit sur la mer Morte. Par sa vallée du Jourdain, son lac de Tibériade, sa mer Morte, ses monts de Palestine, il revient à chaque ligne dans les livres reli-

gieux des Juifs et des chrétiens, et par sa côte phénicienne dans l'histoire du monde antique.

Les monts de l'Arménie, la plupart nus, monotones, glaiseux, impraticables après la pluie, durs et secs en été, laids et mêmes lugubres, mais pleins de belles sources, de torrents, de rivières qui se déploient en anneaux limpides, entrent par beaucoup de leurs pics dans la froide région des neiges éternelles; leur maîtresse montagne, le Grand Ararat (5 171 mètres), est admirable de majesté. Aux chaînes arméniennes s'appuient celles de Perse : l'une, les monts Elbrous, longe de près le rivage méridional de la mer Caspienne et sépare cette mer des plaines salées et sablonneuses de l'Iran; son premier pic, le volcan de Démavend, a 5 628 mètres.

Malgré leur altitude, ces chaînes où plusieurs pics montent plus haut que les géants de notre Europe, ne sont, pour ainsi dire, que les bastions détachés de l'ancien continent ou plateau de l'Asie Centrale. L'Indou-Koh et le Bolor à l'ouest, l'Altaï au nord, les monts de la Chine à l'ouest, l'Himalaya au sud, portent cette acropole sillonnée à l'intérieur par le Karakoroum, le Kouen-Loun, les Thian-Chan ou Monts Célestes et d'autres chaînes très-peu connues. Il est probable que l'Australie centrale, l'Afrique même, seront sues par cœur avant que les prodigieuses montagnes de l'Asie intérieure aient livré tous leurs secrets. Les monts de la Chine sont encore ignorés; l'Altaï n'a guère de pics supérieurs à 3 000 mètres; mais les Monts Célestes, le Bolor, le Kouen-Loun, le Karakoroum, l'Himalaya, saillissent en pics qui le cèdent rarement aux pointes les plus fières de la Cordillère des Andes, et qui souvent les dépassent.

Le roi des conteurs, Homère, a célèbré deux héros, le divin Otos et l'illustre Ephialte, qui pour monter au ciel, tentèrent d'entasser sur l'Olympe l'Ossa, et sur la tête de l'Ossa le Pélion couvert de bois. Ils ne réussirent point, n'ayant encore que neuf ans d'âge et neuf aunes de taille, mais eussent-ils empilé l'une sur l'autre

les trois hautes montagnes thessaliennes, ils seraient encore restés à plus de 2 000 mètres au-dessous du pic majeur de l'Himalaya, pointe suprême de la Terre. Le mont Gaurisankar, auquel les Anglais, vainement nous l'espérons, essaient de ravir ce nom superbe pour l'appeler vulgairement l'Everest, porte ses dernières glaces à près de 9 000 mètres, presque deux fois l'altitude du Mont-Blanc, 130 fois celle des tours de Notre-Dame à Paris : à cette hauteur, l'homme ne peut plus vivre, il respire à peine et perd le sang par les pores. Dans le Karakoroum, supérieur en altitude moyenne à l'Himalaya, et où nul col ne descend au-dessous de 5 650 mètres, le Dapsang monte à 8 640 mètres ; dans le Kouen-Loun, on ne connaît pas encore de pic atteignant 7 000 mètres. Ainsi l'Asie possède les cimes culminantes du monde, comme elle en possède le fond le plus bas, la mer Morte située à près de 400 mètres au-dessous du niveau des mers. Le glacier de Biafo a 56 kilomètres d'étendue, plus de deux fois la longueur du premier glacier des Alpes ; jusqu'à présent, c'est la plus vaste aire de glace qu'on ait vue hors des deux zones polaires.

L'Himalaya (*Séjour des Neiges*) commence dans le grand coude formé par l'Indus en face des derniers rameaux de l'Indou-Koh. Il court vers l'est, entre les vallées du Tibet et les basses plaines de l'Indus et du Gange, sépare ce dernier fleuve de la rivière Jarou, qu'on sait être le haut Brahmapoutre ; il atteint ce courant puissant, s'y affaisse à pic, et renaît de l'autre côté de la colossale coupure que le torrent s'est creusée à plusieurs mille pieds de profondeur. Les trois ou quatre énormes cours d'eau qui fuient vers le sud en fertilisant l'Indo-Chine ont aussi, à ce qu'on suppose, accompli le même travail héroïque, au moins l'un d'eux, le Mékong, français par ses embouchures.

L'une des chaînes indo-chinoises qui procède de l'Himalaya semble aller se souder à travers les flots à l'île de Sumatra, et avec elle à l'archipel de la Sonde, par le cap

Le Gaurisankar.

Negrais et les écueils des Andaman et des Nicobar. En même temps qu'il atteint et franchit peut-être ainsi les eaux du sud, l'Himalaya projette des rameaux vers la Chine, et, réuni aux branches du Kouen-Loun, forme les rugosités de cet empire.

Les plateaux enchaînés dans ces montagnes sont en grande partie inconnus. Celui du Tibet, entre l'Himalaya et le Kouen-Loun, est le plus élevé de la Terre ; celui du Turkestan oriental, entre le Kouen-Loun et les monts Célestes, moins haut, moins froid, est le bassin du Tarim, qui se jette dans le Lob, lac sans écoulement; le plateau de Gobi, au nord-ouest, va des monts de Chine aux monts de Sibérie. A divers degrés, suivant leurs altitudes et leurs latitudes, ces trois plateaux luttent contre un climat froid, parfois glacial. Ils ont aussi tous les trois un même et terrible ennemi, la sécheresse. Ce n'est pas que les vents n'y soufflent, au contraire ils y crient souvent en longues tempêtes, mais ce sont des colères arides, des sifflements froids, des ouragans clairs déchaînés par les vents tombant de la montagne, et non par les « assembleurs de nuages » [qui viennent de la mer : ils secouent les misérables arbres tordus qui osent sortir du sein de ces terres barbares, ils soulèvent les sables, ils poussent les dunes, ils font tourbillonner quelques flocons de neige, mais ils ne portent pas la pluie, et avec la pluie la tiédeur et les frondaisons.

Deux grandes presqu'îles, l'Arabie et l'Inde, ont leurs montagnes à part.

L'Arabie a été peu parcourue par les Européens. Ce qu'on en sait, c'est que des montagnes, plus hautes au sud qu'au nord, et longeant la mer Rouge, puis l'océan Indien, y supportent des plateaux aussi secs que les plateaux de l'Asie intérieure, mais brûlés par le soleil au lieu d'être durcis par le froid.

Dans l'Inde, au sud de la dépression de l'Indus et du Gange, les monts Vindhya, les Gates occidentales et les Gates orientales servent d'appui au plateau triangulaire

du Décan. Les Vindhyas traversent l'Inde d'une mer à l'autre, les Gates serrent de près l'Océan.

Les montagnes de l'Asie ne sont donc pas, comme celles de l'Europe, des massifs autour desquels rayonnent, dans une parfaite harmonie, des collines, des plaines, des vallées arrosées par des fleuves petits, mais bien réglés; ni, comme en Amérique, une interminable chaîne tantôt simple, tantôt renflée, jetant ses puissantes eaux vers des fleuves grandement embranchés. Elles forment, au contraire, un immense chaos de monts très-élevés, portant de vastes hauts plateaux généralement sevrés des vents de la mer.

Climat. — L'Asie tourne vers l'océan Glacial, considéré comme tel jusqu'aux froides embouchures de l'Amour, un rivage presque égal à celui qu'elle présente aux brises tempérées du Pacifique ou aux chaudes haleines de la mer des Indes. L'Europe, elle, a sur l'océan Polaire deux fois moins de côtes que sur la mer Atlantique, tempérée par l'influence du courant du Golfe, et trois fois moins que sur la Méditerranée, asile de la température la plus égale de l'Ancien Monde. Quant à l'Afrique, elle nage tout entière entre des mers chaudes et ne présente qu'une pointe aux brises de la mer polaire australe; enfin, la plus grande masse de l'Amérique gravite autour d'une méditerranée plus chaude que la nôtre. L'Asie échappe en partie aux influences bénignes des grandes eaux par le rapprochement souvent étroit, quelquefois immédiat, de ses hautes montagnes avec la rive des océans : fait qui lui est commun avec l'Afrique, l'Australie et une partie des deux Amériques, et qui la distingue essentiellement de l'Europe, où les montagnes sont plus souvent des massifs intérieurs que des rebords de plateaux.

L'Asie est située presque tout entière dans la zone

tempérée, à l'inverse de l'Afrique, de l'Amérique du Sud, de l'Océanie, assises dans la zone torride. Elle n'a dans cette dernière zone que le septième de ses terres, et, n'atteignant pas l'Équateur, elle touche au contraire la zone polaire boréale où elle a le dix-septième de son sol. De là le climat hyperboréen des plaines sans fin de la Sibérie, tandis que, de l'Inde à la Méditerranée, des vents venus de la brûlante Afrique augmentent la torridité des régions sur lesquelles ils soufflent.

Régions diverses. — Entrons en Asie avec l'ensemble de biens et de maux, de levains de force et de levains de faiblesse qui a pour nom la civilisation, à travers cette large Russie déjà à demi asiatique, par la grande route de Moscou à Pékin.

Sibérie. Touran, pays de l'Amour. — L'Oural franchi, on descend dans une plaine indéfinie, ouverte au nord, fermée au midi, habitable dans les vallées du sud, et déserte, pour toujours sans doute, dans les espaces du haut Nord, qui ne sont que mousses, tourbes et fondrières glacées. Trois fleuves immenses y coulent silencieusement vers l'océan Polaire, à travers de vastes marais et des bois de plus en plus malingres à mesure qu'ils approchent des rives de la mer Glaciale où il n'y a d'autres arbres que les troncs de dérive amenés par la mer elle-même. Cette vaste contrée, qui fait le quart de l'Asie, renferme au nord des tribus de nomades, et dans le sud des Russes qui peu à peu s'étendront sur toutes les vallées que la dureté du climat n'a pas condamnées à l'éternelle stérilité. Cette région, la Sibérie, communique à l'ouest par une ample ouverture, à l'est par d'étroits défilés, avec deux contrées qui lui sont supérieures, bien qu'elles aient encore à se plaindre de la rigueur de leur ciel.

La région de l'ouest est celle de la mer Caspienne et du

lac d'Aral, le steppe des Kirghises au nord, la plaine et les vallées du Touran au sud : située en partie au-dessous du niveau de la mer, elle est plate, ouverte à des vents infatigables, riche en plantes salines venant à foison sur un sol jadis couvert par deux mers insensiblement diminuées. Hors de la portée des irrigations, elle est faite pour des peuples de cavaliers, déplaçant suivant la saison leurs tentes vers les pâturages de l'été ou vers les campements de l'hiver; mais en remontant ses deux rivières, la Sir, jadis Iaxarte, et l'Amou, jadis Oxus, on arrive dans de vrais paradis, dans des vallées de sol créateur, de ciel aimable, d'air ému par le zéphir et non fouaillé par l'ouragan; et ces campagnes admirables braveraient un immense été parce qu'elles ont un immense hiver sur les monts géants de l'horizon, et que de cet hiver jaillissent de grands torrents qui portent avec eux une fraîcheur éternelle. Si les savants ont vu clair dans les vieilles ténèbres de nos origines; avec d'aussi faibles assises que celles des traditions antiques et de la comparaison des langues, s'ils ont construit solidement l'édifice qu'ils nomment l'histoire des premiers Aryens, nous devons croire que nos pères vécurent ou passèrent dans cette contrée. Le Touran serait alors une des patries, sinon la seule patrie des peuples aryens : dans un passé crépusculaire, nos ancêtres (pour beaucoup d'entre nous ce ne sont que les auteurs de nos langages) y auraient mené une vie de pasteurs et de guerriers, aussi bien les aïeux des Indous ou des Persans, que ceux des Grecs, des Latins, des Celtes, des Kymris, des Germains et des Slaves. Mais pour que nos pères aient habité le Touran, du moins le Touran des plaines, il faut qu'alors il ait eu plus de fraîcheur et de fécondité que de nos jours avec ses sables altérés, ses vents dressant des dunes, ses froids durs et ses chaleurs cuisantes.

La région orientale à la Sibérie est le bassin de l'Amour, protégé du nord, ouvert au nord-est sous un climat très-froid, mais encore tolérable. Là, à quelques lieues de

plaines polaires où l'homme périrait de faim sans le renne, il y a place pour des millions d'Européens, au pied de versants noirs de forêts habités par le tigre et la panthère à longs poils. Par là plus que par la voie de mer, l'Europe nouera des relations avec la Chine.

Japon, *Chine*. — A l'orient de cette terre nouvellement ouverte, et séparée d'elle par une mer presque intérieure, s'étend le vaste archipel du Japon, montueux, bien arrosé, riche de son climat insulaire, froid au nord, assez chaud au midi pour l'oranger. Muni de beaux ports, habité par une race imitante, intelligente et flexible, l'empire du Japon est la Grande-Bretagne de l'Asie.

La Chine, adossée à de hautes montagnes qui lui versent à profusion des rivières superbes, développe 800 lieues de côtes sur l'océan Pacifique dont elle aspire par tous ses pores les fécondes vapeurs. Protégée des vents du Grand Plateau par les innombrables aspérités de ses monts, elle est baignée vers son milieu d'une voluptueuse atmosphère; elle est fraîche et même froide au nord, mais sans excès, tiède au sud, mais non torride; elle réunit ainsi tous les climats intermédiaires entre le trop chaud et le trop froid, et, par une conséquence toute naturelle, elle nourrit toutes les plantes correspondantes, puisque la végétation est la fille des forces du sol et des puissances de l'air. Les Chinois ont calomnié leur patrie quand ils l'ont appelée l'empire des fleurs; ils n'ont dit que la moitié de la vérité, c'est aussi l'empire des fruits. Ainsi placée sur une terre généreuse, sous un climat modéré, la Chine devait créer un peuple nombreux, policé, puissant. Des millions d'hommes y vivaient déjà dans des villes opulentes quand notre fière Europe n'était encore qu'une forêt marécageuse avec des sauvages armés de haches de silex; ils y formaient une société réglée par des lois, plus instruits dans ces temps reculés que nous au quinzième siècle; et s'ils étaient moins ambitieux, moins conquérants et administrateurs

quė les Romains et moins beaux diseurs que les Grecs, ils avaient beaucoup plus d'industrie que ces deux premiers peuples de l'histoire. 450 à 500 millions d'hommes, le tiers de notre race, grouillent aujourd'hui dans le Céleste Empire, parlant des dialectes de la même langue, professant en général une morale pratique plutôt qu'une religion véritable, tous également aptes au commerce, à l'agriculture sage et patiente, à l'industrie, aux arts d'imitation. Si depuis des siècles nombreux, ils restent obstinément sur place, sans rien inventer, sans rien faire de nouveau, de noble et de grand, il ne faut l'attribuer ni à leur sol, ni à leur ciel, ni à de cruels malheurs, mais à leur écriture qui demande vingt ans pour être connue, à une docilité de caractère qui leur fait regarder la routine comme la première des vertus, enfin et surtout à ce que la Chine est la patrie de l'égoïsme transcendental.

Inde, Indo-Chine. — Au midi de l'Asie, deux grandes presqu'îles très-fécondes et remplies de peuples s'effilent vers le sud, somptueux contraste avec la Sibérie, pauvre et presque vide, qui s'élargit vers le nord. L'une est l'Inde, l'autre est l'Indo-Chine.

La beauté de l'Inde fut de toute antiquité proverbiale. Les latitudes de cette péninsule en auraient pu faire un pays torride, et le voyageur qui y pénètre par les bouches de l'Indus pourrait le craindre à la vue du désert de Thour, voisin du delta de ce fleuve; mais des pics, des frontons, des coupoles d'argent de l'Himalaya, la fraîcheur, mère de la fécondité, descend par mille courants dans l'air, et sur la terre par des rivières intarissables qui donnent à l'Indus, au Gange et au Brahmapoutre assez de flots toujours coulants pour désaltérer des plaines immenses. Au sud du pays bas où courent les canaux et les affluents du Gange, le sol élevé du Décan, les forêts des Vindhyas et des Gates, les moussons, les vents du large et la mer qui enceint le plateau changent en un séjour presque tempéré, littoral non compris, une vaste

région qui sans tout cela languirait par trop de soleil. L'Inde, en somme, est brûlante, mais si bien arrosée que les ardeurs du jour tirent de son sein les plus belles des plantes.

Une terre aussi privilégiée fut peuplée de bonne heure; les plus anciennes traditions nous la représentent déjà comme regorgeant de richesses. Près d'un petit fleuve bourbeux, au-dessus de campagnes vides peut-être jusqu'à l'horizon, il n'y avait encore que des herbes et des cailloux sur les sept collines qui furent plus tard l'assise de la Ville Éternelle, lorsque déjà l'Inde aurait pu remplir un large panthéon des statues de ses héros, de ses législateurs, de ses sages et de ses poëtes. Aujourd'hui il y a bien des siècles que le génie indou a replié ses ailes, et cette contrée magnifique où vit le sixième des hommes obéit à une nation de fabricants et de marchands campée dans deux îles au nord-ouest de l'Europe.

Le nom seul d'Indo-Chine vaut toute une description : l'Indo-Chine est un pays de transition entre l'Inde et le Céleste Empire, pour les langues et les races comme pour le climat et les plantes; seulement, à mesure qu'on marche vers l'Orient, de Siam au Tonquin, la nature chinoise domine de plus en plus. La prise de possession de la Cochinchine par la France donne pour nous à cette région une importance nouvelle.

Arabie. — Une troisième presqu'île, l'Arabie, fait front sur trois mers chaudes; les vents du nord ne l'atteignent qu'après s'être desséchés sur les sables de la Babylonie, ceux de l'Afrique la frappent sans avoir été rafraîchis par la mer Rouge et la mer des Indes. L'Arabie est une Afrique torride liée à l'Asie. La race qui s'y forma s'est répandue au loin, portant avec elle des instincts nomades, et les Arabes ne se sont fixés au sol qu'en de rares districts : ils ne sont encore que campés, pour ainsi dire, dans la Berbérie, qu'ils occupent pourtant depuis huit cents années, et sur une portion de l'Arabie elle-même, qu'ils habitent

depuis avant l'histoire. C'est de cette famille de l'humanité que sortirent trois des principales religions : l'une, de l'Arabie elle-même, par Mahomet; les deux autres, celles de Moïse et celle du Christ, du sein de la petite nation juive, sœur du peuple arabe. A la première de ces trois révélations se rattache la haute fortune de la race. A peine le Prophète avait-il fermé les yeux que ses compatriotes coururent en armes par tout pays pour faire des mahométans du reste des hommes; ils conquirent seuls d'abord, puis aidés de néophytes (notamment de Persans et de Berbères), l'Asie jusqu'aux îles de la Sonde, domptèrent l'Asie grecque, l'Égypte, l'Afrique jusqu'à Tanger, la Sicile, Malte, l'Italie méridionale, les Baléares, l'Ibérie, le sud de la France. Leurs chevaux burent les flots de la Loire, de la Saône supérieure, du Danube, et Sidi-Okba, l'un des héros de cette épopée, arrivé au bord de l'Océan marocain, lança son coursier dans les flots, pour témoigner qu'il avait atteint les limites de la Terre. Cependant, même à cette époque de gloire, ils ne montrèrent qu'un génie incomplet. Dans leurs écoles fameuses de Cordoue, de Fez, de Bagdad, dont les professeurs étaient peut-être plus souvent des Eraniens et des Maures que des Arabes, ils enseignèrent moins la philosophie et le droit que la théologie, l'astronomie que l'astrologie, et leurs plus beaux livres de médecine, de sciences physiques, d'histoire naturelle, n'étaient guère que des paraphrases de la « sagesse » antique.

Asie Mineure. Éran. — Le plateau de l'Asie Mineure comprend deux régions distinctes : l'Asie Mineure propre, l'Eran ou Perse.

L'Asie Mineure propre est de toutes les contrées du Globe celle que baignent le plus de mers : à l'ouest, la Méditerranée, l'Archipel, la mer de Marmara ; au nord, la mer Noire; à l'est, la mer Caspienne ; au sud, la mer Rouge et le golfe Persique. Parmi ces mers, celles du nord lui apportent des brises fraîches, celles du sud des

vents de feu, celles de l'ouest des brises tempérées. Ces vents divers et la structure du terrain, sillonné au nord par des monts qui se mêlent comme les mailles d'un filet, au midi par la seule chaîne du Liban, étroite et courte, créent dans l'Asie Mineure des pays distincts. Au sud, c'est la plaine elliptique du Tigre et de l'Euphrate, l'ancienne Assyrie et Babylonie, patrie de grands empires, terre aujourd'hui presque aride sur laquelle empiètent les sables d'Arabie, mais fertile autrefois et pouvant le redevenir à un très-haut degré par les dérivations de ses fleuves; à l'ouest de cette plaine, c'est le Liban, avec la dépression de la mer Morte; entre l'Euphrate et le Liban chauffent les sables de l'Arabie septentrionale; au nord enfin s'étend la véritable Asie Mineure, celle que colonisa la Grèce.

Le plateau de l'Eran, entouré de monts très-élevés qui lui enlèvent également les nuées de la Caspienne et du golfe Persique, est une région de peu ou point de pluie, de climat froid dans le mont, âpre et venteux sur les plaines. Plateaux sablonneux ou salins, coteaux ou chaînons jetés au hasard sur le steppe, pas d'arbres, tel est l'Eran. Autrefois peuplé par une race conquérante, parente de la nôtre à son origine, mais fortement mélangée depuis de familles arabes et turques, l'Eran est retiré, caché, oublié entre ses courtines de montagnes.

Asie Centrale. — Reste le centre de l'Asie, les terres intérieures, durement rudoyées par un climat continental. Quelquefois sédentaires, communément nomades, des tribus turques ou mongoles habitent avec leurs troupeaux ces tristes régions, désertes hors des vallons irrigables. L'Asie Centrale compte dans l'histoire. Sa pauvreté fit sa puissance, comme la force de l'Angleterre est venue de l'indigence des habitants de ses villes et de la mortelle misère des campagnards irlandais. Fuyant une patrie marâtre, des centaines, des milliers, des millions même de transfuges ont avec le temps semé de nouvelles Angle-

terres dans les pays transatlantiques; endurcies dans leur lutte contre un sol barbare sous un climat affreux, les nations de l'Asie centrale ont aussi débordé sur le monde, soit qu'un conquérant chassât l'une d'elles de ses pâturages, soit que la stérile terre natale ne fût plus capable de les contenir toutes. Seulement ces émigrations n'avaient rien de pacifique comme chez les Anglais : au lieu de familles cherchant à gagner le pain de chaque jour au-delà des mers, c'était un peuple de cavaliers laissant derrière ses escadrons des villes enflammées. Depuis plusieurs milliers d'années, mais surtout vers la fin de la puissance romaine, et dans les derniers siècles du moyen âge, des conquérants sans entrailles sont maintes fois descendus de ces terres élevées, heurtant les peuples devant eux, si bien que, par une suite de chocs, les nations se poussaient l'une sur l'autre, des créneaux de l'Asie Centrale jusqu'au delà des Colonnes d'Hercule, en Touranie, en Slavie, en Hongrie, en Allemagne, en France, en Angleterre, en Italie, en Espagne, et jusqu'en Berbérie. Et ce n'est pas sur le seul Occident que les hommes du Grand Plateau ont lancé leurs hordes, mais aussi sur l'Orient, sur l'Inde, conquise par les Mongols, sur la Chine, soumise par Gengis-Khan en 1200, par des Mantchous au dix-septième siècle. On n'oubliera jamais Timour le Boiteux, qui couvrit de charniers une moitié de l'Asie. Mais aujourd'hui ces nations ne sont plus ni grandes, ni aggressives, ni féroces, et la fameuse Muraille que la Chine avait dressée contre elles s'effondre sans péril pour les Chinois.

Loin d'envahir comme jadis, l'Asie est tracassée par des étrangers. La Russie la presse au nord par ses Cosaques et ses colons; l'Angleterre domine dans le sud, mais elle ne peut faire souche dans l'Inde et elle est trop fière pour y mêler sa race avec des familles inférieures. La France domine le delta cochinchinois et remonte le Mékong et le Sonkoï ou Hong-Kiang. La Californie, l'Orégon, la Colombie, se peuplent d'Européens

et parlent de très-haut à la Chine et au Japon, tandis que, au sud des deux grandes presqu'îles jumelles de l'Inde et de l'Indo-Chine, un jeune essaim de peuples ambitieux bourdonne sur la plage australienne.

Nombre d'habitants. Religions. — L'Asie prend au Globe 4 milliards 480 millions d'hectares, le tiers des terres, quatre-vingt-trois fois la France. Sur les 1400 millions d'habitants du monde, elle en renferme presque les trois cinquièmes, 800 millions : vingt et une fois la France. Elle est donc proportionnellement quatre fois moins pleine que notre territoire. Sa population, fort mal répartie, est extrêmement clair-semée dans le nord, le centre et les déserts de l'ouest; elle est d'une densité peu commune dans presque toute la Chine et dans de vastes districts de l'Inde.

Les trois cinquièmes des Asiatiques appartiennent à la race dite jaune ou mongole, le reste, sauf quelques Noirs, à la race blanche, tantôt pure, tantôt mêlée.

Les religions sont nombreuses. On ne compte guère que deux millions de juifs, et peut-être quinze millions de chrétiens, dans les pays russes, en Asie Mineure, dans les colonies européennes et dans les missions catholiques ou protestantes (spécialement en Chine et dans le Tonquin). Les musulmans, répandus par peuples compactes ou par îlots et traînées, de Constantinople aux montagnes de la Chine, sont beaucoup plus nombreux que les chrétiens, mais bien moins que les bouddhistes et les partisans des autres religions étrangères à la révélation arabe ou juive. En somme, le cinquième au plus des Asiatiques se réclame du Dieu des monothéistes.

SIBÉRIE

Yermak. Sibir, la Sibérie. — Les possessions russes en Asie comprennent deux pays distincts, la Sibérie avec ses nouvelles acquisitions, Amour, Turkestan, Dzoungarie; et la Transcaucasie : ensemble 1 635 millions d'hectares, avec plus de 13 millions d'hommes.

Vers la fin du XVIe siècle, la Russie, à peine affranchie des Tatares, eut son François Pizarre ou son Fernand Cortez, comme cinquante ans auparavant l'Espagne à peine délivrée des Maures. Un Cosaque du Don, le chef de brigands Yermak Timoféief, chassé des forêts, des marais et des îles de la Volga par l'empereur Ivan le Terrible, se sauva dans les monts Oural avec quelques centaines de routiers cosaques. Puis, sortant des gorges de la montagne avec environ 2 000 aventuriers, il marcha vers l'est, dispersa des ennemis et leur enleva *Sibir*, ville tatare et musulmane. Et alors, voulant entrer en grâce auprès de son tsar, il lui offrit sa conquête « pour tout le temps qu'il plairait à Dieu de laisser subsister ce bas monde. »

Cette ville de Sibir disparut pour faire place à Tobolsk, bâtie à quatre lieues de là par les Russes, sur l'Irtych; mais si cette ancienne, et sans doute modeste capitale a perdu son nom, ce nom même est devenu, par les progrès de la conquête slave, celui d'un pays extraordinairement vaste, de la Sibérie, que plus exactement nous devrions appeler *Sibirie*.

La Sibérie, augmentée par l'annexion récente du pays de l'Amour, du littoral de la mer japonaise et de l'île de Saghalien, a 1 250 millions d'hectares et trois millions et demi d'habitants. Elle embrasse un demi-cirque de plaines ouvertes au nord sur l'océan Glacial, fermées à l'ouest

par l'Oural, à l'est et au sud par des montagnes élevées. Cet océan Glacial, mille fois digne de son nom, cache ses eaux verdâtres sous des glaces flottantes et sous des champs de glace fixe d'une colossale étendue; les banquises mêmes de l'Amérique boréale tiennent moins d'espace, elles dont les explorateurs hasardés vers l'extrême Nord sur des traîneaux attelés de chiens ont maintes fois sondé du regard pendant des semaines l'immuable et décourageant recul d'horizon.

Oural. Altaï. Monts Kamtchadales. — L'Oural tire une grande importance de ses mines d'or, de cuivre, de fer et de platine. Il fut peut-être la patrie, en tout cas un lieu de campement des Tchoudes ou Finnois qui peuplaient l'Europe orientale antérieurement à toute histoire. De ses derniers renflements méridionaux aux flots du lac Caspien et aux monts de l'Asie centrale, il n'y a point de montagnes, pas même de collines un peu élevées pour séparer les plates étendues de la Sibérie de celles du Touran : ce vide entre l'Oural et la mer Caspienne a été nommé par des historiens la *Grande Porte des Peuples*, en souvenir des migrations qui de tout temps entrèrent par cette entaille en Europe.

L'Altaï, puis les monts de la Daourie, les Jablonoï (monts des Pommiers) et les Stanovoï terminent au sud et à l'est les plaines que l'Oural borne à l'ouest, et que l'océan Glacial ourle au nord. Riche en mines comme l'Oural, patrie comme lui de races indigènes, lieu des sources des puissantes rivières sibériennes, l'Altaï est l'asile des vallées les plus fertiles du pays et les mieux abritées contre le Nord. On lui donne pour pics culminants le Mounkou-Sardyk (3 490 mètres) et le Bieloukha (3 352 mètres). La ligne des neiges éternelles y oscillerait, sous le 51e degré, entre 2 700 et 2 600 mètres d'altitude. La partie occidentale de cette grande chaîne, beaucoup plus belle que l'orientale, est faite de porphyres, de granits, de calcaires, de champs de neige et de glace; la partie



Rivage du Kamtchatka (Petropaulovski).

orientale, schisteuse et glaiseuse, s'étend en « hautes fagnes » comme nos Ardennes.

Dans la presqu'île du Kamtchatka s'élèvent des volcans magnifiques, tel que le Klioutchev, aussi haut que le Mont-Blanc à six mètres près. Sur cette péninsule qui pénètre dans la mer comme un fer de lance, flambent ou fument treize autres volcans se rattachant à deux traînées d'îles qui vomissent aussi du feu : à la traînée des Kouriles qui va, par une dizaine de cratères éveillés ou dormants, rejoindre les volcans japonais; et à la traînée des Aléoutiennes dont les îles, portant plus de trente montagnes en ignition, sont comme les piles d'un pont prodigieux qui mènerait d'Asie en Amérique, de la presqu'île du Kamtchatka, terre russe, à la presqu'île d'Aliaska, qui fut russe; mais aujourd'hui elle est yankee, de même que les Aléoutiennes, depuis une vente faite par le tsar aux Américains. Quand aux Kouriles, la Russie les a cédées au Japon, en échange des droits que les Japonais avaient sur l'île de Saghalien.

Fleuves : Obi. Iéniséï. Léna. Amour. — Du pied des hautes montagnes du sud coulent vers la mer du nord des fleuves grands parmi les plus grands, fleuves qui ne sont violents et rapides que dans le pays de leurs sources. Sortis de la montagne, ils ont perdu toute véhémence et promènent paisiblement leurs larges eaux entre des rives plates et des rideaux de forêts, puis ils coulent dans les toundras silencieuses, marais sans arbres, presque toujours gelés.

Obi. — L'Obi a pour véritable tête l'Irtych, rivière pure sensiblement plus longue que le Danube. L'Irtych relève à la fois de l'Altaï par ses sources et de l'Oural par ses affluents; dans la montagne il traverse le lac Dsaïsang, et dans la plaine baigne l'ancienne capitale de la Sibérie, Tobolsk. La plupart des rivières qui le composent, ainsi que celles qui forment l'Obi, serpentent dans des steppes trop souvent dévorés presqu'aussitôt que léchés par l'incendie.

Sur un sol pauvre en humidité, sous des cieux pauvres en pluies, il y a dans l'année de longues périodes où l'herbe desséchée est prête à flamber jusqu'à l'horizon. Qu'on dresse un feu, même des plus petits, à la lisière de ces champs combustibles, si l'on s'éloigne sans l'éteindre et que le vent donne des ailes aux premières langues de flamme, la prairie s'allume, et bientôt elle brûle aux qua-



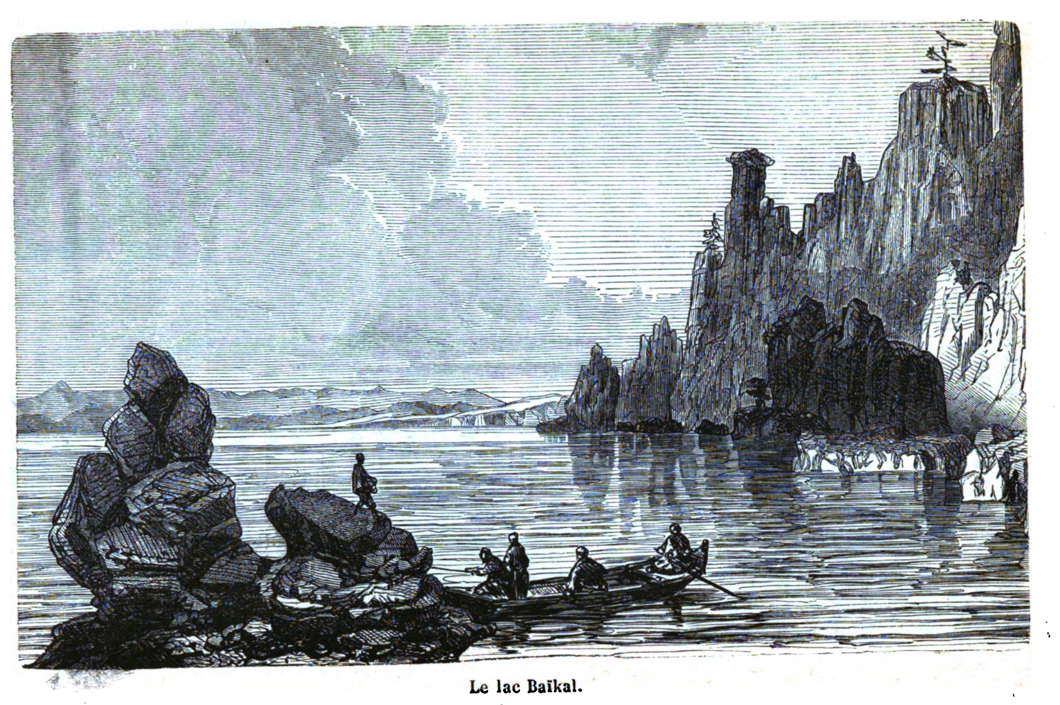
Steppe sibérien.

tre coins. Les animaux les plus rapides n'échappent pas toujours aux vagues ardentes qui tantôt les cernent de tous côtés, tantôt arrivent sur eux avec une vitesse supérieure à tous les bonds, car dans ces sortes de catastrophes, il arrive que l'air, violemment agité en tous sens par les divers appels de l'immense brasier, prend la

capricieuse impétuosité des plus terribles ouragans. L'homme lui-même est parfois la proie de ces incendies allumés peut-être au loin par un frère ou par un ami : des hameaux subitement enfermés dans le cercle des flammes ne laissent d'eux que des cendres où sont confondues quelques pincées de poussière humaine. On a vu des flamboiements de prairie s'étendre sur plus de cent kilomètres et dévorer jusqu'à deux cents hommes et des milliers de bestiaux.

L'Obi proprement dit quitte la montagne à Barnaoul ; et en ce point, que 1 800 kilomètres en ligne droite séparent de l'embouchure, il n'est déjà qu'à 125 mètres d'altitude. Son cours dépasse 4 000 kilomètres ; sa largeur en grande crue atteint quarante kilomètres : alors c'est un lac qui marche, en roulant dans ses flots, mêlés de sable et d'argile, plus de troncs déracinés qu'il n'en faudrait dresser côte à côte pour faire une grande forêt. Son bassin approche de 350 millions d'hectares, sept fois la France. Il tombe en mer presque vis-à-vis de la **Nouvelle-Zemble**, double grande île allongée ayant des baies poissonneuses, une épine dorsale de montagnes, quelques lacs, des mousses, de petits bouleaux, des ours blancs et des rennes.

Iéniséï, Baïkal, Angara. — Entre Krasnojarsk et Iéniseïsk, où il n'est plus même à 100 mètres d'altitude l'Iéniséï fait comme l'Obi : il impose son nom à une rivière plus longue et plus puissante que lui, à l'Angara, née dans le plateau de Mongolie, sous le nom de Sélenga. La Sélenga sort d'un lac situé à 1 575 mètres au-dessus des mers, et l'un de ses affluents baigne de ses eaux naissantes le site de *Karakoroum*, l'antique résidence de Gengis-Khan. Karakoroum n'a point laissé de traces. Cette caserne principale d'une immense cavalerie mongole et tatare (car l'armée de Gengis-Khan n'était guère qu'un rassemblement de hordes à cheval) fut sans doute une ville de terre entourée de tentes mobiles, une de ces grandes



Le lac Baïkal.

bourgades mal faites, dont après quelques siècles, parfois après quelques années on peut déjà dire : *Etiam periere ruinæ!* A l'altitude de 300 mètres, la Sélenga s'amortit dans le Baïkal, qui est le lac des Quatre-Cantons de l'Asie ; seulement, au lieu de quelques milliers d'hectares comme le fameux Vierwaldstættersee de la Suisse, le Baïkal a 3 600 000 hectares, l'étendue de six départements français, 600 kilomètres de long, 60 à 100 de large, et 1 400 mètres de creux, plus qu'aucun autre lac de la Terre. Cette nappe d'eau bleue et vive, entourée de montagnes qui ont leurs têtes dans la neige éternelle, se gonfle souvent et se démène comme la mer. La rivière qui s'en échappe est précisément la belle Angara, le froid cristal où se baigne Irkoutsk. De la source de la Sélenga à l'océan Glacial, il y a bien 5 000 kilomètres, détours compris. Quant au bassin de l'Angara-Iéniséï, il contient près de 300 millions d'hectares.

La Léna commence à 591 mètres d'altitude, dans les montagnes qui plongent sur la rive occidentale du Baïkal, à quelques kilomètres seulement de ce lac. Ce fleuve, auquel manque seul un climat meilleur, déroule avec majesté ses replis vers le nord-est, puis vers le nord-ouest. Froid, pur, paisible, peu ridé par les vents, point sali par les villes, il coule solitairement dans une vallée profonde entre des collines qui ont à leur pied des prairies, sur leur flanc des rochers, sur leur plateau des forêts ; et, à de longues distances, il passe devant les maisons de bois des bourgades russes, au sein d'un pays qui jadis appartenait à deux nations aujourd'hui mourantes : dans le nord aux Jakoutes, gens de langue turque, dans le sud aux Tongouses, qui parlent un idiome très-rapproché du mantchou, Il arrose Jakoutsk, et se jette par un delta dans la mer Glaciale, presque en face des îles Liakov, ou **Nouvelle-Sibérie**, archipel inhabitable, qui fut plein de vie dans une ère antéhistorique, comme le témoignent des fossiles sans nombre de mammouths, de buffles, de rhinocéros. La Léna, à peine moins longue que



Bords de l'Amour.

l'Obi et l'Iéniséi, égoutte environ 200 millions d'hectares.

Amour. — L'Amour n'appartient à la Russie dans son cours moyen et à son embouchure que depuis vingt années à peine. En mettant la main sur ce fleuve immense, les Russes n'ont fait que reprendre ce qu'ils avaient conquis, ou du moins parcouru en partie dès le dernier quart du seizième siècle. A cette époque déjà, les Cosaques avaient descendu l'Amour, portant jusqu'aux Chinois le nom russe encore presque inconnu de l'Europe. Mais, peu nombreux, et point secourus, ils durent abandonner leur forteresse d'Albasine et reculer au loin devant les soldats chinois jusque dans les montagnes qui sont l'alambic de l'Amour, de la Léna et de l'Angara.

L'Amour, passant dans un pays où se rencontrent plusieurs peuples, porte à cause de cela plusieurs noms : les Mantchoux l'appellent Saghalien-Oula ou l'Eau Noire, les Mongols Kara-Touran ou Fleuve Brun. Quant aux Chinois, ils lui ont donné en trois monosyllabes la fantastique désignation de Dragon Noir.

Il est constitué par l'Argoun, venu des steppes mongols, et la Chilka, alimentée par les montagnes métalliques et aurifères de Nertchinsk. Large, dès ce confluent, de 400 à 500 mètres, il coule dans une vallée déserte dont les sites sublimes n'ont pour admirateurs que les employés, les soldats, les colons, rares encore, qui suivent le cours des eaux sur les bateaux à vapeur russes. Après avoir reçu la Kumara, l'impétueuse Séja, la claire Bouréïa, il scie les Dous-Alin, monts granitiques enveloppés de bois ; puis il rencontre le Soungari, qui a recueilli les sources de la Mantchourie. Celui-ci vient de moins loin, et au confluent, il faudrait près de deux Soungari bout à bout pour faire une rivière aussi longue que l'Amour, mais il semble que le Soungari traîne plus d'eau : ainsi qu'en aval de toutes les rencontres de rivières diversement colorées, on distingue ici parfaitement les deux rivaux dans le lit commun ; or l'Amour, arrivé rapide

et brun, mais clair, laisse les trois quarts du canal au tranquille Soungari auquel des eaux blanchâtres ont valu ce nom, qui signifie en mantchou la Rivière Laiteuse. Devenu dès lors l'un des premiers fleuves du monde, mais un fleuve encombré de bancs de sable et plein de seuils sans profondeur, l'Amour s'agrandit encore par l'accession du rapide Oussouri, tourne vers le nord et va se perdre dans le détroit qui sépare le continent de la grande île de Saghalien. C'est un malheur pour le fleuve que cette dernière direction de sa vallée : s'il continuait à descendre vers le sud-est, comme du confluent de l'Argoun et de la Chilka à l'alliance avec le Soungari, il irait tomber dans une mer généralement libre, au lieu de s'ouvrir sur des flots glacés pendant la plus grande partie de l'année. De l'origine de la Chilka à l'embouchure de l'Amour, le fleuve a presque la longueur de l'Obi, de l'Iéniséï ou de la Léna; l'étendue du bassin approche de 200 millions d'hectares.

Climat. — La Sibérie est un pays extraordinairement froid : on y a constaté des températures de *soixante degrés* au-dessous de la glace fondante. Le climat y empire également du sud au nord et de l'ouest à l'est; sans doute les vallées méridionales, d'où viennent les fleuves sibériens, ont une altitude supérieure à celle des plaines du nord, mais cette plus grande hauteur de sol n'est pas assez considérable pour transporter dans le midi du pays le froid terrible qui en maltraite le nord.

Dans le haut septentrion, sur le bas Obi, le bas Iéniséï, la basse Léna, et sur des fleuves côtiers, qui, petits en Sibérie, seraient chez nous des Loires pour le moins, s'étendent les toundras, mousses, lichens et marais, déplorable désert où la mort règne avec le froid. Sur ces plaines, blanches l'hiver, et en été d'une couleur tirant sur le gris olivâtre, quelques bannis polonais ou russes, quelques sauvages se défendent contre la nature. A moitié chemin de la mer aux monts, le ciel, plus clément, per-

met à la terre, qui est bonne, de produire des moissons, d'élever des troupeaux, de porter des bourgades russes, et d'année en année les Slaves y gagnent sur les Ostiakes, les Tongouses, les Jakoutes, peuplades condamnées. Au sud enfin, dans le haut des fleuves, les admirables vallées de « l'Italie sibérienne » n'attendent plus que des colons pour se couvrir d'heureux villages.

A l'est, le Kamtchatka, malgré sa position insulaire et malgré ses volcans, grelotte au milieu des neiges, et comme lui la plage de la mer d'Okhotsk. Au sud-est, les rives du moyen Amour ont quelque avenir devant elles. Ce n'est point le tigre sanguinaire des profondes forêts amouriennes qui empêchera les paysans slaves de défricher la région moyenne du fleuve, les bassins des rivières nées dans les Jablonoï ou les Stanovoï, et les gorges des petits fleuves qui courent à la mer du Japon. Ce n'est pas non plus l'ours colossal qu'on voit grimper au sommet des poteaux télégraphiques plantés dans ces déserts, déçu par les susurrements de l'air qu'il prend pour des bourdonnements d'abeilles. Si l'établissement de ce pays marche avec lenteur, la vraie cause est l'énorme éloignement de la source des hommes, qui pour cette région, voisine des Chinois, est la Russie, voisine des Allemands : tel paysan moscovite a perdu trois années en route, de son vieux village d'Europe à son nouveau village d'Asie.

Grand avenir. Races. Villes. — Jusqu'ici la chasse aux fourrures, l'Oural et l'Altaï par leurs mines, ont fait le principal travail et la fortune de la Sibérie. Mais déjà le désert recule ; et le Russe, peu à peu, gagne sur la tajga : on appelle ainsi l'interminable forêt comprise entre les toundras au nord et la montagne au sud, forêt cachant des trésors inconnus, des mines de tout métal, des lacs poissonneux, d'admirables rivières, des terres profondes que l'hiver durcit, mais qu'un été rapide, chaud et presque sans nuit, rouvre à la fécondité. Où les nomades qui précédèrent les Russes ne créèrent ni

ville ni peuple, il y a malgré tout place pour un très-grand empire, en dépit du froid, des terribles bouffées du *bourian* ou vent du nord-ouest, des toundras, des plaines polaires et des immenses étendues de tajga qui peuvent dresser des arbres mais ne sauraient entretenir un épi. En Sibérie comme en Russie, comme en Scandinavie, comme au Canada, comme en tout pays du Nord, il est des contrées plus vastes que certains royaumes où le sol est incapable d'animer autre chose que des bois. Et ces bois, il ne leur prête la vie qu'avec une excessive lenteur.

Depuis la plus haute antiquité, la Sibérie est habitée par des peuplades finnoises, turques et mongoles, qui s'effacent tous les jours devant l'ascendant des Européens, soit qu'elles disparaissent peu à peu par trop de morts, soit qu'elles s'en aillent par trop peu de naissances, surtout de naissances masculines. De ces peuplades, les unes, nomades, chassent et pêchent, surtout dans le nord où le commande la misère du sol ; d'autres, dans le sud, où la terre est moins indigente, sont fixées à la glèbe. Plusieurs ont adopté le christianisme grec; les tribus turques professent l'islamisme ; les mongoles ont accueilli le bouddhisme pur, ou la déviation du bouddhisme qu'on nomme chamanisme, et qui est au fond une terreur, un culte des esprits méchants, que les prêtres apaisent par des sortiléges.

Quant aux Européens, l'élément nouveau, le seul durable car toutes ces tribus s'en vont, le seul vivant car elles ne font autre chose que de ne pas mourir encore, ils sont issus d'origines extrêmement mêlées où cependant domine beaucoup le sang russe. Les Néo-Russes de Sibérie ont surtout pour ancêtres, d'une part des bannis, d'autre part des Cosaques. Or, les bannis, qui sont rejetés, vomis pour ainsi dire par la Russie sur la Sibérie en nombre considérable, plus de 10 000 par année, appartiennent naturellement à toutes les races de l'empire, de la slave à la tatare; à toutes ses religions, de la grecque orthodoxe à la musulmane et à l'adoration des fétiches ; à tou-

tes ses langues, du russe au persan et au roumain ; à toutes ses classes de condamnés, depuis l'assassin, l'empoisonneur, le faussaire, jusqu'à l'homme noble qui défendait sa patrie dans un bataillon de faucheurs polonais. Mais le mélange s'est fait jour à jour et les Sibériens, devenus un peuple exclusivement russe par la langue, prolongent réellement jusqu'aux portes du Pacifique la terrible nation que les Tatares, et plus tard les Polonais, foulaient encore aux pieds il y a quelques siècles.

La Sibérie n'a pas une seule ville de cent mille, ou même seulement de cinquante mille âmes.

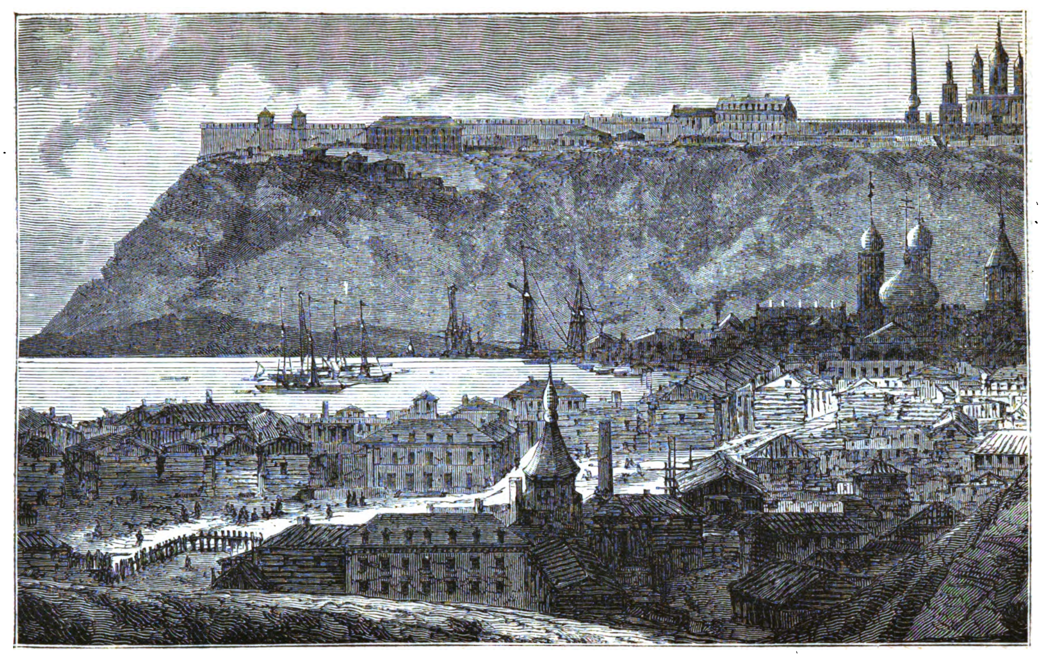
La capitale, *Irkoutsk*, à environ 370 mètres d'altitude, sous un climat dont la moyenne annuelle n'arrive pas tout à fait à zéro, borde la rivière Angara. Cette ville de 30 000 habitants est trois fois plus près de Pékin que de Saint-Pétersbourg.

Iékatérinembourg (22 000 hab.), sur la grande route de Russie en Chine, au bord de l'Issed, rivière que le Tobol mène à l'Irtych, et l'Irtych à l'Obi, est une ville de mines très-importantes. Elle a le surnom de Petit Pétersbourg : c'est, en effet, une cité brillante, opulente, et qui montre de véritables palais. Comme population, elle le cède maintenant à un centre minier beaucoup plus jeune qu'elle, à *Nijni-Tagislk* (30 000 âmes).

Tomsk (21 000 hab.) occupe la rive d'un affluent de l'Obi.

Tobolsk, au confluent de l'Irtych et du Tobol, l'ancienne capitale de la Sibérie, la première ville fondée en Asie par les Moscovites, renferme près de 20 000 hommes.

La région de l'Amour et le littoral de la mer japonaise n'ont encore que des embryons de villes. C'est à peine si les forêts des collines y commencent à s'amoindrir sous la hache des Cosaques transbaïkaliens, des *Synks* ou soldats condamnés, des galériens qui ont fini leur temps



Tobolsk.

de mines, des colons russes, finlandais ou allemands, des paysans venus des provinces Baltiques. — *Blagoviechtchensk* (3 500 hab.), la capitale de la province de l'Amour, est au confluent de l'Amour et de la Séja. — *Nikolaïevsk* (5 000 hab.), ville qui ne veut pas prospérer, borde la rive de l'Amour inférieur, sous un climat trop froid. — Sur le littoral opposé au Japon, à l'embouchure du Sin-Fui, *Vladivostok* a tout ce que demande un puissant port de mer. Elle occupe une anse d'un des six embranchements du golfe de Pierre-le-Grand, enfoncement de mer très-vaste, très-sûr, très-indenté, très-facile à défendre. Les vents qui soufflent en été sur ce golfe bordé de montagnes sont pluvieux et froids. Or, aux terres glacées par l'hiver, il faut de toute nécessité des étés chauds pour rétablir l'équilibre ; faute de quelques mois brillants, elles ne mettent au jour qu'une végétation sans vigueur. Par l'effet de ces vents funestes, la contrée de Vladivostok, bien que touchant à la grande mer, sous une latitude presque napolitaine, ne donne aucun essor aux colonies russes qu'on y a récemment établies : colonies qui sont moins prospères que celles de la vallée de l'Oussouri, fondées bien plus au nord, sous un climat essentiellement continental où le mercure gèle en hiver, mais où nul vent de froidure ne transit les rayons du soleil estival.

Saghalien, île sans bons ports de plus de 900 kilomètres de longueur sur 30 à 150 de largeur, couvre 6 à 7 millions d'hectares. Il y a quelque années elle appartenait en commun à la Russie et au Japon ; aujourd'hui elle fait entièrement partie de l'empire des tsars.

D'une chaîne de six à douze cents mètres d'altitude séparant le versant de la mer japonaise de celui de la rude mer d'Okhotsk, descendent des forêts qui sont, avec d'abondantes mines de houille, la seule aubaine qu'offre à l'avide Moscovie cette île au climat lamentable. Sur les 365 jours de l'année, plus de 250 y coulent sous un ciel chargé de nues, ou rayé de pluies, ou fondant en

brouillard : il n'y a donc pas un jour sur trois qui soit éclairé par un vrai soleil.

Sur ses six à sept millions d'hectares, Saghalien renferme 12 000 personnes : 3 000 Russes, 3 000 Japonais, 3 000 Aïnos, race velue, 3 000 Giliakes. Cette population croîtra de quelques éléments slaves, aujourd'hui que l'île a été désignée comme un lieu de déportation pour les condamnés de toutes les Russies.

ASIE CENTRALE RUSSE

Les Kirghises. Le Sémirietchensk. Le Balkach. La Dzoungarie. — Avec toutes ses appartenances et dépendances, le Turkestan russe ou Asie Centrale a maintenant 340 millions d'hectares et 4 800 000 habitants, en deux natures de pays : au nord les provinces de Sémipalatinsk, d'Akmolinsk, de Tourgaï, d'Ouralsk, répondent au steppe des Kirghises; les provinces de Sémirietchensk, de Ferghan, de Sir-Daria, d'Amou-Daria, de Samarcande, répondent au Turkestan; leur lieu commun est la grande nation nomade des Kirghises, de leur vrai nom Kazaks. C'est pour s'être trouvé un jour en contact avec ce peuple de langage turc que les Russes ont fini par conquérir au loin dans la direction de l'Inde : après avoir soumis une des hordes qui composent la nation, ils ont dû contenir, puis dompter et englober les autres; et comme les Kirghises rôdent dans toute la plaine qui va des alluvions sibériennes aux rives de la Sir, les armées du potentat qu'on appelle en Asie centrale le tsar blanc sont enfin arrivées sur ce fleuve, puis sur l'Amou.

Les quatre provinces d'Ouralsk, de Tourgaï, d'Akmolinsk, de Sémipalatinsk, c'est-à-dire le pays compris

entre l'Oural et l'Ala-Taou, ont été détachées de la Sibérie, mais elles lui appartiennent plus qu'au Turkestan: la première s'appuie à l'Oural; la seconde et la troisième relèvent plus ou moins du bassin de l'Obi par l'Ichim, affluent de l'Irtych ; la quatrième est sur l'Irtych même. Elles tiennent donc à la Sibérie par les liens du sol, elles lui sont également unies par une même histoire, enfin elles ont comme elle pour véritables tenanciers les Russes, déjà profondément enracinés, tandis que dans Sémirietchensk, Ferghan, Sir-Daria, Amou-Daria, Samarcande, récemment conquises, il y a encore, en fait de Slaves, beaucoup plus de soldats, de fonctionnaires et de marchands que de paysans courbés sur la glèbe. En dépit des divisions nouvelles, il y a donc lieu de n'attribuer au Turkestan russe ou « Asie Centrale » que ces cinq dernières provinces, dont l'une, celle de Ferghan, est l'ancien khanat de Khokand (ou plutôt Chokand), fort beau pays annexé cette année même par la Russie : le Ferghan augmente le grand empire d'au moins dix millions d'hectares, avec environ un million d'hommes de langue turque.

Sémirietchensk, annexée avant Sir-Daria, Amou-Daria, Samarcande et Ferghan, porte un nom russe qui veut dire *les Sept Rivières*, de sept affluents courant au Balkach, le plus grand des lacs du pays.

Le Balkach, autant marais que lac sur une partie de son contour, et n'ayant nulle part plus de 25 mètres de profondeur, miroite à 238 mètres d'altitude. Long de plus de 500 kilomètres, mais de peu de largeur, il lui reste encore une aire d'environ 2 200 000 hectares, quoiqu'il ait beaucoup diminué par les apports de l'Ili, son principal affluent, et surtout par le départ aérien de ses eaux, que boit goutte à goutte un climat d'une extrême sécheresse, en même temps que d'une extrême rigueur en hiver et d'une chaleur atroce en été. Pendant la saison froide on a quarante degrés au-dessous de zéro, et pendant la saison torride quarante degrés au-dessus, dans les plaines qui entourent ce lac aux claires eaux



Tentes des Kirghises.

trop salées pour être buvables : plaines attristées par des steppes nus, des sables mobiles, des deltas de ruisseaux, des champs de roseaux où le sanglier se vautre, où bourdonnent les moustiques. La vallée de son grand tributaire est sur la route la plus directe entre l'Europe et la Chine centrale.

Le bassin supérieur de la rivière Ili est l'ancienne **Dzoungarie**, récemment enlevée à la Chine, qui en avait fait sa province de *Thian-Chan-Pé-Lou*. Ces quatre syllabes chinoises, qui, vu la langue, sont naturellement quatre mots, veulent dire : le Pays au nord des Monts-Célestes. La contrée n'appartenait à l'empereur du Milieu que depuis un siècle environ ; ses soldats en avaient extirpé les anciens habitants, les Dzoungares, branche des Mongols. Quand ils y eurent égorgé un petit million d'hommes, les sages Chinois laissèrent se repeupler lentement le pays, d'éléments très-disparates, de Turcs, de Kirghises, de Mantchoux, de Chinois : ces derniers, déportés, soldats, colons ou fils de colons, ont presque tous passé de vie à trépas dans la révolte qui a chassé la Chine de son Thian-Chan-Pé-Lou, dont la capitale, qui reste la ville la plus importante, était *Kouldja*, sur l'Ili.

Si le Balkach est le plus grand lac du Sémirietchensk, l'Issyk-Koul en est le plus beau. Cette superbe nappe d'eau ne gèle jamais, à cause de l'abondance des sources chaudes qui s'y versent, et cela malgré son altitude de 1 500 mètres. Large de 40 à 60 kilomètres, sur une longueur à peu près triple, le profond Issyk-Koul paraît petit, tant il est profondément blotti entre d'énormes montagnes, entre l'Ala-Taou (4 000 mètres) au nord, et les Monts-Célestes (6 000 mètres) au sud. On a tort de l'appeler lac Issyk-Koul. C'est une redondance, *koul* voulant précisément dire en langue turque un lac.

Sir-Daria. Amou-Daria. Aral. — Sir-Daria, Amou-Daria, Samarcande, Ferghan, s'étendent sur les bassins de la Sir, ancien Iaxarte, et de l'Amou, ancien Oxus. Ces deux grands fleuves descendent des revers de l'Asie



Bords de la Sir.

Centrale : tous deux, à l'issue de vallées grandioses, entrent dans les tristes plaines du Touran dont le vent fouette les sables salés, les rougeâtres argiles, les armoises, les ternes euphorbes et les salicornes couleur de sang ; il siffle aussi dans les roseaux des lagunes, mais il n'en chasse pas le tourment des mois d'été, les moustiques, et il y mène quelquefois des escadrons de sauterelles. L'été du Touran est torride, son hiver très-froid, son air très-sec, son sol stérile en dehors des arrosements. Loin des canaux d'irrigation, c'est partout le désert. Appauvrie par les saignées, les infiltrations et l'évaporation, encombrée par des bancs de sable, la Sir, qui a commencé, sous le nom de Naryn, dans un glacier de 21 kilomètres de longueur, finit dans la mer d'Aral, lac de 6 200 000 hectares, à l'eau peu salée. L'Aral, qui se trouve à cinquante-huit mètres au-dessus des océans, est le seul reste de l'ancienne mer qui s'agita sur les steppes touraniens.

Les steppes du Touran sont incroyablement nus. De la mer d'Aral au fleuve Oural, on ne rencontre qu'un seul arbre, un peuplier ; or la distance est de 500 kilomètres. Les Turcomans, cavaliers émérites, assassins consommés dont la Russie arrête en ce moment les sanglants exploits, sont grandement fiers de cette aridité de leur patrie : « Jamais, disent-ils, nous n'avons reposé à l'ombre d'un arbre ni à l'ombre d'un roi. » Il n'y a donc point dans le Touran de forêts pour abriter les bêtes fauves, et les ennemis de l'homme s'y réfugient dans les fourrés de joncs et de roseaux, demeures du loup, du sanglier, du tigre, ce chasseur bien armé, bien vêtu, qui ne vit pas seulement, comme on le croit, dans les chaudes forêts du Tropique. L'Aral diminue, ainsi que les autres lacs de l'Asie Centrale. Un dos de terrain affreusement stérile, l'Oust-Ourt, le sépare de la mer Caspienne, qui elle aussi s'amoindrit.

Races. Villes. — 65 000 Russes vivent déjà dans le Turkestan moscovite borné aux cinq provinces de Sémirietchensk, de Ferghan, de Sir-Daria, d'Amou-Daria, de

Tempête de sable en Asie Centrale.

Samarcande; et sur ce nombre il y a une quinzaine de milliers d'hommes cultivant le sol, presque tous dans le Sémirietchensk, plus anciennement possédé. La grande masse de la population est faite de Kirghises, puis viennent, par ordre, les Sartes, citadins de sang mêlé ; les Tadjiks, Persans dont un grand nombre arrivèrent dans le pays comme esclaves et qui, grâce à l'intelligence supérieure de leur nation dans un milieu turc, finirent par être le principal élément stable du Turkestan; enfin les Ouzbegs, gens de langue turque, maîtres de la contrée avant l'arrivée des Russes. Dans le Ferghan spécialement, la race turque est tout à fait prépondérante. Les Russes, hommes aryens, et très aryens quoi qu'on en dise, ont reconquis pour l' « aryanisme » une région qu'il possédait autrefois, car la Sir et l'Amou coulaient en pays éranien lorsque les Turcs n'avaient pas encore quitté l'Altaï pour le Touran.

Nul doute que la Russie ne restaure par la paix civile, le boisement, l'irrigation surtout, ce vaste pays qui jadis avait beaucoup plus d'habitants dans de plus beaux jardins. « Autrefois, dit la tradition, un chat pouvait sauter de toît en toît, sans toucher terre, de Tchemkend jusqu'à à l'Aral. »

Il y a 78 000 âmes à *Tachkend*, capitale du Turkestan russe. La population y est des plus mêlées : il s'y trouve des Sartes, des Tatares Nogaïs, des Kirghises, des Ousbegs, des Kachgariens, des Persans amenés comme esclaves par les coupeurs de route, puis enrichis par le commerce, des Russes déjà au nombre de 5 000 sans la troupe, des Juifs, des Hindous, des Afghans. Tachkend porte sur un sol remué par les tremblements de terre. près des montagnes, sur un affluent de droite de la Sir.

Au bord de l'aurifère Zérafchan, dans une vallée délicieuse, *Samarcande*, cité déchue, régna sur l'empire de Tamerlan. Cet exterminateur boiteux était né près de là, dans une des villes dont le Zérafchan crée les jardins entre

Samarcande et Boukhara. De race mongole, c'est lui qui donna la suprématie à la langue turque en Asie centrale : il la choisit pour idiome impérial, quand il aurait pu prendre son langage maternel, et mieux encore le persan, que parlaient ses sujets les plus intelligents et les plus riches. De tout son éclat passé, il reste à Samarcande près de deux mille coupoles, une école célèbre, 20 000 âmes, et une banlieue verdoyante le long des dérivations du Zérafchan, le Dispensateur de la richesse, comme le veut dire son nom. Cette rivière, dont le bassin a peu d'étendue, n'en roule pas moins un grand volume d'eau pour le bonheur de sa vallée. C'est en 1868 que Samarcande, conquise jadis par Alexandre le Grand, a passé dans les mains d'un autre Alexandre dont l'empire ne s'effondrera pas sitôt que le royaume du Macédonien. Celui-ci était un château de cartes, l'autre est un monument de granit fondé sur le roc. Du Danube à l'Indus, la « Phalange » avait soumis pour quelques années, dans une vaine unité, des races ennemies séparées par des montagnes et des déserts. La puissance russe, elle, est servie par des chemins de fer, et les peuples qu'elle tient de force ne peuvent rien contre la nation centrale de l'empire : fussent-ils deux fois plus nombreux et alliés dans une même haine, ils n'échapperaient pas à la tenaille moscovite.

Entrés en 1868 dans la ville où commanda Timour, les Russes, en 1876, ont forcé les portes de la cité qui fut la principale résidence de Gengis-Khan, l'autre grand massacreur mongol. *Khokand*, riveraine de la Sir, dans une vallée fort belle, passe pour avoir 100 000 habitants.

TRANSCAUCASIE

Le Caucase. La Koura, l'Araxe. — On nomme Transcaucasie l'ensemble des pays conquis par les Russes au delà du Caucase ou cédés au tsar par la Perse et la Turquie. Sur une étendue de 45 millions d'hectares (le versant européen compris), on y compte une population de près de 5 millions d'habitants.

De célèbres voyageurs anglais, grands connaisseurs de montagnes pour avoir gravi tous les pics sublimes ou dangereux des Alpes, ont fait il y a quelques années une longue exploration du Caucase, et ils en sont revenus pleins d'une immense admiration pour lui.

Les Alpes ont des lacs gracieux ou sublimes, tandis que le Caucase, pareil aux Pyrénées, a pour Lémans des nappes que franchit un jet de pierre, ou du moins un jet de fronde; on y trouve plus d'eau sous toutes les formes, glaciers, névés, neiges, torrents, cascades. Mais si elles sont plus diverses, plus charmantes, plus parées de scintillements de lacs, de blancheurs de neige, de reflets rouges du soleil couchant sur des frimas vieux comme le monde, le Caucase l'emporte sur elles en austérité grandiose. Ses monts ont plus de raideur, plus d'élévation et des formes plus nobles, ses gorges plus de profondeur. Beaucoup de ses vallées perdent toute grâce par leur nudité, mais celles qui n'ont pas été dépouillées brillent d'un luxe de plantes supérieur à la végétation des Alpes. L'Elbrous a 5 660 mètres; le Kochtantau, 5 210; le Dychtau, 5 100; le Kasbek, 5 043; le Tau-Tœtœnal, 4 875; le Basardchousi, 4 487; l'Ouchba, terminé par deux pics, brille d'une indescriptible beauté : le mot Ouchba, de langue géorgienne, a la même signification que le nom



L'Elbrous.

allemand d'un mont célèbre des Alpes, le Wetterhorn ou Pic des Tempêtes.

Sur le versant du Caucase tourné vers le midi, la ligne des neiges éternelles commence entre 2 900 et 3 700 mètres d'altitude. On supposerait tout naturellement qu'elle doit être plus basse sur le versant du nord, mais le contraire a lieu ; et de ce côté, il faut monter suivant les pics à trois, à quatre, à cinq et même à six cents mètres plus haut pour trouver les frimas qui bravent tout l'été. Cette accumulation plus considérable des neiges sur le penchant le plus exposé à la chaleur se retrouve dans l'Himalaya : elle a pour cause, sur l'une et l'autre de ces deux chaînes colossales, la sécheresse plus grande de l'air où baigne leur fronton septentrional, l'aridité des vents de steppe qui sur ce penchant-là battent leurs flancs.

L'Elbrous et le Kasbek sont manifestement deux anciens volcans. Il n'y a plus de cratères fumants dans la chaîne, mais la fournaise intérieure n'est pas éteinte, comme le prouvent le grand nombre de sources chaudes, et surtout les puits de naphte, les volcans de boue, les fusées de flamme de la presqu'île d'Apchéron, sur le bord de la mer Caspienne.

Au sud du Caucase, des chaînes qu'on a fort bien appelées l'Anti-Caucase vont se nouer aux mailles montagneuses de l'Arménie, et par elle aux monts de la Perse et de l'Asie Mineure. Le *Grand Ararat* (5 171 mètres) trône sur les frontières de l'Arménie russe, de la Turquie d'Asie et de la Perse. L'Arche de Noé n'y a sûrement pas abordé, bien que les Arméniens le proclament avec orgueil, mais l'Ararat n'a pas besoin de souvenirs pour être magnifique; peu de montagnes dominent avec une pareille majesté. Le petit Ararat, son voisin, lui est inférieur de 1 255 mètres.

De l'Anti-Caucase et du Caucase coulent à milliers les veines qui forment la Koura, violente rivière. Du plateau d'Arménie descend l'Araxe, torrent rapide à la vallée d'abord rude, nue et morne, qui dans son cours moyen et

son cours inférieur traverse des plaines brûlées de soleil, arides quand elles ne sont pas arrosées, très-fécondes quand elles le sont. L'Araxe descend du haut pays par de longs bouillonnements, des rapides, des tourbillons, qui d'Ordubad à Migri, distance d'environ 25 kilomètres au fond de gorges serrées par de très-hautes montagnes, abaissent son niveau de trois à quatre cents mètres. Cette percée de l'Araxe qui « s'indigne contre ses ponts, » est l'une des plus grandioses de l'Ancien Continent. L'Araxe se perd dans la Koura, moins puissante que lui, au milieu des landes de Mougan qui fourmillent de serpents dangereux : autrefois il eut son embouchure propre dans la mer, jusqu'au moment où la masse des eaux suivit des canaux d'irrigation tirés de son sein dans le voisinage et dans la direction de la Koura. Celle-ci n'a point l'abondance qu'on semblerait en droit d'exiger d'un bassin de près de 20 millions d'hectares, d'un entassement de montagnes à neiges éternelles comme le Caucase, d'un vaste dos de plateaux comme l'Arménie. Le ciel qui luit sur ce bassin est trop aride, les deux vallées qui accompagnent la Koura et l'Araxe empruntent trop de canaux aux deux rivières. Aussi la Koura ne porte-t-elle en moyenne à la Caspienne que 350 mètres cubes de flots troubles par seconde, tandis que, sur le versant de la mer Noire, le Rion verse moyennement cinq cents mètres à la seconde quand il entre dans le Pont-Euxin, à Poti, au débouché d'un bassin presque dix fois moindre.

Le climat de la Transcaucasie varie à l'infini, selon l'altitude et l'exposition des lieux habités. Tiflis, à 453 mètres au-dessus des mers, a la moyenne annuelle de Rome ou de Valence, mais avec des chaleurs plus fortes, et surtout des froids plus durs.

Diversité de peuples et de langues. Progrès des Russes. — Il y a dans le Caucase plus de 150 pics dépassant trois mille mètres. Si Pline a dit vrai, on y comptait de son temps un nombre presque aussi considérable de

tribus, de langues et de dialectes : il raconte qu'à Dioscurias, ville de la Colchide (Géorgie), il fallait cent trente interprètes pour être à même de converser avec tous les gens de la ville, et encore aujourd'hui le Caucase est un des campements de peuples les plus curieux du Globe : rien que dans une seule province de peu d'étendue, le Daghestan, qui trône en vue de la mer Caspienne, vingt-sept langues parfaitement distinctes se partagent 450 000 hommes, et sur ces vingt-sept langues, il en est une qui ne vibre que dans les vingt-huit chaumières du hameau d'Innoukh.

C'est bien à tort qu'on a donné à la race blanche le nom de *caucasique*, puisque des hommes des origines les plus diverses vivent en nations ou en clans sur les deux versants de la chaîne, d'ailleurs avec une prépondérance tout à fait évidente de l'ensemble de caractères qui distinguent les Blancs des autres « humanités. » Depuis que les Russes ont dompté les Caucasiens après un véritable cycle de guerres sanglantes, le vide se fait devant ces conquérants ; les peuples que tant de siècles n'avaient pas cimentés en une seule nation, qui au contraire avaient été disloqués par le temps en tribus de plus en plus nombreuses, y font rapidement place à la seule famille des Slaves. En haine des chrétiens, les gens de certaines peuplades du Caucase, surtout les Circassiens ou Tcherkesses, émigrent en foule sur les terres du grand sultan, dans lequel ils ont foi : pour eux comme en général pour les musulmans, c'est le chef des Vrais Croyants et, même avant l'empereur de Russie, le plus puissant de tous les mortels.

A peine partis de leurs vallées, ils y sont remplacés par des *stanitsa*, villages militaires faits de Cosaques, ou par des bourgades russes ordinaires ; et c'est ainsi que près d'un million de Slaves occupent, sur les deux versants, des territoires jadis ennemis. Deux cent mille Circassiens au moins ont fui chez les Turcs : les deux tiers sont morts de fatigue, de nostalgie, de fièvres ; d'autres ont

repris la route des sommets paternels. Les Circassiens passent pour le plus beau peuple de la race blanche, et leurs filles sont la parure des harems de l'Orient.

C'est le versant européen du Caucase qui héberge le plus de peuplades hétérogènes et hétéroglottes, comme c'est lui également qui renferme presque tous les Russes de cette portion de l'empire : plus de 850 000 sur 925 000. Sur le versant asiatique, la prépondérance comme nombre appartient aux Géorgiens (850 000), gens de religion grecque, qui se nomment eux-mêmes Iron et parlent une langue originale. Ils partagent le renom de beauté des Circassiens, et leurs filles ornent aussi les sérails orientaux.

Sur la Koura, qui bruit dans les rochers, *Tiflis* (72 000 hab.), ancienne capitale de la Géorgie et chef-lieu de la Transcaucasie, s'appelle, de son nom indigène, Mtkvari; mais le mot de Tiflis a heureusement prévalu. Les palais, les belles maisons y rendent encore plus misérable l'aspect des *saklis*, pauvres huttes à demi enfouies dans le sol, dont le nombre d'ailleurs diminue d'année en année, par suite de la grande prospérité de Tiflis. On parle, dit-on, 70 langues dans cette ville, peuplée de Géorgiens, de Tatares, d'Arméniens, de Turcs, de Persans, de Juifs, de Russes, de Français et d'Allemands.

Arménie russe. — Au sud des Géorgiens, près de 600 000 Arméniens habitent le bassin de l'Araxe, ensemble de plateaux froids, de vallées sévères, de montagnes dépouillées si hautes que plus d'une, malgré la sécheresse de l'air, y porte des neiges éternelles. Les Arméniens ressemblent à la fois aux Polonais et aux Juifs.

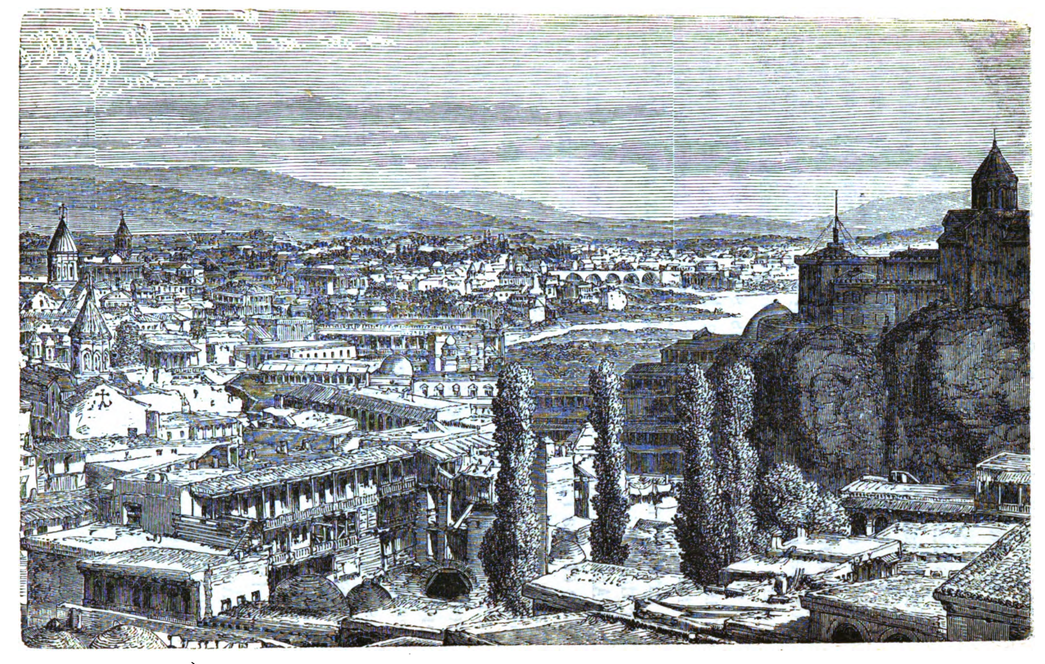
Ils ressemblent aux Polonais en ce que leur patrie est partagée comme la Pologne entre trois potentats : le tsar, le grand sultan et le chah, et sans doute vouée (comme peut-être aussi la Pologne) à ne jamais rapprocher ses trois tronçons, ou à ne les unir qu'en entrant dans le gouffre de l'immense nation russe.

Ils ressemblent aux Juifs en ce que privés d'une patrie souveraine chez elle, ils ont émigré en très-grand nombre vers toute espèce de pays, gardant fidèlement leur religion, qui est une secte du christianisme (et de plus que les fils de Jacob, ils ont conservé leur langue, qui est un idiome aryen). Ils ressemblent aussi aux hommes de race hébraïque par leur goût pour le commerce : trafiquants déliés, on les rencontre dans toutes les grandes villes de l'Orient.

Erivan (55 000 âmes), la principale cité de l'Arménie russe, gèle pendant de longs mois chaque année, à près de mille mètres d'altitude. Amas incohérent de ruelles ignobles, sur un plateau sans arbres où les vents sont durs, Erivan borde la Sanga, torrent descendu, par bonds et saccades, d'un grand lac bleu à 1925 mètres d'altitude, le Goktcha ou Sévanga. A son nord-ouest monte l'Alaghez (4186 mètres), à son midi le magique Ararat. On y a vu des froids de — 32 degrés, des chaleurs, à l'ombre, de 44 degrés.

TURQUIE D'ASIE OU ASIE MINEURE

Nom. Étendue. — Le nom de Turquie d'Asie n'a qu'une valeur politique, c'est-à-dire passagère : *Asie Mineure* est préférable. Le nom d'Asie se borna d'abord à la Lydie, c'est-à-dire au littoral où l'Hermus, le Caïstre et le Méandre gagnaient la Méditerranée, au pays de Sardes, plus tard d'Éphèse, aujourd'hui de Smyrne. Dans la suite, il s'étendit aux contrées voisines, puis à tout le continent. On fut alors obligé de créer le nom d'Asie Mineure ou Asie plus petite, par opposition à l'ensemble de vastes régions qu'on ne connaissait pas toutes, même



Tiflis.

de nom, mais qu'on savait s'étendre au loin derrière la Perse, sur l'Indus, sur le Gange « opulent, » et, au delà de ces fleuves fameux, sur des plages fabuleuses dont on ignorait les peuples et les rois.

Dans les premiers siècles de notre ère on eût pu l'appeler aussi bien l'*Asie Grecque :* sous la domination romaine, les Hellènes avaient fini par couvrir de leurs colonies ou par attirer à leur langue des pays auparavant sémitiques, la Syrie, la Judée, où les livres sacrés de la « Nouvelle Alliance » furent écrits en grec, tandis que ceux de l' « Ancienne Alliance » l'avaient été en hébreu. Peu à peu ils s'étaient étendus sur une grande partie du bassin de l'Euphrate, et ils avaient même poussé leur influence jusqu'à la Bactriane, où un roi grec « embellit mille cités » dans un royaume fondé par des vétérans d'Alexandre.

L'Asie Mineure, du côté de l'est, fait face à la Transcaucasie et à la Perse. Au midi se perdent, d'horizon en horizon, les ouadis (vallées), les sables et les pierres du désert arabo-syrique. Au nord se suivent les flots des Dardanelles, de la mer de Marmara, du Bosphore et de la mer Noire, la Kara-Denis des Turcs. A l'ouest, la Méditerranée et l'Archipel lavent de leurs flots sans marée des plages protégées par un chapelet d'îles, qui furent des républiques remuantes, puissantes et policées au temps où la civilisation du monde était contenue entre le Tigre et Tarente. Dans ces limites, l'Asie Mineure occupe 124 millions d'hectares, plus du double de la France, avec 12 millions d'habitants.

L'Asie Mineure comprend trois régions naturelles : le plateau de l'Anatolie, la terre euphratique, la Syrie avec la Palestine. A lui seul le Plateau a une étendue supérieure à celle des deux autres régions.



Mont Ararat.

Anatolie ou **plateau de l'Asie Mineure.** — Le plateau de l'Asie Mineure se noue à celui de l'Arménie, avec lequel il forme une seule et même région de climat violent. Une ligne menée du fond du golfe d'Iskandéroun ou d'Alexandrette au lac Ourmia bornerait presque constamment ce haut pays du côté du sud.

Le géant des monts arméniens, le Grand-Ararat (5 171 mètres), est planté comme une immense borne volcanique à la triple frontière de la Russie, de la Perse et de la Turquie d'Asie; à son pied s'attachent les premières des montagnes qui vont s'épanouir au loin dans le réseau de l'Eran et dans les chaînes anatoliennes. Des pics trapus, arides et gris; des croupes uniformes; des versants connus des ours quand ils ne sont pas absolument dévêtus de forêts; rarement de gais vallons; des plaines âpres de quinze cents à deux mille mètres d'altitude fouettées par des vents glacés; des ruisseaux pellucides aux bords sans ombrage; un hiver terrible, un été brûlant : telle est l'Arménie Turque. Vers les sources de l'Euphrate, il ya quelques montagnes de plus de trois mille mètres; le Palandœken, au midi d'Erzeroum, monte à 3 145 mètres, et le Binguel-Dagh, réservoir de l'Araxe, à 3 752 mètres : sur ce dernier, les contes arméniens placent le Paradis perdu par notre premier père; et d'après eux, le Binguel porte aussi le lac de la Vie Immortelle, lac où n'ont bu que les hommes des légendes, lac caché comme la fontaine de Jouvence : qui puise à ses eaux est vainqueur de la mort.

Dans l'Asie Mineure propre, les chaînes dont l'entrelacement divise le plateau en bassins indépendants avaient reçu des anciens les noms de Taurus et d'Anti-Taurus, que tout engage à leur conserver. On aurait ainsi, dans ce coin de l'Asie, le Liban et l'Anti-Liban, le Caucase et l'Anti-Caucase, le Taurus et l'Anti-Taurus. Le pic culminant du Taurus est l'Erdchich, l'Argée des anciens Grecs, l'Arghi-Dagh des Turcs. — *Dagh*, en langue turque veut dire mont, chaîne de montagnes. — L'Erdchich domine

le plateau de Kaïsarieh, l'antique Césarée; sa hauteur de 3 841 mètres comporte, sous ce climat, des neiges éternelles qui ne sont plus illuminées par des jets de flamme, car l'Argée est un volcan éteint, de même que l'Hassan-Dagh, moins haut de 1 400 mètres; le Metdesis atteint 3 570 mètres. Beaucoup de ces montagnes perdent de leur majesté par l'élévation considérable de leur piédestal de plateaux : à la base de l'Argée, la plaine de Kaïsarieh a près de 1 100 mètres d'altitude; celle d'Erzeroum en a 1 800 à 2 000. L'élévation de ces plateaux oscille généralement entre neuf et quinze cents mètres.

Les chaînons du Taurus ont quelques versants boisés, frais et verts, avec des panthères, des tigres quelquefois, rarement des lions. Les hautes plaines, fermées à la pluie, sans laquelle toute vie avorte, fuient en steppes altérés, d'un climat désagréable à l'homme par trop de froid en hiver, trop de chaleur en été, trop de brusquerie dangereuse en toute saison. Toute rivière qui n'a pas pour berceau des monts dispensateurs de neige y traîne languissamment assez d'eaux lourdes pour abreuver des marais, mais trop peu pour arroser la terre. Des *sou* (rivières, en turc) du plateau, les uns, arrivés sur le rebord, descendent d'un cours véhément vers la mer Noire, la Méditerranée ou l'Euphrate; les autres, restés sur la haute contrée, vont mourir dans la nappe saumâtre de quelque lac sans écoulement tels que le Tuz, bassin très-salé de 300 000 hectares, à 850 mètres d'altitude. En Arménie, le Van, que les Arméniens nomment Tosp, couvre 365 000 hectares, à 1 559 mètres au-dessus des mers, dans un encaissement de montagnes dont toute la neige ne fond pas en été. Ses eaux saumâtres, chargées de potasse et de carbonate de soude, n'ont pas d'écoulement apparent; on a prétendu que par des canaux cachés elles vont donner la vie aux abondantes sources du Tigre. Qu'elles allaitent ou non ce frère jumeau de l'Euphrate, elles marchent lentement à la conquête de leurs rives. L'évaporation, si le lac n'a pas d'issue souterraine, ou s'il

en a une, le déversoir inconnu n'enlève pas au Tosp autant de flots que lui en jettent ses torrents : il menace Erdchich, il s'approche de *Van*, ville d'une noire antiquité, au pied d'une roche énorme.

Les plateaux qui bombent le sol entre la mer Noire et la Méditerranée reprochent à leur ciel d'aigres hivers et les hameaux s'y composent le plus souvent de chaumières dont le toit seul apparaît, le reste étant caché dans la terre pour se défendre, suivant la saison, contre les mois brûlants ou contre les mois glacés : à Erzeroum (moyenne annuelle, 6° 44), il gèle quelquefois en juin. Le rivage méditerranéen est depuis longtemps célèbre par la douceur de sa température ; Smyrne (moyenne annuelle, 18°), exemple de ce beau climat, voit pourtant quelquefois des neiges dans ses jardins de roses. Le littoral du Pont-Euxin, humide et verdoyant, brille en certains vallons par une magnifique exubérance : là fleurissent les vergers appelés par les Turcs agatch denis ou mers d'arbres ; la moyenne annuelle de Trébizonde approche de 15°.

Peuples divers : Turcs, Grecs, Arméniens, Kourdes. — L'Asie Mineure était jadis peuplée de Grecs sur tous ses rivages et dans une partie de l'intérieur ; le reste appartenait à des nations diverses qui s'hellénisaient tous les jours. Maintenant ce vaste plateau entretient à peu près huit millions d'hommes, partagés entre les descendants de ces mêmes Grecs, les Turcs, peuple prépondérant, et différentes nations de moindre importance. Dans l'Arménie, la majorité des habitants de plusieurs districts est arménienne.

Les Turcs ou Osmanlis, au nombre de six à sept millions d'hommes, habitent les hautes plaines intérieures. Ces musulmans, qu'on dit d'esprit borné, mais qui sont laborieux, consciencieux, honnêtes et débonnaires, diminuent visiblement, malgré leur tempérament rustique et leur vie de laboureur : sans doute parce qu'ils sont accablés d'impôts, opprimés et pillés par les fonctionnaires,

et parce que seuls ils fournissent des soldats à l'armée du sultan.

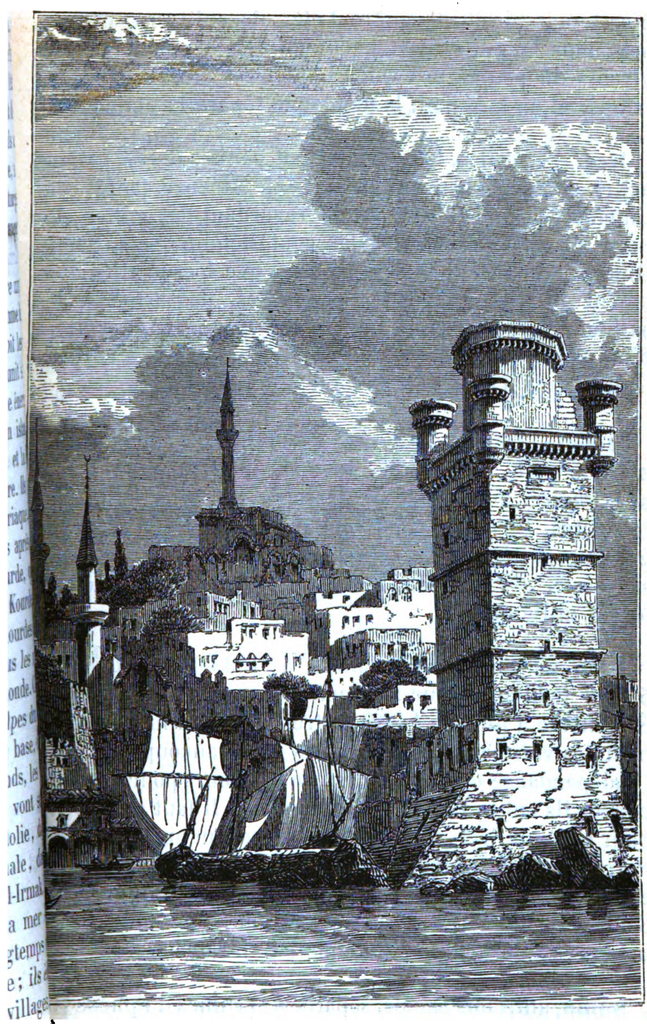
Les Turcomans, tribus mahométanes d'origine turque, rôdent sur les plateaux que les Osmanlis cultivent.

Les Grecs, environ un million, vivent dans les îles et sur les côtes, comme partout très-intelligents, vifs, brillants et retors. Presque tous appartiennent à la religion grecque.

Les Arméniens, hommes très-bruns, de taille moyenne, au nombre de trois millions dans l'empire entier, sont des trafiquants consommés, qui s'appellent *Haïkanes* dans leur langue rude et gutturale, idiome de la famille aryenne, et spécialement de la branche éranienne ou perse, ayant conservé des formes archaïques. Campés sur de hautes montagnes dont les divers torrents cherchent trois mers, deux au nord, une au sud; difficiles à vaincre chez eux parce que leur patrie est une citadelle colossale; intelligents, rusés, âpres au gain, forts dans l'épargne; sobres, laborieux comme on ne peut que l'être sous un climat véritablement barbare, et avec tout cela féconds, il semble qu'ils auraient dû s'étendre au loin, peut-être devenir l'une des nations maîtresses du continent, et régner du Caucase à Suez et du Bosphore aux sables salés d'Eran. C'est, au contraire, une race partagée, foulée, méprisée, d'où sortent depuis des siècles d'innombrables hommes riches, mais pas un seul vaillant qui songe à refaire la destinée de son peuple. Depuis bientôt mille ans ils perdent par émigration l'accroissement naturel de leur patrie au profit des villes de commerce de l'Orient. Rien qu'en 1829, cent soixante mille d'entre eux quittèrent, dit-on, les paternelles demeures pour aller s'établir en Russie. Les Arméniens sont dispersés dans l'Asie Mineure, à Constantinople, dans la Turquie, la Hongrie, la Transylvanie, la Pologne, la Russie méridionale, la Perse, le Turkestan, la Chine même. Partout ils se distinguent par une fidélité tenace à leur secte chrétienne dont le patriarche réside à Etchmiadzin, près d'Erivan, tandis que le phare littéraire

de la race brille au couvent de l'île Saint-Lazare, près Venise. Au milieu des musulmans aussi bien que des catholiques et des grecs, ils restent attachés à la lettre de leurs traditions; mais, en somme, il n'ont point d'esprit national, du moins hors de l'Arménie : ce qu'ils aiment d'eux, ce n'est ni leur patrie, ni leur histoire, ni leur langue, mais uniquement leur secte et leur liturgie. Laboureurs dans leur pays, ils sont chez l'étranger banquiers, boutiquiers et brocanteurs.

Il y a également dans l'Asie Mineure propre un grand nombre de Kourdes, peuple montagnard comme les Arméniens. Sur les hauteurs d'où le Tigre reçoit les principaux torrents de son bassin, et qu'on réunit sous le nom d'Alpes du Kourdistan, les Kourdes, race énergique, bergers, laboureurs, bandits, pratiquent un islamisme sunnite grossier. Partagés entre la Turquie et la Perse, ils obéissent aussi mal à l'une qu'à l'autre. Ils usent d'un dialecte persan, mêlé d'arabe et de syriaque, il est vrai, mais ces deux derniers éléments, venus après coup, ne touchent point au fond de l'idiome kourde, qui est une langue aryenne au même titre que les Kourdes sont un peuple aryen, frère des Persans. Les Kourdes obéissent à la loi d'émigration qui pèse sur tous les montagnards et qui fait leur puissance dans le monde. Comme d'une part il y a moins de fertilité sur les Alpes du Kourdistan que dans les plaines étendues à leur base, et que d'autre part les monticoles sont très-féconds, les Kourdes abandonnent leurs froids hameaux et vont se fixer sur les plateaux de la Perse, et en Anatolie, dans le Taurus, dans la Mésopotamie septentrionale, dans la Syrie du nord, sur le cours moyen du Kizil-Irmak, principal fleuve envoyé par l'Asie Mineure à la mer Noire. Dans leurs patries nouvelles ils restent longtemps pâtres nomades sous des tentes en poil de chèvre; ils élèvent des chevaux et des bœufs, et pillent au loin villages, marchands et caravanes. Peu à peu ils se fixent, ne gardent la tente au voisinage de leurs maisons que pour s'y réfu-



Rhodes.

gier temporairement contre l'été; ils cultivent, conservent leur langue et deviennent un des éléments les plus vivants du peuple des vallées. Et c'est ainsi qu'en tout temps, et en tout lieu, la montagne répare la plaine.

Iles. — Des îles, habitées surtout par des Grecs, marins actifs, accompagnent la côte de l'Asie Mineure, tantôt continuant des presqu'îles, tantôt regardant des golfes. Du nord au sud, les principales sont Métélin, Scio, Samo, Rhodes et Chypre, moins gracieuses que lorsqu'elles donnaient au monde charmé, des poëtes, des artistes, des savants, en même temps que les rhéteurs et les chevaliers d'industrie dont Juvénal disait : « Commande à ce petit Grec affamé d'escalader le ciel, il te l'escaladera. »

Métélin (160 000 hectares, 45 000 hab.) commande au nord le golfe de Smyrne, vis-à-vis du rivage où florissait *Phocée*, fondatrice de Marseille, et, plus loin dans les terres, *Pergame*, jadis l'un des centres de l'élégance grecque. Métélin fut célèbre sous le nom de Lesbos par sa poésie, ses voluptés, ses beaux-arts. Son Olympe s'élève à mille mètres.

Chio ou Scio, jadis Chios, a 100 000 hectares et 50 000 habitants. Sur ses monts dépouillés où le Saint-Élie monte à plus de 1 300 mètres, croît un muscat donnant des vins parfaits. Les Sciotes ont beaucoup fait pour l'indépendance de la Grèce, et de nos jours pour sa prospérité. Ils ont le don du commerce : « Il faut deux Juifs pour faire un Grec, mais deux Grecs ne font qu'un Sciote. » Partout où ils sont mêlés à d'autres Hellènes, en Turquie, en Asie, à Smyrne, ils prennent aisément le haut du pavé. Scio, très-commerçante, entretient toute une flotte de caboteurs ayant quelque faible pour la piraterie.

Samo, autrefois Samos, séparée des ruines d'Éphèse par un bras de mer, contient 50 000 hectares, avec autant

d'habitants. Le Kerki, mont de 1 600 mètres, conserve les neiges de l'hiver jusqu'à la fin du printemps.

Rhodes se lève à un peu plus de 1 300 mètres, par le mont Atayaro. Cette île de 115 000 hectares et de 30 000 âmes mettra longtemps à se relever des tremblements de terre de 1851, de 1856, de 1863, mais elle s'en relèvera, car ses montagnes sont fertiles, son climat doux, riant et salubre, sa situation à distance égale de Constantinople et d'Alexandrie extrêmement heureuse. Rhodes eut un nom retentissant chez les Anciens par son commerce, par sa puissance, et pendant quelques olympiades par sa prépondérance sur mer. Au moyen âge, elle s'illustra par les combats de ses chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem contre les Turcs, alors tout-puissants. La résistance, acharnée comme l'attaque, dura 112 ans, jusqu'en 1552.

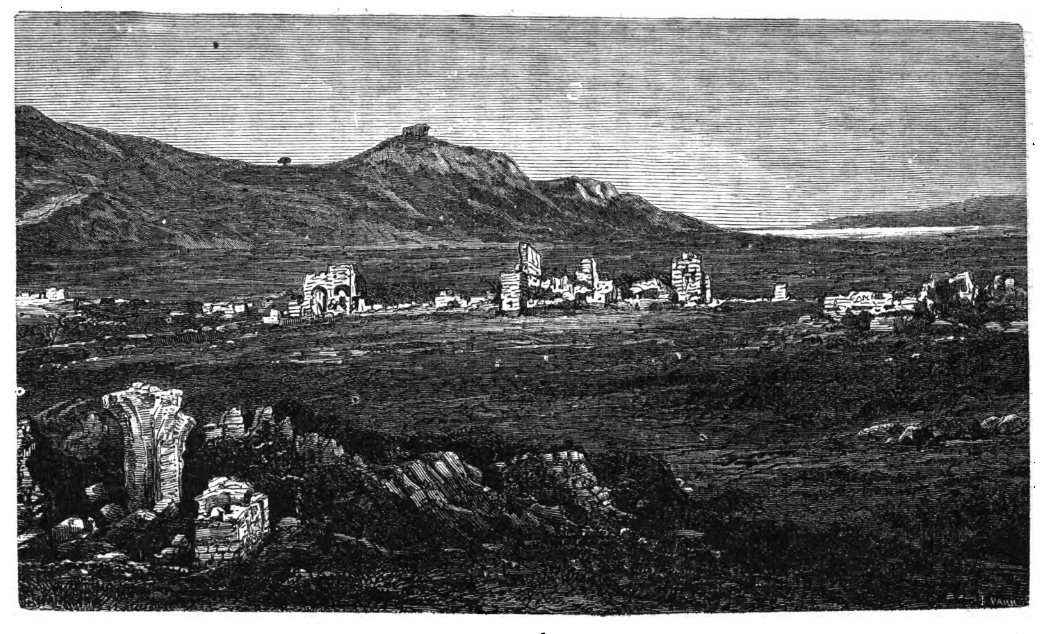
Dans ce duel à mort l'Europe chrétienne avait pour champions des « Latins. » Mais comme à cette époque elle était moins incurablement désunie qu'aujourd'hui, et que vis-à-vis des mécréants elle n'avait qu'un seul cœur, elle faisait avec une ardeur passionnée des vœux unanimes pour le triomphe des chevaliers français, espagnols, italiens, qui étaient son avant-garde à Rhodes. Ces jours sanglants, mais combien glorieux! revivent dans les écussons de la fameuse rue des Chevaliers, voie la plus « moyen âge » d'une des cités les plus « moyen âge » qui existent encore, *Rhodes*, la capitale de l'île.

Chypre, plus vaste que toutes les autres îles réunies, possède presque un million d'hectares, mais en cultive à peine deux cent mille. Sous un soleil qui est l'astre de l'Algérie croissent avec bonheur les plantes du tour de la Méditerranée, le caroubier qui s'y étale dans toute sa force et donne un fruit comestible, le cotonnier, la garance, la vigne glorifiée par le cru fameux de la Commanderie. Malheureusement l'île reçoit la visite des sau-

terelles; elle a de longues saisons sans pluies, trop de terre hors de la portée des irrigations et très-peu de bois : il n'y a maintenant de vrais massifs que sur les crêtes, couvertes de pins, de l'Olympe, chaîne de deux mille mètres d'altitude gardant jusqu'en été les neiges de l'hiver et dominant le littoral méridional de Chypre, le port de Larnaca et les ruines de la puissance vénitienne à Famagouste. Au-dessus du rivage septentrional monte la chaîne moins élevée de Cérines, qui se ramifie en promontoires; — les caps allongés de Chypre lui méritèrent le surnom d'île aux Cornes.

Chypre, qui a donné son nom au cuivre et au cyprès, fut chez les Grecs l'île de Vénus, célèbre par ses temples de Paphos, d'Idalie, d'Amathonte, par ses fêtes, par ses mœurs polies, sa corruption, son printemps perpétuel et son vin: « Le vin de Chypre a créé tous les Dieux, » dit un refrain de Béranger. C'était l'île fortunée de l'Orient. Des villes charmantes avec des temples joyeux s'y cachaient du soleil dans des bosquets de cyprès. Il y avait alors, on prétend, trois millions d'âmes dans Chypre; mais aujourd'hui, sous les Turcs, après la domination des Romains, des Byzantins, des Français, des Templiers, des Vénitiens, cette île fiévreuse, au ciel brûlant, au sol dégradé, renferme au plus deux cent mille habitants, les deux tiers Grecs, le reste Osmanlis. Le dixième de cette faible nation, 20 000 hommes, la plupart Turcs, habitent la capitale, *Nicosie*, ville assise dans la vallée centrale de Chypre, entre l'Olympe et les monts de Cérines.

Villes. — L'Asie Mineure propre, divisée par ses maîtres en Anatolie, en Caramanie et en Arménie, a pour ville principale *Smyrne* (150 000 hab.), en turc Ismir. Smyrne, sur un golfe encadré de montagnes boisées, est la première place de commerce de la Turquie d'Asie, le centre des relations de l'Europe avec le Levant. Les Européens y augmentent sensiblement en nombre; souvent il leur faut fuir la peste, qui a tout lieu d'éclater fréquemment



Ruines d'Éphèse.

dans une ville malpropre chauffée par un violent soleil. Au sud de ce port, la côte se découpe en golfes profonds où régna l'élégante *Éphèse*, où trafiqua *Milet*, métropole de près de quatre-vingts colonies.

On donne 70 000 à 100 000 habitants à *Brousse*, l'ancienne Pruse, ville industrielle bâtie dans une admirable contrée, au pied de l'Olympe d'Asie. Haut de près de deux mille mètres, ruisselant de sources vives, cet Olympe est un mont noblement régulier, monumental, couvert de forêts, avec des neiges au front et de beaux points de vue sur le rivage d'une mer charmante. Brousse fut la capitale de la nation turque jusqu'en 1360, où Murad I[er] fit d'Andrinople sa résidence; et tant qu'elle resta la métropole des Osmanlis, alors dans toute la fougue, toute la gloire et tout le bonheur de leur primauté naissante, elle s'emplit de palais, de mosquées; elle reçut des poëtes, des légistes, des savants, des professeurs, des « hommes du Livre » ou théologiens du Coran; elle vit naître la littérature turque, et la langue elle-même des Ottomans se fixer comme langage écrit et s'accroître par de larges emprunts au persan et à l'arabe. Elle eut donc, comme tant de villes plus déchues qu'elle, des années d'une splendeur qui disparut avec la perte du premier rang. Cependant elle parlait encore avec orgueil de ses trois cent soixante-cinq mosquées avant les terribles tremblements de terre de 1855.

Scutari a pour nom véritable *Uskudar*, d'un mot persan qui signifie relais, et c'est, en effet, suivant le point de départ, le premier ou le dernier relais de l'Asie. Elle renferme bien une centaine de mille âmes avec sa banlieue; mais, bien que séparée de l'Europe et de Constantinople par le Bosphore, elle n'est en réalité qu'un des faubourgs de Stamboul, sa ville des morts, les Osmanlis se faisant volontiers enterrer au pied des cyprès de son immense cimetière. A l'autre extrémité de la mer de Marmara, vis-à-vis de l'île de Ténédos, la montagne

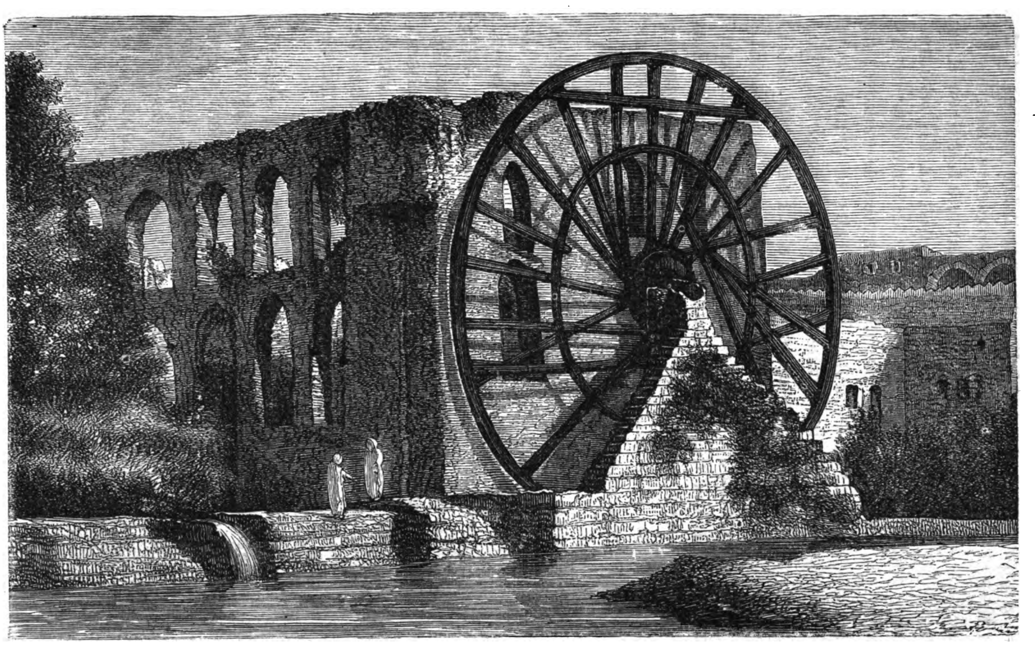
qui s'appela l'Ida, le Kas-Dagh (1 750 mètres), regarde les champs où fut *Troie*.

A nombre de cités on donne une cinquantaine de milliers d'habitants. — Sur la mer Noire, *Trébizonde* est un port actif. — Sur les plateaux de l'intérieur, *Toka* possède quelques mines de cuivre. — *Sivas*, à 1 250 mètres, borde le Kizil-Irmak ou fleuve Rouge, l'antique Halys, rivière un peu salée, comme l'indique ce nom grec : en suivant de la source à l'embouchure les méandres du Halys, on ferait largement quatre fois plus de chemin qu'en marchant tout droit du lieu où naît le fleuve au rivage où il s'engloutit. Autant, sinon plus que le Méandre, autre cours d'eau de l'Asie Mineure, le Halys avait des droits à donner son nom aux anneaux des rivières. — *Angora*, à 1 080 mètres, est célèbre par ses chèvres, ses chats, ses chiens, ses lapins à longs poils; les montagnes voisines furent la seconde patrie d'un peuple issu de notre sol gaulois, les Galates, qui plus tard adoptèrent des éléments grecs : ces cousins asiatiques n'ont laissé d'eux rien de visible. — *Koutaia* est sise à 930 mètres. — *Konieh*, jadis *Iconium*, occupe, à 1 187 mètres, le bord d'un torrent, dans un bassin fermé, sur le plateau de l'Haïmaneh. — *Afioun-Kara-Hissar*, c'est-à-dire le Noir Château de l'Opium, sur ce même plateau, a dans ses alentours de vastes champs de pavots. — *Erzeroum*, le Garem des Arméniens, dont c'est la principale ville en Turquie d'Asie, borde l'Euphrate naissant, à 1 862 mètres d'altitude (presque la hauteur de notre Puy-de-Sancy), dans une plaine trop froide pour les arbres fruitiers. L'ancienne reine de l'Arménie, *Ani*, est une cité bien autrement solennelle, mais sa grandeur n'impressionne que les rares étrangers qui vont chercher cette vieille capitale sur ses froides collines, au-dessus d'un affluent de l'Araxe, non loin de la citadelle de *Kars*. Complètement déserte maintenant, si elle a pour voisins des laboureurs ou des pâtres insensibles à la majesté des villes tombées, les voyageurs marchent avec respect dans ses

rues muettes, au pied de ses murailles, de ses temples et de ses palais respectés par l'homme depuis les rudoiements du tremblement de terre de 1319; ils admirent en elle une Pompeïe morte depuis des siècles sans que le désastre où elle a péri l'ait en même temps cachée sous la terre des vivants.

Pays de l'Euphrate : Euphrate, Tigre, Mésopotamie. — L'Euphrate, à partir des lieux où il quitte le plateau de l'Asie Mineure, s'engage dans une grande plaine qui est en même temps celle du Tigre. Cette plaine et les vallées qui s'ouvrent sur l'une et l'autre rivière forment un grand pays dont les longs jours de puissance furent suivis d'une longue humiliation, qui dure encore. Des campagnes pleines de villes à l'ombre des palmiers, des canaux en nombre infini mettant la source de la vie à la portée de tous les champs comme de toutes les demeures, des palais énormes, des statues colossales, Assour, Nimroud, Ninive, Babylone, Séleucie, Ctésiphon, et plus tard la ville d'Haroun-al-Rachid et des grands califes, la terre euphratique eut toutes ces merveilles. Il lui reste des Arabes, des Turcs, des Persans modernes; des Kourdes grossiers dans la montagne, des Bédouins pillards dans la plaine; des fellahs sans amour pour le sol : à quoi bon, sous ce dur soleil babylonien, suer sa vie durant pour enrichir plus vite les fermiers généraux de la Sublime Porte?

Cette région est nettement limitée : au nord elle a le Taurus, à l'est les Monts Neigeux des Grecs, aujourd'hui les Alpes du Kourdistan, pleines de fontaines; à l'ouest, des arènes incandescentes bornent son fertile bas-fond et vont mourir au pied du Liban; au sud, elle touche de son delta le golfe Persique, et confond ses sables ardents avec les sables ardents d'Arabie.

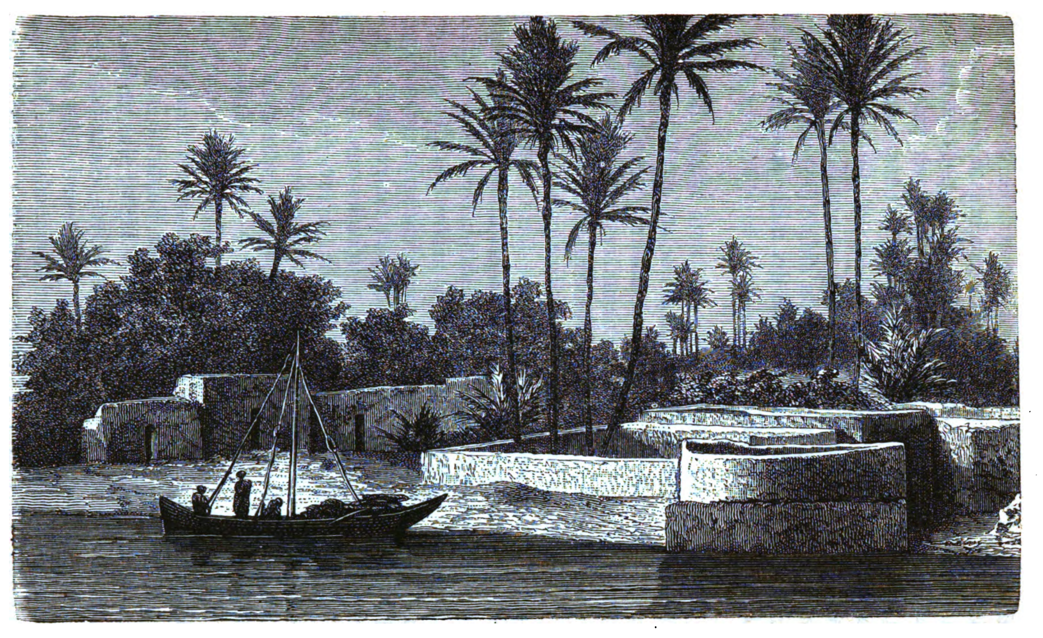


Noria sur l'Euphrate.

Au penchant du mont Dumby, par 2 570 mètres d'altitude, l'Euphrate coule d'une source célèbre dans les légendes arméniennes. Sous le nom turc de Kara-Sou (Eau noire ou brune), il serpente au sein du plateau d'Erzeroum, puis entreprend de percer le Taurus : devenant alors torrent violent, il descend par des centaines de rapides, de bouillonnements, de chutes basses dans la plaine de la Mésopotamie, que les Arabes nomment El-Djezireh, l'île, parce qu'elle est serrée entre le Tigre et l'Euphrate. Là, il se déroule sans obstacles sur une pente qui le mènerait à la Méditerranée, quand tout à coup sa rive droite commence à frôler des sables amoncelés à sa rencontre par les vents ; il renonce à les vaincre et se décide à marcher au sud-est. Vers Bagdad, l'Euphrate et le Tigre, sur le point de se confondre, s'écartent pour enfermer l'antique Babylonie.

De l'issue de la montagne à la rencontre du Tigre, principalement dans la vieille Babylonie, les rives de l'Euphrate tiennent l'âme captive par leurs souvenirs, leurs ruines; elles charment par leurs palmiers, leurs îles ombreuses, leur éclairement lumineux. Des norias, des roues à godets de cinquante mètres de tour puisent en grinçant dans le fleuve pour la fécondité des champs, surtout pour la croissance des palmiers; des roches ne laissant que d'étroits passages, des rapides, des maigres embarrassent le lit de ce noble cours d'eau.

A ces obstacles qui ont existé de tout temps, s'ajoute maintenant la traversée du marais créé par la catastrophe de 1834. A cette époque, le fleuve, énormément accru par les météores de la saison, creva des deux côtés ses levées, dans la portion de son cours voisine du confluent du Tigre, et s'épancha devant lui dans la campagne. Le marécage immense qu'il forma cette année-là sur ses deux rives existe encore aujourd'hui : à la place d'un des célèbres fleuves de l'histoire on n'y trouve plus qu'un bas-fond, moitié terre vaseuse et moitié lagune sans profondeur, où des bras étroits de rivière réunissent l'Euphrate



Environs de Bagdad.

d'amont à l'Euphrate qui sort en aval de ce long marécage. Et encore le plus grand de ce bras n'a-t-il que dix mètres de largeur et juste assez d'eau pour ouvrir son sein à de grosses gabarres. Cette expansion palustre de l'une des quatre rivières du jardin d'Éden empoisonne au loin la contrée. C'est depuis elle et par elle que *Bassorah* a perdu son commerce, son éclat, son opulence, ses cent mille hommes, pour devenir un nid de fièvres, une bourgade éteinte enfermant à peine dix mille âmes, d'autres disent quarante mille.

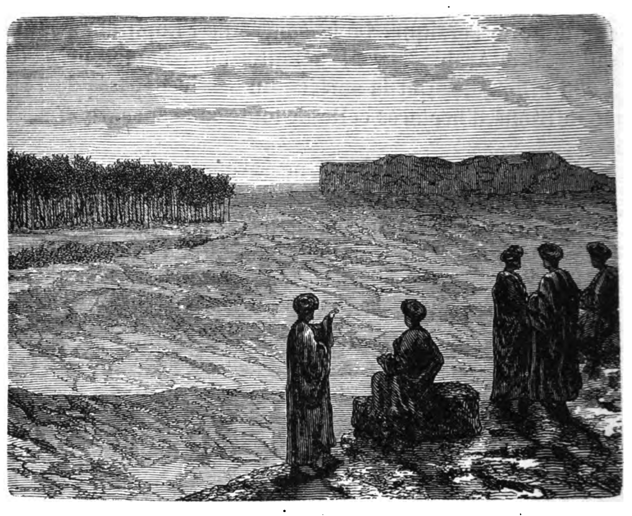
Le Tigre est très-rapide : son nom serait, dit-on, un mot du vieux persan signifiant *flèche*, et l'on allait autrefois jusqu'à dire qu'il fait autant de chemin en un jour qu'un bon marcheur en sept. Ses premières fontaines sourdent en Kourdistan, à une altitude bien inférieure à celle où naît l'Euphrate, et tout près de la rive gauche de ce fleuve, qui dans ces parages est déjà une forte rivière en route vers l'Océan depuis cinq à six cents kilomètres. Il coule souterrainement pendant trois kilomètres, puis, par un chemin de gorges tortueuses, il arrive très-vite dans le bas pays : à Diabékir, son lit ne domine plus la mer que de 600 mètres. Mais si le Tigre sort maigre de la montagne, il accueille par sa rive gauche les vastes torrents des monts Kourdes, ces grands pourvoyeurs de neige qui se dressent entre l'Éran et la Mésopotamie, entre la terre haute qui nourrissait Cyrus quand la terre basse avait déjà dévoré Nimroud et Sémiramis. Grâce aux froidures du Kourdistan, il roule beaucoup plus d'eau que son rival, l'Euphrate, trop saigné par les irrigations : si bien qu'à la rencontre des deux fleuves, le clair Euphrate n'a que 125 mètres de largeur, tandis que le Tigre, plus profond, agite ses eaux jaunes entre des rives éloignées d'au moins 200 mètres : il passe près de Mossoul et des quatre champs de ruines de Khorsabad, Koïoundjouk (Ninive), Nimroud et Assour ; l'Euphrate près des restes de Babylone, à Hilleh.

Il y eut un temps, très-lointain, où le Tigre et l'Euphrate arrivaient par deux voies différentes au tombeau commun des fleuves. Aujourd'hui ils y vont ensemble, par un même lit, le Chat-el-Arab, fleuve de 6 000 mètres cubes (?) de portée moyenne par seconde qui passe à une lieue de Bassorah, la cité déchue, et se termine en delta sur le golfe Persique. De la source de l'Euphrate à la fin du Chat-el-Arab, il y a, détours en compte, près de 2 500 kilomètres; et la surface du bassin dépasse de 14 à 15 millions d'hectares celle de toute la France.

Peuples. Villes. — Nous ne savons pas ce qu'il reste encore du sang des peuples qui élevèrent ici leurs fameux empires : peuples qui sans doute se flattaient d'une immortelle durée, tandis que leurs hommes d'État se croyaient sages parce qu'ils étaient heureux, et justes parce qu'ils étaient forts. Mais cette sagesse et cette justice n'eurent qu'un temps. Ninive, la ville où « six-vingts mille enfants ne savaient distinguer leur droite de leur gauche, » fut détruite; son sol fait de décombres nous a rendu, par delà plus de deux mille années, des tronçons d'édifices puissants, des statues, des bas-reliefs d'un calme et d'une barbarie grandioses. L'altière Babylone, dont le monarque « fut pesé dans la balance et fut trouvé léger, » s'éclipsa devant l'astre naissant de la Perse; de gloire du monde, elle devint ville de province, et après avoir vu mourir Alexandre, elle disparut à son tour.

Ces puissantes nations, on en a maintenant la certitude, étaient, au moins en grande partie, de langue sémitique. Elles allaient s'hellénisant de plus en plus, quand le monde changea de cours : au lieu des arts grecs, le pays des deux fleuves fut visité par les armes romaines, puis vinrent les Parthes, les Persans, les Arabes, les Mongols, les Turcs, tous gens de peu de clémence, qui après avoir massacré à bras las, troublèrent dans sa pureté la source du sang chaldéen. Dans le Kourdistan, fait de hautes montagnes, les antiques Assyriens ont certainement laissé

beaucoup d'eux-mêmes; dans la plaine domine évidemment le sang arabe à côté du persan, du turc, de l'hindou, de l'arménien. Dans les environs d'Harran vivent des hommes qui ont conservé l'antique langue syriaque, idiome dont se servent aussi, mais sans le comprendre,



Babel.

et seulement dans leurs rites, les 125 000 Nestoriens qu'on prétend rattacher aux dix tribus exilées d'Israël. Dans le pays de Mossoul, près du Tigre, habite un peuple singulier, les Yézides, qui adorent le diable : « Pourquoi s'adresser, disent-ils, à l'ami des hommes, au Dieu tout bon? Celui qu'il faut fléchir, c'est l'éternel ennemi, le diable. » Leur ville sainte, la patrie de leur prophète, le lieu de leur pèlerinage se nomme *Lalech*.

Il y a deux à trois millions d'hommes — bien habile qui dirait le vrai nombre — dans la terre euphratique, sans y comprendre la portion de plateau prise par l'Euphrate au-dessus de la percée du Taurus. La principale

ville de la contrée borde le Tigre, près des ruines de Ctésiphon, et de Séleucie, qui fut avant Antioche la somptueuse capitale des rois de Syrie, maîtres, de fait ou de nom, de l'immense région comprise entre le Bosphore et l'Indus. C'est *Bagdad*, le centre du commerce entre l'Arabie, la Turquie, la Perse, le Turkestan et l'Inde. Pendant cinq cents ans elle fut le siége des califes abassides, la tête de l'empire Arabe, la reine des lettres et des arts, la scène de contes merveilleux des *Mille et une Nuits*. Elle abrita peut-être deux millions d'habitants ; aujourd'hui, elle n'en compte pas 80 000 dans des maisons confusément amassées en ruelles.

Syrie : Liban, Jourdain, mer Morte, Palestine. — Entre la Méditerranée et le désert de Palmyre, la Syrie allonge, du nord au sud, des monts dont les fameuses forêts de cèdres ont diminué, mais non tout à fait disparu. Ces monts, le Liban et l'Anti-Liban, sont séparés par la dépression profonde que les Anciens avaient nommée Syrie Creuse (Cœlésyrie).

Le Liban paraît tirer son nom du mot hébreu *laban*, être blanc, sans doute à cause de ses dômes couverts de frimas, qui ne sont point éternels, car le plus haut sommet de la Syrie, le Dor-el-Chotib (3 067 mètres), dont les vallons se dirigent vers Tripoli, ne garde pas tout l'été le blanc manteau de l'hiver. Le Liban suit le bord de la Méditerranée, tantôt de très-près, tantôt à 25, 30, 40 kilomètres, et il lui envoie une foule de torrents dont les fureurs ont bien peu de durée, et dont les cascades se taisent presque toute l'année, faute d'eau.

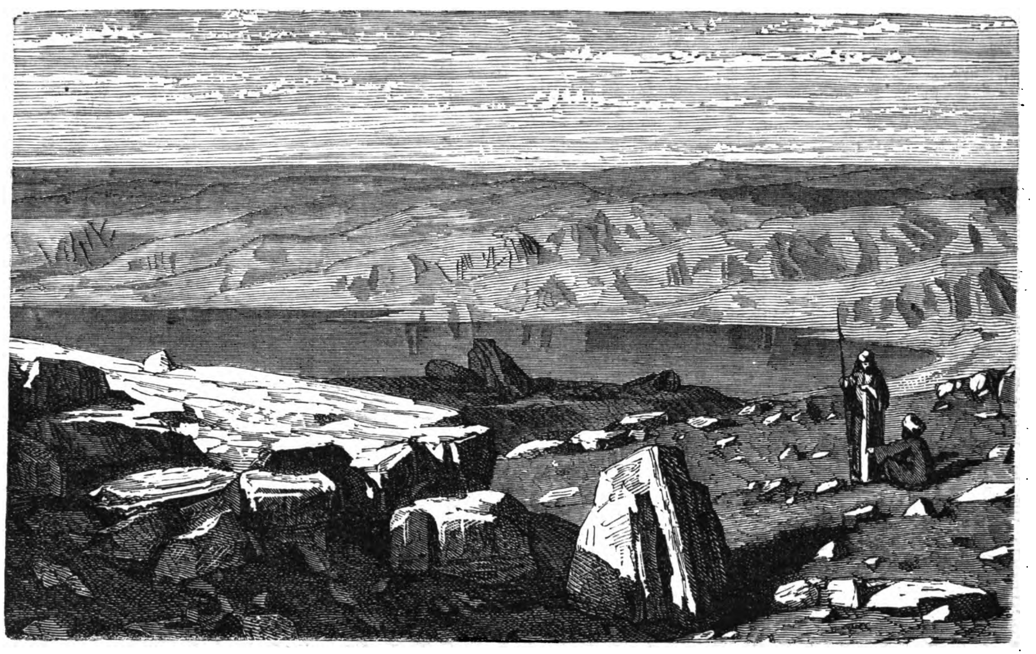
L'Anti-Liban borde la mer des sables, comme le Liban la mer des eaux : au Grand-Hermon, il monte à 2 760 mètres. C'est lui qui envoie de si belles eaux à Damas, lui qui filtre éternellement les pluies, les neiges d'où le Jourdain

tire le flot brillant de ses premières fontaines. Il marque avec grandeur l'extrémité septentrionale du pays juif, dont l'extrémité méridionale est à la mer Morte. Au sud de cette dernière, dans une presqu'île rattachée à la Judée par les souvenirs d'une même histoire, au nord de la mer Rouge, entre les golfes de Suez et d'Akabah, le massif granitique du Sinaï se dresse en pics imposants : le Serbal aux sept pointes, le mont de Moïse, le mont Horeb, le mont Sainte-Catherine (2 250 à 2 900 mètres) ; à ses pieds, des ravines sans eaux s'ouvrent sur le désert ou sur les deux golfes.

Le fleuve de la Syrie est l'Oronte, le fleuve de la Palestine est le Jourdain. Le faible Oronte passe par les ruines de la triste Antioche et sépare le Liban du Taurus. Antioche fut la troisième ville du monde, et pendant un temps elle ne s'inclina que devant Rome et Alexandrie.

Le Jourdain, long d'à peine 150 kilomètres, est une rivière bien mince, mais fort curieuse, ayant pour vallée une fente de la Terre, qui s'achève sur un lac singulier, sur la mer Morte, dépression la plus profonde connue. Les trois branches mères du Jourdain puisent leurs eaux à une altitude supérieure à celle de la mer, mais le premier lac que traverse le fleuve est à peine au-dessus des Océans. La source principale du Jourdain, la fontaine de Banias, fuit d'une grotte calcaire, dans un merveilleux site. Au pied d'un grand frêne et d'un grand hêtre sort la seconde source, Tell-el-Kadi, qui pareille à la veine d'eau de Banias, émerge avec abondance et avec une fraîche limpidité. La troisième branche, l'Oued-Hasbani, roule des eaux louches.

En hébreu, *Yardan* veut dire celui qui descend, et le Jourdain en effet coule rapidement. Le premier lac qu'il emplit est le Houlah, nappe aux rives marécageuses appelée par la Bible les Eaux de Mérom ; le second, également nommé lac de Tibériade, lac de Génézareth, mer de Galilée, mer de Kinnereth, miroite à 194 mètres en



Mer Morte.

contre-bas de la Méditerranée. Le Jourdain en ressort avec une largeur moyenne de 25 à 30 mètres, puis il serpente entre des roseaux et des tamarisques, au fond du Ghor, vallée déserte, encaissée, profonde, qui brave les vents, qui recueille tous les rayons du soleil syrien, qui les multiplie en les concentrant, si bien que la moyenne annuelle y atteint 24 degrés (17 seulement à Jérusalem). Aussi cette vallée forme-t-elle une petite zone tropicale au sein de la zone tempérée; beaucoup de plantes, de poissons, d'oiseaux, lui sont communs avec l'Afrique.

Le Jourdain, le Chériat-el-Kébir ou Grand Abreuvoir des Arabes, coule toute l'année, et il a des crues régulières; quand il arrive à la fin de son cours, il roule un volume d'eau qu'avec quelque exagération peut-être on estime à 69 mètres cubes par seconde en moyenne. Il serait donc parfaitement capable d'arroser le Ghor, et, avec l'aide du soleil, d'en faire un long jardin; mais les anciens Juifs n'eurent pas l'industrie de le distribuer en canaux, et les fellahs modernes sont loin d'y songer encore. Le Jourdain tombe dans la mer Morte, lac en diminution vaste de 130 000 hectares, que sépare de la mer Rouge un seuil de 180 kilomètres de longueur et de 632 mètres d'altitude au-dessus du lac israélite, de 240 seulement au-dessus du golfe Arabique.

La mer Morte, le Bahr Lut ou mer de Loth des Arabes syriens, continue exactement le val du Jourdain dans sa direction du nord au sud, sur 75 kilomètres de longueur, avec 10 à 15 de largeur. Le miroir de ses eaux lourdes luit à 392 mètres au-dessous de la nappe générale des Océans. On a conté des fables sur son horreur propre et sur l'horreur de tout ce qui l'entoure, air, rivages, vallées et montagnes. Ses eaux, profondes de 350 à près de 400 mètres dans le bassin septentrional, renferment du sel à presque saturation et des substances ennemies de la vie animale, entre autres le bitume : d'où le nom de lac Asphaltite souvent donné à la petite mer juive. Non par l'effet de son sel, mais à cause de ces matières chimi-

ques, la mer Morte ne souffre ni poissons ni plantes. Des monts déchirés de la Judée et de Moab, les oueds dirigent vers elle leurs lits sans eaux, escaliers de roches. Sous un tel soleil, à l'embouchure de ces traînées de pierre, à la racine de ces djebels altérés, les rivages du lac consternent par leur aridité fauve, mais la moindre fontaine y crée une oasis.

Sans s'écarter beaucoup de ses flots déserts, dans l'ancien royaume de Judas, pays autrefois « découlant de lait et de miel, » bien des gorges où la rose de Saron et le muguet des vallées ont cessé de fleurir, sont aussi désolées, aussi sèches, aussi laides que la mer Maudite; le sol qui fait venir l'épi, le figuier, l'olivier, la vigne, y recouvre aussi rarement la carcasse des rochers. La montagne du royaume d'Israël a mieux gardé son antique abondance, malgré les ravages du déboisement; quant à la Syrie, elle n'a point perdu les fontaines des jardins, les puits d'eau vive, les ruisseaux découlant du Liban, que chanta le poëte du Cantique des Cantiques. Certains districts à mi-mont y étagent d'opulents vergers sur des versants frais, ombreux, pleins de roches, de bois, de cascatelles, tandis qu'au loin blanchissent les cimes des monts et bleuissent les lointains de la mer.

Peuples et villes. — La Syrie fut d'abord habitée par des peuples parents des Arabes, puis par les Juifs, Sémites aussi; au temps de Jésus-Christ on la voit déjà à demi hellénisée. Depuis, les invasions musulmanes ont tout mêlé en une foule où les religions sont diverses, mais où la langue arabe se parle seule, hormis dans quelques bourgades qui jargonnent un syriaque corrompu. Les mahométans dominent dans les plaines. Dans le Liban septentrional vivent 100 000, d'autres disent 200 000 ou même 300 000 Maronites, catholiques employant dans leurs rites un antique langage qu'ils ne comprennent plus; ces industrieux montagnards ont transformé leurs rochers en jardins. Les Druses, race de cent mille hommes éner-

giques, peuplent les mêmes vallées que les Maronites, qu'ils égorgent à l'occasion. Ils descendent probablement des anciens Syriens, comme les Maronites; toutefois, ils se distinguent évidemment des autres Libaniens par un corps plus osseux, plus carré, plus solide, et par la fréquence parmi eux des yeux bleus, des cheveux blonds ou même roux. Ni musulmans, ni chrétiens, méprisant l'une et l'autre religion, ils se sont octroyé une révélation spéciale. C'est un peuple « fermé, » qui ne cherche pas de femmes hors de chez lui, qui ne recrute point autour de lui des disciples nouveaux pour sa religion.

Qui dirait que ce pays où il y a si peu de chrétiens, si peu d'Européens, si peu d'hommes pensant autrement qu'en arabe, est peut-être le lieu étranger qui coûta le plus de sang chrétien à l'Europe, la contrée qu'elle souhaita le plus ardemment d'acquérir au prix de ses vies les plus nobles, celle où elle jeta le plus d'armées, où elle usa le plus de foi, d'enthousiasme et de passion? La conquête de l'Amérique lui prit moins de marins, de capitaines, d'aventuriers, d'apôtres bardés de fer. De l'immense effort des Croisades, il ne reste rien de visible sur le sol syrien; ni descendants connus des nombreuses familles nobles qui y plantèrent des donjons trapus; ni villes peuplées des arrière-neveux de ces Pouillans qui furent, eux et leurs femmes, les seuls « colons » de la Terre Sainte, ni le français des chevaliers, ni l'italien des immigrants de la Pouille.

La population de la Syrie et de la Palestine ne dépasse guère un million de personnes, sur 25 à 30 millions d'hectares.

Alep (110 000 habitants), l'Heleb-ech-Chachba (Alep la Bariolée) des Arabes, est la capitale de la Syrie. Elle se trouve à égale distance de la Méditerranée et de l'Euphrate, sur la route la plus courte entre les deux : de là son importance, d'ailleurs bien diminuée depuis le tremblement de terre qui a renversé cette « Reine de l'Orient »



Jérusalem.

il y a environ cinquante années, et plus encore depuis que l'invasion des objets européens a ruiné ses industries autrefois florissantes. La charmante Alep s'élève au milieu de la verdure et des arbres; elle borde les canaux du Kouveik, torrent qui s'achève à quelques lieues de là dans le marais de Medakh, bien loin avant d'arriver à l'Euphrate : il lui faudrait vingt fois plus d'eau pour atteindre le fleuve à travers ce désert de Syrie où les sables, les roches fissurées, les cieux ardents boivent un oued aussitôt qu'il a quitté la montagne.

A 750 mètres d'altitude, au pied de l'Anti-Liban, près du désert, au nord-est des volcans morts du Djebel-Hauran, *Damas* (150 000 hab.) ne fabrique plus d'armes d'acier fameuses, mais il lui reste ses étoffes de soie, son commerce avec la côte, et ses fraîches rivières, Abana et Parpar, « plus belles que toutes les eaux d'Israël, » dit, dans la Bible, un Syrien à un Juif. Aboulfeda, géographe arabe, fait de la banlieue de cette ville le premier des quatre Paradis Terrestres, mais il était de Damas. Les califes, chefs de l'empire Arabe, y eurent leur siége pendant près de cent années, après avoir quitté Médine, avant d'habiter Bagdad.

Sur un littoral de dunes mouvantes, *Beïrout*, port de Damas dont le séparent 150 kilomètres, aurait 100 000 habitants. Fût-elle plus grande, elle ne rappellerait que de loin l'antique prospérité de ses voisines, Saïda et Tour, jadis *Sidon* et *Tyr*, maintenant petits bourgs sur une côte ardente, au pied du Liban.

Jérusalem brûle au soleil, entourée d'un aride horizon. A 50 kilomètres en ligne droite de la Méditerranée, à 25 de la mer Morte, à 779 mètres au-dessus de la première, à 1172 au-dessus de la seconde, la ville de David languit dans un pays de monts calcaires, sur des coteaux dont les noms ne s'effaceront jamais de la mémoire des hommes. Sion était la colline sacrée des Israélites, elle portait le Temple; le Golgotha ou Calvaire est celle des chrétiens. Entre le plateau de la ville et le mont des Oliviers,

dans une gorge stérile, le Cédron, qui vient de la vallée de Josaphat, roule des cailloux vers la mer Morte. 18 000 hommes, israélites, chrétiens, musulmans, vivent dans cette misérable bourgade sans industrie, sans commerce, sans animation, sans avenir. Elle ne fut point l'une des grandes villes de l'Orient, mais elle avait sans doute quelque richesse, quelque puissance, quand le Juif glorifiait la cité de David dont Dieu est l'architecte et le fondateur, et quand il s'écriait : « Que tes tabernacles sont beaux, ô Jacob, et tes pavillons, ô Israël ! » Jérusalem entretient ses relations avec l'Occident par le port de l'amphithéâtrale *Jaffa*.

Pour la beauté du site, le jet des sources, la fraîcheur des eaux courantes et la splendeur des jardins, *Naplouse* est une petite Damas. Sous le nom de Sichem cette ville, placée au faîte entre Jourdain et Méditerranée, était la voisine de Samarie qui fut longtemps la rivale de Jérusalem elle-même, la reine d'Éphraïm, la capitale du royaume d'Israël, la tête des dix tribus contre Juda et son jeune frère Benjamin : « Comment, disait la Samaritaine à Jésus, assis sur la margelle du puits de Sichar, comment toi, qui es Juif, me demandes-tu à boire, à moi qui suis Samaritaine? Car les Juifs n'ont point de communications avec les Samaritains. »

ARABIE

Mer Rouge, plateau arabe, le Dahna ou **Désert Rouge, les Néfoud.** — Malgré de récents voyages, qui souvent nous montrent des vallons frais, des sources vives, des bourgades, où nous ne soupçonnions que le sable et le désert, nous connaissons encore assez peu la

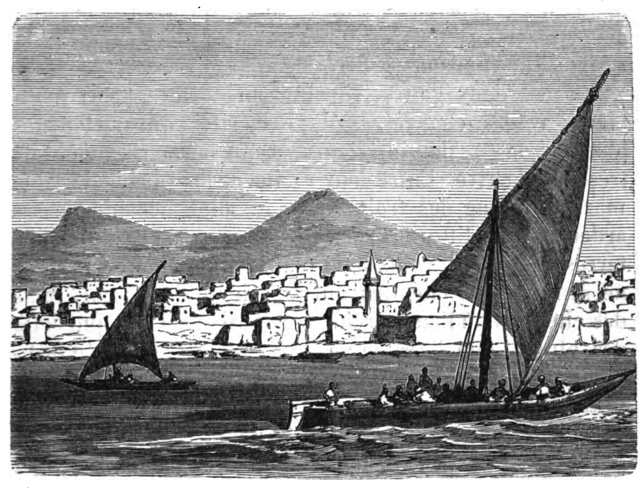
grande presqu'île de l'Arabie, l'El-Djezireh ou île des Arabes.

Ce pays a bien 315 millions d'hectares, six fois la France, quand on le comprend dans son entier, c'est-à-dire quand on lui laisse les soixante et quelques millions d'hectares de l'Hedjaz, de l'Yémen et du Nedjed que les Turcs ont plus ou moins assujettis dans ces dernières années. Il est sans limites bien précises au nord, où il se perd dans les sables du désert syrien; partout ailleurs il regarde les mers : à l'ouest, la mer Rouge, qui le sépare de l'Afrique; au sud, la mer des Indes; à l'est, le golfe Persique.

La mer Rouge, longue de 2300 kilomètres, n'en a pas plus de 200 à 250 de largeur. Avec une pareille étroitesse comparativement à la longueur, on pourrait presque considérer la mer Rouge comme un estuaire s'il s'y jetait quelque grand fleuve au nord, et si son extrémité méridionale, au lieu d'être une bouche évasée, n'était un détroit de 20 à 30 kilomètres seulement d'ouverture (le détroit de Bab-el-Mandeb, où l'Afrique et l'Asie se rapprochent, et que commande Périm, l'une des clefs de la mer dans les mains anglaises).

La mer Rouge forme comme une longue fournaise entre les monts réverbérants de l'Arabie et de l'Afrique : vraie cuve d'évaporation, elle reçoit quelques sources riveraines et visibles, ou sous-marines, mais pas un seul torrent pérenne, et la côte africaine semble comploter avec le littoral arabe pour n'envoyer à ce golfe que des ouadis d'occasion. L'Océan des Indes, heureusement, frappe à sa porte pour lui verser incessamment les flots sans lesquels il n'y aurait aucun équilibre entre le gain d'eau douce et la perte d'eau salée. Le jour où le détroit de Bab-el-Mandeb se fermerait, la mer Rouge deviendrait une lagune n'ayant d'eau qu'au temps des pluies, si rares dans cette zone. En toute autre saisonelle n'enfermerait que des lits de sel; elle ne serait plus qu'un *chott*, une *sebkha :* et cela au bout de soixante ans, puisque la mer Arabique perd

annuellement sept mètres par évaporation, et que sa profondeur moyenne ne dépasse pas 400 mètres. Ses eaux sont très-chaudes, jusqu'à 32 degrés, et très-salées, plus que celles d'aucune autre mer. Le peu de profondeur, les ooraux, les bancs de sable la font difficile et même dangereuse au nocher, mais l'isthme de Suez vient d'être



Djeddah.

percé, et la mer qu'il séparait de la Méditerranée s'animera peu à peu d'une longue procession de navires entre l'Occident et l'Orient. Non pas de navires à voiles mal faits pour voguer sur ces eaux étroites qui ne se prêtent pas au louvoiement, sous un ciel avare de vents, au milieu de sables et de rocs périlleux ; mais de bateaux à vapeur qui se passent des vents et qui glissent comme des serpents entre les écueils.

Des dunes, des falaises bordent également le golfe Persique ; des bancs de sable embarrassent aussi cette mer terriblement chauffée de soleil qui s'ouvre sur la même mer des Indes par le détroit d'Ormuz, et qui re-

çoit le fleuve de l'Asie Mineure, le Chat-el-Arab, fait du Tigre et de l'Euphrate. Les fonds du golfe Persique, surtout aux environs des îles Bahrein, sont semés d'huîtres perlières. Des millions de plongeurs usent leur vie sous l'onde à la recherche de ces coquilles, non pour eux, mais pour un patron de barque. C'est un terrible métier : perle à perle, ils pêchent les colliers, les diadèmes, et ils souffrent pour la vanité de nos femmes, la ruine de nos maisons et l'éclat de nos fêtes.

Sur ces deux golfes, sur l'Océan, s'élèvent les montagnes roides, chauves, brûlées, stériles, qui portent les plateaux de l'Arabie intérieure, et qui bordent souvent de très-près la rive. Entre leur racine et les plages de sable marin, le long des trois mers, le soleil accable de ses ardeurs trois littoraux malsains, ensemble de dunes, de terres basses, de vallées de peu d'étendue où les oueds ne sont pas les chemins qui marchent de Pascal, mais des chemins où l'on marche, car ils n'ont d'eau que celle des pluies, que l'Arabie ne prodigue guère. Année ordinaire, le littoral arabe garde des cieux d'airain pendant huit à neuf mois; les trois à quatre autres mois fournissent des orages. Quelquefois toute l'année s'en va sans une goutte d'eau; alors des torrents, dont le lit est si vaste qu'il embrasserait sans peine un fleuve de la taille du Rhône ou plus grand encore, arrivent à un tel degré de sécheresse qu'on y creuse en vain des puits dans le sable, la rivière souterraine qui accompagne généralement la rivière visible, même sous les climats très-chauds, ayant complétement disparu de la vallée. Comment une veine d'eau pourrait-elle encore filtrer sous l'arène d'un torrent quand il n'y a pas plu depuis quinze mois, sous un ciel tellement ardent qu'on a subi jusqu'à 54 degrés à l'ombre à Moka, et que plus d'une fois des matelots anglais sont morts de coups de soleil à Aden, rien que pour avoir quitté leur navire, débarqué et traversé une place aux heures torrides de la journée?

Les monts les plus élevés qu'on connaisse au pourtour



Mont Sinaï

de l'Arabie s'élèvent aux environs de Mascate, vers l'entrée du golfe Persique : là le Djebel-Akhdar (le Mont Vert) s'élance au-dessus de 2 000 mètres. Derrière le rideau de hauteurs qui bordent la mer des Indes commence le Sahara arabe, le Roba-El-Khaly ou Dahna, le Désert Rouge, solitude mortelle où les feux de l'air et les fonds aréneux boiraient les sources, mais il n'y jaillit point de fontaines. Le sable, dans certaines dépressions, s'y est accumulé en lits d'une colossale profondeur. Le Dahna braverait l'homme, si l'homme n'avait pas le chameau, ce héros patient qui ne paie pas de mine, mais qui peut faire 200 kilomètres en une journée, 1 200 par semaine, dans le sable en feu, sous le ciel de braise, à grands pas, mangeant peu, ne buvant point. De ce désert majeur naissent les deux Néfoud, écharpes sablonneuses que les Arabes nomment les filles du Dahna. Les Néfoud montent vers le nord, l'une à l'ouest, l'autre à l'est, entourent le plateau de l'Arabie centrale, et vont se rejoindre dans les sables de Syrie.

Nedjed. — Le Nedjed était connu chez nous pour ses chevaux illustres, avant que les derniers voyageurs nous eussent annoncé que c'est une région çà et là froide en son temps, très-salubre et bien peuplée : toutes choses que fait pressentir le mot même de *Nedjed*, qui répond à peu près à terres hautes et tempérées, par opposition à *Téhama*, qui veut dire terres basses et brûlantes et s'applique aux littoraux calcinés entre mer et montagne. Le Nedjed couvre à peu près la moitié de l'Arabie, et, en lui ajoutant les bons districts du tour de la presqu'île, il se trouve que les terres habitables font les deux tiers de la péninsule, et le vrai désert un tiers seulement. Toutefois, il ne faudrait pas enfler l'idée contenue dans les deux mots de terres habitables : l'Arabie n'est nulle part une de ces plantureuses régions bien proportionnées, de sol gras, de ciel humide, de rivières à plein bord où les jardins succèdent aux pelouses et les sillons aux jar-

dins, une de ces contrées où les alluvions entretiennent des villes nombreuses. Même dans ses meilleurs cantons, ce n'est encore qu'un groupe d'oasis séparées par de longues croupes nues, des champs de pierres et des pâtures sèches.

Le Nedjed, d'ailleurs, mérite peut-être mieux l'antique appellation d'Arabie Heureuse que le littoral embelli de ce nom par les Grecs, l'Yémen, que cernent la mer Rouge, le golfe d'Aden et la montagne côtière. C'est un plateau de pâturages sillonné de monts calcaires où la roche a rarement un manteau de terres, de gazons et d'arbres. Au pied de ces monts, dont quelques-uns atteindraient 3 000 mètres, des fontaines sourdent, des oueds coulent, qui sont bus par les irrigations et ne vont point jusqu'à l'une des trois mers. L'altitude considérable du sol rafraîchit les étés; s'il n'y a sur la côte que des journées torrides, il est dans le Nedjed des heures fraîches, presque froides, et de temps en temps tombent des flocons de neige.

Les Arabes, leur langue, sa diffusion dans le monde. — Cette Arabie, isolée du reste du monde par sa ceinture de rochers et de déserts, cette Afrique de l'Asie, a produit une très-forte race, les Arabes, hommes maigres, secs, bronzés, mais aussi beaux qu'il est possible de l'être; misérables, mais durs au mal, à la soif et à la faim. Depuis les premiers bégaiements de l'histoire, nous voyons déjà les Arabes en bataille : ils luttent contre leurs frères les Hébreux sous le nom d'Amalécites, d'Ammonites, d'Iduméens, de Madianites, de Moabites; contre les sangs-mêlés d'Égypte dans l'invasion des Pasteurs, qu'on suppose avoir été des nomades arabes; contre les Romains sous le nom de Nabathéens. A la suite de continuelles migrations, ils avaient arabisé l'Euphrate inférieur et la Syrie, quand, au septième siècle, ils coururent à la conquête du monde. On connaît cette épopée, la grandeur rapide et la prompte décadence de cet empire universel arabe, qui, un moment, faillit franchir la Loire,

puis se replia sur lui-même et éclata de toutes parts, brisé moins par ses ennemis que par ses propres défenseurs.

Cet empire conquis en un siècle allait de l'Indus à Coïmbre, du Toit du Monde au Sahara central, du Caucase à l'Abyssinie. C'était plus et moins que l'empire Romain : il avait de plus que Rome l'Arabie, le bas Euphrate et tout l'Éran dans sa plus vaste étendue, entre les monts Neigeux, l'Iaxarte et l'Indus ; il avait de moins l'Italie, la Gaule, les pays au sud du Danube et l'Asie Mineure. Mais le monde arabe était fait de trop de peuples, de trop de langues, de trop de climats, et bientôt il se rompit en sectes, en guerres, en brigandages; et le plus souvent, sous l'apparence d'un choc de fanatismes ou d'ambitions, ces luttes étaient des revendications nationales. Aussi vers 1050, « l'Arabie » dans le sens étendu de ce mot, le pays arabe par le sang ou la langue, ne comprenait plus guère que la péninsule arabique, l'Euphrate, la Syrie, l'Égypte, quand le départ pour l'Ouest de deux cents à deux cent cinquante mille pillards lui ajouta une seconde fois tout le Maghreb ou pays des Berbères.

Aujourd'hui l'arabe est langue nationale en Arabie, sur l'Euphrate et le Tigre inférieur, en Syrie, en Égypte. Concurremment avec le berbère et le français, on le parle dans tout le Magbreb, c'est-à-dire en Tripolitaine, en Tunisie, en Algérie, au Maroc, sans compter Malte, qui jargonne un dialecte arabe. Dans le Sahara jusqu'au fleuve Sénégal et jusqu'à Tombouctou, il partage les oasis avec la langue berbère; dans le Soudan ou pays des Noirs, vaste région qu'il attaque de trois côtés, par le Grand Désert, par la côte orientale d'Afrique, et en remontant le Nil, il fait journellement de grands progrès par le commerce, et surtout par le prosélytisme : car, il ne faut pas l'oublier, l'arabe est la langue sacrée des Musulmans; Mahomet parlait ce vieil idiome presque sans voyelles, osseux, énergique, poétique, singulièrement riche, étrangement guttural ; et c'est en arabe qu'il écrivit le Coran. Grâce à ce livre, la langue du Prophète est très-répandue



Types arabes.

dans les pays musulmans qui ont un autre verbe national, en Perse, chez les Turcs, en Asie centrale, dans l'Inde, et jusqu'en Chine, jusqu'aux Comores, jusque chez les Tatares de la Volga. Aussi, à côté de gens pleinement arabes par le langage ou l'origine, ou par les deux à la fois, des millions d'hommes le sont à moitié, parce qu'en qualité d'Islamites, ils lisent et récitent le Coran tout le long de leurs jours. D'autres millions le sont également à demi dans toute l'étendue des terres conquises mais non gardées par les héros de la Djéhad ou Guerre Sainte, parce que leur pouls bat d'un sang qui doit quelque chose aux germes ismaélites. Ils feraient ensemble une grande nation : les Européens, les Africains et les Asiatiques issus des Arabes par un ou plusieurs ancêtres, tant Siciliens, Italiens, Espagnols, Portugais, Français du Midi, que Berbères, Noirs, Cafres, Abyssiniens, Turcs, Persans, Hindous, Malais et Chinois.

Le café, les dattes, la gomme, le cheval, le chameau, les perles font toute la fortune de l'Arabie, avec l'argent jeté dans ses villes saintes par les cent ou cent cinquante mille pèlerins qui y viennent chaque année.

L'Arabie contient probablement cinq millions d'habitants, pour le plus grand nombre Arabes, et mahométans fanatiques comme il convient aux gardiens du saint-des-saints de l'Islamisme. Il y en a de sédentaires, il y en a de nomades, traînant leurs tentes à la recherche des sources, des pluies, des pâturages, et aussi des caravanes, qu'ils détroussent, à l'exception de celles qui vont visiter les villes sacrées, la Mecque et Médine.

Ce qui n'est pas arabe et musulman se compose de Juifs, d'Hindous, de Banians qui trafiquent dans les ports de la mer Rouge, de Nègres, ceux-ci les plus nombreux : dans tel district méridional du Nedjed ils forment un tiers de la population, ailleurs un quart, dans le pays de Mascate un cinquième. Hommes libres, ou esclaves bien traités par leurs maîtres, ils dégradent par leur alliance la noblesse du visage arabe, et ne cessent de transformer

l'essence même de cette magnifique race. Est-ce par l'effet de mariages innombrables entre le Noir et l'Arabe, est-ce par une communauté d'origine immémoriale? les Arabes du Sud ressemblent presque autant aux Abyssiniens qu'à leurs compatriotes du Nedjed.

Hors l'Hedjaz et l'Yémen, qui relèvent de la Turquie, les tribus arabes, commandées par une aristocratie guerrière ou sacerdotale, sont indépendantes de l'étranger.

États de la côte, leurs villes. Le Nedjed. — Sur la côte de la mer Rouge, l'**Hedjaz** renferme le Bled-el-Aram ou « pays interdit » aux profanes, le berceau de l'Islamisme. Là règnent, à 375 kilomètres l'une de l'autre, la Mecque et Médine. *La Mecque* (50 000 hab.), à 85 kilomètres de Djeddah (20 000 hab.), son port sur la mer Rouge, est bâtie dans un val sablonneux, au sein d'un désert déchiré par des monts rocailleux sans arbres et sans eaux vives. Tous les ans, cette solitude se peuple subitement de cinquante mille chameaux et de cent à cent cinquante mille pèlerins, enthousiastes, imitateurs, curieux, arrivés de tous les pays musulmans de la Terre : ils viennent visiter la pierre apportée par l'ange Gabriel et jeter soixante-trois cailloux au Diable dans la vallée de Muna, où Satan apparut au premier homme. La pierre sacrée se conserve dans un petit monument, la Kaaba, centre aujourd'hui du Musulmanisme, comme il l'était de l'idolâtrie arabe avant que Mahomet eût détruit les idoles. A *Médine* (15 000 à 20 000 hab.), à 180 kilomètres de la mer, les fidèles vont honorer le tombeau du Prophète. Médine fut le siége des quatre premiers Califes, successeurs immédiats de Mahomet.

Au sud de l'Hedjaz, sur la mer Rouge, l'**Yémen**, illustre jadis par ses parfums, l'est maintenant par son café moka, le meilleur du monde, et, grâce aux fourberies des marchands, nous n'en buvons guère. Sur ce littoral, des pics duquel on voit bleuir les monts afri-

cains, *Aden* (30 000 hab.) donne son nom au golfe par lequel la mer des Indes s'avance à la rencontre de la mer Rouge. Dotée d'une bonne rade, elle a pris le premier rang parmi les ports de l'Arabie depuis que les Anglais s'en sont emparés pour garder l'entrée de la mer Rouge. On traite de « Gibraltar oriental » cette ville attristée par un horizon de rochers bruns, et dure à habiter à cause de ses chaleurs terribles. L'iman, le souverain de l'Yémen, habite *Sana*, cité de l'intérieur, qui passe pour avoir eu 200 000 âmes; il lui en reste 60 000, d'autres disent 20 000 à peine.

A l'est d'Aden, la lisière de la mer des Indes a derrière elle les montagnes de l'**Hadramaout**, habitées par les Auvergnats de l'Arabie. Après l'Hadramaout vient l'**Oman**, dont la principale ville est *Mascate*, port très-sûr caché dans une entaille de la côte. L'Iman de Mascate, jadis possesseur de longs rivages en Arabie et en Afrique, a perdu son ancienne puissance.

L'**Ahsa**, rivage brûlant, longe le golfe Persique, vis-à-vis de la rive persane, habitée aussi par des tribus arabes. Ce golfe aurait donc autant de droits que la mer Rouge à s'appeler arabique; de son fond jaillissent d'abondantes sources qui feraient mieux de naître sur le littoral.

Dans le **Nedjed** règnent les Ouahabites, qui ont leur capitale à *Er-Ryad* (30 000 hab.). Secte moderne de l'Islam, les Ouahabites voulaient ramener la religion de Mahomet à sa teneur primitive, à peu près comme les protestants essayèrent de ramener le christianisme à la Bible. A peine convertis à la « réforme, » ils ont couru les aventures, mais leur guerre de prosylétisme n'a point ressemblé au cycle brillant des premières victoires musulmanes ; ils ne se sont pas répandus sur l'univers avec la rapidité d'une traînée de poudre enflammée, ils n'ont point régénéré l'Islam.

Au nord du Nedjed, dans le **Djebel-Chomer,** des granits et des pics de basalte font descendre l'élément de la vie au désert, l'eau, vers les palmiers de quelques belles oasis.

PERSE OU ÉRAN

BRAHOUISTAN. — AFGHANISTAN. — HÉRAT

Plateau d'Éran, grands déserts salés ou sablonneux. L'Elbours. — Le plateau d'Iran ou d'Éran s'étend de la Caspienne à la mer des Indes, de la crête des monts qui s'abaissent vers le Tigre à la tranche de ceux qui dominent la vallée de l'Indus. Dans ces limites, et sans y faire entrer les bassins de l'Amou et de la Sir, qui furent aussi terres éraniennes, l'Éran couvrirait environ cinq fois la France; il a 250 à 275 millions d'hectares dont la Perse moderne prend plus de la moitié, 150 à 175 millions : celle-ci occupe l'occident de l'ancien Éran; l'orient, démembré, a formé trois États indépendants, le Brahouistan, l'Afghanistan, l'Hérat.

Cerné de montagnes qui arrêtent les vents de la mer, l'Éran, dans l'ensemble, est un plateau sec; il n'y pleut presque jamais, ni de la mer Caspienne, ni de l'océan Indien; l'horizon y est limpide, les cieux sereins. Des vents fougueux tombent souvent des hautes cimes, mais au lieu de nues bienfaisantes, ils amènent en hiver un air glacé, quelquefois des tourmentes de neige, et en été des tourbillons de poussière. Au pied des Alpes du Kourdistan à l'ouest, à la base des monts Elbours au nord, l'eau des sources entretient, sur la haute plaine, des jardins, des champs de riz, des sillons à céréales, des prairies; dès qu'on avance vers le centre du pays, le désert

envahit de plus en plus le plateau avec sa netteté d'horizon, mais aussi avec la tristesse de ses solitudes, le poudroiement de ses arènes, l'éclat pénible de ses lacs salins, bus fors le sel par l'astre de l'été. Des cyprès, des peupliers, des *chinar* ou platanes annoncent de loin le basfond, le canal, rarement la fontaine vive où boit un village fait de boue, visité tous les ans par la fièvre qui sort des eaux croupissantes. Parfois s'élèvent des nuées de poussière, il en sort des escadrons de cavaliers turcomans qui brûlent les villages et entraînent à coups de sabre les villageois vers les marchés d'esclaves du Turkestan, si toutefois, depuis les dernières victoires des Russes dans l'Asie centrale, ces marchés de chair humaine sont encore ouverts aux assassins du Steppe. Souvent des ruines massives, des murs de palais, des restes de jardins superbes, de vastes décombres ramènent le souvenir des grandes villes qui brillaient dans l'Éran, quand son peuple n'avait pas perdu de son industrie par le mélange avec les Arabes et les Turcs, quand ses plaines étaient mieux arrosées, tant du fait de la nature que du fait de l'homme, quand ses vallées étaient plus habitées, ses collines plus vertes avec plus de bois.

L'un des plateaux les plus laids, les plus stériles de la Perse, est le Decht-i-Kouvir ou Grand Désert Salé, au sud-est de Téhéran, au nord-est d'Ispahan. De cette morne solitude, les Guèbres ou adorateurs du Feu, les misérables descendants des Perses de Cyrus et de Chosroès, espèrent voir sortir un jour, en vengeur, en conquérant, en pontife, leur dernier roi Yezdegerd, détrôné par les envahisseurs mahométans. Le triste mot de *decht*, qui signifie en même temps plaine et désert, n'est pas rare dans l'Orient éranien : on y trouve, par exemple, le Decht-i-Lout ou Désert du Sel, et le Decht-i-Naoummed ou Désert du Désespoir. D'autres solitudes haïssables s'appellent du nom de *daria*, qui veut dire mer : tel est le Daria Kabir ou Grande Mer de Sable.

Le plateau d'Éran est partagé en deux par la chaîne très-longue et très-élevée où règne le Koh-i-Hazan

(4 532 mètres), chaîne qui sépare Ispahan de Yezd, et qui commence dans le pays de Bampour, non loin du golfe Persique, pour s'achever dans les environs de Koum, non loin de Téhéran. L'altitude de ses plaines varie entre 650 et 2 950 mètres, avec une moyenne de 1 200 mètres. L'hiver y est aussi dur que dans les départements les plus froids de la France, sous une latitude égale à celle de l'Algérie et du Sahara septentrional, tandis que les étés y suffoquent par la chaleur du ciel, le calme de l'air et la réverbération des rayons sur les dunes, les collines de pierre et les terres salées sans ombre et sans ruisseaux.

Les montagnes fermant au plateau persan l'accès de la Caspienne se lient au massif arménien, là où l'Ararat (5 171 mètres) darde sa pyramide sur la triple frontière des Russes, des Turcs et des Perses. Le Savalan, dans la province d'Azerbaïdjan, entre la mer Caspienne, le lac Ouroumia et le cours de l'Araxe, dépasse de trois mètres la hauteur du Mont-Blanc, s'il est bien vrai qu'il atteint 4 813 mètres. Juste au nord de la capitale du royaume, dans la chaîne de l'Elbours, entassée entre le plateau de la Perse et le lac Caspien, le Démavend (5 628 mètres), volcan neigeux qui a fermé ses fournaises, domine avec grandeur l'horizon de Téhéran. Cette magnifique montagne n'a que 32 mètres de moins que le pic suprême du Caucase.

L'Elbours, Olympe éranien plus vieux que l'Olympe des Hellènes, est l'Albordji du livre sacré des anciens Perses, la mère de tous les fleuves terrestres, nés de l'inépuisable source d'Ardouissoura : cette fontaine, issue du trône divin, était plus puissante que la fontaine de Jouvence cherchée par les conquérants espagnols de l'Amérique; elle ne rendait pas seulement la jeunesse, les morts revenaient à la vie en buvant son eau bienheureuse; elle baignait le Paradis persan, entre des tapis de fleurs et des arbres merveilleux. Aujourd'hui l'Elbours, loin de faire descendre dans la plaine des eaux éternellement vivi-

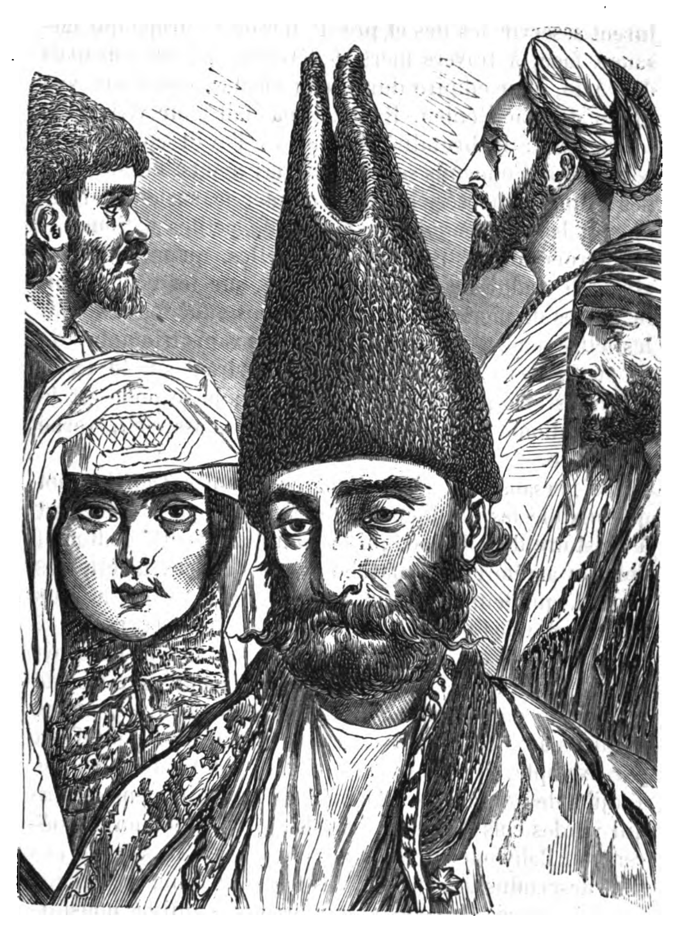
fiantes, prive l'Éran des pluies du Nord et lui enlève ainsi des milliers de ruisseaux. Il est des savants qui disent que l'Albordji sacré, le « nombril de la Terre, » n'est pas l'Elbours, mais le Pamir : alors le large fleuve que cette légende y fait naître, l'Arvand, serait la Sir ou l'Amou.

Entre l'Elbours, aux flancs forestiers, et la plage caspienne, s'arrondit en arc de cercle une bande peu large de terres fécondes, bien arrosées par les torrents, souvent mouillées par les pluies et entrecoupées de forêts à tigres; une végétation puissante y fleurit, le palmier y croît, mais la fièvre paludéenne y sévit et des tremblements de terre y secouent parfois rudement les villes.

Au nord-ouest, à l'ouest, les monts du Kourdistan et du Louristan sont égayés par les ébats de charmants ruisseaux; ils fournissent des eaux intarissables, d'un côté au Tigre et au Chat-el-Arab, de l'autre au plateau d'Éran avec lequel ils contrastent par la grandeur de leurs gorges, la grâce de leurs vallons et la fraîcheur de leurs sommets : là se lève l'Elvend, haut de 3563 mètres. Au midi, dominant les « jardins de roses » de Chiraz, des chaînes sèches, prodigieusement stériles, hormis dans de rares oasis, barrent aux habitants du plateau le chemin du golfe Persique; au pied de leur versant méridional, tellement roide que les sentiers s'y nomment des échelles, s'étend, jusqu'au golfe Persique, un mince littoral grillé par des soleils excessifs, des sables volants, des vents torrides : pays fiévreux que les Persans appellent Guermesir.

Les Persans, leur passé, leur présent. Leur langue. Les Guèbres. — L'Éran est une contrée historique. Sa nation naquit du même sang que les Blancs d'Europe et tint longtemps la première place en Orient par ses victoires, sa puissance et son luxe. A les voir aujourd'hui si oubliés, si indolents, si misérables, sous leur climat dur, sur leur terre avare et sèche, qui dirait que les Persans, ces fiancés de la famine, ces hommes foulés chez eux et méprisés au dehors, descendent d'un peuple qui do-

mina l'Asie il y a vingt-quatre siècles ? A peu près incon-



Types persans.

nus jusqu'alors, les Perses, sous Cyrus, éclatèrent tout à

coup dans le monde; ils domptèrent la reine des cités, la fière Babylone, régnèrent de l'Inde à l'Hellespont et voulurent asservir les îles et presqu'îles de l'Europe qui faisaient face, à travers mers et détroits, à leurs satrapats de l'Asie. Leur empire dura deux siècles, jusqu'aux victoires du Macédonien. Il n'était pas fait pour vivre plus longtemps : la brutalité des armes l'avait composé de cent peuples ennemis séparés par des monts, des déserts, des climats opposés. Et sans compter le susien, l'arménien et les idiomes de beaucoup de petites nations, il avait trois langues reconnues officielles, qu'on retrouve, chacune traduisant les deux autres, sur les rochers ou les tables de pierre de ces inscriptions cunéiformes dont les lettres en fer de lance racontent les vains triomphes de tel ou tel des « grands rois » qui s'assirent sur le trône de Cyrus. La première est le persan; la seconde est le mède, idiome turc; la troisième est l'assyrien, verbe sémitique.

Les Persans, qui s'appellent eux-mêmes *Tadjiks*, mot qui signifie les invaincus ou les invincibles, se mêlèrent à l'histoire de la Grèce, qui les humilia ; à celle de Rome, dont ils arrêtèrent la marche vers les Indes ; à celle des Arabes, qui leur portèrent une religion nouvelle, et plus tard à celle des Hindous, des Mongols et des Turcs.

Si, quand il en était temps encore, un audacieux capitaine, de la race de ceux qui dictent l'avenir, avait porté la capitale des Persans sur la route des hauts plateaux éraniens aux champs bas arrosés par l'Oxus, vers Hérat par exemple, il aurait peut-être indissolublement uni les Tadjiks de la Sir et de l'Amou à ceux de l'immense tertre qui va des cols d'où les vieux héros de la nation tombèrent sur Babylone aux passages d'où les Persans modernes sont descendus sur l'Inde. Ces frères maintenant perdus auraient repris l'ascendant sur les Turcs qui les houspillaient, et la Perse comprendrait aujourd'hui Éran, Touran et Pamir, le plateau salé des Tadjiks, les deux fleuves araliens et leur part de la Coupole du Monde.

Un proverbe turc dit : « Il n'y a rien au-dessus du jeune homme persan et du cheval moldave. » Et, en effet, les Persans sont d'une grande beauté. Ils ont reçu, de gré, de force, beaucoup d'éléments arabes ou turcs, et ce peuple brillant d'esprit, cette race lettrée et polie semble avoir perdu par ces alliances. Les Persans d'aujourd'hui sont en décadence comme tant d'autres nations orientales (et même occidentales); ils s'en vont de maladies difficiles à guérir : l'indolence, l'intolérance, la bassesse envers les grands, le respect de la force, l'hypocrisie, l'amour de paraître.

Les Persans ne peuplent pas seulement la Perse : ils forment la majorité dans les khanats du bas Turkestan, la moitié de la population de l'Afghanistan et du pays d'Hérat ; on en trouve aussi beaucoup dans l'Asie Mineure ; enfin les Afghans et les Béloutchis parlent des idiomes parents de la langue persane.

Le persan est le fils dégénéré du vieux perse, langage ayant la fraternité la plus intime avec celui qu'employa Zoroastre, avec le zend, qui se parlait dans l'est du plateau, tandis que la langue des vaincus de Marathon régnait dans l'ouest de l'Éran. Étant frère du zend, il était frère aussi du sanscrit. Il a perdu tant de nobles formes, il a bu tant d'éléments étrangers, tant d'arabe et tant de turc, il s'est souillé de tant de mots disparates, qu'on a pu l'appeler l'anglais de l'Orient ; mais il a produit, surtout en poésie, une vaste littérature qui a fait les délices des Orientaux, et par les chefs-d'œuvre d'Hafiz, de Firdousi, de Saadi, il a pénétré comme langue littéraire dans toute l'Asie avoisinante, à peu près comme le français en Europe. C'est à Chiraz qu'on le parle avec le meilleur accent.

Il n'y a pas encore deux cents ans, c'était un des langages les plus répandus du monde : on l'employait de préférence dans les splendides palais du Grand Mogol ; il avait cours dans tout l'empire Hindou comme langue politique, littéraire et sociale ; les lettrés et les hommes

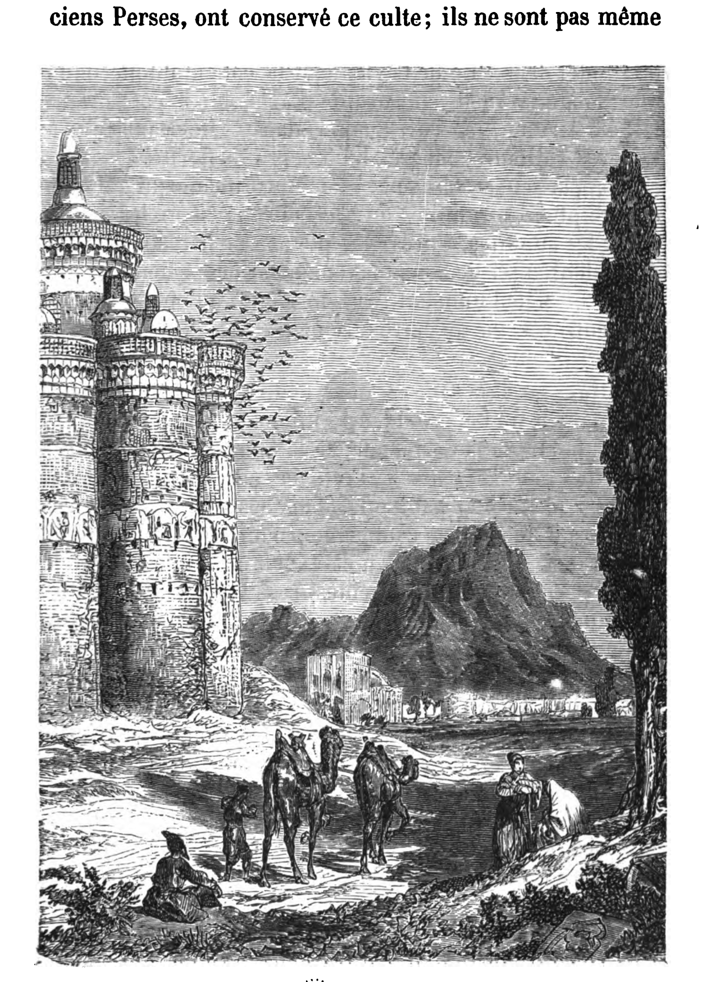
de haut rang le comprenaient et le parlaient dans les pays musulmans, de Constantinople au golfe du Bengale, du golfe Persique à la mer d'Aral et aux bastions du Bam-i-Dounya. Ces jours de gloire sont passés : dans l'Inde le persan recule très-rapidement devant l'hindoustani; on l'oublie de plus en plus dans toute l'Asie turque; hors de la Perse, où même le turc gagne sur lui, il ne lui reste guère aujourd'hui, sauf toujours une certaine royauté littéraire, que l'Afghanistan, où il a rang de langue policée, et le Turkestan occidental, où il est parlé par de nombreux Tadjiks, concurremment avec les dialectes turcs, et maintenant aussi avec le russe.

Les Kourdes, parents des Tadjiks, peut-être par l'origine, plus sûrement par le langage, vivent dans les Alpes du Kourdistan. De nombreuses tribus turques rôdent dans le nord-est : de l'une d'elles sort la dynastie régnante. La côte du golfe Persique est peuplée d'Arabes.

La Perse a le dixième de son sol en culture, un autre dixième en prairies, un vingtième en forêts; le reste, les trois quarts, n'est que désert, sables, pierres, roches, fonds de sel, eaux et marais. Elle renferme cinq millions d'habitants au plus, trente pour cent de citadins, trente pour cent de nomades, quarante pour cent de cultivateurs. Il y a peut-être trois millions de Persans, un million de Turcs et de Turcomans, 400 000 Kourdes, 300 000 Arabes et autant d'Arméniens. 2 500 000 de ces hommes parlent persan, 1 500 000 usent de dialectes turcs dans l'Azerbaïdjan et le Khorassan, et en général au nord de la route de Téhéran à Hamadan; dans la capitale même, le turc est d'un usage très-fréquent; sur le golfe persique l'arabe domine. Dans l'Arménie persane, c'est-à-dire dans les vallées tournées vers l'Araxe, l'arménien n'est pas encore oublié.

La Perse a produit une des religions de l'antiquité, celle de Zoroastre et des livres sacrés du zend, qui consiste extérieurement dans l'adoration du soleil. Seuls, les Guèbres ou Parsis, descendants les plus directs des an-

ciens Perses, ont conservé ce culte; ils ne sont pas même



Site persan.

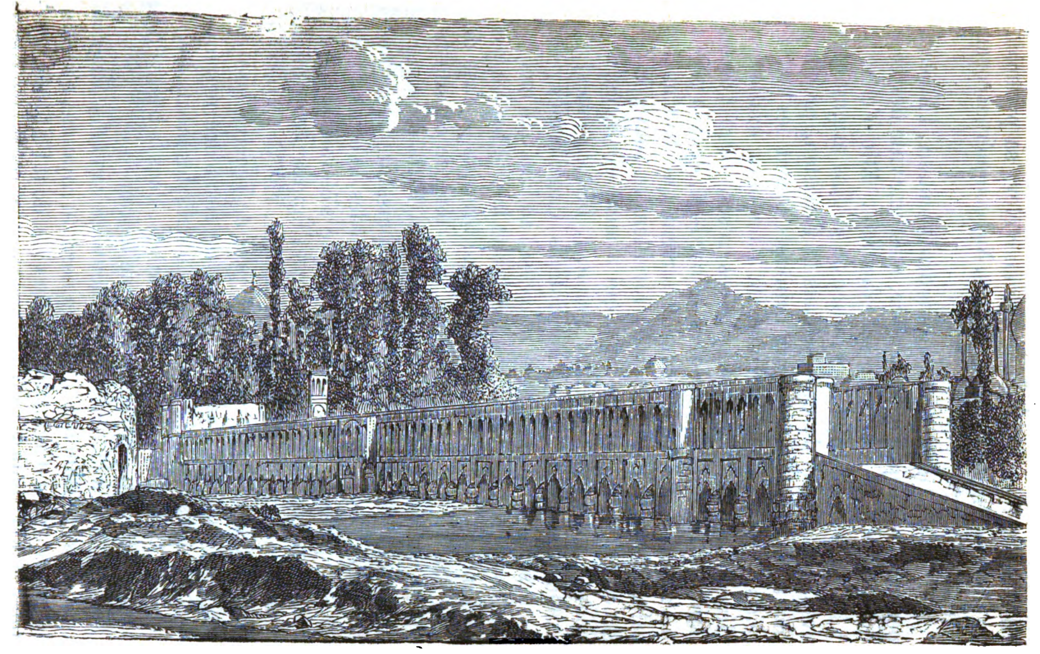
8000 dans leur antique métropole, mais ils forment, hors

de l'Éran, des clans commerçants d'une intelligence rare; on les trouve à Bombay et dans d'autres grandes villes de l'Inde, dans l'île de Ceylan, sur la côte arabique de la mer Rouge, à Aden, en Turquie d'Asie, sur la côte orientale d'Afrique, à Port-Louis (dans l'île Maurice), à Londres, ailleurs encore. L'immense majorité des Persans appartient au chiisme, secte musulmane qui abhorre encore plus les sunnites que les chrétiens ou les idolâtres : les sunnites, Turcs, Égyptiens, Barbaresques, sont cependant aussi de bons mahométans, des « hommes du Livre[1]. » Mais l'humanité est ainsi faite qu'on s'y déteste plus entre voisins qu'entre étrangers.

Villes. — *Téhéran*, capitale depuis 1798, sur un plateau, en vue du Démavend, à 15 kilomètres du pied de l'Elbours, à 110 de la Caspienne, s'est établie à 1 128 mètres d'altitude, sur un sol salé. En hiver, elle contient, dit-on, 100 000 à 120 000 habitants, dans des maisons de terre séparées d'une morne campagne par un mur fait de terre aussi; mais en été, le chah et 40 000 personnes fuient la ville, ses fièvres intermittentes, ses chaleurs malsaines, ses punaises venimeuses, et vont s'installer sous la tente, à l'entrée des fraîches vallées de l'Elbours. A quelques kilomètres de distance, à *Rei*, de belles ruines marquent le site de l'ancienne Rhagès.

A plus de 1 400 mètres au-dessus des mers, la vieille capitale, *Ispahan* ou *Isfahan* (60 000 hab.), eut au moins 600 000 hommes sous le grand roi Abbas. De ses splendeurs elle conserve des palais, des mosquées, des ponts, des bazars immenses, agrandis encore par leur solitude : on arrive à ces témoins de la grandeur passée par des rues d'une saleté sans nom. Ispahan borde le Zajendéroud, ou plutôt le Zajendé (car le persan *roud* répond au français *rivière*), torrent qui filtre dans le sable du plateau, puis reparaît, puis se perd encore, ce qui est le destin de

[1] Le Coran.



Ispahan.

tous les *roud* de ce pays sec. C'est aux portes de cette ville déchue que le boiteux Timour éleva sa pyramide de soixante-dix milles têtes coupées. Nul conquérant connu n'a fait mieux.

Chiraz, l'un des quatre paradis des Orientaux, l'Athènes persane, « le séjour de la science, » est une ville fiévreuse de 30 000 âmes, sur un sol vacillant. Elle s'élève à 1 450 mètres d'altitude, au milieu de jardins magnifiques avec des massifs de cyprès, dans le Farsistan, province montagneuse dont les durs habitants furent les fondateurs de la grandeur persane. On a toujours exalté son climat, ses vins, la senteur de ses roses, l'esprit de ses habitants. A douze lieues vers le nord-est, dans la plaine fiévreuse de Merdacht, sur un torrent que boit un lac salé, les ruines de *Persépolis* réveillent le souvenir des successeurs du roi des rois, qui avaient choisi ce lieu pour y dormir du dernier sommeil. Des colonnes, de grandes murailles, des inscriptions cunéiformes, des roches pointues, la plaine immense, au loin des montagnes sombres, voilà ce qu'est devenue la cité brûlée par Alexandre de Macédoine et par une Grecque joyeuse de voir flamber de si beaux palais. Non loin de ce site fameux, au nord-est encore, *Pasagarde*, bâtie par Cyrus, a conservé le tombeau de ce tout-puissant monarque. *Ecbatane*, la pompeuse capitale des Mèdes, n'a rien laissé de son passage dans l'histoire : elle s'élevait dans un tout autre pays que Persépolis, dans l'Éran septentrional, là où se trouve de nos jours *Hamadan*, cité de 50 000 à 80 000 âmes, située un peu plus près de Téhéran que de Bagdad. Quant à *Suse*, la principale résidence des monarques persans, elle était bâtie au delà des monts bordant à l'Occident les plateaux éraniens, dans le bassin de l'Euphrate : on y parlait un idiome touranien.

Supérieure à la vieille et à la nouvelle capitale, *Tauris* ou *Tébris* (100 000 hab.), tout au nord du royaume, a aussi beaucoup plus d'animation. Cette ville, dont l'altitude atteint 1 500 mètres, dirige ses eaux vers l'Ouroumia

(440 000 hectares), lac très-salé sans écoulement vi-



Kachan.

sible, encadré de monts sévères aux têtes neigeuses.

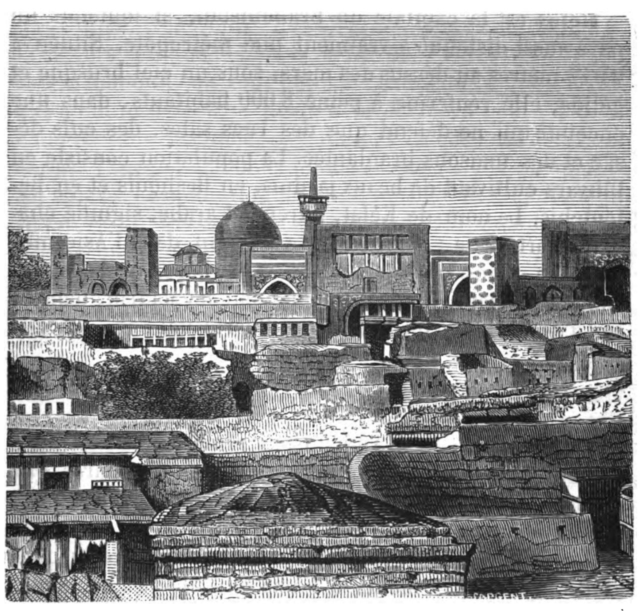
Quelques voyageurs donnent 50 000 à 100 000 habitants à trois autres villes : à *Kachan*, entre Ispahan et Téhéran ; à *Balfrouch*, près de la Caspienne ; à *Méched*, où plus de cinquante mille pèlerins viennent tous les ans prier devant le tombeau de l'iman Riza.

PAYS DÉTACHÉS DE L'ÉRAN

Brahouistan ou Béloutchistan. — Il y a deux races dans cette contrée : les Brahouis et les Béloutchis. Les Brahouis, plus nombreux, sont plus anciens dans le pays, ils en possèdent la grande ville, Kélat, ils lui fournissent la plus puissante de ses familles princières : pour toutes ces raisons, bien que les Beloutchis soient plus ou moins « Aryens, » et que les Brahouis ne le soient pas du tout, on doit préférer le nom de Brahouistan à celui de Beloutchistan. Le Brahouistan, l'antique *Gédrosie*, détient 25 à 30 millions d'hectares, avec une population non recensée qu'on peut estimer à un million d'hommes. D'abord soumis aux Persans, puis aux Afghans, il appartient depuis un peu plus d'un siècle à des tribus libres de l'étranger. Sur le golfe d'Oman, une côte incendiée, étouffante, stérile, déserte ; derrière cette côte des montagnes grillées, à pic ou très-escarpées ; quand on les a gravies, un plateau, roches, cailloux, dunes, pâtures sèches, qui va se joindre aux plaines hautes de la Perse et de l'Afghanistan ; c'est là le Brahouistan, terre d'airain, montagne osseuse, air de flamme. Comment s'étonner qu'une patrie aussi indigente ait pour rares habitants des nomades enclins à corriger par le brigandage l'avarice de leur sol et la dureté de leur ciel sans pluie? Ce pays faillit dévorer l'armée d'Alexandre le Grand à son retour de l'Inde. D'aucun de ses caps de colline les Macédoniens de la Phalange ne virent une vallée qui leur

rappelât l'Europe natale, une fraîche « Tempé » avec sources vives, prés, feuillages, roches fleuries et détours de rivière : trop heureux de rencontrer çà et là une fontaine sortant de la pierre, ou plus souvent de creuser un puits chaud dans le sable ardent des ravines.

La secte sunnite de l'Islamisme règne sans partage dans



Méched.

les villes et sous les tentes de feutre des nomades, divisés en une cinquantaine de tribus, dont les *serdars* (chefs) reconnaissent plus ou moins la suzeraineté du khan bra houi de Kélat. De ces tribus, les unes appartiennent à la nation des Brahouis, venue probablement de l'Inde méridionale, et en tout cas parlant un langage qui renferme d'importants éléments dravidiens. Les autres font partie

de la race des Béloutchis, hommes beaux, agiles, bien faits, robustes, et qui parlent un idiome voisin du persan. On ne sait guère de quel pays ils tirent leur origine : peut-être du nord de l'Arabie, peut-être aussi des monts du Kourdistan, peut-être encore, suivant une de leurs traditions, des djébels de la Syrie. Les Dihvars, gens de langue persane, sont aussi fort nombreux.

Kélat est la capitale du Brahouistan, si toutefois un pays aussi disloqué a vraiment une métropole. Située à 2 042 mètres au-dessus des mers, sous un ciel brusque et gélide, elle renferme à peine 8 000 habitants, dans une enceinte qui ne défend que des rues sales, des culs-de-sac et des maisons branlantes. La population consiste en Dihvars cultivant de beaux jardins, en Brahouis et en Béloutchis. Le nom de Kélat, purement arabe, signifie château, forteresse : on le trouve souvent dans l'Asie musulmane, dans l'Afrique arabe et berbère, en Espagne, comme à Calatayud, et jusqu'au cœur de Madrid, dans la rue d'Alcalá, près de la fameuse Puerta del Sol.

Afghanistan. — L'Afghanistan renferme un nombre inconnu d'habitants, sur les 72 millions d'hectares qui forment son territoire : Afghanistan proprement dit, pays de Koundouz et pays d'Hérat.

Il continue le haut plateau de la Perse propre jusqu'à l'Inde et jusqu'aux monts de l'Asie centrale : à l'occident, rien ne le sépare de l'Éran qu'une ligne idéale sur de vagues étendues, et le voyageur arrivé sur la frontière commune aux deux pays ne voit de tous côtés que des plaines de sable et de sel côtoyées en cercle par un horizon lointain. A l'orient, au contraire, les limites sont fièrement marquées par les monts Soliman qui, s'abaissant rapidement du côté de l'Indus, se répandent à l'infini dans l'intérieur de l'Afghanistan. Avec leur prolongement, les monts Hala qui séparent le Brahouistan du bas Indus, les Soliman

forment la chaîne indo-persique : le Soliman, qui leur a donné son nom, s'élève à 2 450 mètres ; le Sefid-Koh, plus au nord, atteint 4 700 mètres ; près de Caboul, le Cohibaba, mont qui se rattache à l'Hindou-Koh, porte sa plus haute cime à 5 600 mètres.

A ces arcs-boutants, qui ont la solidité massive et la passagère éternité des montagnes, s'appuient des plateaux très-élevés, très-froids ; ils s'abaissent dans la direction de l'est vers l'Indus, et dans celle de l'ouest vers le lac salé d'Hamoun, où vont tomber l'Hilmend et les torrents qui n'ont pas été pris jusqu'à la dernière goutte par les canaux sans lesquels ces plaines sèches seraient désertes. Tant par l'abondance de ces arrosages que par ce qu'enlève l'évaporation et ce que boit le steppe, l'Hamoun reçoit très-peu d'eau, même de l'Hilmend, qui est cependant une rivière considérable dans sa vallée supérieure, où l'allaitent des neiges éternelles. C'est pour cela qu'il diminue constamment : il n'a plus droit au nom de lac, car au lieu d'une nappe continue et profonde, il se compose aujourd'hui de deux lagunes saumâtres et d'un marais qu'il faut des crues exceptionnelles pour réunir. Dans les années ordinaires, ces trois dépressions remplissent tant bien que mal les trois cuvettes les plus basses d'une vaste dépression généralement sèche et nue ou couverte de champs de roseaux et de traînées de joncs grillés par le soleil. Ainsi s'effacent des lacs jadis immenses. Ainsi s'en va la mer d'Aral.

L'Afghanistan présente ses gorges, ses vallées et ses steppes au ciel de la zone tempérée ; mais en qualité de terre absolument continentale, coupée de la mer par quelques-unes des plus hautes aspérités de l'Asie, il souffre également des extrêmes du froid et des extrêmes du chaud. Autant l'hiver y est barbare, autant les étés y sont lourds : « Allah, s'écrie un dicton des Afghans, qu'avais-tu besoin de créer l'enfer ? N'avais-tu pas déjà Ghazna ? »

Ce pays répond en partie à ce que les Anciens appe-

laient l'Arie, l'Arachosie et la Drangiane. Sur ses hautes terres, sous un climat dur, désagréable, mais salubre, excepté dans les plaines méphitiques de l'Hamoun, vit un peuple qu'on n'a jamais recensé : on l'a porté à cinq et même à dix millions d'âmes, quand le nombre probable est trois à cinq fois moins élevé, deux millions d'hommes environ.

Les Afghans sont d'origine douteuse ; on en a voulu faire des frères ou des fils du peuple Juif. Ils se donnent le nom de *Pouchtaneh* dans leur langue, qui a des liens de parenté avec l'idiome de Firdousi. Trempés par leur climat, robustes, très-braves, pilleurs, sanguinaires, ils réussirent, vers le milieu du dernier siècle, à échapper au joug des Persans. Depuis qu'ils sont libres, les dures difficultés que leur pays, redoutable forteresse naturelle, et leur ciel sibérien en hiver, opposent aux envahisseurs, les ont, jusqu'à ce jour, préservés d'un nouvel esclavage : ils ont défendu avec succès leur indépendance contre leurs anciens maîtres, et contre des ennemis plus terribles, les Anglais, leurs voisins de l'Inde. Le plus grand nombre des Afghans n'a pas encore abandonné la vie nomade ; tous sont musulmans sunnites, et par là ennemis irréconciliables des Persans chiites. Les Tadjiks ou Persans habitent en corps de nation dans les steppes environnant l'Hamoun, et leur langue est fort répandue dans tout le pays ; les Pouchtaneh qui se piquent de distinction la parlent couramment : au fond, c'est l'idiome officiel et commercial de l'Afghanistan.

Sur une terre si montagneuse, un peuple si turbulent n'est pas fait pour obéir sans regimber à un seul aiguillon. Les Afghans se divisent en tribus qui se déchirent souvent, et dont la plus puissante, les Douranis, est précisément celle qui contribua le plus à gagner au pays son indépendance.

Caboul (60 000 hab.) est la capitale d'un des deux grands khanats de l'Afghanistan propre : elle se trouve à 1 954 mètres d'altitude, près du Cohibaba, sur le



Types afghans.

Caboul, affluent de l'Indus. La vallée du Caboul termine à l'Orient la route la plus courte entre l'Europe et l'Inde.

Candahar, le chef-lieu de l'autre khanat, est une ville de 18 000 habitants, ignorants et pauvres, située près de l'Argundab, à une altitude presque deux fois inférieure à celle de Caboul. L'Argundab, formé dans des montagnes éternellement neigeuses, se dirige vers l'Hilmend à travers des plaines sans arbres où courent des troupeaux d'ânes sauvages : plaines qui se prolongent, plus nues et plus monotones encore, jusqu'au lac-marais d'Hamoun par les tristes solitudes du pays de Garmsel ou Gourmsir et par celles du Seistan.

Pays de Koundouz. — Les Afghans ont étendu leur domination au delà des monts du nord, sur le khanat de Koundouz, appartenant en réalité au Turkestan par sa situation dans le bassin supérieur de l'Amou ou Oxus, le plus méridional des deux grands fleuves araliens. Le khanat de Koundouz, qui répond à peu près à l'antique Bactriane, a pour villes principales *Khouloum* et *Maïméné*, auxquelles on donne plus de 50 000 âmes, et *Koundouz*, d'où le pays a tiré son nom. Il a pour cité la plus célèbre *Balkh*, l'ancienne Bactres, capitale de la Bactriane : Balkh occupe une plaine arrosée par les canaux d'une rivière qui n'arrive pas à l'Amou ; elle passe en Orient pour la plus vieille cité du monde, et les Arabes la surnomment *Oum-el-Bled*, c'est-à-dire la Mère des Villes.

Khanat d'Hérat. — Le khanat d'Hérat, dépendance nouvelle de l'Afghanistan, obéit en réalité aux Anglais, qui de là jalousent impuissamment la marche des Russes dans l'Asie Centrale.

Ce pays, où se réunissaient autrefois la Parthie, l'Hyrcanie et la Bactriane, est, dans son centre, une région de montagnes, de plateaux, de vallées, formés par les branches de l'ancien Paropamisus. Au sud, vers le lac Hamoun, au nord en tirant sur les plaines du Touran, se

déroulent de misérables steppes, déserts trop froids pendant une moitié de l'année, trop chauds pendant l'autre moitié, où vivent des Persans, des Afghans, des Turcomans, tous professant l'islamisme.

Sa capitale, *Hérat* (100 000 hab.), à 808 mètres d'altitude, tire une importance immense de sa situation sur la route des Indes quand on vient de la Russie. On l'appelle la première clef de l'Inde : Caboul est la deuxième.

Cafiristan : les Siapoch. — Au nord-est de Caboul, entre le colossal Indou-Koh et les lieux où l'Indus quitte les gorges du Tibet pour les plaines de l'Inde, s'étend le montueux Cafiristan, que nous connaissons mal. Ses eaux se versent dans le Caboul, rivière afghane, et par le Caboul dans l'Indus.

Les habitants du Cafiristan, qu'on estime à 300 000 pour un territoire extraordinairement bosselé d'un peu plus de cinq millions d'hectares, s'appellent Siapoch dans leur langue, qui est de souche aryane. Leur visage, nous dit-on, ressemble beaucoup à celui des Européens qui ont les yeux bleus, la chevelure et la barbe blondes. Peut-être viennent-ils d'une tribu laissée dans ces Alpes par les créateurs de nos langues, lors des migrations qui dispersèrent une partie des Aryas sur l'Éran et sur l'Inde septentrionale. Pour quelques savants, ils descendraient de Macédoniens abandonnés en route par l'armée d'Alexandre.

Les Siapoch sont païens, et par cela même ennemis des musulmans, leurs voisins. De là vient précisément le mot de Cafiristan : dans l'esprit des mahométans, ces mécréants ne méritaient qu'un seul nom, celui de *Cafirs* ou Infidèles, et ce nom, qui, dans la bouche des vrais croyants, était un terme d'insulte, a passé naturellement au pays. Le mot de Cafres, qui désigne des tribus puissantes vivant dans l'Afrique australe, a exactement la même origine.

BAS-TURKESTAN

La Sir, l'Amou, l'Aral. L'ancien lit de l'Oxus. — Dans son acception la plus large, le Turkestan, que régulièrement nous devrions écrire *Turquestan*, comprend toutes les contrées occupées dans l'Asie Centrale par les nations de race turque, environ 500 millions d'hectares avec 10 millions d'hommes. Il est aujourd'hui cassé en plusieurs morceaux : le Bas-Turkestan ou Turkestan occidental entre peu à peu dans le monde russe ; évidemment il s'y perdra tout entier. Le Turkestan oriental ou Haut-Turkestan a secoué le joug de la Chine, il est libre, mais sa destinée prochaine semble devoir être la même que celle des bassins de la Sir et de l'Amou.

Le pays restreint appelé maintenant Bas-Turkestan, ou Turkestan tout court, en opposition d'une part au Haut-Turkestan, d'autre part au Turkestan Russe, portait aussi le nom de Grande-Boukharie, à cause de sa célèbre ville de Boukhara. C'est à peu près la Sogdiane des Anciens.

Il a pour limites la mer Caspienne, les monts que les Anciens nommaient le Paropamisus, la paroi grandiose du Grand Plateau d'Asie et une ligne fictive irrégulière du côté des nouveaux domaines russes. Depuis la perte des khanats de Koundouz, de Tachkend, de Khokand, d'une partie de la vallée de Samarcande, sa surface est descendue à 100 millions d'hectares, dont environ les trois cinquièmes pour les steppes où chevauchent les coupe-jarret turcomans. Physiquement, il se partage en deux régions : la montagne et la plaine, celle-ci deux fois plus vaste que celle-là, l'une et l'autre reliées par le cours de deux grands fleuves, la Sir et l'Amou.

Les monts où se forment la Sir et l'Amou paraissent avoir été l'un des séjours de la race supérieure qui con-

quit l'Europe, absorbant ou détruisant des autochthones moins beaux, moins forts, moins intelligents ou plus mal armés. Dans aucun des cantons du Globe où son destin l'a poussée, cette race des Aryas, dans laquelle on comprend aujourd'hui tant de familles qui n'ont point son sang, n'a rencontré de montagnes plus austères que l'entassement d'où ruissellent les sources des deux fleuves touraniens : l'Indou-Koh, le Bolor, les Thian-Chan ou Monts Célestes, le steppe de Pamir appelé Bam-i-Dounya, Toît ou Coupole du Monde, que commande un pic de 7 800 mètres. Glaciers immenses, eau des névés, ruisseaux des montagnes moyennes, la Sir et l'Amou reçoivent tout dans leur lit rapide. Mais, l'air qui baigne l'Asie Centrale étant très-avare d'humidité, ils roulent moins d'eau qu'on ne l'attendrait de la grandeur des Alpes dont ils sortent.

La plaine de Touran, très-peu élevée au-dessus des mers, conduit au lac d'Aral les deux fleuves jumeaux et parallèles. Le Touran est un triste désert : il y fait très-froid — 30 à 40 degrés au-dessous de zéro (toutefois l'hiver, s'il est dur, est court, et l'Amou ne se prend en glace que pour un mois seulement); il y fait très-chaud — 35 à 40 degrés au-dessus ; — l'air, d'une transparence admirable, mais par excès de sécheresse, n'a que peu de pluies à verser sur ses dunes, ses marais, ses lagunes salées, ses plaines de sable, de cailloux et de coquilles marines. On ne voit de prairies, de cultures, d'arbres, de vie que le long des deux fleuves et des canaux d'irrigation qui les saignent; et quand la Sir et l'Amou coulent entre des berges trop élevées pour qu'on en tire un canal sur place, la terre est aussi maudite à cinq cent mètres de la rivière qu'à cinquante lieues dans l'intérieur du pays.

L'Amou se dédoublait jadis : la branche de droite tombait dans l'Aral ; le bras de gauche gagnait la Caspienne et on le reconnaît encore à ses bords souvent effacés, à son lit presque toujours comblé par des sables, aux ruine des *kichlaks* ou villages qui accompagnaient son cours.

Il est même possible qu'à une époque le fleuve se soit perdu tout entier dans le lac Caspien. S'il reprenait cette antique voie, et que son cours fût tenu navigable, l'Amou deviendrait un grand chemin entre l'Orient et l'Occident. On songe à verser une branche de la Sir, le Yani-Daria, dans l'Amou : de la sorte on pourrait peut-être ressusciter le bras mort et le pousser jusqu'à la mer Caspienne. Mais il vaut mieux réserver les deux fleuves pour l'irrigation du désert que de se débattre éternellement contre les bancs de sable, les rapides, les eaux courtes de l'été, l'absence de houille et de bois pour la chaudière des navires.

Ainsi donc, si la Sir a toujours cherché l'Aral, l'Amou s'est autrefois vidé, en tout ou en partie, dans la mer Caspienne. Or, en cela semblable au vieil Jaxartes, le vieil Oxus est une rivière considérable, malgré l'ampleur des déserts qui séparent les massifs énormes dont il descend du lac où finit son cours, déserts où il diminue de lieue en lieue par l'évaporation et surtout par les canaux créateurs d'oasis. C'est à milliers de mètres cubes par seconde qu'il emplit la mer d'Aral. Quand il courait à la Caspienne, la mer d'Aral, réduite au seul tribut de la Sir, recevait donc beaucoup moins d'eau, aussi devait-elle alors couvrir une moindre étendue. Peut-être même, comme on le croit, n'existait-elle pas sous forme de lac et n'était-elle qu'un chapelet de lagunes oublié par les récits des voyageurs.

Plus encore : il est une rivière de steppe, aujourd'hui misérablement maigre, qui marche vers la Sir, mais ne l'atteint pas ; au nord elle frôle les Steppes de la Faim, au sud elle mouille au pied le talus sablonneux d'un immense désert, et ni de l'un ni de l'autre elle ne reçoit un seul affluent; aussi meurt-elle tristement dans un lac saumâtre, comme un ruisseau lourd et plat, après avoir brui dans la montagne, large, rapide et creuse comme un grand torrent. Cette rivière, le Tchou, dans son cours supérieur, au pied de monts superbes, passe auprès

d'un lac visiblement beaucoup moindre qu'autrefois, l'admirable Issyk, qui n'a point d'écoulement malgré son étendue, sa profondeur et les torrents que lui décochent les penchants de l'Ala-Tau. L'Issyk, aux temps oubliés, s'ouvrit sans doute sur le Tchou : il en faisait un fleuve puissant, ce fleuve rencontrait la Sir et avait peut-être la force de la tordre vers le sud, jusqu'à l'Amou. Et celui-ci, fort de ce riche tribut, s'avançait, ample et profond, vers les gouffres de la Caspienne. Si jamais il en fut ainsi, la mer d'Aral n'a pas toujours existé, même sous la forme d'un filet de lagunes.

Bien qu'elle absorbe aujourd'hui toute la Sir et tout l'Amou, et des ruisseaux traînants échappés aux ardeurs du steppe, la verte et pure mer d'Aral diminue, soit par un écoulement souterrain vers la Caspienne, soit plutôt par l'excès d'évaporation. Ainsi fait également la mer Caspienne, aux rivages enlaidis par des flaques salées, des roseaux, des marais, des joncs et des fondrières. Entre le lac Caspien et le lac d'Aral s'étendent le bas plateau d'Oust-Ourt et l'affreux désert de Khovarezm, ou désert des Turcomans, ce que le Touran a de plus aride avec le Rouge-Sable (Kizil-Koum) entre la Sir et l'Amou.

Deux millions et demi à trois millions d'hommes vivent dans ce pays, Ousbegs, Turcomans et Tadjiks.

Peuples et villes. — Les Ousbegs ont encore des tribus nomades, mais le plus grand nombre s'est fixé : dépossédés deux fois, par Gengis-Khan, puis par Tamerlan, ils dominent le pays, non par le nombre, mais par l'énergie, l'audace et l'habitude du commandement. Leurs frères par l'origine et le langage, les Turcomans, effrontés pillards, se partagent en hordes qui faisaient, qui peut-être font encore au loin des razzias en territoire persan : ils errent entre l'Aral et la mer Caspienne et dans les steppes voisins de la Sir et de l'Amou. Ces mahométans, sunnites comme les Ousbegs, font partie comme eux de cette

grande race turque dont une famille envahit l'Europe à la fin du moyen âge, lutta dans mille batailles contre les Hongrois, les Polonais, les Allemands, Venise et toute la chrétienté, tenta l'assaut de Vienne et fit pendant cent cinquante ans trembler nos hommes les plus fiers. Aujourd'hui, c'est elle qui tremble devant les Européens, en Europe comme en Asie, et les temps ne sont plus où les Osmanlis ravageaient la Terre : « Où le Turc a passé, l'herbe ne pousse plus, » disait le proverbe arabe. Les Tadjiks ou Persans, chiites ainsi qu'en Perse, forment la majorité, du moins dans les villes, dont ils sont les citoyens les plus policés.

Boukhara, qui obéit maintenant au moindre signe d'un cafir, le tsar blanc, fut le « haut pilier de la foi, » l'un des grands centres religieux de l'Islam, le siége des écoles musulmanes réputées les plus savantes, en même temps qu'une opulente ville de commerce, un rendez-vous de caravanes, une puissante métropole perdue au milieu de canaux ombragés, de jardins, de vergers, de villas somptueuses. « Sur les sols sacrés de Boukhara et de Samarcande il faudrait, disait-on, marcher non sur les pieds, mais sur la tête. » Maintenant, ce n'est plus qu'une cité médiocre, à la fois pauvre, malpropre et malsaine, qui a perdu toute la force de ses murs et toute la splendeur de son oasis. Elle se trouve à 350 mètres d'altitude, dans la vallée du Zérafchan, qui n'arrive pas à l'Amou. A peine enferme-t-elle 35 000 hommes, éraniens en majorité. Elle contint jadis de cinq à dix fois plus d'habitants, et le pays où elle dominait fut également bien plus habité, quand même on abaisserait au rang d'humbles hameaux les 300 000 villes que lui donne la tradition. On estime à plus de 2 millions d'hommes les résidents de son khanat, mais pour peu que l'émigration présente des Boukhariens continue quelque temps encore vers les pays plus tranquilles et plus riches occupés par les soldats du tsar blanc, ces 2 millions diminueront de moitié.

Cette émigration, entre autres causes, provient des terribles progrès de l'ensablement. Des vallées où vivaient des milliers de familles dorment aujourd'hui sous des lits de sable aride ; les canaux qui portent avec l'eau la fraîcheur et la vie aux plaines se comblent et cessent de couler, et quand ils ont fini de courir, la terre finit de donner. Boukhara même est menacée. Si la nature, et à son défaut l'homme, n'arrêtent pas la marche du fléau, cette ville, autrefois puissante, disparaîtra comme d'autres moins grandes et moins illustres l'ont déjà fait dans l'Asie Centrale, qui est une région en pleine décadence ; les sources y tarissent, les rivières y baissent, les canaux y crèvent, les mers y deviennent des lacs, les lacs des étangs, les étangs des lits de sable, les champs cultivés des arènes ardentes ; les vents, que rien ne rompt dans des plaines sans arbres, y sautent d'un bord à l'autre de l'horizon, amenant avec eux tantôt des froids aigus, tantôt des chaleurs malsaines. L'homme, habitué à détruire l'équilibre des éléments par l'abus qu'il fait des dons de la nature, et notamment des forêts, saura-t-il racheter par la régénération du Touran les crimes dont il se rend coupable en tant d'autres contrées où il saccage les bois, éteint les sources et change les belles rivières calmes en torrents destructeurs de vallées ?

Amère destinée que celle de ce vaste pays de Boukhara ! son maître, despote avide, est son plus grand ennemi, mais l'homme du Nord qui l'en délivrera lui ravira son indépendance. Et en attendant cet autre esclavage, les vents du steppe roulent peu à peu le linceul des sables sur les plaines et les vallées ; et celles-ci, jadis remplies de villes, n'ont plus que des bourgades menacées par les collines mouvantes que le désert ne se lasse pas de pousser sur les jardins et sur les maisons des hommes.

Khiva (40 000 hab.) étend son écheveau mêlé de ruelles et d'impasses sur deux canaux dérivés de l'Amou, le Tchinguérit et l'Ingrik. C'est, pour ainsi dire, le Caire d'un fleuve qui s'achève par un delta non moins fécond que

celui d'Égypte; mais l'Aral ne vaudra jamais la Méditerranée, et il n'y a pas d'Alexandrie près des bouches de l'Amou. Les Russes ont dernièrement conquis, non sans peines, cette capitale d'un pays d'au plus 350 000 âmes, bien mieux défendu par ses déserts que par les armes de ses soldats et le génie de ses capitaines. Ils n'ont pas daigné la garder. Pourtant, bien qu'aucun étendard européen ne flotte sur ses murs, elle a réellement cessé de s'appartenir. Tachkend, Samarcande, Boukhara, Khiva, Khokand, ne redeviendront probablement point des villes éraniennes, mais elles ne sauraient rester turques ou tatares. Longtemps perdues pour les « Aryas, » elles reviennent, avec leurs deux fleuves, à la plus puissante des familles de la race dite indo-européenne, et précisément à celle qui a visiblement reçu dans son sein le plus d'éléments tatares et turcs

HAUT-TURKESTAN

Les Monts Très-Élevés ou Célestes. Tarim et Lob. — Sous le nom chinois de Thian-Chan-Nan-Lou, qui signifie Pays au sud des Monts-Très-Élevés ou Monts-Célestes, le Haut-Turkestan ou Kachgarie dépendait de Pékin depuis une centaine d'années quand il a récemment reconquis son indépendance.

On lui reconnaît environ 110 millions d'hectares. Si, sur trois côtés, des montagnes énormes l'enchaînent, il s'étend librement à l'est, pour finir, sans limites précises, dans le vague du désert Mongol. Au nord, se lèvent les Thian-Chan, étincelants de neiges. Il y a peu d'années encore, cette chaîne, qu'on croyait volcanique par endroits, montait entre deux provinces du grand empire de langage monosyllabique, qui l'une et l'autre tenaient

leur nom de leur situation par rapport à cette borne immense, l'une étant le pays au sud, l'autre le pays au nord des Monts Très-Élevés. Aujourd'hui elle sépare le Sémirietchensk ou contrée des Sept-Rivières, domaine russe, de la Kachgarie, qu'on pourrait appeler le Turkestan Menacé, car la hauteur presque « céleste » des Thian-Chan ne le défend pas absolument de l'intrusion des Slaves. Les Monts-Célestes ont leur ligne de neiges éternelles à l'altitude de 3 750 mètres. Le Tengri-Khan ou Roi des Esprits, qu'on croit leur pic suprême, monte à 6 500 mètres. Le Bogda-Dola, presque aussi haut, domine le champ brûlant d'Oumroutsi, solfatare de 20 kilomètres de tour (?).

A l'ouest, le Turkestan finit sur le plateau de Pamir, sur la fameuse Coupole du Monde, qui le sépare des glaciers originaires de l'Amou ; au sud-ouest, il a le Karokoroum avec son colossal Dapsang (8 619 mètres : plus que les Pyrénées sur les Alpes), au sud le Kouen-Loun, haut de 7 000 mètres.

De ces trois chaînes coulent des torrents sans nombre : les uns sèchent dans la plaine, d'autres, détournés en canaux, irriguent le sol, qui sans leur eau ne produirait pas, car ici les cieux mesurent très-avarement la pluie. Beaucoup de rivières se réunissent dans un lit commun, le Tarim, qui finit au Lob, lac indigne de ce nom, car c'est une suite de marais de plusieurs centaines de milliers d'hectares commandés de loin par le Bogda-Dola.

Il paraît qu'à l'est du Lob le terrain continue de baisser, à travers le désert de Mongolie, jusqu'aux bords mêmes du Hoang-ho : suivant la tradition chinoise, le Tarim rejoignait jadis le fleuve Jaune près de la Grande-Muraille, par un lit aujourd'hui partout effacé. Si cette légende ne ment pas, le Hoang-ho fut en son temps le premier fleuve du monde, avec huit à dix mille kilomètres de longueur.

Incapacité de l'Asie centrale. Peuple et villes du Haut-Turkestan. — On fixe à 600 000 le nombre des

gens du Haut-Turkestan : soit la population de six arrondissements dans une contrée qui, pleine à l'égal de la France, aurait place aisément pour sept cents sous-préfectures. Peu de pays trompent autant que l'Asie centrale. A la voir sur la carte, à considérer son immense étendue et ses heureuses latitudes, on la croirait habitée par des centaines de millions d'hommes : surtout quand on se rappelle comment elle déborda sur l'Asie et l'Europe, et quand on oublie en même temps que les escadrons lancés par elle sur le monde étaient peu nombreux, qu'ils durent leur terrible renommée à la férocité de leurs hommes et à la vitesse de leurs chevaux, qu'enfin ils furent précisément chassés du plateau natal par la barbarie du ciel, l'indigence des eaux, la maigreur des pâturages. Avec les régions polaires et le Sahara, la Haute-Asie est le domaine humain auquel a le moins souri la nature ; et si les terres tendant vers l'un et l'autre Pôle sont faites pour rester dix fois plus désertes que le plateau asiatique, un siècle pourra venir où le Sahara sera plus vivant que le centre de l'Asie.

Le Haut-Turkestan est, dans l'ensemble, un désert, mais ce désert ne manque pas d'oasis et de jardins le long des torrents et des canaux. Le sol y est admirablement cultivé pour peu qu'il dispose d'un filet d'eau ; il nourrit de belles moissons, des vignobles, des vergers magnifiques, de vraies huertas comme à Valence, et l'irrigation est parfaite chez ces barbares d'hier, restés nomades, paraît-il, jusqu'à une époque voisine de la nôtre. Malheureusement, pareil à l'autre Turkestan plus chaud et plus peuplé qui s'étend à l'occident du Toit-du-Monde, le Pays des Sept-Villes (c'est exactement ce que signifie son nom de Djétichar, synonyme de l'Heptapole des Grecs) est peu à peu réduit par l'envahissement des sables et l'oblitération des canaux dans ses vallées habitées.

Les races du Djétichar sont les mêmes que celles du Bas-Turkestan : des Turcs impatients de tout joug, parlant le plus pur dialecte de leur langue au loin répandue,

et des Tadjiks industrieux, les uns et les autres faisant profession d'islamisme.

Kachgar (60 000 hab.), à 1 383 mètres au-dessus des mers, est la cité la plus importante, avec *Yarkand :* celle-ci, à 1 336 mètres d'altitude, ouvre 160 mosquées à ses 80 000 hommes.

INDE

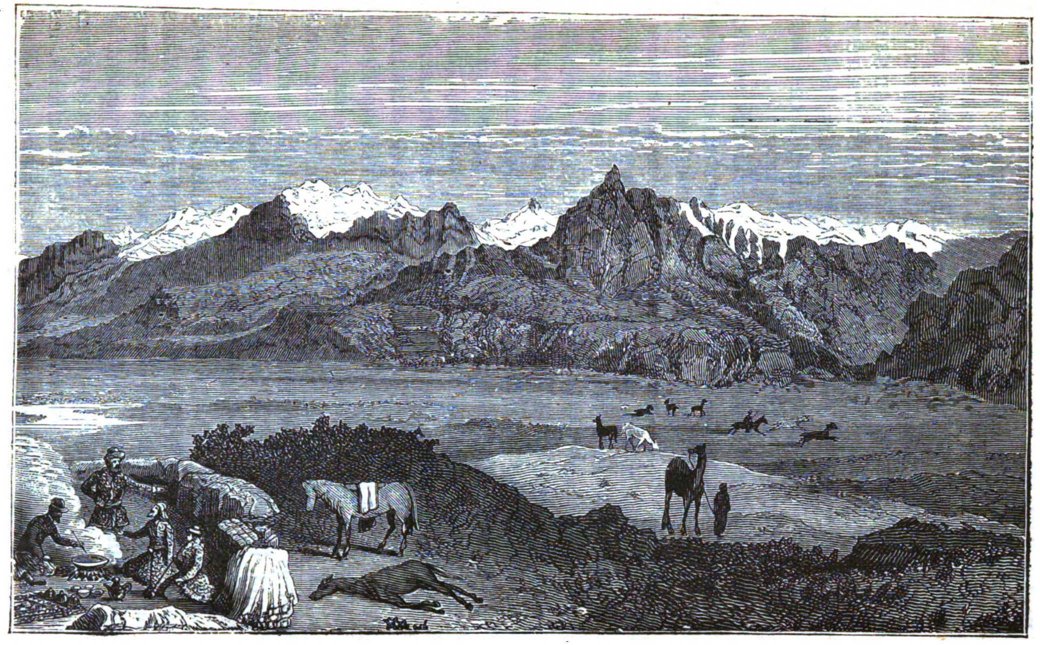
Grandeur, beauté de l'Inde. — Près de 420 millions d'hectares, huit fois la France ; près de 250 millions d'hommes, six à sept fois les Français ; au nord les pics de la Terre qui s'approchent le plus de l'empyrée ; au pied de ces pics, et faits de leurs cascades, trois grands fleuves ; au sud de ces fleuves, au bout de plaines torrides, des monts caparaçonnés de bois au lieu d'être couronnés de neiges comme la chaîne titanique du nord ; et après ces monts un vaste plateau triangulaire, tropical par ses latitudes, tempéré par sa hauteur : telle est l'Inde, pays de merveilles, site de villes opulentes, lieu de tant de guerres, de tant d'héroïsmes ou de forfaits, de tant d'empires élevés, puis abattus, que nulle histoire ne dépasse les drames de la sienne ; l'Inde, berceau de civilisations très-antiques, de nombreuses philosophies, de plusieurs religions, d'une poésie grandiose.

Peu d'îles lui servent de brise-mer sur un développement de côtes d'au moins dix mille kilomètres : le rivage occidental voit blanchir au loin les écueils des Laquedives et des Maldives, près de la pointe terminale du triangle ; à l'est, Ceylan, la perle de l'Inde et sa forteresse maritime, est séparée du continent par le détroit de Palk. Peu de vrais ports y invitent les navires, si ce n'est çà et là sur la côte occidentale ; presque partout le nauton-

nier redoute ses plages tantôt vaseuses, tantôt sablonneuses, tantôt rocheuses, le long d'une mer tourmentée par les cyclones.

Himâlaya. — L'Himâlaya fait l'Inde : sans lui les vents du Nord glaceraient l'air de la presqu'île, et dès lors plus de végétations touffues, de plaines exubérantes, de jardins magnifiques, si bien que par ses latitudes la moitié de ce grand pays serait une région tempérée au lieu d'une région tropicale. Mais les flancs noirs de forêts, les cimes d'argent de l'Himâlaya arrêtent les nuages emportés vers le Septentrion, et les forcent à se verser sur les gorges où grandissent les fleuves qui vont arroser la plaine. Que l'Himâlaya et les monts aussi puissants qui se dressent derrière lui disparaissent avec les plateaux qu'ils suspendent, et l'Inde perdra ses journées de feu, son soleil et son eau : elle ne sera plus l'Inde. Le talus himâlayen coupe si bien la route du Nord aux immenses processions de nuées sorties de la mer des Indes et amenées par les vents réguliers de la mousson, qu'il reçoit plus de pluies que tout autre versant du Globe : à Cherra-Pondji, sur une chaîne au nord de laquelle s'épand le majestueux Brahmapoutre, il tombe par an près de quinze mètres d'eau du ciel, sept fois la chute observée dans les montagnes exceptionnellement pluvieuses de la France, environ vingt fois notre moyenne annuelle, quatre-vingt-cinq fois plus que sur Alexandrie d'Égypte. Ainsi va le monde : au Bengale et à l'Arracan un déluge sans fin, aux Saharas une aridité sans espoir!

Himâlaya veut dire Demeure de la Neige. L'*hima* sanscrit, c'est l'*hiems* latin, d'où vient notre mot *hiver*, d'*hibernus* pour *himernus*. La limite inférieure des neiges qui ne fondent jamais y monte, sur le versant septentrional ou versant tibétain, à 5 254 mètres, et sur le versant méridional ou versant hindou, à 4 892 mètres d'altitude. Quelle immense quantité de frimas persistants,



L'Himâlaya.

neiges et glaces, doit s'amonceler sur les têtes de cette chaîne, puisque des centaines de sommets s'y dressent au-dessus de cinq mille mètres ! On y a déjà mesuré deux cent seize pics : dix-sept ont plus de 7500 mètres, quarante plus de 7000, cent vingt plus de 6000. Le premier parmi ses frères est le Gaurisankar, l'Everest des Anglais, le Déodunga ou mont de Dieu des Tibétains (8840 mètres); le Kinchinjunga s'élève presque à 8600 mètres ; le Dhawalaghiri (8175 mètres) groupe autour de ses cinq pics une cour de sommets neigeux.

Le versant méridional, en face de plus chauds soleils, devrait garder moins de neiges que les pentes septentrionales, tournées vers des montagnes glaciales assises elles-mêmes sur de froids plateaux. Or, le contraire a lieu. C'est qu'à l'Himâlaya, première et plus haute barrière du côté du sud, se heurte, venant du méridion et commandée par les vents, la folle armée des nues, des flocons, des vapeurs. Les bassins encavés derrière la chaîne, entre elle et le Karakoroum, entre le Karakoroum et le Kouen-Loun, les plateaux du Tibet en un mot, sont d'une sécheresse prodigieuse, parce que l'air, ayant déjà versé presque toute son eau sur l'Himâlaya méridional, ne peut fournir que très-peu de frimas aux versants tibétains. De là l'infériorité du Tibet, l'immense supériorité de l'Inde : à l'un les vallées sèches, arides, gelées, venteuses, de trois mille cinq cents à quatre mille cinq cents mètres d'altitude ; à l'autre, le soleil, la pluie, l'eau courante, la fécondité, la richesse. Pourquoi faut-il ajouter la fièvre, le choléra, l'énervement?

Et que dire des famines et des cyclones? Souvent de longs soleils sèchent les moissons de tout un pays, et des millions d'hommes périssent. Non pas des milliers, mais des *millions*, et des provinces hindoues contemplent le spectacle misérable que vit maintes fois l'Europe au moyen âge : un peuple mourant de torture, les uns affolés, les autres résignés et silencieux, avec le typhus, la fièvre et la peste pour les survivants. Les cyclones tuent cent

fois moins, mais leur rapide fureur montre aux humains quelle mince vermine ils sont sur la croûte du Globe microscopique dont ils se disent les rois. En quelques minutes, le ciel noircit, le vent souffle comme pour ébrécher la Planète, il arrive de partout, il monte, il descend, il plonge, il tourne et remplit en criant tout l'air jusqu'aux lourdes nuées. La mer gonfle, les rivières se tourmentent, elles s'enflent de dix mètres, et leurs flots s'écroulent sur la plaine, portant des vaisseaux de haut bord dans les champs rasés avec leurs moissons, leurs fermes, leurs villes et leurs habitants. Dans un seul cyclone, l'Hougli, bras du Gange, a détruit ou disloqué cent cinquante cinq vaisseaux à Calcutta et, l'ouragan fini, *vingt mille* hommes étaient morts.

Ce nombre de vingt mille vies enlevées par une seule convulsion des vents est aussi celui des hommes que les crochets des serpents empoisonnent dans une année : serpents de terre, serpents d'eau, quatre-vingts espèces de reptiles au venin fatal glissent dans les forêts, les marais et les fourrés de l'Inde. S'ils attaquaient délibérément l'homme, ils dépeupleraient la contrée en quelques jours ; heureusement qu'ils fuient de tous leurs anneaux au moindre frisson des herbes et qu'ils ne mordent que surpris, irrités, froissés ou foulés, mais quand ils piquent, ils tuent presque toujours : il y a des espèces dont le poison donne la mort en quelques minutes.

Mille fois plus dangereux à nombre égal que le plus haï des serpents, le cobra capella lui-même, les grands félins dépècent environ six mille hommes par année, ou les blessent si grièvement qu'en les tirant de leurs griffes on ne les arrache à la mort que pour quelques heures. Chaque district a plus ou moins ses tigres mangeurs d'hommes, qui rôdent jour et nuit autour des hameaux et jusque dans les faubourgs des villes. Si l'Inde n'enfermait pas tant de forêts, de djongles, de roseaux trempant dans la vase, l'homme finirait par détruire cet ennemi terrible, qui n'est pas, comme le serpent, presque abso-

lument insaisissable par sa petitesse, sa fluidité, la brusquerie et l'obscurité de sa fuite, en même temps que par l'étroitesse et la nuit souterraine de ses retraites. On peut épier le tigre, le léopard et la panthère, les attirer par des appâts, les prendre au piége, les tuer d'une balle, quelquefois même lutter corps à corps avec eux; et de fait, il y a des hommes d'un courage et d'une froideur admirables, des officiers anglais surtout, qui se sont voués à cette chasse périlleuse. Malheureusement, les bois, les fourrés impénétrables, les sols où l'homme enfonce, offrent des asiles presque inviolables à ces alertes adversaires de la race de Prométhée.

Indus, Gange et Brahmapoutre. — Au pied même de l'Himâlaya s'étend le Teraï, lisière marécageuse, terre à brouillards malsains, en vue des jardins mêlés de forêts où les Anglais ont bâti leurs sanatorium, stations élevées où l'Européen cherche à se guérir, par l'air frais d'en haut, des miasmes bus dans la chaude atmosphère d'en bas.

Au nord-ouest, l'Indus tourne l'Himâlaya pour entrer dans l'Inde; à quatorze ou quinze cents kilomètres de l'Indus, à l'extrémité opposée de l'arc de cercle décrit par la chaîne (la convexité regardant le sud), le Brahmapoutre contourne également ces montagnes géantes. Entre ces deux fleuves court le Gange, qui n'a pas commencé comme eux de l'autre côté du grand mur himâlayen.

L'Indus ou Sind, avant d'entrer dans le bas pays, a coulé derrière l'Himâlaya, sur un haut plateau, puis au fond de gorges sinistres, juste assez larges pour qu'il passe en grondant. Pendant ses huit cents premiers kilomètres, il s'appelle, en monosyllabes tibétains, le Sin-ka-bab, c'est-à-dire la Geule de Lion, et il ne devient l'Indus qu'à son alliance avec le Chayouk, rivière plus large que lui, mais non plus abondante, qui descend des bastions du



Bords de l'Indus

Karakoroum. Sa pente est si considérable que, né à 6 700 mètres au-dessus des océans, il serpente à 300 mètres seulement avant d'avoir fait la moitié de son voyage de la montagne à la mer, quand, devant Attok, il reçoit le Caboul, qui lui amène les eaux d'une partie de l'Afghanistan.

A Attok, à ce confluent du Caboul, l'Indus est une rivière claire et profonde, mais étroite, et qui reste telle pendant 150 kilomètres environ, jusqu'à l'endroit où elle entre définitivement en plaine, pour y gagner aussitôt en largeur, mais y perdre en transparence. A mi-chemin du Caboul à l'Océan, il rencontre, sur la gauche, un courant supérieur en apparence, bien qu'un peu inférieur en volume, le Punjnud, en aval duquel il n'a jamais moins de 1 800 à 2 000 mètres de bord à bord. Le Punjnud porte au fleuve le tribut de cinq rivières du Punjaub ou Pendjab, rivières qui sont, de l'ouest à l'est : le Djélam, l'ancien Hydaspe, venu du merveilleux bassin de Cachemire ; le Tchinab, plus grand que les quatre autres ; le Ravi, tortueux et profond, qui passe à Lahore ; le Béas et le Soutledje : ce dernier commence derrière l'Himâlaya, dans les lacs sacrés de Mansarowara et de Rawara Hrad (3 875 mètres d'altitude), puis fend la chaîne par de grandioses défilés où pèse un très-lourd soleil.

L'Indus serpente ensuite au pied des monts Indo-persiques, laissant à gauche les vastes sables du désert de Tharr. Son delta, que forment onze bras, parmi lesquels le Kukywari et le Kori sont les plus importants, est un triste bas-fond de marais et de sables. De sa source au golfe d'Oman, ce fleuve parcourt près de 3 000 kilomètres ; l'aire de son bassin (110 millions d'hectares) vaut deux fois la France, et l'Indus verse en moyenne 5 550 mètres cubes d'eau par seconde à la mer, 17 500 dans les crues, 1 156 à l'étiage. Comparé au Rhône, il roule un volume double comme étiage et comme moyenne de l'année, mais le fleuve français ne le cède même pas d'un tiers au fleuve indien quand tous deux sont en grande crue.



Bords du Gange.

Le Gange est de quelques centaines de kilomètres moins long que l'Indus. Les Hindous en ont fait leur fleuve sacré. Le torrent initial, le Baghirati, s'élance, à 4000 mètres d'altitude, d'une grotte de glace voisine du fameux pèlerinage de Gangotri, et prend le nom de Gange à la rencontre de l'Alacananda. En quelques lieues d'une course effrénée, de précipice en précipice, il descend des frimas éternels dans les plaines où l'été ne fuit que devant le printemps, et le printemps que devant l'été, dans le jardin, le verger et le grenier de l'Inde. A l'issue des monts, à Hardvar, son altitude n'est plus que de 350 mètres environ, pour plus de 2000 kilomètres qui lui restent à courir jusqu'au golfe du Bengale ; il est déjà fort considérable, mais un grand canal lui enlève les six septièmes de ses eaux pour l'arrosement des plaines du Doab. Au-dessous d'Allahabad, le Djumna, plus abondant que le Gange et plus long de 300 kilomètres (1 400 contre 1 100), mêle aux flots troubles du Gange les flots clairs comme le cristal qui ont serpenté dans la vallée où resplendirent les palais de Delhi et d'Agra.

Le confluent des deux rivières, larges toutes les deux comme deux fois la Loire à Tours en lit plein ou comme la Garonne à Lormont, est un des lieux de l'Inde les plus vénérés par les Hindous. Ils viennent, par milliers nombreux, laver leurs fautes dans les eaux sacrées qui s'y réunissent à tous les yeux, mais qui ne s'y rencontrent pas seules, puisqu'aux deux fleuves visibles s'ajoute une rivière invisible, la Saravasti, qui descend du ciel même : aussi la réunion du Gange et du Djumna s'appelle-t-elle Triveni, mot qui indique le rendez-vous de trois courants, et non pas seulement de deux. C'est à Allahabad, tout près de la fourche où le Gange double et au delà sa puissance, que se trouve le principal enlacement des chemins de fer de l'Inde, en même temps que le lieu le plus naturel pour la future métropole de l'empire Anglo-Hindou, car l'étouffante Calcutta, campée dans un marais vénéneux, ne sera pas toujours la capitale de

deux cent cinquante à trois cents millions d'hommes.

Dès lors le Gange est un grand fleuve, même à l'étiage, en dépit des larges saignées faites par les canaux à ses branches supérieures. Son débit moyen est de 12 000, d'autres disent de 15 000 mètres cubes par seconde, et son débit de crue, de 34 000 : près de trois fois le volume des inondations du Rhône. Il côtoie des champs de riz, d'indigo, de canne à sucre, de coton, auxquels ses arrosages rendent perpétuellement la fécondité ; il passe à Bénarès, la cité sainte où tous les ans des centaines de milliers de pèlerins viennent se baigner dans ses ondes ; il ajoute à ses eaux celles du Ghagra, rivière himâlayenne si abondante qu'elle est presque comparable au fleuve lui-même, puis il baigne Patna et pénètre dans les marais d'un delta où il se joint au Brahmapoutre. La surface de son bassin est de 93 millions d'hectares.

Le Brahmapoutre réunit les eaux de versants peu connus, mais sûrement très-vastes, peut-être de 150 millions d'hectares ; son débit moyen atteint ou dépasse 11 000 mètres par seconde. On croit, on sait que ce fleuve continue le Yarou, rivière du Tibet. Bien qu'égal au Gange en volume, il a beaucoup moins d'importance que ce rival ; le Gange fit toujours plus grande figure dans le monde : des empires ont vécu sur ses rives, des villes fameuses y ont lui, puis se sont éteintes, d'autres y brillent encore ; les ruisseaux de sang versés sur ses bords ont souvent décidé du sort de la presqu'ile ; c'est le fleuve saint d'un peuple immense ; sa plaine est large et d'un sol généreux ; il est navigable, il irrigue. La Brahmapoutre, lui, n'est qu'une rivière sur des plateaux froids, vides, affreux, et plus bas un gigantesque torrent entre les lèvres d'obscurs précipices, jusqu'au moment d'entrer dans l'Assam, pays où il coule généralement en plusieurs bras, si bien qu'on a rarement une idée de la vraie puissance du fleuve : quand on embrasse du regard le réseau de ses bras, les marais qui les relient, les iles qui les séparent, on le croit trop grand ; quand on ne voit qu'un bras on le croit trop

petit. Dans l'un des rares travers où il tient entre les deux berges d'un seul lit, à Gohatti, il a 1 509 mètres de large, avec 16 à 17 mètres de profondeur. Or, Gohatti s'élève à 650 kilomètres de la mer, hors du travail de la marée : c'est trois fois l'ampleur de la Garonne à Bordeaux, avec des profondeurs doubles et triples, sans que le flux et le reflux y soient pour quelque chose comme dans l'étalage d'eaux du fleuve bordelais.

L'Assam est une des plaines les plus sillonnées de rivières et d'arroyos, et les plus humides en même temps que les plus chaudes de la Terre. On y respire un air lourd et miasmatique ; il y pleut de mars à novembre et presque à décembre, et pendant les deux tiers de l'année les fleuves et les rivières, les arroyos qui les relient, les marais qui les continuent, se gonflent et se réunissent en lacs ; ils se répandent au loin sur des prairies où paissent des troupeaux débonnaires de rhinocéros gardés aux champs comme des bœufs ; ils envahissent les forêts basses, pleines de moustiques, de serpents aux crochets mortels, de sangsues, de traînants batraciens, sans nommer les singes, les chacals, les sangliers, les ours, les buffles, les petits félins, le tigre, le léopard, l'éléphant sauvage ; ils recouvrent d'eau bourbeuse les *pothars*, bas-fonds mouillés plantés en riz.

Le delta des deux fleuves jumeaux, le Banga des Hindous, — notre Bengale, — est arrêté depuis longtemps dans sa croissance vers l'ouest et vers le sud par une fosse marine de quatre mille mètres de profondeur, le Gouffre sans fond, le *Great Swatch* des Anglais, situé à cinquante kilomètres en avant des embouchures. Là s'engloutissent les vases, les détritus, et dans les inondations des îles de boue tout entières. Cette cuvette sous-marine, qui ne sera comblée que dans le lointain des âges, reçoit les bras du double fleuve : le Gange propre, dont l'embouchure, encombrée d'îles et de fanges, se mêle au Brahmapoutre, est le bras le plus oriental ; le plus occidental est l'Hougli, que les navires de 600 tonneaux remontent

jusqu'à Calcutta. L'Hougli, Gange commercial, restera tel jusqu'à un bouleversement des vases deltaïques.

Le delta du Gange, un des plus vastes du Globe, est un filet de fleuves silencieux qu'un violent mascaret parfois soulève et fait bruire; un réseau d'îles où rôdent le tigre, l'éléphant, le rhinocéros et la panthère; un chaos de lacs amers, de flaques vaseuses, de terres fluides, d'eaux terreuses, de rives incertaines faites par une inondation, détruites par une autre, de champs incultes, de champs de riz. C'est un fœtus de la terre et des eaux. Sous une humide chaleur, des poisons y rampent dans l'air des lagunes : là naquit le choléra qui a fait le tour du monde, là couve peut-être quelque grande épidémie de l'avenir. La partie la plus marécageuse du delta, et la plus voisine de la mer, porte le nom de Sunderbands. A l'orient du Brahmapoutre, qui entraîne deux fois plus de limons que le Gange, la terre gagne rapidement sur la mer.

La région parcourue par ces trois grands fleuves, entre l'Himâlaya presque infranchissable au nord et les monts Vindhya, faciles à franchir, au sud, prend environ la moitié du pays et forme l'Inde chaude. Pour l'abondance des pousses, l'éclat, la force, la fougue des plantes, ses terrains inclinent vers deux pôles. Le pôle de l'infécondité, le Sahara hindou, c'est le désert de Tharr, près du delta de l'Indus: qu'on y arrive du nord, du sud, de l'est, de l'ouest, le jardin devient désert, et la forêt avec ses clairières à l'horizon borné se change en sables sans limite éparpillés au loin par le vent. Le pôle de la fécondité, le delta putride, électrique, humide, orageux du Bengale, touche à la grande Calcutta.

Décan : Gates, fleuves décaniens, Nerbudda. — L'Inde méridionale, le triangle baigné de flots, s'étale sous les Tropiques et même se rapproche beaucoup de

l'Équateur par sa pointe terminale; il y fait cependant moins chaud que dans l'Inde gangétique. Comparée à celle-ci, c'est l'Inde tempérée, excepté sur la zone mince des côtes, car le long du rivage, sur la mer d'orient comme sur la mer d'occident, les vents du large diminuent peu la chaleur tropicale, et souvent même l'augmentent, quand de l'Océan s'élèvent d'épais nuages électriques.

L'Inde triangulaire, le Décan, sur ses plateaux élevés de six cent cinquante à huit cents mètres, et même à mille mètres vers le sud, diminue le danger de ses latitudes tropicales par la salubrité de ses altitudes. L'Européen qu'affaiblit jusqu'à presque en mourir l'humide chaleur de la côte peut fuir facilement de l'étuve où il ne sait comment respirer; il n'a qu'à cheminer pendant quelques heures sur le flanc bienfaisant des monts du littoral, et, dès qu'il en a franchi l'arête, il revit à l'air révigorant, frais et très-sec du plateau, sur lequel il pleut dix fois moins qu'au bord de la mer : tandis que sur le rivage de Malabar il tombe annuellement sept ou huit mètres de pluie, on en reçoit à peine 60 centimètres à Pounah, ville du Décan protégée contre les nuées marines par les courtines de la montagne côtière.

Au nord, le Décan s'accote aux monts Vindhya (2 000—2 300 mètres), que côtoie la vallée du Nerbudda, profonde, étranglée, malsaine, du moins dans son trajet inférieur. A l'ouest, très-près de la rive océanique, s'échelonnent en terrasses les Gates occidentales (mont Taddiamdamala, 1 735 mètres), aux versants chargés de bois de tek, de sandal et d'ébène. A l'est, les Gates orientales, plus basses que les occidentales et plus éloignées de la mer, s'ouvrent sur la côte sablonneuse et malsalubre de Coromandel pour laisser passer trois fleuves, la Godavéry, le Kistna, la Cavéry, qui ont traversé le plateau dans toute sa largeur, étant nés sur les Gates d'occident à une faible distance de la mer de Bombay. Porté par les Gates, le Décan a tous les droits au nom de *Balagat*, qu'on lui donne souvent dans l'Inde, et qui veut dire au-dessus des

Gates, par opposition au pays de la côte, *Payîngat*, au-dessous des Gates.

La Godavéry, dans son cours de 1 450 kilomètres, recueille les sources et les courants temporaires d'un bassin d'un peu plus de 31 millions d'hectares, au delà d'une demi-France. Elle entre dans le golfe du Bengale, sur la côte d'Orissa, par deux bras enfermant un delta dont les champs de riz, de maïs, de canne à sucre, de tabac, de coton, d'indigo, sont annuellement fécondés par les débordements du fleuve. Yanaon, enclave française, touche à la branche septentrionale de ce delta. Le Kistna ou Krichna parcourt près de 1 300 kilomètres, dans un bassin presque aussi vaste que la Godavery, puisqu'il a plus de 28 millions d'hectares; il expire en mer par un ample chenal, sur la côte de Coromandel, au sud du delta de la Godavery. Ainsi que beaucoup de rivières du Décan, il entretient de nombreux canaux d'irrigation, et en un point de son cours, la digue d'Anakatt, longue de 1 160 mètres, haute de 7, épaisse de 4, retient en lac assez d'eau pour arroser 400 000 hectares.

La Cavéry est beaucoup plus courte que les deux autres fleuves du Décan, puisqu'elle ne fait, tous circuits compris, qu'un voyage de 760 kilomètres, et son bassin, bien moins étendu que celui de ses deux rivaux, ne couvre guère que 8 millions d'hectares. Arrivée sur le rebord du plateau de Mysore, elle s'abat aux cascades de Chiva, par un premier bond de 113 mètres, que suit un saut plus terrible encore de 140 mètres, puis, s'épanouissant en delta, elle pénètre par diverses rivières dans le lac qui n'a pas de bords. On évalue sa portée moyenne à 488 mètres cubes par seconde; en grande crue, elle roule 9 000 mètres, le Kistna 35 000, la Godavéry 40 000, la Mahanaddy, fleuve qui répond à un bassin de près de 15 millions d'hectares, et qui s'achève dans le golfe du Bengale entre le Gange et la Godavéry, plus de 50 000. Ces énormes débits de trois, quatre ou cinq fois le Rhône ou la Loire dans leurs terribles transports, donnent une

idée de la violence des pluies qui tombent sur ce versant de l'Inde. Karikal, colonie française, est l'une des villes du delta de la Cavéry.

Quant au Nerbudda ou Narmada, que le Décan septentrional fait descendre vers la mer de Bombay, ce fleuve charmant, fils des monts d'Amarkantak, coule sans grands détours vers l'occident pendant 1 200 kilomètres. C'est lui qui passe dans l'admirable couloir des Roches de marbre, près de Jubbulpore. Il n'a ni l'ampleur du Gange, ni son bassin fait pour plus de cent millions d'hommes, mais sa sainteté dépasse la sainteté même du fleuve de Bénarès. Dans une quarantaine d'années, les âmes altérées auront soif de ses seules eaux, les pèlerins y laveront leurs péchés, les malades voudront expirer dans son onde, les morts flotteront au fil de son pur courant, les bûchers fumeront sur ses rives. Car le Gange n'a reçu des dieux hindous que cinq mille ans de sainteté suprême, et ces cinquante siècles finiront avant que notre génération ait disparu tout entière.

Au sud de la presqu'île, dans le massif où s'enracinent à la fois les deux Gates, le Dodabetta (2 680 mètres) serait le géant de l'Inde méridionale, si un pic des monts Anamallay n'avait pas 150 mètres de plus : il s'élance au-dessus d'une dépression curieuse, appelée le Gap, mot anglais qui veut dire brèche, ouverture. Le Gap, de l'autre côté duquel pointent les Alighiri ou monts de Travancore, n'a pas plus de 130 mètres d'altitude ; il établit un passage entre la côte de Coromandel et la côte de Malabar, malheureusement trop au sud. Son importance serait bien autre, s'il ouvrait une route entre les deux mers sous la latitude de Goa ou de Bombay.

Le Décan l'emporte de beaucoup en salubrité sur l'Inde septentrionale, et l'Européen ne s'y flétrit pas comme sur les alluvions du Gange. En certains districts, ce plateau est un des rares pays du monde attiédis par le souffle du soi-disant printemps perpétuel de tant de climats trop célébrés. La fertilité qu'il tire de son sol, de ses rivières

innombrables, de son climat, n'empêcherait pas toujours cette riche presqu'île d'être visitée par les famines qui, du delta de l'Indus au delta du Gange et des plateaux à l'Himâlaya, font souvent descendre des générations entières dans le royaume des Ombres; mais des milliers, plus que cela, des dizaines de milliers de réservoirs artificiels gardent au-dessus du niveau des vallées assez d'eau d'irrigation pour résister aux longues sécheresses. Dans la seule Présidence de Madras, on compte soixante-trois mille de ces réserves, parmi lesquelles il en est de très-vastes: ainsi celle de Ponairy a 18 000 hectares, celle de Veranum près de 10 000. Le gouvernement anglais médite aujourd'hui de fort grands réservoirs: celui de Kanham, qui disposera de 650 millions de mètres cubes, arrosera 180 000 hectares dans le pays de Nagpore.

Climats et races de l'Inde : premiers habitants, invasion des Aryas. — L'Inde a tous les climats : celui du Pôle dans le haut Himâlaya, celui du ciel chaud ou tempéré dans les monts moyens, celui du Tropique dans le Bengale, le long du Gange, au bord de l'Indus et sur les littoraux. Ayant tous les climats, elle produit tout ou pourra tout produire. Sa mer a les perles, ses montagnes ont le diamant, tous les métaux, la houille. Au riz, aux bananes donnant à terrains égaux cent trente-trois fois autant de nourriture que le blé, à la canne à sucre, au coton, au cafier, aux plantes qui portent les épices ou les aromes, au mortel pavot d'où sort l'opium, père des vains songes, au tabac, cet opium de l'Occident, à l'indigo, se sont ajoutés, dans ces derniers temps, le thé et le quinquina : ce dernier se cultive maintenant dans l'Himâlaya, dans le Décan, à Ceylan, entre trois cents et deux mille mètres d'altitude, surtout vers neuf cents.

Avant l'ère historique, l'Inde appartint à des peuplades noires ou négroïdes, aux Dasyous et aux Mletchas, autoch-

thones se rapprochant peut-être de la pauvre race australienne. Quelques-unes de ces tribus premières existent encore dans des gorges reculées du Décan.

A ces indigènes succédèrent des nations plus puissantes, probablement arrivées du Tibet par le Brahmapoutre, des gens de race jaune qui, par leurs alliances avec les autochthones, créèrent les peuples dravidiens, Tamoules, Malabares, Télingas, Toulouvas, Carnates, encore debout de nos jours dans le Décan, et ayant gardé des langues originales. Enfin d'autres hommes de l'Asie septentrionale, ceux-ci venus du Touran par la passe du Caboul, s'établirent dans le pays de l'Indus et jusqu'aux monts Vindhya, et devinrent la souche des Jâts.

A leur tour, ces conquérants divers furent soumis par des envahisseurs blancs, les Aryas. Arrivant on ne sait trop de quelle partie de l'Asie du centre, les Aryas qui allaient dompter l'Inde se séparèrent, environ 2000 ans avant notre ère, de leurs frères les Éraniens, puis par la grande porte de l'Occident, la vallée du Caboul, ils pénétrèrent dans le pays de l'Indus et du Gange. Sans doute ils étaient en petit nombre, et tout à fait incapables d'absorber les peuples qu'ils faisaient fuir devant eux, mais ils avaient la supériorité de l'intelligence, de meilleures armes, une organisation plus parfaite, une langue magnifique, une religion avec de belles hymnes; avec cela ils purent vaincre, étonner, gagner l'Inde propre, puis gravir le Décan, en perçant la foule des autochthones flétris du nom de Soudras, des Touraniens ou Jâts et des diverses nations dravidiennes.

Les vaincus se mêlèrent aux vainqueurs en proportions inconnues. Ainsi s'altéra la blanche noblesse du visage aryen ; et en revanche, ainsi s'acclimatèrent sans trop de perte les conquérants du Nord sous un climat qui les aurait détruits; l'infusion du sang des autochthones conserva les familles des aventuriers aryas dans l'Aryavarta, qui s'appelait aussi l'Aryaboumi ou l'Aryadeça. (Ces trois noms désignent les bassins de l'Indus et du Gange).

Décan fut parcouru, ravagé, disloqué, mais il maintint ses races et ses langues.

Grandeur et décadence. Brahmanisme, bouddhisme. Sanscrit et pali. — La conquête de ce grand territoire achevée, les Aryas hindous qui n'eurent point la



Hindous du Décan.

force, faute de nombre, d'assimiler les peuplades inférieures qu'ils avaient rencontrées sur le sol de la presqu'île, leur imposèrent en partie leurs idées religieuses, leurs coutumes, leur verbe. Les temps qui précédèrent la conquête d'Alexandre nous montrent, sur les deux fleuves, des villes opulentes, pleines d'hommes passionnés pour les songes de la philosophie et parlant la plus belle langue de la Terre, le sanscrit, plus riche, plus fort, plus élégant, plus ample, plus sonore que le grec lui-même.

Alors florissait dans sa jeunesse la religion de Brahma, qui tremble aujourd'hui dans la décrépitude. Les castes qui divisent encore la nation étaient déjà constituées depuis longtemps; le peuple, insouciant d'un servage dont il se consolait par les espérances d'outre-tombe, la poésie et le soleil, obéissait (sauf les guerres civiles amenées par les ambitions des princes et la diversité des sangs) à l'aristocratie sacerdotale des brahmanes et à l'aristocratie militaire des rajahs. Alors, la philosophie indienne, si fameuse dans l'antiquité, bâtissait amoureusement des systèmes, mais le triomphe du sanscrit était la poésie: peu de langues ont produit des épopées pareilles au Mahabharata, au Ramayana, poëmes de cent mille et tant de lignes diffus et confus, mais traversés d'admirables vers. En même temps, les sculpteurs creusaient, dans la profondeur du rocher, des temples souterrains où vit encore un peuple de statues colossales. Sur le Décan, à Ellora, toute une montagne a été fouillée : elle est devenue un labyrinthe de temples obscurs, remplis de statues des dieux et de bas-reliefs taillés dans un basalte noir.

Cinq cent soixante ans avant l'ère chrétienne, un homme de sang royal, né au pied des monts du Népaul, Çakyasinha ou le lion de la famille de Çakya, sortit de la vie contemplative sous le nom de Çakyamouni ou le solitaire, l'ascète de la famille de Çakya; il proclama tous les hommes frères et repoussa l'étagement des castes. Cette doctrine devint une religion complète qui absorba les dieux hindous; elle prit de son fondateur, que l'admiration des néophytes avait appelé le Bouddha ou la Sagesse, le nom de bouddhisme, sous lequel elle est aujourd'hui fort répandue, et aussi fort corrompue et tout à fait détournée de sa simplicité première par l'exégèse de ses docteurs et les rites de ses prêtres. C'est un ensemble de formules, de pratiques, un marmottage de prières.

Vers notre an mil, les bouddhistes furent chassés de l'Inde, et maintenant leur religion, celle du monde qui a le plus d'adhérents, a son point d'appui hors de la

terre du Gange : des centaines de millions d'hommes la professent dans le Népaul, au Tibet, à Ceylan, en Indo-Chine, en Chine, en Mongolie, en Mantchourie, au Japon, dans l'Asie Centrale, dans les toundras de la Sibérie et jusque sur les rives de la Volga. Le pali a disparu de l'Inde en même temps que les bouddhistes qui priaient et qui chantaient dans cette langue ; mais ayant eu l'honneur de porter les exhortations, les sentences, les paraboles du saint prédicateur aux oreilles des peuples, cet idiome d'un pays riverain du Gange inférieur est devenu et resté le langage sacré du bouddhisme. Maintenant encore dans les temples, les chapelles, les cloîtres de la plus grande partie de l'Asie, d'innombrables ecclésiastiques l'ânonnent sans le comprendre. Et dans cette liturgie vieille bientôt de deux mille cinq ans, vivent toujours quelques débris d'un héritage bien plus antique, des lambeaux de sanscrit que les prêtres et les moines bouddhistes entendent moins encore que le pali de leur rituel. Quant au sanscrit, c'est la langue religieuse des brahmanistes, l'étude constante des brahmanes ou prêtres de Brahma.

A l'origine le pali était au sanscrit ce qu'un patois obscur est à la langue polie qu'emploient les rois, les prélats, les juges, les écrivains et les poëtes ; c'était un jargon méprisé de haut par les « sanscritistes, » un langage prâcrit, ce qui veut dire naturel ou vulgaire, tandis que sanscrit signifie parfait. Pourtant le sanscrit est mort avant les idiomes prâcrits : ceux-ci, sous divers noms, vivent encore. Ainsi dans l'Occident, le fier latin, d'abord langue de la conquête, du commandement, du droit, puis langue de la religion, a péri, laissant après lui un coin du temps et de l'espace à cinq ou six filles de la *lingua rustica*, qui était l'auvergnat, le limousin, le charabia de l'Empire.

Après l'apparition du Bouddha, à partir d'Alexandre le Grand, l'Arya hindou, d'ailleurs infiniment mélangé d'éléments jaunes et noirs, et très-indigne déjà du nom

d'homme blanc, semble énervé par les langueurs de son beau climat. Il dit avec le proverbe arabe : « Mieux vaut être assis que debout, couché qu'assis, mort que couché ; » il dit avec les Mille et une Nuits : « Qui entre dans la nuit et la mort accourcit son mal, car le bonheur n'est pas dans le mouvement. » Au neuvième siècle de notre ère arrivent les cavaliers arabes, déjà maîtres d'une partie du monde ancien ; ils cherchent à imposer la loi du Prophète à l'Inde ; l'Inde résiste, et ne devient point musulmane en bloc comme la Perse, la Syrie, l'Egypte et le Maghreb ; mais à partir de ce moment, elle voit souvent descendre des plateaux éraniens, et entrer chez elle par la voie du Caboul, des invasions de mahométans appartenant plus ou moins à trois races, à l'éranienne, à l'arabe, à la touranienne.

Au seizième siècle, un descendant de Tamerlan fonda le célèbre empire mahométan de Delhi dont l'Europe se faisait conter avidement les merveilles. L'empire du Grand Mogol disparut à son tour, et après les Portugais, les Hollandais, les Français, l'Angleterre prit la prépondérance dans l'Inde, puis s'empara définitivement du pays, et de nos jours, tout ce que les Anglais n'y possèdent pas directement leur appartient réellement sous une vaine apparence d'autonomie. Sans parler de leur province indo-chinoise, ils y règnent immédiatement sur plus de 230 millions d'hectares, sur plus de 190 millions d'habitants, près du septième de la race humaine. Les États feudataires, les États indépendants, les pauvres possessions françaises et portugaises font ensemble, pour compléter l'Inde, environ 190 millions d'hectares, avec près de 50 millions d'âmes.

Races et langues de l'Inde gangétique et du Décan. L'ourdou ou hindoustani. — Comme races, il faut distinguer l'Inde septentrionale et le Décan. Dans l'Inde septentrionale, le sang des Aryas a pris part à la formation des peuples divers qui vivent sur le Gange, le Brahma-

poutre et l'Indus, non pas une part prépondérante, comme on le prétend quelquefois encore, puisqu'il s'y est presque noyé dans une mer d'éléments de toutes sortes : éléments jusqu'à un certain point de même nature tels que le persan, l'afghan ou pathan, l'européen moderne ; éléments



Hindous.

plus éloignés comme l'arabe ; éléments absolument hétérogènes comme le sang des Dravidiens, des Tibétains, des Touraniens ou des Mongols, et surtout celui des autochthones à peau noire. Dans le Décan, le sang de la famille humaine universellement reconnue comme supérieure à toutes les autres a peu ou point aidé à la création des peuples, qui sont restés en somme des Dra-

vidiens, c'est-à-dire des hommes jaunes entés sur des hommes noirs.

Les maîtres de ce prodigieux empire, les Anglais ne sont point nombreux, 130 000 au plus ; ils commandent, ils dirigent des plantations ou de grandes usines, ils font le commerce. Entre eux et les indigènes se placent deux espèces de métis : les Eurasiens, demi-sang anglo-hindous méprisés par leurs pères britanniques, comptent à peu près 800 000 personnes ; les Topassi, bâtards des Portugais et des femmes du pays, sont environ 500 000. Les Européens résistent mal au climat de l'Inde, spécialement à celui des plaines du nord, où, sur mille, ils perdent en moyenne tous les ans quatre-vingt-quatorze des leurs, tandis que dans les sanatorium de l'Himâlaya et des Gates la mort ne récolte annuellement que vingt Blancs sur mille. Dans la grande montagne du nord, et sur le plateau du sud, la vie des hommes de l'Occident n'est pas très-sérieusement menacée, et l'on a même commencé de coloniser l'Himâlaya avec des émigrants anglais. Cette entreprise, qui peut réussir là, serait sûre d'échouer dans le reste de la presqu'île ; dans l'Inde comme partout ailleurs, les Portugais semblent le peuple européen le plus apte à triompher du Tropique : si leurs colons avaient été plus nombreux, leur domination plus longue, ils auraient couvert la contrée de leurs rejetons ; mais les Anglais ne sont pas cosmopolites au même degré que les « fils de Lusus. »

La langue la plus importante de l'Inde se nomme l'hindoustani ou l'ourdou ; ce dernier nom, mot de langue mongole, signifie *camp*, et il rappelle comment naquit l'hindoustani : dans l'ourdou, c'est-à-dire dans le camp, ou si l'on veut dans le palais des empereurs de Delhi, retentissaient trois langages, le mongol, langue maternelle de la dynastie, le persan, langue littéraire et distinguée de l'Asie, l'arabe, langue religieuse des mahométans. En se mariant avec le parler du pays, l'hindoui, dialecte prâcrit, ces trois idiomes firent naître l'ourdou, parlé



Brahmanes.

maintenant par *cent millions* d'hommes, en quatre-vingts patois. Ce jargon bâtard est devenu langue officielle et commerciale ; c'est en définitive le verbe général de l'Inde, celui auquel appartient l'avenir, et il tend de plus en plus à restreindre, dans les hautes classes, le persan resté de bon ton jusqu'à nos jours, et dans les classes pauvres les divers patois, dialectes et langues qui l'environnent. L'hindi sert à quarante millions d'agriculteurs; c'est un langage prâcrit. Dans le Bengale, on parle beaucoup le bengali, qui est également prâcrit, comme aussi le guzarate et le mahratte dans la Présidence de Bombay.

Dans le Décan règnent des langues absolument étrangères au sanscrit et aux patois prâcrits : le télinga ou télougou, fort doux, très-harmonieux, sert à quatorze millions d'hommes. Le tamil ou tamoul, plus souvent appelé malabare, sert à dix millions d'hommes au moins ; il a de grandes qualités, de la force, de la pureté, de la richesse, des formes développées, si bien qu'on a pu le parer justement du surnom de sanscrit dravidien. Le canarèse est employé par cinq millions de personnes, le malayalam par trois millions, le toulouva ou toulou par 500 000, etc. En tout, trente-cinq à quarante millions de Décaniens usent des langues dravidiennes.

L'anglais, fort répandu, prend tous les jours plus d'influence comme idiome de la haute société, de la politique, des principaux journaux, mais il ne peut prétendre à remplacer l'ourdou, parlé par plus d'hommes qu'il n'y a d'Anglais dans le monde.

Religions et castes. — A l'exception d'une quarantaine de millions de musulmans et de cinq millions de bouddhistes ou de chrétiens, l'Inde professe le brahmanisme, la religion de ses vieux hymnes et de ses grands poëmes : elle adore Brahma, l'être préexistant dont le trône couronne la fabuleuse montagne de Mérou, centre de la Terre et prétendue source de l'Indus et du Gange. Brahma crée, Vichnou conserve, Siva détruit. Les petits



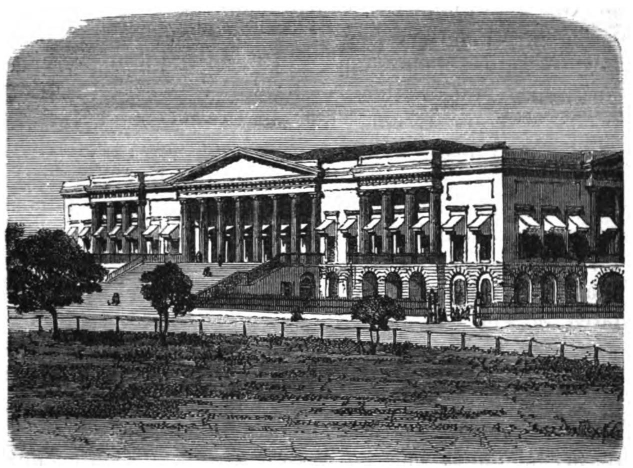
Calcutta.

dieux et démons fourmillent. Les animaux, dans le corps desquels la divinité s'incarne souvent, et où se réfugient par métempsycose les esprits des morts, sont plus respectés, plus aimés, mieux traités par les Hindous que les humains leurs frères. La vache, par exemple, est extrêmement révérée. Il y a, ou il y a eu, dans ce pays sympathique à nos muets compagnons dans la vie, des hôpitaux pour les bêtes blessées, vieilles ou malades, comme nous avons nos hôtels-Dieu, nos hospices d'incurables, nos Invalides. Aussi notre mépris hautain des vies inférieures est-il une abomination pour les Hindous, qui appellent l'Europe l'enfer des animaux : nom que lui valent bien les barbaries de nos abattoirs, les brutalités de nos charretiers et les exploits de nos chasseurs. Et tandis que les animaux sont ainsi respectés et choyés, une hiérarchie sévère a longtemps parqué, et à un moindre degré parque encore les hommes en castes qui de haut en bas se méprisent, et de bas en haut s'envient et se haïssent.

La caste supérieure, celle des brahmanes ou prêtres de Brahma, nous représente plus que toute autre les anciens Aryas, quoiqu'elle se soit extrêmement mêlée, malgré l'orgueil sacerdotal et la fierté de race. Elle regarde de haut les kchatryas ou guerriers : ceux-ci, dans l'origine, étaient des Aryas, ceux précisément qui conquirent le pays ; détruits par les brahmanes eux-mêmes, en un jour funeste à la race blanche dans l'Inde, ils furent remplacés par d'autres guerriers, de sang non aryen, par des Jâts touraniens ; et plus tard, cette seconde caste reçut dans son sein d'autres batailleurs dont la patrie précise nous est inconnue, les Radjpoutes, que d'ailleurs toutes les apparences rattachent au tronc des Aryas. Les descendants de ces derniers conquérants, qui pénétrèrent dans l'Inde par la porte du Caboul, vers le quatrième siècle après Jésus-Christ, ont donné leur nom au Radjpoutana, pays à l'est du grand désert de Tharr, entre l'Indus et Delhi. Ce sont les plus braves, les plus énergiques, les plus « hommes » des Hindous, avec les « indomptables » Sikhs du Pun-

jaub, qui font partie des 25 à 30 millions de Jâts touraniens peuplant le nord-ouest de l'Inde.

A leur tour, les kchatryas ont fort peu d'estime pour les vaïchyas, caste où domine le sang touranien : les vaïchyas, gens de boutique et propriétaires, sont la dernière des classes nobles. Au-dessous d'eux viennent les descendants des Noirs ou Négroïdes autochthones et des envahisseurs pré-aryens qui s'allièrent avec eux : ce



Hôtel de ville de Bombay.

sont les impurs soudras, terrassiers, ouvriers, domestiques. Enfin, les soudras eux mêmes ont à dédaigner comme on les dédaigne, car plus bas qu'eux grouille le monde des gens sans caste, tels que les parias, ces mortels tellement abominés et maltraités que leur nom, dans nos langues modernes, désigne le misérable par excellence.

Villes. — L'Inde se divise en trois Présidences : le Bengale, la Présidence de Bombay et celle de Madras.

Elle renferme une vingtaine de villes ayant cent mille âmes et au-dessus.

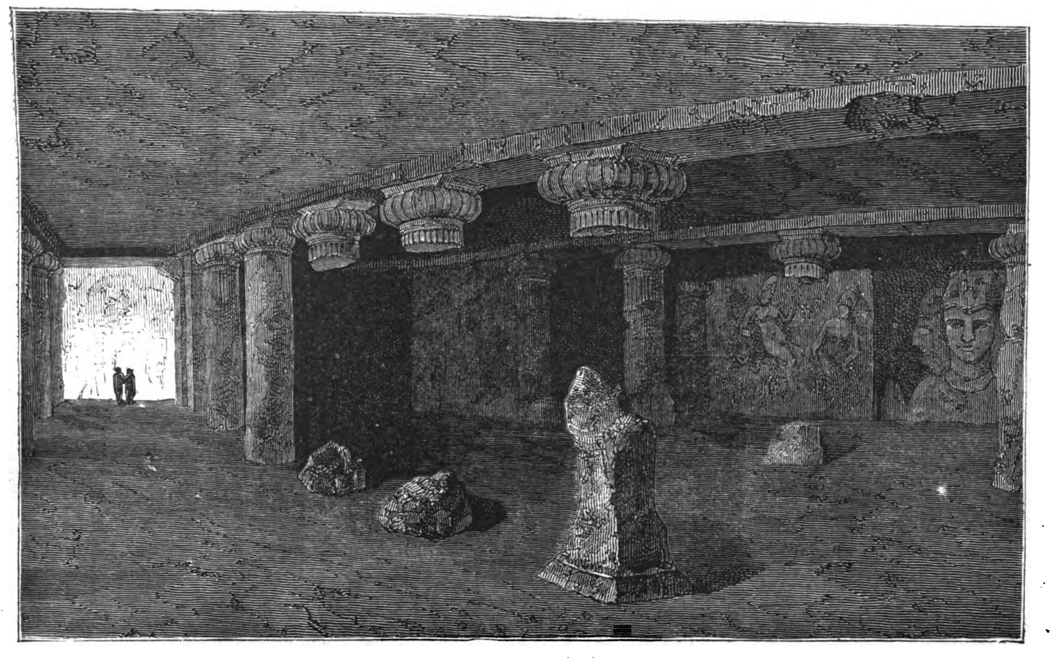
Calcutta est la capitale de la Présidence du Bengale, en même temps que de toute l'Inde, et la résidence du vice-roi anglais. Bâtie sur l'Hougli, bras du delta du Gange, elle doit sa haute fortune à l'Angleterre. Avant la conquête il y avait là un marais désert, que remplace une ville de 450 000 habitants (9 000 Européens, 15 000 Eurasiens), et de près de 800 000 avec les faubougs. La Ville Blanche « ou Ville des Palais » brille de magnificence, la Ville Noire ou ville des indigènes est sordide. Des soleils terribles, le défaut de pente du sol, l'impureté des eaux, y « engraissent » la mort : durant certains mois, le séjour de Calcutta est pernicieux pour les Européens ; l'administration, les hauts personnages, les riches Anglais se réfugient alors à *Simla*, charmant sanatorium de l'Himâlaya. — L'ancienne capitale du Bengale, *Mourchidabad*, sur un bras du delta, n'a plus aucune importance ; *Ganda*, qui fut aussi la métropole du Bengale, levait également ses murs dans le delta, entre les deux grands fleuves : ses ruines couvrent 11 000 à 12 000 hectares ; or, l'orgueilleux Paris n'en a même pas 8 000.

Bombay (650 000 hab., dont 10 000 Européens et Eurasiens et beaucoup de descendants de Portugais), ville des plus commerçantes, occupe une île de l'Océan Indien très-rapprochée du continent, sur la côte occidentale du Décan : elle a dans son voisinage les deux petites îles de *Salcette* et d'*Eléphanta*, fameuses par leurs temples souterrains, pourtant moins beaux que ceux d'Ellora.

Sur la côte orientale du Décan, *Madras* compte 16 000 Européens ou Eurasiens sur 400 000 habitants. Ainsi que Calcutta, elle a sa belle « Ville Blanche » et sa laide « Ville Noire. » On ne connaît guère d'aussi mauvais port, ni de climat plus brûlant.

Lucknow (285 000 hab.) rassemble de riches palais, des maisons européennes et des huttes d'argile sur le Goumtî, affluent de droite du Gange.

Hydérabad (200 000 hab.), la plus grande ville du Décan, dans le bassin du Kistna, est peu éloignée des



Temple souterrain à Éléphanta.

mines de diamants, de Golconde, jadis passées en proverbe comme l'or du Pérou.

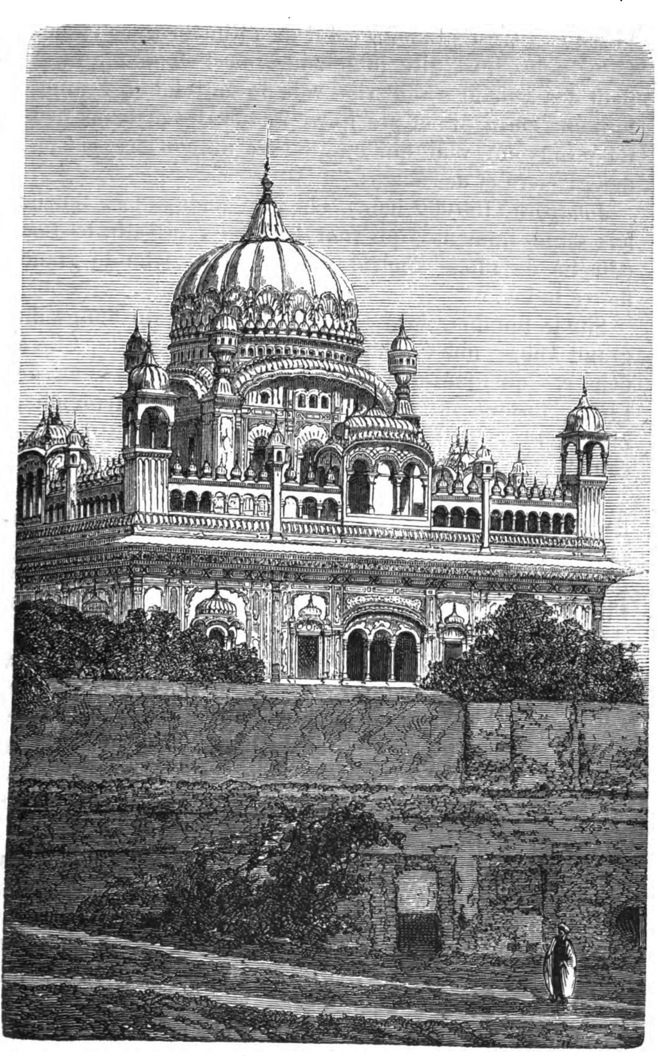
Gwalior (200 000 hab.), au sud d'Agra, sur un ruisseau du bassin du Djumna, doit son surnom de Gibraltar de l'Inde à une forteresse établie sur une colline escarpée commandant de cent mètres une vaste plaine.

Bénarès (175 000 hab.), la ville sacrée, le centre religieux du brahmanisme, vante ses mille et mille pagodes, ses quarante mille brahmanes et fakirs, son Gange, où se purifient des pèlerins sans nombre. Comme Calcutta, elle a beaucoup de palais, et encore plus de chaumières, avec des singes sur les toits.

Patna (160 000 hab.) borde le Gange au-dessous de Bénarès, c'est-à-dire sur la route entre la métropole religieuse et la capitale politique de l'Inde.

Sur le Djumna, en amont d'Agra, non loin des sables du désert de Tharr, *Delhi* garde 155 000 habitants à peine : elle en avait douze ou quinze fois plus quand c'était le séjour du Grand Mogol et la première ville de la Terre. On ne sait pas de cité qui ait été plus souvent anéantie, et qui se soit plus souvent renouvelée : déjà, dans une antiquité reculée, elle fut, sous le nom d'Indrapastha, la ville maîtresse de l'Inde. Comme devant Ispahan, Tamerlan éleva devant ses portes de hauts monticules de têtes séparées du tronc par le sabre.

Cachemire ou *Srinagar* (150 000 hab.) servait de résidence estivale au Grand Mogol. C'est le chef-lieu d'un pays universellement loué pour son doux climat, sa ceinture de montagnes neigeuses, hautes de 6 000 mètres, ses lacs bleus et la fraîcheur de sa principale vallée où le Djélam serpente. Placée à 1 750 mètres environ d'altitude, elle doit son nom de Venise Orientale aux nombreux canaux du Djélam. Dans la campagne, des platanes gigantesques ombragent des palais d'où la vue est sublime quand on regarde en haut les géants de la Terre, ravissante quand on contemple en bas la vallée que les poëtes hindous, persans et arabes, ont nommée le chef-d'œuvre de



Le palais de Lahore.

la nature. C'est au moins celui de l'Himâlaya, cette montagne pour ainsi dire inhumaine, où l'on marche pendant des semaines sans rien voir de souriant et d'intime, toujours entre pic et précipice, ou sur des plateaux mortels, sous un vent qui cingle, au milieu des pierres, des glaciers et des neiges.

Joudpore (150 000 hab.), chez les Radjpoutes, touche aux sables immenses qui vont des monts Aravalli, bastion détaché de l'Inde Centrale, à la rive gauche du grand fleuve Indus.

Sur le Djumna, *Agra* (145 000 hab.) fut, du temps du grand Abbas, une des brillantes villes du monde. Elle a conservé quelques-uns des plus beaux monuments de l'Inde, forteresses, palais, mosquées, arcs-de-triomphe, mausolées, et au loin d'immenses débris autour de l'enceinte.

Bangalore (143 000 hab.), sur le plateau de Mysore, dans le Décan méridional, à distance à peu près égale de la côte de Coromandel et de la côte de Malabar, a, dit-on, les cieux les plus sains et les plus agréables de l'Inde : c'est qu'elle est assise à 900 mètres au-dessus des mers.

Baroda (140 000 hab.), séjour d'un Guicowar, despote indigène, est situé au nord du Nerbudda, près du golfe de Cambaie, pas très-loin de *Surate*, jadis ville très-illustre et très-commerçante : Surate eut 500 000 âmes ; il lui en reste 70 000, et son trafic est mou, le fleuve qu'elle borde, à 30 kilomètres de la mer, le Tapti, étant peu navigable et gêné par une barre inconstante.

Amritsir (136 000 hab.), dans le Punjaub, chez les Sikhs, qui ont été difficiles à dompter, qui sont malaisés à tenir, s'élève entre les rivières Béar et Ravi, à l'est d'une ville bien plus connue, quoique n'ayant pas tout à fait cent mille âmes : cette ville se nomme *Lahore ;* elle longe la rivière Ravi et commande à tout le Punjaub, ce pays qui fut le terme, non pas de l'ambition d'Alexandre, mais de l'endurance de ses Macédoniens.

Ahmedabad (117000 hab.), fort déchue depuis le dix-septième siècle, est bâtie sur un tributaire du golfe de Cambaie.

Cawnpore (115000 hab.), sur le Gange, doit sa renommée aux terribles souvenirs de la révolte de 1857, qui faillit arracher l'Inde aux Anglais. Albion a triomphé de cette prise d'armes redoutable, mais sa domination sur les 250 millions d'hommes de la plus belle des péninsules du monde n'est point sûre d'un long avenir : ne colonisant point le pays, les « Anglo-Saxons » n'y forment qu'un camp, et tel désastre dont nous ne prévoyons pas la date pourra leur faire plier les tentes.

Allahabad (106000 hab.) regarde le confluent du Gange et du Djumna.

Bareilly (105000 hab.), entre le Gange supérieur et l'Himâlaya, a beaucoup perdu de son rang. D'ailleurs, dans un pays comme l'Inde, peuplé depuis tant de siècles, et depuis tant de siècles constamment envahi, bouleversé, changeant à chaque instant de maîtres et oscillant perpétuellement autour de nouveaux pôles de puissance, de commerce et de luxe, on ne compte pas les cités qui furent très-grandes et qui sont aujourd'hui moyennes ou petites, ou qui même ont disparu, et perdu quelquefois jusqu'à leur nom.

Un certain nombre d'autres cités approchent de cent mille âmes, ou dépassent largement cinquante mille : cités dont plusieurs sont aussi inconnues de la plupart des Européens que peuvent l'être ces grosses villes chinoises dont généralement nous ne soupçonnons même pas l'existence. Mais presque toutes ont des noms sonores qu'on n'oublie pas; plusieurs d'entre elles conservent des monuments brillants, autrement nobles que les kiosques, les pagodes et les tours à porcelaine de la Chine. Tout au moins gardent-elles des souvenirs d'une histoire qui nous émeut plus que toutes les chroniques du fade empire de Pékin.

États indépendants. — Les deux seuls États indépendants ayant quelque puissance, le Nipal et le Boutan, couvrent les pentes méridionales de l'Himâlaya, le premier au nord du Gange et le second au nord du Brahmapoutre.

Le **Nipal** ou **Népaul**, vaste de quatorze millions d'hectares, s'étend en longueur bien plus qu'en largeur, de la zone basse, étouffante, fiévreuse, du Téraï, jusqu'aux sommets des pics les plus élevés de l'univers. Il a donc, dans son étroitesse, tous les climats, toutes les végétations, tous les contrastes du monde. On lui donne 2 millions d'habitants, Hindous, Tibétains ou métis de ces deux races, les uns brahmanistes, les autres bouddhistes. L'ourdou tend à y devenir la langue générale, mais on y parle encore beaucoup d'idiomes divers dont le principal est le néouari, parent du tibétain, et par conséquent de texture monosyllabique. *Khatmandou*, la capitale, renferme 50 000 âmes.

Le **Boutan**, qui ne prend pas cinq millions d'hectares, s'adosse aux versants himâlayens dont le Tchamalari est le pic principal. Ses 700 000 habitants, hommes de souche mongole plus ou moins hindoustanisés, reconnaissent la doctrine du Bouddha. La principale ville se nomme *Tassissoudon*, c'est-à-dire la Sainte Citadelle de la Foi.

Inde portugaise. — Malheureux reste des conquêtes du grand Albuquerque, l'Inde portugaise ne s'étend plus que sur 420 000 hectares, avec 525 000 à 530 000 personnes. *Villa Nova de Goa* (20 000 hab.), sur le littoral, au sud de Bombay, remplace l'ancienne *Goa*, ville de 200 000 âmes devenue village égaré dans les décombres. — *Diu* (10 000 âmes) est sur la côte du Guzarate. — Au nord de Bombay, dans les ruines de *Bassein*, qui fut une grande cité portugaise, le héros lusitanien, Albuquerque, dort dans un tombeau caché sous les ronces. Du temps

de ce hardi capitaine, le Portugal faisait la loi dans tout l'Orient, et surtout le long de la « célèbre côte de l'Inde, où la gent lusitanienne a remporté des victoires, pris des terres et des cités où elle vivra pendant de longs siècles, au milieu de nations variées, de provinces infinies, les unes mahométanes, les autres païennes avec des lois écrites par le démon. » (Le Camoëns.)

Pour l'**Inde française**, V. France : Colonies asiatiques.

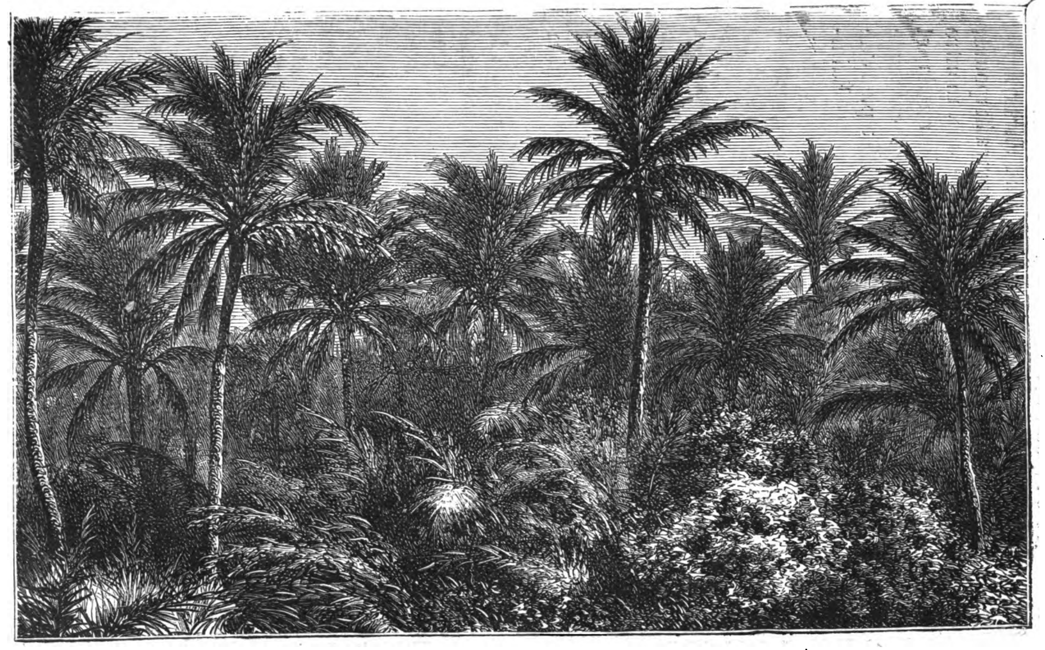
Ceylan. — Ceylan (6 400 000 hectares) regarde le Décan méridional par-dessus le détroit de Palk et le golfe de Manaar, l'un et l'autre lavant de leurs flots des roches, du sable, de la vase où l'on pêche la perle au printemps. La mer qui détache du continent cette île grande comme dix à onze de nos départements n'a qu'une faible profondeur, et encore est-elle ridée de bancs de sable et d'écueils qui font comme une espèce d'isthme déchiqueté nommé le pont de Rama. Toutefois, malgré la proximité de l'Inde, malgré la maigreur du détroit, Ceylan, par ses animaux et ses plantes, ressemble peut-être plus à la lointaine Madagascar qu'au Décan; aussi des savants fiers en hypothèses ont-ils prétendu que cette île d'Asie, la grande île africaine et les Seychelles firent partie d'un même continent dormant aujourd'hui sous la mer des Indes.

Comme l'Inde, la féconde Ceylan se distingue par des plantes puissantes et magnifiques. Dans le nord de l'île, l'empire des arbres est au palmier; dans le sud, il y a vingt millions de cocotiers. La cannelle, qui valut beaucoup d'argent aux Hollandais, quand ils possédaient Ceylan, en a presque entièrement disparu, mais le café a pris sa place et fait la fortune des nouveaux maîtres, les An-

glais. Ainsi que la cannelle, la pêche de la perle y décroît et le commerce des éléphants sans défenses y diminue de jour en jour.

Dans les basses terres, le climat ceylandais est l'un des plus enivrants, des plus énervants qu'on connaisse, mais à partir de mille ou quinze cents mètres d'altitude on trouve le printemps sans fin. La plus haute montagne est le Pedro Talla Galla (2 540 mètres.). Moins élevé de 250 mètres, le Samanala ou Pic d'Adam se termine en un roc obéliscal qu'on gravit par des échelles et des chaînes : les bouddhistes, les brahmanistes, les mahométans, les Chinois eux-mêmes y grimpent en pèlerinage pour y adorer une empreinte dans la roche, une espèce de trace informe où les bouddhistes voient le pied du Bouddha, les brahmanistes le pied de Siva, les mahométans le pied d'Adam, les Chinois le pied de Fo, et où de leur temps les Portugais virent le pied de saint Thomas. Pendant les cent cinquante ans que le Portugal maîtrisa cette île, jusqu'à la prise de Colombo par les Hollandais en 1656, la race lusitanienne marqua fortement le pays de son empreinte; aujourd'hui encore on parle un portugais corrompu dans les villes et dans quelques districts, et l'île contient bien près de 200 000 catholiques, beaucoup plus que de protestants. Le bouddhisme est la religion de plus des trois cinquièmes des insulaires; on dit même que le tiers des meilleures terres de Ceylan relève des couvents bouddhistes. Sous le nom de Lanka, l'île est au loin révérée par les peuples qui ont gardé la doctrine de Çakyamouni, ou plutôt qui en ont fait un formulaire imbécile où reviennent sans cesse quatre mots que nul ne comprend.

Quand Ceylan ne faisait pas encore partie de l'empire de Lisbonne, elle obéissait à des princes hindous, descendants de conquérants qui avaient mis la main sur le pays 543 ans avant notre ère. Vers le douzième siècle, sous ces rois indigènes, resplendissait une civilisation dont les modernes orgueilleux se flatteraient à tort d'avoir égalé tous les puissants monuments. Le temps n'a pas ré-



Paysage ceylandais.

duit encore en poudre les édifices, les sculptures et les statues de Pollanaroua, la capitale du grand Phrakrama; au milieu de bois aux lianes infinies, Anouradhapoura, près de son figuier, vieux de deux mille ans, montre toujours l'immense temple souterrain de Mihintala et les ruines d'une pagode en briques tellement colossale qu'on en pourrait faire une muraille « de dix pieds de haut, d'un pied d'épaisseur, allant de Londres à Édimbourg. » Ce qui fait le plus honte aux œuvres mesquines, ce sont les prodigieux barrages de la région septentrionale. Les hautes montagnes se tenant dans le sud de l'île, le nord n'a pas de grandes rivières, il n'est pas non plus visité par les pluies de la mousson; mais les anciens Ceylandais avaient corrigé la nature par la création de trente lacs et de sept cents petits bassins. La digue de Padivil avait 25 mètres de hauteur et 18 kilomètres de longueur; son épaisseur, de 10 mètres au sommet, était de 70 à la base. Quel est celui de nos barrages qu'on peut comparer à ce mur ceylandais?

Sur les 2400000 insulaires de Ceylan, il y a dans le sud près de 1500000 Singalais, qui viennent du mélange des autochthones avec les Hindous, les Malais, les Arabes, et parlent l'élou, qui a quelque ressemblance avec les idiomes dravidiens. Dans le nord, vivent 750000 Tamils originaires du Décan; et sans compter ces enfants de l'Inde fixés dans le pays, ce sont aussi des gens de cette race et de cette langue qui travaillent dans les plantations, que laisserait en friche la paresseuse imbécillité des Singalais : pareils au Kabile qui va moissonner dans la plaine, ou au Galicien qui, la faucille en main, descend de ses montagnes et va « se tuer de chaleur pour gagner cent réaux, » ils quittent leurs villages du Décan et, passant le détroit, louent leurs services aux planteurs de Ceylan. 130000 Ceylandais sont de provenance arabe, 3000 de sang européen; beaucoup sont issus des relations entre les Portugais et les indigènes. Dans les districts du centre rôdent les Vaïdas, qui vont nus; ils comptent,

dit-on, jusqu'à cinq, et pas au delà; ces sauvages passent pour les plus anciens tenanciers de Ceylan.

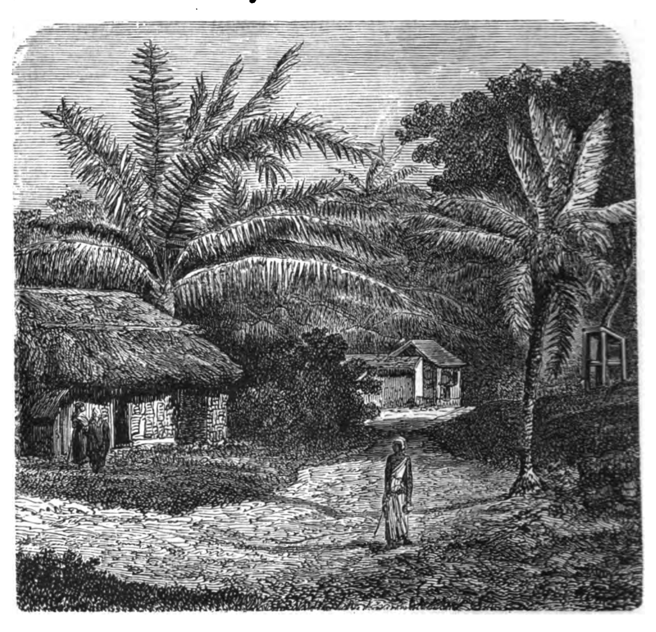
Le seul bon port de Ceylan s'ouvre sur la côte orien-



Singalais.

tale : c'est *Trinquemalé*, où la flotte du bailli de Suffren battit les navires anglais ; pourtant le grand rendez-vous des courriers à vapeurs se trouve dans le sud, à *Pointe-*

de-Galle, et la capitale anglaise sur la rive occidentale, à Colombo. *Colombo* (100 000 hab.) a succédé à *Kondy*, ville de l'intérieur, boulevard de la nation singalaise jusqu'à la fin du siècle dernier.



Colombo.

Laquedives et Maldives. — En face de la côte de Malabar, un archipel de coraux, les Laquedives, grandes toutes ensemble de 193 000 hectares, émergent avec leurs palmiers et leurs bananiers du sein d'une mer excessivement profonde. Leurs 7 000 habitants, marins et pirates, sont des Arabes musulmans mêlés d'Hindous.

Au sud des Laquedives, et semblables à elles, les innombrables Maldives (677 000 hectares) ont aussi pour peuple des mahométans faits d'Hindous et d'Arabes. On

donne très-généreusement à cet archipel cent cinquante mille à deux cent mille habitants ayant la passion d'écumer les mers.

INDO-CHINE

Situation : pression de l'Inde, pression de la Chine. — Séjour de peuples divers qui n'ont jamais porté bien loin leur audace et leur gloire (sauf les Malais qui se sont dispersés dans un immense archipel), ce pays n'a point de nom national : nulle de ses tribus ne s'étant développée en une nation tellement prépondérante qu'elle ait absorbé, dompté ou seulement éclipsé les autres, la grande presqu'île d'au delà du Gange n'a pris le nom d'aucune d'elles. Elle renferme des Mramna ou Birmans, des Thaï ou Siamois, des Malais, des Cochinchinois, des Cambodgiens, des Laotiens, des Annamites, des Tonquinois, mais elle n'est devenue ni Mramnie ou Birmanie, ni Thaïe ou Siamie, ni Malaisie, ni Cochinchine, ni Cambodge, ni Laotie, ni Annamie, ni Tonquin.

Elle n'a qu'un nom géographique, tout de situation, et d'ailleurs admirable, car l'Indo-Chine est avant toutes choses le pays de transition entre l'Inde et la Chine.

Mais tout en participant et de la Chine et de l'Inde, elle ressemble d'autant plus à l'une ou à l'autre de ces deux contrées majeures de l'Asie qu'elle en est plus rapprochée, et si l'on peut ainsi parler, l'Indo-Chine indienne s'incline vers l'Inde, l'Indo-Chine chinoise vers la Chine. A mesure que du delta du Bengale on s'avance vers l'Orient, l'aspect du pays, la figure des habitants, les langages deviennent de moins en moins hindous, de plus en plus chinois, et en même temps le nombre des Chinois, agriculteurs ou marchands, venus directement de l'em-

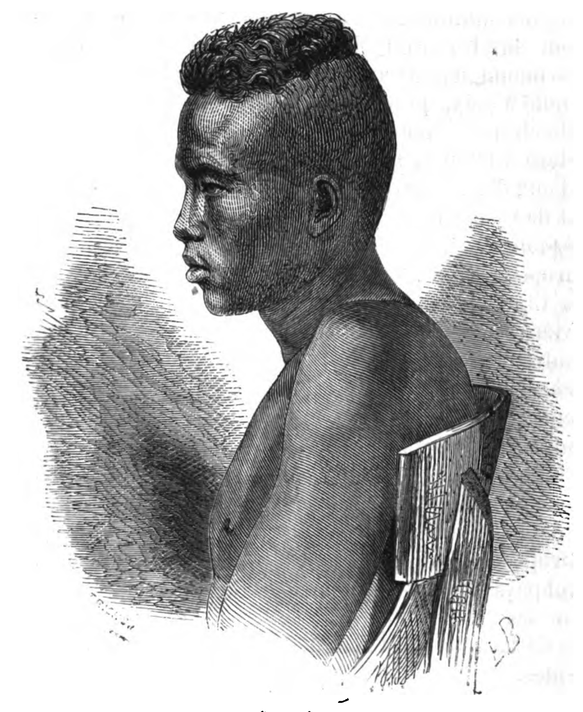
pire des Jaunes ou descendant d'émigrants de cette vaste nation, augmente de proche en proche : il y a peu de Chinois en Birmanie ; à Siam il y en a beaucoup, enfin dans la Cochinchine et dans le Tonquin on les rencontre en foule. L'empire d'Annam, qui renferme ces deux derniers pays, a son autonomie et sa langue, mais l'influence sociale, artistique et littéraire de la Chine, y domine tellement, que l'Annam pourrait presque passer pour une province de l'empire du Milieu. A Siam, cette pression est très-forte, en Birmanie, elle est presque nulle ; mais le développement de l'émigration chinoise, l'activité, la patience des hommes qui la composent, semblent devoir leur donner tôt ou tard la prépondérance dans toute la presqu'île. Ainsi se terminerait par la victoire des gens du Milieu une bataille engagée depuis longtemps. Jadis les Hindous tenaient une plus grande place dans la péninsule transgangétique dont ils quittèrent les vallées devant des conquérants venus de l'Asie Centrale.

Ce que n'indique pas le nom d'Indo-Chine, c'est que cette presqu'île forme le lien principal entre l'Asie et le grand archipel indo-australien.

Côtes, monts et fleuves. — L'Indo-Chine enferme environ 225 millions d'hectares, plus de quatre fois la France, avec peut-être 25 millions d'âmes. Séparant la mer des Indes de la mer de Chine, elle s'appuie à l'Himâlaya oriental ou Sin-chan, montagnes inconnues d'où lui viennent ses chaînons et ses eaux. Du côté du sud, elle pousse au loin dans la mer la presqu'île de Malacca, la mieux caractérisée de la Terre par sa longueur de douze cents kilomètres avec une très-faible largeur, moindre à la base que vers l'extrémité.

Pour une surface qui dépasse à peine celle de la moitié de l'Inde, l'Indo-Chine, frangée de baies très-échancrées, possède un plus long linéament de côtes. Peu de contrées du Globe sont mieux placées et la France a bien fait de s'emparer du delta de son principal fleuve, mais par malheur, ce n'est pas la santé, c'est la maladie qui sort de

ses arroyos. La route de mer entre l'Inde et la Chine, les deux régions les plus peuplées et les plus riches sous le soleil, passe au long de ses côtes, autour desquelles s'assemblent les îles opulentes qui sont le joyau de la Pla-



Siamois.

nète, l'archipel de la Sonde, Bornéo, Célèbes, les Philippines. Quant à la voie de terre du Gange au fleuve Bleu et au fleuve Jaune, elle empruntera sans doute la vallée de l'Iraouaddi, principale rivière de la Birmanie anglaise comme de la Birmanie indépendante.

L'Indo-Chine se partage en bassins allongés formés par

des chaînes courant du nord-ouest au sud-ouest : chaînes qu'il serait enfantin d'essayer de décrire, car on les connaît peu ou point. Rarement leurs sommets dépassent 2 500 mètres, du moins dans l'Indo-Chine méridionale, car l'Indo-Chine du Nord, appuyée à l'Himâlaya, doit avoir des pics sublimes, et l'on donne 4 456 mètres au Dupha-Bûm, sur les frontières septentrionales de la Birmanie. Les montagnes de la presqu'île de Malacca font un petit monde à part, qu'une dépression coupe des autres monts indo-chinois : leur point culminant, le Titih-Bangsa, s'élève à 1 950 mètres.

Deux des fleuves de l'Indo-Chine sont considérables, ils ont de vastes deltas, un grand passage d'eau, une course très-longue. L'un coule en Birmanie, l'Iraouaddi, dont les Européens ne connaissent pas la vallée supérieure, et que les Chinois confondent avec le Yarou, cette puissante rivière tibétaine que nous savons être le haut Brahmapoutre. Par ses bouches, l'autre fleuve, le Mékong, qui s'engloutit sur la rive où naufragea le Camoëns, appartient à la France : on l'a remonté jusqu'en Chine, mais son cours tout à fait supérieur est encore un mystère. Le Salouen, fleuve birman, roule aussi de larges flots. Le Ménam, fleuve siamois, n'a pas autant de grandeur.

Au bord de ces fleuves, un soleil tropical, funeste aux Européens, brille sur une végétation splendide comme en tout pays de beaucoup d'eau et de beaucoup de chaleur, sur des plantes qui sont celles de l'Inde, de la Chine ou de Java, sur des hommes de langues et de races différentes.

A l'ouest du pays de Siam, l'antique influence de l'Inde n'a pas entièrement péri : les noms des lieux, des monts, des rivières, y sont hindous; Calcutta y est la ville où règne la puissance et d'où vient la lumière ; les Anglais de l'Inde dominent directement sur une grande partie de la contrée, ils menacent et dirigent en réalité l'autre; enfin, depuis qu'ils y dominent, l'élément hindou s'y accroît, et récemmen encore une grande famine y a jeté

par milliers des riverains du Gange. Il y a donc en Indo-Chine un occident plus ou moins anglo-hindou ; un orient semi-chinois à partir de Siam ; un midi malais dans la presqu'île de Malacca.

Politiquement, la presqu'île se divise en six parties : l'Indo-Chine anglaise, la Birmanie, Siam, les États malais libres, l'Indo-Chine et l'Annam.

Indo-Chine anglaise. — L'Indo-Chine anglaise, enlevée pièce à pièce aux Birmans, comprend trois provinces : l'Arracan, lisière du golfe du Bengale ; le Pégou, basse vallée et delta de l'Iraouaddi ; le Ténassérim, zone étroite entre les monts du Siam et la rive marine, en tout 26 millions d'hectares, avec environ 2 500 000 habitants, Birmans en majorité, les Hindous ne dépassant guère 100 000, les Chinois 10 000, les Européens 3 000. Le pays s'emplit à vue d'œil, par des familles nombreuses quittant la Birmanie libre pour celle qui ne l'est plus ; et les indigènes disent : « Dans la Birmanie anglaise, les villages deviennent villes ; dans la Birmanie birmane, les villes deviennent villages. » La capitale, *Rangoun*, sur un bras de l'Iraouaddi, renferme 97 000 âmes, *Moulmein* 54 000.

Sur la côte et dans la mer de la presqu'île de Malacca, 308 000 hommes, dont 104 000 Chinois, 1 600 Européens, le reste Malais, peuplent ce que les Anglais nomment les Établissements des Détroits ou province de Wellesley (317 000 hectares). Ce petit pays n'a coûté à l'Angleterre que bien peu d'efforts, pas une seule vie d'homme et 2 000 dollars entrés dans la bourse d'un principicule. Deux petites îles, Poulo-Pinang, ou Prince de Galles, et Singapore, font partie de cette colonie.

A *Poulo-Pinang* (600 Européens sur 60 000 âmes), se trouve le séminaire catholique de l'Extrême Orient ; il en sort des missionnaires d'une foi merveilleuse, mais qui

ont entrepris l'impossible : l'Orient, qu'il soit hindou, malais ou chinois, ne veut pas devenir chrétien.

Singapore (97 000 hab., sur 58 000 hectares), fondée il y a une cinquantaine d'années, est un port excellent, commandant la pointe de la presqu'île malaise et les nombreux chenaux de la mer des Passages, c'est-à-dire de l'extrémité méridionale du détroit de Malacca, serrée entre l'île de Sumatra et la péninsule. Singapore grandit tous les jours, sous un climat suffisamment salubre pour les Européens, et si égal qu'il ne subit que deux degrés de différence entre la moyenne du mois le plus chaud et la moyenne du mois le plus froid. Dans cette ville qui trafique avec l'Inde, la Chine, le Japon et l'Europe, on ne voit guère que 1 000 Européens contre 50 000 Chinois. Les tigres, venus à la nage de la presqu'île malaise, et fixés dans des djongles ou fourrés épais, étaient, il y a quelques années encore, le fléau des faubourgs. « Ailleurs, disait-on, le tigre vit de bêtes ; à Singapore, il vit d'hommes. »

Entre Poulo-Pinang et Singapore, *Malacca*, d'où l'immense langue de terre a pris son nom, dépendit du Portugal, puis de la Hollande. La langue portugaise s'y maintient encore, mais très-corrompue. Malacca, célèbre et grande autrefois, est un port sans commerce, une ville finie. On n'y compte même pas 50 Européens.

Iles Andaman et Nicobar. — En mer, sur le trajet d'un arc de cercle qui irait du delta de l'Iraouaddi à la pointe septentrionale de Sumatra, s'égrène le chapelet des îles Andaman et des îles Nicobar.

Les îles Andaman, grandes de 660 000 hectares, avec 10 000 habitants, appartiennent à l'Angleterre, qui en use comme d'un lieu de déportation pour les condamnés dont elle débarrasse son empire Hindou. Dans leurs forêts errent les Mincopies, race qu'on dit inférieure aux peuplades les plus obtuses,



Singapore.

Au sud des îles Andaman, les îles Nicobar, peuplées de Malais, relevaient du Danemark, qui vient de les céder à l'Angleterre. Sur près de 190 000 hectares, elles sont la patrie d'environ 5 000 sauvages.

Birmanie. — La Birmanie, gouvernée par un despote, a presque l'étendue de la France, mais avec quatre millions d'hommes seulement. Elle s'allonge du nord au sud, le long de l'Iraouaddi et du Salouen, ses deux grands fleuves.

Les Birmans s'appellent eux-mêmes Mramna. Bien pris, robustes, courageux, ces demi-barbares procèdent sûrement d'ancêtres arrivés de la Haute-Asie. Leur langue, très-pauvre en formes, a presque le monosyllabisme du chinois, mais elle est moins imparfaite. Une autre langue autrement pleine et sonore, qui n'est ni la sœur ni même la parente éloignée du birman, et qui vient d'une plus noble origine, le pali, sert aux rites de la religion, et en quelques points a rang d'idiome officiel. Ainsi, les grandes villes du pays ont deux noms, un nom courant en langage birman, et un nom plus relevé, pour ainsi dire académique, en pali ; et ce dernier s'emploie seul en style administratif. Dire que le pali est langue officielle et religieuse chez les Birmans, c'est dire que le bouddhisme règne en Birmanie.

En Birmanie, les capitales naissent d'un caprice royal, elles meurent d'une fantaisie du souverain. *Mandalaï* (100 000 hab.), riveraine de l'Iraouaddi, est la métropole du moment : il n'y a pas vingt ans qu'elle remplace *Amarâpoura* (ville de l'Immortalité), autre fille du même fleuve ; et celle-ci avait pris, vers la fin du siècle dernier, la place d'une de ses proches voisines, *Ava* (en pali, Patnapoura ou ville des Diamants), qui est maintenant une cité déserte avec les restes d'une multitude de temples aux toits blancs ou dorés. Et Ava, qui d'ailleurs régna pen-

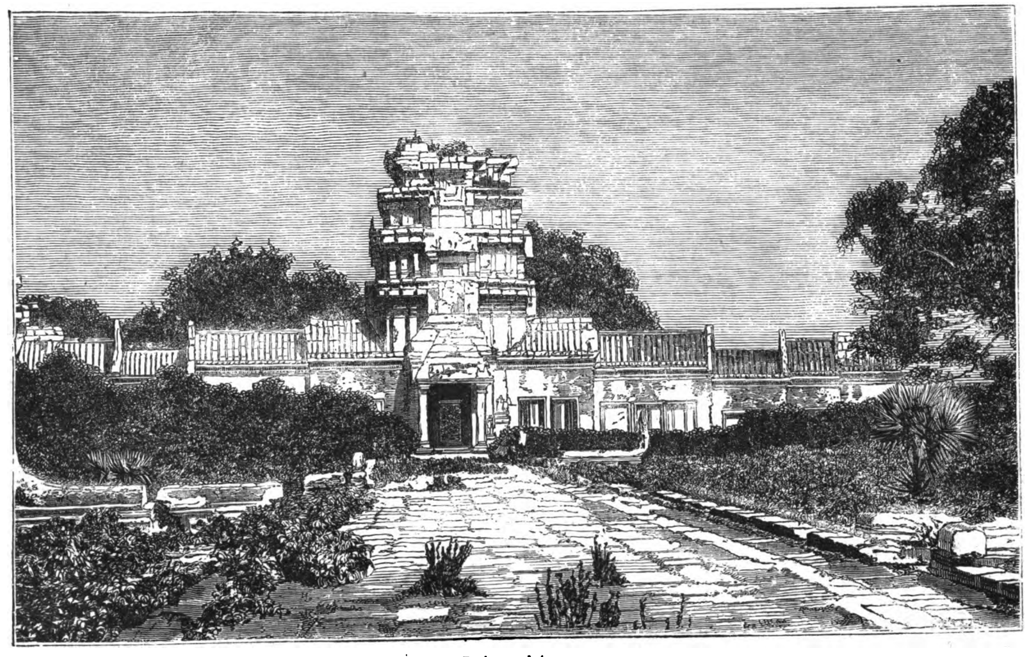


Bangkok

dant plus de quatre cents ans, avait enlevé le sceptre à *Paghan*, qui brillait aussi sur le rivage de l'Iraouaddi : cette ville pompeuse dressait, dit la légende, 4 444 pagodes dans le ciel lumineux de la Birmanie ; ses ruines, tours et dômes de temple, se montrent encore sur la rive gauche du fleuve, entre la frontière de la province anglaise et la plaine où ont grandi plus tard les trois capitales des Mramna modernes. Quant aux débris de bâtiments autres que les édifices religieux ou militaires, ils sont rares ou absents à Paghan et dans les autres vieilles métropoles de ce pays. Que peut-il rester après quelques siècles, souvent après quelques années, des maisons de bambous, simples cabanes où logent les Birmans pauvres, et des demeures en bois qu'habitent les Birmans fortunés ?

Siam. — Siam, despotique royaume séparé au siècle dernier de l'empire Birman, s'étend sur 80 millions d'hectares. Il ne possède que 6 millions d'habitants, mais il faut considérer que la plus grande partie des Siamois se presse dans la vallée et dans le delta du Ménam, fertilisés par les débordements périodiques du fleuve. Le reste du pays, désert immense, forêts et montagnes, ne demanderait qu'à produire, ayant le sol profond et puissant, la chaleur, l'eau des monts.

Sur six millions d'habitants, on compte 1 600 000 Siamois ou Thaï, plus de 3 millions de Laotiens, dont les cinq sixièmes indépendants, 600 000 Malais tributaires, 500 000 Cambodgiens, 450 000 Chinois, ceux-ci répandus surtout dans les villes où ils ont le négoce, l'argent et l'influence. Les Thaï, que réduisent à rien le despotisme du maître, les exactions des administrants et le fétichisme pour les grands seigneurs, ont un tiers des leurs en pur état d'esclavage ; ils ne s'en appellent pas moins dans leur langue Hommes Libres, le mot Thaï ne signifiant pas autre



Ruines d Angcor.

chose. *Sarémival*, régner, veut dire littéralement « dévorer le peuple. »

Le siamois est un idiome monosyllabique peu développé, qui diffère à peine du laotien, et seulement pour des détails de prononciation et d'accent. Le bouddhisme règne sur les Siamois ; ils révèrent le Çakyamouni des Hindous sous le nom de Sommonacodoum, et les talapoints ou prêtres du Bouddha sont grandement honorés par les deux rois de Siam — Bangkok, sans être Sparte, a deux rois à la fois sur le trône. — Les Laotiens du haut Ménam et du Mékong se relient aux Thaï, non-seulement par un même langage, mais aussi par une même origine : au fond, les Thaï sont des Laotiens façonnés à l'administration orientale, c'est-à-dire au servage muet, et à la politesse des Chinois, c'est-à-dire au mensonge.

La capitale, ville à demi chinoise de 500 000 habitants, s'appelle de son nom vulgaire *Bangkok*, de son nom religieux *Thanabouri*, mot de langue pali. Elle a succédé à une autre ville reine, devenue peu de chose, à *Jouthia*, détruite il y a cent et quelques années par les Pégouans, et située sur le Ménam, comme Bangkok. Celle-ci borde les canaux impurs du fleuve large et profond, qu'une barre incommode à son embouchure. Au sein d'un delta plat comme les polders hollandais, annuellement noyé pendant plusieurs mois par les crues, la ville des Thaï, confusément jetée sur des îlots vaseux, est une Venise orientale, faite de maisons en bois de tek et de temples bouddhistes coiffés de toits à tuiles peintes. Des rues de boutiques y flottent sur des radeaux de bambous.

Une ville bien plus curieuse que Bangkok, non par son animation, son commerce ou ses habitants, car c'est une cité depuis longtemps morte, *Angcor*, appartient à Siam. Cette antique métropole du peuple, presque oublié, des Khmers, se lève au sud-est du royaume, dans le Cambodge siamois, au sein d'une large plaine, à quelque distance du Tonli-Sap, grand lac qu'une rivière sans

pente unit au grand fleuve cochinchinois, par un courant qui, suivant la hauteur des eaux du Mékong, va du fleuve au lac ou du lac au fleuve. Les Khmers, dont elle fut l'orgueil, dominèrent au loin et laissèrent pour trace de leur sillon dans l'histoire des monuments qui nous écrasent de leur grandeur, et qui à côté de leur masse et de



Annamite.

leur étendue ne manquent pas d'une artistique beauté. Demeures des dieux, maisons des princes, avenues majestueuses, routes droites bordées de statues, terrasses, escaliers gardés par des monstres de pierre, fossés dallés et murés, lacs faits de main d'homme, bustes géants du Bouddha, énormes corps d'animaux réels ou de bêtes chimériques, nulle part, fût-ce en Égypte, les derniers témoins du passage d'une forte nation ne sont plus éloquents que dans le silence du désert d'Angcor. Ces ruines étonnantes que la forêt tropicale attaque (et qu'elle finira par vaincre) ont été décrites et glorifiées pour la première fois par des explorateurs français. Elles touchent de près à

la partie de l'ancien Cambodge qui s'est jetée dans les bras de la France pour échapper à la tyrannie de Siam.

Annam.— L'empire d'Annam renferme peut-être quinze millions d'habitants dans ses cinquante et un millions d'hectares, l'étendue de la France. Après avoir disputé longtemps aux Siamois la possession du Cambodge et du pays des Laotiens, il a perdu récemment le delta du Mékong ou Cochinchine française : il lui reste la Cochinchine annamite, rivage étroit sur la mer méridionale de Chine, et le Tonquin, sur la baie de Tonquin, gardée du large par l'île chinoise d'Haïnan. Encore ce dernier pays vient-il d'entrer, par un traité, sous la dépendance dissimulée de la France, et sans doute qu'avant longtemps il y aura lieu de le ranger définitivement au nombre des colonies, ou, pour parler plus pertinemment, des comptoirs français, comme probablement aussi tout le reste de l'Annam.

Annam signifie en chinois le Sud tranquille ou agréable. De la Chine vient toute la civilisation de son peuple ; la littérature chinoise, les mœurs chinoises y règnent. Pourtant la langue annamite a gardé son indépendance : elle touche au chinois par le monosyllabisme et la physionomie générale, les racines sont distinctes. Le bouddhisme a recruté la majorité des Annamites, mais la doctrine de Confucius a beaucoup d'adhérents.

La capitale de la Cochinchine annamite, et en même temps celle de l'autocratique empire, c'est *Hué*, ville située sur un estuaire, à laquelle on prête tantôt 50 000, tantôt 100 000 habitants.

Le **Tonquin**, où il y a déjà plusieurs centaines de milliers de chrétiens, fut une province de la Chine. Il renferme environ treize des quinze millions d'hommes de l'empire Annamite et a pour capitale *Hanoï* ou *Kécho*,

ville de plus de 50 000 âmes, quelque déchue qu'elle soit aujourd'hui. Hanoï trempe ses pieds dans un grand fleuve descendu des monts chinois, le Son-Koï, navigable pour les bâtiments calant 3 ou 4 mètres, et malheureusement contrarié par des bancs de sable à ses trois embouchures. Le Son-Koï s'appelle aussi Hong-Kiang, c'est-à-dire le Fleuve Rouge, nom que lui méritent ses eaux teintées par des minerais de fer.

Cochinchine française et Cambodge. — Pour ces deux pays, V. France : colonies d'Asie.

États Malais libres. — Les États Malais libres occupent le midi de la presqu'île de Malacca. Ces espèces de seigneuries, démembrées d'un vieil empire disloqué depuis des siècles, contiennent ensemble plus de huit millions d'hectares, mais avec 200 000 habitants seulement : Malais de religion musulmane, Chinois et Sémangs. Ces derniers sont des Nègres de très-petite taille à cheveux laineux.

ARCHIPEL INDO-CHINOIS

Beauté singulière des îles indo-chinoises : leurs volcans, leurs bêtes, leurs plantes. — De l'Indo-Chine et de la Chine à l'Australie, se lève dans les flots une traînée d'îles de toutes grandeurs, semblable à une flotte de gros navires, de bricks, de canots, qu'un coup de vent aurait dispersée sur la mer des Indes.

Ces îles ont toute apparence d'avoir été jadis réunies aux deux continents qu'elles rapprochent : elles formaient

alors, sauf peut-être une passe entre Lomboc et Bali, une sorte d'Asie centrale entre l'Asie du nord et l'Australie ou Asie du sud, comme l'Amérique centrale entre les deux continents du Nouveau Monde.

Au moins égales à l'Inde et au Brésil par la prodigalité du sol, par l'utilité, le luxe et l'éclat des plantes, elles en triomphent par une plus constante égalité de climat et par une plus admirable harmonie de paysage. Tout l'archipel se dresse en montagnes; à presque tous les sites de ses îles généralement allongées, la mer apporte la grâce de ses baies, les franges de sa vague, l'infini de son horizon, tandis que des volcans de noble allure s'élancent de ces mêmes flots, ou se lèvent parmi les monts de l'intérieur : ils reposent sournoisement ou fument et grondent, car ce ne sont point des cratères inertes, et beaucoup d'entre eux ne le cèdent guère en activité dévorante aux plus terribles des cinq cents volcans vivants de la Terre. Il y a même dans cet archipel plus d'une petite île, et dans les grandes îles bien des villages où les tremblements de terre courent sous les demeures humaines en frissons tellement fréquents qu'on y dit : « Depuis tel événement la terre a tremblé tant de fois, » ou bien : « Jusqu'à ce jour-là il y aura tant de convulsions du sol. » C'est comme une manière de compter les années.

L'archipel indo-chinois a beau surgir tout entier des mêmes flots marins, sur la ceinture équatoriale; en vain ses îles ont à peu près le même climat humide et chaud, elles n'en font pas moins deux essaims différents, l'indo-chinois ou indo-malais et l'australien : le premier rattaché à l'Asie et le second à l'Australie par le lit d'une mer sans grandes profondeurs. Aux îles occidentales, une civilisation et des religions venues de l'Asie; des forêts exubérantes rappelant l'Inde ou l'Indo-Chine; l'éléphant, le rhinocéros, le tigre royal, le crocodile, les bêtes à cornes, les grands animaux sauvages, les singes de l'Asie, et même le tapir du Nouveau Monde.

mais rien de l'Australie. Aux îles orientales, rien de l'Ancien Continent, ni bêtes énormes, ni félins, ni singes, mais le kangourou, l'opossum, l'ornythorinque, le casoar, les eucalyptus et les acacias de l'Australie.

L'archipel indo-chinois comprend les grandes îles de la Sonde, Bali, Bornéo, les Philippines. Les petites îles de la Sonde, Célèbes, les Moluques et la Nouvelle-Guinée forment l'archipel australien.

La portion asiatique de cet égrènement d'îles s'appelle généralement archipel indo-malais : nom double, tenant d'une part au voisinage de l'Inde, d'autre part à la prépondérance des Malais. On peut la nommer aussi bien archipel indo-chinois, parce qu'elle continue pour ainsi dire l'Indo-Chine, et aussi parce que la race innombrable et pauvre, les Chinois, commencent à s'emparer de ces îles qui sont le lieu d'asile le plus voisin, le plus naturel pour les grouillantes fourmilières de l'empire du Milieu. Il se passera de longues années avant qu'ils y soient aussi nombreux que les Malais, mais d'ores et déjà la Chine y a bien plus de nationaux que l'Europe, et dans beaucoup d'endroits, l'homme à la longue tresse, à l'œil oblique, au plat visage, travaille, produit, achète, vend, gagne dix fois plus que les Européens et les Malais ensemble.

Alfoures, Malais, Chinois, Hollandais. — Les premiers habitants à nous connus de ces jardins de l'Équateur furent les Alfoures ou Haraforas, Nègres exigus. A une époque déjà reculée arrivèrent des envahisseurs : alors, de ces pauvres peuplades, les unes furent exterminées, d'autres s'effacèrent dans le sang vainqueur, quelques-unes se maintinrent à demi, qu'on rencontre, toujours païennes et toujours barbares, çà et là dans l'intérieur des îles, en particulier dans le nord de Luçon, l'une des Philippines.

Les hommes qui anéantirent, absorbèrent ou refoulèrent les Alfoures, s'appellent Malais; ils font à ce jour la

très-grande majorité des vivants de l'archipel. Le peuple javanais, leur nation la plus brillante, se civilisa grâce à l'Inde, dont il adopta la religion, puis il conquit, convertit, colonisa tout autour de lui. Ses entreprises le menèrent dans la presqu'île de Malacca : là, il rencontra des musulmans, adopta l'islam, et en devint le propagateur fanatique.

Les Malais parlent, en beaucoup de dialectes, une langue riche et sonore. On les divise en quatre grands groupes civilisés, avec nombre de peuplades demi-civilisées ou sauvages : les Malais civilisés sont les Malais de Malacca, de Sumatra, de Bornéo; les Javanais, dans Java, Sumatra, Madura, Lomboc et Bali; les Boughis de Célèbes et de Soumbava; les Malais des Philippines. Les Malais demi-civilisés vivent dans les Moluques. Les Jakouns dans la presqu'île de Malacca, les Battas dans Sumatra, les Dayacs dans Bornéo, sont les principales peuplades malaises sauvages.

Les Malais manquent de beauté : leur visage porte l'empreinte mongole; ils ont un nez petit et écrasé, des pommettes saillantes, des yeux noirs très-légèrement obliques, une chevelure noire, une peau d'un brun rougeâtre, pas de barbe, peu de poils. Ils sont petits, trapus et robustes. Leur intelligence a peu d'ampleur; ils ne se sont pas civilisés d'eux-mêmes, ce qu'ils ont produit de supérieur à la barbarie, ils l'ont fait sous l'influence hindoue ou sous l'influence arabe ou sous l'influence chinoise, après avoir été convertis à des doctrines étrangères, au brahmanisme, au bouddhisme, à l'islam, et maintenant ils prospèrent sous le patronat exact et soigneux de la Hollande. Le Malais, esprit paresseux, n'a pas de goût pour les études sérieuses. La cruauté lui est facile, il a de l'impassibilité, mais par paresse d'esprit et par indigence de sensibilité; il est aussi peu communicatif que sont expansifs les Papouas, sauvages sur lesquels la race malaise gagne incessamment du côté de l'Orient.

Cultivateurs, négociants, pirates, les Malais dominaient

quand arrivèrent les Européens : d'abord les Portugais, puis les Hollandais. Les Malais perdirent alors l'empire, mais le Blanc n'est plus lui-même sous ce climat accablant, et les fils de l'Europe dominent en vain dans ces îles, ils n'y planteront jamais de racines profondes.

Tout autres sont les Chinois ; ils ne dominent point,



Malais.

mais ils arrivent par milliers où les Blancs ne viennent pas par dizaines; leur industrie, leur patience, leur résignation, leur sobriété, leur économie, tournent tous les obstacles ; enfin le climat leur convient. Aujourd'hui que les Chinoises émigrent, que par elles des familles jaunes s'accroissent sur un sol où les gens à tresse vivaient auparavant en célibataires ou ne créaient que des métis, la puissance réelle, celle de la race qui travaille,

et, faut-il le dire? qui trompe le plus, passe insensiblement des Malais aux Chinois. Avec le temps, l'archipel de la Sonde aura peut-être pour les pauvres de la Chine une importance aussi grande que l'Amérique pour les Européens pauvres; c'est par les marchands, les ouvriers et les ruraux de l'empire des Fleurs que la Sonde, Bornéo, les Philippines, les Moluques, la Nouvelle-Guinée, donneront enfin leurs richesses, l'or, l'étain, les métaux, les bois fins, tek, ébène, acajou, santal, le camphre, le poivre, la girofle, la muscade, la cannelle, le riz, la canne à sucre, l'indigo, le cacao, le café; ils fouilleront et cultiveront la plaine, les versants, et jusqu'à la gueule des cent vingt volcans sifflants, fumants et flambants de l'archipel. En ce moment leur nombre n'est encore que de deux à trois millions, mais déjà toute grande ville a son quartier chinois, toute mine, toute carrière, ses mineurs ou ses carriers de Chine.

D'autre part, il ne faut point trop se hâter d'accorder aux Chinois la domination future de ce premier des archipels. Le développement des Javanais sur leur île merveilleuse tient véritablement du prodige, et d'année en année Java devient une fourmilière. Ses hommes sont laborieux et soumis autant que ses femmes sont fécondes, et quand leur patrie sera pleine ils pourront se verser, comme d'un vase débordant, sur les îles presque aussi belles qui rompent la mer à portée de leurs côtes. L'émigration n'a pas sa seule source dans l'esprit d'aventures, c'est surtout une affaire d'entraînement. Tandis que des hommes vraiment virils, comme les Bretons français, le plus granitique des peuples, meurent presque tous à l'ombre de leur clocher quand ils ne sont pas engloutis par l'Océan, eux qui pourtant, nourrissons de la mer, savent dans combien de pays brillants ils vivraient plus gaiement que sur leurs roches et sur leurs bruyères, il y a par ailleurs des nations débonnaires qui vont se perdre en masse de l'autre côté des grandes eaux parce que jadis quelqu'un des leurs partit à tout hasard pour une terre

étrangère, et qu'il en revint riche à la profonde admiration du village; on l'imita et peu à peu ce seul retour a fait le départ de plusieurs milliers de gens. Il suffit que des familles javanaises soient appelées ou aillent de leur plein gré dans le reste de l'archipel, et qu'elles y trouvent à vivre, ou seulement à ne pas mourir, pour que Java devienne à son tour une ruche essaimante.

Les Européens, presque tous des Hollandais, sont soixante à quatre-vingts fois moins nombreux que les Chinois. On ne compte, dans les **Indes Orientales Hollandaises** — elles s'étendent à la fois sur l'archipel indo-chinois et sur l'archipel australien — que 36 000 Européens, dont 29 000 nés dans le pays même, 5 000 en Hollande et 2 000 en divers pays d'Europe. Ces nombres laissent en dehors 12 000 soldats, force qui suffit aux habiles dominateurs de ces îles pour tenir en laisse 20 à 25 millions d'hommes, sur un territoire de 160 millions d'hectares, trois fois la France. S'il n'y a pas 40 000 Européens dans un archipel qui en a tant absorbé depuis des siècles, il faut l'attribuer non-seulement au climat, mais à ce que les Hollandais ne se fixent pas dans ces îles sans esprit de retour : dès qu'ils ont une fortune, même très-petite, la plupart regagnent la Hollande, principalement la province de Gueldre.

Sumatra : les Battas, Atchin, les îles littorales. — — Sumatra fait face à la presqu'île de Malacca. Le détroit de peu de largeur et de peu de profondeur qui l'en sépare, et qu'amoindrissent encore des assemblées d'îles, recouvre sans doute les terres effondrées par lesquelles l'isthme indo-australien se soudait autrefois à l'Asie.

La France ne l'emporte pas de beaucoup en grandeur sur cette île superbe, qui n'a pas moins de 47 millions d'hectares, tant au nord qu'au sud de l'Équateur : la Ligne, en effet, coupe Sumatra presque exactement par

le milieu de sa longueur; mais l'île étant plus large au sud-est qu'au nord-ouest, la principale étendue des terres appartient à la demi-sphère australe.

C'est une île parfaitement douée. Le ciel équatorial l'accable de rayons, mais Sumatra, pluvieuse et prodigue en rivières, n'en est que plus fertile : la fille de trop d'eau et de trop de soleil, la fièvre, n'a dans ce pays qu'un moyen domaine, l'île appartenant en très-grande partie à des montagnes dont les plus hautes vertèbres dominent la mer occidentale, de la pointe du nord-ouest jusqu'aux derniers caps du sud-est. Parmi ses *gounongs* (ce mot malais signifie pic), six à sept sont des volcans actifs, ou assoupis sinon éteints : l'un d'eux, le gounong de Singallang, presque sous l'Équateur, lève sa tête à 3089 mètres; il regarde deux beaux lacs, le Dano et le Sinkara. On a longtemps donné 4200 mètres à un gounong plus méridional qui porte le beau nom d'Indrapoura. Dans les forêts que de ces pics on voit monter et descendre sur les croupes inférieures, se promène l'orang-outang, carricature de l'homme; dans les rivières, et barbouillé de leur fange, habite le crocodile, qui nulle part n'est plus nombreux, plus colossal et plus féroce que sur le rivage oriental de Sumatra : il y atteint jusqu'à 25 pieds de longueur, avec un tour de corps de moitié; il s'y est fait mangeur de chair humaine, et rien que dans la seule « résidence » ou gouvernement de Palembang, il détruit un millier d'humains par année.

Quel nombre d'hommes forment ensemble les nations de Sumatra : — Malais musulmans ou païens de la côte et des vallées; Battas ou Malais anthropophages du plateau de Toba, autour de la vasque d'un grand lac; Orang-Koubous velus et abrutis, bêtes autant qu'hommes, esclaves des Malais ou vivant libres dans des huttes de bambous accrochées aux branches des arbres, — on ne le sait pas, et l'on a parlé de quatre millions d'âmes, chiffre le plus probable, de six et même de huit millions. Les Hollandais, qui retirent de l'île du poivre et de l'étain, y rè-



Paysage de Sumatra.

gnent sur la plus grande partie du territoire et sur deux à trois millions de personnes ; ils s'efforcent de conquérir le seul royaume réellement indépendant qu'il y ait encore à Sumatra, celui d'Atchin, tout au nord-ouest, sur le détroit de Malacca, en face de Poulo-Pinang. Mais jusqu'à ce jour ils ont mis en mouvement beaucoup de vaisseaux, perdu beaucoup d'hommes, par les maladies plus que par le fer, et versé beaucoup de sang atchinois sans triompher absolument de ce petit sultanat, peuplé peut-être de 500 000 âmes. C'est que les Néerlandais, si sages et si têtus soient-ils, ont contre eux le climat, les vallées mouillées, les forêts, les montagnes sans routes de l'Atchin, et le fanatisme des Atchinois, qui sont musulmans. La meilleure portion de la Sumatra néerlandaise, celle où il y a relativement le plus de cultures, de richesses, d'habitants, c'est le pays de Padang, la lisière étroite qui, du littoral occidental de l'île, se relève rapidement par la chaîne où trônent le Singallang et l'Indrapoura.

Les Chinois n'arrivent encore à Sumatra qu'isolément, et non par bandes, malgré le voisinage de Singapore, ville d'où beaucoup d'entre eux émigrent vers les différentes terres de l'archipel.

Dans la Sumatra hollandaise, la grande ville est *Palembang*, bâtie à l'origine du delta du Mousi : 70 000 hommes habitent cette place commerçante, en majorité Malais, puis Chinois et Arabes, avec quelques Européens. La plupart de ses maisons de bois, dont beaucoup sont vernissées, flottent sur des radeaux de bambous ancrés au rivage et suivent fidèlement le flux et le reflux du fleuve.

Sur la mer profonde qui se déroule à l'infini vers le sud-ouest, de petites îles forment les mailles d'une chaîne parallèle au littoral de Sumatra. Sur ce versant, l'échine de la grande terre est peu éloignée du bord de l'Océan et les torrents parcourent en quelques heures le chemin de leur source à leur embouchure. Le versant oriental, qui a des plaines plus amples et de plus larges rivières dans de plus longues vallées, possède aussi des îles annexes,

plus importantes que celles de la côte occidentale. — **Lingen** (236 000 hectares) se lève sur la route de Palembang à Singapore.—**Banca**, très-voisine de Sumatra, regarde les embouchures du delta du Mousi. 45 000 Malais et 15 000 Chinois peuplent mal cette île de 1 300 000 hectares, dont la capitale s'appelle *Muntok;* dans ses montagnes de 2 000 à 2 220 mètres, les Chinois exploitent, pour le compte des Néerlandais, des mines d'un excellent étain. Le détroit de Gaspar enfle ses eaux ridées de petites îles entre Banca et **Billiton** (650 000 hectares; 25 000 hab.), aussi proche de Bornéo que de Sumatra.

Entre Sumatra et Java, dans le détroit de la Sonde, il n'y a que de petites îles. Une tradition javanaise renvoie à mille ans seulement avant nous la scission entre les deux grandes terres.

Java, son extrême beauté, ses volcans, ses ruines grandioses. — Java, « le chef-d'œuvre de la création, » est une cassette dorée pour l'avide Néerlandais. Avec son annexe, **Madura** (528 000 hectares), elle entretient près de 17 millions d'hommes sur moins de treize millions et demi d'hectares. Peuplée au même degré, la France, où plusieurs millions de personnes demandent leur pain à des industries inconnues à Java, aurait 67 à 68 millions d'habitants au lieu de 38. En 1780, les Javanais n'étaient que 2 millions, et en 1810 que 4 800 000. Ce merveilleux développement vient de la paix profonde qui règne depuis longtemps sur ses belles vallées, et du grand développement des cultures sous la surintendance des Hollandais.

A peu près orientée de l'est à l'ouest, Java s'étend sur 950 kilomètres de longueur, sur 200 de largeur. Par sa situation plus voisine du dixième degré que de l'Équateur, par sa minceur qui la livre entière aux souffles de l'Océan, elle n'est pas tout à fait aussi chaude que l'ensemble de

Sumatra. Comme cette dernière, d'ailleurs, elle est faite de montagnes. Quarante-cinq volcans au moins, dont vingt-huit ou trente sont encore des chaudières allumées, se profilent dans la longueur de l'île, visibles à la fois des deux mers ; à l'ouest, ils perdent de leur majesté par l'élévation du plateau où ils s'enracinent; mais à l'est, beaucoup de ces gounongs, ayant pour piédestal des plaines basses, ne cèdent rien de leur taille, d'où l'air de grandeur de leur pyramide ; beaucoup sont isolés, de là une grâce en même temps qu'une fierté sublimes. Précisément de ce côté, et pas très-loin des caps tout à fait orientaux de Java, s'élance le plus haut de ces volcans, le Sémerou (3 728 mètres).

Sur les versants moyens de la montagne de Java, le tek, arbre au bois défiant presque éternellement la pourriture, s'assemble en vastes forêts ; au-dessus de ces forêts, on marche sur les *batou-angas* (coulées de laves : littéralement rocs brûlés), ou sur des penchants dépouillés, ou bien encore dans des bois où le tek ne domine plus ; au-dessous l'on voit se mêler des vergers opulents sur des champs en terrasse. Dans l'occident de l'île, la végétation a plus de force et d'éclat, sous un climat plus humide, que dans les vallées orientales, exposées à des souffles secs venus de l'aride Australie.

Quand les Malais étaient brahmanistes ou bouddhistes, avant de devenir musulmans, ils révéraient les volcans javanais comme les plus terribles serviteurs de Siva, le dieu de la Mort. Ces volcans fumaient alors au-dessus de vallées où des milliers de pèlerins venaient adorer leurs déités dans des temples magnifiques, honneur de l'art javanais. A partir de la fin du quinzième siècle, époque du triomphe définitif du Coran dans l'île, les monuments inspirés par l'Inde commencèrent à s'effondrer; toutes leurs ruines n'ont pas encore disparu, et en maints lieux, dans la profondeur des bois, des débris grandioses témoignent d'une civilisation brillante. Dans le centre de Java, le poids des années fait plier de merveilleux édifices ; l'ardente



Site javanais.

végétation du Tropique descelle infatigablement les briques et les pierres des palais, des forteresses, des temples, des aqueducs, des bains, des tombeaux. Chaque heure abat une statue plus grande que nature, chaque seconde efface un trait aux bas-reliefs infinis que des légions d'artistes patients avaient ciselés dans le dur trachyte. Des routes en briques menaient de temple à temple et de ville à ville ; elles sont aujourd'hui cachées dans les herbes, écartelées par les racines, moisies par la pluie des arbres sous le jour ténébreux de la forêt qui les ronge.

Fécondité, richesse. Langues javanaises. Villes. — La nature, elle, reste la même. La végétation de Java ne craint point de rivales. Nul coin de la Terre n'a plus de facultés. C'est bien le jardin, le parc, la plantation par excellence, la gloire du Tropique d'Asie. C'est aussi le trésor des Pays-Bas. La Hollande tire de grands revenus de cette île, dont elle enrégimente les cultivateurs à son profit. Java est une usine, les Malais et les 250 000 Chinois en sont les ouvriers, les 29 000 Européens les contremaîtres, le gouvernement néerlandais le patron qui tyrannise avec sagesse.

Bien que des villes de la mer aux derniers hameaux de la montagne les Nérlandais dominent depuis longtemps dans Java, leur bas-allemand guttural y a fait bien peu de progrès : il n'est guère parlé que par les Hollandais eux-mêmes et par un petit nombre de citadins. La langue courante est le javanais, dialecte malais à côté duquel vit encore, d'une vie artificielle et sans richesse, le kawi, qui naquit du rapprochement du malais avec le sanscrit porté dans l'île par les envahisseurs hindous du huitième siècle. Cet idiome bâtard, malais par la syntaxe et par l'allure, sanscrit par les racines, sert encore de nos jours aux poëtes de Java, de Madura, de Bali, surtout aux échafaudeurs de drames, et nombre de stances lyriques, de tragédies et de comédies sont écrites en kawi. On n'est à

Java gentilhomme accompli que si l'on connaît ce langage presque entièrement mort.

Batavia, ville fondée par les Portugais sur une terre malaise appartenant maintenant à des Hollandais, porte un nom qui n'est ni portugais, ni hollandais, ni malais; mais ce nom veut dire *Hollande* en latin. Cette capitale des Indes Orientales Néerlandaises, assise au bord d'un



Weltevreden (Batavia).

golfe sans profondeur, sur des canaux, le disputait en richesse pendant le dix-septième siècle aux premières places de commerce de l'univers; sa prospérité a diminué singulièrement et sa population ne se monte qu'à 65 000 âmes. Les Européens n'habitent plus aujourd'hui l'ancienne et très-insalubre Batavia; ils ont porté leurs

demeures à une petite distance de la côte, sur le bord du fleuve Tjiliwong, dans un faubourg charmant, à la fois ville et parc, et qui porte le nom de *Weltevreden*, en français la Paix du Monde. Le gouverneur réside tout à fait dans l'intérieur, en pleine montagne, à *Buitenzorg* ou Sans-Souci.

Sourabaya, sur le rivage du nord, en face de l'île de Madura, contient 90 000 personnes ; *Souroucarta*, dans les terres, en a 50 000 : ce qui est aussi la population de *Samarang*, et peut-être de *Djodjocarta*, ville de la côte méridionale.

Les trois plus fameux sites de ruines javanaises se trouvent dans le pays de Djodjocarta et de Souroucarta. Le temple de *Borobodo* s'élève à l'ouest de Djodjocarta : « toute l'industrie, tout le travail que l'homme a dépensés pour la grande Pyramide, ne sont qu'un effort insignifiant comparés à la peine qu'exigea ce grand temple sculpté dans l'intérieur de Java. » Les restes immenses de *Brambanam* se voient entre Djodjocarta et Souroucarta ; *Gounong-Prau* est à 60 kilomètres au sud-ouest de Samarang. Quant à *Kediri* et à *Malang*, on les visite de Sourabaya.

Bali (625 000 hectares) avoisine de très-près Java, le détroit de Bali n'ayant qu'une petite largeur : elle ne se serait séparée de la grande île qu'en 1204, probablement par une convulsion volcanique. Bali relève des Hollandais, et ses habitants, restés brahmanistes, sont de la branche javanaise des Malais. Peu de pays peuvent se vanter d'une meilleure culture, d'une irrigation plus parfaite. Au-dessus de sa capitale, *Karangassim*, le volcan d'Agong monte à 2400 mètres.

Entre Lomboc et Bali, le détroit de Lomboc, profond, à courants rapides, sépare nettement l'archipel indo-chinois, des îles que leur nature unit à l'Australie.

Bornéo, Labouan, les Soulou ou Jolo. — A Bornéo, île de plus de 5000 kilomètres de tour, la Hollande exerce son pouvoir (qui dans certains districts est tout nominal) sur une étendue égale à celle de la France, mais n'ayant guère que 1 200 000 habitants.

L'île de Bornéo n'a point mis au monde une race qui lui ait donné un nom national après l'avoir parcourue ou conquise. Le mot de Bornéo est la corruption de *Brouni*, désignant le lambeau de littoral vu en 1521 par les Espagnols qui firent les premiers le tour du monde, à leur retour des Philippines où ils avaient perdu leur immortel capitaine, le Portugais Magellan. Ce petit pays de Brouni, sur le rivage du nord-ouest, regarde la mince île anglaise de Labouan. Bornéo, qui dispose également ses terres des deux côtés de l'Équateur, est probablement la plus grande île du monde : on lui donne près de 73 millions d'hectares, soit environ quatre millions de plus que ce qu'on accorde à la Nouvelle-Guinée, quinze ou seize millions de plus que ce qu'on reconnaît à Madagascar. Il y aurait là place pour cent millions d'hommes, et place large; or, Bornéo ne porte peut-être pas deux millions d'insulaires.

Si près de Java, parfaitement explorée et toute cultivée, Bornéo reste presque ignorée et déserte. Les côtes seules sont connues, côtes qui ont derrière elles, surtout dans le sud de l'île, d'immenses plaines détrempées. Il n'y a guère d'habitants que sur le rivage de la mer et dans les vallées basses, mouillées, mal salubres, sur le bord de rivières vaseuses, tortueuses, lentes, indécises, généralement noires à la suite des orages, sans doute à cause des vastes champs de houille affleurant leurs eaux rayées par les crocodiles. A la houille s'ajoutent des mines d'or fouillées par les Chinois, des diamants, des gîtes d'antimoine et d'autres métaux, toutes les plantes de Java, les bois de luxe, d'ébénisterie, de teinture, les épices de cette éblouissante région de la Terre. D'interminables forêts où errent l'orang-outang, l'éléphant, le tigre, le rhinocéros, le buffle,

le petit ours noir, ondulent avec les collines de la zone riveraine; elles gravissent les montagnes de l'intérieur, ajoutant tous les ans une couche de feuilles pourries, de rameaux et de troncs morts à l'alluvion accumulée sur le sol depuis des siècles de siècles.

Les monts bornéens, tels qu'on les connaît jusqu'à ce jour, semblent n'avoir eu rien à démêler avec les forces souterraines qui ont soulevé tant de volcans du sein des mers de l'archipel : Bornéo serait donc un petit continent non volcanique, entouré de satellites hérissés de pics à feu. On donne au Kini-Ballou, mont de l'extrême nord supposé le point culminant de l'île, une hauteur de 4 175 mètres, altitude un peu supérieure à celle de nos Alpes dauphinoises.

Sous le nom général de Dayacs, vivent dans Bornéo des Malais païens, trois fois plus nombreux que les Malais musulmans qui les asservissent. Les Dayacs l'emportent sur les Malais civilisés, par la taille aussi bien que par le caractère; ils ont plus de loyauté, de franchise, de vivacité, de tempérance. Les Alfoures séjournent dans quelques villages misérables. Les Malais, grands seigneurs par le travail forcé des Dayacs, méprisent l'agriculture et les métiers, qui peu à peu deviennent l'office du Chinois. A Bornéo, plus que dans toute autre île de l'archipel, les « fils du Milieu » ont place nette devant eux. C'est à peine s'ils sont 200 000, mais ils peuplent déjà les districts de l'or, et rien ne dit que Bornéo ne deviendra pas une petite Chine. Si les Hommes Jaunes ne s'emparent pas de son sol, on ne voit pas trop quel peuple de l'Orient, sauf les Javanais, sera capable d'en remuer les alluvions.

Les Néerlandais dans la portion de l'île qu'ils gouvernent ou qui est censée leur obéir, les Anglais sur la côte de Sarawak organisée en État régulier par l'Anglais James Brooke, n'ont pas encore gagné de Bornéens à l'usage de la langue hollandaise ou de l'idiome anglo-normand. Le malais est le seul langage de Bornéo.

Aucune ville des sultanats malais soumis à la Hollande



Paysage de Bornéo.

ou tout à fait indépendants de sa suzeraineté ne vaut seulement la peine d'être nommée.

Sur la côte nord-ouest de cette grande terre, vis-à-vis de la Cochinchine française, **Labouan**, petite île pourvue de mines de houilles, apporte à l'empire Anglais cinq mille personnes sur onze à douze mille hectares.

Au nord-est de la côte bornéenne, les îles **Soulou**, qui relèvent nominalement de l'Espagne, forment pont entre Bornéo et les Philippines. Nous avons estropié leur vrai nom, qui est Jolo. Cet archipel montagneux, entouré d'une mer donnant des perles de la plus belle eau, sert d'asile à des Malais de religion musulmane : ces Malais, dangereux pirates, font la loi à des captifs chrétiens enlevés par leurs corsaires, et à des Guimbas, indigènes asservis qui tendent à disparaître.

Les Philippines : excellence de cet archipel, débonnaireté de ses maîtres. — Avec les Philippines, on s'éloigne notablement de l'Équateur pour se rapprocher du Tropique du Cancer, et en même temps du rivage méridional de la Chine. De Hong-kong, port chinois, à Manille, capitale des Philippines, les bateaux à vapeur ne mettent que trois jours.

Ving-neuf à trente millions d'hectares, effectivement ou officiellement occupés par l'Espagne, sept millions et demi d'habitants, sans les tribus non domptées, c'est le lot de cet archipel, volcanique autant que Java, et valant cette île hollandaise en fécondité, mais non pas en richesse. L'indolence de ses maîtres européens et des peuples soumis laisse le sol de ces îles heureuses prodiguer inutilement des trésors. Les Espagnols de Manille ont bâti de belles églises, ils ont élevé des cloîtres solennels, ils ont beaucoup catéchisé les indigènes, mais hors des



Village des Philippines.

pratiques du catholicisme, ils ne leur ont appris que peu de choses. Il faut le dire aussi, et c'est un honneur pour l'Espagne, il y a peu de colonies où l'on ait versé moins de sang; il n'y en a pas où le peuple conquis ait moins de haine pour ses conquérants. Déjà si bien partagés par le climat, par la beauté de leur patrie, la fécondité de leur sol, les Indiens des Philippines ne sont point méprisés et foulés par leurs maîtres, ils ne les détestent pas non plus, et l'on doit les compter parmi les heureux de la Terre.

Les Philippines regorgent de richesses, depuis les beaux bois de construction et de mâture, dans des forêts qui ne cachent aucun fauve, jusqu'au palmier dont la fibre est l'abaca ou chanvre de Manille; elles remplaceraient facilement, pour le tabac et le sucre de canne, la « toujours fidèle » Cuba, qui, malgré cet adjectif parlant d'éternité, ne tardera guère à échapper à l'Espagne. Sur les 43 provinces de l'archipel, qu'on se propose de réduire à 18, Mindanao mise à part, il n'y en a pas une qui ne puisse devenir terre de grande culture, grâce à l'excellence du sol, aux six mois de pluies de la saison des *collas* et aux six mois de soleil de la saison des *nortadas*.

Les Philippines prirent leur nom du roi qui gouvernait à l'Escorial quand l'Espagne mit le pied, en 1571, sur cet archipel que Magellan avait découvert cinquante années auparavant. Ce navigateur portugais au service de Castille et Léon, appelé de son vrai nom Magalhâes, avait abordé, en 1521, à Butuan, dans la grande île de Mindanao, sur laquelle les Jésuites portèrent plus tard leurs ambitions, dans la seconde moitié du dernier siècle : c'est là qu'ils essayèrent d'installer le despotisme patriarcal qui leur réussit dans les Missions de l'Amérique espagnole, l'esprit de certains peuples doux, inertes, faciles au bonheur, s'y prêtant admirablement. Magellan, peu après la découverte, fut tué d'une flèche, tandis qu'embourbé dans un marais il s'avançait péniblement contre

un parti de sauvages, et là même, dans l'île de Mactam, il repose maintenant au milieu de grands palétuviers. Mindanao, où il avait planté la bannière espagnole, est encore presque indépendante : sa capitale castillane, *Zamboanga*, se fait mal obéir de quelques tribus, immense minorité sur les 200 000 musulmans fanatiques de cette île montueuse. Les indigènes une fois bridés, les colons espagnols n'y auraient d'autres ennemis que des boas monstrueux, et la fièvre sur le bord de rivières marécageuses.

Luçon, vaste de plus de onze millions d'hectares, Mindanao, qui en a huit millions et demi, des îles moyennes comprises entre 1 400 000 et 600 000 hectares comme Palaouan, Samar, Panay, Mindoro, Leyte, Negros et l'aimable Cébou, des îles petites et beaucoup d'îlots constituent cet archipel montagneux.

Luçon, ses Tagales, ses Chinois. Bicoles. Bisayas. — Luçon a passé sous le joug espagnol par la patience des missionnaires bien plus que par la supériorité des armes. Elle se compose d'une grande terre allongée, presque partout également large, qui entamée tout à coup par l'eau douce et l'eau salée, ne se continue plus que par deux isthmes, l'un entre le golfe de Manille et le grand lac de Bay, l'autre entre le lac de Bay et la mer orientale. Puis ces deux isthmes se renouent dans un massif où se lèvent des volcans, dont le plus fameux est le Taal : baigné par la pure nappe d'eau du lac de Bombon, l'îlot volcanique de Taal sert lui-même de coupe à des eaux vertes, le fond de son cratère étant rempli par un lac; il fut terrible; sa violence est amortie, mais des bruits sourds et une épaisse colonne de fumée font craindre qu'il sorte un jour de ce sommeil trompeur.

Si du lac de Bombon, dont un court fleuve ensablé mène le tribut à la mer, on se dirige vers l'est, à peine a-t-on dépassé le volcan de Majijay (2 000 mètres) qu'on arrive à l'isthme étroit de Tayabas : cette longue terre

soude au grand tronçon septentrional de l'île un tronçon oriental qui est bien l'une des presqu'îles les plus fantastiquement découpées de la Terre, la presqu'île des Bicoles : du moins proposons-nous de l'appeler ainsi, du nom du peuple qui en habite les trois belles provinces : Camarines du Nord, Camarines du Sud et Albay. La péninsule des Bicoles porte aussi plusieurs volcans tels que l'Ysarog (1966 mètres), tranquille depuis qu'on l'observe ; l'Yriga au pied duquel dort le ravissant lac de Buhi, né, dit-on, le 4 janvier 1641, à la suite d'une éruption qui fit écrouler un côté du cratère ; le Mayon ou volcan d'Albay (2374 mètres) et le Bulusan, pareil au Vésuve. Il y a bien une douzaine de volcans dans Luçon, trois dans Mindanao, et çà et là quelques autres bouches de flamme dans le reste de l'archipel.

Dans les campagnes du centre de Luçon, tellement fécondes que les bourgs de dix à vingt mille habitants y foisonnent, le peuple dominant est le peuple tagale.

Convertis et plus ou moins façonnés par les Espagnols, les Tagales sont une race charmante, débonnaire, douce malgré ses longues luttes, depuis qu'elle est chrétienne, contre les Malais, pirates musulmans qui considèrent comme œuvre pie les razzias sur les infidèles. L'agilité, plus que la force, les distingue ; pourtant la vigueur ne manque pas à leur corps souple et bien pris. Ainsi que beaucoup de peuples orientaux, ils endurent le mal avec ténacité, presque avec indifférence, et regardent la mort en face. Pour leurs maîtres ils se battent avec héroïsme, mais ils travaillent sans énergie.

Par bonheur, le Chinois est là, qui vient sans qu'on l'appelle, et même lorsqu'on le repousse : les Indigènes ne l'aiment point, parce qu'il cultive, qu'il jardine et qu'il pêche mieux qu'eux ; les Blancs le haïssent parce qu'il vend plus qu'eux et devient riche plus vite ; les Espagnols ont longtemps essayé, ils essayent encore de l'éloigner par des capitations, des impôts plus que rigoureux, des droits de patent exorbitants. Les Sangleys

(c'est ainsi qu'aux Philippines on nomme les Chinois) ont été quatre ou cinq fois égorgés, pendus, assommés par milliers, et ce qui échappait au couteau, à la corde, au bâton, allait se perdre en mer ou mourir dans les bois; quand par hasard on ne les tuait pas, on les exilait en bloc. Mais toujours les exilés sont revenus, les morts ont été remplacés, et de nouveau, Indiens et Blancs ont vu l'aisance entrer dans la cabane du jardinier, du pêcheur, de l'ouvrier sangley, la fortune s'asseoir au bureau du commerçant, au comptoir du banquier chinois. Et peu à peu, de l'alliance de ces étrangers abhorrés avec les femmes Tagales qui se laissent gagner par eux, sort une race de métis destinée peut-être à dominer un jour dans l'archipel.

Les Tagales ne règnent que dans le milieu de Luçon, autour du golfe de Manille et des lacs de Bay et de Bombon. Au nord de l'île habitent plusieurs peuplades, usant de langues diverses, et dans les lieux les plus élevés ou les plus reculés, des Négritos, autochthones de l'archipel, qui, leur nom espagnol le dit, sont des Nègres de taille minime. Ces hommes lippus, aux cheveux laineux, au nez écrasé, ne furent pas sans influence sur la formation de la race tagale, évidemment provenue du mélange des indigènes avec les musulmans qui envahirent l'archipel il y a déjà dix siècles. Dans la grande presqu'île de Camarines et d'Albay vivent environ 800 000 Bicoles. 2 500 000 Bisayas, le peuple sinon le plus important, au moins le plus nombreux des Philippines, remplissent les îles de Samar, de Leyte, de Cebou, de Panay, de Bojol, de Masbate, et une grande partie de Negros et de Mindanao.

Beaucoup de langues ont cours dans les Philippines. Trois ont plus d'importance que les autres : le bisaya à cause du nombre de gens qui le parlent; l'espagnol, bien que familier à peu de personnes, parce qu'il est l'idiome officiel, le parler du maître; le tagale, dialecte

malais très-développé, parce qu'il sert à deux millions d'hommes autour de la capitale du pays.

Manille (180 000 hab.) se compose de deux villes séparées par la rivière qui sort du lac de Bay, le Pasig : sur une rive, la Manille officielle et guerrière, place murée; sur l'autre rive, des faubourgs commerçants, dont le plus chinois, en d'autres termes le plus actif, se nomme Binondo. Manille, effondrée par le tremblement de terre de 1863, est aussi connue par ses cigares que la Havane elle-même. Le Pasig se perd dans le golfe de Manille, qui a 150 kilomètres de tour.

CHINE

Étendue. Nombre d'hommes. — L'empire Chinois se déploie entre l'Asie Russe, le Turkestan, l'Éran, l'Inde, l'Indo-Chine et le Pacifique. Même après les grandes cessions faites récemment à la Russie, son étendue montait encore à 1200 millions d'hectares avant la perte du Thian-chan-nan-lou et du Thian-chan-pé-lou qui viennent de se séparer de l'empire et qui ne lui reviendront sans doute jamais. Déjà même les Russes ont mis la main sur le Thian-chan-pé-lou ou Dzoungarie. 1200 millions d'...ctares, c'était bien plus que l'Europe, c'était plus du
mais ... l'Asie, c'était vingt-deux ou vingt-trois fois la
Par bon...
l'appelle, et n... ...duit à un peu plus d'un milliard d'hec-
ne l'aiment point... ...taires compris, l'empire Chinois
qu'il pêche mieux qu... ...d que l'Europe, et près de vingt
qu'il vend plus qu'eux ...e, mais il ne fait plus le quart
Espagnols ont longtemps ...cède encore dans le monde
l'éloigner par des capitatio... ...pire Russe, chacun deux
goureux, des droits de patent...

fois plus étendu que lui, et il l'emporte toujours sur les États-Unis, plus petits de près de cent millions d'hectares, et sur le Brésil, qui a bien près de deux cent millions d'hectares de moins.

Quant au nombre des Chinois de l'empire, qu'on l'estime à 400, à 450, à 500 millions, il compose à lui seul beaucoup plus du quart, et peut-être plus du tiers des humains. L'empire Britannique n'a que 250 millions d'âmes, l'empire Russe 85 millions, les États-Unis 40 millions, le Brésil 10 à 12 millions.

Un pays aussi vaste qu'un continent, touchant au nord le 53e, au sud le 18e degré de latitude, à l'ouest le 75e, à l'est le 134e degré de longitude, assis d'un côté sur les plus hauts plateaux de la Terre, baigné de l'autre pendant des milliers de kilomètres par la plus ample des mers, un tel pays ne peut avoir partout le même climat, le même sol, la même nature, le même peuple. L'empire Chinois se divise en quatre grandes régions au moins : la Chine propre, la Corée, la Mantchourie, les Hauts-Plateaux. Politiquement, on y distingue la Chine, la Corée, la Mantchourie, la Mongolie, le Tibet. La Chine propre ne couvre que les deux cinquièmes de l'empire, mais elle renferme les dix-neuf vingtièmes de ses habitants. C'est la plus grande officine d'hommes sur la planète qui est une lune du soleil, et le soleil de la lune. Elle rayonne au loin, elle absorbe tout : « La Chine est comme la mer où tombent tous les fleuves, et tous y deviennent salés.»

Chine propre : sa population. La Grande Muraille. — La Chine, sur un peu plus de 400 millions d'hectares, entretient au delà de 400 millions d'habitants; elle soutient donc 100 personnes par kilomètre carré, tandis que la France n'en nourrit que 68.

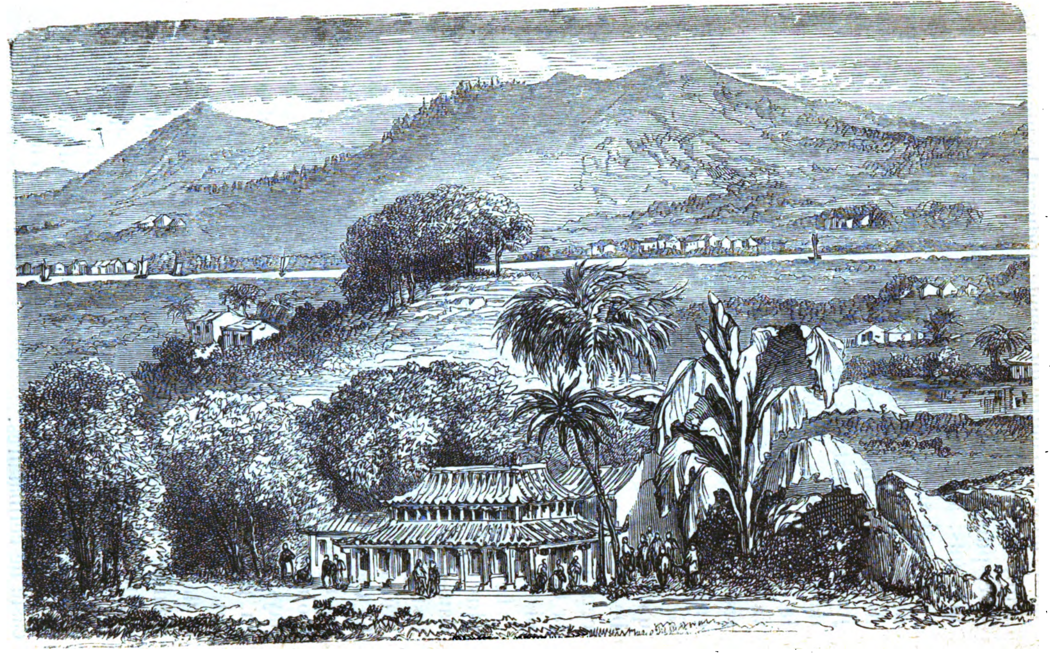
C'est que les Chinois, parfaits agriculteurs, tirent de leur sol très-fécond, sous leur climat très-heureux, tout

ce que la terre et l'eau peuvent créer, tout ce que le soleil peut mûrir.

Nous désignons communément la Chine par le nom de Céleste Empire, croyant traduire de la sorte une expression chinoise, mais nous avons tort. Et si les enfants de ce plantureux pays avaient eu l'excès d'orgueil que ce nom prouverait, comment se rire d'eux pour avoir appelé de la sorte leur opulente patrie, quand tant de peuples dont .a terre n'a ni beauté, ni fécondité, ni soleil, croient ingénument posséder une contrée sans pareille éclairée par le premier des climats du monde? Les Chinois surnomment quelquefois leur Chine *Tien-sia*, mais ces deux mots veulent dire Pays sous le Ciel, et non point Pays Céleste. L'expression qu'ils emploient le plus est celle de *Tchoung-kvo*, le royaume du Milieu, par quoi ils entendent la région située entre le nord, le sud, l'est et l'ouest, et un pays situé de cette façon pour un peuple est naturellement celui qu'il habite.

La Chine s'ouvre à l'orient sur le Pacifique. Dans le nord de son littoral, la mer Jaune, qui se comble de plus en plus d'alluvions fluviales, s'avance profondément entre la Corée et la côte chinoise, jusqu'à une petite distance de Pékin. Au sud de cette mer Jaune, les grandes découpures sont rares, mais non les bons ports, les estuaires, les anses; la Chine a tous les abris qu'il faut aux navires exigés par les transports du plus riche pays. La houille, qui fait que les vaisseaux courent au lieu de flotter, ne manque pas non plus, et rien que dans la Chine septentrionale, les terrains houillers reconnus à ce jour couvrent six fois l'espace des districts charbonniers d'Albion: on estime que plus de cent millions d'hectares de l'empire des Jaunes appartiennent à la formation carbonifère.

A l'ouest, vers les hautes terres, les frontières de l'empire sont peu connues. Au nord, le pays s'arrête à la Grande Muraille, le monument le plus étonnant de la niaiserie humaine. Les Chinois ne craignirent pas d'élever ce ridicule ouvrage, vieux maintenant de plus de deux



Paysage chinois

mille années, contre un peuple indigent beaucoup plus faible qu'eux. Des millions de vies s'y consumèrent peut-être, puis la Grande Muraille fut enjambée par des conquérants, au grand éblouissement des eunuques laborieux qui se croyaient en sûreté pour le reste des âges derrière un parapet bien construit. Sa longueur dépasse deux mille kilomètres; elle grimpe avec les montagnes jusqu'à des altitudes de seize cents mètres, elle descend dans les ravins, coupe les torrents, fait des zigzags dans la plaine, et, commençant aux montagnes Mongoles, va finir sur le Soungari, branche de l'Amour. Elle consiste en deux murs de huit mètres de haut, qui ont englobé plus de briques que toutes les maisons de la Grande-Bretagne. Entre les deux murailles, séparées par quatre mètres d'intervalle, s'ajuste un remblai de terre. De mille pas en mille pas, quelquefois de cent pas en cent pas, veillent des tours armées de canons. Au nord, la Grande Muraille se termine par une forte barrière de pieux.

Le temps, qui a lentement carié tant de monuments plus nobles, a fait des brèches profondes dans le Mur et dans la Palissade: peu à peu il égalise au sol ce fantastique rempart, commencé par un empereur qui faisait brûler les livres, et aussi les lecteurs du sage Confucius. La Grande Muraille tombera et ne sera pas relevée. Et pourquoi la reconstruirait-on quand elle se dresse de moins en moins entre la Chine et la terre étrangère? Les paysans des provinces qu'elle côtoie envahissent de plus en plus les vallées mongoles dont son faîte les sépare. Tel vaste district, tel que celui des Ordos, parcouru par le fleuve Jaune, n'avait rien de chinois il y a quelques dizaines d'années, et il est presque entièrement chinois aujourd'hui. A une race agricole, patiente, appliquée, ingénieuse, féconde, les Mongols ne sauraient tenir tête, eux, les nomades inertes constamment diminués par le recrutement du clergé bouddhiste, qui est en partie une caste de célibataires.



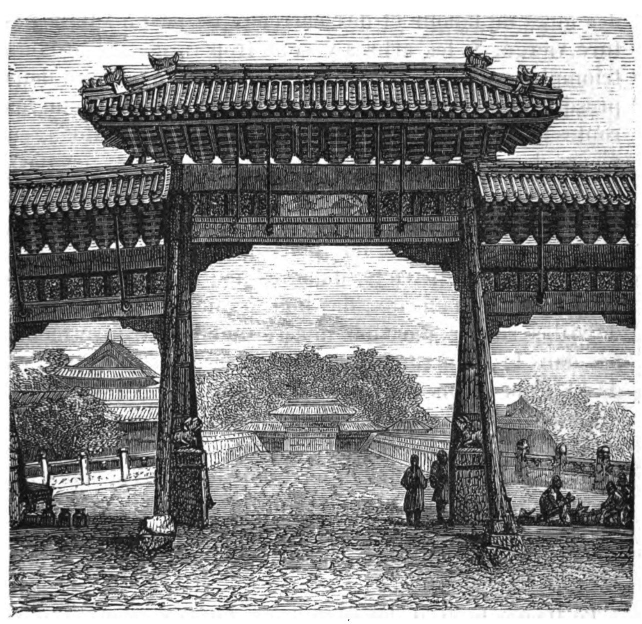
La Grande Muraille

Monts Chinois. Hoang-ho, crève-cœur de la Chine. — La Chine porte une infinité de montagnes ignorées qui se détachent des bastions de l'Asie centrale, particulièrement du Kouen-Loun ; elles s'abaissent peu à peu dans la direction du Pacifique et s'effacent enfin sur la plaine, après avoir été d'abord cimes neigeuses, puis monts moyens, enfin coteaux plantureux. Les Nan-ling ou Monts du Sud séparent de la Chine tropicale le double bassin du fleuve Jaune et du fleuve Bleu, ces deux énormes courants qui, voisins vers leurs sources, puis fort éloignés, se rapprochent de nouveau pour aller confondre leurs deltas dans les plages les plus tièdes, les plus fertiles et les plus populeuses de l'empire. Les Nan-ling, où divers pics sont coiffés de neiges persistantes, l'emportent en altitude sur les Pé-ling ou Monts du Nord, allongés entre les deux fleuves. De même qu'en tout pays ayant à la fois plaine et montagne, le climat de la Chine varie à l'infini comme les altitudes et comme les latitudes : très-froid au nord, il se modère sur le fleuve Jaune et sur le fleuve Bleu et devient torride au midi des Nan-ling. A latitudes égales, il ne vaut pas le climat de l'Europe : après de très-fortes chaleurs, Pékin, ville pourtant plus méridionale que la molle Napoli, subit des froids aussi durs que ceux de l'Allemagne. La moyenne annuelle de cette capitale est de 12 à 13 degrés ; celle de Canton de 21 à 22.

Le fleuve Jaune, en chinois Hoang-ho, tire son origine de l'Asie Centrale. Du pays des Mongols, il passe dans la Chine, qu'il quitte pour faire un énorme tour au nord dans le pays des Ordos. Là, nous dit-on, ce fleuve coule dans un lit aréneux tellement perméable, qu'à force d'y filtrer goutte à goutte, il finit par disparaître tout entier : il y a dans son cours une lacune apparente de quelques lieues, pendant la saison sèche seulement ; mais bientôt, ressortant de terre, il reprend toute son abondance.

Rentré en Chine, il roule des eaux très-capricieuses dans un lit d'une grande largeur, qui parfois se rétrécit

à 350 ou à 400 mètres, mais alors la profondeur est grande et le courant rapide. Après avoir franchi et refranchi la Grande Muraille, et couru tour à tour, par brusques changements, vers l'ouest, le sud-ouest, le plein nord, l'ouest encore, le plein sud, il est rejeté vers le



Arc de triomphe.

nord-ouest par les montagnes de Si-ngan-fou et pénètre alors dans la grande plaine de la Chine.

Cette plaine chinoise est la plus riche du monde, mais comme dans les pays plats très-cultivés, une vulgarité inouïe règne dans ses grasses campagnes sans fermes, les Chinois ayant la rage de s'entasser dans les bourgs. Les arbres seuls, plantés à millions, pourraient

leur prêter quelque charme, mais la Chine tient le premier rang parmi les contrées déboisées de l'univers. On y brûla, on y abattit d'abord les forêts pour éloigner les fauves dont elles cachaient l'asile; puis quand la population se fut grandement accrue, chaque village les diminua jour à jour, sans souci de l'avenir, pour gagner des aires de labour et des carreaux de jardin sur la nature vierge. Si les arbres y sont trop rares, les arcs de triomphe y sont trop communs, comme d'ailleurs dans presque tout l'empire. On les élève à profusion sur les routes pour perpétuer la mémoire des grandes actions, en pierre dans les pays de roches, en brique dans les pays d'alluvions.

Et précisément parce que cette plaine a trop de richesses, parce qu'elle fait pousser trop de familles, il y a dans tous ses districts, dans les meilleurs comme dans les pires, des hameaux, des bourgs, de grands quartiers de villes rongés par une misère qu'on ne trouve même pas dans les plus sombres quartiers des cités industrielles de l'Europe. Dans les régions triviales de cet « empire des Fleurs, » des millions d'hommes vivent dans l'ordure; ils sont vêtus de lambeaux, ils mangent des viandes infâmes, ils boivent un air fétide, une eau pourrie dans les fossés. Et avec tout cela, ces familles croissent vigoureusement, semblables aux légions déguenillées qui sortent des bouges irlandais. Qu'on laisse faire la Chine, elle couvrira le monde.

Le Hoang-ho finit dans un delta de plus de vingt-cinq millions d'hectares qui a rattaché à la côte ferme des monts isolés jadis en mer: les montagnes du Chan-toung au pied desquelles naquirent avant notre ère deux des grands sages de la Chine, dont nous avons latinisé les noms en Confucius et en Mencius. Cinquante mille années suffiront, paraît-il, au delta du Hoang-ho, qui grandit sans relâche, pour remblayer la mer Jaune tout entière, tant ce fleuve violent, qui doit son nom à des eaux jaunies par les particules terreuses, porte d'alluvions aux rivages

de la Chine centrale. Comme il écoule un bassin en grande partie argileux, c'est même une rivière de l'univers les plus gorgées de matières plastiques.

Une plaine de terre généreuse tellement vaste qu'on y taillerait près de quarante départements français, tremble sous la menace de ses débordements, car les digues dressées depuis bien des siècles par les Chinois contre les épanchements du fleuve ne résistent pas toujours à sa furie. Quand elles sont éventrées par la pression des eaux sauvages, le Hoang-ho se creuse des lits dans le terreau, et ces lits ont parfois une telle ampleur, qu'ils suffisent à la rivière quand elle est redevenue paisible. Le « fléau des enfants de Han, » le crève-cœur de la Chine, » a de la sorte porté diverses fois son cours inférieur et son embouchure tantôt vers le septentrion, tantôt vers le midi de l'île montagneuse qu'il a soudée au continent. Une de ses plus effroyables divagations, celle de l'an 1857, l'a rejeté bien loin au nord : au lieu de disparaître comme auparavant dans la mer Jaune, il s'engloutit maintenant dans le golfe de Pé-tchi-li, et le fond qu'il a délaissé est déjà soumis aux cultures. Cette dernière rébellion du Hoang-ho a été funeste à l'empire : en noyés, en gens emportés après l'inondation par la fièvre et la faim, elle lui a coûté, dit-on, plusieurs millions d'hommes. D'autre part, elle a agrandi la Chine en chassant au loin de nombreuses familles, dont beaucoup ont franchi la Grande Palissade et porté la charrue chinoise dans quelques-unes des vallées de la Mantchourie. Ce mouvement continuant tous les jours, à la suite de nouvelles excursions du fleuve, comme aussi à cause de l'inondation récente d'environ quatre millions d'hectares dans le Pé-tchi-li, près de Pékin, la Mantchourie devient rapidement un prolongement national de la Chine. On évalue à 186 millions d'hectares l'aire du bassin du Hoang-ho. Le débit moyen du fleuve serait de 4100 mètres cubes par seconde, le Rhône et le Rhin réunis; comme ses crues ont une puissance extraordinaire, la faiblesse de cette moyenne aurait

pour cause une indigence d'eau pendant la saison sèche. Mais encore faut-il s'entendre sur ce mot d'indigence, qui est tout de comparaison, car pour mille et mille fleuves, la pauvreté du Hoang-ho à l'heure où il est le plus pauvre, serait encore une grande richesse.

Le Yang-tsé-kiang, fleuve immense : son lac Mœris. Le Canal Impérial. — Nous traduisons le trimonosyllabe Yang-tsé-kiang par les mots de fleuve Bleu, et ces mots portent faux, car en amont de son entrée dans la grande plaine de Chine, le Yang-tsé roule de rapides eaux d'un vert magnifique, tandis que dans cette plaine même, il arrache à ses berges assez de terre pour devenir aussi laidement jaunâtre que puisse l'être un fleuve. Il paraît qu'on a grand tort de rendre Yang-tsé-kiang par fleuve Bleu : la traduction exacte est fleuve de la province, du pays de Yang. Les Chinois, d'ailleurs, le nomment le plus souvent Ta-kiang, le grand fleuve, ou simplement Kiang, le fleuve.

Le Yang-tsé-kiang se forme dans la montagneuse province de Yu-nan, au sein d'une gorge de grandiose allure, par la réunion de deux torrents énormes portant chacun un nom de trois monosyllabes : l'un s'appelle rivière au Sable d'Or, l'autre rivière à l'Eau Blanche. D'égale force, ils naissent au loin dans la Haute-Asie, aux pieds des monts Kouen-Loun. L'un des deux doit passer, déjà considérable, à peu de distance des sources du fleuve Jaune, et l'autre se cacher derrière les montagnes d'où descend notre Mékong. Des monts à la mer, le fleuve Bleu arrose une vallée d'une fertilité rare, même en Chine, et dont on tire trois, quatre, cinq récoltes par an ; la terre, bien arrosée, bien drainée, très-fumée, jamais lasse, y porte le mûrier par véritables forêts, le riz, le tabac, le coton jaune dont se fait le nankin, la canne à sucre, des fruits, des épices, du thé, l'assoupissant pavot d'opium, qui tend à remplacer en maint endroit les rizières depuis un traité qu'ont imposé les Anglais. Les villes de cent

mille à cinq cent mille habitants, ou même de cinq cent mille à un million, y sont presque réunies les unes aux autres par des cités moindres, des bourgs, des villages à l'infini; des millions d'hommes y vivent dans des bateaux, de la pêche ou des légumes de leurs jardins; et ces jardins eux-mêmes sont des radeaux de bambous portant quelques pelletées de vase arrachées au Yang-tsé-kiang.

Dans son trajet entre la montagne et la mer, le fleuve recueille les émissaires de deux grands lacs voisins de sa rive droite, le Toung-ting et le Po-yang.

Le Toung-ting n'est pas une petite mer dans la pierre, une coupe dans la montagne, un abîme d'eaux vertes ou bleues, mais une immense flaque d'eaux terreuses, sur laquelle gagnent incessamment les herbes, les joncs, les roseaux du marais : il est bordé de rives plates qui avancent ou reculent suivant la tombée des pluies, de même que les bancs de vase et les îles du lac grandissent au-dessus de la nappe ou s'effacent en partie sous elle : le Toung-Ting n'a que six pieds de profondeur en été, mais il monte et s'épand quand ses deux principaux tributaires, l'un venant de l'ouest, l'autre du sud, sont en haute crue, et lorsque dans sa grande exondance annuelle, le Yang-tsé-kiang lui-même, refoulant le déversoir, entre à contre-courant dans le lac et y dépose un peu de son inondation. Le Toung-ting est donc une sorte de lac Mœris, un régulateur du premier des deux Nils chinois. Le Po-yang, plus petit que le Toung-ting, lui ressemble beaucoup : il ne porte point ses eaux contre des caps montagneux, il reçoit de larges affluents, il gagne le Yang-tsé par un court déversoir.

Vers Nankin, à 350 kilomètres de la mer, commencent le flux et le reflux, puis le fleuve entre dans son delta, qui touche à celui du Hoang-ho; à son embouchure, il a sept lieues de large entre des rives effacées. Le Yang-tsé-kiang, d'un développement de 5000 kilomètres, est en longueur le quatrième cours d'eau de la Terre ; c'est le

sixième pour l'étendue du bassin ; pour le débit, il vient peut-être au second ou au troisième rang, après le fleuve des Amazones, avant ou après le Rio de la Plata, car à 1600 kilomètres du Pacifique, au-dessus du confluent de la rivière du lac Toung-ting, il roulerait aux basses eaux près de 13 000 mètres cubes d'eau par seconde, autant que le Nil ou le Rhône en grande crue. A l'embouchure, ce volume serait doublé (?). Ses débordements font presque autant de ravages que ceux du Hoang-ho : à Han-caou — pourtant il s'y étale en un lit immense — il monte à dix mètres au-dessus des eaux d'étiage. Les Chinois sont fiers de ce fleuve, ils l'appellent le Fils de l'Océan et la Ceinture de la Chine.

Comme le Hoang-ho, le Yang-tsé-kiang coupe le You-ho ou Canal Impérial, le premier du monde : sa longueur approche de 2 000 kilomètres, il a de 60 à 300 mètres de largeur, il porte des milliers de jonques ou vaisseaux chinois, des canots sans nombre, des hameaux de bateaux, des villes flottantes, et ses deux rives touchent à quelques-unes des principales cités de la Chine. Il rattache, ou plutôt il rattachait Pékin au centre de l'empire, en même temps qu'aux provinces du sud, où croît le riz, qui est le pain des Chinois. Mais aujourd'hui le You-ho n'est plus capable de mener une barque de son point de départ dans le midi à Tien-tsin, son port d'arrivée dans le nord. Les irruptions du fleuve Jaune en 1850 et en 1851 lui ont porté un coup terrible ; et maintenant, éventré çà et là par de larges brèches, çà et là visité par les sables, ici vidé, là comblé, négligé par la Chine qui se débat perpétuellement contre les brutalités de l'étranger et contre les hoquets de sa propre agonie, le Canal Impérial, encore très-animé sur certains trajets, a cessé d'être le grand chemin de la nation. Les canaux sont très-communs en Chine. Avec les rivières navigables, ils remplacent les chaussées, bien plus rares qu'en Europe.

Les Chinois, leur sagesse pratique, leur respect des ancêtres. — Les Chinois, nation formidable qui semble destinée à remplir une très-grande partie des deux mondes, tirent leur puissance, d'abord de leur nombre, puis de l'étendue et de la richesse peut-être sans pareille de leurs terres d'alluvion, enfin de leur esprit posé, patient, laborieux, ingénieux et pratique. L'Europe a plus inventé que la Chine et poussé plus loin ses découvertes, mais les Chinois l'ont de beaucoup précédée dans les métiers. Ils passent pour inimitables dans les travaux qui demandent une assiduité minutieuse : d'eux plus que de tout autre peuple on peut dire que le génie est une longue patience, mais encore faudrait-il que ce génie s'appuyât sur une méditation vaste, impossible à l'esprit de ces hommes. Nul peuple n'égale les « fils du Milieu » pour la conduite de la vie vers un seul but, l'argent, avec un seul moyen, le patient labeur. Sans l'opium qui enivre et le jeu qui serre à la gorge, rien ne pousserait les Chinois hors du sentier de la fortune.

Leur demander les vertus supérieures, la passion de l'étude, l'amour du vrai, l'avidité du beau, le renoncement, le dévouement, l'ardeur de mourir pour sauver ou pour vaincre, c'est trop exiger d'une race sans idéal. Vivre commodément, s'il se peut ; au besoin souffrir sans plainte et mourir sans murmure, le Chinois ne va point au delà : il n'a pas l'impatience d'esprit qui fait qu'en tout temps, en tout lieu, en tout essai, l'Européen veut aller plus loin, ce plus loin fût-il hors d'atteinte ou n'en approchât-on que par des sentiers pendus sur un gouffre.

Les Chinois remplacent l'élan de l'âme, l'enthousiasme, l'étude, par le culte des ancêtres. Ils ont une espèce de passion pour la mort, ou tout au moins ils s'occupent avec plaisir et longtemps à l'avance de leur sépulture : leur premier souci, c'est d'épargner l'argent d'une bière capitonnée; chez eux le cercueil, meuble d'apparat, s'étale à tous les yeux dans la maison, attendant celui qu'il doit dévorer. Quand la guerre, quand l'épidémie arrê-

tent les cérémonies funèbres, les cercueils s'assemblent sur le bord des routes, le mort dedans, jusqu'à des temps plus calmes. Hors de Chine, le Chinois brave tout, la haine sourde ou déclarée, l'injure, le trépas ; mais il a une faiblesse, une seule : s'il doit mourir chez l'étranger, il veut que sa misérable dépouille retourne à



Un Chinois de haut rang.

tout prix dans la patrie des Jaunes. En ce pays où la fécondité de l'homme répond à l'exubérance du sol, et où par cela même la mort fauche une moisson pressée, les cimetières couvrent de grands espaces ; et comme ils sont inviolables, que chaque défunt y a sa place pour des siècles, chacune de ces nécropoles rapproche

incessamment ses tombeaux des lits d'un autre dortoir des trépassés; les champs de pourriture finiraient par envahir toute la Chine, si l'avénement d'une nouvelle dynastie ne levait pas de temps à autre l'interdit qui protége les dernières demeures des admirateurs de Confucius. Quand une race nouvelle monte sur le trône, les sillons gagnent à leur tour sur les fosses, on cultive les vieux cimetières et l'on en fonde ailleurs de nouveaux, destinés à empiéter autour d'eux jusqu'à l'intronisation d'une autre famille, et quelquefois plus longtemps encore. Lorsque la dynastie régnante, celle des Mantchoux, s'empara du pouvoir, elle dut, pour complaire aux Chinois, s'engager à sauver les champs mortuaires des profanations de la charrue.

Au tendre respect de la mort s'allie une immense vénération pour les ascendants. La ville où s'est commis un parricide est rasée, et ne se rebâtit pas; les habitants se transportent ailleurs. On obéit strictement au père, comme celui-ci obéissait au grand-père, et en remontant toujours, on voue aux générations antiques la seule obéissance possible à l'égard des morts, le respect pour leurs idées, leurs erreurs et leurs lois.

Par suite de cette vénération pour le jadis, l'usuel, le convenu, l'officiel, le Chinois n'ose toucher à l'héritage des ancêtres, il n'augmente guère et perfectionne peu ses découvertes. Comme le castor, il travaille admirablement, mais il se répète; ses facultés d'imitation sont grandes, sa puissance d'invention semble éteinte.

L'émigration chinoise. Importance prodigieuse de cette race médiocre. — A l'emploi parfait de son sol et de ses eaux, à son industrie, à son commerce qui grandit tous les jours, la Chine doit son immense population, dont la croissance ne s'arrête pas, en dépit des maladies, des famines, de l'émigration montante, et, dit-on, de l'infanticide en grand. L'empire n'avait que 37 millions d'habitants en 1644; on en comptait déjà 142

millions en 1742, 268 millions en 1776, 362 millions en 1812, 415 millions en 1842. Aujourd'hui, on évalue le nombre des Chinois à 450 millions : des missionnaires russes l'estimaient il y a quinze ans à plus de 500 millions.

Ce ne sont point là les seuls Chinois à considérer. De la ruche bourdonnante s'envolent tous les ans, malgré les lois, malgré l'opinion, des essaims d'émigrants, principalement fournis par les deux provinces méridionales de Fou-kien et de Canton. Ces transfuges se ruent sur le Tonquin, dont ils finiront par faire une petite Chine, sur la Cochinchine et le royaume de Siam, où des villes sont plus chinoises que siamoises, sur les Philippines, où ils ont donné naissance à une race mélangée. A Java, à Sumatra, à Bornéo, dans les îles de la Sonde, aux Moluques, ils s'emparent de l'agriculture, des mines, de l'industrie, de la banque, du trafic. Singapore n'est ni malaise ni anglaise, elle est chinoise.

Les Chinois, passant la grande mer, se jettent aussi maintenant sur la Californie, où ils triomphent des Américains dans le commerce, les métiers et la culture maraîchère ; ils travaillent à moins, vendent moins cher, se contentent de moins ; ils sont plus assidus à leur tâche. L'Américain, l'Anglais, l'Irlandais, l'Allemand, le Canadien, le Français, donnent, a-t-on dit, de plus rudes coups de pioche, mais à la fin de la journée, le Chinois a pioché plus de fois. Dans les mines d'or abandonnées par le Blanc, le Jaune trouve encore la fortune, aussi chassera-t-on peut-être les Chinois des États-Unis comme de l'Australie, tant on craint de voir fléchir, à libre concurrence, le génie des Européens devant l'indomptable médiocrité des fils du Céleste Empire. Enfin, on les engage par bandes comme travailleurs des champs dans les colonies où les Nègres se reposent, par une espèce d'anéantissement, de trois cents ans de culture forcée : à Cuba, dans les Antilles, dans les Guyanes, au Pérou, dans les mers du Sud. Rien n'arrête l'envahissement. Un Chinois accourt ; il meurt, ou repart chargé d'or, dix Chinois le

remplacent; un Chinois, très-rarement, fait faillite, dix Chinois, cent Chinois deviennent riches. Le bien de leur



Chinois du peuple.

commerce veut-il qu'ils soient mahométans, ou chrétiens comme dans l'intolérante Manille? Ils se font l'un ou

l'autre pour revenir un jour en Chine avec l'argent du catholique ou du musulman. Maintenant que la loi chinoise permet aux femmes de quitter le pays, ce qu'elle défendait auparavant, des nations chinoises vont peut-être se créer dans la Malaisie, dans l'Amérique, dans les mers du Sud, et rien ne nous dit que les fils du Ciel ne raviront pas de vastes territoires à la barbarie des Malais, à l'indolence des Noirs, à la somnolence des Indiens, des Castillans et des Portugais.

La Chine tient donc à la fois son importance colossale, de sa population, qui est le tiers ou le quart de celle du Globe, et des foules qu'elle répand sur le monde torride. Elle tire aussi beaucoup de puissance de son unité de race, de langue et d'idées : toute la Chine est vraiment chinoise; ses provinces sont presque uniformément habitées par les mêmes hommes ayant à peu près la même face, le même caractère, les mêmes mœurs, le même respect pour les traditions des ancêtres, la même vénération pour l'empereur de Pékin. Une même littérature conventionnelle nourrit leur esprit, une même science fausse leur est enseignée par les mêmes faux savants; ils se pavanent des souvenirs de la même histoire : histoire qui s'écoule tellement en dehors de la vie générale du monde, histoire tellement concentrée dans la Chine, tellement hérissée de monosyllabes absurdes, qu'elle est sans intérêt pour nous.

Cet empire, pourtant, n'est pas de taille à terrasser le reste des hommes : il a le nombre, mais il lui manque le génie, et surtout le vrai courage. La Chine mît-elle sur pied dix millions de soldats, ce qu'elle ferait facilement, elle n'en serait pas moins d'une faiblesse ridicule sur terre et sur mer. Nulle nation ne montre plus clairement que d'une tourbe sans âme, sans ardeur, sans générosité, sans idéal, on ne peut tirer que des armées vaincues d'avance, si elles n'ont pas à leur tête quelque Annibal capable de triompher avec un ramassis de bataillons mercenaires. Il suffit de quelques Européens pour



Dames chinoises.

disperser l'élite des Chinois : non parce que ces gens-là sont mal armés, mal commandés, ou qu'ils craignent trop la mort, au contraire ils la méprisent, mais parce que ces « guerriers, » menés au feu par des généraux concussionnaires, ne défendent ni une patrie, ni une cause, ni une foi, ni un drapeau. Peuple sceptique, sans chaleur, terre à terre, les Chinois combattent ou par force, ou pour la paie, ou pour le pillage. Félicitons-nous de les voir aussi mous en bataille rangée qu'ils sont terribles dans la « concurrence vitale, » avec la pioche, l'outil ou le pinceau, qui est leur plume. Tout homme qui souhaite un avenir de quelque noblesse à la race mortelle doit demander le triomphe des Blancs, qu'ils soient Slaves, Anglais ou Latins, plutôt que celui de ces Jaunes laids de visage, médiocres d'esprit et de caractère. Quelle pauvre humanité que celle dont l'Athènes, la Rome, le Paris ou la Jérusalem, serait une ville à kiosques gardée par des dragons fantastiques!

Langue chinoise, la plus misérable du monde. Religion et morale. Avenir de la Chine. — L'idiome chinois, parlé par tant de millions d'hommes, se divise en plusieurs dialectes voisins les uns des autres, comme par exemple le français de l'espagnol ou de l'italien. De jour en jour, ces dialectes reculent devant l'idiome officiel du nord, la plus misérable des langues, jargon sans flexions, fait de monosyllabes, et si pauvre qu'un seul et même mot y prend cinq, dix et jusqu'à vingt ou trente acceptions suivant le geste, le ton, la position, l'accent. Souvent deux Chinois, ne se comprenant plus, sont forcés de recourir à leurs pinceaux pour arrêter par l'écriture l'idée qui échappe à la parole. Plus encore, ce triste langage est enchaîné par une écriture soi-disant figurative, qui ne figure plus rien, car les signes, d'abord grossièrement représentatifs, se sont embrouillés avec le temps et transformés en écheveaux de lignes rebelles à la meilleure mémoire. Il y a quarante-deux mille de ces signes, mais

un certain nombre, deux cent quatorze, ceux-ci tout à fait indispensables, peuvent être considérés comme racines. Avec quelques milliers de signes on se fait comprendre partout, mais vécût-on deux vies, on n'épuiserait pas en Chine la science de la lecture.

Les Chinois écrivent au pinceau, de haut en bas et de droite à gauche, le long de lignes verticales. Malgré l'indigence affreuse de l'idiome, la patience chinoise a élevé un vaste édifice littéraire : l'encyclopédie impériale, qui comprendra toutes les grandes œuvres de la nation, aura 160 000 volumes; 78 738 sont achevés.

Dans la classe élevée règne une morale pratique, tirée des ouvrages de Confucius, philosophe que les Chinois révèrent comme le plus grand des hommes, mais ce n'est que le conseiller prudent d'une race triviale. La classe inférieure professe le bouddhisme, sous le nom de religion de Fo, et les bouddhistes chinois se nombrent par centaines de millions : « La roue du monde tourne éternellement sur elle-même, et la splendeur de l'astre de Fo va toujours en augmentant. » Une morale terre à terre, et quelques superstitions, c'est au fond la vraie foi de ce peuple fait pour le raisonnement et non pour les élans de la foi. Chez les gens de loisir, la religion du philosophe Lao-tseu compte beaucoup d'adhérents : elle est pour plaire à l'esprit chinois, puisqu'elle recommande la pratique sage et modérée du bien-être : « Ris sans bruit, souffre en silence! »

Dans le nord, l'ouest et le sud-ouest, surtout dans les Alpes du Yu-nan, fendues par le Yang-tsé-kiang et le Mékong, vivent des musulmans fidèles à leur révélation. Ce ne sont point des Chinois, leurs traits plus nobles témoignent d'une autre origine : ils descendent de guerriers arabes appelés au huitième siècle par un empereur qui résidait à Si-ngan-fou, alors capitale, et qui se payèrent de leurs services en restant dans le pays. Ils reçurent ensuite parmi eux des négociants de leur race, et voici douze cents ans qu'ils gardent leur religion, et conser-

vent, malgré des mélanges, un type saillant, très-différent du visage plat des Chinois. Ils s'étaient séparés de l'empire, et avaient choisi pour capitale *Tali*, ville qui envoie les eaux de son lac au Mékong; mais à la suite d'une guerre faite de massacres, ils viennent de rentrer dans le giron de la Chine.

Les chrétiens, les juifs, les adorateurs du Feu, peu nombreux tous ensemble, persistent aussi dans leur culte. Au seizième siècle, au commencement du dix-septième, les pères Jésuites, les plus habiles des hommes, étaient en voie de conquérir la Chine au catholicisme: ils avaient converti des millions d'hommes quand leurs missions périrent; et maintenant à peine s'il y a dans l'empire quelques centaines de milliers de chrétiens, qui ne descendent point des familles converties par les Jésuites : ils sont dus au récent prosélytisme de missionnaires protestants ou catholiques, dont les prédications plaisent à peu de gens chez ce peuple sceptiquement raisonneur.

Le gouvernement chinois est un joug terriblement alourdi par l'imbécile infaillibilité, la paperasserie, le dol et les concussions d'une aristocratie de bureau dont les membres s'appellent mandarins. Pressée de nos jours au nord par les *Vo-lo-tsé*, — c'est ainsi que les Chinois, qui n'ont pas de *r*, et le remplacent par *l*, appellent les Russes : de même ils nomment les Français *Fa-lan-si*, et pour Christ, ils disent *Ki-li-si-tou-si !* — serrée au nord par la Russie, et à l'est, sur tous ses rivages, par les grandes nations maritimes, la Chine s'ouvre en ce moment à l'Europe, mais que peut donc craindre de nous une nation plus active que nous, plus sage que nous, et plus forte d'un tiers que tous les Européens ensemble? Indestructible au dedans, elle continuera à grandir au dehors par l'essaimage, remplaçant les vertus supérieures par le travail, la patience, la ruse et le nombre. « La goutte, dit le vers latin, perce le roc, non de force, mais elle tombe toujours. »



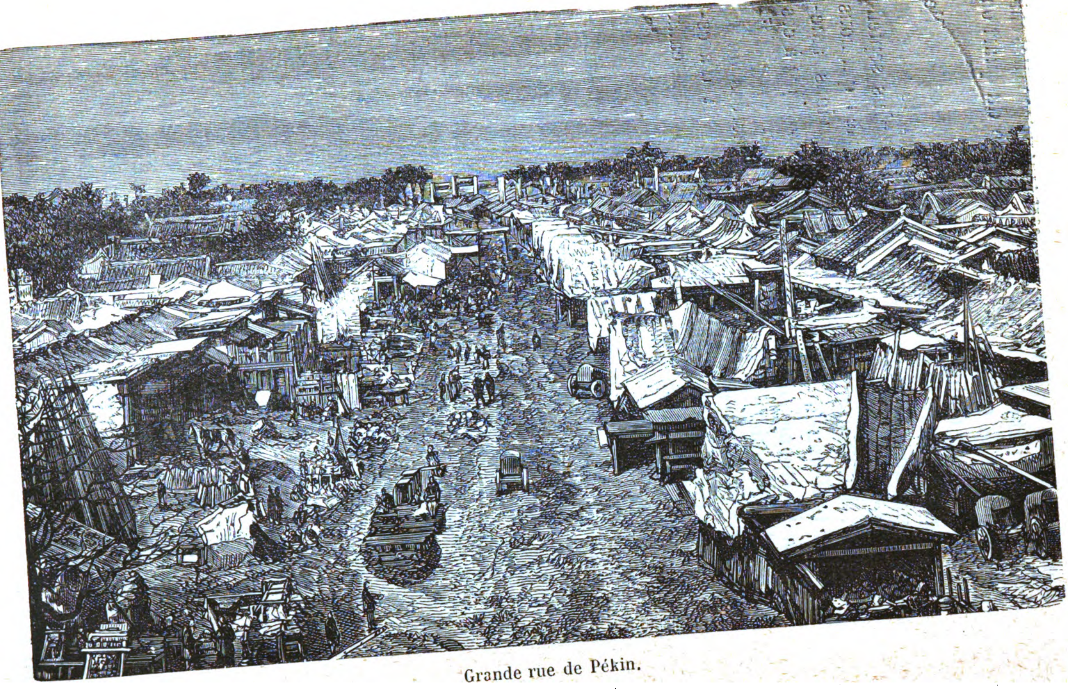
Pékin à l'horizon.

Villes. — On a coupé la Chine en dix-huit provinces divisées en *fou:* les fou se partagent en *tchou*, les tchou en *hien*. Les villes sont aussi fou, tchou, hien, selon qu'elles sont capitales d'un fou, d'un tchou, d'un hien.

L'empire Chinois tient évidemment le premier rang parmi tous les pays du monde pour le nombre des villes ayant plus de cent mille âmes avec ou sans leur banlieue.

Il a pour capitale, sinon pour cité la plus peuplée, *Pékin*, ville sans beauté, malgré des ponts de marbre et d'amples édifices. Pékin, dans la province de Pé-tchi-li, borde un sous-affluent de la mer Jaune, à 150 kilomètres du rivage océanien. Cette capitale en décadence, à laquelle on a donné deux, trois, quatre, cinq et jusqu'à dix millions d'habitants, n'en a que six cent mille à un million, ou peut-être douze à quinze cent mille, vivant moitié dans la ville impériale ou tatare, moitié dans la ville chinoise. Elle enferme de grands jardins, des espaces vagues, des palais énormes, des temples immenses bizarrement décorés. Les maisons de bois, coiffées de tuiles, n'ont qu'un étage. Ce nom de Pékin, l'opposé de Nankin, signifie la cour, la résidence du Nord, comme Nankin veut dire la cour, la résidence du Sud : il a été donné à la ville impériale du septentrion chinois par les gens de la Chine méridionale, dont le dialecte n'est point la langue officielle du pays du Milieu. Dans l'idiome normal, qui est justement celui de Pékin, le nom tout méridional de cette ville se traduit par *Pei-tsing*, qui a exactement la même valeur ; mais peu de citadins emploient ce mot, et il n'est pas plus familier aux campagnards des environs que celui de Lutèce aux villageois de Seine-et-Marne ou de Seine-et-Oise. Les deux noms réellement usités sont : en style administratif *Choung-tien-fou*, et en langage usuel *Tsing-tcheng*, la ville de la Résidence.

Toung-tchou, ville voisine de Pékin, n'aurait pas moins de 400 000 âmes; *Tien-tsin*, port animé, sur le Pei-ho, en aurait 500 000, ou même 900 000 : en réalité,



Grande rue de Pékin.

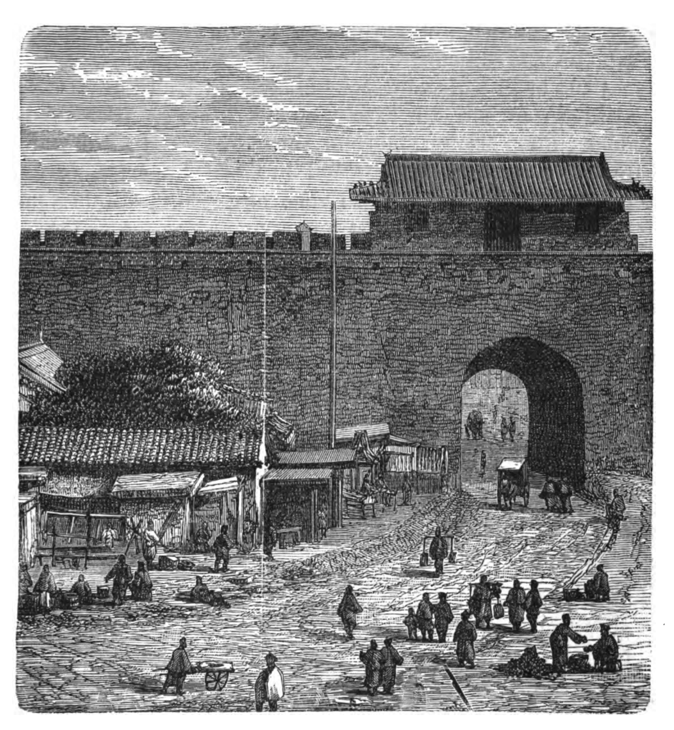
nous ignorons le vrai nombre des résidents des villes chinoises; il est telle cité dont le chiffre varie du quart ou du cinquième au tout.

Il y a bien au moins deux villes de plus de cent mille âmes dans la province de Chan-toung, qui le long du rivage suit au sud celle de Pé-tchi-li, la plus septentrionale de l'empire, mais ces villes n'ont rien qui nous intéresse. Le Chan-toung se compose d'alluvions amenées par le Hoang-ho autour de l'île devenue, grâce à ces apports, la chaîne continentale de Taï-chan. « Le Taï-chan est la première des cinq montagnes sacrées de la Chine; les collines qui l'entourent lui servent d'arcs-boutants : il est plein de sources qui jettent leurs eaux dans les abîmes, il rassemble les nuages, il verse les pluies dans la plaine. Son mérite l'égale au ciel; il vaut le ciel, c'est un maître bienveillant, un seigneur sacré. C'est le roi du monde : il préside aux naissances et aux morts, à la fortune et au malheur, à l'honneur et à l'infamie, au haut et au bas, au droit et au tordu. Il y a beaucoup de pics dans l'univers, mais de tout ce que le ciel éclaire, rien n'est digne d'être visité comme le Taï-chan. » Cette description, heureusement, est d'un Chinois.

Si le Chan-toung manque de villes curieuses, le Kiang-sou, province littorale au sud du Chan-toung, enferme trois cités dont les noms ont souvent frappé nos oreilles : Nankin, Sou-tchou-fou et Chang-haï, sans parler de *Hang-tchou* (350 000 hab.), et de *Tching-kiang* (150 000 hab.).

Nankin ou Cour du Sud, capitale de la Chine jusqu'en 1363, occupe le bord du fleuve Bleu. C'était encore, il y a de cela trente ans, l'une des premières cités de l'empire par ses manufactures, son commerce et sa foule d'hommes. Par sa position, par ses souvenirs surtout, elle était le centre national de la Chine, mais une armée de rebelles l'a renversée de fond en comble en 1853.

Sou-tchou-fou, « la Venise chinoise, » sur des îlots et sur le Canal Impérial, au milieu d'une mer de rizières, passe pour la reine du bon ton, la ville du luxe, de l'élégance, des amusements raffinés, des meilleurs théâtres,



Porte et intérieur de bastion.

du plus fin langage, du plus pur accent, des dames au plus petit pied : « Le ciel là-haut, sur terre Sou-tchou-fou. » Il y a 500 000 âmes, d'autres disent deux millions, dans ce « Paris » de la Chine, saccagé aussi par les rebelles.

Chang-haï, port profond, sur le jaune Whampou, près de l'embouchure du fleuve Bleu, devient de plus en plus une des premières places de commerce de l'univers, ce qu'elle doit au voisinage des grands districts à thé et à soie. Sur 275 000 habitants, elle renferme 7 200 hommes de race blanche, et parmi ces derniers 5 500 de langue anglaise, et seulement 400 Français.

Dans la province de Tché-kiang, qui continue la côte chinoise au sud du Kiang-sou, les grandes villes abondent : *Hang-tchou* (1 000 000 d'hab.), près du golfe du même nom, à l'extrémité sud du Canal Impérial, est un port plein de jonques ; en renom elle égale presque Nankin, pour les plaisirs c'est une seconde Sou-tchou-fou.

Chao-hing, une de ces cités dont peu d'Européens connaissent le nom, a pourtant 500 000 âmes entre murs, et peut-être 2 000 000 banlieue comprise : peu éloignée de Hang-tchou, elle avoisine le même golfe, mais sur la rive du sud, non sur la rive du nord.

Ning-po (400 000 hab.) fait un grand commerce : la mer qui borde son rivage bat les quatre cents îles de l'archipel des Chousan.

Le Fou-kien, la province littorale qui, avec celle de Quouang-toung (Canton) disperse presque tous les émigrants chinois qu'on rencontre en divers pays du monde, renferme autant de fortes villes que le Tché-kiang : *Tchang-tchou*, à quelque distance de la baie d'Amoy, aurait un million d'âmes, c'est-à-dire deux, trois et quatre fois plus que mainte orgueilleuse cité d'Europe ou d'Amérique.

Fou-tchou, sur une rivière qui non loin de là gagne la mer, contient 600 000 personnes : elle vend le meilleur thé noir, elle met en mer de nombreuses bandes d'émigrants ; après Chang-haï, c'est le port le plus animé de l'empire.

Amoy (300 000 hab.), sur une île proche du rivage, est également un port vivant et le lieu d'embarquement d'une grande foule de Chinois.



Amoy.

Deux places bien ignorées en Europe, *Lien-kong* et *Yong-ping*, ont : la première 300 000 résidents, la seconde 200 000.

Quouang-toung, en français Canton, sixième et dernière province côtière, a pour capitale *Canton*. A 100 kilomètres de la mer, sur la rivière des Perles, qui se jette dans le golfe où s'élèvent les îles de Hong-kong et de Macao, Canton compte un million d'âmes avec les habitants de dix mille bateaux à l'ancre sur le fleuve. Cette ville de commerce, le Chang-haï, le Pékin, le Sou-tchou-fou de la Chine du midi, perd de son animation depuis que Chang-haï a pris son grand essor. De même que la capitale de l'empire, elle comprend une ville tatare et une ville chinoise. Comme Fou-tchou, comme Amoy, comme Soua-tau, elle embarque beaucoup de Chinois pour les mers du Sud et l'Amérique. Jusqu'à ce jour l'exode chinoise n'a guère compris que les résidents des deux provinces, extraordinairement bondées d'hommes, où commandent Fou-tchou et Canton. Quant aux Chinois du nord, ils quittent moins le territoire national, et c'est dans la direction de la Grande Muraille ou de l'Amour qu'ils émigrent pour transformer la Mongolie et la Mantchourie en dépendances du royaume des Fleurs. A cinq ou six lieues de Canton, le Lofau, montagne sacrée, a 1 500 mètres de hauteur, et les Chinois lui donnent 36 000 pieds.

Fa-tchan, sur la même rivière des Perles, enferme 400 000 âmes; il y en a 200 000 à *Te-iné*, près de *Soua-tau*, port d'où s'en vont beaucoup d'émigrants.

En continuant à faire le tour de l'empire, mais non plus sur l'ourlet de la mer, la première province qu'on rencontre est le Kouang-si, limitrophe du Tonquin et parcouru dans toute sa longueur par le fleuve de Canton. Nous n'y connaissons pas de villes énormes comme le sont d'habitude les places chinoises, et la province qui suit, le Yu-nan, autrement dit le pays du haut Mékong et du haut Yang-tsé-kiang, n'a pas non plus de cités très-considérables. Autre est le Sé-tchouen, situé pour la plus

grande part entre le Yang-tsé-kiang et les montagnes neigeuses de l'Asie centrale : là se trouvent Tching-tou et Tchoung-king.

Tching-tou (800 000 hab.), dans la vallée d'un affluent du Yang-tsé-kiang, mérite peut-être le premier rang parmi les métropoles chinoises pour sa propreté, sa beauté, son élégance, la politesse et les goûts artistiques de ses habitants.

Tchoung-king, en amphithéâtre sur le fleuve Bleu, renferme au moins 250 000 âmes, peut-être 500 000 : on a parlé de 700 000, et même d'un million.

Il reste trois provinces frontières, toutes trois relevant presque entièrement du fleuve Jaune : le Kan-sou, qui est sans grande ville, le Chen-si, et le Chan-si, qui touche à la province de Pékin.

Si-ngan-fou, dans le Chen-si, fut longtemps la capitale de la Chine. En nombre rond, il y a un million de personnes dans cette ville bâtie sur le Wei-ho, grand affluent du fleuve Jaune.

La province de Chan-si, où naquit probablement la nation chinoise, est régie par une cité d'environ 250 000 âmes, *Taï-youan*, qui borde le Fuen-ho, tributaire du fleuve Jaune.

Des six provinces intérieures de l'empire, Ho-nan s'appuie au Hoang-ho, Hou-pé et Ngan-hoei au Yang-tsé-kiang, Kiang-si envoie presque toutes ses eaux au lac Po-yang, Hou-nan dirige les siennes vers le lac Toung-ting, enfin Quoueï-tchou appartient également au bassin du fleuve Bleu, rive droite. Quatre de ces provinces contiennent des lieux importants.

Dans le Ho-nan, *Kaï-foung* (150 000 hab.), sur le Hoang-ho, se trouve dans la « Touraine » chinoise, dans le « Jardin de l'empire. »

Dans le Hou-pé, centre de la Chine, au sein d'une plaine qui plus encore que celle de Kaï-foung est le jardin de l'empire, *Han-caou* (800 000 hab.), séparée de *Han-yang* (200 000 hab.) par une étroite rivière, fait face,

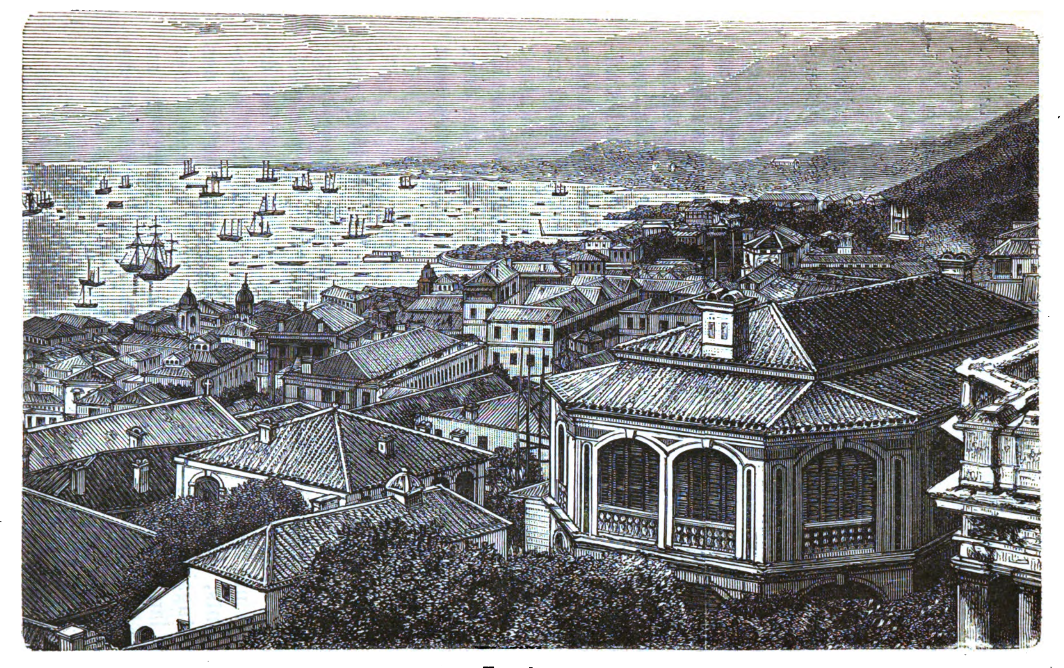
d'une rive à l'autre du fleuve Bleu, à *Ou-tchang* (500 000 hab.). Ces trois villes font un seul et même lieu de commerce, à mille kilomètres au-dessus de l'embouchure du fleuve. Avant les guerres civiles qui ont fait mourir des dizaines de millions d'hommes en Chine, au lieu d'un million et demi d'habitants comme aujourd'hui, elles avaient ensemble trois ou quatre millions de résidents, huit millions d'après le missionnaire Huc.

Dans le Hou-nan, la ville de *Siang-tan* contiendrait plus d'habitants que Vienne ou Berlin : on lui donne un million d'âmes. Elle est voisine d'un des plus grands affluents du lac Toung-ting.

Dans le Kiang-si, *Nan-tchang*, sur le principal affluent du lac Po-yang, vend les porcelaines fameuses que fabriquent les cinq cents fours de *King-té-ching*.

Iles chinoises : Formose, Haï-nan, Hong-kong. Macao. — Vis-à-vis des rivages d'Amoy, Formose, qu'isole de la côte ferme un canal de 150 à 200 kilomètres d'ampleur, s'appelle en chinois Taï-ouang. Elle couvre près de quatre millions d'hectares, avec une longueur d'environ 400 kilomètres, sur une largeur près de quatre fois moindre. Pour la beauté de son climat, de ses côtes, de ses monts, de ses bois, cette île reçut des marins portugais qui la reconnurent le nom lusitanien, en même temps que latin, de Formosa, *la Belle*. Et ce nom, elle l'a retenu en toute justice.

Des montagnes volcaniques dont les pics supérieurs s'élancent à près de 4 000 mètres divisent Formose en deux penchants : à l'ouest, le long d'un rivage bas, semé d'écueils et gâté de sables, vivent des Chinois venus du littoral d'en face et de la province de Canton. A l'est, sur la grande mer, les eaux sont très-profondes dès la rive, les monts surgissent abruptement du flot, souvent avec grandeur : aussi y a-t-il de ce côté fort peu de place pour



Hong-kong.

de vastes plaines, pour de vraies rivières. Ce versant et l'intérieur appartiennent aux Igorrotes, tribus sauvages qui semblent du même sang que les Négritos de Luçon. On estime qu'il y a trois millions d'habitants à Formose, et dans ce nombre 20 000 indigènes. La capitale, *Taï-ouang*, renferme 100 000 âmes.

Tout à fait au midi de la Chine, à l'entrée du golfe de Tonquin, vis-à-vis des côtes de l'Annam, Haï-nan ressemble à Formose par sa population, qui sur la rive est chinoise, et sauvage dans les monts. Dans le sud de l'île, ces monts sont granitiques et portent quelques cimes à deux mille cinq cents mètres; ailleurs on rencontre des volcans dont les foyers sont éteints. Sur les chaînes de l'intérieur, le pin chinois forme des forêts, en compagnie du cocotier qui ombrage aussi, avec le figuier banian, tous les vallons du littoral. Haï-nan ne vaut pas Formose : il y fait plus chaud, principalement dans le sud, garanti du nord par des bastions montagneux; le climat y est moins salubre; les typhons y sévissent ; enfin, sur une étendue à peine inférieure à l'aire de Formose, elle ne contient que deux millions et demi d'hommes, dont deux cinquièmes sont des Chinois, qui émigrent beaucoup.

Dans le golfe de Canton, les Anglais, depuis 1842, possèdent les 8 300 hectares de l'île montueuse de Hong-kong, chaude, insalubre en été. Quand l'Angleterre y prit pied, Hong-kong ne portait que quelques pauvres familles de pêcheurs chinois, et, en 1872, il y avait déjà 122 000 habitants, dont plusieurs milliers de Blancs, surtout des Portugais. *Victoria*, qui abrite à elle seule presque toutes les familles de l'île, est une place fort commerçante, au bord d'une rade sûre. Elle a fait grandement tort au trafic de l'île voisine, Macao, colonie portugaise de 3 100 hectares et de 100 000 habitants.

Mongolie chinoise. — Le voyageur qui de Pékin va vers le nord n'a fait que peu de chemin quand il arrive à la Grande Muraille où à la barrière de pieux à demi détruite qui continue le mur flanqué de tours. En franchissant cette barrière, il passe de la Chine propre dans la Mongolie chinoise.

La Mongolie chinoise diffère de la Mongolie propre en ce que les maîtres immémoriaux du sol, les Mongols, y reculent avec rapidité devant les cultivateurs chinois, tout orgueilleux qu'ils soient d'avoir pour chefs des princes qui prétendent descendre de Gengis-Khan. Tous ne sont plus nomades comme autrefois, beaucoup d'entre eux soignent maintenant le sol et peu à peu la mer des herbes diminue devant les cultures des Mongols, et surtout devant les champs méticuleusement soignés des Chinois. La vie errante aura bientôt disparu chez eux devant la civilisation des enfants de Han.

On dit beaucoup de mal des Mongols policés par la Chine : plus ils vivent près de la Grande Muraille, plus ils ont de Chinois chez eux ou dans leur voisinage, plus ils sont paresseux, lâches, fourbes, prêts à se vendre pour peu d'argent, plus aussi leur langue est salie par l'alliage chinois. Comme ils pratiquent le bouddhisme, le pays est rempli de couvents, de chapelles, de lieux de pèlerinage ; les prêtres et les moines fourmillent. La capitale, *Ché-hol*, s'élève dans le midi de la contrée, près de la Chine, non loin d'un fleuve qui tombe dans le golfe de Pé-tchi-li.

Mantchourie. — A l'ouest de la Mongolie chinoise, la Grande Palissade sert de limite officielle à la Mantchourie.

La Mantchourie s'étend sur 95 millions d'hectares, très-insuffisamment animés par trois ou quatre millions d'habitants ; le sol y est fertile, l'eau très-abondante,

le climat des plus salutaires. Pays non encore apprécié à la valeur de son avenir, elle tient sa renommée parmi nous de l'importance guerrière qu'eut autrefois son peuple. Les Mantchoux franchirent, il y a 235 ans, la Grande Muraille; ils imposèrent à la Chine une maison qui règne encore; mais bientôt les Chinois, plus redoutables dans la paix que dans la guerre, prirent, d'abord par familles, puis par bandes entières, le chemin de la Mantchourie, en qualité d'agriculteurs, d'ouvriers, de marchands, et presque tous ayant pour première patrie le Chantoung, la province où finit le fleuve Jaune. Et aujourd'hui, à mesure que les Chinois arrivent par le sud, les Mantchoux s'en vont au nord.

Déjà les Chinois prépondèrent en Mantchourie, non seulement par leur esprit de ruse, leur vie laborieuse, la supériorité de leur travail et de leur richesse, mais aussi par leur nombre, et les immigrants aidant, ils ne tarderont pas à noyer complétement les Mantchoux, dont déjà l'idiome plie devant la grande langue littéraire de la Chine. Cette contrée, double de la France ou fort peu s'en faut, ne pouvait rester plus longtemps vide à côté de l'empire aux quatre ou cinq cents millions d'hommes: fût-elle fiévreuse, elle ne les chasserait pas; saine comme elle est, de climat dur, mais vivifiant, elle les attire; et si la Russie avait longtemps retardé son annexion du bas Amour, la terre chinoise avec ses *fou*, ses *tchou*, ses *hien*, se serait étendue jusqu'aux bouleaux d'Okhotsk. Mais puisque la terre de l'Amour a maintenant deux maîtres, c'est là, dans la Mantchourie du nord, que se rencontreront le mieux les Blancs et les Jaunes, là que s'observeront de plus près les paysans des deux maîtresses branches de la race humaine. Partout ailleurs en Chine, l'Europe n'oppose que filou de visage blanc à filou de face jaune, spéculateur à spéculateur, acheteur à marchand.

La Mantchourie méridionale, celle qu'a le plus envahie l'élément nouveau, relève en partie du bassin du Sira-mouren ou Liau-ho, tributaire du golfe

de Pé-tchi-li : on vient d'en faire une dix-neuvième province de l'État, le Ching-king. Sa grande ville, *Moukden* (150 000 hab.), est le Saint-Denis des empereurs de Pékin.

La Mantchourie septentrionale incline ses nombreuses rivières vers le Soungari, très-grand cours d'eau que les Mantchoux tiennent pour la branche mère de l'Amour, et en effet, quand ces deux rivaux s'atteignent, le limpide Amour est plus faible, à simple vue, que le bourbeux Soungari : celui-ci, sous ce climat très-froid, descend de montagnes trop hautes pour que la neige en abandonne tous les sommets en été, aussi leur fière chaîne se nomme-t-elle Chan-a-lin, les Longs Monts Blancs ; leurs forêts, qui dérobent les cavernes du tigre, de la panthère et de l'ours noir, envoient torrent sur torrent au Soungari, si bien que cette rivière, peu éloignée encore de ses sources, a déjà 250 à 300 mètres de largeur devant le chef-lieu de la contrée, *Ghirin*, ville de 120 000 âmes, bâtie dans une admirable situation.

Les Chinois ont aussi la majorité dans la Mantchourie du nord ; leur nombre y augmente et leur langue y étouffe la langue des Mantchoux, idiome cependant bien supérieur au lamentable jargon de la Chine : remarquable par sa douceur, il n'admet jamais deux consonnes de suite, quand même l'une d'elles est une liquide. Les Mantchoux, gens de la confession bouddhiste, ont un tempérament robuste, un caractère honnête, et mènent une vie paisible.

Corée. — La Corée, presqu'île de 24 millions d'hectares, c'est-à-dire valant près d'une demi-France, enferme peut-être dix millions d'habitants. On soupçonne fortement les Russes de convoiter cette péninsule attachée à la Mantchourie comme un bec d'oiseau de proie.

La Corée se recourbe entre la mer Jaune et la mer du

Japon. Si elle ne s'allongeait pas sous des climats très-froids pour une latitude égale au nord à celle de la Provence, au sud à celle de l'Algérie, tout en elle rappellerait l'Italie sans la Corse, la Sardaigne et la Sicile : sa forme, sa direction, son prolongement dans une mer intérieure; sa latitude ; sa séparation en deux bassins hachés par de petits fleuves côtiers, celui de l'ouest le plus large des deux; l'élévation sur son axe d'une haute chaîne de montagnes analogue aux Apennins. Mais le voisinage des frimas de la Sibérie orientale, plus puissants que toutes les glaces des Alpes, froidit notablement la température de cette péninsule, et la Corée n'a pas le ciel de San-Remo, de Naples ou de Palerme. Le climat, d'ailleurs, y est plus doux que dans la Mantchourie et la Chine septentrionale; l'hiver n'y a pas la même brutalité, la mousson du sud-ouest y conduit des pluies bienfaisantes.

Sur le littoral qui regarde la mer Jaune, et le long duquel la marée monte à de grandes hauteurs, il y a moins de bons ports que sur le rivage tourné vers la mer du Japon. En avant de cette côte, les archipels de petites îles sont si touffus que le despote coréen, tributaire de la Chine, s'appelle complaisamment le Roi des Dix Mille Iles. La seule montagne dont on sache à peu près l'altitude n'a pas tout à fait 2500 mètres, mais on présume que des pics sensiblement supérieurs s'élèvent entre le 40e et le 42e degré. Le Va-lou-kiang, fleuve principal, vient du revers méridional d'une chaîne dont le penchant septentrional épanche ses eaux dans le Soungari : c'est une rivière abondante, ainsi que le Tou-moun, qui a trois cents mètres de largeur.

Les Coréens, nation à part, ont reçu beaucoup d'éléments chinois, japonais et mantchoux. Ils professent le bouddhisme et usent d'une langue différente de la langue de Pékin, mais écrite avec les mêmes caractères et fortement influencée par elle. La capitale a deux noms, un nom coréen : *Séoul*, et un nom chinois : *King-i-tao*.

Mongolie. Le Cobi ou Chamo. — La Mongolie (338 millions d'hectares, 2 millions d'habitants) n'est point soumise à la Chine, mais seulement alliée. Redoutés par le peuple du Céleste Empire, les Mongols, ces descendants des terribles compagnons de Gengis-Khan, considèrent, il est vrai, l'empereur chinois comme leur chef; ils lui en-



Coréens.

voient tous les ans un tribut, mais ce qu'ils offrent au fils du Ciel ne vaut point les cadeaux qu'ils reçoivent en échange. Avec le temps, grâce au bouddhisme, grâce aussi à la modération de la Chine, à la supériorité pratique et à l'exemple des Chinois, cette race de cavaliers maraudeurs qui couvrit l'Asie de lacs de sang et reçut les am-

bassadeurs des plus grands rois dans Karakoroum, a fait place à une nation de bons pères de famille, de bergers pacifiques et même lâches, d'hommes paresseux de corps et d'esprit, en même temps que de chevaucheurs indésarçonnables, endurcis contre le froid, contre le chaud, contre la soif, contre la faim et contre la fatigue, sauf toutefois celle de la marche, comme il convient à des gens de cheval. Au fond, les Mongols n'ont gardé de leur passé de carnage que leur organisation militaire, leurs khans ou chefs, leurs aïmaks ou tribus divisées en 49 clans ou bannières.

Les Mongols, bouddhistes très-fervents, ont pour langues sacrées le tibétain et le pali, et leur langue nationale ne se rapporte pas au chinois. Toutefois, dans l'obscur lointain du passé, ces bergers logés sous des tentes de feutre ne firent peut-être qu'un seul et même peuple avec les ancêtres des hommes qui labourent maintenant les rives du fleuve Bleu, car le visage du Chinois est bien, avec quelques nuances, le visage du Mongol.

Les Mongols Khalkhas habitent le nord, les hautes vallées où murmurent les premières eaux de l'Iéniseï, des tributaires du Baïkal et de l'Amour. Là végète *Ourga* (30 000 hab.), pauvre et surtout tranquille, comparée à ce que fut sans doute, il y a six cents ans, *Karakoroum*, la résidence de Gengis-Khan : le site précis de Karakoroum nous échappe, tellement cette capitale d'un des plus grands bouchers de l'histoire a laissé peu de traces de sa gloire d'un moment au sein de ces steppes oublieux. Ourga, qui n'est qu'à 250 kilomètres de la frontière russe, occupe la berge d'un affluent de la Sélenga, branche supérieure de l'Angara (Iéniseï). Elle est séparée des domaines slaves par un désert de pâturages nus, mais ruisselants d'eau, terre d'avenir que les *Vo-lo-tsé* ne laisseront pas aux Mongols.

Les Mongols Tcharras errent dans l'horrible Cobi ou Chamo, l'un des saharas de l'Asie, mais un sahara où il gèle pendant une partie de l'année, ce plateau se trouvant



Le désert de Cobi.

entre huit cents et quinze cents mètres au-dessus des mers, aux latitudes de la France, dans un air à longues sécheresses ; or, sous un climat sans pluie, un sol, même généreux, durcit comme la roche. Par places, le chameau à deux bosses du Mongol, son cheval, sa vache, y broutent un misérable gazon, près de quelque lit de ruisseau vide ou de quelque flaque d'eau salée, reste de ce qui fut peut-être un large lac d'eau pure ; mais les grandes plantes manquent si bien que dans toute la traversée de ce désert, d'Ourga jusqu'à la Grande Muraille, route fort suivie malgré la rudesse des plateaux qu'elle sillonne, il n'y a que cinq arbres, pas un de plus, sur huit cents kilomètres. Quels rejetons des forêts pourraient dresser leur dôme ou leur pyramide avant d'être mille fois tordus, ébranchés ou cassés, sous un ciel dont les vents ont la force d'arracher du sol des plantes si basses qu'ils les saisissent à peine, absinthes et armoises qu'ils chassent ensuite en valse effrénée sur le dur plancher des steppes !

Des aïmaks mongols parcourent aussi les plateaux tourmentés dont une dépression enferme les 350 000 hectares du Koukou : dépression comme en peut offrir la Coupole du Monde, car elle se trouve à 3 250 mètres d'altitude, la hauteur des plus nobles Pyrénées. Cette nappe aux rives plates, tantôt flot salé, tantôt bloc glacé, dont le nom mongol veut dire lac Bleu, et le nom chinois mer Bleue, n'est pas très-éloignée de la rive gauche du fleuve Jaune. Elle n'a pas d'émissaire, et cependant des monts neigeux lui envoient leurs torrents. D'autres aïmaks errent dans les plaines élevées où le fleuve Jaune et le fleuve Bleu se forment au pied du Kouen-Loun.

Le Tibet, plateau le plus haut du monde. Les Tibétains. Le Lamanisme. ibet (169 millions d'hec-

tares, 6 millions d'habitants) est resserré entre le Kouen-Loun, l'Himâlaya et le Karakoroum. Ayant dans l'intérieur ou à la frontière les plus hautes chaînes du monde, il possède aussi les plus hautes vallées (3 200 à 4 800 mètres) : celle de l'Indus naissant, et celle du Yarou, qu'on sait être le Brahmapoutre supérieur. Nés dans le voisinage l'un de l'autre, ces grands fleuves se fuient aussitôt ; l'un s'en va vers l'ouest, l'autre vers l'est, et tous les deux descendent dans l'Inde, aussi brûlante que sont glacés les plateaux tibétains.

L'habitation la plus élevée de la Terre est le couvent tibétain de Hanlé, à 4565 mètres, presque le Mont-Blanc, et plus que Notre-Dame sur l'orgueilleux pilier du Cervin. Il y a même dans ce pays une mine de sel à 6 600 mètres, à deux fois la hauteur des Pyrénées, ou si l'on veut dans la région de l'air que toucheraient à peine le Mézenc ou le Cantal empilés sur le Mont-Blanc. Le Tibétain peut rire de l'Auvergnat qui n'imagine rien d'aussi grand que Dôme sur Dôme. L'homme seul, et parmi les animaux la brebis, peuvent monter aussi haut, et cette dernière n'y porte que des charges de trois à dix kilogrammes. Cette mine unique au monde se trouve sur le plateau de Laché, entre Ladak et Digarchi.

Des trois vertèbres montagneuses du Tibet, la moins élevée semble être le Kouen-Loun, où l'on n'a pas vu de pic au-dessus de 6 710 mètres ; la plus haute en moyenne est le Karakoroum, mais les premiers pics du Globe s'élancent de l'Himâlaya. Le Dapsang, dans le Karakoroum, a 8 619 mètres, le Diamar et le Machabroum en ont 8 000, le Jang Ninjinthangla 7 600 : celui-ci regarde pendant six à sept mois de l'année une plaine de glaces, qui pendant les cinq à six mois qui suivent devient un lac d'eau salée, le Tengri, appelé aussi Namtcho, c'est-à-dire Céleste, sans doute à cause de sa hauteur de plus de 4600 mètres au-dessus des mers : le Tengri, nappe sacrée visitée par de nombreux pèlerins, a des cloîtres bouddhistes dans ses îles et sur son rivage, mais pas un

bourg, pas un hameau qui cultive, fabrique ou trafique.

Sur les deux fleuves, autour du lac sacré de Palté, anneau d'eaux bleues avec une grande île au centre, et surtout autour du Tengri, le climat est glacial, par suite de l'altitude, et désastreusement sec, parce que les monts du sud arrêtent la course des pluies; aussi y a-t-il peu de régions aussi arides que le Tibet. Heureusement que le soleil du trentième degré de latitude brille avec chaleur : il fait revivre un sol mort sous la neige et la glace de six mois d'hiver, et par lui le Tibet a des grains, des fruits, des pâturages pour ses animaux domestiques à longs poils.

Les Tibètains appellent leur pays Bod, et eux-mêmes Bodhias. C'est un peuple polyandre, ni hindou ni chinois, mais plus rapproché des Chinois que des Hindous par la face, les mœurs et la langue (et ce qu'on peut démêler de tibétain dans le visage d'innombrables Hindous vient évidemment d'antiques mouvements de peuples qui, du froid Tibet, portèrent des conquérants jaunes dans les plaines enflammées de l'Inde, alors parcourues par des tribus noires). Convertis au bouddhisme, il y aura bientôt treize cents ans, les Tibétains, qui n'étaient auparavant que d'obscurs barbares, reçurent, en même temps que la doctrine de Çakyamouni, tout ce que les missionnaires de la foi nouvelle apportaient avec eux de science, de civilisation, de politesse au sein de ces lugubres plateaux. Ils demeurèrent les plus fanatiques adhérents de la doctrine du Bouddha, qui de chez eux fit la conquête de la Haute Asie, mais qui ne garda point la pureté qu'elle avait lorsqu'elle leur fut enseignée : de telle sorte qu'aujourd'hui le Tibet est le séminaire, le sanctuaire d'une religion qui, bouddhiste au fond, a pris une forme nouvelle, avec le nom nouveau de dalaïsme ou lamanisme.

Le tibétain, le plus agglutinant des idiomes monosylla-

biques, est une de ces langues importantes que certaines circonstances ont répandues au delà des frontières du peuple chez lequel elles sont nées. Elle n'a dû sa diffusion hors du Tibet ni à l'épée comme le latin, ni au glaive et à la religion à la fois comme l'arabe, ni au commerce et à la colonisation comme l'anglais, ni à l'éclat des lettres comme le français ou le persan, mais uniquement aux progrès que le lamanisme a faits dans l'Asie Centrale et dans les plaines du Nord. Et maintenant elle est connue en Mongolie, en Mantchourie, en Sibérie, et jusque chez les Kalmouks des bords de la Volga, par un grand nombre des prêtres et des cloîtrés qui fourmillent dans les pays du bouddhisme dalaïque.

Il y a bien au Tibet, sans compter les chapelles, trois mille temples et monastères, autels et séjours d'une centaine de milliers de lamas composant l'aristocratie et le gouvernement. De ces prêtres, les uns, appelés les Calottes Jaunes, sont des célibataires; les autres, les Calottes Rouges, se marient si bon leur semble. Tous ont également à la bouche l'éternel *Om mani padmê haun !*, la prière du monde que le plus de lèvres murmurent. Ni eux, ni les innombrables moines et moinesses de cette religion, ni ses plus subtils docteurs, ni, à plus forte raison, le menu peuple des laïques, pas un Tibétain, pas un bouddhiste, ne comprend ce « cri de l'âme. » Qu'y a-t-il sous de vieux mots sanscrits qui se traduisent en langue vulgaire par ces énigmatiques paroles : Dieu ! Le joyau dans le lotus! Amen?

Lhassa (50 000 hab.), capitale du Tibet et Rome du bouddhisme, est bâtie à 3566 mètres d'altitude, sur un affluent de gauche du Yarou. Là réside le bouddha fait chair, le dalaï-lama, dans une colossale demeure, ensemble de temples et de palais vulgaires. Ce pontife, dont le nom signifie prêtre de l'Océan, ce qu'on rend également par mer de Sagesse, est le chef des ecclésiastiques non mariés. Un autre grand prélat, moins puissant territorialement et pécuniairement que le dalaï-lama,

mais son égal en sainteté, le chef des Calottes Rouges ou prêtres mariés, le bogdo-lama, le « plus excellent des joyaux du Panchan Rimbochi, » a son habitation dans une ville à laquelle on accorde également 50 000 âmes : *Digarchi* ou Chigatzé, qui s'appelle aussi Tachi-Loumpo, sur un tributaire de droite du Yarou.

JAPON

L'archipel Japonais. Nippon et le Foudji-yama. Volcans japonais. — En face du delta du fleuve Bleu et du fleuve Jaune, de la Corée, du littoral mantchoux que la Chine a cédé à la Russie, cinq grandes îles et trois mille cinq cents à quatre mille petites forment l'archipel Japonais ou Japon.

Des cinq grandes îles, celle du nord, montueuse, fort étroite et fort allongée, Saghalien, vient de disparaître dans l'empire Russe. Les traités n'en avaient point absolument disposé de la sorte : d'après eux, la moitié seulement de Saghalien appartenait au tsar et le mikado commandait à l'autre moitié ; ou plutôt l'île était encore indivise entre les deux potentats. Mais l'un des deux est le pot de fer, l'autre le pot de terre, et le Japon, qui ne craindrait pas d'attaquer la Chine, quinze fois plus peuplée que lui, n'aurait sans doute jamais osé réclamer impérieusement la moitié de ce domaine, comme aussi la Russie ne l'aurait jamais offerte ; et les Japonais ont eu la sagesse d'abandonner leurs droits sur Saghalien moyennant la cession de l'archipel des Kouriles.

Depuis que le Japon a perdu Saghalien, il n'a plus que 40 millions d'hectares, l'étendue de 65 à 66 de nos départements, et une population tour à tour évaluée à 18, à 25,

à 30 et même à 40 millions d'hommes, et définitivement fixée par un dénombrement récent à un peu plus de 33 millions. Mais ce recensement est-il exempt de faute?

Les îles japonaises, rangées en arc de cercle, enferment la mer intérieure du Japon, dangereuse par ses brusques tourmentes, ses écueils, ses bancs et ses coraux.



Le Foudji-yama.

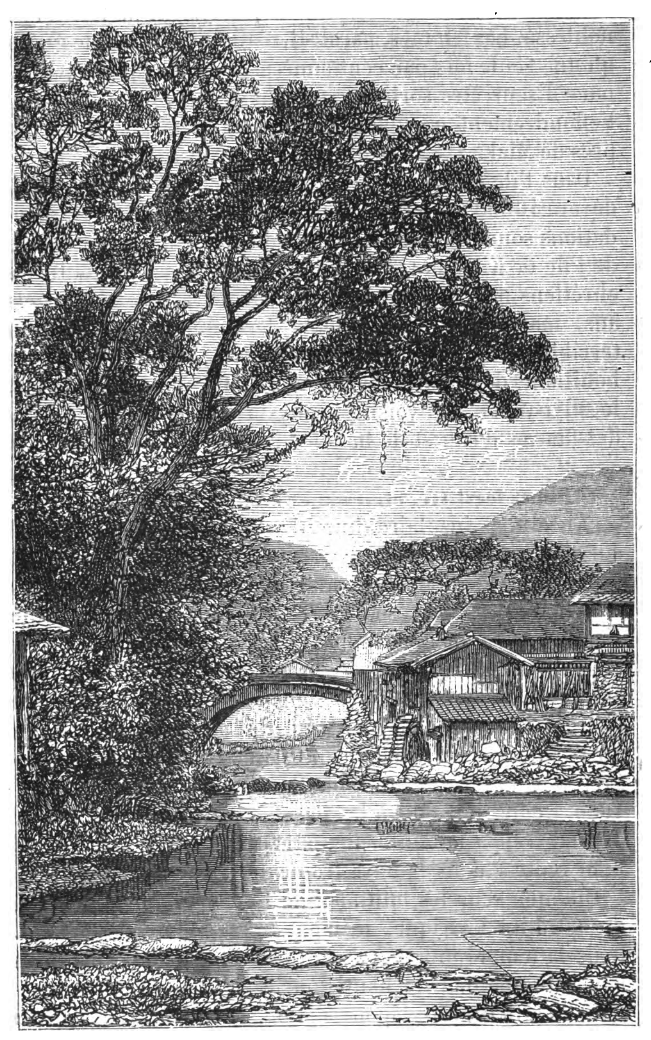
On en sort, au sud, par le détroit de Corée, encombré d'îles, dont l'une, Tsou-sima, a tenté, par sa situation favorable et ses ports, les Russes qui s'y étaient installés par fraude, mais ils ont dû l'abandonner. L'issue septentrionale est la passe de Tarakaï, ou manche de Tatarie, si étroite qu'on la nia longtemps et que l'île isolée par

elle du continent, Saghalien, passait pour une péninsule. A l'est, enfin, on débouche sur la haute mer par des canaux ouverts entre les grandes îles.

A partir du midi, par où vinrent les envahisseurs qui policèrent les indigènes de l'archipel, les îles du Japon se suivent ainsi : les **Liou-Khiou** avec 700 000 hectares, 250 000 habitants, Japonais bouddhistes mélangés de Chinois ; **Kiousiou**, grande de 4 millions d'hectares ; **Sikok**, vaste de 2 millions ; **Nippon**, aussi appelée Niphon ou Japon, qui a 23 à 24 millions d'hectares, **Yéso** ou Matsmaï, qui en a 9 millions, enfin les **Kourilles**.

Toutes ces îles, de la moindre à la majeure, portent des montagnes, dont plusieurs trop hautes pour jamais perdre la couronne de leurs neiges, excepté cependant quand bouillent les chaudières de ces *sima* ou de ces *yama* presque tous volcaniques : alors. du fond de la cuve, par tension continue ou par efforts de saccade, des roches liquides montent en bouillons ardents jusqu'à la gueule du volcan, puis tombent des bords de la coupe en rivière enflammée, et fondent en quelques instants l'éternel hiver des névés.

Le plus haut des monts japonais, le noble Foudji-yama (3729 mètres), se lève dans Nippon, non loin du rivage méridional de cette première terre de l'archipel Japonais. Aucune contrée du monde ne dresse un pic de plus fière allure que ce cône merveilleusement régulier, mont sacré du peuple de ces îles. Aussi a-t-il reçu de ses admirateurs et de ses adorateurs le nom de Montagne sans pareille s'il est vrai qu'il faut traduire ainsi les mots de Foudji-yama (littéralement : *Montagne pas deux*), que d'autres expliquent par Mont du Bonheur. De sa tête on voit treize provinces. Son cratère, silencieux depuis 1707, a trois kilomètres de tour et une profondeur d'environ 200 mètres. Aux temps du « vieux Japon, » séparés de nous par quelques années à peine, une barrière entourait cette sainte montagne et s'ouvrait par quatre portes, chacune donnant sur une avenue bordée de temples, de couvents, de sanc-



Site japonais.

tuaires et d'hôtels dont les maîtres étaient de très-haute noblesse. Les femmes, paraît-il, n'avaient le droit de gravir qu'une seule fois par cent années ce volcan que les Japonais disent être sorti du sol dans la convulsion où se fit l'effondrement occupé maintenant par le lac de Mitsou, près de Miako (285 ans avant notre ère).

Dans l'île de Sikok, le Tsana-yama, qui fume encore, dévora 40000 vies dans un désastre fait d'éruptions, d'inondations soudaines et de tremblements de terre. Un volcan de l'île de Kiousiou, l'Unsen, dont le cratère engloutit les chrétiens précipités dans son gouffre il y a trois cents ans, marqua la fin du siècle dernier par une éruption terrible : son sommet craqua dans les airs, des fleuves bouillants descendirent du cratère, et peu de temps après, le Miyi-yama, son voisin, asphyxia 53000 Japonais dans des fleuves d'eau et de boue.

Climat, fertilité, charme extrême, beauté du Japon. — Un climat insulaire, humide, tempéré, salubre, étend sur l'archipel entier son influence qui adoucit et modère. Ainsi que l'Europe occidentale, le Japon a le bonheur d'être frôlé, sauf Yéso, par un « courant du Golfe, » le Kouro-sivo, que nous appelons courant de Tessan, du nom du marin qui en reconnut l'existence. Kouro-sivo signifie en japonais le Torrent Noir ; ses eaux sont, en effet, d'un bleu sombre. Venu des régions équatoriales du Pacifique, il l'emporte en chaleur de six à sept degrés sur la mer dans laquelle il coule au travers de Yédo. Quand il a quitté les parages de Nippon, il incline à l'est, frappe la Californie, puis prend le chemin du sud pour rentrer dans la cuve tropicale.

Quoique sous les latitudes de l'Europe méridionale et du nord de l'Afrique, le Japon n'est point très-chaud, mais la température y a bien plus de douceur, bien plus d'égalité que dans la Mantchourie et la Chine septentrionale. D'ailleurs, le Japon, s'allongeant dans la direction du nord au midi, change de climat sous ses diverses la-

titudes : Yéso, pays renfrogné, que ne chauffe pas le Kouro-sivo, que froidit le vent des terres, rappelle l'Écosse par son climat, ses arbres résineux, sa mer poissonneuse, ses rivières où le saumon joue dans l'eau transparente entre des rives de basalte; comme l'Écosse a dans le Tay le plus abondant torrent de l'archipel Breton, Yéso possède le maître fleuve du Japon, l'Ichikari, qu'un lit étroit dans la roche volcanique irrite soixante-treize fois en rapides. Plus au sud, le thé, le coton, réussissent dans Nippon, terre privilégiée où les pluies estivales créent une végétation brillante; Kiousiou donne l'orange et la banane; les Liou-Khiou la canne à sucre. Et le climat du Japon ne se modifie pas seulement à mesure qu'on marche du nord au sud, il varie aussi singulièrement, mais cette fois en devenant mauvais, quand on passe du versant oriental, réchauffé par les haleines du Kouro-sivo, au versant occidental, qu'affligent et glacent les vents continentaux.

Le sol, fait en maints districts de roches volcaniques délitées, exubère partout où les Japonais en prennent soin, or ces insulaires ne sont pas hommes à perdre un pouce de terrain; ils travaillent la montagne en terrasses aussi haut qu'ils peuvent piocher. La terre leur prodigue les arbres, les fruits, le riz, les légumes; la bonté du climat, les pluies fréquentes, l'eau prise aux torrents, viennent en aide à la fécondité naturelle, et le Japon est un immense parterre, un verger mêlé de forêts, de lacs et de roches rougeâtres. Les marins, les soldats, les touristes et les marchands européens qui ont fait le tour de ces îles, qui ont vu leurs plages frangées, leurs ravissantes campagnes, et dans le fond le sévère profil des monts et les pyramides gracieuses des volcans, ont voué au Japon un ardent souvenir. C'est là, disent-ils, que tout s'harmonise et s'unit en merveilleux tableaux, principalement sur les rivages du Souvo-nada, autrement dit du grand lac marin à trois passes compris entre Nippon, Sikok et Kiousiou.

Les Japonais, leur langue, leurs religions, leur rapide abjuration du passé. — Les Japonais se disent issus du croisement de gens arrivés des Kouriles avec un peuple autochthone, parent des indigènes de Formose; mais il y a lieu de croire que la race indigène dont ils descendent est celle des Aïnos, et il est possible que les envahisseurs qui modelèrent ces Aïnos aient été des Malais; il y a de nombreux traits communs entre les Malais et les enfants du Japon : corps, tête, taille, teint, expression du visage, qualités, défauts, semblent témoigner d'une parenté proche entre ces deux familles de la plèbe mortelle. Les Japonais repoussent fièrement toute idée de filiation chinoise, toutefois ils ont évidemment subi des infusions plus ou moins abondantes, plus ou moins répétées de sang sinique, et leurs traits ne le démentent point : de figure plate, de taille peu élevée, glabres comme les fils de Han, ils sont laids, toutes exceptions à part, mais leurs jeunes filles ont presque toujours une adorable gentillesse.

Comparés aux innombrables sujets du populeux Empire, les Japonais ont droit au premier rang. Ils sont aussi habiles à tirer parti de leur mer, de leur sol, de leurs plantes, de leurs métaux; ils sont aussi patients (non sans indolence), aussi ingénieux, et on les dit plus virils, plus ouverts et plus aimables. On les juge plus capables que les hommes de Pékin, de Sou-tchou, de Canton, de passer de leur civilisation à la civilisation de l'Europe. De tous les peuples non aryas, nul ne passe pour être si près de nous, et à tort ou à raison, si préparé à nous suivre dans la voie de ce que nous appelons le progrès.

La langue japonaise, différente de la chinoise, paraît avoir quelque ancien parentage avec les idiomes mantchoux ou mongols. Son grand malheur est d'être étouffée comme le chinois dans un labyrinthe de signes figuratifs compliqués à l'infini. Elle a beaucoup pris à l'idiome de l'empire du Milieu, qu'on peut regarder



Japonais.

jusqu'à un certain degré comme le langage littéraire et savant de l'archipel.

C'est l'apostolat des anciens prédicateurs bouddhistes, tous venus de Chine, qui contribua le plus à donner droit de cité aux lettres chinoises dans l'archipel Japonais. Cette doctrine, aujourd'hui la plus répandue, n'a pas chassé la vieille religion de Kami, que nous appelons le plus souvent, à la chinoise, la religion de Sinto; elle s'est plutôt entée sur elle : les deux cultes ont mêlé leurs dieux, leurs saints, leurs rites, leurs absurdités, leurs légendes, ils vivent fraternellement côte à côte, et souvent le même temple sert aux deux confessions. Il y a environ cinq fois plus de *térat* ou temples bouddhistes que de *mias* ou temples sintistes. Au fond, malgré cent cinquante mille temples et couvents, les Japonais sont indifférents en matière de religion.

A peine si quelques années nous éloignent du temps où le Japon était plus fermé que la Chine elle-même aux « barbares » de l'Europe. Jaloux de son indépendance, très-épris de lui-même, fort de l'axiome que le forain c'est l'ennemi, l'empire du Soleil Levant se gardait doublement contre les gens du dehors : en coupant la tête au non-Japonais qui débarquait sur les terres du Nippon, en levant le sabre légal sur le Japonais qui cherchait à sortir du pays. On ne rougissait pas de livrer au glaive le malheureux pêcheur sauvé d'un naufrage par le dévouement des étrangers. Mais l'empire du mikado a renié ces lois de sang ; le Japon n'est plus le cachot des Japonais; il ne demande plus aux gens du dehors leur tête pour droit d'aubaine, il ouvre au reste des hommes des ports de plus en plus nombreux; avant longtemps nous les verrons tous libres, et bientôt ce peuple sera entraîné dans le tourbillon général. Déjà quelques Japonais vont travailler dans les plantations de la mer du Sud; d'autres, suivant un grand courant chinois, se portent vers la Californie; enfin nous en voyons beaucoup dans les maîtresses villes de l'Europe, facilement recon-



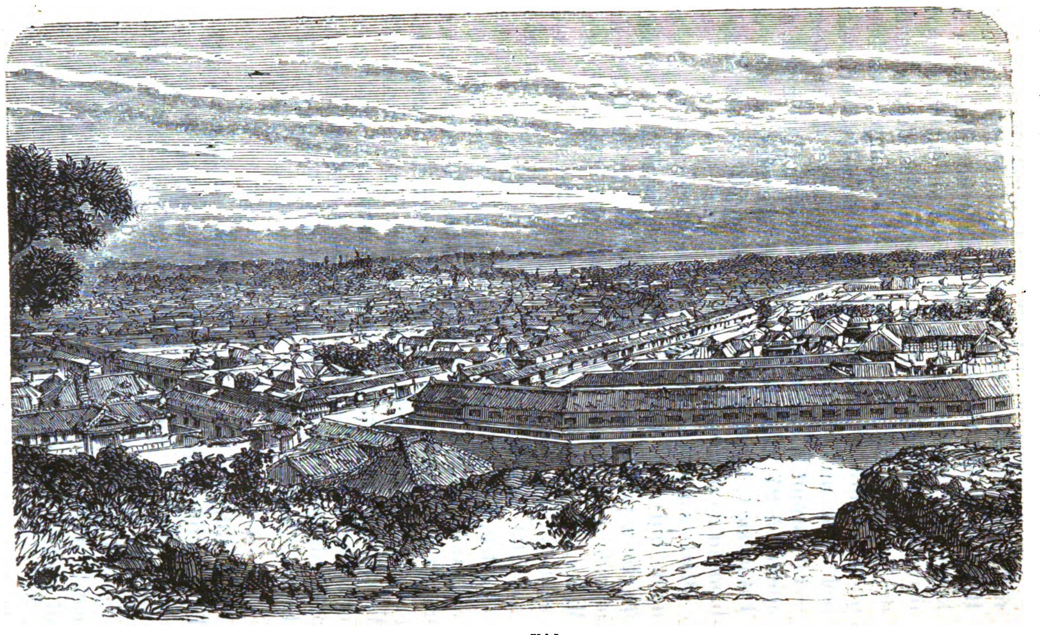
Yokohama.

naissables à leur teint, à leur visage, à leurs pommettes ressortantes : ces derniers sont, en général, des fils de famille, des jeunes gens riches qui viennent apprendre nos langues, étudier nos arts, nos sciences ; et on se loue de leur rapidité de compréhension, de leur zèle au travail et de leur politesse.

A la veille des événements qui ont transformé le Japon dans tout son être, le pouvoir suprême appartenait au mikado ou daïri, prince résidant à Miako. Protégé tour à tour par chacun des grands vassaux, ce monarque avait pour lieutenant du pouvoir exécutif un seigneur nommé taïkoun, en résidence à Yédo. Depuis les dernières années du seizième siècle, le taïkoun, tout en continuant à se dire l'humble sujet du mikado, avait réduit le souverain officiel à la réalité de roi fainéant; il était reconnu comme le suzerain des dix-huit grands daïmios ou gokchis, princes feudataires ayant chez eux droit de haute et de basse justice. Avec les 344 petits daïmios, ces 18 grands gokchis formaient une féodalité robuste, semblable à celle qui se disputait l'Europe au moyen âge. Aujourd'hui, le pouvoir du taïkoun et celui des daïmios ont été brisés; le mikado, redevenu vraiment roi, s'efforce de « civiliser » son pays, mais il le fait avec emportement ; et, à force de singer sans discernement l'Europe, il s'expose soit à perdre son peuple en lui enlevant toute séve originale, soit à perdre son œuvre en préparant pour l'avenir une réaction terrible.

Villes. — Le Japon a plusieurs villes au-dessus de cent mille âmes.

Yédo ou *Tokio*, dans l'île de Nippon, sur les bras de l'Okava, était la capitale du taïkoun, et le mikado résidait à Miako : depuis que le mikado a repris le pouvoir au taïcoun, il a transporté sa cour à Yédo, qui est maintenant la seule métropole du Japon, et qui, malgré cela, n'a guère que 700 000 habitants, tandis qu'elle en renfermait plus de 1 500 000 il y a quinze ans. Yédo se baigne



Ville de Yédo.

aux bords d'une baie profonde et magnifique, à 75 kilomètres du Foudji-yama, à portée de la chaine élevée de Hankoui. Sur les 8 500 hectares de cette ville, qui a 38 kilomètres de tour comme Paris, se mêlent des rues de maisons à un étage, quinze cents temples, des couvents, des palais de daïmios, des jardins, des champs, des bouquets d'arbres. L'ancien palais du taïkoun, forteresse isolée par un fossé profond, a 8 kilomètres de pourtour. — En suivant la baie d'Yédo, dans la direction du sud, on atteint, à 24 kilomètres de la grande cité, le port de *Yokohama* (100 000 hab.), récemment encore simple hameau de pêcheurs.

Miako s'appelle aussi *Kioto*, mais elle ne mérite plus ce nom, qui veut dire la capitale, la résidence, depuis qu'elle a perdu son rang de métropole par le départ du mikado pour Yédo. Également située dans l'île de Nippon, Miako, riveraine du fleuve Yéda-gava[1] qui sort du grand lac de Bivako, est, ou du moins était avant que le mikado la quittât, la Rome des pèlerins du Japon et le Paris de ses artistes. Sur 700 000 habitants (aujourd'hui 567 000), elle avait plus de 50 000 prêtres, avec 500 temples, dont un qu'enlaidissent des statues de dieux en nombre immense, 333 333, dit la voix populaire. En descendant le Yédagava, à 50 kilomètres de Miako, à une faible distance au-dessus de l'embouchure du fleuve, obstruée par une barre dangereuse, on trouve *Osaka* (530 000 hab.), ville de métiers et de commerce.

Dans l'île de Kiousiou, *Kumamotu*, simple chef-lieu d'une petite province, n'enferme pas moins de 300 000 âmes. Elle n'est pas fort éloignée du port de *Nagasaki* (100 000 âmes), qui a des volcans dans son voisinage. Nagasaki est un avant-poste de l'archipel Japonais en face de la Corée et de la Chine. Son excellent climat en a fait le sanatorium de Chang-haï. Une petite île de ce port,

[1] Ou plutôt Yéda, *gava* signifiant rivière.

Décima, resta longtemps le seul point de l'archipel où les Hollandais pussent s'établir, et il n'y avait alors, parmi les Européens, que les Hollandais qui eussent le droit de fouler le sol japonais. — *Kagosima*, autre grande ville de l'île de Kiousiou, passe pour être habitée par 200 000 personnes.

On a comparé Yéso à une grossière tête d'éléphant, la trompe au sud. Dans cette île, couverte de forêts, qui a 80 000 Japonais, et qui serait capable d'en entretenir quarante à cinquante fois plus, *Hacodaté* borde le détroit de Tsongar, creusé entre Yéso et Nippon : peu de rades japonaises valent celle d'Hacodaté, encadrée par des montagnes; l'un de ces monts, nuit et jour, menace les hameaux dont il fait la fraîcheur et la beauté : c'est un volcan que n'a pas glacé l'âge, et qui palpite encore de 1 000 mètres de hauteur.

Les Aïnos. — Dans le nord d'Yéso, dans le sud de Saghalien, dans les Kouriles, arc-de-cercle d'îles volcaniques allant des fournaises du Japon aux volcans du Kamtchatka, vivent encore une vingtaine de milliers d'Aïnos.

Les Aïnos dominèrent jadis sur de vastes domaines : ils possédèrent une partie de la Sibérie orientale, le Kamtchatka, le Nippon septentrional, jusqu'au jour où les Mantchoux commencèrent à les resserrer peu à peu sur le continent, et les Japonais dans les îles. Il n'y a pas d'humains si chevelus, si barbus, si velus. Eux-mêmes se disent issus d'un chien et d'une déesse, mais on ne sait vraiment à quelle race joindre ces sauvages vêtus d'écorce et vivant dans des cabanes de feuillage, bruns cuivrés comme ils le sont au milieu de peuples jaunes, velus au milieu de nations sans barbe, ayant les yeux droits quand leurs voisins les ont obliques. Ils sont petits ou moyens, avec des membres robustes; ils chassent, ils pêchent et ne cultivent point.

Les Aïnos adorent l'ours et vont si loin dans leur amour pour cet animal qu'ils font allaiter les oursons par leurs femmes. Ils ont évidemment contribué à la naissance de la nation japonaise, peut-être même en forment-ils l'élément intime plutôt que les envahisseurs qui civilisérent l'archipel ; mais aujourd'hui le peuple de l'empire du Soleil Levant les méprise, et ils répondent à ce mépris par une haine craintive.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

EUROPE

ROYAUME-UNI

SCANDINAVIE

DANEMARK

RUSSIE

ALLEMAGNE

AUTRICHE

BELGIQUE

HOLLANDE

SUISSE

ESPAGNE

PORTUGAL

ITALIE

TURQUIE D'EUROPE

GRÈCE

ASIE

SIBÉRIE

ASIE CENTRALE RUSSE

TRANSCAUCASIE

TURQUIE D'ASIE

ARABIE

PERSE OU ÉRAN

PAYS DÉTACHÉS DE L'ÉRAN

BAS TURKESTAN

HAUT TURKESTAN

INDE

INDO-CHINE

ARCHIPEL INDO-CHINOIS

CHINE

JAPON

TABLE ALPHABÉTIQUE

B

C

Digitized by Google

F

G

H

L

N

Q

R

S

T

ERRATA

Il y a une confusion à la page 152. L'allitération n'est point la même chose que le parallélisme : celui-ci consiste dans le retour régulier d'une idée ; c'est une « rime de pensée, » tandis que l'allitération est le retour régulier d'une lettre.

La poésie finlandaise repose essentiellement sur l'allitération, mais elle ne déteste pas le parallélisme.

Page 655. Au lieu de : c'est un volcan que n'a pas glacé l'âge, et qui palpite encore de 1000 mètres de hauteur, lisez : c'est un volcan de 1000 mètres de hauteur, que n'a pas glacé l'âge et qui palpite encore.

823 Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

